This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08243020 2

LIBRAIRIE
R. MÉRÉ
7, RUE DANTON
PARIS VIe

Ct 28

D 224 1 Java-Hist.

BFO

Gonnard

à Monsieur Félix Ponzul

hommage de bien sincère et bien cordiale reconnaissance.

G. Gonnard

Marseille, 9 mars 1906

La Colonisation hollandaise à Java

A Monsieur Felix Roussel

hommage de bien sincère et bien cordiale reconnaissance,

G. Gonnard

Nassilly, 9 Mars 1906.

La Colonisation hollandaise à Java

La Colonisation hollandaise à Java

SES ANTÉCÉDENTS

SES CARACTÈRES DISTINCTIFS

PAR

PIERRE GONNAUD
Docteur ès-lettres

PARIS
AUGUSTIN CHALLAMEL, ÉDITEUR
Rue Jacob, 17
Librairie Maritime et Coloniale

1905

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
361602B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1946 L

LA COLONISATION HOLLANDAISE A JAVA

INTRODUCTION

Entre toutes les terres du globe, peu ont été aussi étudiées que Java : peu ont fait éclore d'aussi abondants et d'aussi précieux ouvrages ; la bibliographie entière de l'île est innombrable et il semble que tous les savants aient tenu, chacun à son point de vue particulier, à apporter sa contribution personnelle à la connaissance de cette curieuse région. Les Hollandais, par orgueil national, ont accumulé par centaines les livres et les brochures sur cette question ; les étrangers, par pur amour de la science, ont prétendu trouver à Java d'utiles renseignements ou la solution de passionnants problèmes. Entre tous Junghuhn, Raffles et Veth nous ont fait pénétrer les secrets de la grande île, et, si l'on se place au point de vue de la science pure, il semble bien qu'il n'y ait plus qu'à glaner après ces maîtres et leurs nombreux émules.

Mais Java n'est pas seulement l'un des plus curieux et des plus riches pays du monde ; c'est aussi, et, depuis trois siècles, une colonie européenne, et, à ce point de vue particulier, la tâche n'est peut-être pas aussi avancée qu'elle pourrait le paraître au premier abord. Les maîtres que nous avons cités sont des savants ; aucun n'est géographe, aucun surtout ne nous semble avoir pénétré, voire même sérieusement abordé la délicate question de la colonisation, c'est-à-dire de l'adaptation d'un pays donné à des modes nouveaux d'existence. Les nombreuses et remarquables études hollandaises et autres parues sur des points particuliers sont trop spéciales

de sujet et d'esprit pour avoir résolu ou même nettement posé le problème. Junghuhn est un naturaliste consommé mais voit les choses en savant, sans trop se soucier des conséquences qu'elles ont pu avoir sur l'évolution du pays. Raffles est un historien éminent et fit preuve à Java même des précieuses qualités d'un homme d'Etat consommé, mais son œuvre par là même est forcément incomplète : habitué à conduire les hommes, il laisse assez volontiers de côté les conditions naturelles au milieu desquelles se sont déroulés les événements.

Comme lui Veth est un historien, mais est-ce être injuste et lui faire même un grave reproche que de reconnaître qu'avec la riche documentation dont il appuie ses raisonnements, c'est surtout et avant tout un Hollandais et qu'au légitime orgueil ressenti à la vue des magnifiques résultats obtenus par son pays se joint somme toute une assez visible indifférence pour tout ce qui ne fut pas l'œuvre des Provinces-Unies. A de telles conceptions, à la mise en œuvre de pareilles méthodes, si la science pure trouve son compte, la science coloniale est encore loin d'être satisfaite.

Il y a donc, à notre sens, en l'état actuel, une assez sérieuse lacune dans l'étude de la colonisation hollandaise à Java, et, cette lacune, nous n'avons assurément pas la prétention de pouvoir la combler. Du moins nous croyons qu'il est permis, sans crainte de s'exposer à une trop exclusive reproduction des résultats acquis par d'autres, d'essayer d'exposer, au moins dans ses grandes lignes et dans ses traits essentiels, la marche et l'évolution de cette colonisation, son milieu, ses antécédents et ses caractères distinctifs. La difficulté de l'œuvre entreprise fait prévoir bien des faiblesses et bien des imperfections. Puissent-elles du moins ne pas être assez nombreuses pour enlever à l'ensemble du travail la majeure partie de sa valeur démonstrative! Un trop court séjour dans Java nous a appris à l'aimer; notre seule ambition serait de ne pas trop en détourner ceux qui liront cette étude.

PREMIÈRE PARTIE

LE MILIEU

CHAPITRE PREMIER

CONSTITUTION DU SOL

Au premier coup d'œil, un fait fondamental frappe quiconque étudie même de loin le groupe insulaire imposant de l'Archipel malais, c'est l'importance et aussi la fréquence des transformations dont cette région fut jadis le théâtre : effondrements, dislocations volcaniques, tout semble en cet ordre d'idées s'être rencontré dans les régions indonésiennes et si la discussion reste encore ouverte, ce n'est que sur l'importance relative des différents phénomènes, discussion qui d'ailleurs ne peut laisser de côté le rôle capital et pour ainsi dire dominateur des phénomènes et des formations volcaniques. C'est à ces phénomènes que l'on recourt pour expliquer la formation de l'Archipel ou du moins la dislocation de l'Ancien Continent dont il n'est que le reste ou mieux l'un des restes sur l'immense étendue de l'Océan Pacifique (1). La mer de Java elle-même n'est qu'un vaste effondrement postérieur aux grands bouleversements géologiques du globe et la science actuelle en prévoit quelque jour le comblement au moins partiel. Dans un article publié dans le *Bulletin de la Société de Géographie* en 1893, M. Eekhout, dont l'autorité en ces matières ne peut être discutée, envisage cette éventualité. « On peut calculer, dit-il, le temps au bout duquel cette mer de Java ne formera plus qu'un grand

(1) *Bull. Soc. géog. Madrid*, XXX, 1891.

canal entre les deux îles (Java et Bornéo), si toutefois les actions volcaniques ne viennent pas mettre ces calculs en défaut (1). » Enfin les naturalistes apportent eux aussi leur appoint aux études des conditions préhistoriques de l'Archipel malais. Wallace s'appuie sur les données actuelles de la science naturelle, et, constatant les contrastes qui existent entre les faunes insulaires, veut que Sumatra et Bornéo fussent encore réunies en une seule terre quand Java était déjà une île distincte, considérant ainsi le détroit de la Sonde comme plus ancien que la mer de Bornéo (2). C'est le même auteur qui affirme sur des preuves du même genre l'ancienne union de la région australienne et du sud de l'Amérique (3).

Ce sont là « propos de savants » ; ils sont dans leur rôle et le géographe colonial sera dans le sien en refusant de les suivre jusqu'aux dernières limites de leurs déductions. « Ils y étaient », aurait dit Michelet, et nous, nous n'y étions pas quand se produisirent ces effroyables bouleversements, quand l'immense plaine en s'effondrant entre les montagnes de Bornéo et celles de Java donna naissance à une mer nouvelle, quand les eaux séparèrent Sumatra de la péninsule malaise et quand Java, ébranlée par de formidables secousses volcaniques, laissa passer entre elle et l'île voisine les flots du détroit de la Sonde. Notre rôle et nos prétentions sont infiniment plus modestes et nous n'aspirons pas à aller saisir ainsi le secret des antiques convulsions du monde. Nous travaillons sur ce qui est, non sur ce qui a été ou a pu avoir été. Or Java est; l'île existe. Depuis plusieurs siècles, elle attire à elle les voyageurs et les colons d'Occident, et il est intéressant, avant d'examiner les étapes, les phases et les résultats de cette colonisation, de faire avec le pays une assez exacte connaissance, d'en étudier avant tout le sol, la géologie au moins superficielle, pour aller de là au climat, au relief, à l'hydrographie, aux productions végétales et aux animaux, ensemble de conditions naturelles qui doivent être la base de toute étude rationnelle de géographie coloniale.

(1) *Soc. géogr. Paris*, 1er trimestre 1893, Eekhout
(2) Alfred Russel Wallace : *The Island Life*.
(3) Wallace : *Distr. of an.*, I, III, XIII.

Le problème est complexe : il est surtout obscur et les renseignements que nous donnent les anciens auteurs sont loin de l'éclaircir et d'en avancer la solution. Dans le magistral ouvrage qu'il a consacré à Java, Junghuhn signale l'erreur fondamentale où étaient tombés les précédents voyageurs, Reinwardt, van der Boon Mesch, Horner, qui, frappés tout d'abord de l'intensité des phénomènes plutoniques, voulurent faire de l'île entière un bloc de laves et de conglomérats volcaniques (1).

Cette erreur n'est pas sans raison : elle trouve sa cause dans le caractère des voyages et dans celui des voyageurs. Laissons de côté les géographes anciens et ceux même du moyen âge : les renseignements que peuvent nous donner leurs écrits sont trop isolés, trop peu coordonnés, trop peu nombreux surtout pour que nous puissions leur reprocher une telle exagération de détail. Les voyages des temps modernes et ceux de savants de la première moitié du siècle nous sont mieux connus : les renseignements qu'ils nous donnent sont plus nombreux, plus exacts, un souci plus grand d'une scrupuleuse exactitude et d'une connaissance vraiment scientifique des choses et de la nature se montre à chaque page de leurs récits. Et pourtant la même erreur s'y rencontre, la même généralisation hâtive s'y manifeste. Depuis les premiers voyageurs hollandais jusqu'à Cook et jusqu'aux nombreux voyageurs qui, dans ce siècle, ont visité ou exploré Java, tous semblent ne vouloir voir dans l'île qu'une vaste formation volcanique. Junghuhn prétend expliquer cette confusion et la raison qu'il en donne est juste : de tous temps l'homme et souvent aussi le géographe ont aisément rapporté à tout un pays voire même à tout un continent les observations justes en elles-mêmes qu'ils avaient faites sur une région ; tout près de nous, les remarques judicieuses et assurément précieuses faites sur les conditions climatériques de notre Afrique du Nord n'ont-elles pas nui d'une façon trop sensible pendant bien longtemps à l'exactitude de nos idées sur le climat du reste de notre domaine africain et même du reste de notre empire colonial ? Mais, il faut bien le reconnaître, la plupart des anciens voyageurs européens étaient mal préparés à une étude attentive et minutieuse des différentes espèces de terrains dont se compose Java. Les premiers, poussés par l'esprit

(1) Junghuhn : *Java*, III, I, I, pp. 5, 6.

d'aventures et surtout par le désir de faire du trafic et du gain, ne connaissaient guère que les côtes, et, de l'intérieur du pays que ce qu'ils en pouvaient voir et ce qui les frappait le plus; les indigènes, dans leurs récits, grossissaient les effets désastreux produits par l'activité volcanique et si quelque hardi explorateur s'aventurait dans l'intérieur, au-dessus des forêts qui couvraient alors une bonne portion de l'île et en cachaient en majeure partie le sol, il ne voyait que les cîmes fumantes des volcans plus actifs alors qu'aujourd'hui : où la forêt manquait, en dehors des villes, c'étaient quelquefois des cultures, c'étaient plus souvent encore des champs de lave, de basalte, des conglomérats et des tufs volcaniques. Tout en un mot les poussait à ne voir dans Java qu'un produit des volcans. On peut encore aujourd'hui, quoique plus malaisément toutefois, se représenter cet état d'esprit des premiers voyageurs, quand on traverse certaines régions où, pour diverses raisons, la culture n'a pas encore été pratiquée d'une façon suffisamment intense. Si l'on va par exemple en tramway à vapeur de Bangkalan à Kœwanjar, aussitôt que la ligne descend du dos d'âne de Tanah-Merah sur la gare terminus, le paysage change : aux riches sawahs des alentours de Bangkalan, succèdent la forêt, quelques champs de cannes et de caféiers et de vastes étendues de pierres volcaniques. Dans les régions centrales même de Java, quand on traverse par la route postale les monts des Preanger, certains sites des environs de Soemedang en tranchant par leur pauvreté relative sur l'ensemble de l'île font comprendre les erreurs que pouvaient commettre les premiers explorateurs, aventuriers et commerçants. D'autres voyageurs ont eu, il est vrai, des motifs différents : beaucoup ont surtout fait preuve d'un amour parfois excessif du pittoresque et se refusant à eux-mêmes les moyens de contrôle d'opinions par trop tendancieuses, ont borné leurs voyages à des courses dans les montagnes, à des explorations dans ces mêmes volcans dont la hantise les persécutait depuis si longtemps.

Enfin, dans cette œuvre de perversion de nos idées sur Java, les géologues eux-mêmes tiennent une grande place et leur méthode, il faut le dire, ne pouvait guère être autre. Venus d'Europe où se montraient à plaisir les divers terrains de nature tertiaire ou de formation alluviale, mais où les volcans, sauf en quelques rares endroits, étaient depuis longtemps éteints, ils

s'intéressaient avant tout au phénomène spécial que Java leur présentait en abondance et que l'Europe ne leur présentait plus. Ils ont ainsi, par leurs ouvrages et par la conscience même de leurs études, contribué plus puissamment peut-être que tous les autres à nous donner sur la géologie de l'île des opinions erronées et à nous faire penser qu'il n'y avait rien en dehors des phénomènes décrits dans leurs ouvrages, succès remarquable dont ils peuvent être justement fiers, mais que les études de Junghuhn, de Verbeek et d'Eekhout ainsi que les nombreuses observations des services publics et des voyageurs devaient considérablement réduire et contrebalancer.

C'est à Junghuhn que revient l'honneur d'avoir, sur la géologie de Java, exposé tout un système nouveau et rectifié les idées fausses que nous en avions. Quelque opinion qu'on ait du savant, quelque critique qu'on puisse adresser à un ouvrage de lecture parfois pénible et d'utilisation délicate, il faut rendre hommage aux qualités de conscience et d'exactitude dont fait preuve son auteur.

Mais à Java la tâche était difficile à suivre, le pays est ou du moins était à cette époque faiblement travaillé et les multiples travaux publics, qui, en Europe mettent souvent à nu sur une profondeur de quelques mètres plusieurs couches géologiques, n'existaient pas encore dans l'île. « Tandis qu'en Europe, dit Junghuhn et dans d'autres pays civilisés..... (différents travaux) facilitent la vue à nu des roches, un voyageur à Java, qui veut rechercher la constitution géologique, en est presque exclusivement réduit aux dénudations naturelles. Son premier travail est donc de rechercher ces dénudations naturelles de la roche et de les utiliser avec soin (1) ». Enfin les conditions naturelles étaient peu favorables : les couches intérieures disparaissent souvent à Java sous un revêtement impénétrable et continu et la végétation de ces pays tropicaux suffisait à rendre presque impossible l'examen du géologue. On trouve à Java des couches qui couvrent les plaines et les pentes quand elles ne sont pas trop raides et, formant une surface uniforme, rendent impossible toute connaissance de la structure intérieure. Ce sont des roches effritées composées de pierres, de terres et de cendres rejetées et dépo-

(1) Junghuhn, op. cit., III, I, I, p. 3.

sées depuis des milliers d'années ; l'importance de la couche varie de 20 à 30 pieds. Une végétation abondante, très serrée et difficile à pénétrer, la recouvre. Aussi, dans la plupart des cas, ce sont les gorges de ruisseau qui sont le lieu le plus favorable aux recherches des géologues : les parois, même couvertes de végétation, servent à ces études ainsi que le fond. Mais cette exploration est souvent difficile. D'où les erreurs commises (1). C'étaient donc les mêmes difficultés qu'avaient rencontrées les premiers voyageurs ; Junghuhn, heureusement pour lui et pour nous, était mieux préparé à triompher des unes et à éviter les autres. Attaché comme pharmacien au service de santé de l'armée des Indes néerlandaises, son attention ne se porte pas exclusivement sur les roches et par suite sur les volcans, principaux agents de bouleversement des couches géologiques ; avant tout, Junghuhn est un botaniste : la végétation sous toutes ses formes l'attire et l'intéresse. Pour en saisir les secrets, pour en connaître tous les types dont il devait grouper les représentants dans un magnifique ouvrage de collection botanique, Junghuhn pénétrera dans les endroits les plus reculés de l'intérieur du pays : il suivra le lit des ruisseaux, les sentiers des rhinocéros, il explorera les plus obscures forêts pour faire connaissance avec cette flore et avec ses conditions naturelles d'existence, le sol et le climat. Et c'est ainsi que les travaux d'un botaniste qui fut un savant dans toute la force du terme nous devaient faire vraiment connaître la terre de Java, non la terre inculte, la couche de lave volcanique ou la roche sauvage dénudée ou brutalement bouleversée, mais le sol fertile, la terre végétale et cultivable sur laquelle poussaient de puissantes forêts, en attendant que des soins plus assidus et une culture plus active en eussent fait le riche pays d'aujourd'hui (2).

(1) Junghuhn, III, I, I, pp. 4, 5.

(2) A citer notamment parmi ceux qui ont su rendre hommage à Junghuhn et continuer sa méthode : Verbeek dont les remarquables études sur l'éruption du Krakatau (27 août 1883) sont d'un précieux secours pour la connaissance du sous-sol de Java et qui a publié dans le 44e vol. des *Petermann's mitteilungen* (1898, p. 25-32) un article sous le titre suivant : *Die Geologie von Java*, von Dr R.-D.-M. Verbeek, mit : 1o Karten ; 2° Profilen auf Taf ; Eekhout, Zollinger, etc.

« Deux faits curieux, disait Verbeek en 1876 (1), dominent la géologie de Java presque identique à celle de Bornéo et de Sumatra : 1° à côté des terrains primitifs, de transition et dyasiques, manquent les autres terrains secondaires (triasiques et jurassiques) et parmi les tertiaires ceux de la formation crétacée ; au dyas succède brusquement la formation éocène. 2° La houille ne se rencontre pas dans le terrain carbonifère proprement dit (dyas), mais se rencontre dans les couches éocènes. » Plusieurs années après, le même auteur revenait longuement sur cette question de la géologie javanaise (2) et cherchait à en déterminer la base et les principales transformations. Sa doctrine, telle que nous l'exposent ses derniers écrits, se résume en ceci. La base géologique de Java sur laquelle se sont déposés les sédiments de formation tertiaire est la même que celle de Bornéo, de Sumatra et de Bangka et Billiton : elle présente les mêmes schistes anciens et les mêmes grès appelés « ancienne formation schisteuse » et qui semblent dater de l'époque paléozoïque. Nulle part cette formation n'apparaît au jour à Java : on ne la voit que dans l'archipel de Karimon Djawa au N. de Djapara. Le granit ne manque pas dans les couches profondes, comme le montrent les grandes masses granitiques qu'on a trouvées enfermées dans les conglomérats vieux tertiaires de la résidence de Bagelen, mais, nulle part à Java, il ne se trouve en roche compacte. Peut-être faut-il attribuer cet état sporadique des roches anciennes aux bouleversements et aux convulsions de toute sorte qui, durant des siècles, troublèrent profondément les îles de l'Archipel malais. Verbeek croit à l'ancienne union de toutes les îles du monde indonésien entre elles et au continent asiatique : mais, à l'époque paléozoïque, une première convulsion opéra sur les côtes S. de Java et de Sumatra un violent bouleversement et isola les petites îles de Nias et d'Engano ; à l'époque tertiaire la mer dut recouvrir l'archipel et y laissa ces couches de formation miocène si abondantes à Sumatra, Bornéo et Java, et plus tard un soulèvement intense réunit l'archipel à l'Asie dont il ne fut séparé qu'à une époque relativement récente, comme le prouvent les faibles

(1) R.-D.-A. Verbeek, *Over de Geologie van Java* (Tijdschrift van het aardriks kundig Genootschap te Amsterdam, 1876, n° 7).

(2) Pet. Mitt. 44, 1898, II, Verbeek, *Die Geologie von Java*, pp. 26-27.

fonds de 45 m. seulement qui jalonnent l'ancienne liaison; la mer de Java elle-même, issue d'un affaissement central du monde indonésien, serait à sec si un soulèvement de 200 m. seulement venait exhausser l'ensemble de l'archipel (1).

Toutes ces roches anciennes, d'ailleurs, ne méritent pas d'attirer bien longtemps notre attention. Leur rôle est faible pour ne pas dire nul dans la question qui nous occupe. Profondes et d'autre part stériles par nature, elles ne peuvent offrir aux colonisateurs aucune production spéciale, aucun mode d'existence capable d'influer d'une façon sensible sur la répartition des races ou le groupement des hommes en sociétés. Là seulement où elles affleurent elles pourraient par leur présence nuire à l'établissement des hommes, créer des îlots déserts et incapables de progrès. Mais, somme toute, la proportion en est des plus faibles. « Java, dit Verbeek (2), est constituée surtout par des sédiments tertiaires et des volcans. En mesure planimétrique, on trouve (en chiffres ronds) :

Antérieur au miocène (craie et éocène). . .	1 0/0
Miocène et pliocène	38 0/0
Volcanique	28 0/0
Postérieur au tertiaire (quaternaire et récent).	33 0/0 »

Ainsi terrains tertiaires, quaternaires et récents unis aux terrains volcaniques font une proportion de 99 0/0, c'est-à-dire que les terrains plus anciens disparaissent ou peu s'en faut dans l'ensemble. Mais, si l'on remarque que, suivant l'appréciation de Verbeek, les terrains volcaniques ne représentent que 28 0/0 du total, on voit que les masses tertiaires et récentes occupent 71 0/0, c'est-à-dire sensiblement les 3/4 de la surface totale. On peut donc dire que Java se compose principalement de terrains tertiaires ou plus récents encore, c'est-à-dire, pour parler plus simplement, de terrains utilisables sous les différentes formes qu'ils peuvent revêtir, essentiellement cultivables, producteurs, capables enfin de nourrir une nombreuse population et de fournir matière à un mouvement d'échanges important. La géologie est

(1) Pet. Mitt., 44, 1898, II. Verbeek : *Die Geologie von Java*, pp. 26-27.
(2) Pet. Mitt., 44, 1898, II. Verbeek : *Die Geologie von Java*, p. 27.

ici d'accord avec l'histoire et les minutieuses et savantes classifications des plus récents auteurs confirment pleinement ce qu'une série de justes observations et de patientes recherches avaient permis à Junghuhn de nous apprendre il y a plus d'un demi-siècle (1) : qui veut connaître Java doit en étudier les formations tertiaires et l'activité volcanique, puissant et redoutable agent de formation et de destruction.

Il est difficile à la vérité de se rendre un compte exact de l'importance totale de la formation tertiaire à Java : ce qu'on peut voir nous apprend fort peu de chose. Junghuhn classe en cinq catégories les accidents naturels qui nous renseignent sur ce point : 1° coupures de vallées, vallées d'érosion qui entaillent la formation jusqu'à une profondeur fixe ; 2° vallées d'érosion dans le massif neptunien et qui sont entaillées jusqu'à une roche plus résistante ; 3° élévations unilatérales, bords de fractures ; 4° murailles côtières à pic ; 5° endroits où la formation est renversée et où les couches reposent sur leur tête. Des observations faites, on arrive, dit le même auteur, aux conclusions suivantes : il n'y a pas de couche intermédiaire, les produits volcaniques prouvent à eux seuls et d'une façon uniforme que la masse tertiaire repose sur la masse de granit, de syénite, qui vient au jour dans les pays des Battas à Sumatra ; en second lieu, l'épaisseur de la formation tertiaire varie entre 700 et 1670 pieds pour les différentes régions (2). Et cette masse énorme couvre véritablement toute l'île. Elle s'étend de la pointe occidentale sur le détroit

(1) « Dans l'île de Java, dit Junghuhn (*Java*, III, I. II, p. 6), environ 1/5 de la surface, est composé de sol alluvial : il domine particulièrement dans le région N. de l'île, au voisinage de la côté N. et s'étend dans l'intérieur tantôt sur 1 mille anglais seulement, tantôt sur une distance variant de 5 à 10 ; 1/5 se compose de collines volcaniques et de leurs alentours les plus proches ou de formations pierreuses profondes alternant avec des produits volcaniques, et ces collines occupent de préférence l'intérieur de l'île en formant une rangée le plus souvent double qui s'étend de l'O. à l'E. ; les 3/5 de la surface de Java sont formés par le massif tertiaire. » Les chiffres sont quelque peu différents de ceux donnés par Verbeek : la conclusion reste la même.

(2) Junghuhn : *Java*, III, I. III, pp. 17-30.

de la Sonde jusqu'à l'angle S.-E. extrême de Java, le G. Proa au S. de Banjoewangi et transversalement du N. au S. Sur la côte N. on la trouve, entre autres endroits, dans la région qui va de Pekalongan à Samarang, puis vers Lasem, Toeban, Sidajoe, etc. (1). Mais son aspect diffère suivant les régions et en maintes parties de l'île le massif tertiaire disparaît sous des revêtements de terrains plus récents. Sur la côte N. il est, dans la plupart des points, recouvert d'une couche d'alluvium qui augmente d'importance en allant vers la mer; dans le milieu de l'île il est fréquemment interrompu de cônes volcaniques. C'est dans la partie S. de Java qu'il atteint son plus important développement et qu'il s'élève le plus haut. C'est ici qu'il forme des volcans et que de leurs pentes jusqu'à la côte les types dominants de pays et de montagnes lui appartiennent (2). D'ailleurs quelle que soit la région qu'on envisage, l'uniformité qui manque à la répartition du massif tertiaire se retrouve dans sa contexture et dans sa nature. Partout où domine le terrain tertiaire, c'est sous la forme de couches calcaires plus ou moins inclinées ou bouleversées.

C'est pourtant réduire par trop la proportion du calcaire à Java que de le voir seulement, comme le fait Zollinger (3), dans des pointements locaux. Le fait de sa présence dans l'île entière est aujourd'hui universellement connu : Junghuhn affirmait déjà contre Lyell l'unité du massif tertiaire javanais et sa formation en une même période géologique (4). D'ailleurs presque partout la formation calcaire apparaît à l'œil le moins prévenu et le moins exercé et s'il nous est permis de rappeler des observations personnelles nous pouvons témoigner ici que, sauf dans le voisinage immédiat des volcans, c'est à travers des couches calcaires recouvertes, il est vrai, ou entrecoupées de formations alluviales et de cailloux que nous avons en différents sens parcouru et observé Java. Aux confins du pays de Bantam, c'est à travers des masses calcaires que coule la rivière de Tangerang (5). Aux environs de

(1) Junghuhn, op. cit., III, I, II, pp. 8-12.
(2) Id., III, I, IV, p. 30.
(3) Pet. Mitt., 1858. Zollinger, p. 59.
(4) Junghuhn : *Java*, III, I, V, pp. 91, 92.
(5) Observation personnelle, 15 juillet 1900.

Batavia, sur la côte Nord dans la direction de Meester Cornelis, de Bekassi et de Krawang, c'est à la surface une épaisse couche de sol alluvial, dans lequel le Tji Taroem s'est en majeure partie creusé son lit, la même que nous avons signalée plus haut se continuant entre Pekalongan et Samarang (1). Les calcaires dominent de Batavia à Buitenzorg et de là à Bandoeng, Djocjakarta et Soerakarta (2). Ils disparaissent en partie sous des dépôts volcaniques de Tjibatoe à Garoet dans la région jadis dévastée par le Pepandajan (3) et sous des terrains récents de formation alluviale de Soerakarta à Soerabaja (4) : mais leur présence n'en reste pas moins évidente et les bancs calcaires qui occupent le lit de la rivière de Madioen et du ruisseau de la vallée de Garoet, les berges abruptes de ces deux cours d'eau ne peuvent laisser aucun doute sur la nature du sol dans ces régions. Le calcaire abonde dans l'île de Madoera, de Kamal à Bangkalan et de Bangkalan à Koewanjar et il pointe souvent à travers les terrains récents qui le recouvrent soit que le ravinement l'ait dénudé et effrité (environs de Kamal) soit que, se présentant sous la forme de rochers puissants, il dresse aux environs de Tanah-merah ses roches déchiquetées aux formes de ruines d'antiques tours féodales (5). En pénétrant dans l'Est de Java, c'est toujours le calcaire qui

(1) Observation personnelle, 14 juillet 1900.
(2) Id., 16, 22 juin 1900.
(3) Id., 17 juin 1900.
(4) Id., 23 juin 1900.
Junghuhn : *Java*, III, I, IX, p. 217 parle beaucoup, comme on le verra plus loin, des bancs calcaires de *Java*, mais il ne semble pas qu'il leur reconnaisse toute leur importance en leur donnant seulement une épaisseur de 500 pieds au maximum sur une étendue de 8 milles géographiques. Et surtout nous ne pouvons admettre avec lui que les terrains calcaires se présentent toujours à nu. « Une propriété de tous ces bancs calcaires à Java est que, sans exception, ils ne se trouvent jamais couverts d'une autre couche, mais qu'ils apparaissent comme le témoin supérieur le plus récemment formé de la formation tertiaire, comme une croûte rocheuse reposant à la surface des autres couches. » La simple vue des tranchées de la voie ferrée de Soerabaja à Sitoe Bondo et des escarpements de Kamal à Madoera détruit cette affirmation. Mais peut-être y a-t-il là tout simplement un souvenir trop persistant des escarpements montagneux calcaires, une de ces généralisations hâtives que Junghuhn reproche et que nous avons reprochée avec lui aux précédents géologues.
(5) Observation personnelle, 25, 26 juin 1900.

domine et dans les tranchées situées entre Pradjekan et Soember Kolak sur la voie ferrée qui va de Soerabaja à Sitoe Bondo la roche à nu rend facile la constatation de cette nature du sol (1). Mais déjà les volcans sont plus proches ; sous l'action de cette activité souterraine, les couches calcaires ont été soumises à un plissement intense qui, en certains points des tranchées, atteint de 15 à 30°, ou même ont été bouleversées, tordues, fracturées, de Sengon à Lawang, sur la ligne qui va de Bangil à Malang et pénètre dans la région du Bromo et du Semeroe, et aux environs de Goendang Legi et de Dampit au pied même de ce dernier volcan (2). Dans la bande de terrain qui du G. Semeroe au G. Japara est jalonnée dans la direction S.-E. N.-O. par Malang, Kertosono, Kedoeng, Djati, Toentang, Samarang et Joana, l'action des eaux et des volcans a été dominante, les dépôts alluviaux et volcaniques recouvrent partout le sol : on voit pourtant des calcaires dans la presqu'île de Japara, aux environs de Pati et de Joana, et le pays montagneux au S.-O. de Kedoeng Djati, les rives du Kali Toentang, les montagnes qui entourent le village de Toentang, le G. Oengaran lui-même ne laissent aucun doute sur la nature géologique de toute cette région (3). Sur la côte N., de Samarang à Cheribon, la formation alluviale semble avoir atteint son maximum d'intensité, mais c'est encore du calcaire qui compose les collines avoisinant Samarang à l'O., les hauteurs qui dominent Kendal et Velleri, et plus loin dans le S. les massifs du G. Oengaran et du G. Sendoro (4). Enfin c'est à travers une masse de terrains calcaires, recouverts souvent de terrains plus récents, bouleversés aussi et dénudés par les éruptions du G. Tangkoeban Prahoe et des volcans voisins jusqu'au G. Slamat à l'E., que passe la route postale de Cheribon à Rantja Ekek sur la voie ferrée de Bandoeng à Djocjakarta : le cours d'eau torrentueux qui descend des montagnes vers le S.-E. au village même de Soemedang a creusé en plein calcaire le ravin qui lui sert de lit (5). Ainsi, d'un bout à l'autre de l'île, c'est la formation calcaire qui domine et l'on comprend

(1) Observation personnelle, 28 juin 1900
(2) Id., 29, 30 juin 1900.
(3) Id., 1, 4 juillet 1900.
(4) Id., 6 juillet 1900.
(5) Id., 7, 8 juillet 1900.

que Junghuhn lui ait consacré la majeure partie des ses observations géologiques.

Junghuhn, qui voit et écrit en savant, ne distingue pas moins de cinquante formes différentes des bancs calcaires à Java, et cela d'un bout à l'autre de l'île, car les onze premiers sont dans la résidence de Bantam, le douzième dans celle de Krawang, vingt-deux dans les Preanger et les régions immédiatement voisines, trois dans la région de Banjoemas, deux dans celle de Cheribon, trois dans celle de Bagelen, un dans Samarang, deux dans Djocjakarta, deux dans Soerakarta, trois dans Besoeki et les résidences de l'Est (1). Cette division se complique d'une autre beaucoup plus importante et qui pourrait nous guider dans l'étude du massif tertiaire à Java. De l'examen des formes profondes, notre savant passe aux formes superficielles et cet exposé si important pour l'explication de nombreux phénomènes, l'érosion et les faits de ruissellement et de formations alluviales mériterait de retenir quelque temps.

Mais nombreuses sont les variations de détail, les formations locales qui viennent troubler cette apparente régularité. Des exceptions surgissent à chaque pas dans cette terre qui ne connut presque jamais le repos. Si la région S. de Cheribon par exemple est de formation sensiblement régulière, les volcans ont bouleversé, fracturé leurs alentours et les collines tertiaires qui entourent le G. Tjerimaï sont les plus riches de l'île en fissures transversales (2). Çà et là, des couches isolées, des blocs rocheux se présentent sur la surface du pays et la vallée du Tji Boeni est particulièrement riche en blocs de cette espèce (3). Enfin les formations calcaires, dont nous avons signalé plus haut l'abondance sans vouloir y insister davantage, se présentent également sous les aspects les plus variés : au S. de la vallée du Loesé et au S. du G. Moerio des collines calcaires, atteignent une hauteur de 700 à 1000 pieds (4). Les massifs du centre et de l'E., tels que le Merbaboe, l'Oengaran et le Medangan, ne sont que des blocs calcaires (5). Nombreuses sont aussi les masses de cette

(1) Junghuhn : *Java*, III, I, IX, pp. 189-214.
(2) Id., III, I, III, pp. 26-28.
(3) Id., III, I, VI, *passim*.
(4) Id., II, I, p. 269.
(5) Id., III, I, IX, pp. 216-217.

roche qui se présentent sous forme de bancs et de tours : on sait quelle riche énumération Junghuhn fait des premiers ; les trois tours calcaires voisines du Tji Waroe, le Karang Gatoengan haut de 150 pieds, le Karang Balé Kambang et le Poeloe Moeara méritent une mention spéciale (1). Enfin les grottes et les fissures caractérisent ici comme partout la formation calcaire. C'est d'abord la grotte de Goea Lingomanik haute de 30 pieds et se développant surtout en longueur en forme de canal (2) ; ce sont ensuite les deux grottes de la petite île de Noesa Kambangan, l'une à l'O. la Goea Pasetran avec ses anciennes sépultures, l'autre à l'E. la Goea Limoe Boenoe : la seconde a 350 pieds de long, 50 de large, 30 à 60 de haut ; c'est sans aucun doute la plus magnifique grotte de stalactites qu'on trouve à Java et dans les îles qui en dépendent (3) ; au centre de la même île la Goea Mesigit a 125 pieds de long, 75 de large, 30 de haut et des stalactites en très grand nombre (4). A Java même, des fissures nombreuses se rencontrent dans la masse calcaire : la plus curieuse est la fente rocheuse à étages que signale Junghuhn dans le banc calcaire situé sur la rive E. du Tji Sawaroea (G. Tanggil) dans la résidence de Bantam, district de Tjilang Kahan : elle sert de lit primitif au Tji Boenar et élève à 200 pieds de haut ses murailles dénudées (5). Ce sont d'ailleurs ces fissures qui souvent sont cause de la sécheresse et de la pauvreté d'une région : les collines calcaires du G. Moerio absorbent la majeure partie des eaux de pluie, et, dans le banc calcaire de Sawarna, une fissure de la roche calcaire permet au Tji Asem Gede de couler pendant 1 paal environ sous le banc entre ce dernier et les grès sur lesquels il repose (6). Et nombreux sont encore sans doute les phénomènes géologiques qui restent à découvrir à Java : la complexité de la formation, l'activité diminuée, mais encore menaçante des volcans et surtout les obstacles qu'opposent aux recherches des savants les phénomènes d'alluvionnement et la végétation laissent encore nombre de points mal connus dans cette île pourtant déjà

(1) Junghuhn : *Java*, III, I, IX, pp. 196-197.
(2) Id., III, I, IX, p. 205.
(3) Id., III, I, IX, p. 209.
(4) Id., III, I, IX. pp. 208-209.
(5) Id., III, I, IX, pp. 192-193.
(6) Id., III, I, IX, p. 192.

si explorée. Mais quel que soit le progrès qui reste encore à faire dans la connaissance de la géologie de Java, un fait reste acquis que nous avons essayé de mettre clairement en lumière, c'est que la majeure partie du sol est de nature tertiaire, et que seules les modifications dans l'aspect extérieur du pays sont l'œuvre des volcans ou des eaux, en d'autres termes que la lave comme l'alluvium, sont des transformations de relief, non des éléments de structure.

CHAPITRE II

NATURE ET ASPECT DU RELIEF

Les conditions de relief d'un pays ne sont pas, comme les conditions géologiques, des faits primordiaux ne dépendant d'aucun fait antérieur. Le relief est, en majeure partie, une résultante, ou mieux l'ensemble des résultantes d'une série de phénomènes et quiconque prétend étudier une telle question doit nécessairement envisager une foule de causes qui ont transformé l'aspect extérieur du sol, de phénomènes auxquels sont dues les formes et la configuration de la surface terrestre. Or, à Java, ces conditions premières, ces phénomènes de formation du relief revêtent une amplitude et une intensité extraordinaires. Les masses géologiques sont considérables et les fragments en nombre infini. Sur ces masses s'est exercée l'action souterraine des éruptions volcaniques et des tremblements de terre les uns et les autres innombrables. Et quand se sont manifestées sous leurs diverses formes l'activité volcanique et l'activité sismique, quand les couches ont été bien soulevées, bien bouleversées, fracturées et brisées, après ces troubles cosmiques, en même temps qu'eux le plus souvent, les eaux sont venues à leur tour altérer profondément la surface : le ruissellement a achevé les pentes, les eaux ont déposé çà et là dans les fissures et dans les bas-fonds leurs dépôts de terrain neptunien et les alluvions ont entouré de partout les massifs tertiaires et projeté en avant des massifs les plaines fertiles et les bancs de sable qui encombrent un peu partout les embouchures des fleuves et les détroits marins. Les débris des espèces végétales et animales ont contribué eux aussi à ce comblement des bas fonds, à cette atténuation du relief primitif, et l'homme, à son tour, venant après tous ces agents naturels, a continué l'œuvre

de transformation, creusant ici, comblant là, abaissant des obstacles, en élevant d'autres, usant en les modifiant profondément des formes et des ressources que lui fournissait la nature. Ainsi s'est formé le relief actuel, ainsi se transforme-t-il constamment sous nos yeux, tantôt brusquement, tantôt lentement, suivant qu'il obéit à un trouble brusque et momentané ou à l'œuvre patiente et durable des phénomènes naturels.

Seule de toutes les actions qui peuvent modifier l'aspect du relief primitif, l'action volcanique nous apparaît comme assez indépendante de toutes les autres conditions pour que nous puissions en étudier dès maintenant la nature et en analyser les effets. C'est d'ailleurs, nous l'avons vu, une question qui, dès l'origine, passionna singulièrement les premiers explorateurs, et si l'exagération de leurs doctrines les conduisit malheureusement à une regrettable erreur, on peut dire du moins qu'il est peu de points de la géographie de Java sur lesquels nous soyons aussi exactement fixés. Sur presque chacun des volcans nous sommes renseignés de façon complète. Junghuhn, pendant ses explorations, a noté le caractère de ces montagnes de feu (goenoeng api) du pays de Bantam au massif de Tengger, recherché et recueilli tous les renseignements que donnaient l'histoire et les légendes sur leurs diverses éruptions, et l'un des plus curieux parmi les volcans de la région javanaise le G. Krakatau a été magistralement étudié par Verbeck (1).

Le Krakatau n'est pas, à proprement parler, un volcan de Java : l'île où il se trouve gît par le travers du détroit de la Sonde et s'élève par de grands fonds dont les géologues font même état, nous l'avons vu, pour attribuer au détroit une antiquité supérieure à celle de la mer de Java elle-même (2). Mais, tel qu'il est, le Krakatau fait partie du gigantesque alignement volcanique qui traverse dans le sens de leur longueur Sumatra et Java, passe par les îles de Bali, Lombock, Soembawa, Flores, Banda, Amboine, Tidore, Ternate et Gilolo et de là traverse les Philippines (3). Il

(1) Verbeck, *Krakatau*, 2 vol.

(2) Fonds du détroit de la Sonde. Voir : Verbeck : op. cit , et les diverses cartes marines.

(3) Wallace. Malay Arch., 1, 4.

se rattache ainsi à la collection des volcans javanais proprement dits et est l'un des principaux parmi les éléments du grand cercle de feu qui entoure l'Océan Pacifique. Ses éruptions ne semblent pourtant pas avoir été très nombreuses, mais deux surtout parmi elles ont mérité de fixer à jamais notre attention. C'est à Vogel (1) que nous devons le compte rendu, publié en 1704, de la première de ces éruptions survenue en mai 1680. A cette date, le volcan rejeta une telle quantité de pierres ponces que toute la mer voisine en fut recouverte (2) et Vogel, rapportant les renseignements recueillis au cours de son second voyage, nous donne sur ce phénomène des renseignements intéressants.

Mais, somme toute, nous savons encore fort peu de choses sur cette éruption : la présence des pierres ponces n'a rien de particulier (3) et quant à l'intensité du phénomène elle reste encore très discutée. D'un côté, Vogel prétend avoir vu encore, en février 1681, des pierres incandescentes sortir du volcan, d'autre part le Dagregister van het castel Batavia de 1679-1680-1681 ne mentionne aucune éruption dans le détroit : Van den Berg, qui en a compulsé les feuillets, est naturellement porté à ne donner au phénomène de mai 1680 qu'une très faible importance (4). Mais quelle qu'ait été la valeur et l'importance de cette éruption, si pauvres que soient les renseignements que nous ayons sur elle et si faible qu'ait pu être la connaissance que nous en avons retirée sur la géologie de l'Archipel malais, elle eut en tout cas cette utilité d'attirer sur l'île de Krakatau l'attention des savants et des navigateurs (5). Cette attention allait d'ailleurs être de nouveau appelée sur cette région par un cataclysme du même genre,

(1) 1° Vogel fit deux voyages en 1679, une première fois en juillet, en allant des Pays-Bas à Batavia, une autre en septembre en allant à Sumatra : cette seconde fois il ne fait aucune mention de l'île de Krakatau. 2° En 1681 il va de Saliva à Batavia. 3° En novembre de la même année il va à Sumatra. 4° En 1687 il va à Batavia en octobre et revient aux Pays-Bas en décembre; mais la relation de ces deux voyages ne contient rien d'intéressant au sujet de Krakatau.

(2) Junghuhn : *Java*, II, II, I, p. 4. Nous retrouvons la relation de Vogel sur cette violente éruption dans Léopold von Buch : *Physikalische Beschreibung der Canarischen Inseln* et dans H. Berghaus : *Länder und Völkerkunde*.

(3) Verbeek : Krakatau, II.

(4) Id.

(5) Nous trouvons une preuve de cet intérêt croissant sur l'île de Kra-

mais autrement important et autrement redoutable. Après une longue période de repos, qui pouvait faire croire à son extinction complète, le volcan de Krakatau (1) manifesta de nouveau son activité le 27 août 1883, par une des plus formidables éruptions qu'ait à mentionner l'histoire. De nouveau la mer sur toute la surface du détroit se couvrit de pierres ponces, les ravages dans les terres côtières furent immenses et dans tout Java on ressentit les secousses résultant de l'éruption (2). Le bruit en fut entendu dans tout l'archipel et sur le continent asiatique même jusqu'à des distances énormes à l'intérieur des terres, et les cendres projetées par le volcan allèrent jusqu'aux extrémités opposées du vieux monde obscurcir la pureté du ciel et donner lieu aux plus curieuses observations scientifiques (3). Quant à l'île elle-même et au groupe dont elle fait partie, la dévastation et l'effet de l'éruption y furent épouvantables. Le groupe de Krakatau comprenait avant cette date quatre îles : Krakatau proprement dite, de beaucoup la plus étendue et la plus élevée des quatre; Verlaten eiland (l'île déserte) au N.-O., et Lang Eiland (l'île longue), au N.-E. de Krakatau ; enfin la petite île de Poolsche Hoed' (le chapeau de Pologne) à l'O. de Lang Eiland. Or, le 26 août 1883 l'île avait 32^{km^2} 1/2 de superficie, avec une grande montagne volcanique de 822 m. de haut et deux cratères secondaires : d'un de ces derniers sortit l'éruption. Le 28 août, la plus grande partie de l'île était engloutie dans la mer : 10^{km^2} 1/2 seulement lui restaient de son ancienne étendue. Mais des dépôts de matières

katau dans les faits rapportés par Verbeek. — Enfin Junghuhn : *Java*, II, II, pp. 1-4, donne deux coupes et un plan assez exacts de l'île de Krakatau.

(1) Poeloe Rekata dans Junghuhn (II, II, I, 3).

(2) Le souvenir de ce cataclysme vit encore à Java dans la mémoire des Européens qui vivaient dans l'île à cette époque : il nous a été donné d'en faire plusieurs fois l'expérience. Obs. pers., juin-juillet 1900.

(3) « Arrivé à Chaudoc (17° L. N.), dit M. Crozant, planteur en Cochinchine, qui, le 27 août, avait cru entendre des décharges d'artillerie, je vis des Européens qui me confirmèrent ce que j'avais si bien entendu la veille. De tous les postes ci-après : Travinh, Rach-Gia, Hatien, on télégraphiait à Saïgon : « Combat naval hors de vue ». Il n'y avait aucun doute pour personne à ce sujet : ce ne pouvait être qu'un combat naval. Quelles amusantes suppositions n'ai-je pas entendu faire pendant ces deux journées des 27 et 28 août ! » Cotteau, III, p. 44. — Id., III, 46, d'après une communication faite par M. Vélain à la Faculté des Sciences de Paris.

volcaniques s'étaient formés, en sorte que la nouvelle île de Krakatau a encore une surface de 15^{km^2} 1/2 (1). Cette fois l'éruption devait être longuement et minutieusement étudiée, et si la tradition encore vivace, les souvenirs et les documents nous relatent toujours les désastres produits par le volcan, c'est à Verbeek que nous devons la connaissance scientifique de l'éruption et c'est aussi grâce à lui que cet immense bouleversement a contribué à fixer quelques-unes de nos idées sur la formation et sur la nature intime des volcans.

Sous la poussée de l'éruption la masse montagneuse en effet se brisa et sur le pic de Rakata, seul témoin actuellement subsistant de l'ancien massif, Verbeek constata l'existence d'une cheminée de volcan pénétrant dans la masse terrestre et atteignant sans doute jusqu'aux matières en fusion : pour la première fois on saisissait ainsi les secrets de la constitution intime des volcans et la formation sous laquelle cette constitution se présentait avait toute la régularité de lignes des schémas les plus théoriques. C'est donc un type que la coupe du Krakatau et un type qui, suivant Verbeek lui-même, ne se présente dans les autres volcans que sensiblement modifié (2). Mais, tel qu'il est, le phénomène est curieux; il fut surtout fécond en résultats scientifiques : si le substratum du Krakatau reste caché par la mer et ne peut être abordé et connu directement, du moins les roches et les débris de toute sorte rejetés pendant l'éruption de 1883 font connaître clairement la géologie de l'îlot et de tout le détroit (3). Enfin l'énorme quantité des poussières rejetées, les colorations subséquentes et les troubles atmosphériques que signalèrent la plupart des observatoires météorologiques du monde, tout contribue à donner à cette éruption un caractère d'universalité et d'importance qui justifie les quelques lignes que nous avons cru devoir lui consacrer.

Pour avoir une action moins étendue, les volcans de l'île de

(1) Verbeek-Krakatau, II. Neumayr : Erdgeschichte, I, II, 3.

(2) « Les remarques faites dans ce cas particulier ne sont pas applicables à tous les cônes volcaniques ; c'est ainsi, par exemple, que dans beaucoup de volcans, on peut regarder comme très probable l'existence d'un espace vide ou d'un noyau compact quoique notre coupe du Rakata ne montre rien de pareil. » Verbeek, *Krakatau*, II.

(3) Verbeek, *Krakatau*, II.

Java n'en ont pas moins une importance capitale. Leur nombre est énorme pour la surface du pays et leur masse moyenne considérable. Junghuhn en compte quarante-cinq, dont vingt ont été en activité dans les temps modernes, et c'est aussi à ce nombre qu'aboutissent les travaux de Horner et de Horsfield (1), et la rangée de terres insulaires qui entoure Bornéo n'en comprend pas moins de cent neuf (2). Dans le Kosmos, Alexandre de Humbolt n'en compte pas moins de deux cent quatre-vingt-dix-neuf dans tout l'archipel qui ont été en activité dans les temps historiques et sur ce nombre cent dix étaient encore en activité (3); on peut donc dire avec Neumayr que « Java est la terre classique pour la connaissance des phénomènes volcaniques » et que « nulle part au monde les volcans ne sont aussi resserrés (4) ». Et ces montagnes offrent des masses énormes : leur hauteur, différemment appréciée par les géographes, varierait de 1700 à 3800 m. et pour les principaux ne serait jamais inférieure à 2000 (5).

(1) Junghuhn : *Java*, I, II, III, pp. 961-963. — Daniel, I, II, I, p. 15. — Neumayr, op. cit., I, II, 3. — Lapparent, I, 3, 1, 2, pp. 418-419.
(2) Daniel, I, II, I, p. 15.
(3) Pet. Mitt., 1858, Geog. not., p. 35.
(4) Neumayr, I, II, p. 3.
(5)

VOLCANS	HAUTEUR	DIMENSIONS DU CRATÈRE	FORME DU CRATÈRE
G. Salak	2215m (Lapparent)	»	»
G. Gédé	2692 —	»	»
G. Goentoer . .	2242 —	»	»
G. Galoengoeng	2229 —	»	»
G. Sindoro . . .	3124 —	»	»
G. Merbaboe . .	3116 —	»	»
G. Merapi . . .	2866 —	»	»
G. Keloet . . .	1731 —	»	»
G. Krakatau . .	»	7km de diamètre 8km N. S. et O. E. en diagonale. Verbeek.	Circulaire.
G. Tengger. . .	»	1 mille géograph. (Neumayr).	Carré.
G. Semeroe . .	3303m (Zollinger).	»	»
G. Slamat . . .	3666 —	»	»
G. Ardjoeno . .	3566 —	»	»
G. Soembing. .	3336m (Lapparent)	»	»

Lapparent, I, 3, 1, 2, p. 419. — Verbeek, *Krakatau*, II. — Pet. Mitt., 1858, p. 59-60. — Zollinger. — Neumayr, I, II, 3.

Ces volcans se présentent sur une ou deux lignes parallèles, sur quatre même dans la régence des Preanger, et çà et là sur plusieurs lignes transversales (1) et ce sont eux qui donnent à Java son relief. Et comme leurs éruptions brisent et disloquent leurs sommets, recouvrent les pentes et les vallées de laves et de débris, et par des émergements subits de cônes secondaires et de solfatares transforment profondément la surface du pays on voit que l'étude des volcans, de leurs éruptions et de leurs effets devait logiquement précéder ou tout au moins accompagner l'exposé et l'étude du relief de Java.

Dans la longue et minutieuse étude qu'il fait des volcans de Java, Junghuhn cherche à établir une division, une classification et il l'appuie sur des considérations d'ordre géologique (2). Une pareille division a sans doute un très grand mérite : elle est logique et véritablement scientifique. Mais elle aurait peut-être le défaut, dans une étude de géographie coloniale, d'être précisément trop logique, trop complète, et, en voulant tout renfermer en ses catégories, d'égarer l'esprit en le privant de points de repère et de vues générales. Dans une question aussi délicate que celle de cette adaptation de l'homme à la terre qu'on nomme colonisation, les accidents du terrain, comme au reste tous les faits géographiques, ont une valeur spéciale différente de celle qu'ils auraient aux yeux d'un géologue ou dans une étude de géographie physique pure. Tel volcan, telle montagne (et nous avons vu qu'à Java les deux termes peuvent s'employer presque indifféremment l'un pour l'autre) qui, par sa composition, sa forme, sa place dans le massif, possède en géologie et en géographie physique une importance considérable, n'en a guère en matière coloniale si la nature ne l'a pas placée de telle façon qu'elle puisse influer d'une façon notable sur la répartition des plantes, des animaux et des hommes.

Mieux vaut donc, pour rester dans notre rôle, étudier le relief de Java tel qu'il se présente aujourd'hui et tel qu'il se présenta toujours, non tel que peuvent le faire apparaître seulement les

(1) Pet. Mitt., 44, 1898, II, pp. 29.
(2) Junghuhn : *Java*, II, XI, pp. 640-641.

recherches de la science moderne, en reconnaître l'un après l'autre les grands massifs et essayer ainsi d'en donner une idée générale et précise à la fois qui permette de comprendre les faits ultérieurs de la colonisation du pays.

Au premier coup d'œil, et considéré à un point de vue tout à fait général, le relief de Java présente deux caractères essentiels. Il est à remarquer tout d'abord que l'ensemble des hautes terres qui donnent à l'île l'aspect de pays montagneux se trouvent au centre de la bande de terre qui constitue Java : de là s'abaissent, au N. vers la mer de Java, au S. vers l'Océan Indien, les pentes des plateaux et des plaines; ainsi la forme même de l'île la disposait à former pour ainsi dire une terre double, un anticlinal gigantesque composé de deux régions entre lesquelles les communications devaient être rendues par là singulièrement difficiles. D'autre part, ce relief n'occupe pas, par ses plus hauts sommets du moins, l'axe médian exact de Java : il est sensiblement au S. d'une ligne qui tirée du G. Karang au N. de Banjoewangi en face de la pointe O. de Bali partagerait l'île en ses deux moitiés longitudinales. Si le Tangkoeban Prahoe, le Slamat et le G. Raoeng sont à peu près sur cette ligne, c'est nettement au S. que l'on trouve les principaux et les plus considérables volcans : le Salak, le Gedé, le Galoengoeng, le Merapi et le Semeroe. Le sommet du Salak qui est à 75 km. environ de Batavia au N. n'en est guère qu'à 40 des rivages de la Wyns Koop Bai ; le Gède est séparé de l'embouchure du Tji Taroem par plus de 80 km. et par 60 seulement de celle du Tji Boeni ; du Galoengoeng à la côte N. il y a presque une distance double de celle qui le sépare de la côte S. ; il en est de même pour le Merapi et le Semeroe qui n'est guère qu'à 30 km. de l'Océan Indien et est à vol d'oiseau à plus de 60 des rivages du détroit de Madoera. Comme résultat, la pente est infiniment plus raide suivant qu'on attaque par le N. ou par le S. le relief de Java, le trajet à vol d'oiseau moins long, les plateaux et les contreforts moins nombreux. La route qui de Cheribon gravit et franchit les croupes E. du Tangkoeban Prahoe pour aboutir dans la partie E. de la plaine de Bandoeng se répartit de façon bien inégale sur les deux pentes des montagnes qu'elle traverse. Sur les 13 relais qu'elle présente, 11 sont en partie au moins consacrés à monter et les 2 derniers seuls sont établis sur une descente presque constante où l'on a dû créer des paliers

artificiels destinés à interrompre et à atténuer dans la mesure du possible les inconvénients d'une pente aussi raide : bref, sur les 10 heures que dure le voyage, 9 environ sont consacrées à monter, 1 à descendre. Et la différence saute aux yeux quand on compare l'aspect que présente le massif au N. vu de la plaine de Cheribon à celui qu'il offre au S. vu de la station de Randja Ekek sur la voie ferrée de Bandoeng à Djocjakarta. Ici la montagne se présente sous la forme d'une immense muraille à pente raide et de facture simple; là c'est le massif montagneux dans toute sa complexité, avec ses contreforts, ses plateaux, ses nombreuses gorges et vallées transversales, avec tout l'ensemble des montagnes secondaires qui en forment comme les premiers gradins (1). Il y a là un phénomène de la plus haute importance et un état de choses dont l'action s'est profondément fait sentir. Par le relief même, les deux parties N. et S. de Java étaient appelées évidemment à un avenir bien différent, et les grandes vallées, les plaines étendues du N. devaient jouer un rôle autrement considérable que les plaines faiblement arrosées et beaucoup moins étendues de la région du S. dans le développement économique et colonial de Java.

Un dernier caractère achève de fixer les traits de la physionomie de l'île, nous voulons parler de la profonde et multiple dislocation qui a affecté ces hautes terres. Par suite d'affaissements, de fractures ou de soulèvements dus probablement en grande partie à l'activité souterraine, le relief de Java se compose de massifs presque isolés et à peu près indépendants l'un de l'autre et ces massifs sont extrêmement nombreux du détroit de la Sonde au détroit de Bali (2). Entre ces massifs s'abaissent des seuils, des cols plus ou moins élevés et plus ou moins praticables, mais qui forment les seuls moyens de communication naturels entre les régions N. et S. de l'île (3). De

(1) Observations personnelles (6-8 juillet 1900).

(2) Deuxième voyage de Stavorinus II, XVIII, pp. 235-236.

(3) Zollinger (Pet. Mitt. 1858, p. 60) énumère ainsi qu'il suit les seuils élevés entre les nœuds de la chaîne montagneuse de Java.

Entre le Salak et le Pangerango, environ . . .	1600	pieds
Entre le Tankuban — Bukit.	4558	—
Entre le Pengalengang — Passir Kiamis	5982	—
Kliton entre {Sindovo et Sumbing / Merapi et Merbabu} environ	1200	—

là, la possibilité d'établir, pour la commodité de l'étude, une division de cet ensemble de massifs, en laissant à peu près de côté ceux qui n'eurent qu'une très faible influence sur l'avenir du pays. Nous distinguerons ainsi huit groupes dans les montagnes de Java. I. Les monts de Bantam, à l'O. de la rivière de Tangerang. II. Le groupe du Salak, du Gede et du Tangkoeban Prahoe entre la rivière de Tangerang à l'O. et à l'E. le Tji Manoek et la vallée de Tjitjalenka. III. Les montagnes de Tjibatoe et de Garoet. IV. Les monts des Préanger jusqu'à et y compris le G. Slamat. V. Le grand ensemble de montagnes du centre de Java compris entre Samarang, Soerakarta, Djocjakarta et Banjarnegara et se reliant par le massif du Dieng au groupe précédent ; VI et VII. Les massifs du S. séparés par le Kali Brantas supérieur en deux groupes : 1° Lawoe, Willis, Kloet, Kawi ; 2° Semeroe, Bromo, Raon. VIII. Les monts de Tengger.

I. *Monts de Bantam.* — C'est ce que Ritter (1) appelle la « dernière chaîne vers l'O. » et ce que les Hollandais appellent « monts de la baie du poivre » (Pépergebergte). On y trouve les monts Joenjind, Jalo, Poeloesari et le G. Karang, le géant de tout le pays avec ses 5263 pieds anglais de hauteur. Ce sont, les deux derniers notamment, d'importantes montagnes volcaniques particulièrement compliquées et que leur nature physique comme aussi la végétation ont toujours rendues d'un abord extrêmement difficile. Ces deux montagnes sont presque complètement entourées de bas pays plats. Le sol descend de leur pied S. en un labyrinthe de collines et de vallées juqu'à la côte S. et il n'existe aucune trace des hautes chaînes de montagnes qui sont représentées sur la carte de Raffles et sur d'autres cartes. Le reste est en plaine, et, du côté de l'E., notamment, le pays est plat ; quelques dénivellations larges mais peu élevées séparent seules la rivière de Tangerang des environs immédiats de Bata-

Selo entre Merbabu et Merapi	5049	pieds
(v.) Solo entre Merapi et Lawoe	292	—
(v.) Madioen entre Lawoe et Wilis	233	—
Kediri entre Wilis et Kloet	204	—
Lawang (ou Kluus) entre Andjoeno et mont Tengger.	1723	—
Klakka entre mont Tengger et Lamongan	734	—
Bondowosso entre Ijang, Raoen et mont Ranoc . .	874	—

(1) Ritter-Lexicon.

via (1). Mais ce pays, dont nous savons si peu de chose, n'a pas été, plus que les autres, exempt des désastres dus aux bouleversements naturels. Le premier en date au cours du XIXe siècle, est du 10 octobre 1834 ; il affecta tout l'ouest de l'île ; le 20 août de l'année suivante, un nouveau tremblement de terre était signalé à Bantam, quinze jours avant une éruption du G. Slamat ; enfin l'année 1848 fut particulièrement remarquable : du 4 juin au 7 août de nombreux tremblements de terre agitèrent dans la résidence de Bantam les régions d'Anjer et de Tjeringin, un nouveau tremblement eut lieu dans cette dernière région le 28 septembre de la même année, et un autre encore dans Anjer et Tjeringin le 14 novembre (2).

II. *Salak-Gede-Tangkoeban Prahoe.* — Une croupe montagneuse d'un relief médiocre et aux formes arrondies réunit au Salak le massif des monts de Bantam : c'est la ligne de partage des eaux de l'extrême O. de Java, qui, courant à 30 km. à peine de la côte S. laisse s'épanouir au N. la grande plaine ondulée de Batavia et de Tangerang. Le Salak s'élève en pente douce du côté du N. et beaucoup plus raide au S. et à l'O. Son point culminant le G. Gadjah est à 6760 pieds au-dessus du niveau de la mer, et, avec cette hauteur, en somme assez ordinaire d'environ 3000 m., il paraît imposant vu de Buitenzorg et de Soekaboemi (3). Ses éruptions semblent avoir été extrêmement rares : on ne connaît guère que celle de 1699 qui bouleversa et transforma presque complètement le sommet de la montagne. Le Gede, à son point le plus élevé, atteint 9230 pieds : l'ensemble du massif est une montagne détruite, comprenant un espace intérieur large de plus en plus de 2000 pieds et ouvert au Nord. De grandes quantités de laves répandues sur ses flancs tapissent la montagne, et un ancien mur de cratère aujourd'hui en partie détruit l'entoure au S.-E. (4). Ce volcan a un aspect imposant vu des plaines qui l'entourent : sa masse, sa hauteur, la profondeur des gorges dont il est entaillé, tout en fait un remarquable massif. Il fut malheureusement l'auteur de nombreuses éruptions toutefois

(1) Obs. pers. 15 juillet 1900.

(2) Junghuhn, *Java*, II-III, pp. 919-952.

(3) Obs. pers., 16 juin 1900. — Tijdschrift voor nederlandsch Indië, II, p. 495 [anonyme]. — Junghuhn (*Java*, II, I, pp. 9-13).

(4) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 19-29.

assez peu dévastatrices. Il y a pourtant lieu de croire qu'en dehors de ses éruptions, le puissant volcan qu'est le G. Gédé ne fut pas étranger aux tremblements de terre qui sévirent sur la région de Batavia : l'un d'eux, de 1770, nous est notamment raconté par un témoin oculaire le chef d'escadre Stavorinus alors en relâche dans la baie de Batavia (1). C'est entre ces deux massifs du Salak et du Gédé que s'abaisse, jusqu'à moins de 200 m., le seuil dont le facile accès en a fait la voie actuelle de Batavia à la belle plaine de Bandoeng. Le sol, d'abord bas et plat dans la vallée inférieure du Tji Tiwoeng, se relève ensuite en plateaux entaillés çà et là de bas-fonds pour aboutir à la belle vallée de Buitenzorg. Puis la hauteur augmente, le pays depuis Soekaloemi devient accidenté, sillonné de collines aux croupes arrondies, coupé de profonds ravins et entouré de hautes montagnes, et c'est à Tjimahi seulement que les vallées sans cesse élargies font place à la plaine de Bandoeng (2). Un autre seuil plus élevé sépare le Gédé du Tangkoeban Prahoe, et gravit les hauteurs intermédiaires : c'est la route de Buitenzorg à Sindanglaja Tjipanas et à Tjanjoer : elle ne sert plus qu'aux voitures de poste et aux charrois indigènes. Mais le Tangkoeban Prahoe est sans contredit l'une des montagnes les plus curieuses de Java. Il a la forme d'une arête séparant deux plateaux de pente inégale, dont l'un, celui du S.,

(1) « Le 17 septembre, à cinq heures et demie du matin, à la pointe du jour, nous sentîmes à Batavia un fort tremblement de terre qui dura plus de deux minutes, mais dont il résulta néanmoins peu de dommage. L'eau semblait bouillonner dans les canaux de la ville ; les lanternes et les lustres qui pendaient dans les maisons furent pendant plus de trois quarts d'heure après la commotion balancés de côté et d'autre ; toutes les pendules fixées sur des pieds, tant dans la ville qu'aux environs, dont les balanciers allaient de l'E. à l'O. furent arrêtées, mais celles dont l'oscillation était du S. au N. continuèrent leur mouvement ; la pendule de la maison que j'habitais, dont le balancement se faisait aussi de l'E. à O., s'arrêta à deux minutes après cinq heures et demie ». 1er voyage de Stavorinus, ch. VI, p. 138. — Sur les effets d'une éruption du Ghédé on peut consulter (sur le Ghédé et le Semeroe) : Figee : *Vulkanische verschijnselen enaardbevingen in den Oost. Indischen Archipel* waargenomen gedurende het jaar 1899, verzamelt door het K. Magn. en Met. Obs. te Batavia (Natuurk. Tijdschr. voor Nederlandsch-Indië, Weltetreden, 1901. Bd LX, pp. 157-218) ; — et sur le Ringgit : A. Wichmann : *Der Ausbruch des Gunung Ringgit auf Java im Jahre 1593* (Z. d. D. geol. Ges., 1900. Bd LII) d'après une source portugaise.

(2) Obs. pers., 16 juin 1900.

est à 3883 pieds au-dessus de Bandoeng, l'autre, celui du N., domine de 2000 pieds à peine les plaines de Krawang (1). Les collines latérales qui accompagnent au N. le massif central dans sa direction N.-O. S.-E. achèvent de lui donner un aspect particulièrement imposant, et, avec ses deux sommets d'une hauteur presque égale et auxquels il doit son nom, le Tangkoeban Prahoe, vu de Krawang ou de Rantja Ekek, apparaît véritablement comme le plus bel accident de relief de l'O. de Java (2). Ses éruptions ne semblent pas avoir été nombreuses, mais les trois que nous connaissons furent particulièrement remarquables (3). Actuellement le volcan semble être bien définitivement en repos; les eaux et les débris végétaux ont recouvert ses pentes de terre cultivable et fertile, et, depuis Soemedang, la culture a envahi les flancs du volcan. Mais les témoins restent de son antique activité et peu de montagnes volcaniques ont une telle abondance de sources chaudes minérales que le Tangkoeban Prahoe et son voisin et annexe le G. Boerangrang. La plus grande partie de ces sources se trouve au pied de la rampe intérieure du demi-cercle que forme le massif : trois sont sur le côté S. ou pente de Bandoeng et cinq sur le côté N. ou de Krawang (4).

III. *Montagnes de Tjibatoe et de Garoet.* — Quand on quitte à Tjibatoe la grande voie de communication qui depuis Tjitjalenka se glisse à travers les montagnes pour atteindre vers l'E. les plaines marécageuses de Maos et les territoires des Vorstenlanden, on voit s'ouvrir au S. une sorte de long couloir qui est la vallée supérieure du Tji Manoek et dont le fond présente la petite ville de Garoet. On peut dire que peu de régions au monde présentent sur une aussi faible étendue une telle quantité de volcans : sur un espace de quelques milles, quatre sommets ont eu autrefois de violentes éruptions : c'est à l'O. le Goentoer, à l'E. le Galoengoeng et le Tjikoeraï, au S. enfin le Pepandajan qui domine de son sommet en pain de sucre les villas et les jardins de Garoet. C'est là vraiment un massif isolé, indépendant, dont la hauteur varie de 2 à 3000 m. et qui fait pendant au Tangkoeban Prahoe de l'autre côté du Tji Tarik et du Tji Taroem. Parmi les volcans en activité

(1) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 40-41.
(2) Obs. personnelle, 8 juillet 1900, 14 juillet 1900.
(3) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 44-45.
(4) Id., II, I, p. 44.

à Java, Neumayr (1) cite le Goentoer et le Galoengoeng. Ces deux massifs forment pour ainsi dire la porte de la vallée de Garoet et leurs escarpements viennent se prolonger jusqu'au lit même du Tji Manoek qu'ils transforment en une série de cascades (2). Le G. Goentoer n'a que 3930 pieds de haut au-dessus de la vallée de Garoet mais il est redouté à cause de ses fréquentes éruptions qui, d'ailleurs, en recouvrant son flanc d'une épaisse couche de laves, ont contribué puissamment à lui donner l'aspect dénudé sous lequel il paraît aujourd'hui (3). Il fut d'ailleurs beaucoup plus haut autrefois, avant que l'éruption de 1818 ne bouleversât l'aspect de son sommet, détruisant une grande partie du mur de cratère, et, en abaissant notablement le sommet du côté du S.-E., n'agrandît considérablement l'ouverture même du cratère que l'éruption de 1840 devait tripler d'étendue (4) : cela résulte des explorations de Reinwardt (octobre 1818). Fritz, Nagel et Junghuhn (juillet 1837) et de nouveau Junghuhn et Maier le 11 août 1844 (5). Nous savons peu de chose il est vrai sur les premières manifestations d'activité du G. Goentoer : Junghuhn lui-même est mal renseigné sur une première éruption qui aurait eu lieu dans les dernières années du XVIIe siècle (vers 1690), et les anciennes traditions locales sont peu sûres quand elles affirment qu'à la place où se trouve maintenant le G. Goentoer existait avant cette première éruption une pente montagneuse sur laquelle on n'avait jamais constaté de traces d'activité volcanique (6). Les éruptions suivantes nous sont beaucoup mieux connues : 17 eurent lieu en 47 ans (de 1800 à 1847) et quelques-unes furent redoutables : celle de 1803 lança jusqu'à Batavia où Horsfield les étudia ses poussières de sable et de cendre ; celle du 14 juin 1825 dévasta, dans le district de Trogon, les villages de Malajoe, Tjibodas, Dongdeh, Trogon, Leles et les cultures avoisinantes ; celle de 1827 fut aussi désastreuse et fit de nombreuses victimes. Des éruptions eurent encore lieu avec une égale intensité les 24 mai 1840, 14 novembre 1841, 4 janvier et 25 novembre 1843 et 16 octobre

(1) Neumayr : *Erdgeschichte*, I, II, p. 3.
(2) Obs. pers., 17, 18 juin 1900.
(3) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 67, 70.
(4) Id., II, I, p. 90.
(5) Id., II, I, pp. 89, 90.
(6) Id., II, I, p. 393.

1847 (1). Tout autour du volcan sont des sources de boue et d'eau bouillante dont les principales sont le Kawah-Kiamis, exploré par Reinwardt en 1819 et le Kavah-Manoek qui est beaucoup plus important : Müller avec Korthals et van Oordt puis Blume, Reinwardt et Temminck, Hasskarl (1842) et enfin Junghuhn (1847) explorèrent cette source dont les colonnes de fumée qui s'en échappent encore attestent l'origine volcanique (2). Et au centre de ce massif s'enfonce le golfe étroit qu'est la vallée de Leles, couloir entre des montagnes abruptes avec, aux environs de la capitale, Leles, une source chaude de 76° F. et un ruisseau qui de là va jeter ses eaux dans le Tji Pantjor (3). Nous connaissons beaucoup moins le G. Galoengoeng : d'ailleurs sa masse, depuis longtemps éteinte, n'est plus qu'un amas de laves et de conglomérats volcaniques, dont les blocs, encore très imparfaitement soudés, viennent rouler en maint endroit jusqu'à la voie ferrée de Tjibatoe à Garoet (4). Mais nous connaissons à peu près l'importance des éruptions dont ce massif fut autrefois le théâtre. Le G. Tjikoeraï atteint d'après les observations barométriques 8645 pieds au-dessus du niveau de la mer ou 6485 au-dessus de la vallée de Garoet (5). C'est un volcan éteint qui n'a même plus un cratère apparent (6) et dont la forme compliquée et peu régulière laisse place à des plateaux et à des avant monts souvent creusés de fissures et de cavités rectangulaires qui le prolongent vers le S.-O. (7). Le Pepandajan, lieu d'excursion favori des Européens de Garoet, est beaucoup mieux connu : il forme l'extrémité S.-E. de la chaîne de montagnes des Preanger et se trouve au S.-S.-O. du G. Goentoer avec lequel il communique par un seuil intermédiaire à pente douce. Vers le S. ce seuil aboutit au plateau de Tjikalang. Le Pepandajan, le plus méridional des volcans avec le Tjikoeraï, dépasse de peu la hauteur moyenne de la masse montagneuse (8) dont il dépend, mais il se distingue par la

(1) Junghuhn, II, I, pp. 70, 89. Id., II, II, 395.
(2) Id., II, I, pp. 91, 95.
(3) Id., II, II, p. 389.
(4) Obs. pers., 17, 18 juin 1900.
(5) Junghuhn : *Java*, II, II, p. 408.
(6) Id., II, I, p. 106.
(7) Id., II, I, p. 404.
(8) Id., II, I, pp. 95, 97.

grandeur de son cratère, entouré de pentes boisées, au milieu duquel coule le Tji Pepandajan et qui comprend de nombreux petits volcans de boue : il fut visité en 1819 par Reinwardt et en 1837 par le Dr Fritz et Junghuhn (1). C'est une montagne aujourd'hui tranquille et dont l'ascension n'offre plus guère ni fatigue ni danger (2) mais qui eut jadis de terribles éruptions : celle qui eut lieu dans la nuit du 11 au 12 août 1772 est la seule connue mais aussi une des plus redoutables parmi les éruptions dévastatrices que ressentit Java ; elle détruisit un sommet et y substitua un lac (3) ; quarante villages situés dans la partie supérieure de la vallée furent détruits et près de 3000 personnes y trouvèrent la mort (4). C'est au milieu de ces volcans destructeurs que s'étend la vallée de Garoet toute pleine de blocs volcaniques isolés ou réunis et comme cimentés par la cendre qu'ont rejetée les massifs environnants (5). Cette vallée s'élève sans interruption en se rétrécissant de Tjibatoe jusqu'au pied du Pepandajan et c'est en longeant les blocs volcaniques de Galoengoeng qu'on arrive à Garoet au fond de ce long couloir : Garoet est au pied même du volcan et les sources chaudes qui l'avoisinent en font un sanatorium renommé (6).

IV. *Monts des Preanger.* — En sortant de la vallée de Garoet et au-delà de Tjibatoe on aboutit à la plaine de Prawenang, vaste dépôt formé vraisemblablement de cailloux et qu'inondent les hautes eaux du Tji Manoek. C'est essentiellement le pays des Preanger dont le nom a été étendu à la plaine de Bandoeng et aux terres basses qui, du côté de l'E., vont se fondre dans les territoires des Vorstenlanden. Par une région au sol riche et fertile (7) on passe dans la plaine de Soemedang, sorte de bassin entouré de tous côtés de massifs montagneux, séparé seulement par un bombement de terrain issu des pentes E. du Tangkoeban Prahoe des plaines voisines de Krawang et de Cheribon (8). C'est

(1) Junghuhn : *Java.*
(2) Obs. pers., 17, 18 juin 1900.
(3) Wallace, *Malay Archipel*, I, pp. 4, 5.
(4) Junghuhn, II, I, pp. 97, 98.
(5) Id., II, II, pp. 412, 413 ; III, I, VI, p. 119.
(6) Obs. pers., 17-18 juin 1900.
(7) Junghuhn : *Java*, II, II, pp. 420-423.
(8) Id., II, II, p. 424.

là le seuil naturel qui, par les vallées du Tji Manoek et la petite vallée de Tjitjalenka, fait communiquer les riches régions de la côte N. avec la fertile plaine de Bandoeng : la fissure montagneuse qui joint directement Soemedang à Rantja Ekek et à Bandoeng ne doit qu'à sa brièveté relative et à des considérations d'ordre purement politique d'être généralement préférée (1). Le pays des Preanger étendu jusqu'aux limites où le portent les expressions vulgaires comprend de vastes plaines, celles de Bandoeng et de Tjandjoer principalement, assez basses et généralement échelonnées en gradins, mais faiblement inclinées, creusées çà et là de bassins creux et entourées de hautes montagnes aux sommets parfois isolés, quelques-uns sans aucun cratère volcanique, d'autres au contraire présentant un cratère nettement distinct ; leur hauteur varie de 3 à 8000 pieds comme les sommets de l'E. le G. Burangrang et le Tangkoeban Prahoe (2). Nous sommes ici en effet dans la région volcanique par excellence de Java : les volcans des Preanger sont, nous l'avons vu, les plus resserrés de l'île entière. « Il m'a paru remarquable, dit Junghuhn, que sur une aussi petite étendue que celle des régences des Preanger se trouvent l'une près de l'autre une aussi grande quantité de bouches volcaniques, les unes encore ouvertes, les autres l'ayant précédemment été. En dehors des quatre bouches du G. Goentoer, fument encore tout alentour : le G. Wajang à une distance de 4 milles 1/2 géographiques, le Patoea à 8 1/2, le Tangkoeban Prahoe à 8 3/4, le Gédé à 16 1/2, le Salak à 20 1/2 et le Tjerimaï à 11 ; d'autres sont aujourd'hui fermées, mais fumaient autrefois : le G. Berangrang à 9 milles 1/4, le Tampomas à 6 1/2, le Malawar à 5, le Tjikoraï à 4 1/2, soit quatorze volcans, peut-être davantage, dans un espace ayant environ 25 milles de long et 11 de large. D'une si grande proximité des volcans on doit conclure que les canalisations ou fissures volcaniques aboutissent chacune à un canal spécial et que la communication est aujourd'hui complètement interrompue (3). » Le G. Wajang n'est que l'ensemble de trois des sommets d'une des

(1) Obs. personnelle, 7-8 juillet 1900.

(2) Junghuhn : *Java*, II, I, p. 34 ; II, I, pp. 36-40.

(3) Id., II, II, p. 398. Sur cette question voir aussi Junghuhn, II, I, pp. 98-99.

chaînes de volcans qui limitent au S. la plaine de Bandoeng. Il s'élève au-dessus de Pengalengan et présente à l'E. 22° S. de cette ville la solfatare la plus importante de Java : son action principale comme ses phénomènes annexes sont les plus remarquables de toute l'île (1). Au N.-E. le Tjerimaï, isolé des autres massifs, se relie cependant aux montagnes des Preanger par une série d'avant-monts, ceux du N. N.-E. du Gédé, du N. et du S. du Tangkoeban Prahoe, ceux enfin qui précèdent le Tjerimaï lui-même (2). Ses éruptions, pourtant peu nombreuses, ont laissé le plus vif souvenir, car, si celle de la nuit du 11 au 12 août 1772 n'eut guère qu'une action mécanique, la tradition attribue à la seconde, du commencement de l'année 1805, plus encore qu'à la première, les effets les plus funestes sur la santé publique (3).

A l'E. du Tangkoeban Prahoe, et se rattachant au Tjermaï, s'étend au milieu de l'île, quoique un peu plus au N., la seule chaîne de quelque importance, bien qu'encore fort imparfaite, que possède Java. C'est un ensemble d'assez hautes collines sans grand sommet pourtant : le Sawal n'a guère que 1800 m. d'altitude : vers le S. la chaîne est suivie par une série de petites vallées, dont la principale est celle de Tjiawi, et dans lesquelles elle envoie d'assez nombreux contreforts (4) ; puis vient, toujours au S., la plaine marécageuse de Maos, au N.-E. de laquelle la chaîne, tout en conservant son aspect de montagnes arrondies, fait un coude vers le N. pour aboutir au G. Slamat (5). Avec ses 3400 m. de haut le Slamat est un des grands volcans : il forme comme la colonne centrale de cette chaîne qui le réunit aux massifs de l'O. et qui, se prolongeant au delà, aboutit au G. Diëng et au grand ensemble des montagnes du centre de l'île. Son sommet, d'un faible pourtour, est, dans l'ensemble, assez plat et ne présente qu'au S.-O. un cratère à peu près circulaire : au S.-E. s'étend sur ce sommet une plaine de sable. Ses éruptions semblent avoir été assez violentes, mais sans causer de grands dommages : il fut en activité successivement en 1772 (nuit du 11 au 12 août,

(1) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 61-67.
(2) Id., II, I, pp. 140-141.
(3) Id., II, I, pp. 143-144.
(4) Obs. pers., 18 juin 1900.
(5) Id., 19 juin 1900.

en même temps que le Tjerimaï et le Pepandajan), en octobre 1825 et en septembre 1835. Junghuhn, qui le vit à plusieurs reprises, signale que son sommet était, en 1839 et 1840, sans cesse entouré d'un épais nuage de fumée, mais que, le 19 août 1844, son activité était à peine sensible (1). Enfin, le 1er décembre 1849, de 4 à 6 h. de l'après-midi, on constata, dans la résidence de Tegal, une pluie de cendres qui venait vraisemblablement d'une éruption du G. Slamat (2). Au reste, les laves qui tapissent ses flancs et qui forment une bande ininterrompue de Poerwolingo à Adjibarang prouvent surabondamment l'ancienne activité de ce volcan aujourd'hui éteint (3).

V. *Montagnes centrales de Java.* — La chaîne centrale dont le Slamat est le principal sommet se continue, nous l'avons vu, vers l'E. pour aboutir au massif de Diëng, ou G. Prahoe, premier sommet du grand système central de Java. C'est en effet dans cette région que se coupent les deux lignes qui déterminent par leur section le centre de la grande île, et, d'après un mythe javanais, c'est par la petite colline de Tidar, voisine de Magelang et au pied du G. Soembing, que Java serait épinglée au reste du monde (4). Deux grands systèmes se dressent dans cet espace que limitent les villes de Samarang, Soerakarta, Djocjakarta et Bandjarnegara. A l'O., le Diëng est relié aux deux massifs du Sendoro et du Soembing sans qu'aucun seuil naturel et notable en rompe la continuité; en face, s'élèvent l'Oengarang, presque complètement isolé et les deux massifs du Merbaboe et du Merapi : entre ces deux systèmes s'étend la belle vallée que jalonnent entre Djocjakarta et Samarang les villages de Magelang et d'Ambarawa (5). La masse montagneuse du Diëng qui forme la base de ce massif transversal (6) et comme le manche de ce « trident javanais » tient au G. Prahoe vers l'E. et représente un versant à faible pente qui, comme d'autres crêtes montagneuses, se partage en chaînons divergents serpentant dans la plaine et, par des chaînes de faible hauteur, se réunissant au G. Oengaran. Au S.-E.

(1) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 158-159.
(2) Id., II, II, p. 440. — II, I, pp. 166-167.
(3) Id., II, I, pp. 149-150.
(4) « Auf der Weltcheibe fest genagelt » Junghuhn : *Java*, II, I, p. 148.
(5) Obs. personnelle, 20 juin et 3 juillet 1900.
(6) Junghuhn : *Java*, II, I, p. 160.

elle se rattache par le massif intermédiaire du G. Telerep avec la crête montagneuse du G. Sendoro ; l'ensemble de ses divers sommets a ainsi un aspect en forme d'anneau, vus du centre du massif (1). Des montagnes extérieures environnent le Diëng à l'E., à l'O., au S.-O. et au S.-S.-E., des vallées, dont la plus remarquable est celle de Badak Banteng séparent ces sommets secondaires et des plateaux s'étalent de toutes parts dans l'ensemble du massif : celui du centre qui forme la plaine herbeuse de Diëng n'a pas moins de 5400 pieds de longueur, du N.-N.-O. au S.-S.-E. (2). Au S., le pays s'abaisse rapidement de 1000 à 1500 pieds, pour se relever ensuite et retomber aussi brusquement sur Bandjar Negara ; au N., la pente est régulière et rapide du côté de Pekalongan (3). Nous ne connaissons que trois grandes éruptions du G. Diëng, celle de 1786, celle de 1826 (11-13 octobre) et celle du 4 décembre 1847 ; mais nombre de cratères et de solfatares sont encore en activité : Junghuhn n'en compte pas moins de 10, et ce chiffre, bien qu'important, n'en est pas moins vraisemblablement inférieur à la réalité (4). La crête qui s'en détache au S. se relève en deux pics, le G. Sendoro et le G. Soembing que les navigateurs hollandais, en les voyant de la haute mer au large de Samarang, avaient nommé « les deux frères » (de twee gebroeders) (5). Le Sendoro est un volcan bien caractérisé, avec un cratère encore nettement visible et des blocs de laves répandus sur ses flancs. Ses pentes N.-E. et E. sont d'une remarquable régularité et, au sommet, s'étend un plateau couvert de broussailles verdoyantes. En effet, sauf une éruption de 1818, sur laquelle nous n'avons plus que les renseignements dus à la tradition orale des indigènes, le Sendoro semble avoir depuis longtemps perdu toute trace d'activité volcanique et s'être borné dans ces dernières années à envoyer des vapeurs dont l'origine souterraine n'est même pas évidente (6). Le G. Soembing est aussi un volcan,

(1) Junghuhn : *Java*, II, I, p. 177.

(2) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 184, 188.

(3) Id., II, I, p. 178. Une vallée de la région montagneuse du Diëng, au S. du G. Pakaramau, en face du G. Nogosari et au N.-E., à deux paals de Batoer se distingue par son aspect triste et sauvage : on lui donne le nom de « Vallée de la mort » (Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 201, 202).

(4) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 196, 199, 212, 216.

(5) Id., II, I, p. 223.

(6) Id., II, I, pp. 229, 235.

mais, comme le G. Sendoro, un volcan depuis longtemps éteint. Son cratère, en forme de demi-cercle à convexité tournée vers le S.-O., est des plus complexes et aussi des plus encombrés de l'île : le sable, les pierres en ont depuis longtemps obstrué l'orifice. Il eut cependant de violentes éruptions comme le montre la destruction évidente de toute la moitié N.-E. du massif. C'est d'ailleurs, comme le Sendoro, une montagne dénudée et les contreforts rayonnants qui l'entourent, dus à l'épanchement des laves et au creusement des eaux, montrent bien qu'il y eut là jadis un des plus violents champs d'éruption du monde (1). Vus de la dernière plate-forme du temple de Boeroboedoer, le massif Sendoro-Soembing apparaît comme une des montagnes les plus tristes de Java, sur laquelle l'activité souterraine à des époques déjà fort reculées s'exerça violemment au point de rendre impossible à jamais, même sous un climat aussi favorable, l'envahissement des pentes par la végétation naturelle, qui gravit pourtant aujourd'hui à Java jusqu'aux plus redoutables volcans (2). D'ailleurs, fût-on dépourvu de toute autre preuve, l'aspect de la plaine de Moetilan et de Magelang démontrerait jusqu'à l'évidence l'origine volcanique des montagnes voisines. La montagne de Magelang n'est que le résultat de l'éruption du G. Soembing et les collines isolées, hautes de 25 à 50 pieds, qui parsèment de toute part la vallée, ne sont que des blocs de lave de toute grosseur, mélangés de terre et de sable : la végétation d'herbes et de broussailles qui les couvre n'empêche pas leur forme d'en trahir la véritable origine (3). Cette vallée transversale est à la fois assez curieuse au point de vue du relief et importante par le rôle qu'elle joua dans l'histoire de Java et par le rôle que les évènements pourraient encore lui faire jouer. C'est un seuil important par où passèrent de tout temps les transactions entre Samarang et les terres de Sultan de Djocjakarta, et les nombreux villages qui s'établirent sur cette route prouvent bien que c'était là une voie toute naturelle de communication malgré les ravages qu'exerçaient tout autour les volcans (4). A

(1) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 241, 255.

(2) Obs. personnelle, 20 juin 1900.

(3) Junghuhn : *Java*, II, I, p. 224, 225 ; id., p. 246. « Ces collines étaient jadis, racontent les Javanais, des champs de riz qui furent changés par une divinité courroucée en champs de pierres et en montagnes. »

(4) Obs. personnelle, 20 juin 1900.

Mèdono la route bifurque en deux branches qui enferment entre elles le massif presque isolé du G. Oengaran. C'est un superbe massif calcaire, haut de 2000 m. environ, mais recouvert partout de hautes couches de terre végétale. Des sources sortent de ses flancs, la végétation y est active, et les nuages qui descendent sur ses pentes jusqu'à l'altitude de 3000 pieds contribuent encore à en abaisser d'une façon notable la température locale. Trois sommets principaux le couronnent, dont les deux premiers semblent avoir enserré autrefois le cratère du volcan dans un mur d'enceinte dont ils sont les restes. L'histoire de ses éruptions et de ses configurations successives nous est totalement inconnue, mais quelques solfatares, dont la principale est sur le versant S. du volcan, fument encore sur ses flancs (1). Et au S. de la vallée lacustre d'Ambarawa s'élèvent les deux massifs du G. Merbaboe et du G. Merapi que réunit seulement un seuil intermédiaire haut de 4880 pieds. Le Merbaboe a la pente la plus douce et la plus souvent interrompue de toute l'île, mais moins régulière que celle du G. Soembing. Des gorges nombreuses, dont deux notamment vont presque se réunir dans le cratère même, entaillent profondément le massif : l'une prolonge le cratère ouvert vers l'O.-N.-O., l'autre se dirige vers l'E.-N.-E., une troisième, moins importante, entaille même le flanc N.-N.-E. de la montagne. Au N.-E. le haut pays d'Ampel forme la transition régulière entre la montagne et la plaine. Mais les éruptions du massif nous sont très mal connues. Une première, qui eut lieu au XVIe siècle, semble être la première de l'époque historique, et la seconde, en 1560, paraît avoir eu une grande importance et causé de notables ravages (2). Mais ces éruptions ne sont rien à côté de celles que subit la montagne voisine. Le sommet du G. Merapi (3) est formé d'un double mur de cratère enfermant une mer de sable à 8000 pieds d'altitude, et le rebord du S.-S.-E., bien que le plus bas, est très rapide et

(1) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 258, 264.

(2) Id., II, I, p. 280, 285 ; 292. Raffles : *History of Java*, II, p. 145.

(3) Il faut noter qu'il y a, à Java, deux massifs portant le nom de G. Merapi. La partie orientale de la masse montagneuse qui s'étend du G. Raon vers l'E. est connue sous le nom de G. Idjen et le plus haut sommet extrême E. de ce G. Idjen qui est la haute montagne la plus orientale de l'île est connu sous le nom de G. Merapi qu'on ne doit pas confondre avec le G. Merapi près de Djocjakarta (Junghuhn : *Java*, II, II, XV, p. 691).

en beaucoup d'endroits à pic. Ce massif est d'ailleurs des plus complexes. Son avant mont, le G. Plawangan, s'élève à 1600 paals seulement de Djocjakarta, et le G. Lawoe, où la mer a creusé de profondes grottes, est souvent rangé dans le même système. Mais surtout aucun volcan en activité à Java n'est comparable au G. Merapi pour la profondeur ou la longueur des fissures qui entaillent les flancs E. et N.-E. du massif : vu de ces côtés, le Merapi paraît avoir 7 ou 8 récifs rayonnants qui, considérés en eux-mêmes, seraient assez grands pour former des chaînes de montagnes complètes s'ils reposaient sur une base plate, tandis que leur largeur au sommet est à peine assez large pour les sentiers qui y courent au-dessus des murailles verticales. Ces gorges sont sèches au N. et à l'E., plus humides au S., mais presque partout, à l'E., comme au N.-E. et à l'O., l'action des eaux semble avoir été remarquable : partout se remarquent, comme pour le Kali Krawah, ces profonds canaux au fond large et aux murailles à pic dont la coupe affecte sensiblement celle d'un quadrilatère (1). Enfin, à toutes ces modifications se sont ajoutées celles autrement importantes qui sont l'œuvre des éruptions volcaniques. On en compte onze remarquables de 1664 à 1849, et si quelques-unes, comme les deux de 1837, n'ont apporté à la configuration du Merapi que des modifications peu importantes, d'autres ont eu au contraire les effets les plus dévastateurs. Celle de 1822 (27, 31 décembre) détruisit huit villages sur le côté O. de la montagne, au-dessus de Moetilan, combla des gorges, en creusa d'autres, isola pendant longtemps de ses roches rendues brûlantes plusieurs villages du versant N.-E. Une autre, le 25 décembre 1832, fut presque aussi redoutable : des villages furent brûlés, des hommes et des bestiaux périrent, et, pendant trois ans, des lueurs apparurent au sommet du massif. Celles de 1837, notamment celle du 10 août, ne fit que combler la gorge et le ruisseau de Blongkeng. Les effets de l'éruption des 2 et 4 septembre 1846 s'étendirent sur d'immenses étendues cultivées et lancèrent au loin de nombreux blocs brûlants. Enfin le cataclysme de septembre 1849 causa dans la résidence de Djocjakarta les plus grands dommages : 836 maisons furent rasées, 514.207 caféiers furent détruits et 348.487 fortement endommagés : les cendres

(1) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 297, 317.

et le sable allèrent au contraire, dit-on, exercer une action fertilisante sur le sol du pays de Bagelen (1). Actuellement le Merapi présente, depuis une longue série d'années, sans aucune interruption, des nuages de vapeur dont l'épaisseur atteint à la base 200 pieds (2). C'est le long de la pente S. de cet important massif, entre lui et les montagnes calcaires à arêtes vives qui longent au S. la côte de la mer des Indes, que passe la grande voie de communication qui réunit Djocjakarta à Soerakarta : elle monte presque constamment jusqu'à Kalassan en gravissant transversalement les flancs de la montagne. Une vallée intermédiaire s'étend à Prambanan, puis, après une légère montée, commence à Sawok la descente qui conduit jusque dans la grande plaine des Etats du Soesoehoenan (3).

VI. *Montagnes du Sud : 1er groupe (Lawoc, Willis, Kloet, Kawi).* — Complètement isolé de toutes les autres montagnes, le G. Lawoe s'élève comme une véritable crête de 10.000 pieds de haut ; vers le S., il présente un grand avant-mont dirigé de l'E. à l'O., dont un des sommets à l'O. s'appelle le G. Tjoepoe, avec lequel il se relie par un seuil de 5000 pieds. Au S., cet avant-mont est séparé par un plat pays large et guère plus élevé des chaînes de montagnes, dites Montagnes du Sud (Zuider Gebergte) qui vont jusqu'à la côte (4). Ses sommets sont nombreux : le principal (le 3e en venant du N.) présente un espace plat d'environ 100 pieds de large faiblement incliné vers l'E. et haut (mesure barométrique de Junghuhn le 11 mai 1838) de 10.065 pieds de Paris au-dessus du niveau de la mer. Ses pentes rocheuses, surtout au S., creusées de grottes où les Javanais recueillaient le salpêtre, affectent la forme de terrasses dont la 8e est la dernière et la plus élevée, et dont la plus grande sur la pente E n'a pas moins de 50 pieds de long sur 25 de large : celles de Gamping et de Djambejan, sur la pente N. N.-O., sont les plus riches et les seules vraiment habitées. Nous savons d'ailleurs peu de chose sur l'activité volcanique du G. Lawoe : la seule éruption que nous connaissions, celle de 1752, semble avoir

(1) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 225, 328.
(2) Id., II, I, pp. 315, 317.
(3) Ob. pers., 22 juin 1900.
(4) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 329-330.

détruit la partie S. de la montagne, transformé le cratère en une fissure latérale et formé ces millions de blocs de rochers qu'on y rencontre (1). Le G. Lawoe oblige ainsi à le contourner par le Nord pour aller de l'O. à l'E., de Soerakarta à Madioen et à Soerabaja. La pente est de l'O. à l'E. depuis Soerakarta jusqu'à Modjosragen, puis du N.-O. au S.-E. avec de nombreuses dénivellations jusqu'au bas-fonds où se trouve Madioen (2), presque au milieu de la plaine qui s'étend entre le G. Lawoe et le G. Willis, à distance à peu près égale de tous deux. Quelques montagnes de faible élévation la limitent au N. pour aller ensuite dans la direction du N.-E. se terminer sur les bords de la mer de Java (3). Le G. Willis est une montagne moins haute mais plus large qui se compose de plusieurs crêtes montagneuses très dissemblables. Toutes ses cîmes isolées (G. Limun, G. Willis, G. Ngebel) sont réunies les unes aux autres par des crêtes intermédiaires. Dans l'ensemble, c'est aussi en quelque sorte un massif isolé qui élève son plus haut sommet à 7.957 pieds au-dessus du niveau de la mer, entouré, au S.-E. notamment, de plateaux de forme et de nature diverses, et entaillé par de profondes vallées qui séparent, notamment au S.-O. dans la région de Boethak, des récifs rocheux. Au reste, nous ne savons pas quand eurent lieu les éruptions de cette montagne, dont aucune ne semble s'être produite depuis l'apparition de l'homme, et ce n'est que par la nature des roches actuellement visibles et par les phénomènes présents (sources chaudes, émanations et surtout solfatares) que l'on est amené à croire fermement que le G. Willis lui aussi a été auparavant un volcan et a eu des éruptions, sans qu'on puisse d'ailleurs dire aujourd'hui où était son cratère (4). La vallée qui le contourne au N. et le sépare des montagnes du N. est continuellement et presque uniformément plate, sauf vers Saradan au pied du G. Pandan où les deux montagnes se réunissent en faibles hauteurs qui séparent les

(1) Récit de J. Mohr dans Junghuhn, *Java*, II, I, p. 365. — Verhandelingen uitgegeeven door de Hollandsche Maatschappije der Weetenschappen te Haarlem, XIV deel. Haarlem, 1773. — Verhand v. h. Batav. Genootschap. deel II, p. 374.

(2) Obs. pers., 23 juin 1900.

(3) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 365-366.

(4) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 365-375.

bassins de la rivière de Madioen et du Kali Brantas (1). Plus à l'E., dans la boucle ouverte vers le N. du cours de ce dernier fleuve, le G. Keloet et le G. Kawi forment un immense quadrilatère montagneux que limite vers le N. le cours du Kali Torong. Le G. Keloet est un puissant volcan, avec des terrasses sur lesquelles reposent de curieuses pyramides de sable de 1 pied environ de haut supportant une pierre à leur sommet. Le cratère, qui se trouve à 4.045 pieds au-dessus du niveau de la mer, présente encore un mur reconnaissable dont la pente O extérieure est raide et constituée par de nombreuses bandes parallèles superposées (2). Les éruptions du G. Keloet ont été très nombreuses : Raffles en cite une en 997 (3) et Junghuhn en relève six autres qui suivirent celle-là. Celle du 5 juin 1811 fut peu importante, mais les deux de 1826 ébranlèrent, assombrirent et ravagèrent tout l'E. de Java. Enfin 1835, 1848, 1851 virent aussi se manifester, par de puissants phénomènes, l'activité volcanique du G. Keloet (4). Quant au Kawi (5), voisin du précédent, c'est une longue crête, étendue de l'E. à l'O., dont le versant intérieur est assez raide : cette crête forme un demi-cercle enfermant la plaine d'Oro Oro et limité vers le N. par le G. Tjemoro Kentang. Quelles furent cependant les transformations que subit le massif? Rien ne nous permet de le dire, vu l'inertie actuelle. Excepté une source chaude qui, dit-on, jaillit au pied N. du G. Kawi, toute trace d'activité volcanique dans le massif a complètement disparu. C'est un volcan absolument éteint (6).

2e *Groupe. Semeroe, Raon.* — Avec le Semeroe nous entrons dans l'extrême E. de Java. C'est encore une région exceptionnellement riche en montagnes de feu que cet étroit morceau de terre : de Kediri à Banjoewangi on trouve onze volcans groupés

(1) Obs. pers., 23 juin 1900.

(2) Junghuhn, II, II, p. 468 ; *ibid.*, p. 481.

(3) Raffles : *History of Java*, II, p. 95.

(4) Junghuhn : *Java*, II, II, VII, pp. 491-503, d'après Javaasche Courant.

(5) Le nom du Kawi varie suivant les localités. Les gens de Welingin l'appellent G. Radjeg wesi. Son nom propre est le G. Bokong : ainsi l'appellent les habitants des villages voisins Batoe et Ngantang qui désignent sous le nom de Radjeg une toute autre montagne. » (Junghuhn, II, II, VIII, p. 508 et note.

(6) Junghuhn, II, II, VIII, pp. 508-520.

en un étroit espace (1). Le sommet à crête remarquable du G. Semeroe, haut de plus de 3000 m., semble bien devoir son origine à une masse de sable et de blocs de pierre reposant sur des trachytes anciens et sans cesse élevée par de nouveaux produits volcaniques. Sa pente, de plus en plus raide, est coupée de fissures irrégulières. Aux environs du Semeroe d'autres sommets appartiennent au même système, le G. Widodaren et le G. Garoe, le premier aminci jusqu'à former une crête qu'une gorge de sable limite des deux côtés, le second enfermant entre son rebord hémisphérique et le Goenbar la plaine dite de Garoe qui est très vraisemblablement l'ancien cratère et qu'une fissure traverse encore en son milieu. La première éruption connue du G. Semeroe fut assez vive : elle eut lieu en 1818 ; celles de janvier 1829, décembre 1831 et avril 1832 ne semblent pas avoir été bien considérables. Mais, en janvier 1842, le G. Semeroe subit une violente éruption en même temps que le Bromo et le Tengger. Enfin les années 1844 et 1845 furent exceptionnellement remarquables : l'activité du G. Semeroe pendant ces deux années fut presque continuelle et particulièrement violente : pas moins de quinze éruptions se succédèrent en trois jours (25-26-27 septembre 1844), et, du mois de janvier au mois de juillet 1845, la montagne continua à envoyer de temps en temps des colonnes de fumée pendant que le G. Bromo et le G. Lamongan se tenaient tout à fait tranquilles. Sur le côté S.-E. du massif, au-dessous du cratère, se trouvent encore trois solfatares qui fument. Enfin, le 4 août 1848, on vit encore s'élever des colonnes de fumée du sommet du Semeroe (2). Quant au G. Raon, le dernier à l'E. de ce groupe de montagnes, non loin du G. Idjen, il ne semble pas avoir été connu depuis bien longtemps. La carte de Raffles ne le mentionnne pas une seule fois avec son nom et M. Ch. Bosch, contrôleur de Bondo Woso, est le premier voyageur qui le gravit en juillet 1844, d'après Junghuhn qui le gravit avec lui le 12 oc-

(1) Junghuhn, II, II, XIII, p. 674.

(2) Id., II, II, IX, pp. 533-564. Javaasche Courant. — Zollinger, dans Geneesk, *Archief Bat.*, II, p. 543. — Dr P. Blecker dans (Tijdschr. Nederl. Indië), jaarg. 1849, afl. 7, p. 43. — Lapparent, I, 3, 1, 2, p. 419 signale en 1885 une vraie coulée de laves de 300.000.000m³ sortie du cratère du G. Semeroe.

tobre de la même année (1). Le G. Raon a un cratère immense dont le diamètre atteint 10.000 pieds, du S.-O. au N.-E., et 5.700 du N.-O. au S.-E. et dont le mur a une hauteur colossale et est presque vertical. Un fond de boue d'environ 1.600 pieds de diamètre en occupe le milieu et d'énormes fissures parallèles au rebord et larges de 1 à 4 pieds entaillent la paroi extérieure de ce mur de cratère (2). Mais nous ne savons rien de ses éruptions et l'aspect des vallées qui entourent et séparent ces montagnes ne nous renseigne aucunement sur l'importance et l'activité volcanique du Raon et du Bromo. Ces vallées contournent les massifs, et, comme le Kali Brantas qui les suit, vont de Bangil à Kertosono en passant entre le Semeroe et le Keloet d'une part, le Keloet et le Willis de l'autre, en en laissant de côté au S. les dernières hauteurs des Zuider Gebergte. De la plaine sensiblement horizontale de Bangil le pays s'élève à peu près continuellement avec quelques régions ondulées notamment à Wonokerto et à Soekoredjo. Au S. de Sengon le ravinement est intense dans les masses calcaires du Semeroe et du Keloet et la plaine se rétrécit de plus en plus. Puis le pays est des plus accidentés : montagnes et ravins s'enchevêtrent jusqu'à Singosari et à Toempang, à l'entrée de la plaine de Malang. Cette plaine assez étendue est inclinée du N. au S. ou plus exactement du N. N.-E. au S. S.-O. et est entourée à l'E. et à l'O. par les massifs montagneux. Elle est située entre 1200 et 1660 pieds au-dessus du niveau de la mer et présente quelques bombements et quelques collines isolées hémisphériques ou coniques aux environs de Madjan Tengah (3). Au S. de Malang, depuis les environs de Pakisadji, et surtout depuis Ngebroek, le pays s'élève de nouveau : alors recommencent les ravins et les ondulations, à peine interrompus par la petite plaine de Wlingi et celle plus importante de Blitar. La vallée s'élargit à Toelong Agoeng et devient une plaine véritable à Kediri, d'où le pays descend uniformément jusqu'à la région de Kertosono, à l'origine du delta du Kali Mas (4). L'altitude de Blitar au-dessus du niveau de la mer est

(1) Junghuhn : *Java*, II, II, XI, p. 624.
(2) Id., II, II, XI, pp. 629-640.
(3) Obs. pers., 29 juin 1900.
(4) Obs. pers., 1er juillet 1900.

de 505 pieds, et de là jusqu'à Kediri, à 34 paals de distance, la vallée ne descend que de 208 pieds, et cette pente diminue encore d'intensité à partir de Kediri (1). De l'autre côté du Semeroe la large plaine de Loemadjang s'étend jusqu'à la côte S. que ne borde plus aucun renflement montagneux, descendant de 800 pieds d'altitude au pied des montagnes, à 160 à Loemadjang jusqu'au bord de l'Océan Indien : seuls de nombreux monticules, quelques-uns assez hauts aux environs de Djember, et de légères ondulations en approchant du massif abrupt du G. Raon rompent la régularité et l'horizontalité quelque peu monotone de cette grande plaine (2). Il ne faudrait d'ailleurs qu'un faible bouleversement du sol, une légère séparation du G. Semeroe et du G. Lamongan, son voisin au N., pour que la plaine de Malang communiquât avec celle de Loemadjang par la vallée déjà assez étendue qu'on suit jusqu'à Dampit. Des premiers dénivellements de la partie E. de la plaine de Malang, on arrive dans un pays accidenté aux nombreux bas-fonds et aux profonds ravins. Depuis Gondang Legi la montée continue sans interruption au milieu des accidents de terrain les plus variés; puis la vallée s'arrête à Dampit au pied du Semeroe dans une région toute parsemée de monticules isolés et de blocs volcaniques (3).

VIII. *Monts de Tengger.* — Au N. des montagnes précédentes, longeant à une distance relativement faible les rivages du détroit de Madoera, un massif de montagnes occupe l'extrémité E. de l'île de Java : il commence au G. Tengger et, par le G. Lamongan et le G. Ringgit, se prolonge jusqu'au G. Idjen sur les bords du détroit de Bali. C'est là proprement le système des Monts Tengger, système isolé du reste de l'ensemble montagneux de Java, et qui, en séparant du centre de l'île toute la plaine de Pasoeroean, de Probolingo, de Panaroekan et de Banjoewangi, a créé ainsi à l'E. de Java une sorte de pays indépendant dont tous les caractères diffèrent profondément de ceux des autres régions de l'île. L'ensemble en est d'ailleurs assez compact, sans voie de communication transversale, et le G. Tengger se rattache au S. par la partie méridionale du G. Goembar

(1) Junghuhn, II, II, p. 463 ; *id.*, p. 454-455, pp. 456.
(2) Obs. pers., 28 juin 1900.
(3) Id., 30 juin 1900.

au massif du G. Semeroe : l'ensemble forme un tout, du rebord du mur circulaire du N. du G. Tengger au sommet du G. Semeroe, donc d'un sommet à l'autre, du N. N.-E. au S. S.-O., sur une longueur d'environ 15 minutes géographiques. D'ailleurs. du pied N. du G. Tengger jusqu'au pied S. du G. Semeroe, il y a à peu près 25 minutes, tandis que la largeur de l'île atteint, dans le même sens, 42 minutes et 35 seulement plus à l'E. Son pourtour circulaire n'est pas très régulier et des récifs latéraux commencent au pied même du mur du cratère dont quelques-uns seulement vont entailler la masse. Des crêtes émergent de toute part du fond du cratère dont la largeur est d'un mille géographique, alors qu'au rebord supérieur du mur elle varie entre 2 1/3 et 5 milles, et la mer de sable du Dasar, dont les nuages de poussière sont redoutables, est dans l'enceinte de cette muraille. Quant aux éruptions survenues dans le massif du Tengger, tout ce que nous en savons avec une certitude historique concerne exclusivement la crête d'éruption du G. Bromo. Quinze fois le phénomène volcanique s'y est produit, de 1804 à 1848, et chaque fois il fut soigneusement observé (1). C'est d'ailleurs au même système qu'appartiennent le G. Lamongan, tapissé de laves et de blocs volcaniques et qui, en mai 1806, novembre 1818, septembre 1847, septembre 1849 et mars 1858, eut aussi de redoutables éruptions (2) ; le G. Ajang, le G. Argopoero (3) et le G. Ringgit. Celui-ci, aujourd'hui tranquille, et dont la nature volcanique ne se manifeste plus que par les blocs et les fissures que présente son massif, fut jadis soumis à de fréquents et violents cataclysmes. Dès 1586, sous Seno Pati, une épouvantable éruption obscurcit le ciel pendant trois jours et coûta la vie à dix mille êtres humains. Les premiers explorateurs hollandais venus avec Houtman en signalèrent deux autres, les 6 décembre 1596 et 14 janvier 1597, mais, depuis, la montagne semble définitivement en repos, et, après les ondulations qui sillonnent, au pied S.-E.

(1) Junghuhn : *Java*, II, II, X, pp. 556-601 ; p. 573, note. — Javaasche Courant. — Horsfield dans Verh. Batav., Genoot, VII, p. 4. — Cotteau, IV, p. 104. — Pet. Mitt., 1858, *Géog. not.*, pp. 337-338. — Dimensions dans Junghuhn, II, II, X, pp. 572-573.

(2) Batav. Genoot, VIII, 4, p. 19.

(3) Junghuhn, II, II, XVII, pp. 730-743.

du Ringgit, la petite vallée de Pradjekan, seule la forme découpée du massif qui domine à l'O. la plaine de Sitoe Bondo, apprend au voyageur qu'il est dans une région d'antique activité volcanique intense (1). Le G. Idjen, avec son annexe le G. Ranti, est le dernier vers l'E. des sommets montagneux de Java. Il fut visité par Leschenault en 1805, et atteint une altitude de 7265 pieds au point le plus élevé du rebord du cratère, au S. S.-O. du lac. Les pentes sont assez raides et couvertes de récifs longitudinaux divergents, et, entre les parois intérieures du mur de cratère, s'étale un haut pays étendu. Mais le G. Idjen subit de nombreuses et importantes éruptions : la principale, celle du 24 janvier 1817, ravagea tout le pays d'alentour, jetant partout des cendres, détruisant maisons, récoltes, arbres et cultures et lançant ses nuages de fumée pendant trente-trois jours, du 16 janvier au 18 février. « Les voies navigables furent remplies de boue et de troncs d'arbres, les ponts furent arrachés, les routes détruites, mises hors d'usage. La grande forêt de Soetri, au S. de la ville principale, est complètement disparue. Trois villages entiers avec en tout quatre-vingt-dix maisons ont été emportés. Parmi les chevaux et les autres animaux domestiques la mortalité fut considérable et un grand nombre d'hommes souffrirent de maladies et d'accès pernicieux (2). »

En dehors de ces groupes de massifs qui constituent, à proprement parler, le relief montagneux de Java, l'île renferme sur les côtes N. et S., comme aussi au pied E. des Monts de Tengger, d'assez importantes plaines : toutes ou peu s'en faut sont le résultat de phénomènes récents et de l'action des eaux et leur étude viendra utilement après celle de l'hydrographie du pays. Mais la plaine N. présente un massif particulier, le G. Murio (3)

(1) Junghuhn, II, II, XII, pp. 654-665; *id.*, II, II, XVII, p. 730. — Sur les observations d'Houtman : voir Oost Indische ende West Indische voyagien. Amsterdam, 1617, feuille 70. — Historië van Indiën. Amsterdam, 1609. — Ouvrages hollandais sur les premiers voyages de la Compagnie des Indes. — Obs. personnelle, 28 juin 1900.

(2) Junghuhn : *Java*, II, II, XIV, pp. 687-710.

(3) « Le nom de Murio ou Muria appartient particulièrement à un sommet avancé de la pente S.-E. au-dessus de Tjolo et le nom de Goenoeng Djapoera est porté seulement par une des plus hautes cîmes de la montagne. Plus tard le nom de Murio fut étendu à toute la chaîne de montagnes ». Junghuhn : *Java*, II, I, p. 271.

ou montagne de Djapara qui forme à lui seul la péninsule arrondie comprise entre les régions de Djapara et de Joana. Il est formé d'une succession de terrasses quadrangulaires étagées en forme d'escaliers et sa pente, du côté de Joana et de Pati, n'est pas particulièrement raide. Mais son isolement n'est pas aussi complet que certains auteurs, notamment Junghuhn, veulent l'affirmer. Si la plaine qui l'enveloppe au S.-O., au S. et au S.-E. est par endroits saline et marécageuse, et permet, par sa nature, d'affirmer que la péninsule de Djapara fut autrefois une île, du moins à la surface, un renflement assez sensible s'élève entre Demak et Tanggoel Angin et forme ainsi une liaison extérieure entre le Murio et les grands massifs centraux du Merbaboe et du Merapi, tandis qu'un autre dénivellement entre Koedoes et Bareng (sur la route de Pati) le réunit aux montagnes calcaires de Grobogan, hautes de 700 à 1000 pieds. Des ravins et de profondes vallées entourent la base de la montagne. Le G. Murio fut jadis un volcan et sa principale éruption, en 1586, coûta, selon le rapport de Cornelis Houtman, la vie à mille personnes. Aujourd'hui cette ancienne activité volcanique ne se manifeste plus que par des phénomènes secondaires, sources de boue et de gaz qui entourent le massif et qui jaillissent dans la plaine, de Poerwodadi à Joana et à Samarang (1).

(1) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 268-279. — Obs. pers., 4 juillet 1900.

CHAPITRE III

CLIMAT — HYDROGRAPHIE — ACTION DES EAUX — COTES

CLIMAT

Quelque importante que puisse être la connaissance de la composition du sol et du relief d'un pays, l'action du climat est bien autrement considérable pour l'explication de la vie des végétaux et des êtres vivants : cette action contrebalance même jusqu'à un certain point et d'une façon générale celle des autres conditions naturelles. Mais quand il s'agit de colonisation, et quand le pays est dans la zone tropicale, le climat passe sans contredit au premier rang : il domine et éclipse pour ainsi dire les conditions de composition et de relief. Les mêmes terrains au centre du Sahara et aux îles malaises présentent, par le fait de conditions climatériques spéciales, un aspect profondément différent, et les coteaux intérieurs des Ghates occidentales doivent au climat qu'elles connaissent la sécheresse qui les caractérise en été, alors que les hauteurs de Java, peu différentes en somme au point de vue géologique, conservent pendant la saison sèche leur manteau de verdure et leurs forêts touffues (1). C'est donc à cette question du climat que se rattachent pour ainsi dire toutes les suivantes et c'est en elle qu'elles trouvent leur explication et leur raison d'être, dans un pays où, comme à Java et dans les îles voisines, les phénomènes météorologiques et climatériques atteignent leur maximum d'intensité possible.

De la météorologie nous ne prenons, comme le dit si excellemment Hann (2), qu'une partie, et du climat même tout ne nous

(1) Obs. personnelle dans l'Inde anglaise, sur le trajet de Londa à Bombay (Southern Mahratta Railway), 4 juin 1901.

(2) Hann : *Handbuch der Klimatologie* (Stuttgart, 1883, p. 2.

intéresse pas, toutes les observations ne doivent pas servir à expliquer les productions végétales et animales de l'île et ses peuplements successifs. Tout d'abord, il est bien évident qu'un exposé complet du climat de Java, où semblent se rencontrer, poussés à leur intensité extrême, tous les phénomènes majeurs des régions soumises aux conditions tropicales maritimes, dépasserait de beaucoup l'étendue de cette étude. En second lieu, peut-être faut-il, en matière coloniale, laisser en ce genre d'étude certaines matières de côté, en interpréter d'autres à un point de vue différent de celui sous lequel on les envisage habituellement. Le géographe devra toujours être reconnaissant à MM. Johan Müller, Hann et Voeikoff (1) des ouvrages qu'ils ont publiés sur les climats de la terre ; mais peut-être sera-t-il permis, en matière de géographie coloniale, de regretter que ces auteurs aient quelque peu abusé de la généralisation des méthodes, en transportant dans les régions intertropicales des procédés d'étude que justifiaient seulement les conditions ordinaires et moyennes de nos climats tempérés. Plus encore que dans nos régions d'Europe, il faut abandonner, en matière de géographie coloniale, surtout quand les colonies en question sont situées dans la zone tropicale, le procédé des moyennes, isothermes, isochimènes, isotères, isobares, moyennes de pluie et de température. Dans un pays comme Java, et d'une façon générale dans tous les pays situés entre les deux tropiques, le phénomène climatérique est brutal, la transition nulle ou très courte. Sous l'influence d'un vent particulier, en un jour, parfois en quelques heures, à la sécheresse brûlante succèdent les torrents de pluie, et le soleil change aussi vite le sol boueux en une terre fissurée et cassante : les moyennes, dans ce cas, ne sont qu'un ingénieux calcul, une œuvre d'imagination où manque le fond réel ; géographiquement parlant elles n'ont aucune valeur. D'autre part, nos modes d'observation sont peu appropriés aux conditions de semblables pays et nous commettons, en les y transportant, une erreur fondamentale. Sous prétexte que dans nos pays, où le soleil est relativement faible et n'a sa pleine force que pendant 3 ou 4 heures du jour, la seule mesure thermométrique possible est celle faite à l'ombre, on relève également

(1) Johann Müller : *Lehrbuch der Physik und Meteorologie* (8te Auflage), bearbeitet von L. Pfaundler, 1879, II, Bände. Vocikoff : *Klimate der Erde.*

des températures à l'ombre dans les régions tropicales où l'ardeur solaire reste presque constante pendant 7 ou 8 heures de jour (1) et où une journée suffit pour tout dessécher et tout brûler. Il est regrettable que des observatoires comme celui de Batavia, fondé par le Gouvernement des Indes Néerlandaises sur la demande d'Alexandre de Humbolt, et installé par lui en 1862, ait continué à suivre une semblable méthode et n'ait pas attaché plus d'attention au phénomène de l'insolation dont Grisebach a signalé dans un cas particulier il est vrai toute l'importance dans les régions tropicales (2).

(1) Voici à titre de renseignement concordant, et d'après le *Regeering's Almanak*, 1902, II, p. 6, l'heure de lever et de coucher du soleil aux différents jours de l'année. On remarquera le peu de différence qui existe dans la durée, en notant que sous ces latitudes les expressions lever du soleil et coucher du soleil ont presque toujours leur valeur absolue.

DATES	LEVER DU SOLEIL	COUCHER DU SOLEIL	DATES	LEVER DU SOLEIL	COUCHER DU SOLEIL
1er janvier.	5h51	6h16	1er septembre	6h2	5h59
1er mars . .	6 7	6 18	1er octobre. .	5 46	5 53
16 mars . .	6 5	6 14	16 novembre.	5 34	5 55
1er mai . .	6 1	5 53	1er décembre.	5 37	6 1
16 août. . .	6 8	6	16 —	5 42	6 8
			31 —	5 51	6 16

(2) Grisebach : *Végétation du globe*. Les résultats des études de l'observatoire de Batavia se trouvent quotidiennement dans les divers journaux de l'Ile et plus complètement dans *Javaasche Courant* et les *Verhandelingen van het Koninglijke Natuurkundige Vereenigens van Batavia*. (Voir Soc. Géog. de Paris, novembre-décembre 1870). Deux exemples montreront l'imperfection et l'insuffisance des mesures thermométriques à l'ombre. Le 16 juin 1901 à Jacobabad (Inde anglaise) le thermomètre marquait à 1 h. de l'après-midi 110° F à l'ombre (soit 46° C.) pendant que tout le pays était brûlé par un soleil dont aucune mesure ne permettait d'évaluer l'intensité. Dans un autre pays tropical, à Pondichéry, le *Journal Officiel* publie chaque semaine les relevés des observations météorologiques minutieusement faites à la Pharmacie du Gouvernement et suivies de moyennes hebdomadaires de toute sorte; et hommes et bêtes peinent et brûlent et, la campagne se dessèche, la terre se durcit et se fend, cependant que, soigneusement installé à l'abri des rayons solaires, dans une situation

D'une façon générale, Java, qui est à 6 degrés seulement au S. de l'équateur, est, par sa position et sa nature insulaire, soumise aux conditions du climat tropical maritime. La chaleur est élevée sans dépasser une moyenne de 27 à 30° C. à l'ombre, et 45 à 50 au soleil ; elle est assez constante et connaît peu les grands écarts de nos pays tempérés ; l'amplitude moyenne de ces oscillations diurnes atteint 7° dans les mois secs et arrive par suite du refroidissement causé par les pluies à 7°4 dans les mois humides (1). L'année ne s'y divise plus en saison froide et en saison chaude mais en saison relativement sèche et en saison pluvieuse; enfin les jours y sont presque égaux et des plus longs aux plus courts la différence est minime (2). D'ailleurs Java est soumise au régime des moussons et la régularité de ces vents intertropicaux contribue à lui éviter les brusques changements et les grandes irrégularités de climat. C'est là un phénomène que remarquèrent de bonne heure les voyageurs qui vinrent dans l'Archipel malais. Cook et son lieutenant Carteret, celui-ci en mai 1768, celui-là en novembre 1770, durent renoncer à forcer ces vents réguliers ; Bougainville les signale aux Moluques et Thunberg et Stavorinus notent leur action sur le régime des pluies et sur la pureté du ciel (3). En résumé, deux phénomènes influent ainsi surtout sur

aussi artificielle que possible, le thermomètre de la Pharmacie accuse tout au plus 32° C. à l'ombre (Observations personnelles).

(1) Sagot et Raoul : *Manuel des cultures tropicales*. Voeikof, II, 37. Il peut y avoir des variations notables de température, mais elles sont dues à l'exposition ou à l'altitude. « Entre Batavia et Buitenzorg, la différence de hauteur est de 275 m., l'écart de température de 1° 1, ce qui donne 0° 4 pour 100 m. ; il est clair que c'est considérable pour une aussi petite variation de hauteur D'où cette conclusion : si, par suite d'une plus défavorable exposition du thermomètre à Buitenzorg, la température n'est aussi que de 0°4 plus haute, ce qui est très possible, l'écart réel paraît ainsi de 1° 5 ou 0°54 par 100 m. On a observé une variation aussi sensible de la température en raison de la hauteur dans une des montagnes de l'O. de Java, à savoir 0°56 par 100 m. pendant quelques jours de mai. » (Voeikoff, II, 37).

(2) Sagot et Raoul : A noter aussi à Java, comme dans tous les pays tropicaux, l'absence presque complète d'aurore et de crépuscule.

(3) *Premier voyage de Cook*, I, IX, 1767, Carteret ; id., IV, X, 1770, Cook ; Bougainville : *Voyage autour du Monde de la frégate la « Boudeuse » et de la flûte l' « Etoile »*. *Voyage de Thunberg*, II, X, I, p. 363. *Deuxième voyage de Stavorinus*, II, XVIII, p. 237.

le climat de Java; le premier est le fait d'insolation, généralement trop négligé quand on parle des régions situées sous les tropiques; le second est le phénomène des vents réguliers de mousson.

« Ce n'est pas dans la température mesurée à l'ombre qu'il faut chercher l'action exercée par un ciel nuageux sur la température du sol, mais bien dans les conditions variables de l'insolation. » Ce principe énoncé par Grisebach pour des conditions particulières, et plus spécialement à propos de Sumatra, trouve également son application à Java par tant de points semblable à la grande île voisine, et exposée, par sa situation en latitude, à recevoir de façon à peu près identique les effets caloriques du soleil (1). En fait, et sans que nous insistions davantage sur un point de cosmographie aussi générale, une observation domine et résume toutes les constatations faites au sujet du phénomène solaire : au cours d'une même année l'astre ne s'éloigne guère de Java et ses rayons n'y arrivent jamais que sous une faible obliquité; sa force reste toujours assez grande pour produire des effets propres, indépendamment de toute influence étrangère : même au mois de juin quand il passe, suivant l'expression consacrée, au tropique du Cancer, son action est encore assez considérable pour intervenir d'une façon efficace dans la vie des végétaux et des espèces animales, et pour contraindre les hommes eux-mêmes à de sérieuses mesures de précaution et de défense. Tout d'ailleurs semble réuni pour offrir à cette action solaire des conditions favorables à un maximum d'intensité, et le relief de l'île en est lui-même un élément essentiel. La masse montagneuse qui forme de l'O. à l'E. un bombement occupant approximativement le centre de l'île, offre ses pentes à l'action solaire de telle façon que, suivant l'une ou l'autre des deux positions relatives de l'astre, ses rayons frappent alternativement presque à angle droit l'un ou l'autre de ces versants, apportant ainsi dans cette direction quasi perpendiculaire à la surface frappée leur maximum de chaleur relative pour une superficie donnée. Les vallées intérieures, partiellement abritées d'une part d'une bonne partie des rayons

(1) Cf. Johann Müller : *Lehrbuch der Physik und Meteorologie*, bearbeitet von L. Pfaundler, 1879.

obliques, sont soumises, en revanche, à l'action presque continuelle d'une active réverbération que renvoie vers le centre du plat pays alternativement l'une ou l'autre des masses montagneuses qui l'enserrent au Nord et au Sud, l'une reflétant les rayons solaires qui viennent de l'astre au cours de son séjour dans l'hémisphère austral, l'autre, au contraire, servant à son tour de miroir au temps où le soleil accomplit sa course au Nord de l'équateur : la grande et belle plaine de Bandeong est par excellence le théâtre de ce double phénomène, et, à quelque moment qu'on la traverse, bien rares sont les jours où l'un des deux remparts montagneux qui la bordent n'est pas inondé de lumière et échauffé de rayons solaires qu'il renvoie vers la plaine intérieure, pourvue ainsi à un égal degré d'une action calorifique presque identique, en des conditions diamétralement opposées.

On conçoit aisément les effets que peut avoir un phénomène naturel aussi intense dans son origine et s'exerçant dans des conditions uniformément favorables. En fait, de toutes façons, l'insolation atteint à Java un exceptionnel degré, et, par ses diverses manifestations, influe puissamment sur la vie végétale et animale. Il serait à souhaiter que, par des procédés scientifiques perfectionnés, les savants pussent évaluer, comparativement aux autres régions du globe, la quantité assurément énorme de lumière que déverse le soleil sur les divers points de l'île : il y a là un phénomène dont l'intensité ne peut être exagérée et dont les résultats sont à coup sûr immenses. L'action chimique, aujourd'hui si bien connue de la lumière, est à son plus haut point et les transformations qu'elle produit dans l'économie de la vie végétale et de la vie animale y ont assurément une intensité peu commune : la couleur des végétaux, le vert intense qui caractérise l'aspect général de la campagne javanaise, est le principal résultat ou du moins le plus sensible de cette luminosité excessive. L'action calorifique n'est ni moins intéressante ni moins effective, et, ici encore, on pourrait trouver matière à de nombreuses et fructueuses expériences sur la quantité de chaleur reçue en un temps donné par une surface donnée. Quel que puisse être toutefois, envisagé à ce point de vue scientifique et précis, le phénomène de l'échauffement solaire de la surface de Java, il reste certain que ce phénomène est intense et exerce, en bien ou en mal, une action dominante. Sans cesse importante

par elle-même, même au temps de sa moindre vigueur, et toujours rejetée par la réverbération vers les campagnes intérieures, la chaleur solaire agit constamment et stimule, par un développement rapide des germes et des individus, la pousse et le développement des espèces végétales : sous cette action persistante et puissante, les phénomènes de germination sont plus rapides et plus forts, la plante pousse plus vite et mieux, l'individu atteint en moins de temps une taille plus grande et une faculté de rendement plus considérable. En revanche, cette action solaire, que rien n'arrête et que tout tend à exagérer, est également par elle-même capable d'exercer les plus funestes effets. Là où rien ne contrebalance son action, elle ruine et détruit en peu de temps la vie végétale qu'elle-même a puissamment contribué à faire naître. Les animaux subissent eux aussi l'action de ce phénomène solaire ainsi exagéré, et l'homme n'échappe pas à ses désastreux effets quand il se trouve directement exposé aux rayons du soleil. C'est là un fait connu et étudié et il ne nous appartient pas d'en reprendre l'analyse scientifique si fréquemment et si savamment exposée dans les traités de technique médicale. Mais il nous a semblé qu'en matière de géographie coloniale l'étude du climat ne devait et ne pouvait être, comme du reste l'étude de toutes les autres conditions naturelles, qu'une introduction logique et nécessaire à l'étude du fait général de colonisation, et qu'il n'était pas permis de passer sous silence, ne fût-ce que pour le mentionner, le phénomène d'insolation qui, sous les tropiques, revêt le caractère d'une influence dominante et en quelque sorte exclusive.

Nulle part pourtant peut-être mieux que dans cette île de Java, la théorie de l'harmonie préétablie ne pourrait trouver sa justification, et Stavorinus en avait été frappé en attribuant, à la sagesse de la nature l'alternance des « vents de terre » et des « vents de mer », en d'autres termes l'existence d'une humidité extrême dans le climat d'un pays soumis, d'autre part, à toutes les ardeurs du soleil des tropiques. En face de la chaleur solaire, se manifeste l'humidité de l'air, et le climat de Java n'est que le résultat du concours de ces deux éléments s'associant et se combattant sans cesse pour arriver en fin de compte

à réaliser cette moyenne qui est la forme véritable de toutes les conditions naturelles d'existence. L'action de l'humidité est double. Elle tempère jusqu'à un certain point l'action solaire et atténue par sa présence les effets désastreux que son ardeur souvent excessive pourrait avoir sur les végétaux : l'absorption d'énormes quantités de vapeur d'eau par les feuilles, la présence d'une humidité constante et abondante sous terre tout autour des racines, offrent sans cesse à la plante des éléments nutritifs, dont la chaleur solaire active la combustion et l'assimilation, en même temps qu'elles la mettent en état de résister aux épreuves et aux fatigues d'une insolation considérable et presque ininterrompue qui dessèche et ruine tout en des pays moins riches en humidité et en précipitations. En revanche, à d'autres points de vue, l'humidité extrême des régions javanaises aggrave encore et exagère ce que peut avoir de funeste l'action intense et continuelle de l'insolation. L'Européen et l'indigène même souffrent de cette union de deux éléments de nature contraire, l'un et l'autre poussé à son dernier degré et dont l'ensemble constitue une des conditions les plus défavorables à l'économie de la vie humaine. Les vapeurs malsaines que fait sortir d'une terre sans cesse riche en eau l'activité d'un soleil toujours assez fort pour élever cette évaporation à un degré inconnu chez nous, rencontrent un air déjà dense, saturé d'humidité, et dans lequel il leur est à peu près impossible de s'élever et de se dissoudre : elles restent ainsi dans les régions inférieures de l'atmosphère et se répandent partout, éprouvant bêtes et gens de leur pernicieuse influence. L'air est à la fois humide et chaud, nuisible aux organes qu'il ruine par les éléments dangereux qu'il renferme, et au reste si faible de pression atmosphérique que l'être vivant demeure sans cesse dans un état de gêne intense, sans pouvoir, du moins dans les basses régions, trouver une époque de repos et de reconstitution. Ainsi le climat javanais se résume essentiellement en ces deux éléments primordiaux : la chaleur et l'humidité. Leur union intime, leur coopération continuelle donnent la clef des conditions toutes spéciales d'existence des individus végétaux et animaux de la grande île, et constituent ainsi un élément essentiel des études préliminaires à l'œuvre de la colonisation des diverses régions de Java.

A dire vrai, de ces deux éléments, l'un, la chaleur solaire n'est

nullement caractéristique des pays soumis aux conditions du climat tropical maritime. Dans toute la zone comprise entre les deux tropiques cette chaleur est la même, et, n'était l'humidité qui en tempère souvent les ardeurs et en tout cas en modifie toujours considérablement les effets, la campagne de Java ne différerait pas sensiblement d'aspect de celle des plateaux du Dekhan ou des hautes terres des confins hindous du Beloutchistan. C'est donc à cette richesse en eau que l'île doit son caractère de puissante fertilité et la « perle des Indes » n'est ainsi que la résultante des conditions toutes particulières d'exposition auxquelles elle est soumise, exagération somme toute des conditions qui constituent le climat tropical maritime.

Junghuhn a essayé, au cours de ses études sur Java, d'exposer et d'analyser le régime des vents auxquels l'île se trouve exposée, et sa division, attentive et minutieuse, nous semble bien reproduire, sous sa forme la plus simple, l'état éminemment complexe de la question (1). En résumé, deux sortes de vents soufflent sur la surface de Java, les uns réguliers et généraux, ce sont les vents de mousson; les autres d'aire moins étendue et plus changeants dans leur direction et leur intensité, ce sont les vents locaux, résultant d'influences particulières dues elles-mêmes à des conditions régionales de configuration du sol.

Il ne saurait en aucune façon entrer dans le cadre forcément restreint de cette thèse de faire une étude tant soit peu minutieuse et complète du phénomène des moussons dans l'aire immense où

(1) Junghuhn : *Java,* vol. 1, I, II, II, p. 282. On peut distinguer à Java, dit Junghuhn, quatre régions atmosphériques : 1° le vent inférieur soufflant sur la surface du sol ; 2° le vent moyen avec lequel sont entraînés les grands nuages compacts; 3° le vent supérieur qui met en mouvement une plus haute couche de nuages, de plus petits cumuli ou cirro-cumuli ; 4° une couche tout à fait supérieure de cirri qui paraît ne subir aucune espèce de mouvement. Cependant il n'y a à Java que trois vents généraux : 1° vent de terre et de mer, surtout sur les côtes et dans les grandes plaines voisines, sur lesquelles pendant la mousson sèche, soufflent, en sens inverse, des vents du N. et du S. ou du N. N.-E. et du S. S.-O ; 2° le vent de mousson du N.-O. d'octobre à mars ; 3° le vent de passage du S.-E. dans les autres mois et toute l'année dans les régions au-dessus de 6000 pieds. Des vents locaux naissent de la situation relative différente des montagnes.

il se produit, c'est-à-dire dans toute la zone de la sphère terrestre comprise entre les deux lignes des tropiques. Pour la connaissance générale du fait climatérique qui domine ainsi dans un bon tiers du globe nous nous contenterons de renvoyer aux savants ouvrages et aux multiples travaux qui ont, dans ces dernières années, soit en France, soit à l'étranger, analysé et exposé les lignes principales de la climatologie. Hann et Voeikoff ont, en de remarquables études, donné de ces questions le plus complet et le plus lucide exposé. Nombre d'articles parus dans ces dernières années dans la *Meteorologische Zeitschrift* et dans les diverses revues scientifiques et géographiques, les observations recueillies et consignées dans les publications du bureau central météorologique ont suffisamment mis en lumière le phénomène des moussons pour qu'il puisse nous paraître inutile d'en reprendre ici même l'analyse et l'exposé complet. Nous nous bornerons donc à rechercher simplement comment ce fait climatérique, si vaste, et si généralement et si minutieusement étudié, se manifeste à Java et dans les parages immédiats de l'île.

En réalité le phénomène est simple, surtout quand il s'agit d'un pays situé à 6° de la ligne. Les calmes de la région neutre ne s'observent guère loin de l'équateur et maintes influences locales, action des terres voisines, action des courants, en troublent la parfaite harmonie théorique : les grands voyageurs du XVIIIe siècle avaient déjà remarqué et signalé l'existence dans les parages mêmes du détroit de la Sonde de vents puissants qui, unis avec les courants, pouvaient rendre accidentellement en ce point la navigation assez difficile, et aujourd'hui encore cette porte naturelle ouverte aux grandes houles de la mer des Indes et aux courants venus de l'E. rend la mer assez pénible et par moments même assez dangereuse pour les bateaux d'un très faible tonnage (1).

(1) Observation personnelle, 12 juin et 20 juillet 1900. 1er *voyage de Cook*, I, IX, année 1767, Carteret : 12 décembre 1767 : arrivée du capitaine Carteret aux bancs de sable des Spera Mondes. « Nous eûmes le chagrin de trouver que la mousson d'O. avait commencé, et que, contre ces vents et le courant, il était impossible à tout vaisseau de gagner à l'O. la hauteur de Batavia. Il était nécessaire alors d'attendre jusqu'au retour de la mousson E., et jusqu'à ce que le courant changeât de direction (mois de mai 1768). » De Constantin : 1er *voyage*, p. 367-368. « On navigua (du 19) jusqu'au 22 du même mois de juin par le travers du port de Bantam et le

En dernière analyse, la mousson à Java est uniquement la réalisation régulière et brutale d'un équilibre périodiquement rompu entre les masses d'air situées des deux côtés de la ligne. Ce phénomène a été admirablement mis en lumière par J. Kleiber dans la *Meteorologische Zeitschrift* (1). En janvier par exemple, quand l'hémisphère S. est échauffé par les régions solaires, un centre de hautes pressions voisines de 780 mm. se forme sur les hauts plateaux de l'Asie continentale et la masse d'air se précipite vers le foyer d'appel des terres de l'Archipel ; c'est, théoriquement du moins, la mousson du N. En juillet, le phénomène est en quelque sorte renversé, et c'est du S. au N. que se dirigent ou que devraient se diriger les vents vers les régions de basses pressions d'environ 750 mm. que présentent les masses du Thibet et de la région chinoise. Ainsi considéré, le phénomène présente une rigueur extrême : de nombreuses influences locales contribuent à le modifier et à le compliquer. Le mouvement de la terre en est la première, mais, sur la terre même maintes causes physiques infléchissent et dévient la direction des vents. A l'équateur, le courant d'air oblique et franchit sous un angle généralement faible la ligne équinoxiale. Mais surtout les masses terrestres constituent à cet égard une série de foyers d'appel dont l'influence sur les vents réguliers est loin d'être négligeable : entre toutes la masse du continent australien semble avoir sur le climat de Java une action prédominante (2). En fait, unie ainsi aux autres terres d'ailleurs moins étendues qui constituent la barrière orientale de l'Archipel Malais, l'Australie est le véritable régulateur et le

long du détroit de la Sonde sans beaucoup avancer. Les courants opposés à la route en furent cause en partie, et en partie les changements de vent. Incontinent après minuit, et jusques à dix heures du matin, le vent y souffle toujours de l'E., et ensuite il se range à l'O. et y demeure jusques au soir, ce qui rend le détroit fort difficile à passer. »

(1) *Meteorologische Zeitschrift*, 1887, I (janvier) : J. Kleiber : *Periodische Schwankungen der Atmosphäre zwischen beiden Halbkugeln der Erde*, mit 1 Karte.

(2) « La saison sèche est d'autant plus fortement marquée qu'on est plus près de l'Australie, et c'est bien une des raisons principales pour lesquelles l'Est de Java, à ce point de vue, se distingue de l'Ouest, et pourquoi aussi, dans le S. de Célèbes, la saison sèche est longue. Plus on est près de l'Australie, plus la mousson du S.-E. est sèche, car elle a moins le temps de reprendre sur les mers de la vapeur d'eau. » Woeikof, op. cit., II, p. 37.

facteur principal du climat de ces régions. C'est à son désert intérieur, échauffé par le soleil de janvier, qu'on doit la mousson d'O. ou de N.-O. qui amène dans l'île de Java l'humidité et les grandes pluies (1). En revanche, le déplacement du centre de la chaleur solaire reporté au N. de la ligne équatoriale, en même temps qu'il crée une dépression atmosphérique au centre du continent asiatique, produit sur les terres australiennes une zone de hautes pressions d'où le vent arrive à Java dans la direction S.-E. N.-O. et d'autant plus sec qu'il a jusque-là franchi un moindre espace. Ainsi le climat de Java se trouve naturellement divisé en deux périodes, et l'analyse scientifique des phénomènes naturels corrobore en les expliquant et en les justifiant les observations des navigateurs et des voyageurs : 1° une saison humide et chaude en même temps, s'étendant sur toute la durée du séjour du soleil au-dessus de l'hémisphère austral, c'est-à-dire approximativement d'octobre à mars. 2° Une autre sèche et relativement fraîche quand le soleil ayant passé au N. les vents venus du désert d'Australie, secs à leur origine et n'ayant pas recueilli sur leur route une bien forte dose d'humidité, soufflent d'une façon à peu près exclusive.

Ce serait toutefois simplifier par trop le problème que de réduire au seul régime des moussons le système complet des vents qui soufflent sur la terre de Java. Et, tout d'abord, le bas pays seul reste directement exposé à l'action des vents réguliers dont nous venons d'exposer l'économie, et, trop humide ou trop sèche, la mousson n'atteint pas sous sa forme originelle les régions supérieures. C'est le vent de passsage (2), cet ensemble de

(1) « Quand la mousson pluvieuse est bien établie, par exemple en janvier, dit Junghuhn, le vent d'O. ou de N.-O. pousse devant lui des nuages pluvieux, tout le ciel est uniformément gris, l'eau des nuages coule souvent vingt-quatre heures durant ». Junghuhn : *Java*, I, I, II, A, pp. 162-163.

(2) « L'influence du vent périodique ou mousson (il n'y a que celle de l'O. ou du S.-O.), dit Junghuhn, ne se fait sentir qu'à une faible hauteur au-dessus de la mer, au plus à 5000 pieds, et est à peine sensible dans les régions et les vallées intérieures de Java, qui sont entourées de tous côtés par des montagnes. La différence entre les saisons sèche et pluvieuse commence dans la même région quand on entre dans l'intérieur de l'île et

vents locaux et de courants aériens secondaires, qui influe sur la température du centre de Java et modifie d'une façon souvent très sensible le climat tropical maritime des hautes terres de l'île. Les masses montagneuses, échauffées presque constamment par les rayons solaires, et les vallées intérieures qu'elles enferment, constituent de véritables foyers d'appel et déplacent à leur profit les couches d'air environnantes. De là ces vents nombreux, d'intensité variable suivant l'amplitude de leur aire et l'importance de leur foyer d'appel, mais qui tous présentent cette particularité, naturelle eu égard à la cause qui les fait naître, de disparaître totalement avec le jour lui-même (1). Plus haut, à peine un léger vent de S.-E. trouble le calme habituel : les nuits et les matinées sont toujours claires et calmes (2); plus haut encore, souffle presque constamment le vent de S.-E., à peine interrompu en temps de mousson à cette altitude par le vent de N.-O.; au reste, à de très rares exceptions près, il s'affaiblit le soir, et la nuit se passe dans un calme complet (3).

Un tel régime de vents soufflant alternativement d'O. et d'E. doit nécessairement, en raison même de la position insulaire de Java, amener en tous temps une plus ou moins grande quantité de nuages et, surtout au moment des vents d'O., mêler à l'atmosphère une forte dose d'humidité. Junghuhn a relevé sur la côte de Batavia une proportion de 82 0/0 à l'hygromètre, donnant pour la vapeur d'eau en suspension dans l'air une pression de 11,43. Il est juste d'ajouter que ces chiffres diminuent considérablement quand on s'élève dans les hautes régions fort peu soumises, nous l'avons vu, à l'influence de la mousson; d'après le même auteur, dans la 4e zone climatérique, l'humidité relative n'était plus que de 5 0/0, la pression de la vapeur d'eau

qu'on s'élève plus haut. La mousson de l'E. qui est toujours à Java de E. S.-E., S.-E., ou, assez souvent E. N.-E., est le vent passager de l'E. Il souffle dans toutes les hautes régions au-dessus de 6000 pieds pendant toute l'année. » Junghuhn : *Java*, I, I, II, A, pp. 165-168.

(1) Junghuhn : *Java*, I, I, II, II, p. 286.

(2) Id., I, I, II, III, pp. 352-353.

(3) Junghuhn : *Java*, I, I, II, IV, pp. 408-409. En avril 1839 a eu lieu un orage de vent d'E. sur le G. Mandala (*ibid.*).

que de 2.27 (1). Mais, d'une façon générale, on peut dire qu'un des caractères distinctifs de l'air de Java est précisément sa grande teneur en humidité. Les hautes régions connaissent en cet ordre d'idées de grandes variations, et le psychromètre y varie souvent de 3 à 4 degrés dans l'espace d'un jour (2). Dans ce que Junghuhn appelle la 3e zone, le phénomène est plus intense et aussi plus général : la végétation active en augmente également la force et la durée. Enfin, plus bas encore, la quantité de vapeur d'eau en suspension dans l'air devient de plus en plus grande, à mesure qu'on descend vers la plaine soumise à toutes les influences des souffles marins : les observations faites à l'établissement météorologique de Batavia, celles de Junghuhn à Pekalongan, le prouvent surabondamment (3). Il faut pourtant se garder d'une généralisation excessive : à Java, comme ailleurs, la diversité est extrême, et, même dans les zones basses, qu'une condition climatérique plus absolue semblerait devoir réduire à un type unique, il y a lieu de faire de multiples et essentielles distinctions. De toutes ces différences (4) dues à des influences locales, nous avons signalé la principale, celle qui existe entre les deux extrémités de l'île et qui résulte de l'action dominante exercée sur le climat de l'Archipel par l'énorme masse du continent australien. Blitar est encore dans la région des grandes pluies : les pays situés plus à l'E. n'y sont déjà plus. « Ce qui est certain, dit Junghuhn, c'est qu'à Bondowoso et à Sitoebondo avait régné continuellement, depuis le 1er avril 1844, un temps chaud et sec, en même temps que, dans la partie O. de Java, jusqu'au 1er août 1844, tombèrent des pluies journalières si abondantes, qu'au grand détriment du gouvernement, une grande quantité de café fut perdue dans les régences des Preanger, à cause de l'impossibilité où l'on fut de le faire sécher. L'extrême E. de Java est caractérisé surtout par les vents du S., forts et continuels, toujours unis à la sécheresse et qui soufflent avec une force particulière à travers les espaces intermédiaires situés

(1) Junghuhn : *Java*, I, I, II, IV, pp. 405-406. L'observation dans la quatrième zone altitudinale fut faite sur le sommet du G. Semeroe à environ 11.500 pieds au-dessus du niveau de la mer, le 25 septembre 1844.

(2) Junghuhn : *Java*, I, I, II, IV, p. 409.

(3) Junghuhn : *Java*, I, I, II, II, p. 271.

(4) Id., II, II, p. 463-464 (Observation de septembre 1844).

entre les volcans qui se trouvent à l'O. et à l'E. Ces vents portent ainsi des noms particuliers : ils s'appellent à Probolinggo Ginding, à Pasoeroean Gronggong, etc. A Bondowoso aussi ces vents du S. dominent dans tous les mois secs et cessent à l'époque des pluies. Les mauvais temps et les pluies viennent à Bondowoso la plupart du temps de l'E. ; ils obscurcissent d'abord le G. Raon et couvrent ensuite la plaine, ils ne doivent, à ce qu'assurent les habitants, jamais venir du S. et jamais de l'O. : Besoeki tout entier, mais particulièrement Panaroekan, est connu pour ses fièvres endémiques de côtes et de marais (1). »

Quoi qu'il en soit, sauf peut-être dans l'extrême E. où dominent dans une proportion énorme les vents secs d'Australie, la quantité d'eau que reçoit Java est une des plus considérables qui tombent sur une partie quelconque du globe : elle atteint et dépasse en certains points 4 m. par an, et la force avec laquelle elle tombe a frappé tous les voyageurs (2). La répartition de ces pluies est toutefois fort inégale, suivant les lieux et, dans un même lieu donné, suivant le mois considéré : l'exposition plus ou moins favorable, l'activité d'évaporation de la mer, la direction et la force du vent régnant sont les facteurs essentiels de cette diversité aujourd'hui bien constatée et bien connue. Les chiffres donnés par Voeikof d'après des observations faites sur une durée de 6 années sont à cet égard des plus instructifs. Pour une latitude identique les montagnes de l'O. de Java reçoivent, de décembre à janvier, moins d'eau que la plaine plus immédiatement soumise aux vents de mousson, tandis que la proportion est renversée pendant ces deux mois les plus secs où le vent de S.-E. s'arrête

(1) Junghuhn : *Java*, II, II, XII, pp. 651-652.

(2) Junghuhn : *Java*, I, I, II, A, pp. 162-153. 1er *voyage de Cook*, IV, X, année 1770. Cook : « Vers le 26 (nov. 1770) nous eûmes le commencement de la mousson d'Ouest, qui ordinairement, pendant la nuit, souffle du S.-O. ou du N. Quelques nuits avant celle-ci, la pluie fut très forte et accompagnée de beaucoup de tonnerre ; dans la nuit du 25 au 26, elle tomba pendant près de quatre heures sans interruption, avec tant d'abondance, que je n'ai jamais rien vu de semblable. L'eau entrait de tous côtés dans la maison de M. Banks ; elle y formait dans les chambres basses un courant qui aurait pu faire aller un moulin : il était alors assez bien rétabli pour en sortir, et quand il arriva à Batavia, le lendemain au matin, il fut fort surpris de voir tous les lits, qu'on avait été obligé de suspendre pour les sécher. »

sur les massifs montagneux (1). Mais, dans l'ensemble annuel, les pentes montagneuses restent favorisées : Batavia, à 7 km. de la mer, reçoit par an 195 cm. d'eau, Passar Mingo (à 17 km.) 215, Depok (à 33 km.) 300, Bodjong Gedeh (à 43 km.) 368, Buitenzorg (à 58 km.) 482 (2). Du calendrier du Regeerings Almanak de 1888, il résulte que pour la période 1879-1886 le minimum pluviométrique était de 1 m. 146 mm. à Sitoebondo, le maximum de 4 m. 474 mm. à Buitenzorg (3). Ce dernier point semble donc avoir à cet égard une situation privilégiée et tous les observateurs s'accordent à lui reconnaître une abondance pluviale qu'explique suffisamment sa position assez élevée au fond d'une vallée qui va se rétrécissant sans cesse vers le S. (4). Les observations plus récentes permettent de connaître aujourd'hui exactement l'importance et la répartition des précipitations pluviales à Java : le tableau ci-après, tiré du Regeerings Almanak de 1902, explique, en les justifiant, les considérations générales précédemment exposées.

(1) « La côte N., et la plaine N. des régions occidentales et centrales de Java reçoivent tout près de 200 cm.; l'intérieur montagneux en reçoit davantage. Quelques points montagneux, au N., à l'O. et, au centre, des stations voisines des montagnes, sont les points les plus riches de tout l'Archipel : ex : Buitenzorg (482 cm.), Demarang (481 cm.). L'Est de Java, par exemple la côte N., est beaucoup plus sec ; la moyenne des pluies y descend au-dessous de 150 cm. et plus bas encore dans l'intérieur ; les îles situées à l'est de Java sont encore beaucoup plus sèches. » Woeikof, II, p. 37.

(2) Woeikoff, II, p. 37.

(3) *Regeerings Almanak*, 1888.

(4) La hauteur de pluie recueillie à Buitenzorg est vraisemblablement plus considérable que dans n'importe quel endroit de la terre. D'après les observations du Dr Onnen, dans les seuls mois de septembre, octobre, novembre et décembre 1841, la hauteur de l'eau tombée atteignit un mètre. Junghuhn : *Java*, I, I, II, A, p. 164 et note. Hann : *Klimatologie*, II, I : La marche annuelle des précipitations aux îles de la Sonde est représentée par les chiffres suivants :

Janvier. . . .	0.69	Juillet. . . .	0.31
Février. . . .	0.72	Août	0.27
Mars	0.54	Septembre . .	0.25
Avril	0.48	Octobre . . .	0.35
Mai.	0.36	Novembre . .	0.50
Juin	0.32	Décembre. . .	0.61

TABLEAU DES PLUIES A JAVA EN MM. (1)

RÉGIONS	STATIONS	NOMBRE D'ANNÉES	JANVIER	FÉVRIER	MARS	AVRIL	MAI	JUIN	JUILLET	AOUT	SEPTEMBRE	OCTOBRE	NOVEMBRE	DÉCEMBRE	TOTAL ANNUEL
Côte nord	Batavia	22	337	302	217	134	97	96	75	33	77	108	137	211	1824
	Cheribon	17	395	365	386	211	135	122	60	26	30	52	140	401	2323
	Samarang. . . .	22	368	352	224	206	128	84	77	60	92	145	180	268	2184
	Soarabeja . . .	22	303	278	262	174	108	90	54	22	9	42	128	254	1724
Intérieur	Buitenzorg . . .	22	460	405	417	430	363	277	260	224	359	417	375	375	4362
	Djokjakarta . . .	22	357	304	314	195	139	106	49	32	30	102	256	324	2208
	Soerakarta . . .	22	355	323	299	218	123	103	56	44	406	102	225	257	2151
	Malang	22	321	291	251	162	113	78	49	27	28	125	210	311	1966
Côte sud	Tjilatjap	22	306	258	301	238	268	354	294	201	196	418	501	400	3785
Madoura	Bangkalan . . .	22	252	227	239	262	173	119	80	48	46	74	155	264	1939
	Soemenep . . .	22	262	294	253	190	122	113	49	7	4	36	107	278	1715

On comprend aisément les résultats que doit avoir un pareil régime climatérique, et combien important doit être dans ces régions le phénomène du ruissellement assez souvent secondaire dans nos pays soumis aux conditions moyennes du climat tempéré. A vrai dire, étant donnée l'énorme quantité d'eau qui se rue sur le sol, le ruissellement est le mode essentiel, presque unique de l'écoulement. L'absorption se produit tout d'abord sans doute, mais, en fait, ne reçoit qu'une part relativement faible de l'eau apportée par les vents de la mousson humide : bientôt le débouché n'est plus suffisant, et cela à Java comme dans tous les autres pays soumis au climat tropical maritime. La terre, humectée et imbibée sans répit pendant plusieurs jours et plusieurs semaines, à la fin sursaturée d'eau, n'a plus aucune faculté d'absorption et devient une surface imperméable sur laquelle s'écoulent, suivant les pentes naturelles ou artificielles du terrain, les énormes masses aqueuses apportées par les pluies. Le phénomène est accru encore et exagéré quand des troubles atmosphériques viennent augmenter l'intensité des précipitations et jettent sur le sol, en quantité énorme pour un temps relativement court, la vapeur d'eau condensée des nuages. Java est un des pays du monde où le tonnerre est le plus fréquent et nombreux sont les cas où l'intervention de l'électricité atmosphérique

(1) *Regeerings Almanak*, 1902, pp. 15-20.

a donné aux précipitations, et par suite au ruissellement, une intensité nouvelle et excessive (1). De là les nombreux lacs et étangs qui, un peu partout, parsèment la surface de Java ; de là surtout la richesse en fleuves et en cours d'eau de toute importance qui sillonnent l'île et qui contribuent autant que le climat à lui donner l'aspect d'une région essentiellement humide, pourvue, en un mot, de toutes les ressources nécessaires à une production intense et à la réalisation d'une exceptionnelle richesse.

De telles conditions, l'insolation, les vents réguliers, l'humidité considérable qu'ils apportent pendant au moins quatre mois, et, comme conséquence, une uniformité à peu près complète dans la température, tout cela influe, d'une façon des plus notables, sur la salubrité de l'île de Java. Il est malheureusement difficile d'en porter un jugement précis et sûr : outre que les renseignements des voyageurs se contredisent souvent, leurs observations ne présentent pas toujours un degré suffisant d'impartialité ; bref, malgré tous les renseignements, nous sommes encore réduits à de simples conjectures sur la véritable salubrité du climat de Java et sur les dangers plus ou moins grands qu'il peut présenter pour les Européens.

Un fait est certain c'est que l'île jouit à ce point de vue d'une mauvaise réputation et cela depuis les premiers voyageurs. Les recueils de voyages signalent, à chaque moment, l'apparition de fièvres et de maladies diverses dans les flottes qui croisaient le long des côtes de Java (2). Cook, plus d'un siècle après, témoigne

(1) Java'sche Courant, passim. — Junghuhn (*Java*, I, I, II, pp. 467-468) expose que la grêle est rare dans la région inférieure chaude ; mais il signale : le 6 février 1824 un orage avec grêle et pluie, à 1200 pieds de haut, à 4 h. de l'après-midi ; en septembre 1842 une forte grêle à Buitenzorg, à 830 pieds de haut ; le 21 octobre 1843, de 6 h. 30 à 7 h. 30 du soir, une grêle à Tjandjoer ; le 7 novembre 1843, entre 4 h. et 5 h. de l'après-midi, des grêlons assez gros à Buitenzorg ; le 11 septembre 1845, un orage avec grêle, à 5 h. du soir, aux environs de Batavia et à Besoeki ; l'orage abattit des maisons et des arbres ; les 27 et 28 janvier 1847, à midi, des grêlons ; le 31 octobre 1847, après midi, un orage avec grêle dans la résidence de Madioen.

(2) De Jonge, passim. — De Constantin : *Recueil des voyages ayant servi à*

de l'insalubrité des possessions hollandaises dans l'Archipel malais, notamment dans la petite île d'Onrust et à Batavia même (1). Thunberg parle de même de la capitale des Indes orientales néerlandaises (2). A côté de ces détracteurs le climat de Java a trouvé aussi quelques défenseurs, qui, tout en concédant que la salubrité des côtes laisse sensiblement à désirer, observent que l'intérieur de l'île présente des conditions singulièrement plus favorables à la santé des colons européens. « Le climat de Java, dit M. Cotteau, vaut mieux que sa réputation. Dès qu'on a quitté la côte, l'air devient meilleur; quelques centaines de mètres d'altitude amènent un changement sensible qui s'accentue de plus en plus à mesure qu'on s'élève; dans l'intérieur, il existe une foule de points qui jouissent d'un climat tempéré, et, plusieurs fois, dans mes ascensions, j'ai été fort content de me réchauffer devant un bon feu (3). » Dans un récent ouvrage, dont une partie seulement est consacrée à Java, le Dr Breitenstein, médecin militaire au service du gouvernement hollandais, arrive aux mêmes conclusions, et, en reconnaissant l'insalubrité de postes de la côte, tels que Tjilatjap au S., Samarang et Soerabaja au N., nous montre comme parfaitement habitables les villes de l'intérieur et les hautes terres de l'île (4).

En fait il semble donc bien que le climat de Java n'est ni plus ni moins sain que la plupart des autres climats de nature tropicale maritime, et si l'on a tant et si souvent discuté sur ce point, peut-être la cause en est-elle dans la nature même des témoignages, qui, s'inspirant trop des conditions particulières dans lesquelles ils étaient rendus, aboutissaient, en cela comme en géologie, à des conclusions dont le moindre défaut était d'être trop exclusives

l'établissement de la Compagnie des Indes orientales (traduction du recueil de Cormelin : *Begin et Vortgangh der Nederlander in Oost Indië*).

(1) *Voyage de Cook*, IV, X, 1770. Cook.

(2) *Voyage de Thunberg*, I, VIII, II, pp. 397-399.

(3) Cotteau, IV, pp. 108-109.

(4) Breitenstein : *Ein und zwanzige Jahre in Ost. Indien.* — Voir sur la même question et d'une façon générale sur toute la question du climat aux Indes Orientales néerlandaises : *Revue coloniale internationale*, 1886, t. I, pp. 484-499 : *Histoire du choléra aux Indes orientales avant 1817*, par J. Semmelinck, médecin principal de l'armée des Indes Orientales néerlandaises; analyse et commentaires par le Dr F.-J. van Leent, médecin en chef de 1re classe de la marine royale néerlandaise.

pour être exactes, surtout dans une matière aussi délicate que celle du climat. A Java, comme en tout pays de climat tropical maritime, les conditions d'existence diffèrent profondément de celles de nos climats, et il en résulte un danger permanent, non seulement sur la côte elle-même, mais dans toutes les régions basses de l'île ; les hauteurs plus froides et moins humides se rapprochent infiniment plus pour le climat de nos pays d'Europe.

I. — Plusieurs causes influent sur la salubrité de la région basse, côtière ou non, de l'île de Java, et toutes ces causes résultent naturellement des éléments généraux du climat du pays. L'insolation tout d'abord a un rôle capital. L'action du soleil qui, nous l'avons vu, se prolonge toute l'année 7 à 8 heures par jour et que, malgré les faibles obstacles, naturels ou autres, la réverbération fait ressentir à peu près partout, est une cause importante de l'affaiblissement de l'organisme et de l'anémie ; sans parler des accidents brusques, dus la plupart du temps il est vrai à des imprudences, que peut amener la chaleur solaire, le fait d'une chaleur continuelle et, somme toute, assez peu variable, est, pour l'Européen et pour l'indigène même, la cause d'affections morbides qui, si leur action est bénigne et leur durée relativement courte, n'en exercent pas moins sur la santé générale une influence affaiblissante et pernicieuse. Cook en signale l'existence à Onrust (1) : Et dans une plaine intérieure assez sèche mais relativement basse, la petite plaine de Blitar (vallée du Kali Brantas), Junghuhn observe le même phénomène dû à l'action de la chaleur et du rayonnement solaires. Cette influence pernicieuse de l'insolation est d'ailleurs accrue par celle de l'humidité, et c'est là véritablement la principale cause de l'insalubrité relative des pays soumis à un tel climat (2). Or, toutes les côtes de Java, presque

(1) *Voyage de Cook*, IV, X, 1770 ; Cook.

(2) Le même phénomène s'observe d'ailleurs dans toutes les régions soumises au climat tropical. Nous avons pu en faire personnellement l'expérience : des chaleurs intenses causent des accès de fièvre souvent violents, même sans que l'humidité soit alors notable (Pondichéry, Bellary, Lahore). A plus forte raison est-on fondé à attribuer à une fièvre très faible, mais en germe du moins dans l'organisme, les sensations de profonde fatigue que l'on ressent après quelques heures passées au soleil dans des régions où abondent les cours d'eau, les lacs, les marécages, Rangoon par exemple (Obs. pers., 1-2 janvier 1901).

toutes les plaines, côtières ou non, de l'île, présentent des étangs ou des marécages et les brouillards qui s'en élèvent, les miasmes qui s'en dégagent, après une journée ensoleillée sont des agents morbides d'une redoutable puissance. Il en est de même dans toutes les grandes plaines côtières, et les villes des plaines basses qui avoisinent la mer doivent aux marécages qui les entourent un climat généralement assez malsain (1). Quant à Tjilatjap, port créé presque de toutes pièces, bien qu'au fond d'une baie assez favorable pour servir de point de station à la flottille hollandaise des Indes Orientales, on le considère à peu près généralement comme le véritable « tombeau des Européens » de Java et les échecs répétés des tentatives faites pour lui donner une importance sérieuse sont attribués aux émanations de la plaine de Maos, des rivières voisines et de la mer elle-même enserrée entre les promontoires d'une terre presque partout basse et malsaine (2). Les grandes plaines de Java sont sujettes aux mêmes émanations et présentent les mêmes dangers : les marécages qui avoisinent Sindanglaja sont également dangereux pour les voyageurs (3) ; dans toutes les autres, les émanations des marécages, des rivières ou des ruisseaux sont une source continuelle de danger ; des terres remuées par la culture s'échappent le soir des miasmes que l'Européen ne peut guère affronter impunément (4) et c'est là la raison pour laquelle l'Européen à Java évite d'habiter le fond des

(1) *Tour du Monde*, 1880, I; Charnay : *Six semaines à Java*. Cette plaine au S. de Samarang est encore aujourd'hui sensiblement dans le même état qu'il y a vingt ans : on se demande, et nous avons souvent entendu exprimer des plaintes à ce sujet, pour quelle raison la gare du chemin de fer a été placée aussi loin de la ville ou dans une situation aussi malsaine (Obs. pers., 2-6 juillet 1900).

(2) Breitenstein, op. cit. Sur la question de l'insalubrité de Tjilatjap, les avis semblent être assez partagés parmi les colons de Java. Quelques-uns mêmes n'attribuent l'insuccès de la tentative faite en faveur de ce port qu'à l'ennui profond, déguisé sous d'autres prétextes plus avouables des officiers et fonctionnaires qui y furent envoyés (Obs. pers.). Ce sentiment d'ennui se retrouve, quoique peu développé, dans Breitenstein, op. cit.

(3) Junghuhn, II, II, pp. 3-7.

(4) Lors de notre arrivée à Bandoeng (16 juin 1900) on labourait les rizières dans la campagne. On nous conseilla à l'hôtel de ne pas nous promener après le coucher du soleil pour éviter l'effet pernicieux des émanations de cette terre marécageuse ainsi remuée. (Obs. pers.).

vallées (1). D'ailleurs le phénomène est sensible pour quiconque parcourt quelque temps le pays et la différence de climat affecte tout voyageur qui passe brusquement d'une région élevée à une autre plus basse (2). On va d'une région médiocrement humide ou d'une ville à une campagne située en pays marécageux et abondamment arrosé : fatigue et parfois fièvre accompagnant un aussi subit changement.

II. — Le haut pays est plus frais, plus pur d'atmosphère, de température moins uniforme, et l'Européen y trouve des conditions d'existence éminemment favorables. Sur les pentes du G. Kawi la fraîcheur est même redoutable et la dysenterie et la fièvre saisissent quiconque néglige de prendre les précautions d'hygiène nécessaires (3). Sans monter aussi haut d'ailleurs, quelques hautes vallées présentent des climats sensiblement plus agréables que les fonds marécageux du centre de l'île. Le climat de la plaine de Kediri par exemple est chaud sans doute, mais beaucoup plus sec, et, par suite aussi, beaucoup plus sain que celui des régions bordières de Java, Soerabaja entre autres, où chaleur et humidité vont ensemble. La température y est fraîche en temps de pluie, mais chaude dans la saison sèche, et présente ainsi cette alternance de température si rare en pays tropical et qui en font une des rares vallées que l'Européen puisse habiter sans danger (4). C'est pour la même raison que Garoet, au pied du Pepandajan, est un sanatorium renommé et qu'aux portes mêmes de Batavia les plateaux au N. du G. Gédé ont vu se construire les maisons et le palais de Buitenzorg, aujourd'hui résidence habituelle du Gouverneur général et des plus hauts fonctionnaires européens des Indes orientales néerlandaises (5).

Mais, à toutes ces conditions qui suffiraient évidemment à rendre assez dangereux et médiocrement abordable aux colons le climat de la plupart des vallées et des régions habitées de Java, une autre s'ajoute qui peut-être les domine et les explique

(1) J. Leclercq, op. cit.
(2) Obs. pers., 8 juillet 1900; 15 juillet 1900.
(3) Id., II, II, VIII, p. 508 et *ibid.*, note.
(4) Junghuhn, II, II, p. 455.
(5) Obs. pers., 15-17 juin 1900.

toutes : la conduite des Européens dans les régions tropicales. Laissons de côté ceux qui arrivent aux Indes orientales néerlandaises déjà affaiblis et malades; leur nombre diminue aujourd'hui chaque jour et les plaintes du XVIIIe siècle sur les mauvaises recrues faites par la Compagnie ne sont plus aujourd'hui de saison (1). Mais il est encore vrai que trop souvent les Européens abusent des facilités de toute sorte qu'offre la vie à Java, et bravent ainsi un climat que naturellement déjà ils n'étaient nullement préparés à affronter. « Les Européens, disait déjà Thunberg, veulent garder, sous tous les climats, leurs habitudes et leurs jouissances, sans s'inquiéter s'ils compromettent leur santé et leur sécurité (2). » C'est encore aujourd'hui peut-être la principale raison de l'insalubrité des pays tropicaux. En fait, Java est des plus habitables, et nombre d'Européens y vivent, même dans la région côtière, depuis plus de vingt ans, sans avoir eu trop à souffrir des rigueurs du climat. La race européenne y vit et s'y reproduit, pourvu que les individus veillent à prendre les précautions suffisantes et ne se livrent pas aux excès trop fréquents malheureusement dans ces régions. Les colons hollandais qui, avec leurs familles, habitent et exploitent l'île sont d'ailleurs, nous semble-t-il, la meilleure preuve de la clémence relative du climat javanais et de son aptitude à faciliter l'existence des plus diverses populations (3).

HYDROGRAPHIE

Un sol en partie seulement perméable, mais souvent recouvert ou mélangé de masses d'origine volcanique que l'eau ne peut

(1) *Deuxième voyage de Stavorinus*, II, XXIII, pp. 294-295.

(2) *Voyage de Thunberg*, I, VIII, II, p. 398.

(3) C'est là, il faut bien le reconnaître, le point faible de toute discussion sur les conditions d'existence en climat tropical, et il est vraiment difficile de faire intervenir dans une étude d'ordre scientifique les considérations nécessaires pour réduire à leur juste valeur les idées courantes sur l'insalubrité de ces régions lointaines. On peut dire en fait, et prouver au besoin, que la plupart des gens qui, après une existence sédentaire de longueur moyenne aux colonies tropicales, en sont revenus malades, y sont allés déjà fatigués, ou y ont vécu d'une façon qui, en France même, les aurait considérablement affaiblis.

pénétrer, des pentes assez raides et des pluies abondantes résultant de la mousson d'ouest, devaient donner à Java un ruissellement particulièrement remarquable, et, de fait, il est peu de pays qui, sur une aussi petite étendue, présentent à l'observateur une aussi grande quantité de cours d'eau. Malheureusement le relief qui aide et accentue encore le ruissellement des eaux est peu favorable à la formation des grands fleuves qui, en d'autres régions, constituent d'importantes voies de pénétration vers l'intérieur du pays. Tout d'abord, nous l'avons dit, les montagnes forment, pour ainsi dire, l'arête centrale de l'île et, vu leurs pentes assez raides et le peu de largeur de l'île du N. au S., les cours d'eau n'ont pas le temps de se développer assez avant d'arriver à la mer. En second lieu, leur importance et leur aspect sont loin d'être identiques sur les deux versants du système montagneux central : ceux du S. précipités pour ainsi dire des montagnes dans la mer qu'elles avoisinent de près ne sont que des torrents aux pentes raides, aux nombreuses cascades ; ceux du N., et, au S., le fleuve exceptionnellement long du Tji Tandoei ou rivière de la plaine de Maos, ont un cours plus long, mais, alimentés de façon irrégulière par les pluies de mousson et précipités brusquement dès l'abord sur les pentes des montagnes, ils arrivent au pied de ces massifs en quantité trop faible ou étalent leurs eaux surabondantes dans les plaines voisines qu'ils inondent, et que leurs eaux, après les avoir formées, recouvrent sans cesse de débris de toute sorte arrachés aux montagnes (1). Aux embouchures se déposent les parties plus fines que l'eau a roulées jusque-là et ainsi se forment les barres, les bancs de sable comme ceux qui encombrent la sortie du Tji Taroem ou du Pomali (2).

(1) Obs. pers., 6 juillet 1900, notamment sur le cours supérieur du Tji Manoek (flanc N.-E. du G. Goentoer et pente de Soemedang) et sur le Pomali entre Tegal et Cheribon.

(2) C'est ce qu'avait déjà remarqué Stavorinus lors de son second voyage : « Java, dit-il, est arrosée par un grand nombre de rivières, qui toutes descendent des montagnes qui partagent l'île en deux parties ; mais il n'y en a point qui soit navigable pour les vaisseaux ni même pour les grandes embarcations, tant par le peu de largeur de leurs lits, que par les bancs qui se trouvent placés devant leurs embouchures, sur lesquels il y a rarement plus d'un pied d'eau. » *Second voyage de Stavorinus*, II, XVIII, p. 238.

On peut donc logiquement diviser les cours d'eau de Java en deux catégories : ceux du S. ne nous intéressent guère, leur cours n'ayant joué et ne pouvant par leur nature avoir joué aucun rôle important dans la vie politique et économique du pays ; ceux du N. sont plus importants et méritent de retenir quelque peu notre attention. Ils n'ont pas d'ailleurs une valeur égale et dans une étude comme celle-ci, dont le but est uniquement l'explication des faits de colonisation, nous ne devons considérer et étudier que ceux qui, soit comme voies de communication (et nous verrons que quelques-uns peuvent jouer ce rôle), soit comme obstacles aux relations d'O. en E., soit tout simplement comme réserve naturelle pour l'irrigation des terres, ont pu influer en une certaine mesure sur l'histoire et le développement de la colonisation de Java.

L'O. de l'île est riche en cours d'eau issus tous du cirque de montagnes qui du G. Salak au G. Karang semble une impasse destinée à recueillir les eaux de la mousson pluvieuse, mais, de tous ces cours d'eau, un seul est important pour nous, c'est la rivière de Tangerang ou Tji Dani. Elle sort du massif du G. Salak dont elle dévale les pentes en se creusant un lit déjà profond (1); elle tourne ainsi au N.-O. en passant au pied des hauteurs de Buitenzorg et continue son cours sinueux entre les contreforts du Salak jusqu'à son entrée dans la plaine : la pente a été jusque-là assez rapide et l'eau a peu laissé d'elle-même dans les calcaires du Salak qu'elle suit sur le plat même des couches ; elle arrive donc en grande quantité et avec une grande vitesse dans les terres molles qui constituent la plaine côtière du N.; aussi se creuse-t-elle un lit profond qui, à Tangerang, s'encaisse entre des parois à pic; elle s'élargit alors, pour arriver, après quelques coudes, à la mer, en formant un petit delta ; comme la plupart des cours d'eau de Java, le Tji Dani a toujours de l'eau, même à la saison

Notons, pour comprendre cette appréciation, que Stavorinus, venu par l'O., ne connaît guère de Java que la côte N.; ses indications se rapportent ainsi uniquement à cette côte et ne seraient pas aussi exactes si on les appliquait, exception faite du Tji Tandoei, aux torrents de la côte S. de l'île.

(1) Obs. pers., 16 juin 1900.

sèche, mais au moment des crues il remplit rarement son lit, car nombre d'autres cours d'eau portent à la mer les eaux du G. Salak, et un canal qui quitte la rivière en aval de Tangerang emporte une partie de ses eaux aux cours d'eau de la région de Batavia. Le Tji Dani n'est pas une voie de communication véritablement utilisable : son cours, trop rapide au début, est ensuite trop peu considérable et trop souvent encombré de sables pour être d'une grande utilité, et un trafic sérieux ne peut s'établir par les quelques barques qui remontent jusqu'à Tangerang ; d'ailleurs la côte où débouche cette rivière est basse et d'abord difficile. Mais le Tji Dani n'en a pas moins joué un rôle capital dans l'histoire de Java, car il formait la véritable frontière entre la région de Batavia et les territoires beaucoup moins assimilés du sultan de Bantam ; de là l'importance de Tangerang, point de passage obligé et dont l'occupation par les ennemis venus de l'O. mit plusieurs fois en péril la capitale des Indes orientales néerlandaises (1). Pas plus que le Tji Dani, le Tji Tiwong, ou rivière de Batavia, ne peut servir par lui-même de voie de communication ; il descend du Pangerango (massif du Gédé) sous forme d'un torrent peu profond et où les cailloux abondent jusqu'après Buitenzorg : il entre en plaine jusqu'à Pasarmingo, mais alors s'élargit dans les terres basses, n'a plus aucune profondeur, et, entre Kampong Malayo et Meester Cornelis n'est plus qu'un large marécage (2). Mais il débouche dans une baie propice, abritée du large par le groupe des Mille Iles, et des canaux nombreux, en diminuant l'effet de ses crues et en le réunissant aux petits cours d'eau voisins de l'O., en ont fait pendant longtemps le principal agent de la fortune de Batavia. Aujourd'hui encore de nombreuses prahoes prennent pour les îles voisines les marchandises et quelques émigrants et

(1) Obs. pers., 15 juillet 1900. Tangerang est composé de deux villages d'âge inégal. Le plus ancien est sur la rive O. de la rivière ; ce sont les Européens et les Chinois qui ont créé celui de la rive E. ; ils sont réunis par un bac et depuis quelques années par un pont en fer long de 80 m. environ et situé au-dessus de la ligne des hautes eaux. Sur le rôle du Tji Dani comme frontière, voir de Jonge, passim, Veth, De Constantin (sièges de Batavia, 1818, 1829), Breitenstein, op. cit., passim.

(2) Obs. pers., 15 juin, 12 juillet 1900. On verra plus loin l'importance de ce fait d'hydrographie dans l'histoire de Java (IIIe partie, ch. V, guerre de 1811).

remontent d'autre part jusqu'aux environs de Meester Cornelis : un canal réunit aussi le centre de Batavia au port de Tandjang Priok où il apporte les produits tropicaux qu'enlèvent les vapeurs des grandes compagnies de navigation (1). Beaucoup plus important est le Tji Taroem qui arrose la plaine et les environs de Krawang et qui est sans contredit l'un des plus grands cours d'eau de l'île de Java. Il prend sa source au cœur même des montagnes, au pied des pentes N.-O. du Pepandajan, et coule dans des terrains tertiaires à travers des fentes peu larges mais souvent très profondes. C'est essentiellement un fleuve de plateau, coulant sinueusement au S. de Bandoeng, et formant quelques chutes dont la plus remarquable, celle de Tjukang Raon, est entre cette ville et la petite plaine de Radja Mandala. Son cours est rapide dans ces régions et les fentes à travers lesquelles coule le Tji Taroem et son affluent le Tji Sokan, venu de la plaine de Tjandjoer, sont à la fois profondes et étroites. C'est alors que, grossi de plusieurs ruisseaux et animé encore d'une vitesse considérable, il arrive après Poerwodadi dans une région de terre molle où il se creuse un lit souvent profond, jamais à sec, mais où le fleuve coule lentement vers la mer en multiples sinuosités (2). Quand les pluies frappent les massifs montagneux, les eaux se précipitent de toutes parts dans le lit du Tji Taroem et le fleuve, dont les eaux sont, à la saison sèche, chargées déjà de matières solides de toute sorte, va déposer en avant de son embouchure le sable et les débris qu'il charrie, formant ainsi un delta dont l'empiètement sur la mer, d'après des mesures précises, est d'un peu plus de 7 m. par an (3). Pas plus que les précédents cours d'eau le Tji Taroem n'est vraiment navigable : l'eau qu'il roule est bien plus judicieusement et bien plus utilement employée à l'irrigation des rizières et à l'alimentation des canaux agricoles (4). Mais il fournit

(1) Observations personnelles à Batavia (13-15 juin, 8-20 juillet 1900).

(2) Junghuhn : *Java*, III, I, IV, pp. 55-56; III, I, VI, pp. 131-132; II, II, pp. 383-385.

(3) Elisée Reclus, t. XIV (d'après Tromp, Junghuhn et Veth).

(4) Sur cette question des irrigations agricoles en utilisant les cours d'eau à Java, voir le *Regeerings Almanak*, les Tijdschr. van aardrik. Genootschap, les numéros de la *Locomotief* (Samarang) et du journal de Soerabaja. On consultera aussi avec fruit les décisions des Congrès agricoles tenus à Samarang et à Malang (*Revue des Cultures coloniales*, 1900-

néanmoins un moyen de communication en tout temps utilisable. Les anciens voyageurs le remontaient déjà en barque, et, aujourd'hui encore, de petits bateaux à faible tirant d'eau peuvent le remonter jusqu'à Krawang (1).

De Krawang à Cheribon, les cours d'eau qu'envoie à la mer le ruissellement des eaux tombées sur les pentes N. du Tangkoeban Prahoe n'ont aucune importance qui mérite de fixer et de retenir notre attention ; bien que nombreux et quoiqu'ils aient en fait créé par leurs alluvions la plaine dans laquelle ils descendent aujourd'hui, ce sont de pauvres fleuves sans largeur et sans profondeur, utiles sans doute pour l'irrigation des rizières, mais qui n'ont joué aucun rôle dans l'histoire et le développement du pays. Le Tji Manoek seul, par la longueur de sa vallée et par son importance, formait une voie de pénétration du S. au N. et un obstacle aux communications d'O. en E. et est digne de nous arrêter quelque temps. Il prend sa source au pied N. du Pepandajan, dans une gorge des montagnes qui réunissent ce sommet au G. Goentoer et descend la vallée de Garoet en dévalant le long des pentes du Galoengoeng dans un lit assez large, mais sans profondeur et où les cailloux abondent ; c'est là uniquement un fleuve de plateau, servant à l'irrigation des rizières en terrasses de la petite plaine qu'il a en partie formée, mais ne présentant aucun autre intérêt (2). Il recueille dans les environs de Tjibatoe les nombreux petits ruisseaux et lacs que lui envoient les massifs environnants et pénètre de nouveau dans une région de montagnes. Après avoir reçu le Tji Peles, qui descend sur une pente considérable des hauteurs de Soemedang, il se précipite à son tour dans la plaine, et, après avoir reçu à droite le Tji Loetong, venu du G. Tjerimaï, il présente, à Korang Samboeng, un lit assez large, encaissé dans les calcaires et les terres végétales, mais parsemé çà et là de cailloux et de blocs rocheux et très pauvre en eau à la saison sèche (3). Puis il devient fleuve de plaine, envoie un bras au K. Djato Saijang, situé plus à l'O., et descend en nombreux méandres

1901). — Obs. pers., 14 juillet 1900. — Voir plus loin IIIe partie, ch. IV et IVe partie, ch. II.

(1) Obs. pers., 14 juillet 1900.

(2) Obs. pers., 17-18 juin 1900.

(3) Obs. pers., 7 juillet 1900.

jusqu'à la mer où son delta a formé une péninsule qui avance sans cesse; mais, malgré son étendue, la surface de la région qu'il draine, le nombre de ses affluents, le Tji Manoek n'est pas une voie de pénétration dans l'intérieur de l'île et son seul rôle fut de former, pour le sultanat de Chéribon, une véritable frontière naturelle (1). Presque en face du Tji Taroem et du Tji Manoek, et issu comme eux des massifs de Garoet, le Tji Tandoei, qui sort du G. Galoengoeng, n'a aucune valeur en tant que voie de communication. Il traverse la grande plaine marécageuse de Maos et charrie d'énormes quantités d'alluvions, qui, déjà, après avoir formé la plaine elle-même, ont rattaché à la terre l'île de Noesa Kembangan (2).

La côte N., à l'E. de Chéribon, ne présente plus un seul cours d'eau important, mais nombreux sont les ruisseaux qui coulent du S. au N. et vont, à travers la plaine côtière, déverser dans la mer de Java les eaux descendues du relief central. Les massifs du centre de l'île, sauf le Diëng d'où nombre de ruisseaux descendent en cascades, sont d'ailleurs assez pauvres en eau, et, du Slamat comme de l'Oengaran, du Sendoro, du Soembing, du Merbaboe et du Merapi, ne coulent vers le N. dans cette partie de l'île que de pauvres cours d'eau, précipités des hauteurs dans la plaine sans étendue, où, entre des berges basses, ils s'étalent sans présenter nulle part une profondeur notable. Ils sont en tout cas très nombreux et sont entourés de mares et d'étangs souvent assez vastes, notamment de Tegal à Petaroekan (3). Leur action sur la côte est sensible, et l'on voit en maint endroit, notamment entre Chéribon et Tegal, des bancs de sable s'étendre en avant des embouchures des cours d'eau (4). Le K. Losari et le K. Pomali sont les plus importants. Le premier qu'on appelle Tji Sangaroeng dans les hautes régions de son cours, a un lit sablonneux et à sec par saison sèche; ce lit est profond de 15 à 20 pieds et ne suffit parfois pas, pendant la saison des

(1) Voir Raffles: *History of Java*, II. — Veth : *Java*, vol. II (Politique de la Compagnie).

(2) Obs. pers., 18 juin 1900. — J. Crawford: *Indian Archipelago*. — Veth : *Java*.

(3) Junghuhn, II, I, p. 181; p. 227-228; pp. 289. — Obs. pers., 6 juillet 1900.

(4) Obs. pers., 6 juillet 1900.

pluies, à l'écoulement de toute l'eau qu'envoient le Tjerimaï et le Galoengoeng (1). Le second, plus long encore, vient des pentes S. du G. Slamat et roule ses eaux dans la mer aux environs de Tegal : c'est un des plus actifs artisans de l'ensablement des côtes (2). En somme, de tous ces cours d'eau, aucun n'a une importance véritable, ne mérite une longue étude : le seul effet de leur présence a été d'entraver les communications de Samarang à Chéribon et de là à Batavia. Le Kali Korong, ou rivière de Samarang, n'a d'importance que celle que lui ont donnée les travaux qui ont aménagé son embouchure en un canal à écluses ; le Loesi n'a d'autre utilité que de servir à l'irrigation des champs avoisinants, et la rivière de Joana, étalée à l'E. de Demak en nombreux marécages, n'est à son embouchure qu'un estuaire dont la nature est plus maritime que fluviale (3). Deux cours d'eau méritent seuls une étude spéciale, le Kali Solo ou rivière de Soerakarta et le Kali Brantas. Le Kali Solo est le plus long fleuve de Java : sorti des Zuider Gebergte, dont il descend les pentes N., il passe entre le Lawoe et le Merapi, entre à Wono Giri dans la plaine de Soerakarta et en recueille toutes les eaux ; il tourne à l'E., reçoit la rivière de Madioen, franchit à Ngawi les collines centrales de l'île, et, de là, par Bodjonegoro, va, après de nombreux méandres, se jeter dans la mer, au N. de Soerabaja, en face de la pointe N.-O. de l'île de Madoera. Cette immense étendue, que de récentes études n'évaluent pas à moins de 540 km., pour un territoire de 15.425 km², et la traversée presque complète de l'île du S. au N., donnent au Kali Solo un régime absolument particulier parmi les fleuves de Java. Alimenté à sa source par les plaines de l'Océan Indien et dans son cours moyen par les pluies venues de la mer de Java, il gagne, à ce double apport, une richesse et une abondance extraordinaires. De là ses énormes variations qui, à Ngawi, d'un débit de 7 cm³ à l'étiage va à 2800 cm³ à la seconde en temps de grande crue, lorsque les eaux des affluents s'unissent aux siennes pour franchir le seuil des montagnes. Un tel fleuve a, par suite, une action érosive

(1) Junghuhn, II, II, p. 437. — Obs. pers., 6 juillet 1900.
(2) Junghuhn, II, II, p. 438. — Obs. pers., 6 juillet 1900.
(3) *Second voyage de Stavorinus*, II, XVIII, p. 238. — De Constantin. De Jonge. — Obs. pers., 4 juillet 1900.

extraordinaire : des huit rapides qui le coupaient en 1827, un seul subsiste aujourd'hui et est extrêmement diminué. Soerakarta est sans cesse menacée d'une formidable inondation et les boues que transporte le fleuve à la proportion énorme de 2.75 kg. par cm³ donnent la mesure de son activité continuelle. Le fleuve est navigable depuis Solo pour les prahoes et a, à cette ville, une largeur d'environ 30 mètres. Ses rives se présentent sous forme d'étendues sablonneuses assez plates ou en remparts plus ou moins à pic, hauts de 10 à 15 pieds et composés pour la plus grande partie de blocs de pierre. Politiquement il ouvre la communication avec Djocjakarta et les massifs centraux par ses affluents du S.-O. et de l'O. et son cours inférieur est une voie naturelle vers Grissee et Soerabaja. Le Kali Madioen, qui traverse la vallée et la ville de ce nom, est beaucoup plus rapide et beaucoup moins navigable ; au pont de Madioen il a l'aspect d'un torrent et c'est en bouillonnant au milieu des rochers qu'il se jette dans le fleuve principal ; ses eaux, très basses à la saison sèche, remplissent son lit à la saison des pluies et roulent avec une rapidité considérable. Malheureusement ces fleuves sont peu réguliers et difficiles à utiliser : le Solo, comme le Madioen, débordent souvent et les fonds eux-mêmes manquent de stabilité. A Ngawi le Solo peut varier en hauteur de 13 m. et la profondeur accuse, suivant les endroits, jusqu'à 10 m. d'écart. Enfin, l'embouchure change elle-même de forme et les variations nombreuses du delta du Solo ont rendu très problématiques tous les projets établis pour en améliorer l'accès et en faciliter l'utilisation (1). Le Kali Brantas a été, lui aussi, minutieusement étudié (2). Il bénéficie comme le Kali Solo, plus encore peut-être que lui, des pluies des deux versants, et, s'il est moins long, la direction quasi circulaire de son cours et, par suite, la variété des régions qu'il parcourt lui donnent un intérêt particulier que n'a pas au même degré le Kali Solo. Le Kali Brantas, qui forme à Kediri une nappe unie comme un miroir, au cours tranquille et lent, bouillonne de sa

(1) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 331-332. — Telders, Leemans, Krans, de Meyier : Verslag van de Commissie van Advies nopens de werken in de Solo vallei, XVI. — Obs. pers., 22-23 juin 1900.

(2) Verslag der Burgerlijke Openbare Werken in Nederlandsch-Indië, 1894.

source située entre le Kawi et l'Ardjoeno jusqu'à Malang au milieu des blocs volcaniques : à Malang il est aussi large que le Tji Dani à Buitenzorg. Il descend au S., recueille à Kepandjen les nombreux ruisseaux venus du Semeroe, tourne à l'O., reçoit à Toeloengagoeng les eaux des Zuider Gebergte, et descend au N. puis à l'E. par Kediri et Kertosono pour se jeter dans la mer. A Kertosono commence son delta, et le Kali Mas, qui traverse Soerabaja, n'en est que le principal bras. C'est donc une voie de pénétration importante, et, politiquement, la vallée du K. Brantas réunit les pays de Tengger aux régions du centre de l'île. Malheureusement le fleuve lui-même ne peut être utilisé ; malgré les nombreux travaux de canalisation exécutés à son embouchure, le trafic par bateau dont parle Wallace (1) ne dépasse guère Kediri et ne peut atteindre le cours supérieur du fleuve. Comme le Solo d'ailleurs, et pour des raisons à peu près identiques, le Kali Brantas a un régime singulièrement peu favorable à son utilisation commerciale. Les pluies du N. ou du S. grossissent ses affluents montagneux, et, quand l'eau est tombée à Malang ou à Dampit, la plaine de Kertosono est complètement inondée deux jours après. De là l'alluvionnement considérable du K. Brantas dans la partie inférieure de son cours et l'ensablement progressif du détroit de Madoera jusqu'au port même de Soerabaja (2). Heureux quand l'inondation s'écoule tranquillement en laissant sur le sol ses alluvions et ses apports de toute sorte souvent causes d'effroyables épidémies et quand les eaux ne dévastent pas le pays qu'elles découvrent !

ACTION DES EAUX

C'est qu'en effet l'époque tertiaire ne vit pas s'achever le sol entier de Java et maintes parties de l'île doivent leur existence à un phénomène encore persistant et sont en somme issues de formations actuelles. « Nous avons décrit le massif tertiaire comme quelque chose d'acquis, de fixe, d'immuable ; à présent entrent en scène la vie et le mouvement et nous voyons la nature en

(1) Wallace, *Malay Archipelago*, VII, pp. 83-84.

(2) Pet. Mitt., 1858. *Geogr. not.*, p. 470. — Junghuhn : *Java*, II, II, IX, pp. 525-526. — Obs. pers., 25 juin, 30 juin, 1er juillet 1900.

action (1). ». Or de tous les phénomènes que l'on peut ranger parmi les formations actuelles il n'en est point qui aient une importance comparable à celle de l'action continuelle et souvent extrêmement redoutable de l'énorme quantité d'eau que versent sur Java les pluies de la saison humide. Les inondations, plus fréquentes il est vrai dans l'O. que dans l'E. de l'île, ont partout des effets extrêmes, et, à côté des villages détruits, des arbres arrachés et des récoltes ruinées, mainte région, à la suite d'un orage survenu dans le haut pays est, par des « banjers » de ce genre, recouverte de masses de terres réduites en parties fines que l'eau a arrachées aux parois latérales des fentes des montagnes (2). L'inondation vient ainsi en aide aux éruptions volcaniques pour modifier le relief de Java et l'action atteint son plus haut degré quand les deux cataclysmes se produisent en même temps (3).

On doit donc faire, dans la formation du sol de Java, une large part à l'action des eaux et reconnaître qu'avec l'activité volcanique dont nous avons parlé et dont l'action se prolonge également jusqu'à nos jours, c'est l'eau qui a le plus profondément et le plus constamment modifié le relief du sol javanais. Cette action est double : elle s'est à la fois exercée au détriment et à l'avantage du sol qu'elle affectait ; en d'autres termes quiconque veut connaître l'effet produit par les eaux sur le sol de Java doit en considérer

(1) Junghuhn : *Java*, III, II, I, p. 291.

(2) Id., III, II, I, p. 292.

(3) Dans la nuit du 2 août 1844, sur la côte S., dans le district de Prigi, résidence de Kediri, à la suite d'une pluie importante, tombée pendant la même nuit, eut lieu une inondation qui mit la petite plaine de Prigi sous 3 à 4 pieds d'épaisseur d'eau, emporta 21 maisons et ravagea de nombreuses sawahs. Et cependant le bassin des ruisseaux qui coulent à travers la plaine de Prigi est extraordinairement petit. Les montagnes côtières où ces ruisseaux prennent leur origine sont basses ; et c'était dans le mois le plus sec de la plus sèche moitié de l'année. Pendant la saison des pluies on peut lire deux fois par semaine, dans le journal qui paraît à Batavia, les nouvelles d'inondations et de ravages causés par les eaux, souvent dans 3 ou 4 résidences à la fois. Et n'oublions pas que la fameuse éruption de 1817 arriva au milieu de la saison des pluies, à un mois où sur cette île humide et pluvieuse à l'extrême, chaque année, rien que par suite de pluies d'égale intensité, ont lieu des inondations plus considérables même et plus dévastatrices que celles de cette année-là. Id., II, II, XV, p. 720.

les deux groupes de phénomènes, à peu près aussi importants l'un que l'autre, l'érosion et l'alluvionnement.

I. — Le phénomène d'érosion est relativement simple, et, dans l'ensemble des faits naturels que nous étudions, il présente comme l'alluvionnement ce caractère particulièrement intéressant de se produire encore de nos jours, sans que rien permette logiquement et réellement de lui fixer un terme (1). Ainsi se sont faites et se parachèvent chaque jour ces longues et étroites fissures qui entaillent le massif tertiaire et descendent sur le flanc des volcans, de leur sommet jusqu'à la plaine qui est à leur pied. Maintes fois, d'ailleurs, la fissure continue dans le bas pays lui-même et devient une véritable vallée, comme celles qui, sur la côte S., partent des monts des Preanger à travers le district de Tjidamar; Junghuhn, qui les a mesurées, leur a trouvé des profondeurs considérables : à celle du Tji Sadéa 1125 pieds, à celle du Tji Laki 800, à celle du Tji Lajoe 700, à celle du Tji Sangiri 1625, à celles du Tji Kaengan et du Tji Longan 1670 (2); preuve de l'énorme intensité du phénomène d'érosion sur la surface de l'île.

II. — Le phénomène d'alluvionnement est plus important encore que le phénomène d'érosion dont il procède d'ailleurs; il a tous les caractères d'un phénomène actuel et se continue de nos jours et presque sous nos yeux, surtout au moment où les eaux, versées en grandes masses sur la surface du sol, débordent et déposent dans les bas-fonds les matières terreuses et autres qu'elles renferment. Le fait est d'ailleurs des plus complexes, et, examiné dans tous ses détails, fournirait à lui seul matière à une longue étude. Nous pouvons nous borner ici à examiner en quelque sorte la marche générale du phénomène, à en distinguer dans leur ordre logique et réel les différents moments. En fait, l'alluvionnement commence au début même du cours d'eau et les molécules terreuses se déposent dès l'abord dans la fissure ou dans la vallée, aussitôt qu'une variation de pente, un élargissement du lit, un remous ou un obstacle quelconque ralentit le courant et diminue la force avec laquelle sont entraînées les diverses matières solides. Dans les fonds plats des pentes de vallées qui n'ont qu'une

(1) Junghuhn : *Java*, III, I, IV, pp. 42-43.

(2) Id., III, I, III, p. 18; III, I, I, p. 3-4; III, I, III, p. 18-20; III, I, IV, pp. 40-41.

faible inclinaison, par exemple celle du Tji Sadea et d'autres du district de Tjidamar, celle du Kali Serajoe dans Banjoemas, se trouvent des décombres arrachées aux montagnes qui s'entassent en nouvelles couches sur les masses tertiaires qui sont de même horizontales et n'ont qu'une pente très faible (1). D'autres masses, plus divisées sans doute ou mieux entraînées, vont s'accumuler à la sortie des fentes (2) ou se déposent dans les bas fonds pour constituer les grandes plaines alluviales. C'est au reste sous cette forme que se présentent la majeure partie des terrains constitués par les eaux. Ainsi se sont formés ces grands territoires de sol alluvial qui remplacent les bassins lacustres aujourd'hui comblés de Bandoeng, de Rantja Ekek et d'Ambarawa (3); ainsi se sont formées également ces grandes plaines alluviales qui s'étendent sur le cours inférieur des fleuves et sont, en raison même du rapport étroit de leur importance à l'importance des fleuves qui leur ont donné naissance, inégalement réparties sur le pourtour de l'île. « Sur la côte S. n'apparaissent que peu de plaines de ce genre de quelque étendue. La plaine du Tji Letoek, entourée par la muraille du G. Linggoeng, est une plaine de ce genre, nouvelle, encore incultivée. Un beaucoup plus grand espace est occupé par la plaine montagneuse du Tji Tandoei avec le Rawa Lakbok. A l'E. vient ensuite la plaine de Tjilatjap qui se continue aussi encore sur la côte E. jusqu'au massif de Karang botong. Le massif en somme la sépare de la plaine alluviale à la vérité sablonneuse mais richement cultivée de Bagelen, qui présente encore plusieurs grandes sawahs; le delta du Kali Brantas, dont la base s'avance encore toujours plus loin dans la mer de Madoera et la plaine du Kali Solo dans sa partie inférieure font également partie de cette catégorie de plaines. Elles doivent leur origine au dépôt par les grands fleuves de particules de sable et de terre auquel les éruptions des volcans ajoutent encore un apport de produits éruptifs purement volcaniques (sable et cendre), tandis que, sur les côtes, la végétation est en activité continuelle pour contribuer de son côté à consolider le terrain nouvellement formé... Le G. Moerio est séparé de la partie tertiaire de l'île par une

(1) Junghuhn : *Java*, III, II, II, pp. 296-297.
(2) Id., p. 297.
(3) Id., III, I, XII, p. 287-289.

plaine alluviale de formation récente, dans laquelle on rencontre encore un grand Rawa ; de là, le sol alluvial, interrompu seulement à un endroit, au N. du G. Prahoe, par un massif de dépôts, s'étend sur plusieurs jours de marche à l'O. jusqu'à Bantam avec une largeur variable de 35 à 15 paals avant que le pays tertiaire ou le pied des volcans ne s'élève, vers le S. de l'alluvium qui le recouvre (1). » Les diverses plaines côtières, les vallées intérieures, Probolinggo, Bondowoso, Besoeki, sont, à des degrés moindres, le résultat du même phénomène ; la formation de la partie O. de Madoera est due aux matériaux entraînés par le ruissellement, et le détroit est en train de se combler sous l'apport des terres alluviales et du sable marin (2). On conçoit quelle énorme masse doit représenter l'ensemble de ces terres d'alluvion, et Junghuhn, résumant ses observations, s'exprime en ces termes : « Deux puits artésiens, qui ont été établis à Samarang et à Batavia (à une faible distance de la côte N.) montrent clairement la grande importance du sol alluvial en cet endroit. Le trou du puits à Samarang se trouve seulement à quelques pieds au-dessus du niveau de la mer et atteint 231 pieds ou 75 mètres ; le trou du puits à Batavia se trouve à 14 pieds parisiens 1/2 au-dessus du niveau moyen de la mer et atteint 253 pieds 1/2 ou 83 mètres. L'eau de source commence pourtant à sortir des deux à une faible profondeur... De là résulte vraisemblablement que le terrain alluvial, sur la côte N. de Java, près de Samarang et de Batavia, a une épaisseur d'au moins 231 et 253 pieds (3); cela est dis-je vraisemblable, parce

(1) Junghuhn : *Java*, III, II, II, p. 294.

(2) Id., I, I, II, I, pp. 206-207; II, I, pp. 260; II, II, pp. 341, 421, 437, 439 et *ibid.*, note, pp. 440-441, 460-461 ; II, II, IX, pp. 530 ; II, II, XII, pp. 644, 645, 647, 656, 657, 658 ; II, II, XIV, p. 679 et *ibid.*, note.

(3)

LIEU	PROFONDEUR de la source au-dessous de la surface.		TEMPÉRATURE de l'eau à la profondeur donnée.		PROFONDEUR qui correspond à une augmentation de chaleur d'un degré
	Pieds	Mètres	Fahren.	C	
Samarang	216 1/2	70,35	90,7	32,5	25 1/2 pieds
Batavia	230	74,71	91,0	32,7	24 —

Junghuhn : *Java*, III, II, II, p. 295.

que, si la nature sèche des couches traversées, l'état des fragments de coquillages qui y apparaissent, parlent en faveur de l'âge récent de ces formations, on ne doit pas oublier que nombre de parties du massif tertiaire, dans les régions S. de Java, se composent de couches semblables en partie d'ailleurs aussi tendres et aussi molles que celles-ci. »

COTES

L'aspect et la nature des côtes ne sont que les résultantes de toutes ces conditions naturelles, de tous ces phénomènes statiques ou dynamiques, en contact et le plus souvent en conflit avec l'action plus ou moins violente, plus ou moins persistante de la mer. Sur la côte S., le relief est puissant et proche, et l'alluvionnement, nous l'avons vu, est des plus faibles : en revanche, les grandes houles de la mer des Indes frappent la terre sans que rien les ait arrêtées dans leur course, et l'érosion qu'elles opèrent suffit et au delà à détruire les dépôts apportés par les pauvres torrents de la région. Aussi la côte est assez haute : le port de Tjilatjap et la Wijnskop Bai sont, au moins d'un côté, entourés de hautes montagnes. Les fronts E. et O. ne connaissent pas les grands effets d'alluvionnement, mais, en revanche, l'action marine, entravée et coupée par les terres voisines, est des plus faibles et ne peut produire qu'une insignifiante érosion : une mince bande littorale s'étend en avant des massifs montagneux et constitue un rivage bas, mais adossé à un relief important. Madoera, bien abritée, à son extrémité O. du moins, ne possède pas de grand fleuve, et sa région côtière, due en majeure partie, sans aucun doute, aux terres amenées par le ruissellement, s'élève assez vite aussitôt qu'on a quitté le rivage proprement dit. La côte N. de Java est, tout au contraire, le théâtre des plus intenses phénomènes d'alluvionnement, et le relief est presque partout assez éloigné. D'autre part, la mer de Java, relativement peu étendue, n'exerce qu'une médiocre action sur ces rivages et contribue même, par ses dépôts de sable, à diminuer la hauteur déjà naturellement très faible de ce littoral. Aussi toute cette côte est-elle basse, peu découpée et d'ancrage le plus souvent difficile : tous les grands voyageurs signalent cet

inconvénient et s'en plaignent. Par sa position à l'intérieur de l'Archipel au débouché des plus riches régions de l'île elle était pourtant destinée à jouer le principal rôle, et c'est elle que devaient d'abord atteindre les peuples navigateurs qui se proposèrent la colonisation de Java.

Toutefois, si intéressante que puisse être au point de vue de la géograpie pure l'étude des côtes de Java, leurs différences de nature et d'aspect ne semblent pas avoir eu, sur l'évolution coloniale du pays, l'influence qu'on pourrait être tenté de leur attribuer dans une région insulaire. L'absence de grandes plaines sur la côte S. contribua sans doute puissamment à rejeter au N. les courants de population arrivés dans l'île, mais, pour réel qu'il fut, cet effet ne fut pas exclusif, ni même dominant : l'exposition différente joua en cet ordre d'idées un rôle singulièrement plus considérable. Les découpures sont moins importantes peut-être, les fonds moins considérables assurément sur la côte N. que sur la côte S. et, sauf Soerabaja, jusqu'à un certain point Batavia, aucun port n'est établi à l'embouchure d'un cours d'eau assez considérable pour fournir une réelle voie de pénétration vers l'intérieur. La sûreté des mouillages abrités des grandes houles et l'orientation en face des riches terres asiatiques surabondamment peuplées eurent la plus grande part dans la répartition des groupes ethniques, et ces groupes, ainsi poussés à chercher en avant de leurs propres pays les terres nécessaires à leur subsistance, s'établirent à Java sans que leur distribution paraisse avoir été beaucoup influencée par la nature des côtes sur lesquelles ils venaient aborder.

CHAPITRE IV

RESSOURCES VÉGÉTALES ET ANIMALES

L'étude des conditions climatériques, la connaissance des principaux faits de l'hydrographie d'une région, et, comme conséquence logique, celle des terrains qu'ont déposés les fleuves et les ruisseaux, créant ainsi au pied des montagnes avec les débris de toute sorte arrachés à leurs flancs des plaines nouvelles fécondes et cultivables, amènent naturellement l'étude des productions du sol, et, par une conséquence logique, celle des êtres vivants qui trouvent dans ces productions leurs ressources permanentes et leurs moyens d'existence. Le géographe comme le naturaliste arrivent en cela aux mêmes conséquences : mais si le principe est le même chez l'un et chez l'autre, l'application en est bien différente. Le naturaliste étudie la flore et la faune, c'est-à-dire, pris dans leur entière complexité, l'ensemble complet des espèces végétales et animales d'un pays, inspecte chacune d'elles minutieusement, en donnant à toutes une égale importance, parce que toutes représentent des éléments d'un monde particulier, examiné en lui-même et quelque peu détaché des autres grandes questions connexes que comporte la science humaine actuelle ; pour le géographe; la plante et l'animal ne sont que des résultantes de conditions antérieurement exposées ; leur adaptation à ces conditions, l'intensité de la mise en œuvre qu'ils en font, sont infiniment plus intéressantes que leur constitution intime et leurs moyens propres d'existence ; il étudie la végétation et la vie animale. Notre sujet d'étude nous paraît être sensiblement plus limité encore : le but de la géographie coloniale est l'étude de l'adaptation des races humaines à un sol et à un ensemble de conditions naturelles, et tout ce qui n'est pas

cette adaptation doit être envisagé comme un préambule ou une conséquence de ce fait principal. Le monde végétal, le monde animal, considérés en eux-mêmes, dans la constitution intime de leurs individus ou au point de vue de leur intensité et de l'utilisation plus ou moins grande qu'ils font des richesses naturelles de la terre, ne présentent pour nous qu'une importance secondaire; ils sont, de toute nécessité, antérieurs à l'œuvre de colonisation; ils ne nous intéressent donc qu'autant qu'ils ont précédé et préparé cette œuvre. Ce n'est plus la flore et la faune, ce n'est plus même la végétation ou la vie animale que nous devons étudier : ce qu'il nous importe uniquement de connaître, ce sont les *ressources végétales et animales* que le pays pouvait fournir aux nouveaux arrivants, et, nécessairement, les *obstacles* de toute sorte que ces conditions naturelles opposaient à l'existence et à la prospérité des différents groupes humains. Les herbes et les fleurs de montagne, les parasites de toute espèce qui vivent des grands arbres des forêts, les animaux curieux, inutiles et inoffensifs, les insectes et les papillons, doivent intéresser puissamment le naturaliste; ils sont pour le géographe un indice essentiel de la richesse nutritive du sol et des conditions éminemment favorables qu'offre le pays à la vie animale; ils n'ont en quelque sorte à nos yeux aucune valeur, car ni les uns ni les autres, soit par eux-mêmes, soit par le milieu où ils vivent, n'ont en rien aidé à la vie des hommes ni opposé à l'activité humaine de sérieux obstacles ou de redoutables dangers. Et ainsi se réduit et se précise, d'une façon notable en cet ordre d'idées, l'étude par ailleurs si vaste de la flore et de la faune, ramenée par nous en raison du but final que nous poursuivons à l'étude des ressources végétales et animales de Java (1).

RESSOURCES VÉGÉTALES

Il va sans dire toutefois que pour ce qui regarde le règne végétal une précaution préliminaire et générale doit être prise, qui com-

(1) « Les seuls végétaux, dit Junghuhn, qui, par les produits qu'ils portent, peuvent exercer une influence sur les habitants eux-mêmes, attireront notre attention. Les autres n'ont, pour nous, en vue des progrès de l'étude que nous poursuivons, pas plus d'importance que n'en a le lest pour un vaisseau. » *Java*, I, I, II, p. 150.

plique assurément le problème, mais réduit encore notre champ d'action et sans laquelle on risquerait de faire la plus regrettable confusion. L'étude que nous entreprenons est celle de conditions naturelles, et ne doit ainsi tenir aucun compte des transformations et des améliorations apportées par l'homme aux ressources du pays et aux productions du sol ; ainsi envisagée, la géographie coloniale recherche ce qu'étaient et ce que devaient être ces productions à l'origine, avant que les premiers colons fussent venus s'appliquer à régulariser et à accroître ces rendements naturels ; ce qu'elle étudie à proprement parler, c'est ce que nous pourrions appeler la *capacité productive* de la terre, capacité que manifestaient les produits primitifs, ceux que les premiers immigrants trouvèrent à leur arrivée et dont ils purent faire usage avant d'avoir, par le travail de la culture, introduit des espèces nouvelles et tiré d'un sol naturellement riche de nouvelles ressources. Or nous ne possédons que de très rares et de très vagues renseignements sur ce premier état, sur cet aspect primitif de la végétation javanaise. Le voyageur qui parcourt l'île de l'E. à l'O. et du N. au S. chercherait en vain, sur toute cette étendue, des témoins importants et véritablement abondants de cette flore primitive, telle qu'elle devait être aux temps quasi préhistoriques, lorsque la nature, non encore sollicitée et dirigée par l'homme, produisait d'elle-même les plantes issues spontanément de ses éléments nutritifs. Bien rares sont aujourd'hui, du moins dans les régions propres au développement de l'œuvre coloniale, les individus subsistant de cette première végétation. Les uns, ceux qui, par leur nature propre ou leurs propriétés, pouvaient jouer un rôle dans l'œuvre d'appropriation que les colons étrangers entreprenaient à Java, ont été multipliés, améliorés, transformés et apparaissent aujourd'hui comme les résultats d'une agriculture habile bien plutôt que comme les produits naturels d'un sol par lui-même remarquablement fécond. Les autres, ceux qui ne représentent rien de positif dans l'échelle des mobiles et des ressources de l'œuvre coloniale, vont s'égrenant et se réduisant peu à peu, sans cesse attaqués et entamés par la culture envahissante, et ne recouvrant plus que quelques rares espaces où ne pénètre pas l'activité humaine ; eux-mêmes aujourd'hui témoins de cette absence de l'homme et du délaissement dont souffrent ces régions déshéritées. Les forêts elles-mêmes suivent la même loi : elles, à vrai dire, n'ont guère

connu l'effet de la transformation opérée ailleurs par la culture ; la forêt tropicale, avec le foisonnement et l'intense développement de ses espèces, avec son inextricable sous-bois, échappe à toute espèce d'action humaine ; on peut l'exploiter, on ne saurait songer à en diriger la production, et c'est elle, à vrai dire, qui représente aujourd'hui sous sa forme la plus brillante la végétation primitive. Mais si la direction, la culture en un mot a nécessairement fait défaut, l'exploitation, en revanche, s'est partout constamment et activement exercée. Partout la forêt entamée recule et cède la place aux cultures, et, sauf en de rares endroits imparfaitement pénétrés, on ne trouve plus que de faibles restes de l'antique manteau forestier qui dut recouvrir le pays à l'arrivée des premiers navigateurs étrangers.

Et toutefois, si médiocres et au fond si notoirement insuffisants que puissent être, pour la connaissance des ressources végétales naturelles de l'île, les renseignements issus de l'observation de la flore actuelle, si rares et si réduits d'étendue que soient les témoins aujourd'hui subsistants de cette végétation primitive, si nombreux d'autre part et si importants qu'apparaissent les effets de la culture, l'étude de ce qui reste, l'examen attentif de ce qui est, nous permet d'atteindre à la connaissances de lois positives et générales, primordiales et éternelles, dont l'existence et l'action sont de la plus haute importance pour l'explication et la justification des faits actuels de culture. Grisebach remarque fort justement que, dans l'archipel indien, la végétation correspond à la loi des analogies climatériques et il précise d'ailleurs plus nettement sa pensée. « Les faits de grande variation d'altitude et de condition d'existence des formes végétales, dit-il, doivent être pris en sérieuse considération dans la culture des végétaux tropicaux, dont les exigences, en fait de température, ne sauraient être évaluées d'après des données vagues relatives à leur origine, ou d'après leur affinité avec des formes analogues. D'ailleurs, en présence des résultats de cette nature fournis par l'expérience, les conclusions géologiques fondées sur la classification systématique des débris d'un monde évanoui se trouvent placées sous un faux jour, si l'on ne tient pas suffisamment compte de la structure et de la signification des organes de la végétation (1). » C'est, en un mot, le principe

(1) Grisebach, op. cit. Cf. Wallace, passim.

d'une répartition verticale des végétaux qu'exprime ici Grisebach et il semble bien que ce soit là le véritable point de vue auquel il faille nous placer si nous voulons avoir une idée nette et exacte de l'ensemble des ressources végétales de l'île. Wallace, et surtout Junghuhn, sont arrivés aux mêmes conclusions et le raisonnement ainsi que l'observation corroborent entièrement leurs données. A un air plus frais et moins humide, à une masse moins abondante de la couche végétale, moins régulièrement et moins intensivement alimentée par les eaux en éléments nutritifs, correspond nécessairement une diminution dans le nombre et la vigueur des formes végétales, — et ces variations des conditions naturelles se produisent, nous l'avons vu, toutes choses égales d'ailleurs, avec l'accroissement de l'altitude : au sommet des hautes montagnes les conditions naturelles présentent leur minimum d'avantage ; les espèces nutritives ou exploitables, les seules qui nous intéressent, ont complètement disparu (1).

I. — L'extrême O. de Java, par son relief caractéristique, à la fois simple et accentué, par son exposition qui le fait jouir d'une humidité intense particulièrement propice aux diverses espèces, semblerait devoir nous offrir un champ d'expériences tout désigné pour étudier ainsi, sur une scène relativement restreinte, les productions de l'île entière et reconnaître cette répartition verticale des ressources végétales que nous avons signalée comme le caractère essentiel de la flore javanaise : les terres du pays de Bantam, s'élevant en pente à peu près constante de la mer au sommet de la montagne centrale, représentent, mieux peut-être que partout ailleurs, cet échelonnement d'altitudes qui est la condition nécessaire et la raison d'être de la théorie que nous

(1) Nous ne croyons donc pas pouvoir, dans cette étude qui a pour but de préparer et de rendre possible et légitime l'exposé d'une colonisation, suivre les savants que nous avons cités jusqu'au bout de leurs remarques, Junghuhn déclare lui-même (*Java*, I, I, II, IV, p. 404) que le sol de sa 4e zone altitudinale est purement volcanique et que les forêts, d'ailleurs importantes, qui la recouvrent à peu près seules, sont peu anciennes et ont eu, au XIXe siècle même, à souffrir cruellement des éruptions volcaniques (id., I, I, II, IV, pp. 447-448). On conçoit qu'une telle région, si elle intéresse puissamment l'histoire naturelle ou la géographie pure, ne présente à peu près aucune importance au point de vue particulier de la géographie coloniale. Voir sur la division en zones, subdivisées elles-mêmes en territoires, Junghuhn : *Java*, I, I, II, pp. 151 ; I, I, II, I, p. 186-269.

exposons. Mais le territoire de Bantam est malheureusement encore assez mal connu et les renseignements que nous possédons sur son compte sont insuffisants pour en faire une étude qui puisse servir de modèle et de base aux études suivantes ou même qui pût y suppléer. D'autre part, il faut bien le reconnaître, la configuration même du pays n'est pas de tous points parfaite. La région côtière est longue, mais très étroite; les vallées concentriques qui s'ouvrent au N., à l'O. et au S., sur trois mers différentes, sont très fertiles mais aussi très étroites, et vont se rétrécissant sans cesse jusqu'au centre du massif : l'expérience, si intense soit-elle, est trop restreinte et faite dans des conditions de relief et d'exposition trop spéciales pour être vraiment concluante. En fait, à ce point de vue comme à d'autres, le pays de Bantam, de relief puissant, d'accès difficile, coupé de petites vallées à peu près isolées les unes des autres, et constituant chacune un centre de vie local, était désigné pour être le théâtre d'une civilisation à part, l'habitat de peuplades multiples comme d'espèces multiples, trouvant dans leurs propres cantons leurs moyens d'existence, mais sans relations d'un groupe à l'autre et sans rapports réguliers avec les autres centres de vie de Java.

II. — Ce n'est, à vrai dire, que dans la région des plaines côtières, soumises, nous l'avons vu, à toutes les influences du climat tropical maritime, que les ressources végétales de toute sorte pouvaient, par leur abondance et leur vigueur, fournir les matières nécessaires à l'établissement d'une population abondante et à une active exploitation. « Les formes végétales de l'Archipel indien, dit Grisebach, sont si loin de le céder à celles de l'Amérique du Sud, où la richesse de la vie végétative déploie la plus vigoureuse énergie, que, d'après M. Zollinger, plusieurs des tableaux de la nature brésilienne retracés par Martins peuvent passer pour autant de types de la végétation de Java. Or, ce qui précisément caractérise l'Asie tropicale, c'est qu'en embrassant toutes les gradations du climat des tropiques, la végétation peut y descendre de la plus grande richesse au dénûment du désert (1). » Toutes les conditions se trouvaient réunies pour réa-

(1) Grisebach, d'après Zollinger : Verzeichniss der im indischen archipel gesammelten Pflanzen., fasc. III.

liser une énorme production. La chaleur était à peu près constante, l'humidité abondante, les pluies importantes et les cours d'eau nombreux. Le sol, en grande partie formé par les eaux, et sans cesse reconstitué et alimenté par le ruissellement et par les rivières, présentait de bonne heure une énorme quantité d'éléments nutritifs, et, sous un tel climat, ces éléments se développaient et se multipliaient avec une étonnante rapidité, quelle que fût la consommation qu'en pouvaient faire les végétaux. C'était essentiellement la région favorable aux céréales, à la formation des fruits et au développement des arbres. Les hautes graminées sauvages qui s'élèvent encore aujourd'hui au-dessus des plaines d'Alang (1) en sont la preuve et durent apparaître aux premiers arrivants comme une indication précieuse des cultures à venir. La noix de coco et les autres fruits sauvages (2) présentaient, en même temps que des ressources notables pour l'existence des colons, une nouvelle indication du sens dans lequel devaient être dirigés les efforts futurs. Les forêts, dès le début, et même, nous l'avons vu, au début surtout, étaient abondantes sur presque toute la surface de l'île et leur présence ne fut assurément pas le moindre des obstacles qui s'opposèrent au défrichement et à la colonisation. « Placé immédiatement sous l'équateur et entouré d'un immense océan, il n'est pas étonnant, dit Wallace, que l'Archipel malais renferme une abondante végétation forestière du niveau de la mer au sommet des plus hautes montagnes (3). » Les arbres trouvent là les aliments nécessaires à la formation et au développement de leur tissu ligneux et atteignent, tel l'énorme palmier Borassus et le palmier Gebang, un diamètre et une hauteur considérables, fournissant ainsi en énorme quantité les matériaux nécessaires à la construction (4). Les lianes, les fougères arborescentes remplissaient les intervalles, opposant un obstacle presque insurmontable à la pénétration et à l'exploitation de ces

(1) P. ex. le Rawa Lakbok situé dans la plaine alluviale du Tji Tandoei. Junghuhn : *Java*, I, I, II, I, p. 211.

(2) Sur la saveur très exagérée des fruits des forêts tropicales, voir Wallace : *The Malay Archipelago*, II, p. 57.

(3) Wallace : *The Malay Archipelago*, I, p. 6-7.

(4) Grisebach. — Junghuhn : *Java*, I, I, II, I, p. 203 ; II, II, XIII, p. 676. — *1er voyage de Stavorinus*; Observations sur l'île de Java, ch. VI, p. 271.

immenses forêts (1) : c'est là un fait essentiel que l'on ne saurait négliger dans un exposé préparatoire à l'étude d'une colonisation qui fut, à son début, essentiellement agricole et dut nécessairement procéder tout d'abord à la pénétration et au défrichement.

III. — La forêt forme, à vrai dire, à Java l'intermédiaire et comme le trait d'union entre les différentes régions altitudinales de l'île : des plaines côtières et des basses plaines intérieures, pourvues les unes et les autres d'une chaleur et d'une humidité intenses (2), elles gravissent, nous l'avons vu, les pentes des montagnes, recouvrent les hautes plaines et les plateaux, et conservent, jusque dans les plus hautes régions, un aspect imposant. « Il est difficile, dit Junghuhn, de dire dans quelle région, celle-ci ou la précédente, la zone chaude, les forêts présentent la plus grande majesté de formes, la plus grande richesse en espèces différentes d'arbres qui la composent (3). » Il est impossible d'établir une division bien rigoureuse entre ces hautes régions : à Java, dès qu'on quitte la plaine côtière, les espèces se disséminent et empiètent aisément de l'une à l'autre des zones que le rigorisme des savants modernes a prétendu leur assigner (4) ; mais la différence est radicale d'avec les forêts du bas pays. « A ces hauteurs, observe M. Cotteau, le caractère de la végétation change complètement : plus de fougères arborescentes, plus d'orchidées ; la forêt prend peu à peu un aspect européen. A mesure que l'on s'élève, les arbres diminuent de grosseur ; près du sommet ils font place à des arbustes sous lesquels nous devons nous glisser (5). » Des conditions naturelles nouvelles ont amené ce

(1) P. ex. la forêt de Velleri (côte N. de Java) : Observation personnelle, 6 juillet 1900.

(2) Nous ne croyons pas devoir distinguer ici, en vue du but final qui nous occupe et malgré quelques différences réelles, ces deux espèces de régions. La chaleur est égale, le vent de mousson s'y fait encore sentir, et si l'humidité marine y est en réalité sensiblement diminuée, cette infériorité nous paraît compensée par l'énorme quantité d'eau douce que représentent les cours d'eau et les lacs si abondants en ces régions, où le ruissellement concentre sans cesse vers le fond des vallées toutes les eaux de pluies reçues (Obs. pers.).

(3) Junghuhn : *Java*, I, I, II, II, pp. 314-315.

(4) Id., I, I, II, pp. 151-152.

(5) Cotteau, op. cit., IV, p. 91.

changement : le sol végétal est moins riche en éléments nutritifs, moins abondant et de moins en moins arrosé. L'action du climat est moins intense et moins exagérée. Les forêts renferment encore des individus puissants comme le Rasamala, dont l'aire de dispersion comprend la majeure partie de l'île. Mais le type général est profondément modifié : le tronc est droit, uni, les ramifications rares ; le feuillage est plus serré et plus dur de tissu ; les lianes et épiphytes de toute sorte sont de moins en moins abondants et finissent même par disparaître à peu près complètement. Bientôt apparaissent les arbres d'Europe et des différents pays de climat tempéré (1). Le sous-bois subsiste et reste, somme toute, à peu près aussi abondant que dans la zone précédente : il est d'ailleurs dans une situation aussi favorable que possible, et les conditions des hautes terres, incompatibles avec les exigences des grandes essences côtières, sont des mieux appropriées aux besoins des diverses plantes et des arbustes. La partie inférieure de cette région, encore chaude, mais sensiblement moins humide que les terres basses, allait rapidement devenir le champ d'élection de la canne à sucre ; au-dessus, le caféier devait trouver, au milieu des autres arbustes, les conditions de sol et de climat favorables à son développement et à sa fructification, comme aussi les arbustes à épices, avides surtout de chaleur et peu sensibles aux sécheresses d'ailleurs toutes relatives de ces hautes régions.

IV. — « On pourrait maintenant se demander, dit Junghuhn à propos des régions de l'E., si c'est la plus grande sécheresse de l'air qui est la cause principale dont résultent la nudité en plantes et la sécheresse des forêts, en même temps que la rudesse du sol qui ne veut pas devenir une terre fertile ; ou si c'est, au contraire, le sol sablonneux, qui, soit nu, soit couvert de forêts sèches, est la cause de la sécheresse de l'air. Laquelle des deux raisons est la principale ? Je crois que la nature particulièrement sablonneuse du sol dans l'est de Java, produite par les éruptions de sable du

(1) Junghuhn : *Java*, I, I, II, I, p. 232-235, 254-267 ; I, I, II, II, p. 269, 313, 319, 328 ; I, I, II, III, p. 359-361, 366-37, 400 ; II, I, p. 337-338, 342-343, II. II, p. 418, 426, 438-439, 463 ; II, II, IX, p. 536 ; II, II. XVII, p. 735. — Grisebach, passim. — Sur l'arbre à pain voir Edrisi : Géographie, traduit de l'arabe, par P.-A. Jaubert, t. I, p. 85.

G. Keloet, du G. Idjen et autres volcans, influe de toute façon sur le climat et en accroît encore la sécheresse, qui, entre autres causes générales météorologiques, augmente surtout en allant de Sumatra vers le S.-E. ; et que ce climat, uni avec ce sol sablonneux, a, comme conséquence, le caractère particulier de nudité de la végétation comparée avec celle de l'O. de Java (1). » En résumé, quelle qu'en soit à vrai dire la cause, l'E. de Java possède évidemment une capacité productrice notablement moindre que celle signalée plus haut dans les diverses zones de l'O. et du centre de l'île. Les forêts existent encore, et certaines d'entre elles, de l'aveu même de Junghuhn, ont belle allure et renferment des arbres d'une taille considérable (2). Mais, souvent aussi, la forêt se transforme en un bosquet plus ou moins clairsemé, l'herbe abonde, et les espaces dénudés et stériles se rencontrent dans les massifs du Tengger et du Raon (3). En fait, si l'influence du continent australien s'exerce sur l'Est de Java d'une façon pernicieuse, et si les premiers colons y trouvèrent des ressources végétales infiniment moins abondantes qu'à l'autre extrémité de l'île, les conditions et les lois précédemment établies persistent et l'atténuation de l'intensité du foisonnement, l'affaiblissement relatif des individus s'exerçant indistinctement sur toute l'échelle des êtres, laisse subsister les divisions et les zones dans lesquelles se répartit l'ensemble des ressources végétales de l'île. Là encore, on trouve la plaine basse, la haute plaine et la montagne, avec leurs produits distincts et leurs ressources propres, que le dessèchement produit par le vent d'E. fait tout au plus descendre quelque peu vers la mer. Madoera seule, parmi ces régions orientales, mieux placée pour corriger, par des effluves marines continuelles, l'action climatérique des déserts australiens, offrait, dans sa partie occidentale, relativement abritée des vents d'E., un champ d'expérience plus étendu et des conditions plus favorables à une exploitation intense des ressources végétales de la flore des tropiques.

(1) Junghuhn : *Java*, II, II, XII, p. 652.
(2) Id., II, II, X, p. 567-568, 602 ; XI, p. 625, 626.
(3) Id., II, II, XI, p. 615, 616.

RESSOURCES ANIMALES

Si riches et si abondantes que fussent les ressources végétales que Java pouvait offrir aux immigrants étrangers, ce serait à coup sûr faire un exposé très incomplet des conditions d'existence des colons que de se borner à l'énumération de ces productions naturelles. Les besoins de la vie exigent la présence d'animaux, dont la chair puisse fournir à l'homme, même en pays tropical, sinon le plus fréquent, du moins le plus précieux et le plus tonique de ses aliments (1). Et cette exigence était encore singulièrement plus grande dans un pays comme Java, où la colonisation devait, de toute nécessité, être à peu près exclusivement agricole, et où la culture, productive sans doute, mais dure et pénible, même pour des indigènes habitués aux rigueurs du climat tropical, ne pouvait, dans la plupart des cas, se faire sans le secours d'animaux de trait propres et accoutumés aux différents travaux des champs. Nous devons donc croire, sans crainte de transporter dans ce passé lointain les résultats des observations de l'heure présente, que l'île, au moment de l'arrivée de ses premiers cultivateurs, possédait des ressources animales importantes, dont usèrent, pour l'exploitation du sol les colons javanais. Rien, au reste, ne semble s'opposer à l'exactitude de cette supposition, et les animaux aujourd'hui encore utilisés pour l'agriculture se trouvent à vrai dire dans les conditions naturelles les plus favorables à leur existence et à leur développement, preuve apparemment qu'ils n'ont pas été importés à une époque récente de pays étrangers et de climats différents (2).

La difficulté d'une pareille étude réside dans l'incertitude qui caractérise la répartition sur la surface de l'île des formes animales,

(1) Sauf les cultes hindous, aucune des religions qui furent, au cours de l'histoire, observées à Java, ne proscrivait l'usage des aliments issus d'êtres vivants. Les indigènes de tout temps ont mangé la viande des animaux. Cook (*1er voyage*, IV, XI, année 1770. Cook) nous apprend que de son temps, à Batavia, les gens du pays mangeaient du buffle, du poisson, de la tortue, du lézard.

(2) Wallace : *Distribution of animals*, I, XII : Java, affirme cet auteur, possède, au point de vue de la faune, une individualité marquée ; elle est assez isolée dans ses productions de ce genre des autres grandes îles de l'archipel.

et la classification précise et quelque peu rigoureuse que nous avons cru pouvoir établir plus haut serait ici quelque peu déplacée et recevrait trop souvent de l'observation des faits un éclatant démenti. Les animaux possèdent en effet une faculté de déplacement inconnue aux individus du règne végétal et leurs migrations, souvent très étendues, interdisent de les localiser d'une façon tant soit peu étroite. « Le domaine des animaux, dit Junghuhn, est encore moins fixe que celui des plantes. On trouve des animaux, non seulement domestiques, mais même sauvages, par exemple des cerfs, des rhinocéros qui parcourent toutes les zones et semblent trouver de mêmes conditions d'existence sur des plateaux à environ 9000 pieds que dans les régions de la côte S., bien qu'avec un changement de température de 25 à 30° F., la richesse végétale soit complètement différente. D'autres animaux, qui sont carnassiers, comme le tigre royal, ne quittent que temporairement leurs chauds pâturages, et poursuivent par exemple les cerfs, leur proie, jusque dans les montagnes froides, à 9000 pieds de haut (1). » Il semble qu'on soit réduit en cette matière à de simples constatations, souvent assez médiocrement concordantes, et les divisions essayées ne satisfont qu'à moitié et n'apparaissent que comme de simples expériences scientifiques sans grande conséquence et sans grande portée semble-t-il pour le but particulier qui nous préoccupe. La division de Wallace, basée sur les conditions climatériques n'a que fort peu de valeur pour Java, dont l'extrême Est seul subit l'influence du climat australien (2) et en tout cas n'intéresse directement que le naturaliste. Tout au plus doit-on constater une certaine concordance entre les formes animales et la plus ou moins grande abondance des espèces végétales, celles-ci retenant et entretenant celles-là, sans oublier toutefois que la mobilité de l'animal et sa grande facilité d'adaptation à des formes nouvelles d'existence ont dû, sans aucun doute, bouleverser presque dès l'origine cette répartition primitive. Au point de vue auquel nous nous plaçons nécessairement, une seule division nous paraît logique et naturelle, c'est celle que durent faire les colons eux-mêmes, lors de leur arrivée dans la grande île, considérant tout,

(1) Junghuhn : *Java*, I, I, II, p. 152.

(2) Wallace, op. cit. — Cf. Daniel, op. cit., I, II, I, p. 15. — Pet. Mitt., 1872, t. XVIII, p. 41.

361602B

végétaux et animaux, au point de vue de l'usage qu'ils en pourraient faire ou des obstacles et empêchements qu'ils pourraient y trouver, distingnant bien moins les espèces que les aptitudes et réduisant tous ces êtres, multiples de nature et d'aspect, à deux types : les animaux utiles et utilisables d'une part et de l'autre les animaux nuisibles et dangereux (1).

Cook nous apprend qu'à son époque encore les animaux sauvages de race utilisable par l'homme (chiens, chats, chevaux et bestiaux) étaient nombreux à Java et que le buffle, depuis longtemps domestiqué dans la grande île, restait encore dans les terres voisines à l'état indépendant (2). Les premiers colons durent donc trouver à leur arrivée dans l'île et en quantités considérables nombre d'animaux dont ils pouvaient utiliser la chair pour leur nourriture ou la force pour leur service et plus particulièrement pour les travaux de l'exploitation du sol. Les plaines basses nourrissaient le buffle, lourd et puissant animal au pelage rare, à la peau épaisse, capable de fréquenter sans danger les marécages de la contrée en attendant qu'il traînât la charrue dans les rizières inondées ; le bœuf vivait plus haut dans des régions plus fraîches mais moins humides (3). C'est apparemment dans les mêmes zones que vivait le petit cheval javanais, nerveux et vif, ayant tous les caractères et toutes les qualités de la bête de montagne, au reste mal propre naturellement à prospérer dans les régions inférieures de l'île (4). Le chien et le chat vivaient en liberté dans les savanes et les forêts, mais leur facilité naturelle d'adaptation et la rapidité de leurs déplacements leur permettaient de se répandre indistinctement dans toutes les parties de l'île (5). Il faut y ajouter

(1) Il est clair qu'une pareille division laisse en dehors d'elle, ou du moins n'envisage qu'à un point de vue tout à fait secondaire, bon nombre d'individus de la faune javanaise. Mais ici comme plus haut pour les plantes, nous voulons ne nous occuper que de ce qui a eu une influence heureuse ou malheureuse sur la colonisation. Des êtres végétaux ou animaux qui intéressent puissamment le naturaliste et l'entomologiste n'ont ainsi, à nos yeux, à peu près aucune importance et peuvent, par conséquent, être à bon droit passés sous silence.

(2) *Voyage de Cook*, IV, XI, année 1770. Cook.

(3) Junghuhn : *Java*, I, I, II, A, p. 179-180. — *Voyage de Cook*, IV, XI, année 1770. Cook.

(4) *Voyage de Cook*, IV, XI, année 1770. — *Revue coloniale internationale*, 1886, t. II, p. 29-39; G. W. Couperus : *Les races chevalines des iles de la Sonde.*

(5) Junghuhn : *Java*, I, I, II, A, p. 179.

enfin le gibier des plus variés que renfermait l'énorme masse forestière de Java, les cerfs notamment qui, de nos jours encore, abondent sur les hauteurs boisées et qui parcourent le pays en immenses troupeaux (1) ; les oiseaux et volatiles de toute espèce, les uns particuliers à Java, les autres communs à tout l'Archipel et même au continent asiatique, sans compter les nids d'oiseaux des grottes côtières dont les indigènes d'Extrême Orient se montrent si friands (2). Les poissons, tortues et divers amphibies (p. ex. grenouilles) (3) complétaient l'ensemble des ressources animales qu'offrait Java aux premiers immigrants asiatiques avant que, transformée par eux, améliorée par la culture, elle devînt un des plus importants centres de production du monde.

Là ne se bornait pas malheureusement la faune javanaise, au moment des débuts des premières colonisations, et, si les ressources étaient grandes, le danger n'était pas négligeable surtout pour des colons agriculteurs, à vivre dans le voisinage perpétuel de certains animaux de l'île. Les singes de diverses espèces répandus un peu partout, et friands des fruits sauvages de la forêt, devaient être et sont encore, à Java comme dans l'Inde, de redoutables dévastateurs de cultures (4). Les sangliers n'étaient guère moins dangereux pour les cannes à sucre (5). Le tigre menaçait hommes et bêtes, et sa force, son audace, en faisaient un terrible ennemi pour les uns et pour les autres (6). Le rhino-

(1) Junghuhn : *Java*, II, II, XVII, p. 736-737 et 751. — Junghuhn évalue ainsi les troupes de cerfs qu'il vit dans le massif du G. Ajang (haut pays entre G. Argopoero et G. Tjemoro) ; de 7 h. du matin à 3 h. de l'après-midi : une troupe à 1500 têtes, 2 à 1000, 25 à 500, 100 à 100, 300 à 50, 300 à 25 ; *ibid.*, p. 751, note a. d. v.

(2) *Voyage de Cook*, IV, XI, année 1770. Cook. — Wallace : *The Malay Archipelago*, VII, p. 82-83. — Id., *Geographical distribution of animals*, I, XII, Junghuhn : *Java*, I, I, II, III, pp. 385-386 et III, I, VI, p. 122.

(3) Wallace : *Geographical distribution of animals*, I, XII. — Junghuhn : *Java*, I, I, II, I, pp. 193-194.

(4) Wallace : *The Malay Archipelago*, IX, p. 108. — Junghuhn : *Java*, I, I, II, II, pp. 336-339 ; id., II, II, X, p. 557.

(5) Obs. personnelles (juin-juillet 1900) notamment à Joana le 4 juillet.

(6) *Voyage de Cook*, IV, XI, année 1770. Cook. — Junghuhn : *Java*, I, I,

céros, par maint côté infiniment moins dangereux, dévastait d'autre part les forêts, et devait, sans aucun doute, opérer sur les cultures de plus grands ravages encore (1). Enfin on trouvait un peu partout des insectes dangereux, comme les guêpes qui pullulaient dans les hautes régions (2), et les scorpions, répandus encore aujourd'hui sur toute la surface de l'île ; et les nombreux serpents de diverses races, qui rampaient dans la forêt et dans la savane, devaient rendre singulièrement périlleux et difficiles la vie et le travail des agriculteurs (3).

Tout n'était donc pas parfait, à beaucoup près, dans le système des productions végétales et de la vie animale à Java et les premiers colons, s'ils y trouvaient des ressources précieuses et à peu près inépuisables, devaient avoir maintes fois à souffrir de ces inégalités et de ces imperfections. Mais, telles qu'elles étaient, la flore et la faune de l'île devaient puissamment étonner, sinon toujours charmer les immigrants étrangers. La grandeur et le nombre des espèces, leur variété et leur éclat, l'énorme quantité d'êtres qui y vivaient, tout cela devait sembler promettre de grands et rapides succès à ceux qui oseraient entreprendre l'exploitation du sol. La colonisation de Java, aux portes de l'Asie regorgeant d'émigrants, ne fut donc pas l'effet du hasard ; elle fut le résultat d'une attention évidente et nécessaire : elle est essentiellement un fait logique et naturel.

II, I, p. 225 et 233; I, I, II, II, pp. 310-313 ; II, II, XVII, pp. 739-740 et 140, note a. d. v.; id., II, II, p. 400.

(1) Junghuhn : *Java*, I, I, II, III, pp. 386-390 ; I, I, II, IV, pp. 441-443 ; II, II, p. 403 ; II, II, XI, p. 620, note a. d. v., II, II, XIV, p. 689, note a. d. v.

(2) Junghuhn : *Java*, II, II, VII, pp. 472-473 et 472, note a. d. v.

(3) Id., I, I, II, A, p. 181. — Wallace : *Distribution of animals*, I, XII.

DEUXIÈME PARTIE

ANTÉCÉDENTS DE LA COLONISATION HOLLANDAISE

CHAPITRE I

L'EXPLOITATION JAVANAISE ET MALAISE

C'est à Ptolémée que nous devons, semble-t-il, la première mention en Europe de l'île de Java, et il paraît bien que, si les navigateurs de l'Asie orientale connaissaient depuis longtemps l'existence de l'île, cette connaissance était très vague, et que, des noms variés sous lesquels ils désignaient cette terre, aucun n'était admis d'une façon générale. Les Chinois, qui, les premiers peut-être, entretinrent dans l'île des relations commerciales, lui donnèrent jusqu'au VIe siècle le nom de Ka-Ling (1). Les Hindous, au début de leurs navigations vers l'E., vinrent d'abord toucher les côtes de Sumatra, puis, longeant ses rivages vers le S., atteignirent l'île voisine : ils nommaient la première Soewarna Dwipa (île d'or), et la seconde Jawa-Dwipa (île du millet) (2). C'est ce nom que nous trouvons dans le Ramayana, quand les singes, c'est-à-dire les vents de Hanoemân, reçoivent

(1) G. Schlegel : Traduction d'une relation chinoise sous ce titre. Iets omtrent de betrekkingen der chinezen met Java voor de Kernst der Europeanen aldaar. Batavia, 1870, in-8°. — *Tour du Monde*, 1880, I. Charnay, op. cit.

(2) Soc. géog. Paris, 1893, I, Eekhout.

de Rama l'ordre de chercher dans l'Extrême-Orient la Sitâ qui a été volée. « Fouillez soigneusement, dit le dieu, Jawa-Dwipa dont sept royaumes font la parure, le pays d'or et d'argent, riche en mines d'or (1). » C'est aussi le même nom dont se sert Ptolémée en donnant à Java le nom de Jabadioe : « on dit, écrit le géographe grec, que cette île est très fertile et produit beaucoup d'or. A son extrémité occidentale, elle possède une capitale du nom d'Argure, ce qui signifie ville d'argent (2). » Il a donné le nom dans la langue pracrît où il est analogue au sanscrit dwîpa, dont la forme se retrouve dans les noms des Maldives, des Laquedives, de la ville de Diu (3). Il reste pourtant à remarquer que l'éloge de richesse en or et en argent que le Ramayana et Ptolémée font de Java s'accorde fort peu avec ce que nous savons de cette île, où les métaux précieux sont fort peu abondants et conviendrait beaucoup mieux à Sumatra où l'on trouve ces deux métaux en grande quantité. Le même éloge se retrouve d'ailleurs dans une inscription de l'an 654 de Java (732 ap. J.-C.) trouvée dans la résidence de Koedoe (4). Mais peut-être M. Eekhout va-t-il un peu loin quand il semble en conclure que Sumatra et Java furent, jusqu'au XIIe siècle, considérées comme une seule île (5). Il s'agit seulement d'un manque de précision de terme géographique dont notre nomenclature moderne vulgaire elle-même offre encore plus d'un exemple (Angleterre pour Royaume Uni, Hollande pour Pays-Bas et inversement Amérique pour États-Unis). Peut-être même serait-il plus juste et d'une méthode plus sûre d'en chercher la cause dans les conditions spéciales, géographiques ou autres, où se trouvaient les auteurs qui s'en sont rendus coupables. Il ne faudrait donc pas, semble-t-il, prendre absolument au pied de la lettre, pour les discuter, les affirmations de Ptolémée et du Ramayana : peut-être y a-t-il là une simple forme de langage de peuples, qui, soit par leur condition sociale, soit par leur situation géographique et leurs modes

(1) Ramayna, IV, 10,30. — Soc. géog. de Paris, 1893, I, Eekhout.

(2) Soc. géog. Paris, 1893, I, Eckhout.

(3) Kern : Invloed.

(4) F. Fokkens : Goud en zilvermijnen op Java. Batavia, 1886 : « Er is een voortreffelijk, onvergelijkelijd eiland, Java genaamd, uitmuntend (vruchtbaar) in koren en andere zoden, rijk aan Goudmijnen. »

(5) Soc. géog. Paris, 1893, I, Eekhout.

d'existence, ne connaissaient de la richesse que les formes extérieures, c'est-à-dire les métaux précieux. Enfin, peut-être aussi, les navigateurs hindous ou autres furent-ils profondément surpris en voyant la richesse du pays, et si l'avidité et les exactions ou la piété des princes avaient réussi à accumuler dans leurs palais et dans les temples de grandes quantités d'or et d'argent, il n'en fallut pas davantage pour égarer les voyageurs étrangers et pour leur faire croire à l'existence de mines expliquant toutes ces splendeurs dont ils ne pouvaient soupçonner par suite de leur situation antérieure la véritable et la plus naturelle origine. Un fait reste acquis : c'est que les premiers auteurs qui nous parlent de Java nous la dépeignent, du moins à leur manière, comme un pays d'une extrême richesse, et que, dès ces époques reculées, pouvaient vivre sur le sol de l'île de nombreuses populations.

Nous ne sommes malheureusement renseignés que d'une façon très imparfaite sur l'origine et la nature des premières agglomérations humaines qui s'installèrent à Java. Veth fait commencer son histoire à l'établissement de la domination hindoue (1), et la plupart des autres écrivains, renchérissant encore sur cette erreur, semblent ne considérer les peuples indigènes et parmi eux uniquement les Malais que dans leurs rapports avec les nations d'Europe : tout au plus possédons-nous quelques renseignements et quelques données précises sur des traits de mœurs et de caractère, sur des coutumes et des usages, qui, par leur antiquité et leur permanence évidente, nous font pénétrer en partie dans la vie et dans les idées des peuples primitifs (2). Il est pourtant certain que, bien avant l'arrivée des conquérants hindous, au 1er siècle de notre ère, Java, avec sa richesse et par suite de sa richesse, dut être assez abondamment peuplée, et que la fondation de l'empire d'Adji Saka ne fut qu'un moment de son histoire, une de ces révolutions si fréquentes sur le continent asiatique. Ces premières populations que soumirent ainsi les rajahs, nous en connaissons les noms,

(1) Veth : *Java*, I, II, 14.

(2) P. de Neyn. Lustof der hunwelijken behels. Verscheijde ceremoniën soo in Asia, Europa, Africa als America, Amsterdam, 1681.

beaucoup moins les caractères, et la confusion souvent faite entre Javanais et Malais est le résultat de cette demi-ignorance. Ces deux peuples venaient d'Asie et probablement de l'Asie centrale par la péninsule actuelle de Malacca. « C'est, dit le Dr Francis Buchanan, une nation issue des habitants de l'E. de l'Asie qui comprenaient les Tartares orientaux et occidentaux des auteurs chinois, les Kalmouks, les Chinois, les Japonais et d'autres tribus qui habitaient ce qu'on appelle la péninsule de l'Inde jusqu'au Gange et les îles au S. et à l'E. jusqu'à la nouvelle Guinée (1). » C'est donc à une grande émigration, due sans doute à des troubles intérieurs dont le souvenir reste encore vivace dans les légendes indigènes, qu'est dû le peuplement de Java et des îles voisines (2), et ce courant semble avoir été rapide vers la péninsule malaise, puisque Raffles croit pouvoir considérer comme probable que les îles étaient peuplées bien avant que les nations birmane et siamoise fussent connues (3). Mais, si rapide fut-il, le courant d'émigration ne fut pas unique et semble s'être partagé en plusieurs branches dans la traversée des hautes terres de l'Indo-Chine; pour Java il paraît certain que le premier afflux asiatique arriva en deux grands groupes, et que les Javanais proprement dits y étaient installés depuis longtemps quand arriva l'invasion malaise.

Les Javanais paraissent donc bien avoir été les premiers habitants de l'île. Par où venaient-ils et d'où venaient-ils exactement? Nous ne pouvons donner à cette question une réponse sûre et précise, mais il semble, d'après ce que nous en voyons aujourd'hui, qu'ils devaient venir d'un pays riche et fertile et que le temps pendant lequel dura leur migration ne fut pas assez long pour leur faire oublier leur mode premier d'existence. C'était, comme Raffles l'a affirmé (4), un peuple agriculteur, connaissant et aimant la terre et s'y attachant fermement. Ils s'établirent dans les grandes vallées qui s'offraient à eux à leur arrivée dans l'île : Buitenzorg, Djocjakarta, Madioen semblent avoir été les centres de leurs

(1) *Asiatic Researches*, t. V. Notices on the Birman Empire, p. 219.
(2) De Constantin : 1er *voyage*, t. II, p. 34.
(3) Raffles, op. cit., I, II, p. 63.
(4) Id., I, II, p. 65.

premiers établissements. Ce peuple agriculteur avait tous les caractères des peuples agricoles ; comme eux il croyait aux sorciers errants dans les campagnes, aux génies, à l'esprit qui habitait la terre, et, plus qu'à toute autre, à la divinité menaçante et terrible qui, par les éruptions des volcans, leur faisait sentir par moments sa puissance redoutable. Ces sentiments subsistent encore parmi les indigènes des vallées centrales, et Junghuhn en fit l'épreuve, quand il montra, le 12 mars 1838, à ses guides javanais les pentes du G. Lawoe qu'ils allaient gravir avec lui (1). Ces cultivateurs, habitant uniquement dans les grandes vallées, se groupaient naturellement au gré des rassemblements qu'occasionnait la culture : au centre de la région productrice s'élevaient les cabanes, groupées en un village où vivaient les familles et où l'on rentrait le soir les troupeaux et les bêtes de somme qu'une barrière unique pour toute l'agglomération retenait pendant la nuit, en même temps qu'elle les préservait, du moins pour quelques instants des tigres qui, sitôt l'obscurité venue, partaient en chasse à travers la campagne. L'inondation, dont les rizières avaient besoin à la saison des semailles, était utilisée par ces paysans, préparés sans doute par leur ancienne existence dans des pays de moussons à savoir ménager et employer au mieux de leurs intérêts les masses d'eau amenées par les pluies tropicales, et le village lui-même restait à l'abri des eaux, soit qu'il fût installé sur une hauteur, soit qu'une canalisation savamment ménagée et des remparts élevés à propos lui fissent une ceinture d'eau dont les habitants ne souffraient aucunement, vu que l'époque des inondations était celle où, les travaux de la terre étant à la fois impossibles et inutiles, les agriculteurs n'avaient nul besoin de sortir de chez eux (2). C'est ainsi sans doute que se constituèrent ces premières

(1) Ils regardèrent d'abord, dit-il, avec terreur autour d'eux. Puis ils allumèrent en plusieurs endroits de petits feux, poussèrent des cris de bêtes, se jetèrent à terre, se mirent à crier et à se répandre en exclamations : c'étaient des pratiques agréables à l'esprit qui, dans leur idée, doit habiter dans la fissure du volcan ; alors ils se levèrent et me suivirent. Junghuhn : *Java*, II, I, 354.

(2) Cet aménagement de villages est encore visible dans mainte région de l'île. Nous avons pu en constater l'existence notamment dans la plaine de Samarang (4-5 juillet 1900), et à Madoera le long de la ligne de Bangkalan à Koewanjar (juin).

agglomérations rurales, dont nous trouvons à chaque pas les exemples à Java, que s'élevèrent ces villages qui, devenus des dessas dans le langage administratif, restent cependant et toujours des Kampongs comme au temps lointain des premiers établissements agricoles (1). Ces kampongs sont donc, au début, des groupements de petits propriétaires vivant chacun du revenu de son sol, et possèdant chacun sa maison, sa famille et ses bestiaux. Assurément l'état primitif dut comporter dès l'abord une première hiérarchie et le Kampong avait besoin d'une direction ; elle fut confiée à un chef élu par les habitants, et ce chef eut la mission de gérer les intérêts de la communauté (2), tout en laissant évidemment aux membres de l'association la liberté de parole et surtout de conduite à laquelle aucun peuple d'agriculteurs n'a jamais renoncé. Mais, au sein de ces grandes vallées où s'élevaient ainsi en foule ces agglomérations, un point se trouvait toujours désigné pour acquérir naturellement la suprématie, lieu de refuge en cas d'inondation ou de calamité publique, telle fut la hauteur où s'élève aujourd'hui Buitenzorg, ou lieu naturel de transit et de troc comme les villages qui furent à l'origine de Djocjakarta ou de Soerakarta : là se trouvait nécessairement le chef, le prince, celui auprès duquel, aux jours de deuil ou de négoce, se trouvaient réunis tous les chefs des villages, et c'est ainsi que ce peuple javanais, peuple de l'intérieur et peuple agricole, constitua de

(1) Le Kampong est d'origine javanaise, et, à ce propos, il faut se mettre en garde contre la fausse idée qu'en peuvent donner la plupart des auteurs qui traduisent ce terme par « village fortifié ». En réalité, la mince barrière de bambou qui l'entoure ne constituerait qu'une bien faible fortification : tout au plus peut-elle, et c'est là, nous semble-t-il, son vrai but, arrêter quelques instants un tigre ou un panthère, et donner aux habitants du village le temps de s'armer et d'accourir. D'ailleurs le terme lui-même est très général : il existe des Kampongs de toutes dimensions : les uns comprennent tout un village, les autres une seule maison et ses dépendances immédiates. La vraie traduction semblerait donc être bien plutôt « enclos », en donnant à ce mot son sens le plus vague et le plus étendu (Ob. pers.).

(2) Voir sur l'élection du chef de la dessa : Chailley Bert, *Java*. L'auteur qui a signalé l'indépendance respectée par les Hollandais des Indigènes dans le choix du chef de la dessa n'en a peut-être pas suffisamment mis en lumière les lointaines origines ; il y a là un fait de survivance de modes anciens d'existence sur lequel il y avait lieu nous semble-t-il d'insister davantage. Voir aussi Raffles, op. cit., I, II, p. 91, qui signale l'existence de ces villages quasi indépendants mais sans en expliquer aucunement l'origine.

grands empires dans les vallées de l'île (1). Il n'y a rien là toutefois qui ressemble aux empires asiatiques issus de la conquête ou assis sur les fondements d'une religion protectrice. Nous ne savons rien ou peu s'en faut sur le culte et les croyances des premiers Javanais, et les légendes semblent nous montrer que ces peuples adoraient surtout les forces de la nature et, oscillant entre le fétichisme et le spiritualisme le plus absolu, ne pouvaient trouver, comme d'autres peuples, dans leurs idées religieuses, la base de leur mode de gouvernement (2). Mais ce que nous connaissons des coutumes anciennes et encore en partie persistantes des Javanais nous induit à croire qu'il y avait là une véritable féodalité terrienne, groupée pour la sauvegarde de ses intérêts matériels auprès de quelques hauts chefs, mais dont les membres étaient foncièrement jaloux de leurs droits et soucieux de conserver leur indépendance et la propriété qui en était à la fois la marque et le gage. Si le roi, le chef d'un groupe de villages, avait su s'attribuer, comme dans toute féodalité, les successions en déshérence, l'usage de marier les enfants jeunes sauvegardait chez ces agriculteurs le principe de la propriété (3). Le peuple javanais semble donc avoir eu, aux époques les plus reculées, un état social déjà complexe, où, sous le sceptre de chefs reconnus, chacun jouissait de sa part de revenus et avait dans le gouvernement commun sa part légitime d'influence et d'autorité. Peut-être est-ce là l'origine et la cause du prestige moral dont aujourd'hui même, sous la sujétion commune aux maîtres européens, jouissent les Javanais auprès des autres peuples orientaux de l'île (4). Dans la domesticité, même

(1) Nous n'avons, il faut l'avouer, aucun renseignement précis sur l'existence de ces anciens empires. Veth, Raffles et Kern ne nous en disent rien. Tout au plus les légendes malaises notamment le Serayat Malayou nous les laissent-elles soupçonner. Mais, outre que leur existence répond aux conditions, de vie des peuples primitifs de Java, il semble bien que l'établissement des Hindous fut facilité singulièrement par l'existence de populations agricoles nombreuses et actives et par une sorte d'organisation sommaire dont les rajahs, depuis Adji Saka n'eurent qu'à profiter en la perfectionnant.

(2) Aristide Marre, *Légendes javanaises*.

(3) De Constantin, 1er *voyage*, t. II, p. 23. Cet usage persiste encore dans l'Inde, même dans des régions soumises depuis longtemps aux lois européennes.

(4) Soc. géog. Paris, 1893, I, Eekhout.

la plus étroite, le Javanais se considère comme supérieur au Malais par exemple, et, bien que la sujétion soit la même, et que des deux races ce soit la race malaise qui ait dominé la dernière, il est rare qu'un Javanais accepte d'un « spada » de l'autre nation même la transmission de quelque ordre du maître. L'opinion commune des colons préfère au point de vue de l'honnêteté et du zèle les domestiques javanais, et peut-être pourrait-on voir, dans cette supériorité d'un autre genre, un reste de cette vie agricole et sédentaire des premiers siècles de Java (1). D'ailleurs les quelques tentatives d'expansion au dehors que nous connaissions des Javanais ne semblent pas avoir été très heureuses : leurs établissements à Bornéo, dans la Péninsule de Malacca, à Sumatra et probablement à Célèbes végétèrent jusqu'à l'arrivée des Européens qui les détruisirent. Mais, bien avant ce désastre, l'invasion malaise avait bouleversé et définitivement changé l'état social de Java.

Si nous ne pouvons déterminer avec précision l'époque à laquelle se constituèrent les premières sociétés que nous avons attribuées à la race javanaise, nous ne sommes guère mieux renseignés sur la date de l'arrivée des Malais dans l'Archipel indien et particulièrement à Java. Les légendes malaises que nous possédons ne nous donnent à ce sujet aucun renseignement de quelque valeur, et la tradition, suivant laquelle les premiers conquérants malais qui abordèrent à Sumatra auraient été des descendants d'Iskhender Dhou'l Quarnein, que les commentateurs identifient avec Alexandre le Grand (2), n'est ni assez précise ni surtout assez sûre pour nous permettre de dater l'époque des premiers établissements.

Un fait certain, du moins, c'est que cette invasion fut le résultat d'une longue série de guerres et d'expéditions. Les Malais semblent être le deuxième groupe du grand courant qui, venu d'Asie, se propageait par la péninsule indo-chinoise jusqu'aux

(1) Obs. pers. à Veltevreden, Bandoeng, Djocjakarta, Soerabaja.

(2) Sedjarat Malayou (l'arbre malais) ou Selalat es selatin (descendance des sultans). Traduction de L. M. Devic, sous le titre : *Légendes et traditions historiques de l'Archipel indien*. Paris, Leroux, 1878, ch. II, pp. 37-38.

îles voisines. Ils avaient peuplé ou du moins traversé, en y laissant des traces dues à des croisements ethniques, la Birmanie et le Siam (1), et les diverses bandes qui composaient cette masse d'invasion étaient venues s'entasser dans la péninsule extrême où s'élève aujourd'hui Malacca, et où une foule de noms géographiques ou autres sont les mêmes que ceux en usage dans l'Archipel. Il en résulta que bientôt le pays fut trop pauvre pour la population sans cesse croissante et que la nécessité de trouver des terres plus fertiles, comme aussi, pour ceux qui demeuraient attachés au pays, le besoin d'aller chercher au dehors les denrées de subsistance que ne fournissait pas la trop pauvre péninsule, amenèrent le départ de ces « printemps » que connurent tous les peuples trop nombreux pour la région habitée, et aussi les expéditions lointaines qui devaient suppléer par les bénéfices commerciaux à la faiblesse des revenus que pouvait donner l'agriculture locale. De là l'état particulier, les mœurs maritimes auxquelles ces populations furent dès l'abord adonnées. Un document chinois, cité par M. de Lacouperie, montre que, près de deux cents ans avant notre ère, ces populations étaient familiarisées avec la guerre maritime et habiles dans l'art de la navigation (2). Les usages de la vie de famille chez les Malais sont également des restes de cette ancienne condition. La femme notamment, qui, chez tous les peuples agricoles et terriens, a un rôle assez effacé, occupe la place d'honneur chez les Malais primitifs, comme chez tous les peuples où l'homme s'absente régulièrement et pour longtemps, laissant à l'épouse le soin et la direction des affaires de la famille ; et c'est avec raison, nous semble-t-il, que la coutume très répandue en Malaisie qui ordonne au mari d'habiter dans la famille de sa femme est considérée par la plupart des auteurs comme un reste de matriarcat (3). Les relations entre les individus sont aussi celles de

(1) Les Birmans diffèrent profondément des peuples voisins qui habitent sur les rives du Gange ; à Mandalay notamment, que nous avons vue six mois à peine après avoir quitté Java, et qui n'a pas connu, comme un port tel que Rangoon par exemple, les mélanges ethniques les plus complexes, la ressemblance est frappante avec les types de race malaise de Singapore et de Java (Obs. pers., janvier 1902).

(2) De Quatrefages : *Les Races humaines.*

(3) Deniker, VII, p. 281. — Il est à remarquer que chez tous les peuples

marins, auxquels leur vie aventurière et souvent hasardeuse ne permet ni les transactions à long terme, ni les conventions : on se lie par l'échange du sang ou en buvant dans la même tasse avant de se séparer, par le serment que confirme l'obligation de boire certaines boissons spéciales (1). Enfin, la forme du commerce est celle de navigateurs que les vents obligeaient à partir à date fixe et qui n'étaient pas sûrs de rencontrer leurs clients au moment voulu. C'est le troc, tel que le pratiquaient encore, suivant Humboldt, au commencement de ce siècle, les Mexicains dans leurs rapports avec les sauvages de leur frontière septentrionale (2). De là, chez ce peuple malais une largeur d'esprit, une abondance de ressources intellectuelles inconnues aux agriculteurs javanais : en un mot la civilisation malaise semble avoir été, dès les premières années de l'existence de cette nation, à la fois élégante et pratique. Raffles accuse l'islamisme d'en avoir tari la source et arrêté pour toujours le développement, mais, de son aveu même, les traditions, d'accord avec les monuments qui nous restent, prouvent que les Malais possédaient, dès le début de leur histoire, une avance considérable dans tous les arts et qu'ils étaient arrrivés déjà à un haut degré de civilisation (3).

Cette civilisation que les Malais possédaient, leur esprit d'aventures leur permit de la propager : ce peuple, nous l'avons vu, avait besoin d'expansion au dehors, et l'accroissement naturel de la population, joint à la pression continuelle qui venait du centre de l'Asie, les poussait à chercher de nouvelles terres pour s'éta-

soumis à une nécessité identique ou simplement analogue de fréquents déplacements, les femmes ont toujours eu un rôle relativement considérable. Nous pouvons constater le même fait chez nos populations de pêcheurs de la côte bretonne. Nous ne sachons pas que rien de pareil se soit jamais présenté chez les Javanais, agriculteurs sédentaires.

(1) Deniker, VII, pp. 300-303.

(2) « Les échangeurs ne se voyaient pas ; la marchandise était attachée à des poteaux consacrés à cet usage, puis abandonnée. L'acheteur venait la prendre en la remplaçant par des objets ayant une valeur équivalente. C'est encore ainsi que trafiquent les Sakaï avec les Malais, les Veddas avec les Singhalais. Les Veddas font même des commandes par une voie tacite : ils disposent, par exemple, à côté des marchandises qu'ils offrent, des feuilles découpées, représentant le modèle de la pointe de lance qu'ils désirent acquérir des forgerons singhalais ». Id., VII, p. 321.

(3) Raffles, op. cit., I, II, pp. 64-65.

blir et pour commercer (1). Leur empire, ou plus exactement l'ensemble de leurs établissements, est immense : il embrassa vraisemblablement l'Océan Indien tout entier. Nous pouvons même croire que des prahoes malaises allèrent jusqu'à l'extrémité O. de cet océan aborder aux côtes N.-O. et E. de Madagascar (2). C'est là un fait que la science actuelle a pleinement confirmé, et la philologie est venue en aide à l'histoire pour affirmer que la grande île fut visitée et colonisée par les Malais et probablement au début même des expéditions malaises, du moins avant l'introduction et l'établissement de l'hindouisme à Java. C'est, du moins, la thèse que soutient M. Aristide Marre, en l'appuyant sur de nombreuses considérations et remarques philologiques dans lesquelles nous ne le suivrons pas (3). Mais c'est surtout dans l'Archipel indien que vinrent aboutir les masses de peuples de l'invasion malaise : gagnant par mer les terres de Sumatra et les îles qui l'avoisinent à l'E., les Malais arrivèrent ainsi jusqu'à Java. Toutes ces migrations nous sont rapportées par les légendes, véritables épopées indigènes dans lesquelles l'imagination a une part considérable, mais qui reposent en tous cas sur un fond historique indubitable.

C'est un évènement important que cette invasion malaise (4). et elle mérite d'être étudiée avec tout le soin et toute l'exactitude que nous permet la pénurie des documents dont nous pouvons disposer. Après Sumatra, les Malais occupent Java et les îlots voisins, et de là se répandent dans presque tout l'Archipel. Nulle part leur expansion ne fut aussi grande, nulle part, il faut le dire, les conditions n'étaient aussi favorables pour un peuple de commerçants ; par la mer de Chine méridionale la traversée était

(1) De Quatrefages : *Races humaines.*

(2) Soc. géog. Paris, 1884, I. Le P. Jean : Etude comparative des langues malgache et malaise. Note d'A. Grandidier. — Dulaurier : Mémoires; lettres et rapports sur le cours de langue malayse et javanaise pendant les années 1841, 1842-43, et sur deux vogages littéraires entrepris en Angleterre sous les auspices de M. le Ministre de l'Instruction publique et de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres pendant les années 1838 et 1840. Paris, 1843.

(3) Aristide Marre : *L'immigration malaise dans Madagascar a-t-elle précédé ou suivi l'introduction de l'hindouisme dans Java.* Louvain-Maisonneuve, 1885.

(4) Sedjarat Malayou, II, 43-50. — Id., II, 45; 58-61. — Id., V, 69-73. — Bordier : *Géographie médicale,* II, II, III, 2.

aisée; les vents n'y rendaient, en aucun cas, la navigation très dangereuse. La route à suivre, abritée une moitié de l'année des vents de N.-E. par les terres de Bornéo, l'était des vents contraires l'autre moitié par Sumatra et Java : au moment des plus fortes moussons d'O., en juin et en juillet, la mer, même à la sortie du détroit de la Sonde, était à peu près praticable pour les moindres prahoes des Malais (1). Les nombreuses îles qui jalonnaient la route à suivre étaient une sécurité de plus. D'ailleurs, Java devait particulièrement attirer ces aventuriers des mers qui, vivant de commerce et de trafic, n'avaient qu'un seul souci, celui de trouver sur leur route des terres riches dont ils pussent transporter les produits en même temps qu'ils les approvisionneraient des denrées étrangères. Ils y trouvaient la richesse à exploiter, un commerce à accaparer, et, mieux encore, une importante escale « au fret abondant », comme nous dirions aujourd'hui, déjà exploitée, en tout cas une région singulièrement moins massive et moins difficile à pénétrer que les régions déjà connues de Sumatra, et où ils pouvaient faire une importante station, avant de se lancer vers l'E. dans l'Archipel, vers l'O. à travers la mer des Indes jusqu'aux terres lointaines de Ceylan et de Madagascar. Leur trafic les porta en effet dans toutes les terres voisines : de Menang Kabau, leur dernière capitale à Sumatra, ils vont à Java, à Timor, à Bornéo, à Célèbes, jusqu'aux Moluques où ils se heurtent aux populations negritos, et jusqu'en Nouvelle Guinée où les arrêta la force de résistance de l'élément papou (2). Leurs traces se retrouvent partout sur l'Archipel, et partout leur langue, que les nécessités du trafic avaient nécessairement assouplie et enrichie, devint la langue des affaires, des relations internationales, bref en quelque manière une langue universelle. Le rédacteur du voyage de Thunberg l'appelle l'*Italien de l'Orient* (3) et Thunberg en dit lui-même : « Le malais est d'un usage si universel dans les Indes orientales, et même dans une partie des occidentales, qu'on peut le regarder comme une espèce de passe-partout, à peu près comme la langue fran-

(1) Obs. pers., 12 juin et 21 juillet 1900. — De Constantin, op. cit. — *Voyages de Cook et de Bougainville.*

(2) Bordier : *Geog. med.*

(3) *Voy. de Thunberg*. I, VIII, III, additions du rédacteur, pp. 420-421.

çaise en Europe (1). » A Java, l'arrivée des Malais eut pour effet de briser ou du moins de refouler la masse javanaise, et d'ébranler profondément le groupement féodal que ces agriculteurs avaient établi dans l'île. Sous la poussée de ces nouveaux arrivants, plus hardis et plus combatifs, l'ancienne population se divisa : les uns, trop menacés par les facilités qu'offrait aux Malais la large vallée d'invasion du Tji Tiwong et des cours d'eau voisins, se réfugièrent dans les montagnes du G. Karang, et, dès lors, ne furent plus connus que sous le nom de Gens du couchant ou Soendanais (2) ; les autres allèrent vivre à l'extrême E. de l'île, dans les massifs d'accès difficile des monts de Tengger, et un nouvel afflux de population vint s'établir sur les terres fertiles, et alors, semble-t-il, assez peu habitées de Madoera (3). Les Soendanais, isolés du reste de l'île, ne purent garder longtemps leur indépendance : le détroit de la Sonde était une barrière insuffisante et ils devaient être fatalement entraînés dans tous les mouvements politiques ou religieux, qui, par Sumatra, viendraient de l'Occident. C'est chez eux que les Malais eux-mêmes constituèrent leur premier grand établissement durable et le mariage du chef malais Sang Souperba avec la reine de Bantam Iskender Chali (4), n'est que l'expression peut-être seulement poétique de la mainmise sur un peuple pacifique et naturellement indolent de maîtres belliqueux et entreprenants. Les gens de Tengger étaient trop isolés pour avoir quelque chose à craindre

(1) *Voy. de Thunberg*, I, VIII, III, pp. 399-400.

(2) Le mot soenda en malais signifie couchant, ouest. De là le nom de détroit de la Sonde (détroit de l'Ouest), et par extension celui d'Archipel de la Sonde donné aux îles qui avoisinent ce détroit ou auxquels ce détroit conduisait.

(3) Nous n'avons trouvé nulle part de mention de l'île de Madoera comme d'une île peuplée et prospère avant l'arrivée des Européens. Le *Sedjarat Malayou* n'en dit rien, et les appréciations des géographes modernes s'appuient sur des témoignages bien postérieurs à l'époque de l'invasion malaise.

(4) *Sedjarat Malayou*, II, p. 47-49. — Voir, sur cette facile soumission des Soendanais aux diverses influences extérieures : Olivier : Reisen in Niederländischen Indien. — Revue coloniale internationale, 1885, I : Emil Metzger : A naturalist's wanderings in the eastern archipelago, a narratio of travel and exploration ; from 1878 to 1883, by Henry O. Forbes. London, 1885.

d'envahisseurs venus de l'O. et, quant aux Madoerais, ils constituèrent de bonne heure un état particulier, mi-partie javanais et malais, dont le chef se souciait fort peu des ordres venus des maîtres quels qu'ils fussent de la grande île (1). De l'ancienne société javanaise un seul groupement restait qui, par son importance et sa situation, pouvait encore présenter une résistance effective : c'est la masse de populations agricoles qui s'étaient établies dans les fertiles vallées du centre de l'île et qui y avaient constitué de véritables états féodaux. Il ne semble pas pourtant que la lutte ait éclaté entre ces peuples primitifs et les nouveaux venus (2), et nous en pouvons saisir aisément les raisons. D'abord, il faut bien le dire, la configuration de Java, qui présente tant de vallées fertiles, est peu propice à l'établissement d'une grande unité nationale quelconque, capable de faire effectivement tête à un envahisseur, capable surtout d'agir, et l'esprit qui animait ces populations agricoles primitives, dénuées de tout fanatisme et de toute idée politique proprement dite, n'avait rien en lui qui pût les pousser à la guerre contre les nouveaux venus. Tranquilles dans leurs vallées entourées de hautes montagnes, ces paysans se souciaient peu de ce qui se passait au delà et n'avaient pas l'esprit d'aventure. Pourvu qu'on respectât leurs propriétés, qu'on n'essayât pas de s'emparer de leurs terres et de leurs troupeaux, qu'on ne les lésât pas dans leurs sentiments intimes, en un mot pourvu que rien ne vînt heurter leurs intérêts et porter atteinte à leur vie matérielle, les paysans javanais étaient tout disposés à entrer en relation avec n'importe quel peuple, à se plier à n'importe quel régime. Or, les Malais, de leur côté, si leur arrivée avait tout d'abord effrayé, et s'ils avaient du même

(1) Cet état indépendant de Madoera subsista en fait jusqu'à nos jours : son prince se mit et resta volontairement en dehors de la guerre de 1811, à laquelle des traités officiels l'obligeaient cependant à prendre part du côté franco-hollandais (Voir De Jonge ; pièces officielles).

(2) Nous n'avons aucune trace de lutte de ce genre. Les Malais ont-ils réussi à en effacer jusqu'au souvenir ? Cela est douteux et les poèmes javanais sont muets sur ce point. Au reste nous voyons de bonne heure les termes javanais et malais pris à peu près l'un pour l'autre, ce qui, dans la plupart des cas, semble bien indiquer une assimilation sinon complète du moins assez rapide. Le poème recueilli par M. Aristide Marre (*Une idylle à Java*, fragment d'un ancien poème malais intitulé *Kén Tambouhan*) présente un curieux mélange d'idées javanaises et d'idées malaises.

coup repoussé aux différents coins de l'horizon les peuples primitifs de l'île, n'avaient rien dans leur manière de faire et dans leur politique qui pût, à la longue, leur aliéner les habitants de l'intérieur. Peuple de navigateurs, nous l'avons vu, venus de pays pauvres, et depuis longtemps ne connaissant d'autre source de richesse que les opérations commerciales, ils cherchaient uniquement à exploiter économiquement de leur mieux les pays sur les rivages desquels les portait le hasard de leurs voyages ou la volonté de leurs chefs de bandes. Or, l'exploitation commerciale, quand elle n'amène pas après elle la conquête, n'alarme généralement pas les peuples chez lesquels elle s'exerce (1). Dans le cas particulier qui nous occupe, il semble qu'au contraire l'exploitation commerciale maritime, loin d'inquiéter les Javanais, devait bien plutôt les servir et leur inspirer des sentiments favorables pour ceux qui en étaient les auteurs. A ces gens de l'intérieur, privés de toute communication avec le reste du monde, et en ignorant même très probablement l'existenee, les Malais apportaient sur leurs vaisseaux les divers produits des pays d'outre-mer, les objets fabriqués, soie et autres de Chine et du Japon, et portaient dans les diverses îles voisines les épices et produits agricoles de toute sorte que connurent ainsi par eux les peuples d'Extrême-Orient. Les Malais firent ainsi le métier de « rouliers des mers », si profitable aux peuples chez qui l'aptitude maritime n'est pas soutenue par une grande puissance nationale, et ils semblent avoir conservé leurs aptitudes maritimes et continué ce métier bien longtemps après leur passage sous d'autres maîtres. Fa-Hian qui visita Java, en 413 de notre ère, trouva, dans la région actuelle de Batavia, à monter pour revenir chez lui dans « un grand vaisseau qui pouvait bien contenir deux cents hommes environ, et qui prit, avant d'appareiller, des provisions pour cinquante jours (2). » Dès cette époque, les relations, au moins les relations commerciales, étaient fréquentes par mer. Les pilotes

(1) On peut remarquer, comme preuve de ce que nous avançons, que les Portugais, qui ne pouvaient guère que jalonner les côtes de leurs comptoirs, n'eurent pas de lutte à soutenir à Java et que, pour ce qui concerne les Hollandais, ce ne fut que lorsqu'ils voulurent conquérir l'intérieur qu'ils eurent à faire la guerre aux princes indigènes (Recueil des voyages, De Jonge).

(2) Foë Kouë Ki, traduction de Rémusat, ch. XL (texte), p. 359-360.

malais sillonnaient l'Archipel et c'est à l'un d'eux, on le sait, que durent beaucoup plus tard leur salut les vaisseaux de l'expédition de Magellan (1). Enfin, quand les Européens arrivèrent aux îles de la Sonde, les traditions et les mémoires nous les montrent en présence de peuples navigateurs adonnés au commerce et fort habiles à trafiquer des produits du pays : le sultan de Bantam notamment, que sa foi présente et les multiples changements de religion auxquels avait été soumis son peuple, n'empêchaient nullement de trafiquer avec les infidèles d'Occident, fut l'un des plus redoutables commerçants auxquels eurent affaire les navigateurs européens, défendant pied à pied l'intérêt de ses sujets et les siens, offrant ses marchandises au plus haut prix possible, protestant sans cesse de leur peu d'abondance et de leur pauvreté en denrées et en argent, et ne cédant que lorsqu'une plus longue résistance n'aurait pu avoir d'autre effet que de détourner au profit de villes voisines le courant de bénéfices qu'il entendait bien garder pour lui (2). Ainsi durent faire ces chefs de bandes malais, qui, sans doute bien avant l'arrivée des Hindous, car les mœurs que nous venons d'exposer ne sont pas celles des indigènes de la grande péninsule asiatique, s'étaient répandus dans tout l'Archipel, créant à tous les points favorables des comptoirs commerciaux qu'alimentaient, en même temps que les navigateurs de leurs nations, les paysans javanais de l'intérieur de l'île. On n'a généralement pas assez insisté à notre sens sur cette double population primitive de l'île, et Raffles lui-même, qui pourtant a vu de près et a su distinguer l'une de l'autre les deux races javanaise et malaise, se contente, aussitôt après, d'une expression générale, par conséquent fausse en matière d'ethnographie, et, sous le nom général de Malais, range toute la population indigène de l'île (3). En fait, les Malais ont joué un bien

(1) Aristide Marre : *Malais et Chinois*. Coup d'œil sur leurs relations mutuelles antérieurement à l'arrivée des Portugais dans les Indes orientales. Paris, 1892 (Extrait du compte-rendu de l'Académie des sciences morales et politiques), p. 1.

(2) De Constantin, op. cit. — De Jonge.

(3) Raffles, op. cit., I, II, p. 65-99. — Bien autrement grave encore est la confusion que font des auteurs plus modernes, chez lesquels le nom de la race ne représente qu'un groupement tout artificiel auquel ils prétendent cependant attribuer des caractères ethniques communs. C'est ainsi que

moins grand rôle dans la formation de la population de Java ; ils s'établissent sur les côtes, à l'embouchure des cours d'eau et à la sortie des grandes vallées fertiles. Cook remarquait l'habileté des charpentiers de la petite île d'Onrust (1), que depuis longtemps les navigateurs malais avaient dû occuper comme un point de relâche facile et sûr. Encore aujourd'hui, les caractères ethniques et les mœurs particulières ont subsisté chez les Malais et les Javanais : leurs types physiques sont différents et l'ethnologie en distingue très nettement les indices (2). Du reste, la différence saute aux yeux de l'observateur le moins prévenu : les Javanais, à la tête longue, au crâne élevé, au front ovale, aux cheveux plantés en demi-cercle, se trouvent surtout dans l'intérieur, dans les Preanger et les Vorstenlanden, et dans les plaines de Madioen, de Kediri et de Kertosono ; la tête large et aplatie, le front carré, les cheveux plantés à l'européenne qui caractérisent particulièrement les Malais se rencontrent sur les côtes, à Batavia, à Samarang, à Soerabaja : parmi les marins des nombreuses prahoes qui encombrent plutôt qu'elles ne les garnissent, les canaux de

Bordier (*Géog. méd.*, II, II, III, 2) range parmi les Malais : les Atchinois du N. de Sumatra, les Javanais, les Madoerais, les Soendanais, les Tagals des Philippines et les Hovas de Madagascar. Charnay (*Tour du Monde*, 1880, I) divise la race malaise en trois branches : Soendanais, Javanais, Malais (qu'il fait venir en partie de Madoera), et ajoute, il est vrai, par une contradiction singulière : « Ils parlent des *dialectes différents*, ne peuvent se comprendre entre eux, et *la dissemblance de leurs crânes les éloigne singulièrement les uns des autres.* »

(1) *Premier voyage de Cook*, IV, X, 1770. Cook. — (Collection Hakluyt).

(2) Deniker, op. cit. (appendice, I, 659-666 et II, 667-674) résume ses observations à ce sujet dans les tableaux suivants :

TAILLE MOYENNE

Insulaires de Banean (entre Java et Bornéo). .	1587 mm.
Soudanais (*sic*) de Java	1591
Tenggerais de l'E. de Java	1604
Javanais	1616
Malais de Sumatra et de Malaca.	1617

INDICE CÉPHALIQUE

	Vivants		Crânes
Insulaires de Soemba	79,1		»
Tenggerais de l'E. de Java . . .	79,7		»
Malais de Sumatra et Pinang . . .	82,8	diff.	»
Insulaires de Madoera	84,6	1,8	82,6
Javanais	84,6	diff.	83
Soudanais (*sic*)	86,3	1,7	85,5

Batavia ou de Soerabaja bien peu présentent le type javanais : presque tous ont la tête aplatie et carrée des Malais (1).

A Madoera le type est quelque peu modifié ; c'est, ne l'oublions pas, une population en partie fugitive de la terre plus riche de Java, et, du mélange de ces Javanais avec les premières races de l'île quelles qu'elles fussent, de l'infiltration de l'élément malais que la mer y apportait tout naturellement est résultée une race complexe et bizarre à la fois, qui a du Javanais la tête longue et le crâne allongé, des Malais les fortes mâchoires et l'élargissement très sensible de la partie inférieure du visage (2). Au reste le peuple madoerais semble faire vraiment bande à part dans la collectivité malayo-javanaise : nation vaincue et pourchassée, il a gardé de son histoire passée un fond de tristesse et de mélancolie des plus significatifs. On en fait souvent des sauvages et de redoutables brigands : au fond, les Madoerais ne sont que farouches et peu communicatifs. Nulle part, dans l'Insulinde, les suicides ne sont aussi fréquents ; les hommes s'y tuent pour la moindre contrariété (3), et l'accueil peu sympathique et souvent même hostile que les premiers Européens trouvèrent dans cette île n'est qu'une forme particulière de cette tristesse native (4).

Nous pouvons donc affirmer que, tandis que les Javanais, peuple agriculteur, s'établissant dans l'intérieur du pays, et occupant les fertiles vallées de l'île, y constituaient une véritable féodalité terrienne, les Malais, ignorant ou du moins ayant depuis longtemps oublié, au cours de leurs voyages, de leurs émigrations, les coutumes et les mœurs agricoles de leur première souche ethnique, s'étaient établis sur les côtes, piratant et commerçant au mieux de leurs intérêts du moment, razziant çà et là au cours d'une navigation heureuse les richesses d'une ville voisine ou transportant au dehors les marchandises de Java qu'ils approvisionnaient en revanche des denrées venues des pays étrangers. Ces marins audacieux, ces premiers « Normands » semblent avoir poussé, à un assez haut degré pour leur époque, l'art de la navi-

(1) Obs. pers., 13 juin, 22 juillet 1900.

(2) Obs. pers., 25, 27 juin 1900.

(3) Nous devons ces renseignements très précis et d'une certitude indiscutable à un Hollandais très au courant des usages des Madoerais, M. Filet, commis des douanes à Bangkalan (26 juin 1900).

(4) De Constantin, op. cit.

gation relativement facile d'ailleurs dans une mer où les voyages étaient courts et où les îles offraient à tout moment des lieux de refuge et de ravitaillement. Le bien-être même et le luxe, en tant qu'ils se conciliaient avec les nécessités de la navigation, ne leur étaient pas inconnus : quand Sang Nila Outama va à Tandjong Bamban il monte, nous dit le Sedjarat Malayou, « un bateau à rames et à trois mâts avec un salon de repos muni d'un moustiquaire dans la dunette et de ce qui est nécessaire pour le bain et pour la cuisine » (1). Mais, avec tout cela, les navigateurs malais n'avaient pas et ne pouvaient pas avoir, comme les colons javanais, l'esprit porté aux grands établissements, aux créations importantes et durables. Nulle part leur histoire ne nous présente une fondation de grand empire ; leur domination, selon Raffles lui-même, ne comprend qu'une série d'établissements, passagers ou permanents, sur les côtes des différentes îles de l'Archipel. C'est la tempête qui les jette sur une côte où ils fondent une ville, à l'extrémité de la péninsule de Malacca, c'est l'habileté d'un chef, qui, par un mariage, assure à ses compagnons un lieu de refuge et un port à l'E. de Java ; mais rien de fixe ni d'idée maîtresse : les Malais ne sont que des « rouliers des mers (2). » D'ailleurs l'activité commerciale, la vie d'aventures fut longtemps peu propre à la fondation des grands empires : elle divise trop les énergies, pousse trop les individualités à l'action, pour pouvoir à un moment quelconque les grouper et les réunir en un faisceau résistant et compact. La domination punique ne fut pas une exception, et les exemples modernes de grands empires commerciaux ne font pas oublier les puissantes individualités, toujours prêtes à revivre à la vie primitive et indépendante que l'état actuel ne fait que recouvrir imparfaitement. Et cette disposition d'esprit, cet ensemble de conditions qui rendaient les Malais incapables de grandes et durables fondations, leur laissaient en même temps peu de goût et d'aptitude pour la résistance aux influences politiques étrangères. Pourvu que leur commerce fût prospère, que le trafic fût aisé, la navigation libre, et aussi que fussent possibles ces expéditions dont le gain, peu légitime sans doute, était toujours assuré, les Malais semblent s'être souciés fort peu de la part plus

(1) Sedjarat Malayou, III, p. 56.
(2) Sedjarat Malayou, III, p. 58-61 ; II, p. 45-47.

ou moins grande que pouvaient prendre à l'administration d'un pays dont ils n'étaient que les voyageurs et auquel ils ne touchaient que par intervalles, des étrangers venus de n'importe quelle contrée. Les Hindous, les Chinois, qui ne gênaient pas leur commerce semblent avoir vécu avec eux sur le pied de la plus pure « entente cordiale »; les Arabes eux-mêmes les alarmèrent fort peu. Les Européens furent assez bien reçus tant qu'ils se bornèrent au trafic : Houtmann à Bantam n'eut à souffrir que de querelles locales et de difficultés naturelles et nécessaires, vu l'esprit qui animait ses propres compagnons, et l'emprisonnement des officiers, les meurtres qui s'ensuivirent, outre que les intrigues des autres nations européennes et le fanatisme musulman y eurent bien une large part, ne peuvent être considérés comme une opposition systématique apportée par les populations du littoral de Java au trafic des Européens. Nous avons vu que l'hostilité des Madoerais était très explicable et a une cause toute particulière, mais ni van Noort, ni van Neck, ne trouvèrent d'opposition bien sérieuse à Bantam et à Samarang, tant qu'ils se bornèrent à commercer. Les luttes commencèrent quand les Hollandais, maîtres ou se croyant maîtres des côtes, voulurent s'assurer de l'intérieur et transformer leur politique commerciale en une politique de conquête : la fondation de Batavia, assiégée aussitôt, commença d'inquiéter les indigènes ; la première expédition à Karta Soera acheva de rendre la lutte inévitable. Mais alors, ne l'oublions pas, la résistance ne vint pas des Malais habitués depuis trop longtemps à la vie au dehors, à la vie individuelle, et depuis trop longtemps insouciants de la forme politique du pays qu'ils se contentaient d'exploiter : elle vint des Javanais, de ces populations agricoles jalouses de leur dignité et de leur indépendance, et aux yeux desquelles la liberté individuelle ne pouvait guère exister sans la liberté collective, sans la jouissance de leurs prérogatives politiques et sociales. Ce que les Rajahs Hindous avaient respecté en s'emparant simplement de l'autorité politique, ce que les Arabes n'avaient pas entamé, soucieux qu'ils étaient surtout de constituer la société sur d'autres bases morales sans toucher aux modes d'existence et aux conditions économiques du pays, les Hollandais le violaient ou semblaient vouloir le violer. De là les deux sièges qu'eut à subir Batavia, de là le massacre de Karta Soera et le soulèvement général qui, du XVIIe siècle à nos jours, réunissant

toutes les agglomérations javanaises et forçant les Hollandais à étendre sans cesse leur conquête, devait durer jusqu'à ce que la résistance fût impossible, ou que les Javanais, en apparence du moins, revenus de leurs défiances et de leurs craintes premières, se fussent convaincus que la domination européenne était plus apte que toute autre à assurer leur prospérité et leur bien-être matériel. Les Malais restèrent d'abord en dehors de ce grand mouvement : ils n'y entrèrent que lorsqu'ils y furent entraînés par les Javanais eux-mêmes et que les Hollandais, en s'emparant de tous les ports de la côte et en envoyant dans les mers de l'Archipel des flottes puissantes, montrèrent qu'ils entendaient avoir pour eux aussi bien le monopole du commerce maritime que celui de l'exploitation de l'intérieur du pays (1). Malheureusement, il était trop tard, et, malgré l'appui intéressé des Portugais, des Espagnols et des Anglais, auxquels ils se rattachèrent souvent (2), les Malais succombèrent. Et il arriva, par un phénomène bizarre, mais qui n'est pas unique dans l'histoire, que les derniers venus à la peine furent les premiers venus à l'honneur : les Javanais qui avaient lutté dès le début pour débarrasser l'île des conquérants étrangers furent laissés dans l'ombre et les Malais que les navigateurs européens avaient vus tout d'abord sans doute, mais qu'ils avaient eu à combattre les derniers, donnèrent leur nom à la population de l'île entière et à tout l'Archipel indonésien (3).

(1) A ce point de vue particulier, sans parler de Batavia dont la fondation était nécessaire à l'établissement des Hollandais dans l'Insulinde, il semble bien que l'occupation de Samarang et de Soerabaja, faite d'une façon aussi précipitée, fut une faute politique. D'ailleurs, on voit les Malais se réfugier peu à peu vers l'E. dans les ports encore indépendants : les grands massacres de Soerabaja ne sont que la marque de ces dispositions des populations côtières indigènes en présence de l'empiètement sans cesse croissant des Hollandais sur les côtes.

(2) De Constantin, op. cit. Cf. de Jonge.

(3) « Toute la Malaisie se compose, au point de vue anthropologique, d'une multitude de groupes formés par des populations spéciales, presque toutes cent fois métissées, et dont l'ensemble aboutit aux trois types fondamentaux de l'humanité. Pour se reconnaître au milieu de ce fouillis, il fallait nécessairement prendre un terme de comparaison. J'ai *naturellement* choisi dans ce but *la population qui a donné son nom à l'ensemble de ces groupes si divers*, et en somme à *juste titre;* car elle est peut-être la moins hétérogène et, à certains égards, elle peut être considérée comme présentant

Malais et Javanais ne forment aujourd'hui pour la plupart des auteurs qu'une seule et même race et c'est la langue malaise qui domine à Java.

Un tel peuple aux mœurs aventureuses et chez qui la vie individuelle l'emporte sur toute autre forme d'existence laisse peu connaître ses formes de vie sociale et ses coutumes intimes. Nous sommes fort peu renseignés sur l'état de la société malaise tel qu'il pouvait se présenter au début de son établissement à Java, et seuls quelques restes aujourd'hui subsistants peuvent nous renseigner sur cette situation primitive. En premier lieu, il semble bien que la constitution politique des Malais différait profondément de celle que nous avons constatée chez les Javanais. Ces rudes marins qui, à terre même, vivent encore isolés des autres habitants du pays (1) et que la mer réclamait à tout moment, n'avaient pas besoin de conserver avec un soin si jaloux des maisons dont la richesse dépendait bien moins d'une garde scrupuleuse que d'une favorable expédition. Le kampong est javanais ; il n'est pas malais ; et la côte de Java, partout où l'accès facile du rivage avait pu en faire un lieu favorable de relâche aux navigateurs de l'Archipel, n'offre pas un de ces « enclos » si chers aux cultivateurs de l'intérieur (2). Différents des Javanais par le type, les Malais semblent en avoir également différé par leur mode de gouvernement : chaque bande, chaque équipage a son chef et ce chef semble être bien différent du chef élu de la communauté javanaise ; Raffles l'appelle le « captain, » et vraiment c'est là son vrai titre : capitaine de prahoe ou de vaisseau plus considérable, le chef de la collectivité malaise est le maître absolu, s'imposant par la connaissance de

un *type moyen*. Voilà pourquoi j'ai placé les Malais *proprement dits* en tête de la liste. » De Quatrefages : *Les races humaines*.

(1) « (Bugis and Malayus) They have their own quarter of the town alloted to them, in the same manner as the Chinese, and are subject to the immediat authority of their respective captains. » Raffles, op. cit., I, II, p. 83.

(2) Cette différence frappe quiconque visite quelques régions différentes de Java. Les villages d'origine malaise ouverts et prêts à la sortie vers la mer de Krawang, de Tandjoeng et de Tagal sur la côte N. ne ressemblent en rien aux Kampongs javanais de Sleman et de Tempel sur la route de Djocjakarta à Magelang. Tempel surtout semble avoir conservé scrupuleusement les antiques usages du Kampong javanais. Obs. pers., 20 juin et 5 juillet 1900.

la mer, son habileté ou son audace, maître sans conteste à bord, conservant à terre quelque chose de ce prestige et ayant seul le droit d'appeler aux embarcations les hommes de son village. Dans une telle société, la famille présente un caractère tout particulier : la femme, seule gardienne du foyer pendant les expéditions lointaines, y jouit d'une influence considérable. Nous avons déjà signalé chez ces peuples l'existence du matriarcat, mais le rôle de la femme chez les Malais est, de toute façon, singulièrement important. C'est à elle que revient le soin de la maison, qu'incombe le devoir de fournir l'homme de tout ce qui lui est nécessaire (1). Il ne semble même pas que les Malais primitifs aient connu la polygamie, du moins d'une façon permanente, en entretenant plusieurs femmes dans la maison où ils avaient leurs familles et leur bien ; ce sont les Musulmans qui introduisirent cet usage, et l'influence hindoue s'était exercée bien avant ; mais les règles en usage chez les Malais concernant le mariage ne ressemblent en rien à celles qu'y introduisirent plus tard les Arabes (2). Comme tous les peuples marins, les Malais ont une foule d'usages particuliers que nous retrouvons sur les côtes des autres pays du monde : ainsi que les Indo-Chinois de la Cochinchine, de l'Annam, du Tong-King, de Singapore et de Rangoon, ils se teignent les dents dès l'âge de neuf ans, selon eux par coquetterie, pour ne pas avoir des « dents de chien », en réalité, nous semble-t-il, bien plutôt dans une intention hygiénique que justifiait amplement l'humidité des pays auxquels ils avaient confié leurs premières habitations (3) ; ils ont aussi, et la civilisation européenne n'a pu à cet égard notablement modifier leur caractère primitif, toutes les superstitions d'un peuple sans cesse aux prises avec le danger et qui attribue ainsi au hasard une redoutable puissance. Ils

(1) Raffles, op. cit., I, II, p. 95.

(2) Aristide Marre : Code malais des successions et du mariage. Dulaurier : Collection des principales chroniques malayes. Paris, 1849 (en malais).

(3) « It bing considered as disgraceful to allow them to remain « white like a dog's. » Raffles, op. cit., I, II, p. 105. Des côtes cet usage s'est d'ailleurs propagé dans l'intérieur, et l'on est parfois désagréablement surpris en présence d'une jolie femme indigène qui, tout à coup, se bourre la bouche de tabac, de noix d'arek et de feuilles de bétel, et inonde le plancher du wagon d'une salive rougeâtre à seule fin de ne pas avoir les dents blanches comme celles d'un chien (Obs. pers., 22 juin 1900).

croient aux génies qui errent dans le monde et disposent sur leurs maisons des fétiches expiatoires, offrandes faites à l'esprit malin en échange de la vie de l'enfant qu'il respectera ainsi (1). Ils craignent la mer et lui rendent un perpétuel hommage : un décès est non seulement un deuil, mais une preuve de la malveillance divine : il est interdit de prononcer le nom d'un homme défunt et tous ses homonymes sont obligés de changer leur nom (2). A part ces caractères, le peuple malais ne semble pas se distinguer bien nettement des autres peuples issus probablement de la même origine et du même grand courant d'émigration. D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, l'observation actuelle porte malheureusement sur une population malaise dont les croisements nombreux, inévitables pour une race de voyageurs, avec les populations voisines, ont nécessairement altéré d'une façon considérable le type. La langue malaise elle-même apparaît mêlée d'une foule d'apports étrangers, notamment hindous et arabes. Thunberg confond presque le malais avec l'arabe, se basant à tort sur l'usage que les Malais font de l'alphabet musulman, usage qui peut prouver tout au plus la plus grande commodité de la nouvelle écriture et la grande facilité avec laquelle les Malais se pliaient à des modes extérieurs favorables à leurs relations commerciales (3). Mais le rédacteur des voyages du même auteur est dans le vrai quand il signale l'influence considérable qu'eurent sur la langue malaise l'arabe et le portugais. « Je crois devoir observer, dit-il, que le malais renferme une grande quantité de mots arabes. Il faut attribuer ce mélange à l'introduction des caractères arabes et de la religion musulmane chez les Malais. Les Portugais leur ont aussi fourni plusieurs expressions, celles surtout dont ils ont

(1) Deniker, op. cit., V, II, p. 284. C'est encore là un usage bien commun dans tous les pays de l'Extrême Orient où la population était adonnée aux voyages. Nous l'avons constaté, en Birmanie particulièrement, et l'oiseau que l'on voit, dans les régions côtières, à Java et à Madoera, sur un plateau au sommet d'une perche plantée devant la maison de l'indigène, n'est sans doute qu'une offrande au génie dangereux pour la santé et la vie de l'enfant qu'il menace. Obs. personnelles, notamment à Bangkalan, 25-26 juin 1900.

(2) Deniker, op. cit., VI, p. 253 ; VII, p. 285.

(3) *Voyage de Thunberg*, I, VIII, III, pp. 399-400. Cf. De Quatrefages, *Races humaines*.

besoin pour rendre les idées qu'ils ont acquises depuis les progrès des Européens dans les Indes orientales (1). »

Javanais et Malais furent ainsi les uns et les autres à leur façon les premiers agents de la richesse de l'île. Aux premiers, Java dut l'exploitation active et intense de ces énormes ressources naturelles, cette prospérité qui frappait d'admiration les voyageurs étrangers et devait lui permettre de traverser jusqu'à nos jours presque sans dommage les plus dures épreuves et les plus redoutables crises ; aux seconds, elle dut d'entrer dès l'abord dans le grand mouvement de la civilisation asiatique, elle leur dut les relations commerciales et politiques qui l'unirent aux terres continentales et aussi aux îles du grand archipel. Sans sa prodigieuse richesse et sans l'exploitation active et habile qui en augmentait de jour en jour les ressources, Java n'eût pu jouer évidemment qu'un rôle des plus médiocres dans l'ensemble du monde indonésien; et ces ressources, elle en dut en partie l'abondance aux agriculteurs javanais. Mais les Malais purent seuls la faire connaître au dehors, la mettre en relations avec les peuples voisins, lui donner en un mot la vogue et la célébrité d'une véritable terre promise. Les routes ouvertes et reconnues par ces habiles navigateurs furent utilisées bientôt par de nouveaux envahisseurs : les Hindous, les Arabes, les Chinois, devaient suivre, pour ainsi dire, le sillage des prahoes malaises dans leurs migrations vers Java.

(1) *Voyage de Thunberg* (note du rédacteur), I, VIII, III, p. 400.

CHAPITRE II

L'ORGANISATION POLITIQUE HINDOUE

C'est avec l'arrivée des Hindous et la formation des différents royaumes des rajahs que commence véritablement l'histoire proprement dite de Java ; jusque-là nous ne pouvons que nous appuyer sur des légendes, des traditions, des poèmes héroïques en très grande partie peu certains ; depuis le début de l'époque hindoue nous possédons quelques renseignements dont le nombre et la valeur historique laissent sans doute, au début surtout, beaucoup à désirer, et parmi lesquels un choix minutieux est absolument nécessaire, mais qui nous donnent au moins une vue générale et dans l'ensemble assez exacte de cette grande civilisation. « Les plus anciens documents que nous ayons sur Java, dit Veth, nous viennent des Hindous..... L'époque la plus ancienne de l'histoire de Java sur laquelle nous possédions des données historiques est l'époque hindoue (1). »

Mais ces renseignements eux-mêmes, ces données historiques sont en somme assez rares. Sauf les légendes du Ramayana et d'autres poèmes aussi fabuleux, ce n'est pas, chose curieuse, chez les Hindous eux-mêmes que l'historien de la colonisation peut se documenter sur l'origine, la formation et les diverses péripéties de leur domination à Java. « Il peut paraître étrange, dit encore Veth, que, dans la riche littérature d'un peuple aussi avancé que les Hindous, on ne trouve rien sur un fait aussi important que la colonisation ou la domination de Java..... Les renseignements les plus essentiels et les plus sûrs de l'avènement de la domination des Hindous sur Java nous viennent de sources

(1) Veth : *Java*, I, II, pp. 14-15.

chinoises (1). » Raffles qui a fait une étude minutieuse des antiquités de Java (2) ne détermine pas l'origine et la marche de la civilisation hindoue dans l'île : il en étudie ou plutôt en énumère les monuments sans en donner une classification suffisante et rigoureusement scientifique. C'est à la même difficulté que se sont heurtés tous les savants qui ont entrepris d'étudier l'établissement dans ces régions de la domination hindoue : absence de documents précis, manque à peu près complet de renseignements suffisants (3). Et les récits indigènes ne méritent pas un meilleur crédit. En fait, les seuls renseignements précis que nous possédions sur la domination hindoue à Java sont dans les monuments que l'ardeur religieuse éleva dans l'île aux différentes époques, et qui mieux que toute autre source nous instruisent de l'esprit qui animait ces nouveaux conquérants.

Il est en effet certain que, bien avant la réforme de Çakya Mouni, et aux plus belles années de la religion brahmaniqne, un courant naturel emporta dans l'Insulinde les émigrants hindous. Veth semble même reporter ces émigrations aux premiers temps du peuplement de Java, le nom même de l'île étant d'origine hindoue (4). Les observations courantes et les savantes études linguistiques d'Aristide Marre nous ont suffisamment prouvé que, si des émigrants hindous se mêlèrent aux premiers peuples qui vinrent habiter Java, ce ne fut pour ainsi dire qu'à l'état sporadique, et que le triomphe définitif du grand mouvement venu de l'Hindoustan, l'établissement de l' « hindouisme », pour employer la formule consacrée, est postérieure à l'installation dans l'île des Javanais et des Malais. Mais Veth a pleinement raison quand il observe que des conditions naturelles favo-

(1) Veth : *Java*, I, II, p. 15 et 18.

(2) Raffles, op. cit., II, pp. IX-X.

(3) Parmi ces auteurs, il faut réserver une mention spéciale, outre Veth et Raffles, à Kern, dont la savante et consciencieuse étude a peut-être comme seul défaut d'être trop purement historique et de ne pas tenir, à notre sens, assez de compte des conditions naturelles géographiques des peuples venus de l'Hindoustan et du pays qu'ils allaient coloniser, puis aux voyageurs Hogendorp, Colin Mackenzie, et, plus récemment à Junghuhn, auxquels nous aurons à faire de fréquents et utiles emprunts dans tout le cours de ce chapitre.

(4) Veth : *Java*, I, II, p. 14. — Cf. id., I, III, p. 72.

risaient l'établissement à Java des émigrants hindous et que la mousson d'O., poussait les marins hindous vers l'archipel indien, comme si la nature elle-même eût préparé le courant des peuples dans cette direction. Maintes raisons engageaient les habitants de l'Hindoustan à venir à Java. Entassés en nombre excessif dans la vallée du Gange, enfermés au N. et à l'E. par des montagnes, à l'O. par les régions désertiques actuelles du Radjpoutana, l'augmentation continuelle de la population, l'afflux permanent de masses d'hommes nouvelles et la pression qu'exerçaient sans doute sur eux les populations montagnardes et guerrières de l'Asie centrale devaient les pousser à chercher ailleurs des terres favorables à la culture, seule exploitation du sol à laquelle fussent accoutumés ces peuples essentiellement agricoles des grandes plaines du Bengale. Or, l'Inde méridionale devait suffire tout juste à nourrir une population infiniment moins dense et ne pouvait aucunement accueillir un nombre quelque peu considérable de nouveaux venus. La mer ouvrit à ces derniers le chemin nécessaire et les terres aux grandes ressources. Le vent du N.-E. en hiver, le long des côtes d'Orissa et de Coromandel, celui d'O. et de S.-O. en été, le long des côtes de Malabar, conduisaient naturellement et malgré les courants les gens du Bengale oriental et central, et aussi, pour des raisons analogues, ceux du Malabar et du Dekan au S. de la presqu'île dans les parages de Ceylan. De là le vent d'O. en été menait directement ces navigateurs vers les côtes des îles indonésiennes. Or, Java offrait à ces gens de l'Hindoustan toutes les conditions d'existence après lesquelles ils avaient soupiré et pour lesquelles ils avaient quitté leur propre pays : une chaleur suffisante et un climat clément dont l'humidité devait peu indisposer des émigrants venus des régions côtières de l'Inde ; une végétation assez riche pour subvenir amplement aux nécessités matérielles d'une abondante population, et précisément ces terres de culture qui, dès ce moment, étaient insuffisantes dans la vallée du Gange pour les nombreux habitants qu'elles devaient nourrir. Les indigènes eux-mêmes alors établis à Java ne présentaient pas non plus un obstacle sérieux à la colonisation hindoue, et il semble, d'après tous les auteurs, que l'établissement des nouveaux maîtres fut en somme assez aisé (1). Mais de ce phénomène curieux les raisons

(1) Cela semble ressortir non seulement du silence à peu près complet

paraissent devoir être cherchées dans l'esprit social même des nouveaux arrivants. D'après M. Eekhout, les indigènes furent considérés et traités d'abord comme des esclaves, puis la fusion se fit par des mariages entre le peuple civilisateur et le peuple civilisé (1). Il nous semble qu'il y a, dans cette explication du savant auteur, une regrettable confusion de termes, en même temps qu'une généralisation qui laisse dans le vague la nature de ce peuple civilisateur dont il s'agit, après tout, d'expliquer précisément la politique et la destinée. L'esclave n'existe que là où la conquête a enlevé à un peuple ou à un groupement quelconque d'individus sa liberté et jusqu'aux dernières traces de dignité humaine, ou encore quand certains hommes, par une soumission brutale ou volontaire, ont perdu jusqu'au droit de disposer de leur travail et de leurs ressources intellectuelles. Tel fut le cas dans les sociétés de l'antiquité grecque et romaine, tel il ne pouvait être à Java au moment de la colonisation hindoue, et, bien qu'il n'entre pas dans le cadre de cet ouvrage de faire une étude détaillée de la religion et des règles brahmaniques, il nous semble que c'est dans les mœurs et les usages politiques et sociaux de cette société théocratique qu'il faut chercher la raison et l'explication de la conduite des Hindous à l'égard des gens de Java et du peu de résistance que les indigènes opposèrent vraisemblablement à leur établissement et à leur domination.

Les premiers étrangers qui vinrent de l'Hindoustan à Java y apportèrent leurs lois religieuses, le culte de la trinité divine de Brahma, Siva et Vichnou, et aussi les prescriptions de la vie privée encore aujourd'hui en usage dans l'Inde. En même temps ils importaient les formes sociales de leur religion nationale, les

de Raffles (op. cit., II, X) sur les péripéties de la conquête hindoue à Java, mais aussi et surtout de l'histoire assez détaillée que fait Veth de l'établissement dans l'île de ces nouveaux maîtres. Nulle part nous ne voyons de lutte entre Hindous et Javanais. Les premières guerres sérieuses datent du XIIIe siècle, et elles sont amenées par les invasions chinoises et musulmanes; mais ni Adji Saka ni ses successeurs immédiats ne semblent avoir eu vraiment à conquérir le pays au sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot.

(1) Soc. géog. de Paris, 1893, I. Eekhout, op. cit.

castes qui, du brahme au paria, divisent la nation en cinq grandes catégories, subdivisées elles-mêmes en une foule de classes secondaires toutes irréductibles, absolument fermées aux gens de rang inférieur, et formant moins des classes ou des ordres proprement dits que des races différentes auxquelles la tradition religieuse attribue même des origines spéciales, et dans lesquelles les hommes naissent et meurent depuis l'origine sans que la richesse ou la nature des fonctions puisse jamais y apporter le moindre changement. Une telle constitution ne connaît ni l'esclavage ni le servage : les parias ne sont ni les esclaves ni les serfs des chettys, et ceux-ci peuvent, en richesse et en dignité, l'emporter sur les brahmes ; si, à l'égard du culte, la situation est profondément différente, si les brahmes, les pourous notamment et les dikshitars, ont seuls le droit d'approcher et d'implorer la divinité, si les parias sont exclus des temples ordinaires et ne peuvent prier que dans des pagodes de rang inférieur, du moins chacun, de quelque caste qu'il soit, a le droit de vivre de son travail, de posséder, de s'enrichir, d'avoir son foyer et sa famille en propre ; il n'y a rien là, en un mot, qui puisse être confondu avec l'esclavage ou même avec le servage. Au reste les populations primitives de Java eussent difficilement renoncé à cette perte de leur liberté : les indigènes étaient en nombre trop considérable, semble-t-il, dès cette époque, pour se laisser ainsi asservir par les nouveaux venus, qui, au début du moins, avaient tout intérêt à se concilier ces habiles agriculteurs, ces marins audacieux, dont la soumission eût exigé pour les uns des dépenses considérables de temps, d'hommes et d'argent, et était à peu près impossible à l'égard des Malais, véritables nomades, insaisissables pour tous autres que pour leurs chefs de bandes respectifs. La transformation dut être beaucoup plus simple et beaucoup plus conforme d'ailleurs aux idées et aux aspirations des uns et des autres. Les Hindous de religion brahmanique avaient, aux yeux des Javanais, la supériorité d'un culte relativement ordonné, mais qui, comme le leur propre, était somme toute basé sur l'adoration des forces de la nature, de la force créatrice, de la force destructrice et de la force permanente de résistance qui maintient et conserve les créatures contre l'influence du mauvais esprit, et surtout du feu, l'Agni des religions aryennes, croyances puissantes que, suivant la très juste observation de Wallace, toutes les civilisations postérieures n'ont pu encore

effacer (1). Génies, démons de tout genre et de toute puissance, ne manquaient pas plus à la nouvelle doctrine qu'aux anciennes religions de l'île (2). Les Javanais comme les Malais durent embrasser sans aucune peine celle-ci qui reproduisait si bien leurs propres croyances, et cette communauté d'idées dut les rapprocher immédiatement d'un peuple qui, d'autre part, avait naturellement comme eux des aspirations et des goûts agricoles et mercantiles. Les Hindous durent donc s'établir sans beaucoup de peine au milieu des Javanais et y pratiquer en commun avec les indigènes leurs croyances et leurs cultes. Tandis que les brahmes (3), soucieux de conserver l'orgueilleux isolement de leur caste, allaient sur les montagnes élever leurs temples et leurs sanctuaires, les autres se répandaient dans l'île, commerçant ou cultivant suivant l'attribut de leur caste, occupant et exploitant les terres que l'insuffisance de la population pour un pays aussi riche laissait encore vacantes ou pratiquant entre les individus et les villages les échanges auxquels les avait rendus tout particulièrement aptes l'éducation séculaire de leurs ancêtres. Un tel état religieux et social entraînait après lui un état politique tout nouveau. Les rajahs, que soutenait et que rehaussait aux yeux de la foule l'investiture quasi divine que leur donnaient les prêtres brahmes, en même temps qu'ils restaient les chefs de la masse des immigrants, devenaient aisément les rois des gens originaires du pays qu'ils étaient venus

(1) Wallace : *Malay Arch.*, VII, p. 76.

(2) Les Hindous brahmaniques ont encore aujourd'hui une quantité innombrable de superstitions, et ce n'est pas le moindre sujet d'étonnement pour un Européen que les terreurs en apparence inexplicables auxquelles on les voit sujets (Observations personnelles, 1900-1901).

(3) Peut-être y a-t-il lieu, bien que nous n'ayons trouvé nulle part la question envisagée à ce point de vue particulier, de n'admettre qu'avec prudence une émigration en masse de gens de la caste brahme à Java ; il est en effet interdit au brahme de faire un long voyage sur mer ; ce lui est d'ailleurs impossible, vu la souillure qui, sur un bateau, lui viendrait des nombreux individus de caste inférieure dont il devrait nécessairement utiliser les services. Il est probable, au reste, que l'émigration dut respecter ces scrupules et ces nécessités, et que les gens de même caste durent s'en aller ensemble : ainsi se pourrait expliquer une émigration de brahmes, seuls sur le même bateau, évitant ainsi toute souillure et toute profanation redoutable surtout en cette occurrence particulière où ils n'avaient pas à leur portée les moyens ordinaires de purification (Observations personnelles. Voir Maindron : *L'art Indien*, dans la Bibliothèque des Beaux-Arts).

occuper. D'autre part, ils apportaient une régularité, une exactitude dans le gouvernement qui les recommandait puissamment auprès des agriculteurs indigènes. Les Javanais, nous l'avons dit, n'avaient guère connu en matière politique qu'une sorte de constitution fédérative, commode sans doute pour les individus en ce qu'elle respectait éminemment leur indépendance et leurs modes d'action personnels, mais qui ne présentait, ni au point de vue économique, ni au point de vue politique, une garantie assurée ou une protection suffisante. A leurs chefs quels qu'ils fussent, ils laissaient sans restriction l'autorité politique bien incertaine dont ils jouissaient, ne leur demandant en échange que le respect de leur liberté et de leur propriété individuelle, comme aussi l'observation des divers privilèges économiques ou autres que dès l'origine ils s'étaient réservés. Or les Hindous apportaient avec eux une organisation politique savante et complexe, depuis longtemps éprouvée dans leur pays d'origine, et à laquelle une religion à la fois d'accès facile et d'influence puissante venait prêter un extraordinaire appui. Et si l'on remarque que ces princes, membres eux-mêmes d'une société théocratique où la propriété privée était respectée à tous les degrés de l'échelle sociale, devaient naturellement sauvegarder cette même propriété à laquelle les Javanais tenaient par dessus tout, on comprend combien leur établissement fut aisé dans les grandes plaines de l'île. En réalité, ce fut naturellement que, là où s'établirent au milieu de leurs sujets les rajahs hindous, se constituèrent les centres de grands et florissants états, et l'organisation puissante qui les caractérisait réunit bientôt autour d'eux toutes les communautés environnantes des agriculteurs javanais. Telle fut l'origine des empires hindous qui devaient subsister sous des formes différentes jusqu'à l'arrivée des Européens.

La foi religieuse et l'esprit de domination des brahmes élevèrent, nous l'avons vu, dès cette première époque, les nombreux monuments dont les ruines se dressent encore çà et là sur les montagnes et sur les plateaux de l'île. Les rajahs, d'autre part, grands bâtisseurs à Java comme dans l'Inde, peuplaient de palais et de temples les villes et les plaines où se trouvaient leurs résidences. Mais ce sont surtout les monuments religieux, pagodes ou autres, qui peuvent nous renseigner d'une façon précise sur les caractères et sur l'extension de la période hindoue brahma-

nique à Java. Ces monuments s'étendent sur toute l'île, sauf dans l'extrême Ouest, preuve que partout où avait subsisté la civilisation javanaise l'hindouisme s'était aisément et généralement répandu; on ne les trouve pas sur les côtes, parmi les Malais, trop différents des nouveaux venus par les mœurs, les goûts et les formes de la vie sociale et politique; enfin ils se trouvent, nous l'avons vu, uniquement sur les hauteurs du G. Salak au massif de l'Idjen (1). On rencontre cependant, notamment à l'E. de l'île, des ruines des premiers temps de l'hindouisme au cœur même de la zone chaude, c'est-à-dire entre 50 et 100 pieds au-dessus du niveau de la mer. Les ruines de Matjan Putih, les plus importantes de cette catégorie, sont couvertes de forêts qui élèvent leurs tiges en forme de colonnes à 80 ou 100 pieds de haut. Or, c'est là que se trouvait l'ancienne capitale des princes de Balambangan, cité encore florissante en 1765 quand y arriva la première expédition militaire des Hollandais, et on y voyait les temples de Siva, dont les ruines sont actuellement disséminées à l'ombre des plus épaisses forêts sauvages (2). Les montagnes et leurs contreforts sont infiniment plus riches en ruines hindoues, et le premier groupe se trouve dans la région du G. Prahoe. Jusqu'à 40 milles au S.-O. de Samarang et jusqu'à la montagne elle-même s'étend un grand plateau couvert des restes de nombreux temples décorés de riches et belles sculptures; tout ce pays est plein de ruines remarquables (3). Les grottes de Selo Magelang, au pied S. du G. Prahoe, ont aussi leur part de richesses restant de l'époque hindoue. Mais, entre tous les hauts pays de Java, aucun n'est aussi riche que le massif de Diëng en monuments divers de l'époque brahmanique. D'ailleurs l'emplacement était favorable à un grand développement de ce culte : dominant les plaines fertiles de Samarang et de Tegal au N., de Djocjakarta et de Bandoeng au S., le G. Diëng, aux

(1) Nous n'avons l'intention et le temps de faire qu'une étude très courte et pour ainsi dire qu'une énumération de ces monuments brahmaniques de Java. On peut consulter, pour avoir sur ce point des renseignements plus complets : Junghuhn : *Java*, vol. II; Veth : *Java*, vol. I, ch. II et III; Wallace : *Malay Arch.*, ch. VII; Raffles, op. cit., vol. II, ch. IX et X; Kern, op. cit.; Crawfurd : *History of the Indian Archipelago.*

(2) Junghuhn : *Java*, I, I, II, IV, p. 448.

(3) Wallace : *Malay Arch.*, VII, p. 81.

pentes relativement faibles (1), était tout indiqué pour recevoir sur son sommet et sur ses flancs les sanctuaires et les prêtres de la nouvelle religion. Aussi voyons-nous les brahmes s'y établir en groupes souvent assez importants si nous en jugeons par les nombreux temples qu'on rencontre dans le massif sur un espace relativement restreint. A l'O. de Diëng, on ne trouve pas de temple ; la rareté des statues et des autres monuments dans tout l'Ouest de Java paraît bien montrer clairement que, dans tous les pays riverains du détroit de la Sonde, les sectes brahmaniques n'ont jamais eu une sérieuse influence (2). On trouve un autre temple brahmanique à Tjandi Werkodoro ou Bimo : il s'élève sur la colline basse et plate qui se détache en forme de péninsule du pied E. du G. Panggoean au centre de l'extrémité S. du plateau dans le Telaga Trus. A Modjo Agong abondent aussi les témoignages de la domination brahmanique, et Wallace y a retrouvé un bas-relief exécuté dans un bloc de lave et représentant « la déesse hindoue Durga, appelée à Java Lora Jonggrang, la vierge bienheureuse, victorieuse de Dewth Mahikusor, personnification du vice (3). » C'est d'ailleurs dans cette région que devaient se réunir à l'époque des cérémonies religieuses les délégués des états hindous, y compris celui de l'O. qui changea si souvent de forme et de limites et que le royaume de Pandjadjaran, véritable marche opposée aux tentatives fréquentes d'indépendance des gens de l'O., remplaça plus tard (4). Au centre même de l'île, les ruines brahmaniques ne sont pas moins importantes : le G. Lawoe, qui domine à l'E. la plaine de Soerakarta, en présente d'assez nombreuses auxquelles leur délabrement même et leur irrégularité assignent naturellement une origine ancienne. Plus à l'E. encore, dans une des gorges des avant-monts du G. Soembing, se trouve la ruine du vieux temple de Siva de Selo Grijo (2225 pieds au-dessus du niveau de la mer) (5). Enfin le massif du G. Tampomas présente lui aussi ses monuments brahmaniques consacrés, comme le sont presque tous les

(1) Observations personnelles : 16-18 juin, 6 juillet 1900.
(2) Junghuhn : *Java*, II, I, pp. 205-210.
(3) Wallace : *Malay Arch.*, VII, p. 77.
(4) Soc. géog. Paris, 1893, I, Eekhout, op. cit.
(5) Junghuhn : *Java*, II, II, p. 434-435 ; id., II, II, XIV, p. 683-684.

autres monuments religieux de cette époque à Java, au culte de Siva, de la divinité destructrice dont la puissante action menaçait sans cesse les mortels des forces de la nature réunies contre eux. Le G. Tampomas possède d'ailleurs de nombreuses terrasses qui toutes présentent des ruines plus ou moins considérables du culte hindou primitif (1). Nous sommes ici dans la région par excellence de la civilisation brahmanique. On trouve des temples, également pourvus autrefois de statues et de bas-reliefs de dimensions à peu près analogues, sur le G. Kawi, le G. Ambar, le G. Widodaren (2). Les ruines du G. Ardjoeno ont été jadis visitées par Domis, et sa description donne l'idée de l'importance que devaient avoir ces temples au temps de leur antique et pleine splendeur. « On arrive, nous dit-il, sur la montagne en montant, tout près d'Indrokilo, à travers cinq portails placés l'un après l'autre et qui se trouvent réunis l'un à l'autre par des escaliers. A la cinquième porte se trouvent encore d'autres statues. Quand on a franchi ce cinquième portail, le plus élevé, on se trouve sur une surface plate, au bout de laquelle s'élève un grand temple, mais en ruines. On y accède du dehors par des marches ; il est donc vraisemblable qu'il était, comme celui de Soekoe, massif et non creux. Répandues tout autour ou encore dans des niches se trouvent de petites statues : on en a trouvé trente-trois et soixante bassins de pierre (3) ». Le G. Ajang est très riche en espaces enclos, en chambres quadrangulaires, restes de sanctuaires brahmaniques, et, sur son sommet E, son point culminant, dut s'élever, dès le début de la période hindoue, le temple de Siva, dont Junghuhn nous fait une description détaillée et complète. Le mur circulaire s'y retrouve, ainsi que l'espace quadrangulaire qu'il enfermait et les nombreux portails qui conduisaient au sanctuaire : ce temple semble avoir été des plus importants, et la majesté de la construction, les nombreuses chambres réservées aux prêtres, indiquent qu'il dut être autrefois un lieu particulièrement fréquenté du culte de Siva. « Un temple de Siva, dit en terminant Junghuhn, le symbole de la force destructrice, ne pouvait assurément être bâti nulle part

(1) Junghuhn : *Java*, II, I, p. 240.
(2) Id., II, II, VIII, p. 507; II, II, XIX, pp. 786-787.
(3) H.-J. Domis, dans *Indische Magazijn*, I, p. 149.

mieux à propos qu'au bord d'un ancien cratère qui était complètement éteint, mais du fond duquel pouvait à tout moment sortir une nouvelle dévastation. Cela était-il possible? On le vit clairement. Le principe de la destruction, à l'idole duquel l'humanité adressait ici ses prières dans l'enceinte du temple, se fit de nouveau sentir : il détruisit ses propres statues et réduisit à néant les temples mêmes élevés en son honneur (1). » L'extrême Est de l'île est d'ailleurs au moins aussi riche en souvenirs de la période brahmanique, du moins sur le versant O. des massifs, où purent atteindre, au moment de leur plus grande expansion, les populations hindoues que repoussait impitoyablement l'exclusivisme intransigeant des montagnards des versants E. et S. des G. Idjen et G. Raon (2). On voit dans la région de Kediri une statue de Siva, haute de cinq pieds, qu'adorent encore les Javanais bien que convertis à l'islamisme (3). C'est d'ailleurs à la même divinité que sont consacrés la plupart des restes hindous du pays de Kediri : on peut citer le temple de Penataran, sur la pente S.-O. du G. Keloet ; au-dessus de Blitar, le temple de Boedang, dans le district de Papar, et le monument funéraire de Penampingan avec une pierre portant une inscription sur la pente du G. Willis, à côté de plusieurs statues isolées qui, comme les temples, se trouvent habituellement dispersées entre les étendues sauvages en divers endroits de la résidence; elles sont moins connues que toutes les autres de l'île de Java (4). La moitié au moins des habitants du massif du Tengger sont, malgré l'influence musulmane, restés fidèles au culte de Siva (5). Enfin des populations de culte hindou, dernier reste vraisemblablement de la population non mahométane de l'ancien royaume de Balambangan, demeurées fidèles au culte de Siva, s'étaient réfugiées dans le système montagneux du G. Idjen, et Leschenault et Junghuhn en ont constaté l'existence (6).

(1) Junghuhn : *Java*, II, II, XVII, pp. 747-749 ; *ibid.*, pp. 741-742.
(2) Wallace : *Malay Arch.*, VII, p. 81.
(3) Junghuhn : *Java*, II, II, pp. 459-460.
(4) Id., II, II, p. 459.
(5) J.-B. van Herwerden : Over het tenggersch Gebergte, dans les Verh. v. h. Batav. Genootsch. deel xx. — Adrian van Rijck : Berigt over de bewoners van den Berg Brama, deel vii.
(6) Leschenault, dans Junghuhn, II, II, XIV, p. 690.

Cette civilisation hindoue brahmanique, brillante par tant de côtés, fut interrompue par l'arrivée d'un flot nouveau de populations, le flot de religion bouddhiste. Pur ou corrompu par les théories djaïnistes, le bouddhisme, au cours de ses progrès et de sa propagande, atteignit jusqu'à Java et aux diverses îles de l'archipel malais. D'ailleurs il semble bien que son arrivée dans l'île fut moins l'effet d'un ardent esprit de prosélytisme et de propagande que le résultat d'une véritable proscription en masse des sectateurs de Çakya Mouni par les fidèles de la trinité brahmanique. Il y eut donc là un grand mouvement, une grande transformation des peuples et des croyances dans l'archipel indien et particulièrement à Java, mais, quelque influence qu'ait pu avoir sur l'origine de ce mouvement la poussée sociale et la persécution religieuse brahmaniques, nous croyons qu'ici comme pour la première migration hindoue il y a lieu de chercher dans l'esprit du peuple lui-même et dans les conditions de son nouvel établissement les causes et les raisons d'être de son succès, et que, comme il s'agit ici d'une transformation politique issue d'une profonde modification religieuse, c'est dans la religion elle-même, dans une étude tant soit peu minutieuse et attentive du bouddhisme, qu'il faut chercher l'explication de sa grande et florissante extension.

Il n'y a pas, semble-t-il, au fond de la croyance, une différence bien essentielle de dogmes et de principes entre le bouddhisme et la religion brahmanique. Comme les brahmes dont il avait sans doute écouté les leçons, Çakya Mouni croyait à l'existence du mal sur la terre, d'une puissance mauvaise combattant sans cesse pour imposer à l'homme la peine et la souffrance (1). C'est cette théorie de la double cause si répandue dans les religions d'Asie, de l'élément mauvais contrariant et arrêtant l'activité normale et naturelle de l'homme, que l'on retrouve dans les quatre principes (four noble truths, dit Barth) du bouddhisme. « Le premier est l'existence de la peine qui réside dans la souffrance. Le second est la cause de la peine : cette cause repose dans le désir qui grandit par sa propre satisfaction. Le troisième est la cessation de la peine : cette cessation est possible et on l'obtient par la suppression du désir. Le quatrième, qui mène à la suppression du désir, est la connaissance de la loi de Bouddha et de

(1) Foë Koue Ki. Introduction, p. IV.

son admirable moralité dont la fin est le nirvâna, l'extinction, la cessation de l'existence (1). » Les douze étapes par où, d'après les fidèles bouddhistes, passa le maître pour arriver au nirvâna idéal, ne sont, sauf leur faible part de vérité historique, qu'une représentation figurée et poétique de la lutte ardente qui seule peut donner à l'homme la victoire sur l'esprit mauvais et l'amener à la perfection (2). Nous sommes d'ailleurs, semble-t-il, assez mal renseignés sur la personnalité et la vie du fondateur de la croyance nouvelle. Çakya Mouni, le Bouddha, vécut 600 ans environ avant notre ère (3), mais son enseignement fut de bonne heure corrompu par le formalisme et le « scholasticisme » si fréquents dans les sociétés orientales, et, sous leur forme primitive, les leçons du maître sont aujourd'hui perdues (4). Du moins l'influence, l'action et l'extension de son enseignement furent considérables et les plus récentes statistiques évaluent aujourd'hui à 470.000.000 le nombre des bouddhistes répandus dans le monde oriental (5). Des raisons puissantes favorisaient dès le début l'extension de la religion nouvelle. Tout d'abord, et pour ce qui concerne particulièrement Java, la croyance aux deux puissances, à l'esprit pernicieux et méchant qui sans cesse menaçait et arrêtait l'homme dans sa vie et dans l'exercice de ses meilleures facultés, était bien faite pour séduire et convaincre un peuple sans cesse aux prises avec les forces de la nature, et aux yeux duquel ces forces se manifestaient au plus haut degré et sous la forme la plus dangereuse et la plus dévastatrice. La trinité brahmanique avait, nous l'avons vu, en grande partie répondu à ces aspirations, et là avait été une sérieuse raison de son étonnant succès à Java. Le bouddhisme, qui reprenait au fond les mêmes croyances, devait rencontrer la même faveur, et l'idéal du nirvâna, d'une résignation absolue aux accidents du monde extérieur, devait aisément devenir l'idéal moral d'un peuple qui, naturellement indolent et résigné, se trouvait

(1) A. Barth : The Religions of India. London, 1882, III, p. 110.

(2) H. Kern : Geschiedemis van het Buddhisme in Indië. Haarlem, 1882, I, I, I, p. 19 sqq.-Grundniss der Indo-Arischen Philologie und Alterthumskunde, herausgegeben von Geog. Bühler. Strassburg, 1896, Bd. III, heft 8 : H. Kern : Manual of Indian Buddhism.

(3) Barth., op. cit., III, p. 105.

(4) Barth., op cit., III, p. 107-108.

(5) T. W Rhys David's : Buddhism, p. 5.

d'autre part désarmé de tout moyen de résistance effective vis-à-vis des accidents et des cataclysmes naturels. Mais, outre cela, le bouddhisme était bien, dans ces temps anciens, la religion la plus séduisante et la plus facile à adopter pour les peuples primitifs auxquels elle se présentait. Sa doctrine se distinguait par l'absence à peu près complète de tout élément théologique; c'était une doctrine morale, non une loi religieuse proprement dite : on y voyait, poussé à un très haut degré, l'amour de la vertu et surtout d'une vertu pratique et d'application journalière, mais en même temps une vive aversion pour la pure et simple spéculation (1). Et cela devait plaire puissamment au peuple que depuis si longtemps les prêtres de la religion brahmanique nourrissaient de leur théologie confuse et des spéculations au moins hasardées de leur bizarre philosophie. Enfin, et là est l'essentiel en la matière, la société telle que l'avait conçue et en partie organisée Bouddha, était on ne peut plus apte et on ne peut mieux préparée à la propagande et à l'expansion au dehors. Depuis que son premier adepte, Yaça, de Bénarès, était venu à lui, le maître avait favorisé et activé la formation de ses disciples en groupes organisés, confréries ou congrégations dans lesquelles demeurait, à défaut d'une foi toujours orthodoxe, l'ardeur à la conversion, l'esprit de prosélytisme dont Çakya Mouni lui-même avait donné l'exemple (2). Ces congrégations se formaient ainsi autour d'un chef, permettaient de réaliser la « vie parfaite, » d'atteindre au nirvâna préconisé par le maître lui-même, et ce système parut si avantageux aux fondateurs du bouddhisme que des ordres de femmes furent même créés, et répandirent ainsi, jusque chez un sexe dont le brahmanisme orgueilleux n'avait jamais tenu grand compte, les principes de la foi nouvelle (3). Or, de tout temps, les congrégations religieuses furent de puissants foyers de prosélytisme et de propagande, et les confréries bouddhistes ne faillirent pas à cette règle. Avec quelque exagération peut-être, dans la forme du moins, Veth les compare aux Jésuites d'Europe (4), mais il est certain

(1) Barth, op. cit., III, p. 109.

(2) Kern : Geschiedenis, I, I, I, p. 85. *Ibid.*, p. 157.

(3) Barth, op. cit., III, p. 122. Voir Mrs Mary Summer : *Les religieuses bouddhistes depuis Sakya Mouni jusqu'à nos jours*, 1873.

(4) Veth, *Java*, I, III, pp. 86 sqq.

que leur action dut être éminemment puissante et leur influence singulièrement considérable dans l'œuvre d'expansion de la religion bouddhique. Parmi ces fidèles enthousiastes, qui, dans l'espoir du bienheureux nirvâna, se groupaient autour du bouddha d'abord, et ensuite autour d'un chef reconnu et animé de l'esprit du divin maître, l'ardeur de conversion et de propagande devait être considérable, et, la vie en commun réchauffant en les concentrant ces sentiments de prosélytisme et d'expansion religieuse, ces confréries devenaient, comme nos couvents de moines européens, de véritables foyers de prédication et de véritables sociétés de missionnaires. Nous pouvons même affirmer qu'entre elles ces diverses confréries entretenaient des rapports réguliers basés sur l'unité d'une foi commune, et le voyage qu'entreprit au ve siècle de notre ère le prêtre bouddhiste Fa Hian nous prouve que les relations étaient fréquentes entre les communautés qui, sur divers points de la terre, cultivaient la doctrine religieuse de Çakya Mouni. C'est en effet un curieux document sur l'esprit bouddhiste et sur son expansion au dehors, du moins dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, que ce voyage dont le Foë Koue Ki, édité et commenté par M. de Remusat, nous indique les étapes et les péripéties. Les motifs en sont précisément dans un trouble profond que des causes extérieures avaient introduit au sein des communautés. Mais, cela dit, et en reconnaissant par cette relation l'affinité et les rapports de confraternité qui existèrent dès cette époque entre les communautés bouddhistes, il ne faut pas demander à Fa Hian des renseignements d'autre sorte : peu lui importe tout ce qui ne touche pas de très près au sujet pour lequel il a quitté sa patrie ; il visite ses coreligionnaires, rien de plus (1) ; et, sur ce point même, ses évaluations numériques pourraient être assez souvent critiquées.

La relation de Fa Hian nous montre du moins à quel point la formation des congrégations eut une puissante influence sur l'expansion du bouddhisme ; mais cette influence, pour importante qu'elle ait été, ne fut pas la seule ni même la plus considérable, et il semble bien que la doctrine bouddhique n'eût pas atteint à une aussi remarquable fortune, si des qualités intimes

(1) Foe Koue Ki, ch. I, p. 1. Id. Introduction, p. LV : Mémoire géographique.

issues de l'esprit même que le fondateur avait donné à ses disciples, ne lui avaient pour ainsi dire facilité la tâche, ouvert les voies et rendu possibles chez les populations les plus diverses les plus étonnants progrès. Et d'abord le brahmanisme, il faut bien le dire, était essentiellement la religion de l'égoïsme, égoïsme de caste sans doute, mais qui incitait naturellement chaque homme à se cantonner dans la catégorie dont il faisait partie et à regarder tous ceux des autres catégories comme de véritables étrangers, envers lesquels il n'existait guère d'autre obligation que celle d'une vague charité toujours trop libre et trop aléatoire pour revêtir l'aspect d'une véritable fraternité. C'est ce système que les brahmanes appliquèrent à Java, et qui, en leur donnant le pouvoir, en leur attirant même l'alliance intéressée et politique des indigènes, laissa toutefois subsister au sein de la nouvelle société la plus entière et la plus irréductible division. Le bouddhisme au contraire est essentiellement altruiste, et la grande renonciation de Gaumata, en donnant comme base à la nouvelle doctrine le mépris tout au moins relatif des biens de ce monde, ouvrait aux disciples à venir une voie bien autrement aisée à suivre dans les relations avec les autres peuples et dans l'œuvre d'expansion au dehors (1). Ce même dédain des biens terrestres conduisait la société bouddhique à porter au pouvoir établi quel qu'il fût le plus sincère et le plus profond respect : tandis que le brahmane, cantonné dans son orgueilleux isolement, n'admettait d'autorité politique que celle de ses rajahs et d'autorité religieuse que le prestige moral de ses brahmes, le bouddhiste, désireux avant tout d'échapper, en se réfugiant dans le nirvâna sauveur, aux difficultés journalières de la vie, acceptait sans hésiter les chefs que la nature ou le hasard lui donnait, se pliait aux usages, aux lois des peuples chez lesquels il venait s'établir, apprenait leur langue, entrait avec eux en relations étroites, essayant de les convaincre et de les convertir en pénétrant leurs idées, leurs besoins, leurs plus secrets sentiments : l'instruction religieuse, la direction de conscience, l'art pastoral sont, comme l'a très bien montré Barth, une création des prêtres bouddhistes (2). Enfin, et comme malgré lui, l'apparition du

(1) Barth, op. cit., III, p. 118.

(2) Barth, op. cit., III, p. 119-120. — « Le bouddhisme, d'une part, le

bouddhisme était funeste à la société telle que la concevaient et l'avaient organisée les brahmanes : sans avoir aucunement, nous l'avons dit, l'esprit de révolte, la nouvelle religion tendait à l'égalité et portait un rude coup au système des castes (1). « Le brahmanisme était hostile, n'admettait pas de rapports avec l'étranger; le bouddhisme était cosmopolite (2). » De là l'hostilité que dès la première époque les brahmanes vouèrent à Bouddha et à ses disciples, les luttes qui s'ensuivirent, la persécution sans cesse grandissante en présence de la résistance et de l'esprit très caractérisé de néophytisme qui animait les moines de ces couvents. Çakya Mouni lui-même avait eu à lutter contre les brahmes (3), mais, si ceux-ci avaient pu tout d'abord laisser et négliger l'homme isolé, l'énorme mouvement d'expansion de la doctrine religieuse et des idées sociales de cet homme leur montra bientôt qu'il s'agissait, non pas d'un simple pèlerin, d'un de ces prédicateurs de fortune si fréquents en Asie et contre lequel pût suffire l'indifférence jointe à une médiocre surveillance, mais d'un véritable mouvement d'idées, mouvement redoutable qui pouvait emporter jusqu'aux derniers fondements de l'antique société. Alors commença la lutte véritable entre les deux reli-

musulmanisme de l'autre, concoururent, à des époques diverses et par des moyens opposés, à modifier les idées et les institutions des peuples asiatiques. Les mahométans durent plus de conversions au glaive qu'à la parole, et, du cap de Racca jusqu'aux pieds de l'Himalaya, leur prosélytisme ne s'étendit que par la guerre et le pillage. Les apôtres du bouddhisme, au contraire, répandus en foule au milieu des camps des Mongols, osaient parler de morale, de devoir, de justice aux conquérants qui venaient d'envahir, de dévaster l'Asie » (Foë Koue Ki. Introduction, p. xv).

(1) Nous ne saurions admettre dans son intégrité la théorie de Barth (op. cit., III, pp 122-131) d'après laquelle le bouddhisme aurait attaqué et atteint par excellence la caste brahme; il y a là, nous semble-t-il, une interprétation quelque peu erronée du système des castes qui forme la base du monde brahmanique. Assurément la caste brahme est la plus élevée et celle qui devait souffrir le plus d'un nivellement absolu et complet, mais toutes les autres étaient également menacées par cette religion nouvelle aux tendances égalitaires. Il faut avoir vu de près la société brahmanique pour savoir à quel point les différentes castes sont jalouses chacune de son statut particulier et refusent toutes d'admettre n'importe quelle confusion ou quelle égalité (Observations personnelles, 1900-1901).

(2) Barth, op. cit., III, pp. 122-131.

(3) Kern, op. cit., I, I, I, p. 161 sqq. — Barth, op. cit., III, pp. 110-122.

gions, chacune combattant, non seulement pour la domination des hommes, mais pour sa propre existence, et cela avec une ardeur d'autant plus grande que les conditions respectives étaient loin d'être absolument égales. Si le brahmanisme était prêt à la domination et remarquablement organisé dans ce but, il était trop désuni par le système même des castes pour pouvoir aisément engager une lutte sérieuse : il excluait, il proscrivait, il ne combattait pas ; le bouddhisme, au contraire, où tous les fidèles étaient égaux, était en outre, par ses congrégations et son monachisme qui disséminaient sur tous les points des forces puissantes, merveilleusement outillé pour la guerre et particulièrement préparé à ce rôle de combattant que lui imposaient les événements après son propre fondateur. La défaite même favorisait ses penchants et sa propre nature : tandis que les brahmanes, par suite de l'isolement radical des castes, éprouvaient de sérieuses difficultés à émigrer en masse et à aller fonder au dehors de nouvelles sociétés, le prosélytisme, l'expansion au dehors, par conséquent l'émigration elle-même étaient le but et pour ainsi dire la raison d'être du bouddhisme. Et c'est ainsi qu'après toutes les autres causes, la proscription prononcée par l'église officielle obligea les sectateurs de bouddha à se réfugier dans le sud de l'Inde, puis en Birmanie, dans l'Iran et les pays adjacents, à Ceylan, à Java et dans toutes les îles voisines.

A Java, l'introduction de la nouvelle doctrine ne fut pas l'occasion d'une révolution, d'un bouleversement politique : les bouddhistes, nous l'avons dit, possédaient une merveilleuse aptitude à se plier aux conditions extérieures, à se soumettre aux chefs politiques quels qu'ils fussent. Mais il semble bien que leur succès fut complet auprès des masses, et que, dès l'époque des grandes prédications des VIIe et VIIIe siècles, leurs prêtres acquirent sur les populations indigènes la plus considérable influence. Vivant d'ailleurs au milieu des Javanais, parlant leur langue et s'assimilant leurs mœurs, prêchant une doctrine qui, au rebours des théories brahmaniques, tendait à l'absolue égalité de tous les hommes et à un idéal commun, le nirvâna, libérateur unique de tous les êtres humains, les disciples de Bouddha devaient influencer puissamment l'esprit de ces cultivateurs épris d'indépendance et de liberté individuelle et que le brahmanisme triomphant, tout en respectant leurs coutumes et leurs privilèges

intimes, avait tout naturellement relégués au dernier rang, au-dessous même de la dernière de ses castes. Aussi les temples bouddhiques s'élèvent-ils en grand nombre dans l'île, et non pas sur le sommet des montagnes, en des lieux isolés, connus et fréquentés seulement par les prêtres et leurs servants, mais pour ainsi dire en pleine campagne, au milieu des populations agricoles des vallées, ouverts également à tous, et formant, en face des confédérations politiques, comme les centres de confédérations religieuses dans lesquels se groupaient également les individus des classes les plus diverses : Boeroboedoer et Prambanan sont les deux plus fameux de ces temples, et le premier surtout, encore aujourd'hui admirablement conservé, reste comme le plus magnifique exemple de l'étendue et de la puissance de la société bouddhique (1).

Le temple de « Boeroe Boedoer » ou « Bara Boedoer, » c'est-à-dire de « Bara Boedha, » l' « immense Bouddha » n'est pas le plus ancien des temples bouddhistes de Java puisque sa construction, d'après les auteurs modernes, remonte seulement au IXe siècle, soit près d'un siècle après le triomphe définitif à Java de la doctrine de Çakya Mouni, mais c'est assurément le plus considérable et le mieux conservé. De là viennent sa célébrité chez les voyageurs modernes et aussi son importance pour l'histoire de la colonisation hindoue à Java : c'est lui qui nous enseigne,

(1) Nous pouvons faire la même remarque pour presque tous les pays où domine l'une des deux religions brahmanique ou bouddhique. Dans l'Inde, les temples de la religion de Brahma ou de Siva sont des pagodes enclosos fermées à la masse des fidèles et rachetant par leurs hautes murailles ce que la nature assez plate du pays ne leur permettait pas de trouver dans un isolement naturel. En Birmanie, pays plus montagneux, les pagodes bouddhiques semblent s'être à dessein élevées au milieu des populations qu'elles réunissaient dans la prière commune. Elles ne sont pas encloses et sont ouvertes à tous, aussi bien celles de Rangoon que les « 450 pagodes » de Mandalay, les pagodes d'Ava et d'Ahmarapura, celles de Katha, et la Bell Pagoda de Mingoon. Les petits sanctuaires de Sagaing et des environs de Kiaukse, comme d'une façon générale tous les monuments religieux des bords de l'Iraouaddy, ne doivent leur position élevée qu'à la crainte continuelle des inondations contre lesquelles d'ailleurs ils constituaient un refuge à la fois religieux et matériel (Observations personnelles 1900-1901).

mieux que toute autre chose, ce que dut être dans l'île cette nouvelle société gagnée et convertie aux doctrines bouddhistes, et dont le dévouement à la foi nouvelle qui l'affranchissait pouvait édifier, au prix des dépenses et du travail de tous, ces énormes monuments et achever ces merveilleuses sculptures. Il s'élève sur une petite colline (1), aux pentes assez raides et couvertes de cailloux et de terre végétale, au milieu de la grande vallée qui réunit Djocjakarta à Magelang, à peu de distance de Moetilan Kamp. Bien qu'il ne réponde peut-être pas tout à fait à l'idée que peut s'en faire, d'après les descriptions des voyageurs, le lecteur européen, et qu'une certaine désillusion saisisse en sa présence, le temple de Boeroeboedoer a toutefois grand air quand, en débouchant sur le sommet, après une pente raide et au sortir des cocotiers et des autres arbres qui en ont caché pendant longtemps la vue, on se trouve en présence de cette énorme masse de pierre travaillée et sculptée dont le temps n'a pas encore pu détruire la délicate beauté. Essayons donc, à l'aide des diverses relations des voyageurs, et en usant des constatations qu'il nous a été

(1) Observation personnelle 20 juin 1900. — Nous signalerons simplement ici une croyance assez répandue chez la plupart des colons européens et qu'il nous a été donné d'entendre exposer souvent à Java, d'après laquelle la colline où s'élève aujourd'hui le temple de Boeroeboedoer aurait subi dans l'histoire de profondes modifications. Suivant cette croyance, ladite colline n'aurait pas toujours existé; elle aurait, d'autre part, jadis recouvert tout le temple, et le déblaiement, aujourd'hui encore, n'en serait que partiellement accompli. Nous n'avons pu retrouver les origines de cette idée curieuse, et tout parle contre sa véracité. Aucun phénomène naturel ne semble avoir pu, depuis le IXe siècle, recouvrir de terres (qui d'ailleurs paraissent présenter un noyau volcanique revêtu d'une énorme couche alluviale) une masse aussi considérable que celle du temple de Boeroeboedoer. Inutile d'ajouter que la théorie, assez commune dans l'île, qui voudrait que les indigènes eux-mêmes eussent construit la colline et recouvert le monument pour lui éviter des profanations des gens des autres religions est aussi insoutenable que possible : outre que le travail aurait été colossal et presque invraisemblable, la disparition des statues montre que cette profanation eut largement lieu. Veth et Junghuhn, Cornélius, Leemans et Corneman sont muets sur ce point. D'ailleurs la base actuelle du Boeroeboedoer semble bien avoir été la base primitive, et les travaux de terrassement qui, au moment de notre passage, se faisaient sur le côté E. de cette base, paraissent uniquement avoir pour but de permettre l'écoulement des eaux ou de faciliter de ce côté l'accès aux escaliers du temple.

donné de faire nous-même, d'esquisser ici l'aspect de cet édifice fameux, véritable type des monuments de la religion bouddhique à Java.

On connaît la formule par laquelle Yule prétendait établir une distinction fondamentale entre les temples bouddhistes et les temples brahmaniques : « Le temple bouddhique, disait-il, est tout à l'intérieur, le temple hindou (brahmanique) est tout à l'extérieur. » Ce n'est là malheureusement qu'une formule, et, comme toutes les formules, elle n'a qu'une exactitude relative. Si parfois les pagodes des brahmanes offrent aux yeux des fidèles les images multipliées de Siva et de Vichnou, et transportent ainsi à l'extérieur le culte et l'adoration, du moins le sanctuaire et l'enceinte elle-même des prières sont-ils, nous l'avons vu, toujours rigoureusement cachés aux yeux de ceux que leur caste n'appelle pas à y pénétrer ; si, d'autre part, dans les sanctuaires bouddhiques, la statue de Bouddha reste au fond du temple, l'accès en est aisé, l'invocation permise à tout fidèle, et, tout au dehors, les bas-reliefs, les sculptures diverses, en blocs isolés dans des niches ou gravées dans la pierre, n'ont pour but que de raconter aux visiteurs fidèles et aux voyageurs profanes la vie et les exploits du divin prophète. Il serait difficile, en tout cas, d'appliquer la formule de Yule au monument qui nous occupe. Tout est extérieur dans le temple de Boeroeboedoer, tout se voit clairement au grand jour, sans qu'il soit besoin, pour s'en instruire, d'appartenir aux rangs d'une caste privilégiée. Et c'est en cela que ce temple nous paraît, plus que tout autre, représenter le bouddhisme triomphant à Java, parce que, mieux que tout autre, il en représente les instincts profonds et les desseins politiques. Ainsi, de la colline où il s'élève, dominant de sa masse les vallées qui viennent se réunir à son pied, le monument de Boeroeboedoer présentait aux fidèles qui pouvaient le contempler de loin comme le résumé du culte auquel il appelait tous les hommes, et que tous les hommes, sans distinction d'origine ni de classe, pouvaient venir y apprendre ; et, au sommet, Bouddha triomphant, dans la « dourga » qui surmontait le temple et se voyait de plusieurs lieues à la ronde, symbole de la consolation suprême dans la résignation volontaire et quelque peu dédaigneuse aux malheurs du monde, symbole aussi du bien triomphant malgré tous les efforts de l'esprit mauvais, de cette justice

éternelle qui donne finalement à chacun son dû, et, en fin de compte, abaisse les méchants et les coupables sous le malheur mérité en même temps qu'elle élève les bons et les justes à la suprême félicité où se réalise le véritable nirvâna, l'extinction complète de la vie matérielle, de ses faiblesses et de ses misères. Et les théories de pèlerins qui, d'étage en étage, en montant les marches du monument, arrivaient au sommet, pouvaient croire, quand ils adressaient à Bouddha leurs prières et leurs offrandes, qu'ils étaient arrivés eux aussi dans un horizon plus pur, qu'ils avaient, pour un moment du moins, atteint la vie idéale, l'éternel bonheur, bien au-dessus des misères de la vallée dont leurs yeux dominaient et embrassaient aux quatre coins de l'horizon tout le vaste panorama.

Comme construction, le Tjandi Bara Boedoer mérite également d'attirer et de retenir notre attention. Wallace, qui l'avait visité, admirait son dôme central de 50 pieds de diamètre entouré d'un triple cercle de constructions comprenant 72 tours, sa surface de 620 pieds carrés et sa hauteur de 100 pieds ; « il n'est, disait-il, comparable qu'à la grande pyramide d'Egypte (1). » En somme, et sans nous attacher à des détails d'architecture que notre manque de compétence et le cadre restreint de cette étude nous défendent d'aborder, et sans nous égarer dans des évaluations de mesures qui ne rentrent nullement dans notre sujet, nous pouvons affirmer que le temple de Boeroeboedoer, vu surtout l'époque à laquelle il fut construit, représente un des plus remarquables efforts de l'activité humaine. Veth a étudié dans tous ses détails cette magnifique construction et en a su estimer l'importance et les principales dimensions (2). Les terrasses encore aujourd'hui couvertes de dalles de pierre représentent un travail considérable, étant donné que la première, celle où l'on aborde au haut du premier escalier, ne constitue pas un cube de moins de 6358^{m3} (3). Les sculptures qui remplissent les galeries, et qui toutes racontent l'histoire de Bouddha, nous donnent aussi une haute idée du talent et des connaissances des artistes de ce temps : nulle part ne manque l'unité, la concor-

(1) Wallace : *Malay Arch.*, VII, pp. 80-81.
(2) Veth : *Java*, I, IV, pp. 121-142.
(3) Id., I, IV, p. 125.

dance entre les diverses parties du bas-relief; partout le sujet est le même et partout les différentes pièces tendent à celle qui en est le vrai centre, la figure de Bouddha avec le lotus sacré vers qui tout se dirige. La « dourga » qui, au sommet, entourée de niches secondaires, domine les six terrasses du temple, est un des plus remarquables spécimens de l'architecture bouddhiste : sa voûte en plein cintre, coupée en son centre d'un tiers-point au travers duquel un orifice circulaire était ménagé, a pu braver les siècles et reste encore aujourd'hui debout et presque entière, bien que, depuis longtemps sans doute, les matières qui réunissaient les pierres aient disparu. Tel est ce monument qui a résisté au temps, aux actions naturelles des eaux et de la chaleur, et que le voisinage du G. Galoengoeng et du G. Merapi n'a pu ébranler depuis bientôt onze siècles. Les intempéries, la pluie, le soleil, ont disjoint des pierres, notamment sur la paroi interne des rebords extérieurs des terrasses, et au sommet de l'édifice, plus exposé que toute autre partie aux influences climatériques. L'invasion étrangère, le fanatisme et le bigotisme musulman, ont encore contribué à ruiner le temple, lui ont enlevé la plupart de ses statues, notamment la grande statue de Bouddha qui occupait la « dourga », aujourd'hui déserte et envahie par la mousse. Mais, tel qu'il est, après toutes ces mutilations dues aux hommes autant qu'à la nature, le Boeroeboedoer ne nous en apparaît pas moins comme le principal témoin de la période bouddhiste à Java, témoin qui à lui seul nous indique clairement quelle ardeur de foi et quel enthousiasme dut exciter, sur cette terre déjà conquise aux croyances brahmaniques, la doctrine issue des prédications de Çakya Mouni (1).

Non loin de Boeroeboedoer, plus à l'E., sur la route qui va de Djocjakarta à Soerakarta, se trouve la dessa de Prambanan, où s'élèvent les ruines d'un sanctuaire fameux qui lui aussi semble être de la belle époque du bouddhisme à Java. Les temples qui le composent sont en somme, en raccourci d'une part pour chacun d'eux, considérés d'autre part dans l'ensemble des nombreux édifices qu'ils comprennent, une reproduction parfois identique, mais le plus souvent très ressemblante des terrasses et des bas-reliefs du Boeroeboedoer, et seule une étude minutieuse et dé-

(1) Observations personnelles, 20 juin 1900.

taillée pourrait retrouver dans la facture et dans les ornements des différences de style et de dogme que Veth lui-même ne semble pas avoir particulièrement considérées. Sans entrer dans des détails, dont l'examen nous entraînerait, semble-t-il, trop loin, nous pouvons faire, du moins, sur les temples de cette région quelques observations fondamentales. D'abord il s'en faut de beaucoup que les temples de Prambanan soient uniquement des monuments bouddhiques : alors que Boeroeboedoer est tout entier consacré à la glorification de Bouddha, à l'histoire de sa vie et de son œuvre, et conduit en fin de compte au culte du nirvâna, le temple de Kali Bening, le plus important de Prambanan, présente des traces indubitables d'une influence brahmanique du culte de Siva, et Veth qui en fait la remarque observe que des trois loges qui couronnent l'édifice, celle du N. est consacrée à la « dourga », celle de l'O. à Ganesa, celle du S. à Siva (1). L'aspect même de l'édifice est absolument nouveau : les bas-reliefs sont plus travaillés, plus fouillés qu'à Boeroeboedoer, mais moins grandioses et moins imposants ; on sent moins que là le souci de la glorification du maître, de l'élévation des idées vers une doctrine philosophique et monacale. Ensuite les temples de Prambanan ne s'élèvent pas, comme celui de Boeroeboedoer, au sommet d'une colline d'où l'œil embrasse et domine toute une série de vallées. Le voyageur qui, allant de Djocjakarta à Soerakarta, les aperçoit à gauche de la voie ferrée, croit voir les ruines d'un village bien plutôt que des temples (2), et la plaine fertile qui les entoure ne paraît pas dominée par eux comme la plaine de Moetilan et de Magelang semble l'être par le sanctuaire de Bouddha.

Peut-être y a-t-il entre ces deux observations autre chose qu'une simple opposition extérieure, et la différence de site a-t-elle des rapports étroits, logiques et naturels avec l'évolution constatée du culte de Bouddha. En fait, quand furent élevés les temples de Prambanan, au XIe siècle selon Raffles, les conditions avaient bien changé depuis le moment où les pèlerins bouddhiques avaient, deux cents ans auparavant, fait élever le splendide monument du Boeroeboedoer. Le bouddhisme n'avait plus à se faire accepter ;

(1) Veth : *Java*, I, IV, p. 158.
(2) Observation personnelle, 22 juin 1900.

il n'était plus la religion nouvelle, il était la croyance générale du pays. Des collines au sommet desquelles il installait les monuments de sa foi comme un appel partout visible aux populations encore récalcitrantes, il était descendu dans la plaine, et le temple, sanctuaire isolé et qu'il fallait aller chercher sur la hauteur à Boeroeboedoer, était, à Prambanan, le lieu de prière connu de tous et facile d'accès, que la confiance et la foi suffisamment ferme des populations environnantes protégeaient dès lors suffisamment pour qu'il n'eût plus besoin de s'élever au dessus d'elles de façon aussi sensible. Ne l'oublions pas, l'Asiatique, par son éducation politique et par la paresse naturelle qu'il tient de son climat à pénétrer le fond des choses, fut toujours un formaliste, et cette descente du temple bouddhiste de la montagne à la plaine eut toute l'importance d'une révolution. Mais, comme toutes les religions, en se mêlant à la masse du peuple javanais, le bouddhisme, en même temps qu'il étendait ses limites, perdit en pureté ce qu'il gagnait en extension. Comme le christianisme vainqueur avait dû, pour assurer sa victoire, accepter dans la forme nombre de pratiques issues de l'antique religion romaine, le bouddhisme, triomphant au fond, trouva devant lui une foule de croyances particulières, obscures sans doute, mais solidement ancrées dans l'esprit du peuple de la plaine, et auxquelles les Javanais, orientaux et paysans à la fois, ne devaient pas facilement renoncer. C'était, pour la nouvelle doctrine, une question de vie ou de mort, de triomphe complet ou d'échec assuré : Siva, la destruction, que craignaient toujours ces voisins des volcans, Ganesa, la sagesse, qui guidait l'homme dans sa vie et le préservait des erreurs, entrèrent dans le panthéon bouddhiste, et, sacrifice de pure forme, vinrent, pour rendre possible son triomphe, prendre place sous les traits consacrés par plusieurs siècles d'usage dans les temples de Prambanan à côté des images de Çakya Mouni. C'est en somme le phénomène éternel qu'on retrouve à l'origine et à l'établissement de toutes les religions, et celles d'Occident comme celles d'Orient ont dû se soumettre à la même loi.

Nous retrouverions le même fait en faisant l'étude complète des autres ruines que Java nous présente de la période bouddhique, car, en dehors de Boeroeboedoer et de Prambanan, nombreux sont les temples, sanctuaires de toute dimension, statues et autres monuments que le bouddhisme a semés sur toute la surface de

l'île. Dans le Tengger, la religion bouddhiste pénétra beaucoup moins, mais elle semble au contraire avoir sérieusement empiété sur le brahmanisme dans la région comprise entre Ardjoeno et Penanggoengan. Les régions avoisinant Madioen, l'ancien royaume de Daha, entre Kediri et Madioen et la résidence elle-même sont riches en ruines de l'époque bouddhique. Le pays de Kediri présente le Tjandi Panataran consacré au culte de Bouddha et où se remarquent plusieurs traces de l'ancienne religion des Hindous (1). Mais cette partie de l'île est surtout remarquable par les ruines de Keling et de Singosari, auxquelles doit s'ajouter le temple important de Tampoeng.

C'est là essentiellement une région de ruines, reste sans doute d'un ancien état florissant, mais qui ne peut nous donner aujourd'hui que de très faibles renseignements. Pourtant tout nous fait croire que nous ne nous trouvons pas ici en présence d'un de ces grands épanouissements du bouddhisme dont Boeroeboedoer et Prambanan nous fournissent encore les magnifiques témoignages. Il semble bien plutôt que, dans ces régions où le relief compliqué divisait naturellement le pays en une foule de vallées, de centres de vie restreints, nous nous trouvions en présence d'une série de communautés bouddhiques ayant chacune son sanctuaire et ses prêtres, se reliant entre elles par une foi générale commune, mais présentant dans leur constitution intime des différences notables, souvent même des nuances religieuses issues d'un mélange avec les autres cultes voisins, mélange d'autant plus aisé et d'autant plus fréquent sans doute que la petite communauté bouddhique avait moins de force et possédait une moins grande facilité de résistance aux influences étrangères. C'est d'ailleurs le même phénomène que nous remarquons à Singasari situé sur le territoire de Malang, partie méridionale de Pasoeroean, sur la route postale, à 15 km. environ de Malang. Là encore comme à Prambanan, comme dans le territoire de Keling, l'idée religieuse populaire transforma et fit plier devant elle la pure doctrine de Bouddha, et, ce que le brahmanisme orgueilleux et dominateur n'eût jamais consenti à faire, le bouddhisme, religion de l'égalité, religion de moines et de congrégations, l'accepta, sacrifiant ainsi quelque chose de sa doctrine primitive à la cause de l'expansion

(1) Veth, *Java*, I, IV, pp. 177-183.

au dehors et de la conversion pour laquelle il se croyait né. A Toempang, dans la résidence de Gasoeroean, au N.-E. et non loin des ruines du Tjandi Kidal, s'élevait également un temple important dont les restes, explorés par Verbeek, atteignent encore 2 mètres de haut. On n'y trouve guère, il est vrai, que des traces du culte bouddhique, dont les statues se voient aujourd'hui au musée de Batavia. Mais ce temple qui, à l'époque où il élevait encore en entier l'ensemble de ses constructions, était sans contredit, après les monuments de Boeroeboedoer et de Prambanan, l'un des plus grands et des plus remarquables édifices de l'île, doit vraisemblablement sa pureté dogmatique à sa position même assez proche en somme de la côte N. de l'île, en une région où les Javanais s'étaient peu aventurés, où les Tenggerais ne venaient guère, et qui ne comprenait, dès les premières années de l'immigration hindoue, que des villages de Malais, agglomérations de marins vivant sur le pays où les avaient conduits leurs voyages, et n'ayant pas, comme les paysans de l'intérieur, de ces croyances intimes presque indéracinables, qui s'imposaient même à une religion comme le bouddhisme par essence révolutionnaire et réformatrice. D'ailleurs, si l'on pénètre à l'E. dans l'intérieur des terres, au S. de Besoeki et de Panaroekan, sur les flancs du Lemongan, de l'Idjen et du Raon, on voit se produire partout ce mélange entre la religion bouddhique, nominalement triomphante, et les croyances indigènes, épurées et personnifiées par la doctrine brahmanique, qu'aucun effort ne pouvait arracher de l'esprit de ces paysans trop soumis journellement à l'action des phénomènes naturels pour pouvoir en perdre jamais le souvenir et la crainte (1).

L'histoire politique de la domination hindoue est du moins à peu près indépendante des transformations religieuses que subit l'île pendant la longue période de cette domination. Le brahmanisme avait installé ses prêtres et ses rajahs aux lieu et place des anciens chefs du pays, et si les prêtres perdirent, à l'arrivée d'une nouvelle doctrine, une bonne part de l'influence qu'ils s'étaient arrogée, mais qui, nous le savons, ne reposait pas sur un consentement unanime du peuple à leurs théories,

(1) Observations personnelles, 26 juin, 1er juillet 1900.

les rajahs, princes et rois, n'en continuèrent pas moins à régner sur des hommes chez qui l'arrivée de prédicateurs nouveaux et l'introduction de nouvelles croyances n'avaient nullement altéré l'esprit de respect et de soumission. Les bouddhistes, sans doute, prêchaient l'égalité des hommes et offraient à tous indistinctement l'idéal du nirvâna, mais avec tout cela ils respectaient profondément le pouvoir établi, s'y soumettaient sans murmures et sans difficulté, et leur arrivée, leur présence dans l'île, ne troublaient en rien l'ordre de choses créé et maintenu jusque là par les princes de race hindoue. C'est donc avec raison, nous semble-t-il, que Raffles et après lui Veth, ne font aucune distinction, dans l'histoire de la domination hindoue à Java, entre les deux grandes périodes que nous avons dû distinguer dans l'histoire des courants ethniques qui portèrent dans l'archipel asiatique les hommes et les croyances de l'Hindoustan. C'est bien ainsi que nous apparaît cette domination hindoue, du 1er siècle de notre ère à l'arrivée des chefs musulmans, domination qui, en même temps qu'elle ruinait sans doute à la longue les ressources naturelles de l'esprit indigène, et, qu'en pliant à une règle uniforme tous les peuples et toutes les tribus qu'elle avait réussi à atteindre, elle enlevait à chacun de ces groupes une bonne part de leurs qualités natives, sans pouvoir, faute de relations suffisamment étroites et constantes, leur donner une part équivalente de ses propres vertus, eut du moins cet effet de resserrer partout en un faisceau plus étroit l'ensemble irrégulier et décousu des communautés indigènes, de les amener à la vie nationale, de les préparer à la vie politique, en même temps qu'elle leur apportait les moyens d'action nécessaires à une utilisation économique du pays plus complète, à un bien-être matériel plus réel et plus durable (1).

De tous les princes qui établirent et continuèrent à Java la domination indoue, le premier est Adji Saka, qui monta sur le trône en l'an 78 de notre ère : on le dit dans les légendes d'origine divine, et c'est sous le nom de Praboe Djaja Baja qu'il aurait conduit à Java la première colonie venue de l'Inde ; le nom sous lequel nous le connaissons ne serait que l'union du mot hindou

(1) Cf. Birnie : De invloed van de Hindoe-beschaving met betrekking, op Java. Deventer, 1881.

Saka (nomade) avec le mot javanais Adji (prince) (1). Sur ce prince fondateur d'une nouvelle domination nous savons peu de choses. « Les renseignements sur le véritable caractère d'Adji Saka, dit Raffles, sont variés. Plusieurs le représentent comme un grand et puissant prince qui établit à Java une grande colonie que l'épidémie le contraignit ensuite d'abandonner. Suivant d'autres, ce fut un saint, une divinité qui, dans son voyage vers Java, sautait par-dessus les montagnes, les îles et les continents. On s'accorde, au reste, à lui attribuer la première introduction des lettres du gouvernement et de la religion. La seule trace d'une civilisation antérieure est la tradition qu'avant ce temps il existait un code de justice nommé *Soleil et Lune* dont les peines paraissent avoir été sévères (2). » C'est ce code qu'Adji Saka passe pour avoir réformé, et ses ordonnances semblent avoir été en usage jusqu'au temps de Janggala (900) et à l'établissement de Madjapahit (1300) (3). Nous nous trouvons donc bien en présence d'une simple prise de pouvoir politique, d'un simple perfectionnement du régime déjà établi : les souverains hindous ne firent pas autre chose, et leur domination se substitua ainsi sans peine à celle plus nominale que réelle des chefs de confédérations javanaises. Mais, sur les princes qui suivirent nous sommes fort peu renseignés : les auteurs qui nous en font l'histoire n'osent porter eux-mêmes sur ces règnes des affirmations précises. Raffles suppose même, d'après les légendes dont il a pu recueillir les renseignements, que la religion, les arts, les mœurs de l'Inde furent introduits à Java par un brahmane nommé Tritresta que suivirent nombre d'émigrants, d'où l'assimilation qu'on en fit

(1) Veth : *Java*, I, II, p. 16 : « Adji Saka is eene verbinding van het Javaansche word Adji, vorst, en het Sanskriet woord Sjâka is bij de oude Hindoes de algemeene naam voor de nomadische barbaren, die de Grieken Skythen noemden. Met den Sjâka-vorst is de Skytisch-vorst Kanishah bedœld, die de Indus-streek veroverde. »

(2) Raffles, op. cit., II, X, p. 72.

(3) Raffles, op. cit., II, X, p. 72. — Sur le code *Soleil et Lune*, Raffles s'exprime ainsi : « A chief was bound to make restitution of the property stolen, and to pay in addition a fine in cattle of produce ; and if the theft was considerable, he became the slave of the injured party or his relations, without, however, being transferable to another master : murder was not punished bhy death, but by a heavy fine, and perpetual servitude in the family of the deceased. »

avec Adji Saka (1). Enfin, vers 700, une dynastie hindoue gouvernait, d'après les traditions, le centre de Java. C'est alors aussi que se fonde le royaume de Keling, dans les territoires occupés aujourd'hui par la résidence de Kediri. C'est au IXe et au Xe siècle que la civilisation hindoue se développe particulièrement à Java : un texte de 860 mentionne l'organisation en castes de la société brahmanique de l'île (2), et, au Xe siècle, se fonde le royaume de Mataram, résidence des princes hindous du centre de Java, et où l'Islamisme devait plus tard obtenir son plus brillant succès. Mataram, sous Mpoe Sindok, fut un état prospère, état agricole au sol riche et fertile, abrité par les montagnes de trop fréquentes incursions étrangères, et auquel le Kali Solo offrait, notamment à l'époque de la mousson d'E., une voie naturelle vers les régions de Janggala, le Kali Brantas et la mer. Mais Mataram n'était qu'un des états hindous de Java. Plusieurs autres s'élevèrent pendant cette période, et, au XIe siècle, la suprématie passa au royaume de Mendang Kamoelan, ancienne colonie d'après les traditions indigènes qui en font remonter l'origine au VIIe ou même au VIe siècle, mais qui semble, d'après le manuscrit étudié par Raffles et annexé à l'Aji Jaya Baya, n'avoir commencé qu'en 1002 à jouer un rôle important dans l'histoire de la domination hindoue à Java (3). C'est l'époque de la fondation d'une grande société bouddhiste dont les temples de Prambanan (autre nom de Mendang Kamoelan) sont aujourd'hui les témoins, qui prirent au XIe siècle vraisemblablement la place d'anciens sanctuaires brahmanes du VIe ou du VIIe siècle d'ailleurs pénétrés dès ce temps par les croyances bouddhistes, et par le culte des idoles, vraisemblablement de même origine, que les navigateurs apportaient de la Chine et du Japon (4). En 1112, l'un des princes de ce

(1) Raffles, op. cit., II, X, p. 75.

(2) Veth, *Java*, I, II, p. 41.

(3) Voir Raffles, op. cit., II, X : les listes de souverains hindous de Java qui occupent les pages 85-86 et 87. La première est dressée d'après le manuscrit annexé à l'Aji Jaya Baya (p. 85) ; la seconde est établie d'après les manuscrits de l'est de Java, de Soemenep et de Bali, réunis par Nata Kusùma, panambahan de Soemenep (p. 86) ; la troisième est faite conformément aux légendes recueillies par Kiai Adipati Adi Manggala, ancien régent de Demak.

(4) Raffles, op. cit., II, X, p. 91. « Abundance of idols and idol carvers,

royaume, laissant la couronne à son frère cadet Praboe Moending Sari, partit en voyage, résida dans l'Inde, s'y convertit à la foi musulmane et prit le nom de Hadji Poerwa. Il revint accompagné d'un arabe du pays de Koeje, descendant de Said Abas, et essaya en vain de convertir son frère et sa famille à sa nouvelle foi. Tous deux après cet échec se retirèrent vers l'O. et s'établirent à Padjajaran, dans le district de Bogor et dans le voisinage du moderne Buitenzorg. Mais, ayant encore échoué, Hadji Poerwa quitta ce pays et alla fonder un asile dans le territoire de Cheribon. plaine alors sauvage inhabitée. C'est la première mention de la religion mahométane à Java (1).

Ainsi, dix siècles durant, la race hindoue demeura sans conteste maîtresse à Java, et, des terres orientales de Kediri et de Janggala aux régions de Mataram et de Buitenzorg, établit ses mœurs ses colons et ses princes. Ce fut une domination assez douce en somme ; respectant les croyances des indigènes que l'organisation en castes n'admettait aucunement au partage effectif de la foi nouvelle mais laissait maîtres de leurs terres et libres dispensateurs de leurs biens, prenant seulement la direction collective de ces communautés isolées et sédentaires, les chefs politiques de l'émigration hindoue s'étaient sans peine installés dans les villes principales, tandis que les castes inférieures allaient exploiter le pays et que les brahmes montaient au-dessus de la masse des mortels adorer une divinité qui ne recevait que d'eux seuls les prières et les offrandes. Les missionnaires bouddhistes, profon-

and priests, arrived in that quarter from several countries beyond sea; and local traditions assert, that at that teime similar emigrations fierst took place to Java and eastern islands. »

(1) Raffles, op. cit., II, X, pp. 103-104. — « Selon ce que nous avons appris dans notre séjour dans les pays soundanais, ce ne serait pas à Buitenzorg qu'on devrait chercher l'ancienne capitale du royaume de Padjadjaran, mais plutôt là où se trouvent à présent les plantations de thé de l'entreprise Parakansalaka dont une des divisions porte encore aujourd'hui le nom de Pakœwon. On peut y reconnaître assez aisément des fossés qui se succèdent les uns aux autres avant d'arriver à un plateau qui fut probablement le centre de la résidence royale, et qui semblent tout à fait avoir été creusés par la main des hommes. En outre, cette place se trouve située beaucoup plus dans le vrai pays soundanais que la ville de Buitenzorg. Quant à la date exacte de la fondation de ce royaume, on a pas pu la découvrir. » Soc. géog. Paris, 1893, I. Eekhout.

dément respectueux du pouvoir politique, investis d'autre part, du fait de leurs croyances et de leurs théories sociales, d'une influence considérable sur le peuple des agriculteurs javanais, aidaient à la domination hindoue en servant pour ainsi dire d'intermédiaires entre les indigènes soumis et les maîtres étrangers. D'ailleurs l'influence hindoue fut loin d'être négligeable et c'est à elle que Java dut en majeure partie l'organisation qu'y trouvèrent les premiers voyageurs européens. Quelle qu'ait pu être, en cette matière, l'œuvre des sultans musulmans et de la société religieuse unifiée qui les accompagnait, il est peu probable qu'avec la seule tendance à la conversion religieuse et au trafic qui les animait, ils eussent pu constituer, comme nous le verrons plus tard, ces puissants états indigènes où ils ne représentaient qu'une faible minorité numérique, et qui purent résister si longtemps et victorieusement aux entreprises des conquérants d'Occident. En fait les Hindous donnèrent aux indigènes de l'île leur première organisation politique : ils leur firent connaître pour la première fois la centralisation à ses différents degrés, celle de l'Etat d'abord que les rajahs réalisèrent en s'appuyant sur l'indifférence des Javanais pour tout ce qui ne touchait pas de près à leurs intérêts et à leurs besoins matériels, et en justifiant cette sorte d'usurpation par l'ordre qu'ils réalisèrent dans leurs empires et par la sécurité au moins relative dont ils payèrent à leurs sujets l'abandon d'une partie de la liberté primitive; la centralisation locale et secondaire ensuite, en introduisant à Java, non pas à proprement parler l'institution des communes comme le veut M. Eekhout (1), car ce groupement primitif existait déjà avec le kampong javanais, mais l'organisation sociale jusque dans ses moindres formes, le village définitivement constitué, ayant un chef indiscuté comme auparavant et des lois locales, des règles qui rendaient impossibles toutes les querelles et toutes les compétitions plus ou moins sanglantes que pouvait permettre l'état précédent de quasi absolue liberté. La réforme du code *Soleil et Lune*, des ordonnances particulières que la tradition rapportait à Adji Saka, le fondateur du nouveau régime, durent, en rassurant les individus sur l'avenir, gagner l'estime et la confiance de la masse des indigènes. C'est

(1) Soc. géog. Paris, 1893, I, Eekhout.

aux Hindous que l'on dut le premier développement de la vie urbaine (1), et ces agglomérations d'hommes que ne pouvaient guère comprendre les paysans javanais, les émigrants venus de l'Inde, accoutumés depuis longtemps à la vue sinon à la pratique de la vie sédentaire autour des palais de leurs princes, se chargèrent de les réaliser. Ce sont d'ailleurs les Hindous qui ont les premiers colonisé l'archipel au sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot. Avec leur civilisation et leur religion, ils y introduisirent des cultures nouvelles, notamment le riz, importé par eux de l'Hindoustan avec lequel ils restaient, au moins dans les premiers temps, toujours en relations ; ils importèrent aussi le djati dont ils plantèrent d'immenses forêts, le coton et l'usage plus général et plus raisonné du buffle pour les travaux agricoles ; on leur dut également à Java une charrue plus perfectionnée, la herse, l'emploi plus judicieux des terrasses et des conduites d'eau pour la culture du riz ; des améliorations au filage et au tissage des étoffes de coton, à la manipulation des métaux, à la fabrication des armes, à la taille des pierres de trachyte, à la fabrication des briques et de la poterie. Ils construisirent et améliorèrent des chemins dans l'île, et enseignèrent aux Malais des procédés nouveaux de construction et de gréement des vaisseaux pour la navigation lointaine dans des mers ouvertes. La musique javanaise, le wajang et le gamelang, semble même avoir été d'importation hindoue. La langue des indigènes elle-même fut enrichie par celle des Hindous dont elle a reçu, en même temps que les caractères d'écriture, nombre de termes et de flexions (2), et la littérature javanaise n'est, en grande partie du moins, qu'un écho de la poésie que transplantèrent dans l'île les fidèles de Brahma et de Çakya Mouni (3). Et c'est ainsi que, sans lutte et sans conquête, l'hindouisme s'établit à Java, forme perfectionnée de la vie sociale, mode d'existence supérieur en somme aux formes antérieures de la vie indigène, plus complexe sans doute mais aussi plus durable et plus sûr ; et que, dans ces qualités qui n'excluaient pas un extrême facilité à se plier aux circonstances et à s'adapter aux

(1) Wallace : *Malay Arch.*, VII, p. 76.
(2) Voir Aristide Marre : *L'Émigration malaise à Madagascar.*
(3) Soc. géog. Paris, 1893, I. Eekhout.

conditions d'existence des peuples étrangers, la civilisation venue des bords du Gange et de l'Indus puisa la force nécessaire pour résister victorieusement aux invasions successives, dont l'invasion musulmane devait être la première et à beaucoup de points de vue la plus sensible et la plus importante.

CHAPITRE III

LES ARABES A JAVA : LA CONVERSION MUSULMANE

Nous n'avons que d'assez vagues renseignements sur l'époque à laquelle l'islamisme arriva sur les rivages de la mer des Indes (1). La légende de leur établissement dans les terres malaises est rapportée longuement dans le Sedjarat malayou et dans le poème de Si Pasey (2). Mais, sous ces récits légendaires, quelle part de vérité se cache réellement ? Les historiens proprement dits nous renseignent assez médiocrement. La question pourtant, outre l'intérêt de pure curiosité qui s'y attache, présente une importance toute particulière au point de vue colonial, et la puissance sans cesse croissante de la société musulmane à Java doit intéresser tout spécialement les hommes d'Etat néerlandais et aussi quiconque a souci d'étudier et de connaître l'état res-

(1) « La plupart des habitants de Java, dit de Constantin, dans le récit du premier voyage, sont mahométans, créance qu'ils n'ont embrassée que depuis cinquante ou soixante ans. Ceux-ci ne reconnaissent que quatre prophètes, savoir Moïse, David, Jésus-Christ et Mahomet, de qui ils observent exactement l'Alcoran. Ils ont leurs Eglises qu'ils appellent Mosquitas en leur langue... . La plupart de leurs doctrines leur viennent de la Mecque, ville d'Arabie où est le sépulcre de Mahomet. C'est la religion mahométane qui domine dans le royaume de Bantam ainsi que dans tout le royaume de Java ». De Constantin, *1er voyage*, t. II, pp. 20-21. — *1er voyage de Stavorinus*, ch. III, p 60.

(2) Traduction d'Aristide Marre. — Sedjarat Malayou, trad. Devic, VII, pp. 89-98 ; VIII, pp. 101-141. — Nous avons reproduit les nombreux noms arabes tels que les transcrit M. Devic lui-même, mais la forme sous laquelle les reproduit le traducteur ne nous semble pas être toujours parfaite. Chehr en Naoni par exemple nous paraîtrait plus correctement et plus régulièrement écrit Cheikh en Naouni, etc.

pectif actuel des races à Java et de leurs ressources dans l'avenir : « L'Islam, dit très justement Schreiber, la grande société internationale du drapeau vert, est une force qui, de la part d'un état colonial comme le nôtre, doit être sérieusement étudiée et maniée avec sagesse (1). » D'où vinrent ces Arabes, que le XIIe siècle vit ainsi parcourir les côtes des terres malaises, et, soit par eux-mêmes soit par l'intermédiaire des indigènes qu'ils avaient convertis à leur foi pour en faire de sûrs et précieux agents de colonisation, répandre dans toutes les îles et les pays voisins leur croyance, leurs mœurs et leur civilisation?

Il faut avoir soin en effet de distinguer nettement deux formes principales dans le fait d'établissement des Arabes aux îles et aux régions de Malaisie : l'émigration et la propagande religieuse ; et, contrairement à ce qui s'est passé dans la plupart des cas, c'est ici l'émigration qui semble être le phénomène secondaire, et, quelque considérable qu'ait pu être le nombre des voyageurs et des colons qui vinrent des divers pays s'établir sur les terres de Java, bien autrement remarquable fut l'action des prédicateurs isolés, des pèlerins souvent sans aucune autre puissance que leur parole, et qui, par la valeur même de la doctrine qu'ils enseignaient, répandaient la foi nouvelle, et, de proche en proche, transformaient la vie des princes et des peuples.

Pas plus ici, d'ailleurs, que précédemment, nous ne nous trouvons en présence d'une transformation subite, d'une mainmise brutale sur les hommes et sur les choses, en d'autres termes d'une conquête. Comme les Hindous brahmanes ou bouddhistes, les immigrants arabes se plièrent d'abord aisément aux conditions politiques des peuples sur les terres desquels ils venaient aborder, et cela d'autant plus facilement, que, comme autrefois les Malais, avec lesquels ils nous semblent présenter de très nombreux points de ressemblance, c'étaient des navigateurs et des commerçants qui apportaient les premiers à Java la foi et les mœurs musulmanes. Comme les Malais, ils s'établirent seulement sur les côtes, dans les villes favorables aux opérations commerciales, sur les grandes routes naturelles de la navigation, et nous

(1) *Revue coloniale internationale*, 1885, I. — Dr A. Schreiber : Die politische Bedeutung des Islam in Nederlandischem Indien, p. 108 (opinion du Dr C. Snouck Hurgronje).

les trouvons de très bonne heure à Bantam, sur toute la côte N., trafiquant au mieux de leurs intérêts des produits de l'île et de ceux que leurs vaisseaux apportaient des pays étrangers, sans aucun dessein politique, sans aucun esprit de conquête. Il fallut l'hostilité de plus en plus grande et la rivalité commerciale sans cesse croissante des Malais pour que ces nomades des mers, ces navigateurs, ces trafiquants, pensassent à assurer par la force des armes leur liberté et leur prospérité commerciale, et de là vint la fondation du royaume de Demak la première conquête proprement dite des Arabes sur le sol de Java.

Il semble au reste que, de très bonne heure, les géographes arabes connussent les régions malaises, et ce que nous savons de leur histoire, au xe, au xie et au xiie siècle, nous autorise à penser que bon nombre de voyageurs de leur race avaient exploré les côtes de l'Inde et de la Chine et des îles de l'archipel malais. Au xe siècle, la civilisation musulmane, depuis plus de cent ans refoulée en Occident, brillait en Orient du plus vif éclat, et le khalife de Damas gouvernait un empire à la fois puissant et prospère. De toutes parts s'étendaient des voies commerciales activement fréquentées qui réunissaient, par l'intérieur de l'empire musulman du khalife, les nations d'Europe aux pays ardemment désirés de l'Inde et de l'Extrême-Orient. Cinq grandes voies s'ouvraient alors à ces relations d'O. en E., et étaient utilisées notamment par les marchands juifs : la première suivait la mer Rouge, atteignait le Hedjaz, Djeddah, puis le Sind, l'Inde et la Chine; la seconde par Antioche, Bagdad et le Tigre jusqu'à Obollah, arrivait aux pays de l'Inde; la troisième, suivie de préférence par les Russes, aboutissait d'abord à la Caspienne, d'où l'on se dirigeait assez aisément vers le pays désiré; une autre, suivant par terre au S. les rivages de la Méditerranée, partait de Tanger, traversait l'Afrique mineure et l'Egypte, visitait Damas, Bagdad, Bassorah, l'Ahouaz, le Farès, le Kerman et aboutissait dans le Sind, l'Inde et la Chine; enfin, la cinquième route, au N., allait d'Allemagne par la Russie dans la Transoxiane et en Chine (1).

(1) D'après Ibn Kordadbeh : *Description des provinces musulmanes*, publiée par le docteur Sprenger dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengale*,

Au reste, l'extension de la puissance musulmane avait entraîné avec elle une extension parallèle des connaissances géographiques, et la prévoyance des chefs de l'Islam avait fait soigneusement explorer tous les pays qui venaient sous leur domination. « Leurs premières conquêtes, dit excellemment M. Reinaud, furent faites sans plan déterminé et presque au hasard; mais, à mesure qu'une contrée était subjuguée, on tâchait d'en tracer les limites et les sentiers; on se hâtait de reconnaître ses diverses ressources (1). » Sans doute, au xe siècle, les renseignements sont peu abondants et peu sûrs, notamment ceux que nous donne Albateny; mais Massoudy (mort en 956 après J.-C.) connaît déjà assez Java pour signaler l'existence de la grande domination hindoue établie dans la partie O. de l'île, qu'il avait lui-même vraisemblablement visitée et où il indique l'abondance des volcans. « On ne connaît pas, dit-il, les limites de l'empire du Maha Radja (de Zabedj ou Java). La multitude de ses troupes est innombrable, et il serait impossible de faire le tour de ses domaines en deux années. Ses Etats produisent toutes sortes d'épiceries et de parfums et aucun prince n'en recueille autant. Les productions qu'on exporte du pays sont le camphre, l'aloès, le girofle, le sandal, etc. Les possessions du Maha Radja touchent à une mer sans limites qui s'étend jusqu'à la Chine (2). » A ce moment, et d'après le même auteur, on comptait Java parmi les pays de l'Inde (3). Le xie et le xiie siècle devaient être singulièrement plus féconds, et les conditions nouvelles du monde musulman étaient, semble-t-il, infiniment plus favorables à une extension nouvelle des connaissances géographiques sur l'archipel malais. Dès les premières années du xie siècle, l'esprit de prosélytisme ardent qui entraîne vers la Syrie les pèlerins d'Occident produit une première contraction des forces musulmanes. Depuis les dernières années de ce siècle et les premières du siècle suivant, la lutte s'engage sur tout le versant méditerranéen, entre

année 1844, t. XIV, pp. 516 sqq. — *Géographie d'Aboulfeda :* Introduction par Reinaud, pp. LVII-LIX.

(1) *Géographie d'Aboulfeda.* Trad. Reinaud. Paris, 1868. Introduction, p. XL.

(2) *Relation des Voyages* (Moroudj Aldzeheb), II, p. 192. — Aboulfeda. Introduction, p. CCCXCI.

(3) *Géographie d'Aboulfeda.* Introduction, p. CCCXC.

les soldats du khalife et les barons croisés. Pendant les deux siècles suivants, surtout au XIIIe, l'Asie centrale, lieu de rencontre de plusieurs des routes qui conduisaient aux Indes et à la Chine, est en proie au plus confus désordre ; les tribus se déclarent indépendantes de leurs souverains passés et constituent des états particuliers qui repoussent tout voyageur venu des pays voisins ; les Osmanlis s'établissent en Asie Mineure et menacent de plus en plus l'empire des khalifes ; les successeurs de Temoudjine ne semblent occupés que de leurs querelles particulières et d'assurer chacun le triomphe de leur bigotisme individuel (1). Il faudra attendre, pour que l'Asie centrale redevienne la route ancienne et classique d'émigration vers l'Extrême-Orient, que les souverains turcs de la fin du même siècle y aient installé leur autorité administrative et régulière, protection efficace et constante offerte aux commerçants et aux voyageurs qui traversaient ces régions. Mais, ainsi que l'a fait justement remarquer M. Reinaud, dont nous résumons ici les savantes observations, les routes s'étaient alors déplacées, et tout l'effort des nouveaux sultans ne pouvait ramener à la voie de terre les voyageurs, colons, pèlerins, commerçants, depuis longtemps accoutumés au transit maritime (2). Ce sont tous ces troubles qui, depuis le XIe siècle, poussent vers la mer des Indes une foule d'émigrants arabes, et c'est aussi la belle période de ce mouvement nouveau d'expansion au dehors. Nous connaissons mal, par la traduction de Renaudot, les voyages d'Abou Zeyd et de Souleïman, mais, au XIe siècle, Aboul Rihan Mohammed visita et fit connaître l'Inde (3). Au siècle suivant, Edrisi, qui vivait à la cour de Roger de Sicile, trouva des renseignements précieux auprès des marchands arabes qui fréquentaient en grand nombre le port de Palerme, et, l'un des premiers, il donne (en 1158) le nom de Malais à une des populations qui habitent l'île de Java (4). Il signale même très nettement les relations fréquentes et la communauté de langue qui existaient entre Java et Madagascar (5). Malheureusement,

(1) *Géographie d'Aboulfeda.* Introduction, I, p. XXXVIII.
(2) Id., III, p. CDXXI.
(3) Id., pp. XCV-XCVI.
(4) Id., passim.
(5) Id., p. CCCXCI. — Id., p. CXIV.

ses connaissances cartographiques sont encore très imparfaites, et Edrisi suit, pour tout ce qui concerne l'Asie orientale, l'erreur de Ptolémée, et, comme lui, prolonge indéfiniment vers l'E. le continent africain. Entre Sofala, sur la côte d'Afrique et la Chine méridionale, il marque plusieurs îles et il appelle l'une d'elles Comor ou Malây, en lui donnant, il est vrai, une longueur exagérée dans le sens du N.-E. au S.-O. (1). Mais cette carte seule, dont M. Reinaud nous donne une reproduction, prouve que l'expansion arabe avait été considérable dans toutes les régions riveraines de l'Océan Indien, et l'écrivain Ibn Saïd (Aboul Hassan Nour eddin Ali), né lui-même en 1274, cite souvent l'autorité d'un auteur appelé Ibn Fathima, lequel avait navigué sur les côtes occidentales de l'Afrique jusqu'au cap Blanc et sur les côtes orientales jusqu'au pays de Sofala (2). Nous savons d'ailleurs que ces dernières furent toujours très fréquentées par les marins arabes et qu'il se trouvait dans la région de Mozambique, encore à la fin du xve siècle, une importante colonie musulmane adonnée presque exclusivement aux affaires de la mer, sachant user avec art des vents et des courants des mers avoisinantes, et, semble-t-il, admirablement pourvue des cartes marines et des divers instruments et gréements nécessaires à la navigation.

Entre tous les géographes arabes qui nous ont renseignés sur Java, Aboul Feda mérite une mention spéciale (3). Nous connaissons assez bien sa vie, et tout dans son histoire nous indique que, si tous les renseignements qu'il nous donne n'ont pas absolument l'exactitude et la précision désirables, peu d'hommes étaient mieux placés que lui pour être tenus au courant des connaissances géographiques des Arabes de son temps. Il fit

(1) *Géographie d'Aboulfeda.* Introduction, pp. CXIV-CXVI ; CXX (carte hors texte).

(2) Id. Introduction, pp. CXLI-CXLII.

(3) Tout ce que nous dirons ici d'Aboulfeda, de ses œuvres et des renseignements géographiques que nous pouvons y puiser, est tiré du même ouvrage auquel nous avons déjà fait maint emprunt et qui a été publié en 1848 (Paris, Imprimerie nationale) sous le titre suivant : *Géographie d'Aboulfeda*, traduite de l'arabe en français et accompagnée de notes et d'éclaircissements par M. Reinaud : t. I (vol. I) : Introduction à la géographie des orientaux ; t. II : 1re partie (vol. II), contenant la première moitié de la traduction du texte arabe ; 2e partie (vol. III), contenant la fin de la traduction du texte arabe et l'index général.

trois fois le pèlerinage de La Mecque, visita la Syrie et la Mésopotamie et fut pour ainsi dire le confident du khalife du Caire. Par là Aboulfeda connut Java et toutes les terres voisines, et c'est lui qui a transmis toute la science de son époque sur cette île merveilleuse et déjà célèbre. Thunberg a fait cependant à ce propos une regrettable confusion, car la Grande Djawah, dont nous parle Aboulfeda, et dont il nous vante la richesse en racines aromatiques et en camphre, avec ses villes importantes de Fansour et de Kalah, semble bien plutôt devoir être identifiée avec la terre actuelle de Sumatra (1). Chez notre géographe, Java porte différents noms. « On lit, dit-il, chez Ibn Saïd : Les îles de Rânidj sont célèbres par les récits des marchands et des voyageurs. La plus grande est l'île de Sarîrah qui a quatre cents milles de longueur du N. au S. et environ cent soixante milles de largeur sur toute son étendue. Des bras de mer y pénètrent. Sa capitale, Sarîrah, est située en son milieu sur un estuaire et sur un fleuve. Sa longitude est 108°30' et sa latitude 3°40' (2). » Les îles Rânidj, dit-il ailleurs, sont « d'après l'Atwâl, à 115° de longitude, au S. du premier climat, dans la mer verte. On lit, ajoute-t-il, dans l'Atwâl : il y a, dans les îles de Rânidj, des serpents capables d'engloutir un homme et même un buffle, et des montagnes en éruption perpétuelle. Les feux de ces montagnes se voient sur la

(1) *Voyage de Thunberg*, II, X, I, p. 361, note. — Ibn Batoûtah (Index s. v. Sumatra) appelle Java Moul Djâwah (*Géographie d'Aboulfeda*, trad. Reinaud, II, II, XI, p. 127, note 1).

(2) *Géographie d'Aboulfeda*, trad. Reinaud, II, II, XI, p. 126. — Nous citons seulement à titre de curiosité la supposition recueillie par M. Reinaud (*ibid.*, note), d'après laquelle la terre de Sarîrah ici mentionnée représenterait le Bengale actuel. Il nous est impossible d'admettre une pareille interprétation. Le mot *sarîrah* a en effet, on le sait, en arabe un sens significatif qui ne peut s'appliquer qu'au siège d'un grand empire comme l'Inde n'en possédait pas alors dans la vallée du Gange. D'autre part, le mot arabe *djezirat* que l'on traduit par île a une valeur propre, et peut à la rigueur s'appliquer à un massif isolé de montagnes comme le Maghreb de l'Afrique du Nord, mais nullement, nous semble-t-il, à une vallée surtout aussi considérable que celle du Bengale. Quant aux bras de mer, à l'estuaire et au fleuve dont nous parle Aboulfeda, il faut sans doute tenir ici grand compte des exagérations naturelles aux peuples orientaux, aux voyageurs, et surtout, en l'espèce, aux voyageurs venus des régions sèches et pauvres en cours d'eau de l'Arabie et de la Syrie.

mer à une distance de plusieurs jours (1) ». Enfin, toujours à propos de Java qu'il appelle île du Mahradj ou de Sarîrah, Aboulfeda la détermine ainsi : « Dans le Qanoûn 140° de longitude et 1° de latitude. Au sud du premier climat. Grande île de la mer verte. On lit dans Ibn Saïd : les îles de Mahrâdj sont de nombreuses îles. Leur souverain est un des plus riches rois de l'Inde et celui qui possède le plus d'or et d'éléphants. La plus grande de ces îles est le siège de sa royauté. Mohallabi dit que l'île de Sarîrah est des dépendances de la Chine. Il ajoute qu'elle est prospère et peuplée, et que, lorsqu'un vaisseau en part pour se rendre en Chine, il trouve, en face de lui, dans la mer, des montagnes étendues et qui pénètrent dans la mer, cela pendant dix jours. Quand les voyageurs s'approchent de ces montagnes, ils y trouvent des passages et des chenals qui aboutissent chacun à une contrée quelconque de la Chine. (2) »

Il y eut donc, et cela ressort du court exposé que nous venons d'en faire, chez les géographes arabes du xe au xive siècle, c'est-à dire en somme jusqu'à la veille des premiers voyages des navigateurs et des conquérants européens, une connaissance assez complète, et, somme toute, assez précise de l'île de Java. Dès cette époque, ils connaissent les volcans de l'île, agents de phénomènes que rien dans leurs observations passées ne leur avait montrés au même degré d'abondance et d'intensité, et auxquels leur imagination, vivement frappée de ces accidents naturels, attribuait, nous le voyons par Aboulfeda lui-même, une puissance et une importance extraordinaires. Ils savaient aussi que sur cette terre s'étaient constitués de grands états et la grande puissance territoriale, issue du groupement naturel aux agriculteurs javanais, centralisée et régularisée par la savante organisation hindoue, prend, dans l'empire du Maha Radja que nous peignent Ibn Kordadbeh et Aboulfeda, l'aspect d'un état immense, aux étendues énormes, aux forces redoutables, que les voyageurs musulmans durent évidemment trouver colossal, eu égard aux forces minimes et aux faibles ressources dont eux-mêmes disposaient et aux petits états musulmans isolés par la

(1) *Géographie d'Aboulfeda*, trad. Reinaud, II, II, XI, pp. 130-131.

(2) Id., id., II, II, XI, p. 132, cité dans *Voyage de Thunberg*, I, VIII, III, additions sur l'île de Java, pp. 437-438.

guerre civile et incapables de jouer par eux-mêmes un rôle effectif qu'ils avaient connus dans l'Asie occidentale. Enfin, et c'est là, nous semble-t-il, une considération essentielle pour bien comprendre les descriptions des géographes arabes, les voyageurs musulmans de cette nation, venus de pays pauvres, au sol peu riche et peu fertile, aux pluies rares et tout au plus arrosé sur la côte syrienne par les averses hivernales du climat méditerranéen, durent être frappés, à la vue de Java, de la plus profonde admiration : sol, climat, phénomènes naturels, flore, faune, tout se présentait à eux sous un aspect et avec une richesse jusqu'alors inconnus. De là ces tableaux, empreints du plus sincère enthousiasme, de la plus vive admiration, parfois aussi de quelque secrète terreur, que nos connaissances actuelles peuvent bien ramener à juste titre à un sens plus exact de la réalité, mais qui sont presque de tous les temps de la colonisation, et qui ont du moins à nos yeux le profond mérite de nous montrer quel attrait dut avoir dès le début la terre de Java sur les navigateurs et les commerçants arabes.

Les Arabes, nous l'avons dit, n'ont pas fait à Java œuvre de conquête ; « l'association internationale du drapeau vert » ne s'est pas imposée ici par la force du sabre comme dans l'Asie mineure, en Afrique et en Espagne : elle n'en avait d'ailleurs pas les moyens, en face des états trop puissants de l'intérieur. Ils venaient en commerçants, trafiquant et vendant çà et là dans les villes de la côte et ne pénétrant pas plus les indigènes qu'ils ne se laissaient pénétrer par eux, mais se créant eux-mêmes, par leur civilisation plus parfaite, une place à part qu'ils ont encore gardée parmi les gens des peuples asiatiques chez lesquels ils sont venus s'établir. C'est à cette place à part dans l'ensemble des indigènes de Java (1), à cette supériorité due à des causes naturelles et natives et accrue encore par les qualités de commerçants que les nécessités de leur vie de voyages et de relations au dehors leur avaient fait acquérir, que les immigrants arabes durent d'abord leurs succès dans les villes de la côte et ensuite de pénétrer aisément dans l'intérieur et d'y établir sans peine leur commerce, en même temps qu'ils

(1) Van der Berg : *Le Hadramout et les colonies arabes dans l'Archipel indien.*

répandaient tout autour d'eux leurs mœurs et leurs croyances (1).

Les relations maritimes aux ports de la côte N. de Java, les opérations commerciales, si importantes fussent-elles, dans un pays aussi riche et déjà si abondamment peuplé, n'eussent évidemment pas suffi pour assurer aux Arabes la prééminence qui leur a depuis appartenu et ranger pour ainsi dire toute l'île sous leur domination morale et sociale : les mêmes conditions et somme toute des qualités identiques n'avaient pas donné la suprématie aux Malais et avaient bien plutôt contribué à les isoler du reste des habitants de l'île et à les livrer quasi sans défense aux attaques des invasions ultérieures. Mais les immigrants musulmans disposaient d'une force autrement considérable dans leur religion de l'Islam, dans la doctrine enseignée par Mohammed, doctrine qu'ils apportaient avec eux des villes de l'Arabie et d'Asie Mineure, et qui, si elle avait le défaut de figer pour ainsi dire l'esprit de la race dans des formes aujourd'hui encore permanentes, immuables et indestructibles (2), et de rendre ainsi impossibles toute initiative et tout perfectionnement, était, d'autre part, un puissant agent de centralisation et un merveilleux outil de gouvernement, en proposant à tous un dogme unique, assez simple et assez clair pour être compris des plus humbles, réunissant d'autre part tous les sujets autour du prince qui n'était que l'interprète autorisé des préceptes du Coran. Au reste la doctrine musulmane avait en elle-même des qualités de nature très supérieures à celles que pouvaient présenter les dogmes alors en faveur à Java, et qui devaient lui assurer rapidement un facile triomphe sur les doctrines rivales. Au fond, sous ses deux formes, brahmanisme et bouddhisme, la religion qu'avaient apportée et introduite les Hindous n'était autre chose qu'une glorification continuelle et non dissimulée des forces de la nature. Brahma en face de Siva, à peine contrebalancé par Vichnou, le nirvâna suprême de Bouddha triomphant du désir et des peines qu'il engendre, c'était toujours, sous deux formes en apparence seulement différentes, l'éternel dualisme du monde contingent, la lutte entre la force bienfaisante et les agents destructeurs dans l'ordre matériel de la nature,

(1) Soc. géog. Paris, 1893, I, Eekhout.

(2) Hartmann (Martin) : Der Islamische Orient-Berichte und Forschungen. Berlin, Wolf Peiser, 1899, I, p. 15.

entre le bien et le mal dans l'ordre moral. Mais cette religion qui répondait si bien aux aspirations et aux craintes des agriculteurs javanais et des navigateurs malais, sans cesse exposés aux violences d'une nature excessive dans ses rigueurs comme dans ses bienfaits, ne pouvait avoir d'autre part qu'une influence peu favorable sur le progrès moral et social des populations auxquelles elle s'adressait. Tout d'abord, même sous la forme concise où nous avons dû l'enfermer, elle était encore trop compliquée : en reconnaissant à deux principes également puissants le pouvoir souverain de diriger le monde, elle égarait l'esprit, divisait les forces et les ressources de l'âme, divisait les prières, favorisait hautement l'éclosion des sectes, poussant les uns vers Brahma, les autres vers Siva ou Vichnou, et offrant, à côté des bouddhistes convaincus, épris de nirvâna et d'ascétisme, la masse du troupeau infidèle qui se résignait aisément aux peines à condition de pouvoir satisfaire largement ses désirs. A un point de vue moral plus élevé encore, l'absence d'un dieu unique, suprême dispensateur des bonheurs et des peines à chacun, quel que fût son rang, et selon ses seuls mérites, était pour les religions hindoues une cause évidente de profonde infériorité et un motif essentiel d'insuccès : elle autorisait d'une part l'existence des castes, c'est-à-dire de la division, de l'inégalité la plus radicale et la plus infinie qu'ait jamais connue le monde; d'autre part elle scindait les hommes en deux catégories, ceux qui, sans souci du lendemain, s'abîmaient dans l'anéantissement, symbole du bonheur et de la perfection absolue, et ceux, malheureusement trop nombreux dans un peuple de travailleurs comme les peuples de Java, auxquels les nécessités de la vie ne permettaient pas une contemplation trop facile dans les douceurs du nirvâna bouddhique. Nulle part l'habitant de Java ne trouvait l'égalité, même devant la puissance divine : pas de vie commune, à peine un culte commun : partout la division, l'individualisme, l'aristocratie plus ou moins déguisée, chez ces peuples que l'existence de la petite propriété ou les dangers communs de la navigation disposaient pourtant, nous l'avons vu, à l'égalité. La religion musulmane, au contraire, apportait précisément avec elle ce qui faisait défaut aux cultes d'origine hindoue. La sourate fondamentale du Coran créait une doctrine simple et de facile pratique : un dogme clair et de brève expression reposant sur un dieu unique dont la loi avait été annon-

cée au monde par un prophète inspiré. Ainsi disparaissait ce dualisme, métaphysique et moral à la fois, qui avait si longtemps occupé et troublé les esprits des hommes : le dieu nouveau, l'Allah musulman, unique maître du monde, s'offrait à l'adoration de tous et s'il admettait, s'il consacrait même le pouvoir des chefs politiques successeurs plus ou moins réguliers du Prophète, du moins tous les fidèles étaient égaux devant lui, et la pauvreté, le dénuement même, la bassesse de condition, n'enlevaient aucun prix aux prières : pas de castes, pas de scission irréductible entre les hommes, et l'islamisme, par son principe et son essence même, était éminemment favorable à l'existence de puissants états concentrés et unifiés, forme de vie sociale à laquelle étaient on ne peut plus aptes les populations de race javanaise. Enfin on ne remarque pas assez, à notre sens, quelle merveilleuse facilité d'expansion et de propagande apportait, à côté du dogme d'un dieu unique, l'existence d'un livre unique de prières, le Coran, livre par excellence, suffisant à lui seul pour pratiquer la religion musulmane et la contenant tout entière. Si le brahmane vivait isolé au milieu des peuples étrangers, sans action sur eux et d'ailleurs sans aucun souci de les amener à partager les avantages de son statut personnel, si le bouddhisme d'autre part ne trouvait que dans des congrégations contemplatives son complet épanouissement et la réalisation du nirvâna idéal désiré, le pèlerin, le voyageur musulman, en quelque lieu qu'il débarquât, avec le seul secours du Coran dont le transport était des plus aisés, pouvait, en se mêlant au reste des hommes, les instruire d'une religion facile à comprendre et facile à admettre, et qui faisait de la propagande même, et, par suite, de la vie active au milieu des autres hommes, un des plus importants et des plus méritants devoirs. Il faut dire aussi que la civilisation musulmane était à cette époque singulièrement supérieure aux civilisations alors existantes sur le sol de Java, et que les Arabes, en abordant sur les côtes malaises, apportaient avec eux maintes connaissances précieuses mais encore inconnues aux peuples de cette partie de l'Extrême Orient. Une éducation séculaire, la vie d'aventure dans les longs trajets des caravanes dans les plaines du Nefoud et du désert de Syrie, avaient habitué les Arabes à une connaissance assez complète du ciel et des astres, seuls guides possibles en ces temps où nul autre moyen n'existait pour tracer la route à suivre et la

retrouver plus tard. Seuls ainsi ou à peu près, les Arabes du XIe siècle avaient su, par l'élévation différente des astres au-dessus de divers lieux et par une connaissance assez exacte des distances et des coordonnés, faire des pays, territoires et villes qu'ils occupaient, ces déterminations en latitude et en longitude que la science moderne n'a fait souvent que rectifier médiocrement (1). Eux seuls ou à peu près avaient des cartes qui reproduisaient assez bien la forme et l'aspect du pays, et Edrisi, bien qu'encore très imparfait, indique déjà, à défaut d'une configuration générale exacte, l'ensemble des terres de l'Océan Indien et leur place respective (2). Au reste les navigateurs arabes étaient eux-mêmes arrivés à un tel degré de perfection dans l'art maritime qu'ils pouvaient, même en cette matière, être d'un utile secours aux Malais des côtes de Java, et leurs mœurs d'aventures, leur habileté dans les voyages, leur science profonde des relations avec les peuples étrangers, qu'ils exploitaient et approvisionnaient tout en leur apportant une civilisation plus avancée et une religion plus féconde en ressources, devaient singulièrement plaire aux peuples maritimes chez lesquels ils arrivaient; et c'est peut-être pour cette cause que les Malais, navigateurs et voyageurs eux-mêmes, embrassèrent aussi vite l'Islamisme et furent de tout l'ensemble des peuples de Java les premiers convertis à la doctrine nouvelle (3). Les Arabes de ce temps connaissaient-ils déjà la boussole? La question reste encore indécise, et nous nous contenterons de renvoyer à la savante discussion développée par M. Reinaud (4); mais, comme marins, comme commerçants, les Arabes possédaient, à n'en pas douter, une remarquable supériorité. Ils savaient construire les vaisseaux de haut bord, les gréer et faire, sans danger, les longues traversées dans des mers

(1) *Géogr. d'Aboulfeda.* Introd., p. XLI.

(2) Id., id., p. CXX (carte hors texte). Peut-être faut-il attribuer dans cette erreur d'Edrisi sur la forme générale des terres riveraines de la mer des Indes une grande importance aux récits des voyageurs arabes qui, partant de Sofala, poussés régulièrement et rapidement vers Java par la mousson d'hiver, et n'ayant, sur cette mer ouverte, aucun moyen bien précis de repérer leur route, devaient se trouver singulièrement rapprochés de terres vers lesquelles le voyage était aussi court et aussi aisé.

(3) Id. Introd., CDXXV.

(4) Id. Introd., passim.

dont ils connaissaient admirablement le régime et les vents et dont leurs habiles pilotes, si précieux aux premiers navigateurs européens, possédaient à fond les routes et les relâches. Enfin leur race était essentiellement commerçante, habituée aux transactions, aux opérations de commerce et de finance : aux Malais, encore mal préparés aux formes propres du trafic, ils apprirent ou du moins firent connaître d'une façon plus parfaite les procédés de la vente, le marchandage, la fixation du cours des denrées et des prix des marchandises, les grands entrepôts, véritables intermédiaires alors nécessaires entre le petit producteur et l'acheteur en gros, les effets de papier payables par autrui dont les Hollandais purent pratiquer plus tard le système à Bantam et dans toutes les villes musulmanes de l'Archipel malais et dont les Rekeeningen, si malheureusement expérimentées par Tavernier, ne sont qu'une forme plus complexe et plus parfaite (1).

Ainsi se répandit à Java la doctrine de l'Islam en même temps que la civilisation musulmane. Mais, si considérable que fut leur expansion, le mouvement fut assez lent au début et n'arriva pas sans peine à la domination de l'île. L'effet de cette propagande fut d'ailleurs très inégal dans les différentes régions de l'île. Comme l'a très bien montré le Dr Schreiber, il y a lieu de faire à ce propos une distinction catégorique entre l'O. et l'E. de Java. Parmi les Soendanais de l'O. de Java, où l'hindouisme n'avait pas jeté d'aussi profondes racines que dans l'E. de l'île, l'Islam a, peut-être pour ce motif, pénétré moins rapidement. Il est d'ailleurs également certain que les Soendanais sont des musulmans beaucoup plus zélés que les Javanais proprement dits : les Javanais de l'E. notamment sont infiniment moins instruits en leur religion que les Soendanais, et la plupart du temps même ils ne connaissent pas le Coran. Cet état différent explique que, jusqu'à présent, le christianisme ait trouvé chez les Javanais de l'E. plus de facilités que chez les Soendanais. Cependant cette différence s'atténua de plus en plus, à mesure que l'Islam devenait plus fort et s'enfonçait plus profondément dans l'E. de Java (2).

De monuments religieux, les Arabes en ont peu laissé. Leur

(1) *Voyage de Tavernier*, voir IIIe partie, ch. IV.

(2) *Revue col. int.*, 1885, I, Dr A. Schreiber, op. cit. — Dulaurier : Mémoire, lettres et rapports, op. cit., p. 23.

culte, infiniment plus spiritualiste, ne les poussait pas à élever de ces temples magnifiques, orgueil des dévots brahmaniques et bouddhistes. Les mosquées furent toujours nombreuses, pour porter jusqu'aux lieux les plus éloignés les croyances de la foi musulmane, mais, de ces édifices auxquels manquaient toujours les majestueuses images qui ornaient les édifices hindous, aucun ne se recommande à nous par ces qualités de splendeur et de décoration, par ces dimensions majestueuses de Boeroeboedoer et de Prambanan. Tout au plus peut-on citer çà et là des tombeaux vénérés de cheikhs, de marabouts, célèbres par leur piété et leurs vertus privées, comme celui de Maoulana Malik Ibrahim à Grissee, ou celui que Junghuhn rencontra sur les bords du Tji Bodjong aux environs de Malèmbong (1). Si quelque chose peut nous apprendre l'histoire des états musulmans de Java, ce sont donc uniquement leurs traditions, les mémoires, histoires et documents qui nous restent de cette grande époque, et, quant à l'importance du mouvement islamique, nous pouvons la constater aujourd'hui par le nombre des fidèles, et aussi par le nombre de ceux qui vont tous les ans effectuer près de la Kaaba le pèlerinage des Hadjis (2).

L'histoire de Java pendant la période musulmane est assez compliquée : elle est d'ailleurs très longue et dure au moins cinq siècles, des premières années du XIIe, époque de la prédication infructueuse de Hadji Poerwa, à l'établissement et au triomphe des Hollandais à Batavia, au début du XVIIe siècle. Les légendes sont nombreuses, et toutes les traditions recueillies par Raffles sur cette immense période sont en somme d'une assez médiocre valeur (3). Veth est plus complet, et toute l'histoire musulmane de Java est résumée en l'un de ses meilleurs chapitres. Au fond, comme il le montre clairement, l'islamisme ne fit pas seulement

(1) Junghuhn : *Java*, II, II, p. 417.

(2) « Le voyage à La Mecque, dit le Dr Snouck Hurgronje, est tenu à grand honneur; si le nombre des Hadjis a considérablement diminué dans les dernières années, le nom de Hadji est et demeure encore un titre d'honneur. » *Revue col. int.*, 1885, I, Dr A. Schreiber, op. cit. (pp. 111-112).

(3) Raffles, op. cit., II, X, XI, pp. 104-164.

la conquête au moins morale de Java, il en étendit pour ainsi dire les limites et répandit jusqu'aux îles les plus lointaines de l'Archipel la civilisation et la colonisation javanaises (1). Des royaumes où s'installa la foi nouvelle, nul n'était plus puissant que le royaume de Madjapahit, qui s'était étendu jusqu'aux îles voisines sur lesquelles il possédait de nombreux comptoirs. Avec sa constitution pour ainsi dire féodale sous un chef unique, ses monuments somptueux; il attestait toute la puissance de cette civilisation hindoue pendant laquelle, suivant Veth lui-même, « Java eut l'hégémonie sur une grande partie de l'Archipel et le réunit en un faisceau où les colonies et les états vassaux semblaient être sous la suprématie de Madjapahit comme les membres de la confédération attique étaient sous celle d'Athènes » (2). L'arrivée des prédications musulmanes troubla cette harmonie, et, de toutes parts, rajahs et princes se tournèrent vers la nouvelle foi. Elles n'avaient, nous le savons, nulle peine à s'installer au milieu des populations javanaises, mais elles y étaient perdues, disséminées, pour ainsi dire à l'état sporadique. Les conversions, d'autre part, ainsi que Veth a eu le mérite de le montrer clairement, s'étendaient de proche en proche, gagnant le royaume entier (de Madjapahit), pénétrant jusqu'à Malang et allant ensuite « planter dans les pays de la Sonde la bannière de l'Islam ». Ainsi s'augmentait sans cesse la population musulmane, croissant en nombre en même temps qu'en richesse, et toujours en relations avec les voyageurs arabes qui, suivant les routes connues, venaient de plus en plus trafiquer sur les côtes N. de Java. Or le seul état alors constitué de l'île, le royaume de Madjapahit, bien qu'il s'étendît en fait du versant O. du Tengger aux pentes orientales du Tangkoeban Prahoe et du Gédé, n'avait de débouché au dehors que le delta du Kali Brantas, mais un débouché malheureux sur une mer fermée, en dehors des routes ordinaires et des côtes généralement fréquentées par les voyageurs et les marchands. Grissee, occupé par les prédicateurs musulmans, n'avait jamais été qu'un simple siège de confrérie religieuse. D'ailleurs il est probable que les Malais, tant qu'ils n'étaient pas convertis à l'Islam, durent

(1) Veth : *Java*, II, V, p. 222.
(2) Id., II, V, pp. 225-226.

voir d'un assez mauvais œil ces hardis et habiles marins arabes, dont les courses plus sûres et plus fructueuses devaient leur enlever le plus clair de leurs profits commerciaux. Or les Malais ne pouvaient avoir, on le sait, que très peu de peine à embrasser la nouvelle religion. D'autre part, pour atteindre la mer plus ouverte et plus propre au commerce qui baigne les côtes N. de Java, nulle voie n'était plus aisée et plus naturelle que la grande plaine, longuement ondulée, aux mamelons peu élevés et très aisément franchissables, qui, de Grissee à Samarang, s'étendait entre le massif isolé du G. Moerio au N. et au S. les massifs centraux de l'Oengaran et du Merapi, plaine dont Demak occupe le centre de la dernière portion. De là sortit cette expédition aboutissant à la fondation autour de Demak d'un état musulman, largement alimenté sans doute par les navigateurs arabes, ayant ses plaines fertiles, ses côtes faciles d'accès et une population maritime devenue musulmane et depuis longtemps habituée aux voyages dans les mers de l'Archipel. De là aussi ces troupes envoyées par le prince de Madjapahit contre un ennemi nouveau qui, sur ses propres terres, rendait pour ainsi dire illusoires les avantages de situation de la capitale même de son empire. De là enfin ce partage du territoire, ce lotissement des terres entre les familles des immigrants musulmans, ces familles étant réparties en groupes, dont chacun était placé sous l'autorité d'un chef investi par le sultan d'un pouvoir supérieur. Nous avons donc bien affaire à une fondation politique, à un état nouveau au sens propre du mot, premier centre de résistance sérieuse à Java des sectateurs de l'Islam, et qui devait être la cause d'une perturbation considérable dans l'ordre politique de l'île.

Le royaume de Madjapahit en fut la première et la plus importante victime. C'était, un état à la fois étendu et puissant. A proprement parler, il occupait les parties S. et E. du delta du Kali Brantas, limité en théorie à l'O. par les pays de Janggala et de Grissee, à l'E. par les territoires sauvages et encore peu explorés du massif du G. Tengger (1). Mais en fait, son influence politique s'étendait bien au delà de ces étroites limites, et, par les territoires de Mataram encore peu organisés, elle allait jusqu'aux frontières du royaume de Padjadjaran et aux pentes orientales du G. Salak

(1) Veth : *Java*, I, carte hors texte, Hindoe Tijdperk.

et du G. Gédé. Madjapahit, au sommet du delta du Kali Brantas, et, plus à l'O., Prambanan et Mendoet, étaient les grandes villes de cette importante domination territoriale. Mais son étendue même en faisait une proie facile et de plusieurs points abordable aux tentatives d'une prédication étrangère, et nous avons vu que nombre de pèlerins musulmans avaient déjà réussi à y pénétrer et à s'y établir. Houseïn eddin, allié au sultan de Demak, acheva l'œuvre commencée, et, en 1418 de l'ère javanaise (1488 ap. J.-C.), la puissance hindoue de Madjapahit était à jamais détruite (1). Mais ce fut au centre de l'île, dans la région de Mataram, que se créa le grand état musulman, qui ne devait connaître la décadence qu'au XVIIIe siècle sous les coups des conquérants hollandais (2).

Ainsi les peuples, arabes ou autres, de civilisation et de religion musulmane, mieux préparés par leur éducation passée et leurs croyances à pénétrer chez les autres peuples que les Hindous de culte brahmanique ou bouddhique, avaient su fonder à Java, non pas assurément un empire musulman, car nous avons vu que toutes les conditions naturelles ou autres s'opposaient à l'existence d'une véritable unité politique, mais, ce qui valait peut-être mieux encore, une société entière musulmane de croyance et de mœurs et capable de subsister et de surnager par dessus les ruines des empires et des principautés qui en formaient comme l'ornement et la marque extérieure. Au reste leur action, au point de vue intellectuel, semble avoir été considérable mais très inégale. Tandis que les mots sanscrits se répandaient en foule dans la langue usuelle de Java, désignant tout ce que le vocabulaire encore primitif et rudimentaire des Javanais n'avait jamais su exprimer, les mots arabes, introduits beaucoup plus tard, n'appartenaient guère qu'au langage tout spécial de la religion et de la loi musulmane (3). Chez les Malais seuls, la place tenue par la langue arabe fut considérable dès le début, et ce peuple de voyageurs

(1) Veth : *Java*, I, V, pp. 242-243. — Raffles, op. cit., II, X, pp. 142-147.

(2) Il semble, et le fait est assez naturel, que la destruction du royaume de Madjapahit eut comme premier résultat un désordre assez grand et une insécurité générale. Raffles (op. cit., II, X, p. 146) reporte à cette époque l'usage général dans le peuple de porter un kris.

(3) Aristide Marre : *Malais et Chinois*, p. 4.

et de marins abandonna jusqu'à son propre alphabet pour prendre et pour conserver celui des nouveaux venus auxquels le rattachaient tant de ressemblances dans les mœurs et dans les usages. « L'alphabet malais, dit M. Aristide Marre, seul entre tous les alphabets des peuples congénères de race malayo-polynésienne, s'est complètement perdu sans laisser la moindre trace et s'est totalement éclipsé sous l'action envahissante de l'écriture arabe et du Coran (1). » Ainsi se créa en quelque sorte une race nouvelle, cette race malayo-mahométane (2) qui, conservant les qualités natives des populations d'origine malaise, puisait dans la foi nouvelle des disciples de Mohammed la cohésion, l'unité, qui lui manquaient jusqu'alors, et la force grâce à laquelle elle a pu subsister jusqu'à nos jours, et, aujourd'hui encore, résistant victorieusement aux assauts des nombreux étrangers qui tentèrent de la pénétrer, rester seule maîtresse ou à peu près de l'île entière de Java.

(1) Aristide Marre : *Malais et Chinois*, p. 5. Ce phénomène de l'action différente de la civilisation musulmane sur les deux grandes races primitives de Java est de ceux qui frappent dès l'abord le plus vivement l'observateur. Le malais s'écrit en arabe, le javanais possède un alphabet très semblable à celui des langues en usage actuellement encore dans l'Hindoustan. Les pancartes en hollandais, malais et javanais, que l'on voit dans tous les wagons et toutes les gares de l'île, rendent éclatante la comparaison (Observations personnelles). — Sur l'état actuel de l'Islamisme à Java, voir IVe partie, chapitre III.

(2) *Soc. géog. de Madrid*, XXX, 1891.

CHAPITRE IV

L'AFFLUX ASIATIQUE CONTINU : LES CHINOIS

On ne peut, quand il s'agit des Malais, parler dès le début d'établissements proprement dits et il faut à vrai dire reconnaître que l'instabilité de ces installations dues au hasard ou tout au plus à l'esprit de conquête de quelque chef plus aventureux, rendait nécessaires ou tout au moins naturels les rapports fréquents avec les peuples de même race et devait amener rapidement de nouveaux émigrants à venir partager sur la terre de Java la fortune et les avantages des premiers arrivants. Ainsi dut se créer, et cela dès le début de la colonisation malaise, une série de relations à la fois étroites et nombreuses entre Java, le pays d'arrivée, et les terres indo-chinoises d'où étaient parties sous aucun doute les premières troupes de colonisateurs malais, Java renvoyant par moments ses navigateurs porter aux gens du continent la nouvelle des merveilles qu'elle recélait, et ceux-ci formant sans cesse en réponse de nouvelles troupes à destination des pays dont la renommée était à tout moment apportée jusqu'à eux. La colonisation malaise eut ainsi ses deux pôles, l'un au N. sur le continent ou du moins à l'extrémité méridionale du continent asiatique, l'autre à Java et dans les îles voisines de l'archipel indonésien, et les traditions que contient le Sedjarat Malayou, celle notamment des expéditions des gens de Java contre Singapura et l'espèce de confusion que font sans cesse les anciens auteurs entre les Malais insulaires et ceux de la terre ferme semblent être justement la marque de ces anciennes relations permanentes et toujours actives qu'eurent entre eux dès les premiers temps les différents groupes de la grande société malaise. Avec l'intro-

duction de l'islamisme ces rapports prirent une forme toute nouvelle et la fondation de Malacca, bientôt devenue comme le centre de la civilisation musulmane dans la région malaise, augmenta, semble-t-il, dans des proportions considérables, l'intensité des relations entre Java et la péninsule. L'unité de foi créa en quelque sorte l'unité d'intérêts et les relations furent nombreuses et étroites entre Malacca et Java. L'islamisme triomphant créa lui-même des courants nouveaux, et sans cesse des émigrants de la péninsule vinrent chercher à Java, auprès de peuples de plus en plus convertis à une même foi, les ressources et les moyens d'existence qu'ils ne trouvaient qu'imparfaitement dans leur propre pays et que les récits des voyageurs leur avaient promis sur les terres de l'archipel. C'est cette relation étroite, cette sorte de liaison entre Java et Malacca que remarquèrent les premiers voyageurs européens. Comme l'a très bien montré Veth, Malacca était, au moment de la conquête portugaise et de l'arrivée d'Albuquerque, une importante place de commerce, point commercial intermédiaire entre le sud et l'est. Arabes, Persans, Hindous, habitants du Pegou, du Siam et de la Chine venaient s'y rencontrer et plus nombreux encore étaient les commerçants de Java qui y trafiquaient : de Toeban, de Djapara y venaient les prahoe malaises, et, en majeure partie, Malacca dépendait de Java pour sa subsistance, merveilleusement servie d'ailleurs par le régime des vents qui rendaient particulièrement facile le voyage dans l'un et l'autre sens entre ces deux régions (1). Ainsi se créa donc dès le début un mouvement commercial intense entre cette ville et les ports javanais, mouvement où les deux parties étaient bien inégales d'avantages et de richesse, Malacca située dans un pays pauvre, Java naturellement déjà riche et habilement exploitée, l'une payant en argent ou en produits de l'industrie asiatique ce que l'autre lui fournissait de denrées et de matières nécessaires à la vie dont elle regorgeait. Le commerce était naturel et nécessaire entre cette grande place de trafic et ce

(1) Veth : *Java*, I, VI, pp. 257-258 ; p. 205. — « L'air n'y est pas tempéré, ni sain, non plus pour les originaires du pays que pour les étrangers ; ce qui fait que la plus grande partie des terres qui environnent la ville est peu fertile. Aussi tire-t-on du dehors la plupart des denrées dont on a besoin ». De Constantin : *Voyage de Van Neck*, t. III, note des auteurs.

riche pays et les relations accompagnèrent le commerce. Est-ce trop s'aventurer que de penser que le mouvement des hommes fut en sens inverse de celui des produits de la terre? Là où abondaient les richesses, où arrivaient en foule les denrées des autres pays, l'homme, mal pourvu des ressources nécessaires à la vie, pressé d'ailleurs par l'afflux de population que de toutes parts déversaient vers les villes de la côte les régions encore moins riches de l'intérieur, devait naturellement aspirer à une vie plus large et plus facile et se porter aisément vers ces pays dont les produits exportés fournissaient journellement à son existence. Et ainsi dut se créer un mouvement d'émigration de la péninsule à Java, mouvement qui, commencé dès les premiers temps de la colonisation de l'île, se continua avec plus d'intensité encore après l'établissement de l'islamisme, à la faveur de la communauté de foi, et aussi quand un port d'accès assuré fut offert comme exutoire et comme débouché facile et sûr aux masses qui aspiraient à quitter leur sol pour un pays plus clément et plus riche.

Les migrations chinoises qui inondèrent de tout temps Java de leurs masses d'aventuriers, de commerçants et de gens que leur propre pays ne pouvait plus faire vivre, n'ont pas joué, somme toute, dans l'économie ethnographique de Java, un rôle aussi considérable et aussi important que celles qui amenaient dans l'île les gens de la péninsule d'Indo-Chine: ces nouveaux venus ne songeaient nullement à conquérir, encore moins à transformer le pays où ils auraient abordé. Eux venaient d'un pays riche, à la culture avancée, et qui, depuis de longs siècles, nourrissait une nombreuse population. Mais, comme dans toute l'Asie, comme dans le Bengale notamment, la masse sans cesse accrue des hommes qui exploitaient et habitaient les vallées et les plaines côtières de la Chine amena par son accroissement même une émigration naturelle vers d'autres pays plus fortunés ou moins complètement occupés. Et, la mousson de N.-E. aidant, les émigrants chinois partis des bouches du Yang tse Kiang ou du Hoang Ho se répandirent dans les terres du S. et sur les côtes de Java. Il semble que ce mouvement ait commencé depuis une époque extrêmement reculée, et le souvenir en est resté longtemps chez les peuples de la grande île (1). Mais quelle

(1) « Pour dire franchement la vérité, l'origine des habitants de Java est

que fût, dans les détails, la véritable cause de cette vaste émigration chinoise, elle eut néanmoins des caractères particuliers qui méritent de fixer quelque temps notre attention. Et d'abord, remarquons-le bien, par suite même des formes sociales auxquelles il était et reste encore indissolublement lié, le Chinois émigrait seul, en trafiquant, en commerçant, nullement en colon, car la femme n'avait aucune place dans ces grands mouvements ethniques qui entraînaient parfois vers Java ou d'autres terres favorisées des populations entières : les unions avec les femmes indigènes, à Java comme ailleurs, n'étaient pas une attache suffisante au pays nouveau, et, alors comme aujourd'hui, le Chinois ne se décidait à venir qu'avec un formel et sincère esprit de retour dans la mère patrie (1). C'est un phénomène curieux de civilisation que l'arrivée de ces émigrants, sans aucun but de coloniser les pays où ils abordaient, privés chez eux des ressources nécessaires à la vie que la terre pourtant si fertile ne dispensait pas encore en quantité suffisante, et venant chercher sur d'autres terres et chez d'autres peuples, dans le trafic et le négoce, le moyen de vivre et de s'enrichir pour retourner ensuite chez eux une fois leur fortune faite. C'est ainsi que nous les voyons encore aujourd'hui, c'est ainsi qu'ils nous apparaissent dès le début de leur présence à Java. Tel est le résumé des causes permanentes qui amenaient nécessairement un exode des populations chinoises : surabondance des habitants pour le pays qu'ils habitaient, à tel point que les grandes villes, où le luxe venait encore accroître la pauvreté, connurent presque sans discontinuer l'effroyable plaie de l'exposition des enfants (2) ;

entièrement inconnue. Lorsqu'on la leur demande à eux-mêmes, la plupart disent qu'ils sont origines de la Chine, et que leurs ancêtres, ne pouvant supporter l'esclavage où les tenaient les Chinois, vinrent faire une peuplade dans cette île. Si l'on avait égard à leur physionomie qui a beaucoup de rapport à celle des Chinois, on n'aurait pas de peine à croire ce qu'ils disent : car ils ont communément le front large, les joues grandes et de petits yeux ainsi que les Chinois ». De Constantin, *1er voyage*, t. II, p. 3.

(1) *Revue générale des Sciences*, Ch. Bert. Les Chinois à Java.

(2) « Le luxe et la pauvreté, fille du luxe, sont la véritable cause de ce désordre affreux ; ce n'est que dans les grandes villes qu'il s'est introduit. Dans les campagnes, dans tous les endroits un peu éloignés des capitales de province, on n'expose pas les enfants vivants ; il est même rare qu'on expose les enfants morts, et cela n'arrive que lorsque les parents sont abso-

désordre politique et tyrannie des conquérants qui, de tout temps, vinrent s'abattre sur les riches vallées de la Chine orientale, et aussi l'esprit d'aventures qui se rencontrait naturellement chez ces populations côtières de pêcheurs et de marins. Mais toujours l'émigration apparaissait comme un pis aller, moyen extrême de faire en pays étranger une fortune que le pays natal ne pouvait plus procurer : toujours les émigrants soupiraient après l'Empire du Milieu, et croyaient en le quittant avoir passé « du Paradis à l'Enfer (1) ».

C'est en effet un trait qu'on ne doit jamais perdre de vue pour bien caractériser et envisager sous son véritable aspect cette émigration, que la très haute idée que les Chinois avaient de leur propre pays. « Chacun, dit le P. Parennin, pense bien de soi, de son pays, de sa langue, de son mérite (2). » M. Aristide Marre rapporte une phrase d'un acte officiel où l'empereur de Chine se proclame le plus haut de tous les rois (3) : cette vanité naturelle à tous les peuples, cet orgueil que manifestait leur prince, les Chinois tous individuellement en étaient imbus. Leurs croyances intimes, les quatre livres sacrés, les enseignements de Koung Fou tse et de Meng tse, ne leur parlaient que de la Chine et laissaient toute liberté de se développer à leur orgueil national. Ils en venaient par suite et tout naturellement à n'avoir que dédain et mépris pour tout ce qui n'était pas de l'étendue de l'empire, pour la langue, les mœurs, la race même des peuples étrangers. Ainsi prémunis par l'orgueil national contre toute tendance à l'humilité et à l'abaissement devant les puissances étrangères (4), chassés

lument hors d'état de leur procurer la sépulture. » *Lettres édifiantes*, t. XVI. Préface, pp. XXI-XXII.

(1) *Lettres édifiantes*, t. XXII : Lettre du P. Parennin. missionnaire de la Compagnie de Jésus, à M. Dortous de Mairan, de l'Académie française et secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Sciences. A Peking, ce 20 septembre 1740, pp. 323-325.

(2) *Lettres édifiantes*, t. XIX. Lettre du P. Parennin. Peking, le 1er mai 1723, p. 276

(3) Aristide Marre : *Malais et Chinois*.

(4) *Lettres édifiantes*, t. XVII. — Lettre du Père de Chavagnac, missionnaire de la Compagnie de Jésus à la Chine au P. le Gobien de la même Compagnie. A Fou Tchéou Fou, le 10 de février 1703, pp. 188-189. — Sur ce dédain des Chinois, en général pour tout ce qui appartient à la civilisation occidentale, nous possédons le curieux récit d'une conversation sur

de chez eux par la pauvreté, avides de gain et d'acquérir par le commerce l'aisance et la richesse qu'ils ne trouvaient pas dans leur propre pays, au reste ne partant que temporairement et aspirant toujours à revenir dans l'Empire quand ils auraient une fortune suffisante, on voit quelle place et quel rôle durent avoir les Chinois au milieu des peuples de races diverses qui occupaient alors Java. Comme aujourd'hui même, ils vivaient en étrangers, en dehors des indigènes, les méprisant profondément et sans doute aussi profondément détestés par eux, relégués et cantonnés volontairement en dehors des bourgades, et conservant leurs mœurs, leurs traditions et leurs croyances. Du moins, ils pénétraient aisément cette société primitive, commerçant et trafiquant d'un peuple à un autre, véritables agents du commerce, partout acceptés parce qu'ils étaient partout utiles et souvent nécessaires. Leur arrivée à Java date des premières civilisations de l'île, et, dès la 1re moitié de l'ère chrétienne, les auteurs chinois mentionnent la présence de ces hardis commerçants (1). Dès le début de l'histoire javanaise, nous les voyons apparaître dans l'île, et dès ce moment leur présence était naturelle et normale, car elle répondait à des nécessités et à des besoins qu'eux seuls alors étaient capables de satisfaire. Au Javanais, cultivateur attaché au sol et peu apte à entrer en relations avec les autres peuples, au malais navigateur habile, commerçant et pirate, mais qui ne connaissait guère les gens de l'intérieur et ignorait les ressources de la vie sédentaire et agricole, le Chinois apparaissait comme un intermédiaire naturel, instruit par une ancienne éducation séculaire des besoins et des richesses des cultivateurs des grandes plaines fertiles et merveilleusement apte aux relations d'échange et de commerce qui étaient, à vrai dire, la véritable et seule

les mérites respectifs des langues entre le P. Parennin et le fils aîné de l'Empereur, prince tartare mandchou, dans : *Lettres édifiantes*, t. XIX : Lettre du P. Parennin, missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Messieurs de l'Académie des Sciences, en leur envoyant une traduction qu'il a faite en langue tartare de quelques-uns de leurs ouvrages, par ordre de l'Empereur de la Chine ; et adressée à M. de Fontenelle, de l'Académie française et secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. A Peking, le 1er mai 1723, pp. 266-267.

(1) Kiao Liéou pa tsoung lun, p. 58, cité dans le Foë Kouë Ki, ch. xv, notes, p. 365, note 3.

raison de son émigration au loin, avare sans doute et âpre au gain, visant seulement à s'enrichir par le trafic, mais doué d'une remarquable souplesse, d'une habileté commerciale qui le distingue encore aujourd'hui. Les Hindous s'établirent définitivement à Java et ne conservèrent guère avec leur pays d'origine que des relations irrégulières et dépourvues de tout caractère mercantile ; les Arabes, répandant partout la religion du Prophète, se contentaient bientôt d'avoir fondé des états nouveaux sous des princes imbus des croyances de la vraie foi ; le Chinois trouvait là comme auparavant des conditions éminemment favorables à son action et à son succès, et les mêmes raisons qui avaient dès le début amené son triomphe continuaient à lui assurer à travers toutes les transformations ethniques de l'île, un succès certain et complet. Chassé de sa patrie par des nécessités matérielles auxquelles il n'avait pu résister, mais brûlé toujours du désir d'y retourner quand il pourrait y faire figure honorable, le Chinois, se sentant étranger dans l'île et bien résolu à y rester un étranger, pénétrait sans scrupule jusqu'aux lieux les plus reculés pour y trouver les moyens de faire la fortune rêvée ; sans aucun lien avec les gens du pays, sans qu'aucune considération de respect humain ou de dignité personnelle pût entraver son activité, il acceptait, alors comme aujourd'hui, les tâches les plus rudes et les plus désagréables, se pliait à la vie la plus modeste, au labeur le plus acharné, pour vivre d'abord et atteindre plus tard l'aisance ou même la fortune qui lui permettrait de revenir mourir au pays qu'il avait quitté (1). Et ces qualités, ces aptitudes, cette direction donnée à leur activité étaient de celles dont rien, du moins à l'époque de la colonisation d'origine orientale, ne pouvait affaiblir la valeur ou entraver l'action. Au temps des Javanais et des Malais comme à l'époque des radjahs hindous ou des sultans arabes, les Chinois avaient en eux-mêmes de puissantes raisons de succès et rien ne semblait pouvoir alors mettre un terme à cette

(1) Sur cette aptitude des Chinois à débuter par les plus modestes emplois et le travail parfois le plus rebutant, voir *Revue générale des Sciences* : Ch. Bert : Les Chinois à Java et Ch. Bert : Java et les Hollandais. Nous avons pu constater nous-même à diverses reprises quelle énergie, quelle persistance et quelle souplesse souvent mêlée d'humilité les Chinois mettent dans leurs relations commerciales. Nous aurons d'ailleurs à revenir sur ce point dans notre IVe partie.

victorieuse infiltration du plus résistant et du plus habile des peuples d'Extrême Orient.

Il est intéressant de repasser, au moins dans ses grandes lignes, l'histoire des relations de Java avec l'empire chinois, et de retrouver ainsi, à travers le fouillis des guerres et des ambassades, l'esprit qui anima de tout temps la société chinoise de la grande île. Nous avons vu que, près de quinze siècles avant l'arrivée des Européens, Java avait déjà été visitée par les émigrants et les commerçants chinois. En moins de quatre siècles, ces nouveaux venus avaient déjà pris dans le pays une place prépondérante : déjà ils apparaissaient comme les représentants d'un état puissant et redoutable, dont le chef, supérieur à tous les autres princes, avait droit à leur obéissance ou tout au moins à leurs hommages : en 435 un roi de Java envoyait un ambassadeur avec une lettre et des présents à l'empereur de Chine. Les relations n'en firent que s'accroître, et, au XIIIe siècle, quand Chi Tsou Koubilaï Khan prétendit reconstituer l'empire de Temoudjine, Java sembla devoir être victime de sa popularité auprès des commerçants chinois : une expédition régulière partit des ports de l'empire en 1293 et vint débarquer dans l'île, sur la côte N.-E. dans les parages abrités et par conséquent sûrs et facilement abordables du détroit de Madoera. Elle s'empara assez aisément de Soerabaja et battit à Madjapahit les troupes hâtivement réunies et probablement assez mal dirigées du sultan (1). Mais il semble que là s'arrêtèrent ses succès et que l'armée chinoise, après ce facile triomphe, ne put guère pousser plus loin : elle se rembarqua au bout de quatre mois sans avoir soumis effectivement l'île à la domination impériale. Du moins l'expédition ordonnée par Koubilaï Khan eut pour effet de prolonger et de rendre plus étroites les relations déjà entamées au Ve siècle, relations dans lesquelles les princes javanais trouvèrent maintes fois l'occasion de précieux avantages en échange d'un hommage de forme que l'éloignement et l'incapacité des empereurs chinois des dynasties suivantes rendaient théorique et assez peu rigoureux. Le Sedjarat Malayou nous montre en tout cas les rois de Java s'unissant par des mariages avec les princes régnants en Chine et ces relations prendre bien plutôt l'aspect de conventions entre

(1) Aristide Marre : *Malais et Chinois*, pp. 6-7.

égaux que celui d'actes de sujétion de vassaux à leur suzerain. Le tribut reste cependant la marque régulière de l'hommage, la rançon par laquelle les princes de l'île achetaient de l'orgueil des empereurs l'alliance et l'amitié dont le nombre toujours croissant des immigrants chinois leur faisait une loi impérieuse et une nécessité. « Cet envoi d'ambassadeurs et de présents à la Cour impériale ne constituait pas en réalité une charge bien onéreuse pour les princes étrangers, car leurs envoyés étaient toujours traités de la façon la plus large et la plus libérale et vivaient magnifiquement aux frais du trésor de l'empereur. D'autre part, cela offrait à la Chine l'occasion de faire le commerce dans des contrées qui, autrement, ne lui eussent jamais été accessibles (1). »

Il y avait donc ainsi, entre les empereurs et les princes de Java, du fait seul de la présence des Chinois dans l'île, bien moins des rapports de suzerains à vassaux, qu'une véritable alliance fondée sur des besoins et des intérêts réciproques. Les empereurs, d'une part, comme l'a très justement remarqué l'auteur que nous venons de citer, voyaient dans cet usage du tribut, des lettres, des ambassades et des dons réciproques, un moyen assuré et unique d'ouvrir à leurs sujets de la côte des marchés abondants et nombreux jusque-là fermés aux navigateurs étrangers, les Javanais, sous leurs chefs indigènes ou sous leurs souverains hindous et arabes, surveillant d'assez mauvaise grâce les trafiquants étrangers, et les navigateurs malais voyant d'un assez mauvais œil toute entreprise qui pouvait leur ravir le monopole du commerce maritime et semblait une sorte d'empiètement sur leur propre domaine. Les princes de Java, d'autre part, avaient toujours à compter avec le nombre sans cesse croissant des immigrants chinois, aventuriers, voyageurs de tout rang et de toute nature, indifférents aux intérêts du pays où ils venaient en étrangers songeant seulement à l'exploiter et à en tirer le plus grand profit possible, par cela même peu dociles et peu disposés à se plier volontairement aux usages et aux lois qui le régissaient ; et il devait leur sembler profitable à leur propre autorité de paraître revêtus de l'investiture de ces puissants empereurs dont le souvenir et le respect demeuraient avec le souvenir et l'amour persistant du pays natal vivaces dans l'esprit et dans le cœur de

(1) Aristide Marre : *Malais et Chinois*, p. 11.

cette population. C'était en quelque sorte un état d'équilibre où chacun trouvait son compte et appuyait son pouvoir sur la part même d'autorité qu'il laissait à l'autre partie.

Cet équilibre fut rompu au XVIIe et au XVIIIe siècle. Deux faits en furent notamment la cause. Le premier fut l'arrivée, à la fin du XVIe siècle, des conquérants européens, particulièrement des Hollandais dans les pays de Java : leur présence bouleversa l'état de choses existant, et, à l'égard des Chinois notamment, transforma presque totalement les positions respectives. Les Hollandais n'avaient, pour entretenir avec l'Empire chinois des relations étroites, aucune des raisons qui poussaient auparavant les princes de race orientale. Ils venaient du dehors, en commerçants d'abord, en conquérants ensuite, et prétendaient soumettre également à leur autorité tous les peuples de l'île, javanais et malais, hindous, arabes, et aussi les Chinois. Au reste, ces nouveaux venus n'avaient pas, comme les chefs naturels du pays, à ménager et à se concilier les navigateurs et les marchands de l'Empire du Milieu. Leurs vaisseaux étaient assez forts, leurs flottes assez nombreuses et assez imposantes pour trafiquer librement et exiger au besoin le respect des autres marins de l'Archipel. L'arrivée des Hollandais fut donc, pour les Chinois de l'île, le signal non de rigueurs et de persécutions mais d'un régime légal et régulier, sous lequel, en restant libre d'exercer au dehors sa puissance et son activité, chacun devait se soumettre à une règle commune, se conformer aux ordres édictés par des maîtres qui n'avaient nul besoin d'appuyer leur autorité sur une investiture même théorique de l'Empereur de Chine avec lequel ils traitaient en fait sur le pied de la plus complète égalité. En second lieu, la situation en elle-même avait considérablement changé depuis la première arrivée dans l'île des trafiquants venus de l'Empire du Milieu. Les Chinois avaient, depuis ce temps, singulièrement augmenté de nombre, et on ne les évaluait pas à moins de 100.000 aux alentours de Batavia (1). C'était, dès ce moment, une véritable population de nombre respectable, maîtresse de tout le commerce de l'île et possédant, pour ainsi dire

(1) Valentijn, IV, I, p. 250.

en propre, les villes les plus avantageuses du pays et les mieux disposées pour les échanges du trafic international, et ces actes de soumission et de vasselage d'antan eussent pu être dangereux à présent et diminuer l'autorité des maîtres légitimes du pays aux yeux des Chinois devenus nombreux, toujours fidèles aux princes de leur race, et auxquels les princes javanais ne paraissaient naturellement que trop inférieurs aux puissants maîtres de l'Empire du Milieu. Enfin, en même temps que leur nombre augmentait de façon inquiétante, le mode d'existence des Chinois se transformait assez notablement et en faisait une force déjà redoutable avec laquelle devaient dès lors compter les maîtres du pays. Veth a montré, sans y insister suffisamment à notre sens (1), l'aspect et le caractère de cette transformation. Le commerçant chinois s'était très vite fait une place de faveur dans un pays aussi riche et dont l'exploitation, œuvre de persévérance en même temps que d'habileté, n'avait jamais été sérieusement entreprise. Mis en présence des Javanais ignorants et insouciants, le Chinois s'était bien vite emparé, alors comme aujourd'hui, de toutes les sources de la richesse, et, moitié par achat direct, moitié par gages retenus sur des prêts non remboursés, de simple marchand, banquier et usurier, il était bientôt devenu propriétaire et agriculteur, tenant ainsi, avec le commerce lui-même dont personne n'était alors capable de le déposséder, les éléments mêmes de ce commerce et en résumé la richesse du pays. C'était là un phénomène d'une importance extrême et qui devait singulièrement inquiéter et indisposer à la fois les indigènes et les dominateurs étrangers du pays. Les indigènes de l'intérieur, les Javanais, cultivateurs et paysans, n'avaient jamais, nous l'avons vu, attaché grande importance à la personnalité de leurs maîtres, ni aux formes politiques sous lesquelles ils devaient vivre, pourvu qu'on respectât leur propriété et leur liberté individuelle. Sédentaires par goût, et naturellement ennemis du changement, ils avaient sans peine abandonné le commerce à des nouveaux venus qui, comme autrefois les Malais et les Arabes, mieux qu'eux encore, leur procuraient une foule d'objets inconnus, en même temps qu'ils leur permettaient d'écouler des produits de leur

(1) Veth : *Java*, II, IV, p. 134.

sol. Mais quand les Chinois dépassèrent ces limites, quand ils en vinrent à profiter des embarras ordinaires aux agriculteurs pour s'emparer des terres elles-mêmes, la situation changea d'aspect : les Javanais retirèrent peu à peu leur confiance à ces intrus qui spéculaient sur leurs besoins et les dépouillaient de leurs propriétés. Le mécontentement, une fois né, ne fit que grandir et s'accroître par les succès mêmes que les rusés Chinois obtenaient chaque jour des naïfs paysans, et les massacres qui ensanglantèrent le XVIIIe siècle n'eurent peut-être pas d'autre cause première. D'autre part la Compagnie hollandaise, depuis près d'un siècle seule maîtresse du commerce et dispensatrice de la richesse aux peuples de Java et des îles voisines, voyait avec regret et malveillance cette redoutable concurrence : orientaux, d'assimilation facile et d'ailleurs merveilleusement préparés par la nécessité et par leur aptitude naturelle à l'intrigue à pénétrer chez les indigènes et à demeurer avec eux, vivant de leur vie matérielle et morale, les Chinois devenaient propriétaires tout en restant commerçants, et, comme leur nombre augmentait continuellement sans que pour cela diminuassent leur âpreté au gain en même temps que leur audace et leur habileté, ils étaient en passe de devenir, en un temps relativement court, les véritables maîtres des forces matérielles de l'île, maîtres des terres que défendaient mal contre eux les malheureux javanais, maîtres du commerce qu'ils pratiquaient avec une science, une persévérance et une souplesse inconnues jusque-là dans tout l'Archipel : en les laissant faire, la Compagnie s'exposait à n'être un jour que la tributaire et la vassale de ces audacieux marchands. De là les mesures nombreuses prises contre les Chinois, les traités, actes de soumission, règlements de toute sorte issus de la Compagnie, et sur lesquels nous aurons à revenir plus tard. De là aussi les massacres qui ensanglantèrent plusieurs régions de l'île dans la première moitié du siècle. Dès ce moment apparaît pour la première fois une *question chinoise*, vague encore et peu âpre sous le gouvernement encore peu assuré et mal organisé de la Compagnie hollandaise, mais qui ne devait faire que grandir et se préciser à mesure que l'autorité européenne s'établirait plus fermement et d'une façon plus régulière, et que la société chinoise, sans cesse plus nombreuse et enhardie encore par ses premiers et nombreux succès, deviendrait plus redoutable à ses divers

concurrents. Les incidents de 1735 et de 1740 annoncent et préparent les mesures administratives du XIXe siècle, et Zwardekroon et van Imhoff sont, en cette matière, les précurseurs lointains de Daendels et de Van den Bosch.

CHAPITRE V

LES COMPTOIRS PORTUGAIS

Les peuples d'occident riverains de la Méditerranée ou établis sur les côtes de l'Atlantique avaient depuis des siècles entretenu des relations avec les pays de l'Asie Méridionale ou de l'Extrême-Orient : Grecs, Romains, Vénitiens connaissaient les routes qui, par l'intérieur du continent asiatique, conduisaient au pays des Sères ou de Cathay. Les Arabes suivaient les mêmes chemins et savaient atteindre les côtes de l'Inde actuelle, d'où les vents réguliers les conduisaient en Chine et dans les îles de la Malaisie. Les troubles qui désolèrent l'Asie occidentale et centrale dans le cours des XIe et XIIe siècles avaient, nous l'avons vu, sensiblement entravé ces communications régulières, et déjà nombre de commerçants, d'émigrants, de pèlerins et de voyageurs s'étaient habitués à suivre au delà de l'isthme étroit qui réunissait l'Asie et l'Afrique, la voie maritime de la Mer Rouge plus aisée et surtout moins exposée aux pillages et aux dévastations de toute sorte dont les guerres continuelles menaçaient les diverses routes de terre. Les souverains du XIIIe siècle, Temoudjine et Koubilaï, avaient ramené la paix et la sécurité dans le grand empire Mongol et Timour avait également su créer en Asie centrale un état prospère, riche et policé. C'est l'époque brillante par excellence des communications intracontinentales en Asie, l'époque où, suivant un proverbe local, « une femme pouvait traverser le Khorassan avec une aiguière d'or sur la tête ». Ibn Batouta, qui traversa l'Asie et visita en 1345 l'Archipel indien, a connu cette époque, et, si les renseignements qu'il nous donne sur Java sont sans importance comme sans intérêt, il reste toujours à nos yeux le témoin renseigné, et, semble-t-il, suffisamment impartial, de ces relations

intenses qui d'O. en E. empruntaient les grandes routes de l'Iran et des régions voisines. La disparition de Timour, la ruine de son empire, le morcellement de l'Asie centrale en plusieurs états jaloux de leur indépendance et sans cesse en guerre les uns avec les autres, et, par dessus tout cela, le fanatisme religieux grandissant à mesure que s'accentuait la décadence politique, rendirent désertes des routes jusque-là fréquentées. Le pays, sous ce nouveau régime, se dépeupla et s'appauvrit. De régions autrefois peuplées et prospères, les guerres firent des steppes et des déserts inhabités et incultes et cette dévastation s'étendit à travers les vallées du Tigre et de l'Euphrate jusqu'aux confins orientaux du désert de Syrie. Les barrages, les digues, tous les travaux qui autrefois recueillaient pour la culture le surplus des eaux des montagnes, furent détruits ou du moins négligés et abandonnés et n'ont été repris que de nos jours par les Européens. Don Antonio de Clavijo et surtout Thomas Jenkinson ont connu cette triste époque et nous ont peint cette ruine de l'Asie pendant les XIVe et XVe siècles (1). Le commerce vers les pays de l'Extrême Orient dut donc chercher d'autres voies et là est la vraie cause de l'impulsion nouvelle que les peuples navigateurs d'Europe donnèrent dès le XVe siècle aux voyages par mer vers les pays tropicaux d'Asie (2). Des cinq routes praticables qu'Ibn Kordadbeh relevait jadis, quatre au moins étaient dès lors interdites et fermées aux commerçants et aux voyageurs d'Occident : c'étaient celles qui empruntaient au moins en partie la voie de terre à travers le continent asiatique. La première seule, celle de la Mer Rouge, pouvait être praticable ; encore était-elle peu sûre, car elle franchissait entre l'Egypte et la Syrie un pays foncièrement musulman et d'autre part particulièrement exposé à servir de lieu de rencontre

(1) Collection Purchas. *Voyage de Th. Jenkinson.*

(2) Il peut paraître étonnant que cette transformation des conditions naturelles de la colonisation de Java ait si peu frappé les principaux auteurs qui ont consacré à l'île une importante étude. Raffles ni Veth ne semblent pas en soupçonner l'importance et exposent successivement et souvent avec force détails les divers régimes auxquels fut soumise Java, sans indiquer même sommairement quelles causes donnèrent naissance à ces régimes et changèrent en ces régions les caractères et la marche de la colonisation Le géographe doit s'attacher davantage à rechercher les causes des événements et il y avait là, nous semble-t-il, une lacune que nous aurions voulu pouvoir plus complètement combler.

aux états qui l'avoisinaient à l'E. et à l'O. C'était donc par mer seulement que les commerçants d'Europe pouvaient aller trafiquer et fonder des établissements à Java et dans les autres îles de l'Archipel Malais ; et dans cette œuvre de colonisation, empreinte ainsi par le fait de circonstances extérieures d'un caractère nouveau, il n'y avait plus place que pour une nation assez au courant des choses de la mer et assez puissamment outillée pour pouvoir transporter au loin et d'un seul coup sur ses vaisseaux des forces en colons et en soldats assez nombreuses pour s'imposer et acquérir dès le début une situation privilégiée, et des marchandises assez abondantes pour pouvoir obtenir en échange un fret de retour suffisant et établir un courant commercial important, dont pourraient bénéficier dans la suite les autres expéditions. La mer, dès ce moment, jouait, entre Java et l'Europe le rôle de la voie unique et naturelle de communication, bien plus qu'elle ne séparait des pays aussi divers de nature, de productions et d'habitants.

Des nations de l'Europe occidentale qui, au xve siècle, pouvaient aspirer à jouer sur mer un grand rôle et possédaient une flotte, il n'en était guère qu'une, le Portugal, qui fût à ce moment en état d'entreprendre la colonisation de Java. Le Portugal était un état atlantique, c'est-à-dire tourné vers des mers ouvertes et vers les seules qui puissent alors réunir l'Europe aux îles de l'Archipel Malais. Relief, direction des vallées et des cours d'eau, richesse des côtes en articulations, jusques et y compris le magnifique port de Lisbonne, tout y poussait à s'élancer vers l'O. et vers le S. Et la pratique de ces mers ouvertes, aux grandes houles comme aux violentes tempêtes, préparait merveilleusement aux grandes expéditions lointaines et outillait de façon toute nouvelle pour l'époque le peuple qui s'y adonnait. Les vaisseaux sont plus forts et plus hauts pour tenir mieux à la mer : les tillacs élevés couvrent le pont des houles de grosse mer venues par l'avant et par l'arrière du navire ; enfin les dimensions elles-mêmes augmentent à mesure qu'augmente l'éloignement du pays à atteindre et la durée de l'absence pendant laquelle il ne sera pas possible de revenir chercher dans la métropole des renforts en hommes, en vivres ou en marchandises ; par là, marins et denrées sont plus nombreux, et c'est un véritable

monde commercial qu'emmènent au pays de l'ivoire, de l'or et des épices, ces énormes carraques (1). A leur régime primitif de courses, peu profitable en apparence à l'extension de la puissance nationale, la marine portugaise fit d'ailleurs de sérieux progrès. Les équipages s'exercèrent, s'entraînèrent aux longs parcours, apprirent à naviguer en haute mer suivant les vents et les courants et à utiliser au mieux de leur intérêt et de la santé générale les modes particuliers du climat tropical. Mal servis par les cartes imparfaites dont ils pouvaient disposer, capitaines et matelots apprirent à user des constellations nouvelles pour eux de l'hémisphère austral et donnèrent ainsi à la mère-patrie les audacieux et habiles marins dont le XVIe siècle devait enregistrer les magnifiques exploits. C'est ainsi que, le 22 novembre 1497, Vasco de Gama passa le Cap des Tempêtes, et, avec les ressources en hommes et en vaisseaux qu'avaient données les longs voyages passés, c'était vraiment une « bonne espérance » qui s'offrait au Portugal, au moment où son amiral faisait pour la première fois flotter son pavillon sur les flots de la mer des Indes. Ainsi l'acte audacieux de Vasco de Gama ouvrait une ère nouvelle : il mettait en relation directe les ports portugais avec les pays les plus riches de l'Orient. Conduite par les pilotes du Sofala et du Mozambique, et poussée par la mousson d'hiver, la flotte visita les Indes, entra en relations avec les princes indigènes et jeta dès ce moment les bases de la puissance coloniale dont le Portugal devait jouir au siècle suivant (2).

(1) Celle prise devant Malacca, par l'amiral hollandais Spilberg sur la flotte portugaise, le 14 octobre 1602, atteignait un port de 1400 tonneaux, avait un équipage de plus de 600 hommes et une vingtaine de pièces d'artillerie de toute espèce, avec d'énormes quantités de marchandises et d'immenses espaces encore libres dans ses cales. « Ils trouvaient étrange, dit la relation hollandaise, que nos vaisseaux fussent si petits. » De Constantin, *Voyage de Spilberg*, t. IV, pp. 124-125.

(2) Nous aurons à revenir plus tard sur la question des flottes portugaises, quand la suite de cette étude nous amènera à expliquer en partie par une étude comparative des qualités des deux marines, les succès des amiraux hollandais dans les mers d'Extrême-Orient; mais il est évident, et les témoignages en sont nombreux, que le matériel naval portugais dut s'améliorer lui-même à l'expérience, pendant ces longues périodes de courses maritimes, et qu'il n'y a pas plus lieu de confondre le type de vaisseaux que montait un Gama ou un d'Albuquerque avec celui des pre-

Vasco de Gama, en doublant le Cap et en abordant aux Indes, avait ouvert la route des régions asiatiques et préparé la conquête future de l'Archipel Malais, mais il était réservé à ses successeurs et tout d'abord au grand Affonso d'Albuquerque, le véritable créateur de l'empire colonial portugais, d'établir dans ces régions lointaines la domination de la cour de Lisbonne. D'Albuquerque fut, en même temps qu'un grand marin, un grand homme d'Etat. En 1506, il arrive aux Indes, jette l'ancre sur la côte du Malabar et s'établit à Goa, dont il fait, en même temps qu'une grande place de commerce, le véritable centre économique et politique de l'empire colonial qu'il rêve de donner à son roi. C'est le rendez-vous obligé des trafiquants portugais, l'intermédiaire entre les pays d'Extrême-Orient et l'Europe. C'est là qu'il commença à tourner les yeux vers l'Archipel Malais et vers Malacca que recommandaient son commerce déjà important et sa situation privilégiée au milieu des pays de l'Extrême-Orient.

Ce plan d'Albuquerque n'était pas inspiré uniquement par le désir d'une extension continuelle des territoires soumis à l'autorité du roi de Portugal, et si l'esprit de conquête, si l'esprit de prosélytisme religieux qu'eurent à cette époque, à des degrés différents, tous les colonisateurs de sa nation, eurent part à ses desseins, du moins chez ce grand homme, comme chez tous ceux qui, dans quelque nation que ce soit, ont envisagé avant tout l'intérêt national, les projets d'expansion et de conquête étaient toujours empreints de la plus exacte mesure, animés aussi du sens le plus pratique. En fait, la découverte, neuf ans plus tôt, de la route du Cap, n'avait pas encore donné aux Portugais le monopole commercial auquel leur donnaient droit leurs efforts et que pouvait sembler consacrer l'accord signé avec l'Espagne en 1494 sous la médiation du pape. Goa, quels que fussent l'habileté et le zèle de ses gouverneurs, ne pouvait, placée qu'elle

miers voyageurs partis du cap Saint-Vincent, que de mettre sur la même ligne les galions du temps de Philippe II et les caravellas de Christophe Colomb. La carraque portugaise que nous verrons combattre dans les parages de Malacca et de Java est un idéal qui ne fut réalisé que lorsqu'un courant commercial suffisant eut été établi avec des pays capables de la remplir. C'est le grand paquebot du XVIe et du XVIIe siècle ; c'est le dernier terme d'une évolution navale qu'il ne faut pas oublier et à laquelle l'expérience maritime des siècles précédents dut aider puissamment.

était trop au nord, arrêter et au besoin détourner à son profit les anciens courants commerciaux. Il fallait, pour arriver au but qui justifiait le voyage de Gama et les efforts de ses successeurs, s'emparer du point de départ, passage obligé du commerce d'Extrême-Orient à son entrée dans l'Océan Indien ; il fallait, en un mot, que la mer des Indes appartînt aux Portugais, et voilà pourquoi, dès son arrivée à Goa, d'Albuquerque jeta les yeux vers l'E. et songea à s'emparer de Malacca. Au reste, cette ville représentait à elle seule une belle et riche acquisition, comme nous avons déjà eu l'occasion de l'indiquer. Mais son importance, comme lieu de relâche à peu près nécessaire, était encore bien plus grande (1). D'autre part, Malacca possédait aux yeux des Portugais l'inestimable valeur de les mettre pour ainsi dire au centre même de ce monde encore peu connu, mais dont on contait des merveilles et qui envoyait depuis si longtemps à l'Europe épices et bois précieux, et de leur réserver une situation privilégiée pour trafiquer et pour profiter, le cas échéant, des occasions qui pourraient se présenter d'y établir leur domination politique et religieuse. Or, vers les premières années du XVIe siècle, la situation était des plus favorables pour une intervention effective dans les affaires intérieures de Java, et le projet d'Albuquerque venait bien à son heure pour mettre les Portugais en parfait état de profiter des difficultés de toutes sortes avec lesquelles se débattaient encore la grande île et les terres voisines de l'Archipel. Les querelles religieuses en même temps que l'ambition des princes avaient amené à Java des troubles profonds dont les souverains avaient profité. Le sirvaïsme, la forme la plus populaire du brahmanisme, avait rapidement gagné des adeptes dans l'E. de l'île, dans la région des volcans du Tengger et de l'Idjen, mais l'affaiblissement de l'empire de Madjapahit lui avait porté un rude coup, et la fondation au XVIe siècle du royaume de Balamborang n'avait pu résister aux coups répétés des souverains musulmans. L'ouest n'était ni plus tranquille ni plus hospitalier aux voyageurs : les écrivains européens nous en peignent les habitants comme des païens, remplis de haine pour les mahométans, et toujours en guerre pour ne pas subir le joug des rois du

(1) De Constantin : *Voyage de Van Neck*, t. III. Notes des auteurs.

centre de Java (1). Bantam, la plus accessible des villes de la région, était fortifiée et pouvait encore à son gré ouvrir ou fermer son port aux voyageurs étrangers (2). Dans les autres îles de l'Archipel, la confusion et le danger n'étaient pas moindres. En résumé, il était temps d'intervenir ou du moins de se tenir prêt à agir dans le chaos et la confusion de ces intérêts divers et multiples qui, sans cesse en lutte les uns avec les autres, pouvaient, suivant le cas, ou rendre impossible à l'avenir toute relation entre les Européens et les riches terres de l'Archipel, ou offrir une proie facile et un bénéfice assuré et certain à un conquérant étranger et suffisamment puissant et ayant pour lui l'avantage de l'à-propos, cette force invincible dans la guerre et dans la diplomatie. Les renseignements que d'Albuquerque pouvait recevoir des marchands, des navigateurs de toute espèce qui parcouraient la mer des Indes durent, à n'en pas douter, l'instruire au moins sommairement de l'état des esprits et des choses : avec un rare sens politique, il jugea qu'il n'y avait plus de temps à perdre, et, dès ce moment, il songea décidément à se réserver, en s'emparant de Malacca, la première place à la fois stratégique, économique et politique, qui lui permettrait de surveiller l'Archipel et d'y prendre les devants rapidement sur tous les autres, si la marche des événements commandait ou autorisait un jour avec quelques sérieuses chances de succès une intervention effective et directe. La fondation de Goa, l'organisation de sa défense contre l'attaque toujours à craindre des populations encore inconnues que recélaient les étendues immenses de l'Hindoustan, l'absorbaient trop tout d'abord pour qu'il pût aller lui-même frapper le grand coup : il voulut du moins prendre position, faire connaître son pavillon et la nation portugaise. L'expédition faite en 1509 avec cinq vaisseaux par Diogo Lopez de Sequeira n'eut pas d'autre but : un traité de commerce fut conclu avec Utimuti Radja, souverain de Malacca, et, pour la première fois les Portugais eurent accès de faveur dans la grande cité du détroit (3). C'était un premier pas déjà fait ; c'était une source

(1) Soc. géog. Paris. 1893, I, Eekhout. — Barros : De Asia, dos Feitos que os Portuquezes fiziram no descubrimento e conquista dos mares e terras do Oriente. Lisbôa, 1777. — Decada IVa.

(2) *Histoire des Voyages*, I, XII. Veth : *Java*, I, VII, p. 283.

(3) Barros (Décade II, livre V, chapitre xi, p. 569) prétend que l'idée de

de prétextes tout trouvés à une intervention directe. Deux ans après, d'Albuquerque, devenu libre de ses mouvements, se décida à agir lui-même.

C'était cette fois une grande expédition qui partait de Goa : dix-neuf vaisseaux allaient sous les ordres d'Albuquerque porter à Malacca le renom et la puissance du roi de Portugal : on ravitailla et on rallia Sequeira et la flotte entière mouilla devant la ville. Utimuti avait trop à craindre de telles forces pour ne pas s'y opposer : il résista en effet, mais la ville fut prise et le sultan dut accepter la domination étrangère et le titre de Sjahban dar que lui conféra le vainqueur. C'était, avec un prince musulman, un très médiocre résultat et d'Albuquerque n'eut pas longtemps à se louer de sa modération. L'année 1511 fut toute remplie par les intrigues et les révoltes plus ou moins occultes du chef indigène, et l'avènement de son successeur Pati Katir donna seule quelque apparente tranquillité aux Portugais (1). En fait, quand d'Albuquerque partit, au commencement de 1512 pour rentrer à Goa, l'œuvre n'était pas encore achevée et la puissance européenne était encore loin d'être solidement et définitivement établie dans l'Extrême-Orient. Mais, du moins, la route était tracée, les Portugais possédaient un point d'appui sérieux pour leurs expéditions intérieures et d'où ils commandaient les grandes routes maritimes et tenaient pour ainsi dire la clef de l'Archipel.

A Malacca, Pati Katir ne s'était pas sincèrement résigné à sa situation de vassal : d'Albuquerque était à peine parti qu'il commença ses intrigues contre les officiers portugais, Alfonso Pessoa et Fernâo Perez d'Andrade, et celui-ci ayant conduit une expédition dans l'intérieur du pays, il se révolta ouvertement et ferma les portes de la ville. Il fallut un siège en règle, une guerre véritable, et les Javanais eux-mêmes s'unirent à Pati Katir contre les Portugais, suivant ainsi jusque dans leurs fluctuations, par un accord trop constant pour n'être pas dû à des causes naturelles, la politique et la destinée de Malacca. D'Andrade, vainqueur sur mer

la grande Armada de Malacca vint moins d'Albuquerque lui-même que d'un ordre donné par le roi à la suite de l'expédition de Diogo Lopez de Sequeira. Il y a là, nous semble-t-il, quelque confusion et quelque exagération.

(1) Barros, Déc. IV.

des prahoes javanaises, revint enfin; la ville fut prise et Pati Katir dut s'enfuir au commencement de 1513 (1); et, maîtres incontestés cette fois du grand port du détroit, les Portugais étaient en état de faire chèrement payer aux Javanais le secours qu'ils avaient imprudemment apporté à leurs ennemis.

De tous les ports de Java, celui qui était alors le plus fréquenté, ou qui du moins entretenait avec Malacca les relations les plus étroites et les plus fréquentes, était le port de Djapara. C'est de là qu'étaient partis les secours envoyés au prince parjure, et le souverain musulman de Demak, qui, en fait du moins, sinon en droit, commandait à tout le pays, avait permis à Pati Katir de se réfugier sur ses états et de trouver à Djapara des ressources en hommes et en vaisseaux. D'Andrade et Brito poursuivirent leurs succès, et, en 1521, à la tête de 17 vaisseaux montés par 350 Européens auxquels se joignirent quelques indigènes, ils attaquèrent Djapara. Des jonques javanaises furent détruites; celles venues de Palembang eurent le même sort; Pati Katir s'enfuit, son allié Pati Oenoes se retira à Sidajoe sur le détroit de Madoera, et les Portugais restèrent maîtres de Malacca en même temps qu'ils acquéraient, par leur nouvelle conquête, l'accès direct des pays javanais, source abondante de luttes et de rivalités dans l'avenir.

L'état politique intérieur de Java était d'ailleurs assez favorable à l'action et au triomphe des Européens : aucun pouvoir n'y réalisait une puissance assez unie et assez forte pour opposer aux envahisseurs une résistance victorieuse. L'islamisme, nous l'avons vu, s'était rapidement répandu sur toute la surface de l'île, mais presque partout, il avait abouti, en fin de compte, à une plus grande dissémination des forces indigènes, à un affaiblissement des forces réelles du monde javanais en présence des ambitions et des attaques étrangères. Ce qui s'était passé en 1112 à Chéribon devait se renouveler sans cesse. Les prédicateurs musulmans, prophètes, pèlerins et marabouts de l'Islam, se répandaient çà et là dans les villes de Java, de préférence sur les côtes et dans les états maritimes plus faciles d'accès et plus ouverts aux communications avec les autres centres de religion mahométane. Dans chacune de ces villes, s'étaient ainsi fondées des communautés

(1) Veth : *Java*, I, VI, pp. 262-266. — Barros, Déc. II, ch. II et III.

musulmanes étroites et exclusives, se tenant en dehors de la masse du peuple de Java, très ardentes au prosélytisme et à la conquête morale des régions voisines, mais, en attendant, isolées et fermées, jalouses de leurs droits et de leur indépendance particulière, et sans relations comme sans sympathie et sans alliance même morale entre elles. De là la facilité avec laquelle, quelques années après leur établissement à Malacca, les successeurs d'Albuquerque purent s'établir à Java et s'emparer de ces petits états. Grissee ou Gressik, qui avait été l'un des premiers centres de la propagande musulmane et qui renfermait le tombeau et les restes de l'un des saints prophètes de l'Islam, était un de ces états : Antonio de Brito s'en empara en 1521 au nom du roi de Portugal. Dès l'année suivante, un vaisseau portugais occupait la rade de Grissee, alors centre d'un actif commerce avec les îles de l'Archipel et les autres pays de l'Extrême-Orient ; les Portugais, sous Antonio de Pina (1523), Sincâo de Sousa, Martini Correa et dom Martin Affonso de Sousa (1526), achevèrent de s'établir définitivement dans cette riche partie de Java. Panaroekan, plus à l'E. sur la côte N., à la sortie du pays montagneux du Tengger et de l'Idjen, fut visitée en 1526 par Antonio de Brito et Joâo de Morene et occupée de nouveau en 1528 par dom Garcia Enriquez allant de Banda à Malacca : le souverain du pays dut signer un traité d'amitié avec les Portugais. Chéribon resta plus longtemps indépendant, mais succomba comme les autres quand Pinto vint, en 1546, jeter l'ancre dans sa rade avec trois vaisseaux. Au fond, de tous les états côtiers de Java, deux seuls étaient capables d'opposer à l'invasion une résistance effective et sérieuse : à l'O. le pays de Soenda encore indépendant et resté à peu près fidèle à ses anciennes croyances, à l'E. l'ensemble de communautés musulmanes qui constituaient le royaume de Demak et avaient, depuis longtemps, par conquête militaire ou par propagande religieuse, empiété sur le grand empire hindou de Madjapahit et sur les autres états voisins. Soenda, ou plus exactement Bantam, le grand port de la région, avait de très bonne heure attiré les regards des conquérants : le pays semblait riche, sa capitale Dajo, au milieu des montagnes, renfermait 50.000 habitants, et le poivre, dont on expédiait tous les ans environ 30.000 quintaux (1), donnait lieu

(1) Barros, déc. IV.

à un important commerce dont le sultan de Bantam tirait d'importants bénéfices, et, par sa situation même, était naturellement le principal et presque le seul dépositaire. C'était donc là une acquisition précieuse que pouvaient donner à leur pays les nouveaux maîtres de Malacca, un des plus importants débouchés de ces épices qui fournissaient au commerce maritime de si remarquables profits et précipitaient toutes les nations maritimes d'Europe sur la route de l'Extrême-Orient. Jorge d'Albuquerque, neveu du fondateur de la puissance coloniale portugaise et alors capitaine de Malacca, décida de s'en emparer et, en 1522, il envoya un vaisseau sous les ordres d'Enrique Leme au « port de Soenda ». Leme visita Jacatra, débouché oriental du pays, et signa avec le roi un traité de commerce et d'alliance, puis revint à Malacca. Quatre ans après, six vaisseaux commandés par Francisco de Sa arrivèrent devant Bantam : les négociations, conduites par un intermédiaire au reste peu connu et que les écrivains portugais appellent Falatehan, n'eurent pas grand résultat, et, en 1528, le vice-roi de Goa, Lopo Vaz de Sampayo, envoya une grande expédition de huit vaisseaux et de quelques autres bâtiments de moindre importance sous le commandement de Martin Affonso de Mello Jusarte, pour s'emparer de Bantam : l'expédition échoua comme la précédente devant les fortifications de la ville et l'énergique résistance du sultan, et il fallut se contenter des avantages commerciaux précédemment obtenus, et de défendre, par la diplomatie et l'intrigue, la position privilégiée, mais encore incomplète, si longuement et si laborieusement acquise (1). L'état de Demak était plus important et plus riche : il s'étendait presque sans interruption sur un bon tiers de la longueur entière de Java, et, par l'ardeur de ses habitants, entraînés par les prédications musulmanes, par sa religion même qui avait produit dans Java un trouble

(1) D'ailleurs le roi de Bantam, bien que sorti indemne d'une aussi rude attaque, avait toutes sortes de raisons pour ne pas en provoquer une autre et pour rester en bons termes avec d'aussi redoutables voisins. Son intérêt était dans une entente économique avec les Portugais, et, d'autre part, ses forces maritimes, usées par les guerres qu'il avait soutenues contre les princes musulmans du centre de Java, ne lui permettaient plus de soutenir une lutte ni commerciale, ni militaire contre les Européens. « No renio averia um mil homes de peleja ; agora por a querra que lhe fizeras os mouros est à tudo muito deminuido » (Barros, Déc. IV, I, 12).

considérable et une révolution véritable, et qui, de sa nature même, était pour la propagande éminemment supérieure aux doctrines hindoues ou aux croyances primitives des indigènes, ce royaume musulman semblait devoir opposer aux Portugais une longue et puissante résistance. Mais les Européens étaient déjà établis à Grissee et par là coupaient en deux pour ainsi dire la longue bande de terre que formaient les états du Sultan. Celui-ci, toutefois, ne semble pas avoir dès l'abord soupçonné le danger. Du moins la prise de Panaroekan en 1532 commença à inquiéter sérieusement le souverain de Demak, mais, en 1537, quand la flotte portugaise, sous le commandement de Diogo Lopez de Azwedo partit tout entière pour les Moluques, il n'en profita pas pour essayer de secouer la domination étrangère. Huit ans après, il fut à son tour directement menacé par l'expédition de Mendez Pinto et rassembla ses forces : malheureusement, elles n'occupaient guère que le centre du royaume, leur transport aux extrémités était long et pénible, et Pasoeroean tomba presque sans être défendue sous les premières attaques des Portugais. Le prince de Demak se prépara à la guerre, réunit un conseil, convoqua ses troupes, mais sa mort en 1546 arrêta tout; les Portugais laissèrent à son successeur la partie O. et centrale de ses états, mais gardèrent les ports et les places de l'E. Grissee, Pasoeroean, Panaroekan, qui mettaient en leurs mains les débouchés commerciaux du delta du Kali Brantas et du pays de Tengger et les rendaient maîtres aussi des parages déjà fréquentés du détroit de Madoera.

Ainsi le XVIe siècle avait vu s'établir à Java la domination d'un peuple d'Europe, et l'ardeur comme la persévérance que les Portugais avaient mises à l'accomplissement de cette œuvre de conquête les avaient rendus maîtres à peu près incontestés de l'Archipel Malais. Ils possédaient les Moluques, que le roi d'Espagne avait abandonnées à la convention de Saragosse, et les ambitions et les tentatives des navigateurs étrangers dans les dernières années du siècle ne purent les en déloger : les croisières de Drag en 1580 n'ébranlèrent pas dans ces parages la domination portugaise. La réunion sous le sceptre de Philippe II des deux états de la péninsule ibérique devait donner à ce mouvement colonial un caractère et un aspect nouveaux. L'ancien par-

tage n'avait plus de valeur et le même souverain commandait dès lors à toutes les terres de l'Archipel, semblant ainsi n'avoir plus à craindre pour le moment de compétition dangereuse pour son pouvoir, dans une région où seul il avait des sujets et où son pavillon flottait encore presque seul. C'est ce que les contemporains virent surtout dans cette annexion du Portugal à l'Espagne, et cette coopération des forces de deux royaumes à une œuvre et à des intérêts dès lors communs parut du plus favorable augure pour l'avenir de la colonisation européenne dans l'Archipel Malais. Malheureusement, à côté de ces avantages assurément incontestables dans le présent, l'acte d'union de 1581 présentait des inconvénients et des dangers redoutables dans l'avenir, et devait entraîner pour le Portugal, quel que fût l'éclat des premières années, la ruine à peu près complète de sa puissance coloniale en Malaisie, aussi bien qu'aux Indes et dans tout l'Extrême-Orient. Et d'abord, c'était une union disparate qu'avait réalisée là Philippe II, et l'Espagne, déjà pauvre, sans agriculture et sans richesse naturelle, habituée à tirer du dehors sa subsistance, qu'elle payait avec le produit de ses mines d'Amérique, jouait dans cette communauté nouvelle le rôle peu généreux et peu riche en promesses d'avenir d'exploiteur à l'égard du Portugal, peu riche lui-même assurément, mais traversé du moins de quelques fécondes vallées, et qui, loin de demander aux autres les denrées nécessaires à la nourriture de ses habitants, était, à cette époque, le pourvoyeur des autres états d'Europe, dont les vaisseaux venaient au marché de Lisbonne s'approvisionner en denrées coloniales de toute sorte. En somme, dans l'action commune qu'inaugurait le traité nouveau, l'Espagne devait vivre et s'enrichir aux dépens du Portugal, en Europe d'abord et ensuite dans les nouvelles colonies qui tombaient ainsi entre les mains de Philippe II. Depuis près d'un siècle, en effet, les Portugais poursuivaient la fondation de leur empire colonial, et, sous des chefs tels que Vasco de Gama, d'Almeïda, d'Albuquerque et Pinto, essaimaient çà et là sur toute la route de l'E. les postes et les comptoirs dont leurs vaisseaux faisaient sûrement l'exploitation. C'était tout cela qu'avaient gagné sans beaucoup de peine le duc d'Albe à Alcantara, et Philippe II à Lisbonne. C'était vers ces places de commerce déjà admirablement outillées, et approvisionnées de façon ré-

gulière et abondante, que l'Espagne allait pouvoir envoyer ses marins, ses commerçants, ses aventuriers de toute sorte, agissant et trafiquant ainsi en maîtresse sur une route et dans des parages qu'elle n'avait eu ni à conquérir ni même à explorer. De réciprocité à l'égard des colonies espagnoles d'Amérique, il ne pouvait être question pour le Portugal : toutes les forces dont il disposait avaient depuis longtemps été tendues et dirigées vers les Indes et l'Extrême-Orient, et le courant commercial qui faisait la richesse du port de Lisbonne ne pouvait être ainsi détourné ou même modifié sans risquer d'amener à bref délai la ruine de la capitale et du royaume tout entier. Au reste, quelle que fût l'apparente intégrité et l'égalité de la convention hispano-portugaise, au fond, après ce traité léonin, le Portugal ne s'appartenait plus et n'était en réalité qu'une riche province du Royaume d'Espagne. Philippe II n'était pas homme à laisser en fait à ses sujets espagnols ou portugais une liberté quelconque, et, castillan dans l'âme avant tout, épris de régularité et de centralisation administrative, c'est de Madrid dont il continue jalousement à faire sa capitale qu'il entendait que partît invariablement tout effort et toute initiative : à plus forte raison n'eût-il pas admis que d'autres que lui, et, par suite, que ses agents directs espagnols, eussent quelque part aux richesses des possessions directes de sa couronne, surtout quand ces richesses étaient l'argent d'Amérique, dont s'alimentait son trésor royal depuis longtemps obéré par les dépenses des guerres et du gouvernement. Enfin et ce fut le résultat le plus funeste du traité de 1581, cet acte célèbre, en réunissant le Portugal à l'Espagne, le mêlait et mêlait avec lui son empire colonial aux rivalités continentales dont la cour de Lisbonne avait pu jusque-là fort aisément s'abstraire et se désintéresser, et les exposait aux attaques et aux guerres que ces rivalités devaient fatalement engendrer.

Du moins, au moment où nous sommes arrivés, au cours de ce rapide exposé, c'est-à-dire vers le milieu du XVIe siècle, la situation était encore brillante, et les observateurs les plus attentifs ne pouvaient reconnaître qu'avec peine les causes lointaines de faiblesse et de ruine qui minaient dès ce temps le brillant empire portugais. Les affaires commerciales étaient

prospères à Java : Bantam envoyait sur le marché du poivre excellent et en très grande quantité, contre les produits du Cambodge, du Bengale et de Coromandel. Les Portugais portaient le poivre du pays de Soenda jusqu'à la Chine ; de Panaroekan partaient des vaisseaux pour Solor et Timor. Les Javanais eux-mêmes venaient commercer à Malacca, et, d'autre part, allaient jusqu'aux Moluques, jusqu'à Amboine et Ternate (1), créant ainsi de toutes parts de véritables colonies javanaises, tout naturellement placées sous la protection et sous l'autorité des Portugais. Les Portugais eux-mêmes tiraient de leur système colonial tout le profit possible, respectant jusqu'à la fin les principes qui en avaient dirigé l'éclosion et l'application première. Purement commerciale et s'exerçant uniquement par le moyen des grandes expéditions maritimes, la colonisation portugaise, telle que le XVIe siècle nous la présente encore à Java, conservait fidèlement les caractères des premières années et restait toujours et avant tout colonisation d'Etat : le Roi était le chef véritable des commerçants portugais aux Indes, et, centralisant entre les mains du pouvoir central, suivant la coutume générale aux races de civilisation latine, tous les droits comme aussi toutes les charges et tous les devoirs, conservait la haute main sur les richesses économiques et sur l'approvisionnement du royaume, comme sur sa défense et son gouvernement. C'eût été là sans doute un gage précieux et certain de durée si l'œuvre coloniale portugaise n'avait présenté en elle-même certains défauts, certaines tares intimes, qui en diminuaient singulièrement la force et la portée et devaient en amener ou du moins en faciliter singulièrement la chute. Et d'abord, nous l'avons dit, le Portugal n'avait pas à sa disposition un excédent suffisant d'habitants pour que des émigrations importantes pussent partir de son sol vers ces régions lointaines, et son exclusivisme religieux et politique ne lui permettait pas de trouver chez d'autres peuples les contingents d'hommes nécessaires à de grands et durables établisse-

(1) Rapport de Mendez Pinto de 1554, analysé par Veth : *Java*, I, VII, pp. 298-299. — Cf. *ibid.*, p. 299, les renseignements donnés par Francisco d'Andrada (Chronica del rey João, III) et Diogo de Couto (Déc. VI) sur le mouvement commercial des ports de Java : en 1574, il sortit de Djapara 300 vaisseaux, dont 80 jonques de 300 tonneaux.

ments. Pour cette raison, comme aussi par suite des visées commerciales et maritimes qui guidaient les politiques de Lisbonne, il ne put y avoir jamais, au sens propre du mot, de conquête portugaise en Extrême-Orient, de ces établissements étendus et puissants qui sont comme dès prolongements de la métropole au loin et forment à eux seuls de véritables états, capables de se défendre et au besoin de s'étendre eux-mêmes par la guerre. Les indigènes, d'autre part, n'étaient, dans l'opinion des Portugais, que des instruments serviles de cette exploitation commerciale, et jamais il n'était venu à l'esprit de leurs maîtres européens de tenter leur assimilation ou tout au moins de se les concilier par un traitement bienveillant. Leur religion, que les Portugais mettaient volontiers au rang du paganisme, était bafouée, tournée en ridicule et souvent insultée (1). On se méfiait d'eux, de leur bonne foi et de leurs actes, et, quand les premiers navigateurs hollandais abordèrent dans l'île, ce furent les Portugais qui les mirent en garde contre les gens de Java (2). Ce n'était donc pas une véritable colonisation au sens propre du mot qu'avaient entrepris là les successeurs d'Albuquerque : ils avaient ouvert à leur profit quelques issues favorables à l'écoulement des denrées commerciales et se contentaient d'en tirer le plus de profits possible sans regarder au delà. Enfin, et là était peut-être le plus grave défaut du système, cette ligne de postes et de comptoirs, isolés, sans territoires environnants comme sans forces suffisantes pour leur défense, présentaient,

(1) *Conquête des Moluques*, I, I, pp. 56-58.

(2) De Constantin : *1er voyage*, p. 374. « Ils (les Portugais) avertirent les Hollandais de se garder des gens de Java, parce qu'on ne pouvait *faire aucun fond sur leur parole*, qu'on devait même *se défier de leurs mains*, qu'il ne fallait *compter sur personne*, ni croire *que ses propres yeux* (24 juin 1596). » — Il faut bien dire que les indigènes, en retour de pareils sentiments, n'avaient pas plus de confiance dans la bonne foi des Portugais qu'ils ne leur en inspiraient eux-mêmes. En effet, « le lendemain (25 juin 1596) le Tomongon Angabaia (Amiral de Bantam) et le Sabandar revinrent à bord et offrirent de la part du gouverneur tout ce dont on aurait besoin. Ils avertirent de ne se fier point aux Portugais, qui répandaient déjà des calomnies, et qui étaient si doubles qu'on ne pouvait jamais connaître leur cœur..... Le 26, on vit venir à bord des gens de diverses nations, avec qui l'on trafiqua paisiblement ; mais il n'y en eut pas un qui ne donnât avis de se garder des Portugais » (*ibid.*, pp. 374-375).

du Cap de Bonne-Espérance à Java et aux Moluques, une ligne trop interrompue, trop longue et trop faible, incapable de résister à une attaque sérieuse quelconque, le jour où la marine portugaise ne serait plus en état d'en assurer effectivement la défense et la conservation. L'expédition de Draq avait pu servir déjà d'utile avertissement; les Hollandais devaient être au XVIe siècle de bien autrement redoutables adversaires, et, profitant du désarroi de l'Espagne et de l'abandon relatif où le roi catholique laissait ses possessions portugaises, jeter bas cet édifice colonial que de grands patriotes avaient mis un siècle à construire et qui avait eu une si brillante origine et une si merveilleuse histoire.

TROISIÈME PARTIE

ÉVOLUTION HISTORIQUE DE LA COLONISATION HOLLANDAISE

CHAPITRE I

LES HOLLANDAIS JUSQU'EN 1602, PREMIERS VOYAGES ET PREMIER CONTACT

« Java, disait le comte de Beauvoir, dans le récit du voyage au cours duquel il vit une bonne partie de l'Extrême-Orient, est une exploitation ; ce n'est pas une colonie, car il n'y a pas de colons (1). » Au fond, sous cette apparente boutade, le fait reste vrai, et ce n'est pas un des phénomènes les moins curieux de l'histoire coloniale des XVIe et XVIIe siècles que cette prise de possession par la Hollande d'un pays aussi étendu et déjà aussi abondamment et aussi diversement peuplé que Java. Rien, si nous nous rapportons du moins aux idées de l'orthodoxie actuelle en matière de colonisation, ne semblait prédisposer les provinces des Pays-Bas, alors en lutte pour la conquête de leur indépendance avec les forces les plus redoutables, les plus grands généraux et les plus habiles politiques de la puissance espagnole, à l'établissement et à la création d'une grande puissance coloniale au delà des mers, encore moins peut-être à la conquête pacifique ou brutale de grandes terres situées dans les régions exception-

(1) Comte Roger de Beauvoir : *Java, Siam et Canton*, VI, p. 173.

nellement riches du climat tropical maritime. Alors comme aujourd'hui, les Pays-Bas étaient une nation essentiellement agricole et dont une bonne part, du moins, vivant sur son sol et parfois sur les petites propriétés fréquentes en ces pays, n'avait nul besoin de chercher dans l'exploitation de pays nouveaux les moyens d'existence matérielle que le pays lui-même était capable de fournir. Là, pas plus que dans le reste de l'Europe, la surpopulation ne rendait alors nécessaire l'émigration et l'expansion coloniale, et les riches terres d'alluvions des deltas du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, suffisaient amplement à nourrir les habitants des villes et des campagnes. Enfin, les populations côtières, adonnées évidemment par nature même et par nécessité à la navigation, avaient déjà trouvé un moyen assuré et fécond d'existence dans le commerce de transit maritime qui leur avait fait donner le nom significatif de « rouliers des mers ». Allant de port en port, transportant d'un pays à l'autre les denrées commerciales, ils étaient devenus, sans disposer par eux-mêmes d'un fret national quelconque, un rouage essentiel de la vie européenne au XVIe siècle, et il pouvait sembler que leur activité native dût trouver dans ces opérations de cabotage un aliment important et une occupation suffisante. Les Provinces Unies des Pays-Bas étaient et devaient rester les grands commissionnaires de l'Europe : rien ne pouvait faire soupçonner en elles les qualités d'une grande puissance coloniale.

Pour changer le caractère ou du moins la manifestation extérieure du caractère intime de la nation hollandaise, il suffisait qu'un de ces faits particuliers intervînt, qui, atteignant jusqu'aux sources mêmes de la vie nationale, obligeât la nouvelle République à chercher dans des voies nouvelles les ressources nécessaires à son existence et devenues inacessibles par les moyens autrefois en usage. Ce fait essentiel, Philippe II en fut l'auteur, et la fermeture du port de Lisbonne aux vaisseaux de ceux en qui il ne voulait voir que des sujets révoltés contre leur souverain légitime, précipita par nécessité les Hollandais sur la route de l'Asie, à la recherche directe des richesses dont l'entrepôt européen unique leur était ainsi interdit. Pourtant, nous devons le reconnaître, cet acte du roi d'Espagne, si grave et si menaçant fût-il, n'eût pas suffi évidemment pour faire de la Hollande une grande puissance coloniale, s'il n'eût répondu à des conditions

favorables et s'il ne se fût produit précisément au moment où trop de raisons sollicitaient l'activité des marins de Provinces Unies à entreprendre les grandes navigations commerciales, où trop d'avantages semblaient leur promettre un triomphe et un succès naturels. L'affaiblissement de l'Espagne leur fut un premier encouragement, et la défaite de l'Invincible Armada, ruine de la puissance maritime espagnole, dut lever bien des hésitations et exciter de nombreuses et vives convoitises chez les marchands d'Amsterdam et de Zélande que prétendaient soumettre en les ruinant les décrets du Roi Catholique. Au reste, c'était dans les régions soumises au Portugal que les besoins du commerce allaient diriger les marins hollandais, et la marine portugaise, celle du moins qui, stationnée en Europe, pouvait le plus aisément couper et interdire les routes de l'Extrême-Orient, avait eu sa bonne part dans le désastre éprouvé par l'indomptable Philippe II. L'inertie du gouvernement espagnol, les complications européennes où ses prétentions l'entraînaient sans cesse et le Portugal avec lui, faisaient la part belle aux entreprenants néerlandais, et les derniers événements des guerres coloniales ne les encourageaient que trop à une action décisive et précipitée : la flotte équipée en 1580, au retour de Sarmiento et mise sous le commandement de Sanche Flores, avait été battue par Draq et son chef fait prisonnier, et ce désastre jusque-là n'avait pas été réparé (1). Enfin, le roi d'Espagne, attentif surtout aux profits directs que rapportaient à son trésor les mines d'Amérique, n'accordait qu'une faible attention aux affaires des colonies portugaises et les laissait presque sans défense exposées aux coups de ses différents ennemis.

Mais toutes ces conditions, pour favorables et heureuses qu'elles fussent, auraient sans doute été insuffisantes pour assurer le triomphe des Hollandais sur leurs rivaux d'Europe, si la nouvelle république n'avait eu à sa disposition, dans la lutte qui allait s'ouvrir, la masse admirablement préparée des populations maritimes de la Frise, de la Hollande et des îles zélandaises, et, dans les mains de ces habiles ouvriers, le merveilleux outil qu'était alors la marine néerlandaise, la première de l'Europe en ce temps, avant même la marine anglaise, et dont le matériel,

(1) *Conquête des Moluques*, I, IV, p. 278.

les équipages, les modes de combat allaient être pour les nations voisines un modèle dont l'application et la copie devaient, en se modifiant au gré des progrès successifs de la science nautique, se continuer jusqu'à la révolution que produisit dans l'époque contemporaine l'apparition de procédés et de moyens d'action jusqu'alors inconnus.

Nous avons déjà signalé quels progrès les nations de l'Europe méridionale avaient réalisés au point de vue maritime, et, entre toutes, la marine portugaise avait bénéficié de l'expérience acquise au cours du XVIe siècle dans les grandes et nombreuses navigations nécessitées par la création et l'exploitation de ce qu'on est convenu d'appeler d'un terme dont nous avons montré l'inexactitude réelle, *son empire colonial*. A l'époque où nous sommes arrivés, un type presque unique de forme et d'aspect constitue la marine portugaise, c'est la *carraque*, le vaisseau de haut bord et de puissant tonnage, dont la *caravelle* fut l'origine et le *galion* espagnol une simple variante, n'ayant guère de particulier que le nom et quelques détails de forme. La caravelle est le type principal en ce temps de la famille des bateaux ronds, mâtés et gréés, en face des galères et autres bateaux semblables abondants dans tous les parages et sur toutes les côtes de la Méditerranée. Le volume et la contenance en étaient aussi supérieurs, et avec les 90 à 100 hommes qui la montaient, la caravelle représentait déjà une assez sérieuse unité navale. Un manuscrit du pilote Jacques Devault de Dieppe, remontant à l'an 1583, nous a conservé la physionomie des caravelles. Elles étaient à poupe carrée, avaient un château d'arrière et un château d'avant, le premier de beaucoup le plus élevé et présentant en escalier deux étages et ainsi deux ponts d'étendue décroissante au-dessus du pont proprement dit, le second, au contraire, simple et beaucoup moins élevé et moins vaste ; le rebord était assez élevé sur l'eau. Leur mâture consistait en quatre mâts verticaux : misaine, grand mât, artimon, contre artimon, avec un mât de beaupré. Les trois mâts de l'arrière étaient gréés avec des voiles latines à vergues en pantenne ; celui de l'avant portait une basse voile et un hunier carré. Quelquefois seulement on modifiait la voilure des caravelles en les gréant à peu près comme des nefs, c'est-à-dire avec une basse voile et un hunier carré au grand mât, comme le fit Christophe Colomb pour les vaisseaux qu'il emmena en 1492 à la

découverte du nouveau continent (1). Mais déjà cette simple description nous permet de reconnaître dans la construction et surtout dans le gréement des caravelles d'assez sérieuses imperfections. Et d'abord, si la principale charge était reportée en poupe par les superstructures d'arrière et les deux mâts d'artimon et de contre-artimon qui s'y élevaient, l'un au pied du petit château, l'autre sur le petit château lui-même, ce qui dégageait l'avant et donnait au navire plus de mobilité et une plus grande facilité d'évolution, cet avantage en revanche paraissait largement compensé d'abord par le manque de stabilité qui résultait en gros temps de cette répartition inégale du poids, ensuite par l'inhabitabilité possible du gaillard d'avant, balayé par les vagues et devenu ainsi absolument impraticable dès que, par une mer un peu forte, le navire courait au plus près ou seulement naviguait par bordées en remontant le vent (2). Les agrès eux-mêmes laissaient peu de facilité à la manœuvre. Les voiles des trois mâts d'arrière étaient peu mobiles et les drisses et écoutes qui les reliaient au pied du château d'arrière ne pouvaient que les maintenir à bloc, sans qu'il fût possible, avec d'aussi simples cordages et d'aussi énormes surfaces de toile continues, de chercher et de prendre le vent sous des rumbs bien nombreux. La plupart du temps aussi, ces trois voiles se gênaient et se masquaient l'une l'autre, et celle du contre-artimon devait être bien souvent fermée et sacrifiée, augmentant ainsi, sans profit pour la marche, le poids mort accumulé sur le château d'arrière. Les voiles carrées de misaine elles-mêmes, bien que plus mobiles que les autres, étaient peu manœuvrables, même lorsque celles de l'arrière entièrement gonflées ne les rendaient pas inutiles et les filins de toute sorte qui les commandaient du pont n'avaient guère d'autre but que de les maintenir, une fois fixés, dans une

(1) Les renseignements et la description qui précèdent sont tirés de la *Grande Encyclopédie*, article *Caravelle*, avec croquis d'après Jacques Devault.

(2) C'est là, on le sait, une des plus grandes difficultés qu'avaient autrefois à vaincre les commandants des vaisseaux à voiles dans leurs expéditions et le point principal sur lequel devait se porter l'attention des chefs d'escadre en vue de la préparation et de la conduite du combat. Le bailli de Suffren en tira un merveilleux parti dans son expédition sur Trincomalé, malgré la flotte anglaise alors mouillée à Madras (V. Grasset, *Défense des côtes*).

même et constante position. Enfin l'avant, pourvu d'un mât de beaupré infiniment réduit et parfaitement inutile, n'avait aucun gréement particulier dont pût profiter, le cas échéant, le pilote pour accentuer ou modifier la direction donnée au navire et gouverner par l'avant à défaut d'un vent suffisant pour l'utilisation complète des autres voiles des mâts proprement dits. Le malheur est qu'en augmentant d'importance et de volume, la caravelle, devenant ainsi la carraque, ne transforma que faiblement son aspect, et, sans augmenter ses moyens d'action, gagna au changement des défauts nouveaux et perdit sa seule qualité réelle et sa seule valeur militaire, la légèreté relative et par suite la mobilité qui en avaient pu faire jusqu'alors un passable instrument de navigation et de découverte. A la carraque, grand magasin à la fois et grande forteresse flottante, il faut un grand tonnage et de vastes flancs capables de renfermer les marchandises et les forces militaires qui doivent aller au loin porter la puissance et assurer la richesse du roi de Portugal : le navire doit être en lui-même une force avec laquelle aient à compter les souverains indigènes. Et pour loger ces marchandises, ces hommes et ces canons, en même temps pour pouvoir dominer toujours les longues lames des mers tropicales, et aussi pour ne pas compromettre par une trop grande extension horizontale la vitesse du navire déjà, nous le savons, à cet égard mal pourvu, les flancs de la caravelle s'élèvent, le tirant d'eau augmente, et, avec ses bordages verticaux, hauts sur l'eau et d'une vaste surface, la carraque devient une véritable citadelle flottante, hérissée à chacun de ses étages de pièces d'artillerie. Les gaillards, élevés en châteaux d'avant et d'arrière, montent en même temps à des hauteurs de plus en plus grandes et les mâts sur lesquels portera tout l'effort du vent pour la mise en mouvement d'une pareille masse augmentent aussi de taille et de volume dans des proportions considérables. Le principal défaut d'une pareille transformation fut de diminuer notablement et de rendre des plus aléatoires la stabilité et la navigabilité du navire. En fait, ce changement dans les dimensions et aussi dans les formes avait eu comme premier effet d'élever considérablement le centre de gravité, et de rendre dangereuses les oscillations et le roulis produit par la mer et la propulsion du vent arrière : à plus forte raison un tel navire, surchargé dans les hauts et aux flancs

verticaux, devait-il craindre l'appui d'un vent de côté ou d'avant et renoncer à un bon nombre de manœuvres qui auraient mis son existence en sérieux danger. Le gréement, d'autre part, n'avait pas changé et ne pouvait compenser par sa mobilité et sa facilité d'usage ces multiples inconvénients qui venaient à la carraque de son volume même et de son mode de construction : c'était toujours le gréement des caravelles, et s'il avait fallu en augmenter la puissance en même temps que la masse même du navire, le seul résultat palpable de ce changement avait été, à vrai dire, de lui faire perdre encore en souplesse et en mobilité ce qu'il gagnait en surface et en puissance, et de rendre à peu près impossible toute manœuvre précise et délicate. Ainsi outillée, la carraque, moins encore que la caravelle, ne peut prendre le vent et courir aux différents caps par le jeu de ses voiles ; elle est réduite à suivre la direction prise et reste impuissante et sans moyens dès que le vent mollit dans le rumb suivi ou qu'il faut gouverner ou manœuvrer dans la zone d'un vent donné : l'échec de l'Invincible Armada, on le sait, n'eut pas d'autres causes, et les vaisseaux de Philippe II ne purent qu'attendre, isolés les uns des autres, la ruine et l'incendie qu'apportaient les navires anglais. Mauvais marcheurs, tenant en somme assez mal la mer par gros temps, détestables manœuvriers, tels étaient les navires qui composaient le corps de bataille des flottes portugaises et espagnoles dans les parages de l'Archipel Asiatique, comme aussi d'ailleurs sur toutes les autres mers du globe (1). Quant aux

(1) « Le matin du 21 (août 1608) on vit revenir les trois yachts avec une prise qui était un galion de guerre de la capacité de 460 tonneaux, nommé le *Bon Jésus*, qui portait 10 canons de fonte, 20 barils de poudre, des boulets à proportion, 100 mousquets, des demi-piques et d'autres armes, 180 hommes, la plupart Gallegos, qui sont de pauvres soldats. Le capitaine se nommait Francisco Sodropereira, Heidalgo del Rey, qui fit peu de résistance ; car à la troisième décharge, un de ses gens ayant eu le bras emporté, les autres perdirent courage et se rendirent. L'équipage fut distribué sur la flotte, et l'on envoya, pour naviguer la prise, 60 Hollandais sous la conduite de Jean Molenaar, second pilote du yacht *le Griffon*, qui y fut établi maître. La flotte portugaise, en partant de Lisbonne, était composée de 14 vaisseaux, savoir : huit grandes carraques, avec six galions et amenait le vice-roi de Goa. Mais la tempête avait fait écarter les vaisseaux les uns des autres aux îles Canaries. » De Constantin : *Voyage de Verhoeven*, t. VII, p. 54. — « L'amiral (Waarwyk rencontré par Van

caravelles, yachts et autres bateaux de moindre tonnage, ils étaient plus légers et par suite plus mobiles, mais leurs dimensions restreintes et leur moindre armement en faisaient des acteurs d'une bien faible importance et d'un bien faible secours dans la lutte acharnée qui allait s'ouvrir.

Le navire hollandais de guerre ou de commerce (1) réalisait au contraire le type presque parfait du navire de haute mer et du vaisseau de ligne à la fois. Comme la carraque portugaise, il était approprié à une double tâche, transporter de nombreuses marchandises et représenter par l'équipage qui le montait et par son armement une force militaire suffisante pour soutenir, défendre et au besoin imposer le trafic des commerçants nationaux, alliance de la force et de la science commerciale qui, sous une forme ou sous une autre, a toujours été à la base de toute entreprise coloniale. Avec ses vastes proportions, le vaisseau hollandais, sans atteindre au déplacement des plus fortes carraques, représentait donc encore un tonnage des plus respectables pour l'époque, et ses vastes flancs suffisaient pour recéler d'énormes quantités de denrées, des équipages nombreux et un puissant armement (2).

Slott) était irrésolu sur ce qu'il ferait de la carraque (prise et laissée à Johor avec le *Dordrecht* et l'*Amsterdam*), et s'il tâcherait de la vendre, parce qu'elle était pesante à la voile. » (17 décembre 1605) De Constantin : *Voyage de Van Slott*, t. V, p. 118.

(1) Il est clair en effet que cette distinction courante et exacte aujourd'hui ne peut être admise quand on parle de la plupart des vaisseaux des différentes nations d'Europe aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Outre que dans le cas particulier qui nous occupe, les navires des compagnies hollandaises, menacés à la fois par les indigènes et par les Portugais, devaient être suffisamment armés pour résister victorieusement à ces différents ennemis, la transformation en vaisseau de guerre d'un navire de commerce était alors chose aisée et courante : on sait quel merveilleux parti le gouvernement anglais sut tirer de cette circonstance à la veille de la guerre de sept ans, et comment les 400 navires marchands capturés en pleine paix par l'amiral Boscawen constituèrent aussitôt de nouvelles unités de la marine de guerre britannique.

(2) Le « Maurice », vaisseau amiral de la première flotte, jaugeait 600 tonneaux et avait à bord 84 hommes d'équipages et 32 canons; Vybrandt van Warwyk, en 1602, sur les 15 navires dont se composait sa flotte, en avait 2 de 800 tonneaux, 1 de 700 et 5 d'un tonnage égal ou supérieur à 500; lors de son deuxième voyage (1603), Van der Hagen conduisait entre autres les « Provinces Unies », le « Dordrecht » et le « Delft », chacun du

Aussi ces vaisseaux étaient, on le conçoit, capables d'emmagasiner de riches et abondantes cargaisons, et, dès les premiers temps des expéditions hollandaises, nous les voyons revenir pesamment chargés et se livrer partout à un vaste et fécond commerce (1). Mais, à la différence des rivaux qu'ils allaient trouver devant eux dans ces mers, les navires hollandais étaient d'une forme et provenaient d'un mode de construction grâce auxquels leur masse n'était pas pour eux une cause d'incapacité ou de faiblesse. Leurs flancs, arrondis savamment, ne se redressaient qu'au sommet du bordage, et, sans augmenter la surface de frottement, sans entraver en rien la marche du vaisseau ni diminuer sa vitesse, produisaient ce précieux résultat de présenter beaucoup plus tôt à la mer une base de résistance en cas de roulis, et le centre de gravité étant d'autre part infiniment peu relevé, de permettre sans

port de 700 tonneaux; Verhoeven, en 1607, avait sous ses ordres deux vaisseaux de 1000 tonnes, la « Hollande » de 40 canons et le « Middelbourg » de 30 environ, et des vivres pour trois ans pour plus de 200 hommes ; le vaisseau les « Provinces Unies » de la même flotte jaugeait 800 tonneaux avec 52 pièces de tout calibre et trois ans de vivres pour les 160 hommes de son équipage. Enfin, dans la flotte de Nassau de 1623, l' « Amsterdam » et le « Delft » avaient chacun un déplacement de 800 tonneaux, 240 hommes et 40 bouches à feu. Au départ du Cap, le 12 décembre 1768, le « Brochet », sur lequel était embarqué Stavorinus, comptait encore 218 hommes disponibles pour la manœuvre pendant le reste du voyage. De Constantin : *1er voyage*, pp. 265-266 ; *Voyage de Wybrandt*, t. IV, pp. 168-169 ; *2e voyage de Van der Hagen*, t. V, pp. 4-5 ; *Voyage de Verhoeven*, t. VII, pp. 8-11 ; *Voyage de la flotte de Nassau*, t. IX, pp. 3-5 ; *1er Voyage de Stavorinus*, ch. II, p. 36.

(1) « Le 30 (août 1607), lisons-nous dans le récit du voyage de Van Slott, le « Lion Noir », qui venait d'Amboine, mouilla aussi à la rade de Bantam. Il avait relâché à Macassar, où il avait fait des vivres, et à Gressik pour y prendre encore quelques marchandises. Sa charge consistait en 600 barres de clou de girofle et 500 soccals de macis. Il prit encore pour achever sa cargaison 350 paquets de soie crue de la Chine..... Le 15 (septembre 1607), le vaisseau les « Provinces Unies », qui venait de Banda, mouilla l'ancre à la rade de Bantam. Il était chargé de 1600 soccals de macis, de 400 barres de noix muscade, et, pour achever sa cargaison, il prit à Bantam 500 balles de soie crue de la Chine. » De Constantin : *Voyage de Van Slott*, t. V (du recueil), pp. 233-236. — On chargeait même parfois outre mesure les navires hollandais au retour des Indes Orientales et quelques-uns même par suite de cette surcharge périrent pendant la traversée. V. Episode du « Mars ».

danger pour la stabilité une inclinaison considérable (1). Les tillacs et gaillards, bien que relevés et édifiés en châteaux, l'étaient notablement moins que dans les carraques. Pour cette raison, et par suite de la forme générale du bateau, la verticale de leur poids risquait moins de sortir par suite d'un déplacement d'équilibre du polygone de base. Il en était de même des mâts, placés sur un pont plus large, et dont un gréement plus judicieux avait permis de limiter sagement la hauteur. Ainsi la stabilité était assurée et la manœuvre devenait possible, même lorsqu'elle avait pour but de faire donner au navire une forte bande sur l'un ou l'autre bord, le relèvement étant assuré, peu s'en faut, dans tous les cas. Mais c'est à leur gréement bien plus encore qu'à leur forme et au mode de construction de leur carène que ces vaisseaux devaient leur facilité d'évolution et leurs grandes qualités de manœuvriers. Au lieu de l'ensemble assez simple en somme de voiles et de cordages que portait la caravelle ou la carraque, le navire hollandais possédait le gréement compliqué et savant des mers du Nord, où les vents, d'ailleurs irréguliers, étaient souvent peu forts et souvent aussi soufflaient dans des directions multiples. De là ces immenses quantités de toile, ces voiles nombreuses et carrées, admirablement aptes par leur forme, leur disposition et leur extrême mobilité, à prendre aisément et sûrement le vent, quelles que fussent sa force et sa direction, type de gréement qui fit, dès le début, de la marine hollandaise la première de l'Europe, et qui fut jusqu'à nos jours le modèle sans cesse reproduit avec quelques modifications de détail dans tous les pays voisins. Sur les moindres unités, la différence est déjà sensible : la voile carrée transversale et la voile d'étai s'étendant longitudinalement dans l'axe du bateau, notamment entre le grand mât et le mât d'artimon, et en arrière de ce dernier, remplacent partout les voiles latines des vaisseaux espagnols et portugais (2). Sur les vaisseaux français du XVIIe siècle, sur le magnifique « Soleil Royal », construit

(1) Emile Guyon : *Des Variations de stabilité des navires*. Paris, Berger Levrault, 1884, p. 1. « L'addition d'un poids augmente la stabilité, la diminue ou la laisse constante, suivant que ce poids est ajouté au-dessous, au-dessus de la flottaison ou à hauteur de ce plan ; ce principe n'est applicable qu'aux navires dont les murailles sont verticales à la flottaison. »

(2) Musée de Marine du Louvre, n° 738 : Bateau boyer hollandais. — N° 1796 : Frégate hollandaise (dessin d'Antoine Roux).

en 1600 pour 104 canons, et surtout sur la « Couronne » construite en 1638 à la Ferté-Bernard, le même système est appliqué : ce dernier navire, dont la valeur et la renommée furent considérables à cette époque, est le plus remarquable représentant des navires du premier modèle, qui resta en faveur jusqu'aux importantes modifications qu'introduisirent un peu partout dans l'art des constructions navales les ingénieurs du XVIIIe siècle. La « Couronne », avec ses flancs arrondis, portait trois mâts proprement dits, et un ensemble de toiles des plus complets. Une voile latine s'étendait longitudinalement en arrière de l'artimon et au-dessus le mât supportait une voile carrée. Le grand mât et le mât de misaine avaient chacun trois voiles carrées. Le beaupré parti de la charpente même, et reposant par sa base sur la nervure même et l'étambot d'avant, prenait appui au dehors sur un bec de proue issu de la masse de la quille : à son extrémité, un mât plus petit s'élevait du milieu d'une dunette et portait une vergue munie d'une voile carrée amarrée à sa base inférieure aux extrémités de la vergue de sivadière : cette dernière vergue, à son tour, portait une voile carrée dont les deux autres coins étaient commandés de l'intérieur par deux drisses issues des panneaux d'avant ; deux focs, tendus entre misaine et beaupré, complétaient ce gréement compliqué (1). C'était donc, on le voit, un aménagement des plus savants et des mieux appropriés aux grandes navigations, et, dans les mers à grandes houles comme les mers de l'Inde, dont la vague, toujours longue et jamais brisante, ne risquait pas de masquer le navire au vent, la voile de sivadière conservait toujours toute son importance, et, unie aux autres voiles de l'avant, devenait d'un merveilleux secours pour la propulsion générale comme pour la direction du navire. Ce type des premiers navires du XVIIe siècle présentait cependant encore quelques sérieux inconvénients et était susceptible encore de nombreuses et notables améliorations. Les châteaux, bien que sensiblement moins considérables que dans les carraques, étaient trop élevés, et le château de poupe, notamment, avec ses trois étages, tel que nous le voyons dans le « Soleil Royal », outre qu'il offrait aux coups de l'ennemi une trop remarquable cible, n'était pas sans gêner quelque peu la manœuvre et sans masquer du vent d'arrière une bonne part

(1) Musée de Marine, nos 622 et 1714.

de la voilure inférieure. Le beaupré, avec sa hune, son mât particulier muni d'une voile, sa vergue et sa voile de sivadière, était surchargé à l'excès et les dangers de rupture de cet organe essentiel du navire rendaient fort hypothétique par mer grosse et par vent fort l'usage assuré et complet de toute cette surface de toile. Cette considération nécessitait l'existence d'un bec de proue résistant et massif, et tous ces accessoires avaient l'effet déplorable de charger à l'excès l'avant et de rendre ainsi à peu près illusoire l'avantage du déplacement d'équilibre produit par le report vers l'arrière du poids du navire grâce à la surélévation du château de poupe (1).

Le XVIIIe siècle vit disparaître ces imperfections et produisit le vaisseau de ligne hollandais et français pourvu de tous les organes nécessaires à la marche et d'une stabilité parfaite (2). Mais c'est surtout pour l'avant que les vaisseaux du XVIIIe siècle inaugurèrent véritablement un système nouveau. Le mât de bout de beaupré avec sa hune, sa vergue et sa voile disparaît et le bout-dehors qui le remplace avantageusement permet, tout en chargeant moins l'avant, d'apposer un troisième foc amarré en avant des deux autres sur le bout-dehors du beaupré. Le bec de proue disparaît et dégage d'autant cette partie du navire. En même temps apparaît la corne de sivadière, souvent divisée en deux branches, placée en avant de la vergue, et assurant la solidité du bout-dehors trop faible pour résister par lui-même à la traction du clin foc (3). Ainsi transformé, le navire était on ne peut mieux préparé à entreprendre par tous les temps et sur toutes les mers une longue navigation : il prenait aisément le vent, si faible et

(1) Cette surcharge à peu près générale de la proue chez les vaisseaux du XVIIe siècle apparaît très clairement dans la plupart des gravures du temps qui nous représentent des navires courant vent arrière ou par le travers : l'avant penche très sensiblement et l'arrière se relève. La voile de sivadière agissant en dessous du beaupré devait contribuer à accentuer encore cette instabilité. — Voir au Musée de marine une aquarelle d'Antoine Roux représentant une frégate hollandaise en marche (n° 1796).

(2) La salle maritime et coloniale, au Rijks muséum d'Amsterdam, renferme quelques beaux modèles de vaisseaux hollandais, mais surtout du deuxième type. Les tableaux de marine du même musée nous donnent aussi d'utiles renseignements sur l'architecture navale et sur le gréement des vaisseaux au XVIIe et au XVIIIe siècle.

(3) Musée de Marine du Louvre, n° 1615.

si variable fût-il, et la forme de sa carène comme la disposition de ses hauts assuraient invariablement et en tous les cas sa stabilité et son utilisation. Admirablement pourvu de l'avant, il réalisait le type du bon marcheur, tenant bien la mer quelle qu'elle fût et bien en main de son chef et de son équipage pour la manœuvre et surtout pour le combat, dans lequel sa stabilité lui donnait sur ses adversaires une indiscutable supériorité. Les yachts dont chaque flotte était pourvue, pour pouvoir s'éclairer et rayonner au loin, étaient du même type, mais leur faible tonnage, leur armement très restreint en faisaient, comme des unités du même ordre de la flotte portugaise, de bien faibles soutiens pour le commerce et pour la bataille (1).

L'armement de ces vaisseaux nous est assez mal connu et il semble bien que cet approvisionnement était assez irrégulier, au moins dès que les flottes avaient séjourné quelque temps aux Indes Orientales. On armait volontiers et aisément les navires vainqueurs de l'artillerie des prises et maint canon portugais fut ainsi utilisé sur les vaisseaux ennemis (2). Mais, outre ces prises que les relations de voyages nous relatent en maint endroit, et qui ne pouvaient, somme toute, que parer à des pertes accidentelles ou apporter, au hasard de la fortune des combats, un renforcement de puissance militaire, les vaisseaux hollandais semblent avoir été, dès leur départ, assez bien pourvus en artillerie, et ces grands navires armés de 40 à 50 canons représentaient une force considérable à leur arrivée dans les mers de l'Archipel. Cette artillerie comprenait essentiellement deux types de pièces, les canons proprement dits et les pierriers, ceux-ci toujours nombreux et particulièrement précieux, en raison de leur utilisation facile en toute circonstance et en tout pays ; les canons étaient surtout en fonte, métal relativement léger et assez facile à traiter

(1) Les flottes hollandaises avaient toutes avec elles un ou plusieurs bâtiments légers. Celle de 1595 comprenait le *Pigeonneau*, pinasse de 30 tonneaux, avec 8 bouches à feu et 20 hommes d'équipage. Jacques Mahn emmenait en 1598 au détroit de Magellan le yacht *Joyeux Message* de 150 tonneaux, monté par 112 matelots; Wolphart Harmansen avait un yacht de 50 tonneaux et de 50 hommes; enfin, dans la flotte de 1631, où était Hagenaar, figuraient trois yachts, le *Grol*, le *Braque* et la *Licorne* (De Constantin : *1er voyage*, pp. 265-266; t. II, pp. 256-257 ; *Voyage d'Harmansen*, t. III, pp. 415-416 ; *Voyage de Henry Hagenaar*, t. IX, pp. 310-311.

(2) Tavernier : *Les Hollandais en Asie*, chap. VII, p. 282.

et permettant de donner à l'âme des pièces une dimension que d'autres matières eussent à cette époque assez difficilement permis d'obtenir ; d'autres en grand nombre aussi étaient en fer, métal qu'on recherchait pour sa résistance plus considérable et sa plus grande sécurité, en même temps que présentant la même force sous un volume sensiblement moindre, il chargeait moins le bâtiment et tenait infiniment moins de place. En fait, canons de fonte et canons de fer, par leurs différents avantages particuliers, se trouvaient en nombre à peu près égal sur les vaisseaux hollandais et les pièces de cuivre prises sur l'ennemi n'y figuraient que comme un appoint tout à fait imprévu et irrégulier.

Mais la marine hollandaise du XVIIe siècle ne puisait pas seulement dans son outillage naval et dans son armement la supériorité dont elle devait faire une si brillante démonstration au détriment de ses rivaux espagnols et portugais. Une flotte, à vrai dire, ne vaut que par ceux qui en disposent, par ses équipages, par l'organisation des différents services, par la science tactique des chefs d'escadre et des officiers, et, à ce point de vue, en face de la marine portugaise à peine assez riche en hommes pour la lutte commerciale, réduite à prendre dans l'intérieur du pays des hommes qu'on embarquait contre leur gré et sans apprentissage préliminaire, munie d'officiers auxquels manquait, avec la science nautique complète, la pleine confiance dans les navires dont ils disposaient et qu'ils sentaient incapables d'une manœuvre quelque peu difficile, les Hollandais avaient, à vrai dire, une écrasante supériorité. Leurs marins, recrutés dans la Zélande, ou sur l'immense étendue de côtes du pays, formaient un contingent suffisant pour fournir aux navires qu'on armait des équipages à la fois exercés et nombreux. Les différents états sommaires que nous possédons du personnel des diverses flottes hollandaises en font foi : la flotte qui partit en 1599 pour le détroit de Magellan comptait 547 hommes pour cinq bateaux d'un déplacement total de 1590 tonneaux. Verhoeven avait environ 1900 marins sur les 13 navires de sa flotte ; la flotte de Nassau en comptait plus de 1600, tandis que la première expédition, de 1000 tonneaux environ en tout, avait porté à peu près 250 hommes d'équipage (1). Il est juste d'ajouter qu'il faut compter

(1) De Constantin, t. II, pp. 256-257 ; *Voyage de Verhoeven*, t. VII, p. 8-11 ; *Voyage de la Flotte de Nassau*, t. IX, pp. 3-5 ; *1er voyage*, pp. 265-266.

dans ces totaux, à côté des marins proprement dits, tous ceux qui, à titres différents, avaient passage sur les navires des compagnies hollandaises, passagers proprement dits, dont le nombre fut naturellement très variable, et employés à des divers services auxiliaires, qui, s'ils ne concouraient pas à la marche du navire et à la lutte contre les navires ennemis, étaient toutefois rationnaires et figuraient à ce titre sur les registres d'équipages des vaisseaux. Ces gens des services auxiliaires étaient d'ailleurs peu nombreux, et les plaintes que nous recueillons chez différents auteurs semblent bien nous prouver que cette partie de l'armement fut toujours quelque peu négligée par les marchands hollandais. Les médecins et chirurgiens surtout semblent avoir été insuffisants en nombre et généralement aussi en conscience et en capacité (1). Il faut bien le dire d'ailleurs, les hommes d'équipage eux-mêmes étaient loin de réaliser l'idéal, ou même d'atteindre au degré de zèle et de discipline des matelots des marines modernes. A bord, le matelot avait de droit la supériorité sur tous les passagers (2). Leur soumission elle-même n'était pas absolue et leurs chefs étaient tenus à nombre de ménagements. Il fallut gagner leur assentiment pour faire le siège et l'attaque de Malacca, et Matelief dut faire de sérieuses concessions aux hommes des équipages pour leur faire entreprendre une opération de ce genre que n'avait pas prévue l' « Artikel Brief » conclu

(1) « C'est en cela surtout, dit Tavernier, qu'elle (la compagnie) est très mal servie, la plupart de ces chirurgiens qui montent sur leurs vaisseaux n'étant que de jeunes gens qui, après trois années d'apprentissage dans une boutique où ils n'ont fait que raser, ou panser par hasard quelque blessure de coups de couteau, à quoi les matelots sont sujets entre eux, viennent d'abord offrir leur service quand on équipe une flotte. Il est vrai que l'intention de la compagnie est de n'en point prendre qui ne soient capables, et qu'après avoir été interrogés par un des maîtres chirurgiens de la ville, à qui elle donne de bons gages ; mais ce maître chirurgien est bien aise de tirer des deux côtés..... Comme j'étais à Batavia, la flotte y arriva de Hollande, et je vis amener un chirurgien de l'un des vaisseaux qui avait les fers aux pieds. Je m'informai du sujet, et j'appris qu'on l'avait enchaîné de la sorte parce que de dix malades qui étaient sur le vaisseau et à qui il avait donné quelque purgation, huit en moururent peu d'heures après. » Tavernier : *Les Hollandais en Asie*, pp. 245-246.

(2) Id , id., XIV, pp. 336-340.

entre eux et la compagnie pour les voyages sur mer (1); l'échec subi devant la ville compliqua la question et nous voyons les équipages de Matelief adresser trois demandes qui ont tous les caractères de véritables conditions (2). Et, avec tout cela, les équipages hollandais n'en étaient ni plus maniables, ni plus retenus : à peine arrivait-on dans un port ou dans une ville de quelque importance que tous les efforts des chefs de l'expédition devaient tendre à les retenir à bord, et encore fallait-il souvent les ménager en vue des services à venir (3). Au reste, à tous les degrés, le désordre et la débauche étaient au même degré et les officiers eux-mêmes donnaient à cet égard le plus fâcheux exemple. Au retour, notamment, ils se livraient à des orgies fastueuses et se souciaient fort peu des règles établies et de la discipline. Les plus hauts placés même donnaient de déplorables exemples et le 11 novembre 1599, le vice-amiral de la flotte du Noort refusa catégoriquement d'obéir, déclarant « qu'il avait autant de pouvoir que le général même (4) ». Là était évidemment le point faible et le mauvais côté d'expéditions de cette sorte où l'esprit mercantile dominait presque exclusivement et qui, faites seulement dans un but d'intérêt commercial, se trouvaient fatalement transformées en luttes brutales où toutes les volontés devaient nécessairement se plier à une discipline inflexible. Il est du moins hors de doute que partout où elle put s'exercer, l'autorité et la discipline furent des plus rigoureuses à bord des vaisseaux de la Compagnie.

Telle qu'elle était, la marine dont disposaient les Provinces unies des Pays-Bas, pour la conquête commerciale et politique des régions de l'Archipel Malais, était une puissance redoutable admirablement outillée pour les expéditions lointaines, infiniment supérieure en tous cas aux forces navales que les autres nations, le Portugal et l'Espagne notamment, pouvaient entretenir et envoyer dans ces mers lointaines. Ses vaisseaux, mieux construits et plus savamment gréés, avaient, à nombre égal, un indiscutable

(1) De Constantin : *Voyage de Matelief*, t. V, pp. 265-267.
(2) Id., id., t. V, pp. 356.
(3) Id., id., pp. 410-411.
(4) Tavernier : *Les Hollandais en Asie*, IV, pp. 259-260. — De Constantin : *Voyage de Noort*, t. III, pp. 22-23.

avantage, et ses marins étaient malgré tout singulièrement mieux préparés et plus accoutumés aux grandes navigations que ceux des pays rivaux. Sur leur route, ils avaient su trouver et utiliser de favorables points de relâche. Les navires hollandais laissaient et trouvaient en divers lieux, à Sainte-Hélène notamment, des nouvelles écrites des affaires du commerce national (1). Ils savaient faire le point et régler leur route en mer (2). L'organisation des flottes n'était pas moins parfaite. L'amiral responsable recevait des directeurs les ordres et les instructions qu'il n'ouvrait qu'en pleine mer à un point indiqué (3). Enfin des mesures étaient prises pour que cette responsabilité n'engendrât pas la tyrannie, et n'amenât pas, de la part de l'amiral comme de la part des commandants, des imprudences dont l'effet eût pu être funeste : des conseils, dont la composition était réglée minutieusement, entouraient ces différents chefs et expédiaient, sauf recours à l'amiral dont l'autorité restait à sa volonté, et, en cas de nécessité, sans limites légales, les ordres et arrêts qu'exigeaient les incidents journaliers: ainsi étaient institués le conseil ordinaire de l'amiral, chargé des questions générales qui intéressaient toute la flotte, le conseil de guerre, appelé à connaître des affaires criminelles, et, à bord de chaque vaisseau, le conseil particulier assistant le capitaine ou le maître suivant le cas pour les affaires intéressant spécialement son navire. Chacun de ces conseils avait son acte de commission et ses instructions auxquelles il devait se conformer (4).

Mais, dans la lutte qui allait s'ouvrir, les Hollandais avaient sur leurs rivaux un avantage immense et immédiat : seuls leurs vaisseaux pouvaient manœuvrer, seuls alors en Europe, les amiraux des Provinces-Unies possédaient une tactique maritime, une méthode de combat qui, tout en se pliant aux nécessités invariables des marines à voiles, savait tirer le plus grand parti de la mobilité alors exceptionnelle des vaisseaux hollandais et de l'extrême facilité relative qu'ils possédaient à changer à volonté leur direction pour se porter au besoin des circonstances sur un point ou l'autre

(1) De Constantin : *Voyage de Verhoeven*, t. VII, pp. 17-22.
(2) Id., *Voyage de Hagenaar*, t. IX, pp. 327-328.
(3) Id., *Voyage de Matelief*, t. V, pp. 255-256.
(4) Id., *Voyage de Verhoeven*, t. VII, pp. 11-12.

de la bataille. En fait, tandis que les vaisseaux espagnols et portugais n'étaient pas accoutumés à se séparer de leur plein gré et restaient autant qu'ils le pouvaient groupés en une masse compacte, les amiraux hollandais surent de très bonne heure fractionner leurs flottes, créer des groupes spéciaux moins nombreux que la flotte et mieux en main de leurs chefs particuliers, divisant et simplifiant en même temps le commandement supérieur, et qui, ayant chacun dans l'action son champ et son but déterminés, pouvaient, leur œuvre accomplie, se porter aisément au secours des groupes voisins. Trois divisions, chacune composée de vaisseaux de ligne et d'un ou deux navires légers aptes au service d'éclaireurs ou d'estafettes (1), tel généralement est l'ordre de bataille adopté. Ainsi se présentait la flotte hollandaise au combat (2) dans un ordre de bataille qui laissait à chaque commandant de navire et par suite à chaque chef de division toute l'initiative possible et la liberté de profiter dans la plus large mesure des qualités manœuvrières éminentes des bâtiments dont ils pouvaient disposer. L'ennemi une fois atteint, l'ordre n'était guère variable ; aux carraques comme aux vaisseaux, la disposition de l'artillerie en longues batteries alignées et étagées sur les flancs imposait naturellement l'ordre en ligne de file qui fut le dispositif courant et classique dans toutes les marines de guerre des XVIIe et XVIIIe siècles (3). Mais la bataille ainsi engagée, les conditions étaient loin d'être égales entre les deux adversaires. L'artillerie portugaise, bien qu'assez nombreuse, était répartie aussi sur les châteaux de proue et de poupe, ne laissant sur les flancs qu'une seule batterie. Pour mal renseignés que nous soyons sur ces questions de détail, il semble bien que cette artillerie fût en nombre insuffisant et laissât sensiblement à désirer au point de vue de la justesse et de la rapidité du tir. Les récits que nous possédons des rencontres entre Hollandais et Portugais nous conduisent à cette conclusion.

(1) De Constantin : *Voyage de Verhoeven*, t. VII, p. 16.

(2) Id., *Voyage de la flotte de Nassau*, t. IX, p. 59.

(3) C'était encore l'ordre de bataille régulier au début du XIXe siècle. On sait comment Nelson, par une innovation hardie, bouleversa à Trafalgar toutes les idées reçues, et, formant sa flotte en deux colonnes, coupa en deux dès le début la flotte franco-espagnole, prenant ainsi, au commencement même de l'action, la position favorisée qui, dans les anciennes batailles, n'était que le résultat heureux de la première phase du combat. — Cf. *Maurice Loir*, op. cit., ch. XV.

Du reste, nous le savons, la carraque portugaise laissait beaucoup à désirer par mer tant soit peu forte sous le rapport de la stabilité, et la plate-forme de tir étant ainsi soumise à un déplacement continuel, la justesse et l'effet des feux en devaient être considérablement diminués. Enfin la carraque, une fois en place à son poste de combat, était à peu près condamnée à y rester immobile : toute manœuvre lui était impossible et souvent même le changement de bord était irréalisable. La flotte hollandaise, au contraire, bien éclairée et renseignée par ses yachts et autres bâtiments légers de la puissance et de la disposition des forces ennemies, se couvrait dès l'abord d'une puissante ligne de feux que rendait particulièrement redoutable la disposition de son artillerie tout entière disposée en batteries étagées et dont les pièces à la fois justes et nombreuses pouvaient, par l'effet de leurs bordées, envoyer en peu de temps à l'ennemi et d'une façon utile une énorme masse de projectiles de toute sorte. Il en devait résulter qu'assez vite une trouée fût faite au milieu de la ligne ennemie par l'écrasement et l'anéantissement d'un ou deux vaisseaux sous l'effet des bordées des navires hollandais. La deuxième phase du combat était alors tout à l'avantage d'une flotte bien gréée et manœuvrière comme étaient les flottes des Provinces-Unies : moins vulnérables et généralement moins endommagés par le premier engagement que les navires ennemis, les vaisseaux hollandais, toujours capables d'évoluer et de changer de position, pouvaient à volonté, soit déborder une aile de la flotte rivale, soit pénétrer dans la trouée déjà faite, et, se rabattant sur les flancs, cerner les vaisseaux portugais, les écraser de tous côtés de feux redoutables et nourris, et venir ainsi à bout de forces même plus nombreuses. La bataille que livra devant Malacca la flotte hollandaise de Matelief à l'Armada du vice-roi de Goa nous montre cette tactique en action. Le soir, l'escadre portugaise était coupée en deux, sans unité et sans direction possible ; de toutes parts, les vaisseaux hollandais se ruaient sur ses débris, et, quand vint la fin de la journée, il ne restait plus de tout ce grand armement qu'une carraque mouillée à l'extrême gauche de la ligne et que sauvèrent seuls d'une complète destruction le mauvais état de la mer et l'épuisement relatif des vainqueurs (1).

(1) Flotte du vice-roi des Indes devant Malacca (18 octobre 1606) :

Une nouvelle révolution venait, après tant d'autres déjà signalées, de se produire encore sur le sol de Java, et, au moment même où la domination portugaise paraissait s'être solidement établie dans l'île, un bouleversement avait lieu qui, complétant et couronnant pour ainsi dire l'œuvre de la propagande musulmane, faisait passer la suprématie de l'état de Demak à l'état jusqu'alors infiniment moins important de Mataram. Ce passage de la suprématie d'un état à l'autre est, selon Veth, « un des plus remarquables épisodes de l'histoire de Java » (1). Par là, en effet, le centre possible de la résistance était reporté dans l'intérieur

La Conception :	le plus grand, monté par le vice-roi : cap. Don Manuel de Mascarenhas.
Saint-Nicolas	19 pièces de canon de fonte. Cap. Don Fernando de Mascarenhas, assisté de Don Pedro, son frère.
Saint-Simon	Cap. Don Francisco de Sotomaior, qui fut tué, puis André Pesoa.
Tados los Santos	Cap. Don Francisco de Vorinha.
Santa Cruz	Sébastien Sorrès, vice-amiral, cap. Don Paulo de Portugal.
Saint-Antoine	(le plus petit). Cap. Antonio de Souza Falcaon.

De Constantin : *Voy. de Matelief*, t. V, pp. 357-358.

Navires de Corneille Matelief (1605) au départ de Hollande :

NAVIRES	TONNAGE	ÉQUIPAGE
1° d'Amsterdam		
Orange	700	148 + 15 noirs
Middelbourg	600	124 + 7 —
Maurice	700	144
Le Lion noir	600	127
Le Lion Blanc	540	140
Le Grand Soleil . . .	540	156
Nassau	320	85
2° de Zélande		
Amsterdam	500	179
Le Petit Soleil	220	67
3° de la Meuse		
Erasme	500	148
Les Provinces Unies .	400	100

Total : 11 vaisseaux, 1317 hommes.
Equipement : 1,952,282 livres.

De Constantin : *Voy. de Matelief*, t. V, pp. 251-252.

(1) Veth : *Java*, I, VIII, 299.

du pays; les régions côtières perdaient leur importance passée et pouvaient être plus aisément occupées. Mais, en même temps, un état puissant et compact se créait au centre même de l'île, dans les plaines fertiles des Preanger et des Vorstenlanden actuels, et il apparaissait aux moins prévenus que l'on n'aurait pas assuré une suprématie quelconque sur Java, tant que l'on ne se serait pas rendu maître sous une forme ou sous une autre des richesses et des terres de l'état de Mataram. En même temps aussi, le principal centre du pouvoir musulman abandonnait les districts de l'E. et se reportait décidément vers l'Ouest de l'île : les grands ports, les places importantes étaient dès lors les villes maritimes de l'O. Bantam, Jacatra, Chéribon, les portes naturelles du grand état de Mataram, et dont les chefs ou sultans locaux dépendaient toujours en fait sinon en droit du sultan qui régnait sur le plus grand état. Cette transformation finissait de s'accomplir au moment où arrivaient les premiers navigateurs hollandais : elle avait commencé dans la première moitié du XVIe siècle, au moment le plus brillant de la domination portugaise à Java. A la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle, Java était partagée en trois parties, fort dissemblables toutefois d'étendue et de puissance. Au centre était l'empire de Mataram allant, nous l'avons dit, d'E. en O., des monts de Tengger aux rives du Tji Taroem, et, du N. au S., d'une côte à l'autre à travers l'île entière. A l'E., dans les montagnes, à l'O. dans le pays de Bantam vivaient des populations à peu près indépendantes, défendues d'autre part par la nature même de leur pays contre l'envahissement des étrangers. Madoera restait en dehors, à proprement parler, du monde javanais. Et tous ces princes, tous ces sultans avaient leurs intérêts particuliers, poursuivaient chacun son but spécial, sans aucune vue d'un but général et commun, sans que jamais l'idée leur vînt de s'unir entre eux dans un effort commun contre l'envahisseur étranger. L'islamisme, en créant l'unité de foi, n'avait rien innové, nous le savons, dans le domaine politique : comme le bouddhisme précédemment, mais avec plus d'avantages et plus de succès que lui, il s'était simplement superposé et aisément identifié à l'état de choses existant, sans être par lui-même cause d'un changement notable dans les mœurs et dans les usages de la vie politique et sociale, ni un agent effectif et puissant de concentration et d'unité. Raffles re-

marque très justement que les divisions qui existaient dans l'empire de Mataram furent habilement mises à profit par les Hollandais dans leur établissement à Jaccatra (1). Il en fut de même partout, et l'histoire de la conquête hollandaise n'est que la conséquence du particularisme et des dissensions qui divisaient alors le territoire de Java. A vrai dire, c'était là aussi une difficulté sérieuse à l'établissement d'une domination commerciale et politique, et il fallait toute l'habileté et la patience des trafiquants hollandais pour réussir et négocier avantageusement dans d'aussi nombreuses places différentes à la fois les unes des autres par leurs ressources naturelles et leurs relations antérieures (2). De ces différentes places, Bantam était la principale, la mieux placée et aussi à tous les points de vue la plus avantageuse (2). « Son port, dit l'auteur du *Recueil des Voyages*, est assurément le plus beau et le plus grand de tous ceux de l'île de Java ; aussi s'y fait-il un plus grand commerce que dans aucune des autres villes voisines (3). » C'était alors essentiellement le grand marché du poivre, dont d'immenses quantités étaient envoyées en Chine, et dont le stock disponible, en raison même de ces expéditions au dehors, pouvait varier de 50 0/0, si nous en jugeons par ce fait que, le 24 juin 1596, on le vendait à raison d'un catti ou dix-neuf florins les six sacs (24 à 30 livres en tout, soit 15 deniers la livre) alors qu'en d'autres temps, il valait deux fois plus cher (4).

(1) Raffles : *History of Java*, II, XI, p. 164.

(2) On peut se rapporter, pour la localisation des places de commerce de Java à l'arrivée des Hollandais, à la carte très imparfaite encore de forme, mais très complète du moins pour la côte N., qui figure au tome II du Recueil de Constantin, à la suite du récit du 1er voyage (Houtmann, 1595).

(3) De Constantin, 1er *voyage*, t. II, p. 9.

(4) Id., pp. 372-373. — « A Bantam, et dans toute l'île de Java et les îles voisines, le Taïel ne contient que huit mases et deux réals de huit pèsent sept mases. On se sert encore d'un autre poids qui se nomme mao ou main, qui contient seulement douze catis, de vingt-deux taïels par cati... A Java et dans les lieux voisins, il y a une autre mesure plus petite qu'on nomme gantan, qui tient environ trois livres de poivre. Le sac qu'on nomme faruth en contient dix-sept gantans, qui pèsent cinquante-quatre, et quelquefois cinquante-six livres, poids de Hollande. On a encore une autre mesure nommée gedeng, à laquelle on mesure tous les grains. Elle tient environ 4 livres. La mesure dont on se sert pour vendre les velours, les draps, les toiles et les autres marchandises d'Occident, est le corrodo

En réalité le trafic était tout entier aux mains des étrangers. Les vaisseaux chinois y venaient tous les ans au mois de janvier, apportant de la porcelaine et des étoffes et chargeant en retour le poivre et les épices du pays : leurs monnaies avaient cours dans tout Java et ils ne se faisaient pas faute de pratiquer sur une grande échelle l'accaparement des denrées sur lesquelles ils arrivaient à réaliser ainsi un bénéfice de 75 0/0 (1). Le commerce à courte distance vers les îles voisines restait seul ouvert aux Malais, mais les étrangers de toute sorte, Persans, Arabes, Peguans y tenaient encore la place dominante (2). Au reste, les procédés commerciaux semblent avoir été assez avancés chez les trafiquants de Bantam : ils connaissaient les contrats et les prêts à la grosse aventure que les Hollandais conservèrent en le perfectionnant au temps de leur domination (3). Et l'on comprend ainsi l'importance que les Hollandais attachèrent dès l'abord à Bantam, où ils voyaient avec raison le centre et comme la clef du commerce de l'Archipel. Plus à l'E., sur la côte N., de l'île, Jaccatra, à la fin du XVIe siècle, était une grande ville, dont le sultan était indépendant et qui avait sur Bantam même l'avantage d'être au débouché d'un pays plat et fertile et d'être traversée par une rivière dont la source se trouvait fort avant dans l'intérieur des terres. Elle aussi pouvait devenir un grand centre de trafic, mais, là comme ailleurs malheureusement, le commerce était aux mains des étrangers d'Asie (4). Cravaon ou Krawang, à l'embouchure du Tji Taroem, et Djapara au pied du G. Moerio, avec l'île voisine de Karimon Java, étaient des centres de population d'origine malaise moins productrice par elle-même, mais

de Portugal qui est de deux aunes et un quart, mesure de Hollande. Pour les manufactures du pays même on les vend par pièces et par demi-pièces, qui doivent avoir chacune une certaine mesure déterminée, qui est de quatorze à quinze aunes la pièce, à la Chine, de même que dans les autres lieux.

(1) De Constantin, 1er *voyage*, t. II, pp. 41-49.

(2) Id , p. 40.

(3) Id., t. II, p. 16.

(4) « L'eau-de-vie que les Chinois apportèrent à Tangun Java, le 9 novembre 1596, se fait à Jaccatra, de cocos ou noix des Indes, que ceux de Java nomment Calappas et qui croissent en abondance à Jaccatra, d'où cette place avait autrefois porté le nom de Sunda Calappa ». De Constantin, 1er *voyage*, p. 424.

adonnée à la pêche, très avantageuse en ces parages surtout aux embouchures des cours d'eau où le poisson abondait particulièrement (1). Tubaon, très bien placée dans la région de Grissee et de Soerabaja, était pour ainsi dire l'entrepôt des produits de la riche vallée du Kali Brantas. Les auteurs sont d'accord pour reconnaître l'importance de ce commerce auquel ils donnent tous le même caractère. La région avoisinante est une région de grande production d'épices et Tubaon en était le principal point de sortie. Ses vaisseaux allaient les porter dans l'île voisine de Bali, où ils les troquaient contre des étoffes de toile grossière dont cette île fournissait de grandes quantités (2). Joartam avait son prince particulier et Pasoeroeam qui en dépendait avait un trafic important notamment de matières textiles et de toiles (3). Au reste, la guerre et l'insécurité étaient générales alors dans l'E. de Java, et quand les Hollandais vinrent dans ces régions, ils trouvèrent le pays dévasté par la lutte que menait depuis longtemps déjà le roi mahométan de Pasoeroean contre les souverains « païens », c'est-à-dire sans doute de religion brahmanique ou bouddhique de Panaroekan et de Balamboean, cette dernière ville située aux environs du port actuel de Banjoewangi, et, par sa position sur le détroit de Bali, plus apte que n'importe

(1) De Constantin, 1er *voyage*, p. 427-428; — *Voyage de Harmansen*, t. III, p. 467. — *Les six voyages de Tavernier*, II, III, XXV, pp. 544-547.

(2) Il semble que cet échange ne suffit pas pour absorber tout le stock des épiceries que pouvait renfermer Tubaon, car nous voyons que, lors de leur première expédition, les Hollandais purent encore s'y procurer des clous de girofle, du macis et des noix muscades. En fait, comme nous le montrent tous les auteurs, cette ville exportait d'énormes quantités de poivre dans les pays voisins, mais c'était là, à vrai dire, la principale et presque la seule denrée d'exportation nationale; les autres épices venaient des Moluques et aussi des Philippines où on les payait surtout au moyen des toiles de Bali. Du moins, il semble que le commerce maritime fût là en grande faveur, car la noblesse elle-même du pays s'y adonnait avec ardeur et était même presque seule à s'y consacrer : le commun peuple, quand il ne montait pas les jonques des riches marchands, s'adonnait à la pêche ou parfois vivait de l'élevage du bétail dans les étendues herbeuses qui bordaient en maint endroit la côte. De Constantin, 1er *voyage*, p. 428-429; 2e *voyage*, t. II, pp. 171 et 179-180. — *Conquête des Moluques*, II, VII, pp. 99-102 et III, XI, p. 4.

(3) De Constantin, *Voyage de Noort*, t. III, p. 150; 1er *voyage*, t. II, pp. 6-7.

quelle autre à servir de lieu de transit avec cette dernière île (1). Quand à Madoera, c'était, en 1596 encore, un pays isolé et sans commerce propre : sa capitale Arosabaïa, à peu près à l'endroit où se trouve actuellement la petite ville de Bang Kalan, n'était encore qu'une place forte, un refuge assuré pour les habitants des campagnes en cas d'invasion (2). L'île elle-même était riche et bien cultivée et pouvait aisément approvisionner de denrées comestibles destinées à l'alimentation de chaque jour les régions voisines mais pauvres de Java.

Tel était le champ d'action où allaient, dès les dernières années du XVIe siècle, se rencontrer les forces de deux puissantes nations maritimes, rencontre dans laquelle tant de raisons purement matérielles assuraient déjà naturellement le succès aux marins des Provinces-Unies. En réalité, le Portugal, seul ou uni à l'Espagne, n'avait pu réussir à établir dans l'archipel une domination stable et définitive, et seule la prohibition rigoureuse que mettait le Roi Catholique à la fréquentation par les navigateurs étrangers de la voie maritime du Cap, en même temps que l'assertion intéressée d'une domination universelle, avaient pu faire illusion sur la véritable situation des Portugais dans les parages de la Malaisie (3). Sans doute, au moment où nous

(1) De Constantin, 1er *voyage*, t. II, pp. 5-6.

(2) Id., Id., t. II, p. 94; 2e *voyage*, t. II, p. 184.

(3) Id., *Voyage de Harmansen*, t. III, pp. 447-450. — « Ces routes nouvellement découvertes (cap de Bonne-Espérance) et ces voyages fréquents qu'on a faits depuis peu, ont rendu communes en Europe les épiceries et d'autres précieuses marchandises, qui y ont été apportées à beaucoup moins de frais qu'on ne les envoyait à Venise, où ce commerce diminue peu à peu. Mais en même temps il augmente tellement à Lisbonne qu'il semble qu'il passe de cette première ville à l'autre, comme si elle le lui avait cédé. On peut même dire dès à présent qu'il n'y a plus que Lisbonne qui en soit en possession, puisque toutes les villes et tous les lieux où l'on trafique de ces sortes de marchandises sont désormais obligés de se régler sur le prix de Lisbonne.

« Ainsi le royaume de Portugal, et principalement la ville de Lisbonne, se sont mis en possession de presque tout ce commerce depuis quelques années et prétendent s'y maintenir comme s'il leur appartenait en propre. Leurs raisons sont qu'ils ont été les premiers qui aient découvert la route du cap de Bonne-Espérance, et que leur roi a donné une certaine somme de deniers à l'empereur Charles V, à condition que les Espagnols ne

sommes arrivés, on savait dans le monde maritime européen largement à quoi s'en tenir sur la véritable valeur de la marine espagnole et portugaise et nous avons vu que le désastre retentissant de l'Invincible Armada avait puissamment contribué à ouvrir les yeux aux plus timides et aux moins clairvoyants (1).

pourraient entreprendre ce voyage ni envoyer des vaisseaux pour en découvrir la route.

« Par ce moyen cette ville et ce royaume sont devenus si puissants et si riches que tout y abonde. Comme les Portugais ont bien connu quelle est la source de cette soudaine prospérité, ils ont fait tous leurs efforts pour interdire cette navigation aux étrangers et demeurer seuls maîtres de tout le commerce. Dans cette vue, ils se sont emparés de diverses places, villes et royaumes entiers, dans les Indes Orientales, dont ayant subjugué la plupart par les armes, ils y ont mis des garnisons et construit des forteresses pour tenir les peuples en bride.

« A l'égard des autres rois, princes et états qu'ils n'ont pu mettre sous leur joug, ils les ont recherchés et fait des alliances et des ligues avec eux ; en sorte qu'il semblait, selon le bruit qui s'en était répandu dans l'Europe, qu'il ne serait pas possible qu'aucune autre nation fût reçue à trafiquer dans ce pays-là.

« Nonobstant ces difficultés, il y a quelques années que divers vaisseaux équipés par les habitants des Provinces-Unies, ayant pris la même route que les Portugais, par le cap de Bonne-Espérance, ont fait le voyage des Indes. Là ils ont connu par expérience qu'il n'en fallait pas croire les Portugais et qu'il y avait encore une grande quantité de pays qu'il ne leur avait pas été possible de s'approprier, que ces pays produisaient des épiceries et les autres précieuses marchandises qui viennent des Indes. Car ils n'en ont pas fait des retours légers, et toutes les fois qu'ils y sont allés, ils ont démenti les faux bruits qu'on avait semés par les cargaisons qu'ils ont apportées.

« En effet, il y a encore une infinité de royaumes et d'îles d'où l'on peut tirer toutes ces sortes de marchandises et de raretés que les Indes fournissent, et dont les habitants, ou bien ont une haine mortelle pour les Portugais, ou du moins sont assez sensés pour ne vouloir pas, en leur faveur et par pure complaisance pour eux, interdire dans leurs états la liberté du commerce aux autres nations, pour la leur accorder à eux seuls. »

(1) Il faut d'ailleurs, nous semble-t-il, n'accepter qu'avec beaucoup de prudence les témoignages de la profonde terreur qui aurait régné en Angleterre à la nouvelle de l'arrivée des vaisseaux du duc de Medina Sidonia. En réalité, la revue de Windsor et le pathétique serment d'Elisabeth ne furent qu'un expédient fiscal destiné à remplir plus aisément les coffres royaux avec les revenus abondants du Ship Money, et quant à la question maritime proprement dite, il est vraisemblable que l'amiral Howard savait amplement à quoi s'en tenir sur la valeur des carraques et des galions

Mais telle qu'elle était, ou du moins telle qu'elle paraissait à distance, la puissance coloniale du Roi Catholique était encore redoutable et il ne fallait pas moins que la nécessité et les besoins impérieux de la vie pour qu'une autre nation, si audacieuse et si bien outillée qu'elle pût être, osât songer à attaquer et à ébranler cette puissance. On sait comment la fermeture de Lisbonne, destinée à punir les gens des Pays-Bas, fut leur salut et la cause de leur prospérité.

En fait, la colonisation portugaise avait en elle, nous l'avons vu, deux causes intimes et profondes d'échec et de ruine : elle avait tout d'abord un caractère religieux et s'identifiait à peu près avec le prosélytisme et la propagande catholiques : cause de faiblesse et d'insuccès dans un pays comme Java, où la complexité et l'enchevêtrement religieux étaient poussés jusqu'à leurs dernières limites ; elle était nationale et politique et avait comme but fatal et véritable la conquête, l'annexion, la soumission effective à l'autorité du roi de Portugal : œuvre toujours et partout laborieuse et ardue, mais que rendaient presque impossible en l'espèce l'absence d'un véritable souverain de l'île entière, la division presque infinie de Java en principautés indépendantes, et, plus que tout cela peut-être, la faible population du Portugal et l'impossibilité où il était d'envoyer des troupes en nombre suffisant. Les Hollandais, au contraire, ne sont poussés par aucun sentiment religieux vers ces terres nouvelles : ils viennent seulement, au prix de luttes sanglantes et de souffrances terribles, d'obtenir en fait, sinon en droit, de l'Espagne le libre exercice de leur foi : ils ne songent pas encore à l'imposer à autrui, et ce libéralisme dans les affaires de conscience qui anime les premiers voyageurs se retrouvera dans toute l'histoire de leur expansion coloniale. Peuple à peine affranchi, ils ne pensent pas non plus à asservir les autres et le petit nombre des habitants du royaume leur inspire sur ce point encore la plus absolue modération. Ils ne cherchent pas la conquête et l'évitent même, pour ne pas se trouver mêlés à des guerres territoriales dans lesquelles sombrerait leur prospérité commerciale. De là cette modération et

qui venaient menacer les côtes de son pays et dut accepter sans grande hésitation la perspective d'une lutte décisive contre la flotte hispano-portugaise.

cette patience que l'on remarque chez tous les navigateurs hollandais de la première période. D'Argensola lui-même, si souvent partial et foncièrement hostile aux entreprises des Provinces Unies en Extrême-Orient, mentionne longuement et admire sans réserve la mansuétude et la douceur dont firent preuve à l'égard des indigènes les chefs de ces expéditions commerciales (1).

C'était au reste une rude entreprise que celle d'aller trafiquer dans l'Archipel Malais, et quelles que fussent l'audace et l'habileté des marins hollandais, quelque remarquables que fussent et leur matériel naval et leurs méthodes de navigation et de combat, l'œuvre était grande et pénible et suffisait amplement à satisfaire l'ambition et à mettre en jeu toute l'activité et toute l'énergie de la petite nation des Provinces Unies. Les conditions de la navigation, les périls naturels de toute sorte qui menaçaient alors, et cela indépendamment des ennemis qui s'efforçaient de barrer la route, tout contribuait à rendre aussi dangereux, plus dangereux même qu'une longue guerre, un voyage que la volonté même de ses initiateurs était de rendre exclusivement pacifique. Il ne fallait guère songer à prendre la route de terre qui, de Tripoli, gagnait Alep, Babylone, Bassorah et enfin Ormuz d'où l'on allait par mer à Goa et de là à Java et dans tous les autres pays de l'Extrême-Orient (2). Tout d'abord cette route était, dans sa partie continentale du moins, aux mains du sultan de Constantinople et par conséquent peu ouverte aux grandes opérations de transit ; malgré la présence d'agents européens à Alep, elle n'était pas sûre, et les moindres convois y devaient être pourvus d'une puissante escorte. Praticable en un mot pour des voyageurs isolés et marchant par petites troupes (3), elle n'offrait aucune des garanties

(1) *Conquête des Moluques*, III, XIII, pp. 190-191.

(2) De Constantin, *Instruction pour aller de Hollande aux Indes, et revenir des Indes en Hollande par terre et par mer*, t. III, pp. 309-310.

(3) Les petites caravanes la suivaient parfois : elle était plus courte pour elles et épargnait la dépense souvent hors de proportion avec les ressources dont on disposait de l'armement d'un vaisseau assez considérable pour entreprendre de doubler à lui seul le cap de Bonne-Espérance. Les prêtres des missions étrangères l'utilisèrent au début et jusqu'au moment où la société fut riche et disposa des vaisseaux des compagnies royales françaises des Indes (V. Adrien Launay, *Histoire de la société des missions étrangères*).

de sécurité nécessaires à l'établissement d'un grand courant commercial. Ormuz où elle aboutissait était aux mains des Portugais qui ne pouvaient, surtout avec les idées économiques en faveur aux XVIe et XVIIe siècles dans toutes les nations de l'Europe, en permettre l'usage libre à des commerçants étrangers qui étaient en même temps pour eux de redoutables rivaux. Le plus grave est que cette route commerciale qui aboutissait en pleines possessions portugaises prenait naissance d'autre part sur les rives de la Méditerranée et la marine espagnole, voire même la marine ottomane, étaient encore trop puissantes pour que les vaisseaux hollandais pussent s'y risquer avec l'assurance nécessaire aux opérations du commerce. Enfin, indépendamment même de l'énorme danger qu'il y avait alors à trafiquer ainsi au milieu des vaisseaux du Roi Catholique et du Grand Seigneur, la route commerciale de Tripoli comme celle de retour par le détroit de Bab-el-Mandeb, la mer Rouge et le Nil était surtout faite pour enrichir les villes de l'Europe du S., les ports méditerranéens, Alexandrie, Venise, Marseille entre autres. Les ports de l'Atlantique et surtout ceux de la mer du Nord n'en tiraient que peu de profit et n'étaient nullement intéressés à la faire prospérer (1). Mais les fatigues, les souffrances, les dangers étaient énormes sur la route maritime qui, des bouches de la Meuse aux côtes de Java, s'étendait sur une longueur de près de 10.000 lieues et les récits des voyageurs nous fournissent d'innombrables exemples des tourments de toute sorte qui assiégèrent, surtout dans les premiers temps, les équipages hollandais dans leur immense voyage de circumnavigation. Le manque d'eau se faisait assez vite cruellement sentir, et, sauf sous la ligne, où l'ingéniosité des marins savait tirer parti des pluies abondantes de cette région, l'approvisionnement en était rare et souvent impossible, et le scorbut causait bientôt de terribles ravages (2). Les vivres pouvaient plus aisément se renouveler : on trouvait des ressources considérables aux Canaries, sur le continent africain, à Mada-

(1) De Constantin, *Route pour aller au Cathai et en divers pays des Indes Orientales*, t. III, p. 320.

(2) Id., 1er *voyage*, pp. 298, 347-348 ; — *Voyage de Van Neck*, t. III, pp. 214-215. — *Voyages de Thunberg et de Stavorinus*, passim. — De Jonge : passim.

gascar et dans les autres îles Mascareignes, et enfin à Ceylan et sur toutes les terres de la mer des Indes (1). Encore fallait-il compter dans ce ravitaillement avec les populations européennes ou indigènes qui occupaient ou habitaient ces pays; Verhoeven, pour éviter les Portugais, dut renoncer à faire aux îles du Cap Vert une relâche fructueuse (2). Le Cap n'était pas plus hospitalier, si nous en croyons l'anecdocte insérée dans la *Relation du Voyage de Spilberg* sur des Français, que leur foi catholique n'empêcha pas d'y être massacrés (3). Aux Mascareignes, c'étaient les indigènes qui étaient menaçants et dangereux. A Ceylan, les Portugais poussaient le roi de Candy à chasser et à faire massacrer les nouveaux venus, et les indigènes, asservis et sans volonté personnelle, refusaient tout secours aux navires hollandais (4). Ceylan était pourtant une relâche précieuse et les Hollandais devaient de bonne heure en occuper les côtes et les principaux ports (5). Au delà, la population de pêcheurs et de pirates qui occupaient l'archipel des Andaman et des Nicobar étaient naturellement défiants et du reste peu sûrs ; enfin Malacca était aux mains des Portugais, et on comprend qu'après un voyage de vingt jours comme celui qu'ils devaient faire, sans escale de Pointe de Galles aux côtes occidentales de Sumatra, les marins néerlandais trouvassent un plaisir extrême à relâcher dans ces pays fertiles et riants et que leurs descriptions enthousiastes aient bien souvent dépassé la stricte vérité (6). La navigation elle-même était loin d'être sans péril, et, dès le Cap Vert, les difficultés se multipliaient. Les Sargasses constituaient un premier danger et les vaisseaux ne pouvaient espérer en forcer la résistance que par un vent frais (7). Aux environs de la ligne, le vent presque continuel du S.-E. obligeait à une attention continuelle et à porter

(1) De Constantin : 1er *voyage*, p. 268. Note des auteurs de la rédaction.

(2) Id., *Voyage de Verhoeven*, t. VII, p. 78.

(3) Id., *Voyage de Spilberg*, t. IV, pp. 29-30.

(4) Id., passim, notamment : *Voyage de Matelief*. — *Conquête des Moluques*, III, XIII, pp. 194-195. *Voyage de Thunberg*, t. I : Préface de l'auteur, pp. XVI-XVII.

(5) Id., *Voyage de Spilberg*, t. IV, pp. 127-128.

(6) Id., 1er *voyage*, p. 348. Eloge de l'île Engano (côte O. de Sumatra). — *Les six voyages de Tavernier*, 2e partie, liv. III, ch. XXI, pp. 506-507.

(7) Id., 1er *voyage*. Note des auteurs, p. 271.

à l'E. pour éviter les écueils de la côte africaine (1). Les orages et les brusques tourmentes des tropiques, les hautes vagues du Cap et les vents et courants de la mer des Indes fatiguaient aussi considérablement les vaisseaux (2), toujours exposés d'ailleurs dans ces mers encore peu connues à toucher des écueils et des récifs le long des grandes terres; souvent on dut en abandonner que la traversée avait par trop éprouvés. Au retour de la première flotte, il fallut sacrifier ainsi l'*Amsterdam*, vaisseau de 200 tonneaux, portant 26 bouches à feu (16 canons, 10 pierriers) et monté par 59 hommes d'équipage (chiffres de départ) (3). Passé Java, la navigation était plus périlleuse encore, au milieu des îles de l'Archipel, et le moins qui pût arriver à un vaisseau était de s'y égarer. *Le Maurice*, vaisseau amiral de la flotte de Noort, perdu dans les canaux et détroits qui s'ouvraient devant lui, fut souvent en péril et ne dut son salut qu'au maître d'une jonque qui venait de Johor et qu'on embarqua de force comme pilote (4). On comprend sans peine qu'en présence de semblables périls et dans l'ignorance où l'on était en Hollande du véritable aspect des choses et des gens de ces régions lointaines, les Compagnies aient laissé, au début du moins, aux chefs des expéditions la plus grande initiative dans l'exécution de leurs ordres et que souvent amiraux et capitaines aient dû interpréter ou même transformer et négliger en partie les instructions reçues : nous en trouvons un exemple curieux entre autres dans une interpré-

(1) De Constantin, 1er *voyage*. Note des auteurs, p. 275.

(2) Id., id., pp. 241, 275-277.

(3) Id., 1er *voyage*, t. II, p. 103, 265-266.

(4) Id., *Voyage de Noort*, t. III, pp. 2, 147-148. — André Thevet (*La Cosmographie universelle*, Paris, 1575, in-fol., t. I, fol. 418 r° et v°) disait déjà : « Fault icy noter que la navigation est plus dangereuse depuis que l'on a passé depuis ledit promontoire (cap de Bonne-Espérance) jusques aux îles Moluques, sans comparaison que le chemin que l'on suit depuis l'Espaigne jusques au même promontoire, pour ce que la mer y est toute couverte d'une infinité de petites îles, rochers et batures et aussi que le courant y est plus roide et impétueux de tout le monde. Pour ainsi, ceux qui entreprendront ces voyages lointains, faut qu'ils se fournissent en premier lieu de bons vaisseaux et bien calfeutrés et qu'ils aient munitions pour deux ans à tout le moins. A tels entrepreneurs, il leur est besoin n'estre sujets à maladie et moins adonnez à la gorge. » (Cité dans Savary, *Discours de la navigation*, introduction, XI-XII).

tation de ce genre faite à bord de la flotte de Verhoeven après le passage du Cap (1). Au reste, matériel et personnel étaient en Hollande capables de tirer parti d'une semblable liberté d'allures, et quelles que fussent les difficultés qui, de toutes parts, pouvaient s'opposer à la mise en valeur de leurs remarquables qualités, il ne fallait qu'un signal, que l'impulsion que donne aux choses et aux événements une volonté puissante, sachant profiter et des ressources et des occasions, pour en faire sortir les éléments d'un remarquable essor et d'une étonnante prospérité.

Il est certain que pour tout autre que le peuple hollandais, la situation des Indes Orientales et de l'Archipel Malais était peu favorable à de nouvelles entreprises coloniales. Les Portugais occupaient les points de relâche et leur station de Malacca les mettait à même d'intervenir rapidement et effectivement dans tous les pays d'Extrême-Orient avant tous leurs rivaux européens et dans des conditions infiniment plus favorables. Raffles, qui simplifie à dessein l'histoire des événements et ne voit le passé que comme une introduction naturelle à l'histoire de la colonisation anglaise à Java, présente comme un simple accident et comme un pis aller l'établissement sur le sol de Java des gens des Provinces-Unies (2). En réalité ce ne fut que grâce au plus heureux concours de circonstances favorables que les Hollandais s'établirent dans l'Archipel, et l'occasion fournie par Philippe II lui-même, qui, en fermant le port de Lisbonne à ses sujets révoltés, les incitait par là même à profiter de leurs aptitudes maritimes pour aller chercher dans les pays d'origine les denrées coloniales qu'il leur refusait dans ses ports, n'aurait pu

(1) De Constantin : *Voyage de Verhoeven*. t. VII, pp. 25-26. « Il y avait dans l'Instruction un article qui portait défense de paraître à la vue de Mosambique, pour empêcher que la flotte ne fût découverte. Néanmoins, après quelques réflexions, on reconnut que si l'on relâchait à Mayotte ou à Comore, il faudrait envoyer un yacht visiter le Port de Mosambique, parce qu'autrement on ne pourrait pas savoir si les carraques n'y étaient point toutes, ou s'il n'y en aurait point une partie. Or, en cas qu'elles y fussent, il n'était pas possible d'aller les y attaquer, vu que quelques-uns de nos vaisseaux étaient grands et fort chargés, et que pendant la mousson où l'on avait les vents et les courants contraires, ils ne pourraient approcher, ni entrer malgré les carraques dans le port de cette île, et c'était à quoi les directeurs n'avaient pas pensé. »

(2) Raffles : *History of Java*, I, V, p. 213.

donner naissance à un tel mouvement d'expansion, si déjà la voie n'avait été connue et pour ainsi dire ouverte à ces audacieux navigateurs. Van Linschoten avait été cet initiateur : étant au service du gouvernement portugais, il était parti, en avril 1583, du port de Lisbonne avec une de leurs escadres, forte de cinq navires qui devait aller aux Indes sous les ordres de Joâo de Saldanha : son retour en Hollande, en septembre 1595, procura aux commerçants d'Amsterdam de nouveaux et précieux renseignements sur l'Insulinde et sur la navigation vers ces pays fortunés (1). Trois ans auparavant, en avril 1592, le libraire Clacsz d'Amsterdam était venu déclarer aux Etats-Généraux de la République qu'il avait réussi à se procurer à ses frais, par l'entremise du savant Peter Plancius, vingt-cinq cartes maritimes se rapportant aux Indes, à la Chine et à l'Afrique que le cosmographe Bartholomeo de Lasso, chef de la navigation en Espagne avait lui-même envoyées à Plancius (2). C'était plus qu'il n'en fallait pour exciter chez les marchands de la Venise du Nord un violent enthousiasme pour une expédition par le Cap aux riches terres de l'Insulinde. A ce moment, Guillaume Barentsz et Jacques Heemskerk s'épuisaient et sans succès à chercher par le Nord une route vers l'Asie. Les Etats firent imprimer et réunir les cartes communiquées par Clacsz et envoyèrent les frères Houtman à Lisbonne pour compléter et au besoin vérifier et contrôler les données des cartes de Plancius. Les Houtman, Cornelis et Frédéric, fils de Pieter Corneliszoon Houtman, brasseur de Gouda, restèrent à peine un an en Portugal et inquiétèrent assez vite les maîtres du grand marché de Lisbonne. Cornelis, le plus remarquable des deux, fut emprisonné ; les marchands hollandais le rachetèrent et reçurent de lui en échange tous les renseignements qu'il avait pu recueillir pendant le temps de sa liberté. Dès l'an-

(1) Valentijn : *Oud en nieuw ost Indiën*, Amsterdam, 1724, I, p. 71. — Diego de Coutos : *Decada undecima*, ch. XXXIV. — A. Tiele : *De Europeers in den Maleischen Archipel ; Bijdragen tot de Taal-Land en Volkenkunde van Nederlandsch Indië*, série V, partie V, section 2, p. 201.

(2) *Revue de Géographie*, 1884. — Prince Roland Bonaparte : *Les premiers voyages des Néerlandais dans l'Insulinde*. — Voir sur ce premier voyage la carte reproduite par Nijhoff (La Haye, 1902) à l'occasion du troisième centenaire du privilège d'octroi de 1602. Cette carte est intitulée : Typus expeditionis nauticæ Batavorum in Javam, absolutæ, 1597.

née qui suivit se fondait, au compte des marchands d'Amsterdam, une Compagnie de commerce pour l'exploitation des pays d'Extrême-Orient, pour « eene reyse op de Landen liggende vor bij de Cabo de Bona-Espéranza » (1) et elle prit le nom de « Compagnie Van Verre » c'est-à-dire Compagnie des Pays lointains. L'année suivante (1595) elle envoyait sa première expédition et Cornelis Houtman avec son frère Frédéric en faisaient naturellement partie.

Cette première flotte comprenait quatre navires dont 3 vaisseaux de ligne et un bateau léger ou pinasse : elle jaugeait en tout 1030 tonneaux et portait 247 hommes d'équipage et 100 bouches à feu, dont 40 canons et 60 pierriers (2). C'était donc, somme toute, une bien faible escadre et son rôle militaire ne pouvait être considérable, vu surtout le tonnage médiocre de ses

(1) Valentijn, I, 171-172. — De Jonge, I, 97. — Nous connaissons par ces deux auteurs les noms des fondateurs de la première compagnie hollandaise; ils étaient au nombre de neuf : Hendrick Hudde, Reynier Pauw, Pieter Dirkszoon Hasselaer, Jan Janszoon Karel, Jan Poppen, Heyndrick Buyck, Dirck Van Os, Syvert Sem, Arent ten Grootenhuys.

(2) De Constantin, 1er *voyage*, pp. 265-266. La flotte de 1595 est ainsi composée au départ :

NAVIRES	TONNAGE	ARMEMENT	ÉQUIPAGE
Maurice	400 t.	6 grosses pièces de canon de fonte.	84 hommes d'équipage.
Hollande. . . .	400	14 petites, 4 gros pierriers, 8 petits, mousquets et fusils à proportion.	
Amsterdam . .	200	6 pièces de canon de fonte, 10 autres petits. 4 grands pierriers, 6 petits.	59
Pigeonneau . . (pinasse)	30	2 pièces de canon de fonte, 6 petits canons et 2 pierriers.	20

L'état-major était pour :

Le *Maurice* : Jean Jansz Molennar comme maître, et Corneille Houtman, comme commis.

Le *Hollande* : Jean Digmunsz maître, Gérard von Benningen, commis.

L'*Amsterdam* : Jean-Jacques Schellinger maître, René Van Hell, commis.

Le *Pigeonneau* : Simon Lambertsz Mau maître.

vaisseaux en face des escadres portugaises qui croisaient alors dans la mer des Indes et les mers de l'Archipel. C'était d'ailleurs une expédition purement commerciale et la présence de Cornelis Houtman comme commis à bord du « Maurice », vaisseau amiral de la flotte, le montrait assez clairement. Les historiens modernes de la colonisation hollandaise semblent avoir peut-être un peu trop oublié ce caractère avant tout commercial de la flotte de 1595, et les discussions ouvertes sur le véritable rôle d'Houtman reposent uniquement sur cette confusion : en voulant ramener cette expédition au type des expéditions modernes de caractère politique et militaire avant tout, on a faussé à plaisir le rôle de celui qui ne fut que le principal commis des marchands d'Amsterdam et ne prétendit jamais à aucun autre rôle : « Houtman, dit de Jonge, loin d'avoir été le chef de l'expédition, ne fut en réalité que l'agent des commerçants d'Amsterdam. On sait d'ailleurs aujourd'hui qu'il n'était que le chef du commerce et que la flotte fut conduite par l'habile pilote Pieter Dircksz Keyser, qui mourut dans le détroit de la Sonde. Il ne resta donc à Houtman que le mérite d'être revenu en vie, et comme on oublie vite les morts, c'est lui que l'histoire désigne comme ayant conduit la première flotte néerlandaise aux Indes (1) ». C'est là peut-être jouer quelque peu sur les mots, et de ce que Cornelis Houtman est resté aux yeux de la postérité comme une sorte de personnification de la première tentative coloniale de la nation hollandaise, il ne s'ensuit pas qu'on doive le considérer comme le chef effectif de la première expédition de la Compagnie Van Verre. En réalité, nous le savons, cette flotte n'avait aucun dessein guerrier, aucun but de conquête : elle était trop faible pour y prétendre, et son armement relativement médiocre pouvait tout au plus, dans l'esprit de ceux qui l'avaient envoyée, lui permettre d'exiger par la force la liberté commerciale des souverains indigènes ou d'écarter et de repousser les attaques de vaisseaux ennemis

(1) De Jonge, I, 91-96. — Junghuhn, op. cit., vol. II, II, XII, 659, commet une erreur plus grave encore quand il écrit : « Il y avait *sous le commandement de Cornelis Houtman* les quatre vaisseaux *Mauritius, Hollandia, Amsterdam* et *Pigeonneau* ». Cornelis Houtman n'était ni un pilote, ni un amiral ; c'était un commis de commerce. Il était embarqué comme tel et l'importance de son rôle lui vient de cette fonction, la seule dans laquelle on doive raisonnablement le considérer et le juger.

isolés. C'était, répétons-le, une expédition commerciale, et dans une telle flotte, Houtman, commis de commerce du vaisseau amiral, devait tout naturellement jouer un rôle prépondérant et avoir en quelque sorte la direction effective des opérations de vaisseaux que d'autres commandaient ou savaient piloter, mais auxquels lui seul était capable d'indiquer le but à atteindre et les moyens propres à la réalisation de ce but.

Les véritables difficultés commencèrent, à vrai dire, à l'arrivée de la flotte sur la rade de Bantam (1), où l'islamisme alors tout puissant rendait princes et habitants soupçonneux à l'excès. Menacé d'ailleurs de toute part, le roi se trouvait naturellement porté à chercher un appui à la fois religieux et politique chez les puissants souverains musulmans, ses voisins, qui régnaient à Chéribon et à Jaccatra, et surtout trouvait un allié naturel, et aussi quelque peu un protecteur menaçant dans l'empereur de Mataram, qui venait précisément d'annexer à ses états les riches régions des Preanger et pouvait ainsi étendre aisément son action jusqu'aux côtes de la mer de Chine et du détroit de la Sonde. Aussi voyait-il non sans dépit et sans inquiétude des gens d'autre race, d'autres mœurs et d'autre religion, aborder avec des forces importantes aux rivages de son pays. Ce sentiment d'inquiétude et de défiance était bien naturel et les Hollandais en firent dès le début l'expérience. Au reste, cette défiance s'étendait à toutes les forces européennes et la Cour de Bantam était assez mal disposée aussi envers les Portugais dont les demandes intéressées avaient déjà été habilement éludées par le roi et par ses ministres (2); quant aux Anglais, ils étaient profondément haïs dans tous ces parages depuis les ravages qu'y avait fait trois ans auparavant l'expédition de Lancaster (3). Au fond, les circonstances, bien que délicates, étaient en somme assez favorables pour les nouveaux venus, et, en agissant avec habileté et prudence, les Hollandais pouvaient profiter de ces défiances et de cette hostilité, et se créer assez aisément à Bantam

(1) De Constantin, 1er *voyage*, pp. 266-436. — Des quatre vaisseaux de cette flotte un, l'*Amsterdam*, fut, nous l'avons vu, abandonné ; les trois autres rentrèrent au Texel, le *Maurice* et la pinasse le 11 août 1597, la *Hollande* le 14 août de la même année (id., 1er *voyage*, t. II, p. 141).

(2) Id., 1er *voyage*, p. 379.

(3) Id., p. 385.

une situation privilégiée. Un traité d'alliance fut élaboré le 1er juillet et signé le 3 : il stipulait entre les Hollandais et le sultan qu'on se garderait les uns aux autres la foi donnée, et que s'il y avait quelqu'un qui voulût insulter une des parties contractantes, elles se joindraient, pour résister conjointement et repousser leurs ennemis..... Il était permis aux Hollandais de trafiquer à l'avenir en paix et en sûreté avec les habitants du pays. C'était toutefois aller un peu vite en besogne, surtout avec des orientaux peu portés naturellement à se plier aussi rapidement d'une manière définitive à des conditions nouvelles d'existence, et plusieurs causes de lutte persistaient qui devaient rendre vains et stériles les efforts d'abord couronnés de succès des négociateurs. Aussi quand, sur la foi du traité, Cornelis Houtman, capitaine-major de la flotte depuis le 23 juin (1), descendit à terre pour négocier avec les gens du pays, il fut arrêté et emprisonné. C'était un échec sérieux, et dont on pouvait d'autant moins exiger réparation que la flotte hollandaise, alors disséminée, était momentanément incapable d'en imposer au sultan, et encore moins aux Portugais, si les carraques de Malacca venaient appuyer leurs prétentions. Les capitaines décidèrent donc d'aller tout d'abord réunir et ravitailler leurs vaisseaux dans les eaux de Sumatra, puis, cette précaution prise, comme aucune flotte ennemie n'était en vue, on jeta l'ancre de nouveau devant Bantam. Abandonné de ses alliés, que des soucis plus pressants retenaient à Malacca et d'autre part, assez mal disposé au fond à leur égard, le sultan consentit à signer avec les Hollandais un nouveau traité dont la libération d'Houtman fut la première condition et le préambule (2).

(1) C'est de cette date seulement que Cornelis Houtman peut et doit être considéré comme le véritable chef de la flotte de la compagnie Van Verre. L'expédition était sortie de la phase d'incertitude du début, elle devenait franchement commerciale. Il était tout naturel qu'elle passât sous le commandement de ceux qui avaient dans leurs attributions la direction effective du commerce. « Le 23 juin (1596) les commis de chaque vaisseau commencèrent à se faire nommer capitaines et on donna la qualité de capitaine-major à Cornelis Houtman. » De Constantin, 1er *voyage*, p. 368.

(2) On convint « que les Hollandais paieraient deux mille réales de huit, après quoi, il serait permis aux prisonniers de se rendre à bord ; que ce qui avait été pris de part et d'autre serait compensé et irait l'un pour l'autre, c'est-à-dire que les effets des Hollandais et ce qui leur était dû de-

La flotte continua sa route vers l'E., et suivit les côtes N. de Java, mais le succès fut plus médiocre, la navigation moins fructueuse. A Sidajoe, aux environs de Tubaon, les Hollandais furent attaqués et durent lever l'ancre. A Arrossabaïa, où ils mouillèrent le 6 décembre 1596, la nouvelle de leur récent échec s'était déjà transmise et les indigènes tentèrent même de prendre de vive force les vaisseaux européens. Ils furent repoussés, mais le fait était assez grave et assez gros de conséquences pour qu'on arrêtât là une croisière dangereuse, sans profit et trop faible pour se risquer en de pareilles aventures (1). On remit donc à la voile pour rentrer en Europe. Mais le retour fut moins heureux et moins paisible que l'aller. Le vaisseau l'*Amsterdam* ne put achever le voyage, et dut, nous le savons, être abandonné, grosse perte que ne pouvaient compenser, pour la Compagnie, les espérances encore bien problématiques que renfermait la convention commerciale signée avec le sultan de Bantam. Enfin Houtman, dont la valeur morale semble bien n'avoir pas été à la hauteur des aptitudes commerciales, fut accusé d'avoir empoisonné le maître Jean Mullenaar avec lequel il était depuis le départ de Hollande en hostilité aiguë. Il fut acquitté le 30, mais cette sentence n'éteignit pas les soupçons dans les esprits de la plupart de ceux qui les avaient connus (2). Il était temps que la flotte revînt en Hollande quand les trois navires qui restaient jetèrent l'ancre à la rade du Texel, d'où ils étaient partis plus de deux ans auparavant.

Ainsi se déroula et se termina cette expédition, la première qui fût allée des ports des Provinces-Unies toucher aux côtes de Java, et son retour fut le signal en Hollande d'un vif et fécond éveil de l'opinion publique et de l'intérêt des foules pour les affaires commerciales aux colonies équatoriales. Ce fut là son principal et même son seul effet véritable ; car, si on l'examine à d'autres

meureraient entre les mains de ceux qui en étaient nantis, et qu'eux, de leur côté, retiendraient les cargaisons des deux jonques, l'une chargée de clous de girofle et d'autres épiceries, et l'autre de diverses denrées ; au moyen de quoi tout différend serait éteint au sujet de ce qui était arrivé ; qu'on ferait un nouveau traité d'alliance et qu'on continuerait à trafiquer ensemble. De Constantin, 1er *voyage*, p. 412.

(1) De Constantin, 1er *voyage*, t. II, pp. 94-104.

(2) Id., id., t. II, pp. 102-103.

points de vue plus matériels et d'une utilité pratique plus immédiate, on doit reconnaître que ses résultats furent absolument nuls. Au passif une dépense considérable d'armement d'approvisionnement, des pertes énormes en matériel et en hommes, et, par dessus tout cela, l'obligation, pour recouvrer ces débours de toute sorte, de persévérer dans les mêmes sacrifices, sous peine de renoncer à tout jamais à distribuer des dividendes aux actionnaires de la Compagnie et d'aboutir, en fin de compte, à la ruine complète et à l'inévitable banqueroute. L'actif, c'est-à-dire le bénéfice, était nul ou peu s'en faut; sans doute les connaissances géographiques sur la véritable forme et sur la véritable nature de Java avaient sensiblement profité de ce voyage de circumnavigation autour des côtes de l'île ; mais, comme l'a bien remarqué le prince Roland Bonaparte, cette expédition avait eu surtout un résultat moral, et toute l'importance d'une initiation et d'une préparation à de plus grands succès ultérieurs. Au point de vue du commerce, ce voyage de deux ans et quatre mois ne fut pas très heureux et on ne rapporta presque pas de cargaison, ni des denrées précieuses en quantité quelque peu notable : en réalité, ce n'étaient guère que de simples échantillons, bons uniquement à figurer dans un musée, que rapportaient au Texel, en 1597, les vaisseaux de la flotte d'Houtman. Mais, si les résultats immédiats furent peu considérables, les renseignements recueillis et le traité conclu avec le prince de Bantam permettaient à l'avenir d'expédier d'autres flottes de commerce qui, elles, donneraient de plus gros bénéfices. En un mot, cette expédition avait ouvert la route au commerce hollandais (1). Elle avait surtout, et c'était peut-être là son plus grand résultat, puissamment relevé les courages et affermi la confiance du peuple néerlandais en donnant un éclatant démenti aux projets de Philippe II et en apportant à l'audacieuse tentative des marins des Provinces-Unies la consécration d'un premier succès. « Maintenant, dit De Jonge, le chemin était tracé et il était démontré au roi d'Espagne et à toute l'Europe que le petit peuple des Pays-Bas du Nord pouvait et osait montrer son dra-

(1) Dods J.-J., *Over de Journalen van de eersten togt door de Nederlanders naar Oost Indien*, 1595-1597.

peau jusqu'aux extrémités de la terre et qu'il n'avait plus besoin de Lisbonne pour son commerce colonial. »

Le retour en Hollande des navires de la première expédition d'Houtman, en rendant évidente aux yeux du public la possibilité d'atteindre aux Indes Orientales et probables les bénéfices sérieux à attendre de ces expéditions, avait éveillé l'enthousiasme pour ces entreprises lointaines, et, chez un peuple de marins comme celui des Provinces-Unies, aisément excité l'émulation. La période de cinq années qui suit le retour des premiers vaisseaux présente une éclosion véritablement remarquable de compagnies et de sociétés fondées en vue du commerce dans les terres lointaines nouvellement reconnues par les navigateurs des Pays-Bas. A vrai dire, et même en faisant abstraction de l'enthousiasme dont nous avons parlé, un tel élan vers le commerce maritime lointain était économiquement un phénomène naturel et nécessaire. Sauf en effet sur la partie E. de son territoire, d'ailleurs encore peu tranquille et toujours plus ou moins exposée aux incursions et aux attaques des bandes espagnoles, la nouvelle république renfermait surtout une population de marins, et sa force était presque tout entière dans les vaisseaux de tout rang qui fréquentaient et actuellement encombraient ses ports, immobilisant sans résultat et surtout sans profit un capital immense et une somme d'énergie à laquelle ne s'offrait plus aucun but ni aucun débouché. La fermeture de Lisbonne, en préparant au Portugal un rival redoutable et une décadence assurée, n'en avait pas moins porté un coup sensible aux maisons de commerce hollandaises, privées, momentanément du moins, du plus clair de leurs revenus, et avait amené aux Provinces-Unies une crise économique qui ne pouvait se prolonger longtemps sans un sérieux danger pour la République. D'autre part, si la première expédition avait été pauvre en résultats palpables, elle était revenue du moins et son retour, en somme assez heureux, faisait paraître infiniment moins redoutables les dangers et les risques à courir dans des expéditions commerciales du même genre. Aussi les négociants hollandais s'empressent-ils à l'envi vers ces pays nouveaux : les Compagnies se forment un peu partout, les vaisseaux en grand nombre partent pour Java et pour les Moluques, les armements sont de plus en plus importants et les flottes de plus en plus considérables, et, de 1597

à 1602, sept expéditions hollandaises visitèrent l'Archipel Malais conduites par des hommes qui furent à des degrés différents les fondateurs en Extrême-Orient de la puissance commerciale des Provinces-Unies : Houtman et Van Neck en 1598; Van Heemskerk en 1599, Gérard Leroy et Van der Hagen en 1600, Olivier de Noort et Wolphaart Harmensz en 1601. Cette période toutefois, si active et si brillante à tant de points de vue, ne devait pas voir la fondation de la puissance politique hollandaise. Les voyageurs, les chefs d'escadre, dont les noms occupent ces cinq années, ne font que poser les jalons de cette domination future ; leurs efforts mal réglés et pas du tout coordonnés sont impuissants à produire un établissement solide et définitif. Ce qui frappe en somme dans cette première partie de la colonisation hollandaise, c'est le vif amour du nouveau, l'invincible ardeur à la découverte, à l'exploitation et aussi au trafic, mais, en même temps, la confusion des efforts, et l'incertitude des résultats. Presque au même moment, une nouvelle compagnie s'était fondée à Amsterdam pour envoyer des vaisseaux dans les Indes ; elle se nommait « Nieuwe Compagnie woort de waart op oost Indië ». C'était l'époque où la Compagnie Van Verre essayait vainement de profiter de son premier effort, mais, en l'absence de tout bénéfice matériel de l'expédition de 1595, restait, faute de capitaux, dans l'impossibilité de désintéresser ses actionnaires, encore moins d'entreprendre un nouvel armement. Une fusion des deux sociétés était pour toutes deux un bénéfice réel : les fonds de la Nieuwe Compagnie vinrent en aide aux actionnaires de l'autre, et l'association nouvelle eut à sa disposition les marins et les pilotes de la première flotte, leurs innombrables renseignements, et la profonde et précieuse expérience qu'ils avaient acquise au cours de leur voyage ; ainsi se fonda la Oude Compagnie qui envoya, le 1er mai de cette même année 1598, la première grande expédition hollandaise aux Indes Orientales sous les ordres de Jacob Cornelis Van Neck avec comme lieutenants Wybrandt Van Waarwijck et Jacob Van Heems-kerk (1). Elle était forte de 8 navires montés par 560 hommes d'équipage (2). La navigation

(1) De Jonge, I, 101-102.

(2) *Composition de la flotte de Van Neck.* — De Constantin, 2e *voy.*, t. II, pp. 153-154 :

fut des plus ordinaires, et, le 26 novembre (1), trois des six vaisseaux jetaient l'ancre dans la rade de Bantam où les autres navires, obligés par leurs avaries à faire une relâche de quinze jours à Maurice, les rejoignirent en janvier 1599. Van Neck visita Jaccatra, Tubaon, Madoera et les Moluques et rentra au Texel au mois de juin 1599 (2). Cette fois l'effort n'avait pas été en pure perte au point de vue matériel, et les denrées que la flotte rapportait à la Oude Compagnie constituaient une importante cargaison. Les quatre vaisseaux qui revinrent avec Van Neck au Texel contenaient 600.000 livres de poivre, 250.000 de clous de girofle, 2.000 de noix de muscade, 200 de fleur de noix de muscade et 100 de poivre long. Les intérêts généraux du commerce national n'avaient pas non plus été oubliés : en août 1599, Van Heems-Kerk avait renouvelé le traité de 1599 avec le sultan de Bantam et obtenu pour le prince Maurice des lettres de ce roi (3). En même temps que Van Neck partait pour le compte de la Oude Compagnie, plusieurs habitants des Provinces-Unies, Pierre Van Beveren, Huyg Gerritsz, Jean Burning et quelques autres armaient une grande flotte sous les ordres d'Olivier de Noort avec mission de gagner par le détroit de Magellan les îles des épices et les nouveaux comptoirs hollandais. De Noort, parti de Rotterdam le 13 septembre 1598, revint le 12 août 1601, sans avoir fondé aucun établissement durable, mais avec la gloire d'avoir le premier des amiraux hollandais fait faire le tour du

		Capitaines	Commis
Maurice. . . .		Amiral J.-C. Van Neck	Govert Jansz.
Amsterdam . .		Vice-amiral W. Van Warwijck	Cornelis Jansz Fortuyn.
Hollande . . .		Simon Lamberg Mau	Uyte Nyn
Zélande. . . .		Nicolas Jansz Melk Nap	—
Gueldre. . . .		Jean Bruyn	Hans Hendricksz Brouwer.
Utrecht. . . .		Jean Martsz	—
Frise. .	yachts	Jean Cornelisz	Wouter Wilekens.
Overyssel	yachts	Simon Jansz Hoen	Arent Harmansz van Alkmaar.

(1) De Constantin, 1er *voyage*, t. II, pp. 153-256. — Veth, *Java*, I, IX, p. 330 donne la date du 25 novembre 1598.

(2) De Constantin, op. cit. — Veth, loc. cit.

(3) De Jonge, rapporté par le Prince Roland Bonaparte (*Revue de Géographie*, 1884).

monde à un navire de sa nation (1). De plus en plus, le monde s'ouvrait aux Hollandais et les routes jadis réservées aux vaisseaux du roi d'Espagne étaient parcourues par les marins des Provinces-Unies, celle de Magellan comme celle de Vasco de Gama.

En même temps, de nouvelles sociétés se formaient, pour suivre la route déjà classique du Cap, et, en 1599, une nouvelle association, dite Compagnie des Brabançons, apporta à son tour ses capitaux à l'œuvre d'expansion. Une expédition fut envoyée en cette même année de huit vaisseaux dont quatre appartenant à la Oude Compagnie et fut conduite par Pierre Both et Van Caerden (2), tandis que Wilkens partait pour le compte de l'Oude Compagnie (3), et que Van der Hagen de son côté levait l'ancre au Texel (4). En 1600, Van Neck, célèbre depuis l'expédition de 1598, partait à son tour pour les Moluques (5). C'était, avec les deux vaisseaux que la Compagnie brabançonne allait confier à Guljam Seneschal (6), une force considérable, de près de trente navires de toute forme et de toute puissance, qui allait montrer définitivement aux Indes la puissance hollandaise et qui pouvait être pour le commerce des Provinces Unies dans l'Archipel un précieux et invincible secours. Il semble bien pourtant que l'importance et la grandeur des résultats acquis ne furent pas, pour ce qui concerne Java du moins, en rapport avec les dépenses consenties et avec l'immensité de l'effort. Van Heemskerk, revenant d'Amboine, signa un traité avec le sultan de Bali, puis alla

(1) De Jonge, I, pp. 242-243 ; II, pp. 222-225. — De Constantin : *Voyage de Noort.*

(2) De Constantin : *Voyage de Van Caerden*, t. III, pp. 154-205 : Veth, *Java*, I, IX, 331.

(3) Id., *Voyage de Van der Hagen*, t. III, pp. 342-377.

(4) Id., id., t. III, pp. 342-377.

(5) Id., *Voyage de Van Neck*, t. III, pp. 206-289.

(6) De Jonge, II, 249-252. « Au retour, comme les équipages étaient trop faibles, on fut obligé d'embarquer vingt-quatre Javanais à bord de chaque navire. Ce furent les deux premiers bâtiments hollandais qui revinrent en Hollande avec un équipage en grande partie malais. » (1602, ibid.). — De Constantin (*Voyage de deux vaisseaux hollandais au royaume d'Achin dans l'île de Sumatra, les années 1600 et 1601*, t. III, p. 378) ajoute que les deux vaisseaux étaient chacun du port de 600 tonneaux et nommés l'*Aigle Noire* et l'*Aigle Blanche*.

à Bantam où il établit aussi un comptoir, avec le marchand Floots et quinze hommes pour l'administrer (1). En août-septembre 1602, Van Neck y établit à son tour une factorerie, la quatrième dans cette région depuis l'arrivée des Hollandais aux Indes, et l'année s'acheva sans qu'aucun autre grand succès commercial eût couronné les efforts d'un aussi considérable armement.

Mais déjà la rivalité latente qui existait depuis cinq ans environ entre Hollandais et Portugais était sortie de la phase économique : les premiers coups de canon avaient été tirés entre les deux flottes et le pavillon néerlandais pouvait enregistrer une première victoire. L'union conclue en 1581 entre les deux états de la péninsule ibérique n'avait pas été, nous l'avons vu, favorable au Portugal : il avait, avec ses colonies, payé les frais des aventures où l'avait entraîné en même temps que l'Espagne l'ambition insatiable et surannée du fils de Charles-Quint. Au reste, la cour de Madrid, sans cesse aux prises avec les plus graves difficultés continentales, n'avait guère eu de temps pour s'occuper des questions coloniales, et l'hostilité de l'Angleterre, jointe à la destruction de sa puissance maritime, ne lui permettait pas de songer à une action énergique et efficace sur les rivages lointains. La paix de Vervins, en rendant au roi catholique une plus libre disposition de ses forces et de ses ressources, lui permettait de regarder au delà des mers et de tenter une revanche des désastres subis. Philippe III estima qu'il était grandement temps de s'opposer aux progrès continuels et inquiétants des marins des Provinces-Unies, et, sur son ordre, Andrea Furtado de Mendoza partit de Goa à la tête de 30 navires, avec pour mission de reconquérir le terrain perdu, de relever dans l'archipel l'influence et le renom du roi d'Espagne, et plus particulièrement de faire une croisière sur les côtes de Java et d'en détacher les princes de l'alliance hollandaise. Mal renseigné probablement sur le véritable état des choses et sur la force de ses adversaires, peut-être gêné aussi d'avoir à manier un aussi grand nombre de navires peu maniables, enfin désirant vraisemblablement obtenir du premier coup un succès complet en en imposant aux princes indigènes par la présence simultanée de son pavillon en plusieurs endroits différents, Mendoza commit la faute de diviser à l'excès

(1) De Jonge, I, p. 103; II, 225-230, 467-475.

ses forces et se priva ainsi de l'unique avantage que son écrasante supériorité numérique pouvait lui donner sur les habiles marins hollandais. Tandis qu'une partie de sa flotte allait occuper le détroit de Malacca, qu'une autre allait aux Moluques, lui-même se dirigeait sur Java et mouillait devant Bantam, prenant ainsi avec ses 8 galions, les 22 galères ou fustes de Malacca et les vaisseaux légers des Moluques, toutes les voies d'accès des mers de l'Archipel. Malheureusement Bantam ne put être enlevé du premier coup, et Mendoza dut rappeler les 22 vaisseaux qui croisaient au N., imposant ainsi à ses équipages des fatigues considérables et inutiles et réunissant en un ensemble disparate des navires de valeur très inégale, et dont les avaries au moment même où ils le ralliaient étaient telles qu'un bon nombre, surtout parmi les galères et les fustes, c'est-à-dire parmi les plus maniables, durent aller se réparer de l'autre côté du détroit de la Sonde dans les baies de la côte de Sumatra. En ce moment même, les commerçants hollandais commençaient à renoncer à l'ancien système de la libre concurrence et à évoluer peu à peu vers un mode d'armement plus parfait, plus conforme à leurs véritables intérêts et plus favorable au succès de leurs entreprises dans les pays lointains. En fait, la Oude Compagnie d'une part, issue, nous l'avons vu, de la fusion de la Compagnie Van Verre et de la Nieuwe Compagnie, et, d'autre part, la Nieuwe Brabantsche Compagnie, toutes deux puissantes et toutes deux capables, elles l'avaient prouvé, d'une action considérable, perdaient le plus clair de leurs forces et de leurs ressources dans une concurrence acharnée qui, en supprimant toute collaboration et toute unité de direction, rendait vains et sans résultat en rapport avec les sacrifices consentis les plus considérables armements. L'exemple de 1598 éçlaira les marchands de Hollande, et, en 1601, les deux sociétés se fondirent en une seule qui prit le nom de Compagnie réunie de Hollande (Vereenigde Hollandsche Compagnie). Ce fut elle qui la même année fit partir l'expédition de Wolphart Harmansen (1). Quatorze vaisseaux sortirent ainsi du Texel, le

(1) *Composition de la flotte.* De Constantin, *Voyage d'Harmansen*, t. III, p. 415-416 :

23 avril 1601 : Van Heemskerk et Jean Guerrier en conduisaient neuf, de la flotte de la Oude Compagnie (1) ; Harmansen, qui avait la présidence du Conseil, en conduisait pour son compte cinq autres, issus du premier armement de la nouvelle compagnie. Les 24 et 28, la flotte étant dans la Manche, le Conseil s'assembla et fixa l'ordre et les règles du voyage, puis les deux escadres reçurent chacune liberté de manœuvre et se séparèrent le 8 mai (2). Le 26 décembre (3), on entra dans le détroit de la Sonde et l'on apprit par l'intermédiaire d'un Chinois la présence devant Bantam de la flotte portugaise. La situation était dangereuse et la lutte hasardée : les vaisseaux de Mendoza atteignaient jusqu'à 600 ou 800 tonneaux, le plus fort navire hollandais en jaugeait à peine plus de 500; le conseil, réduit à cette extrémité de combattre ou d'abandonner l'archipel, ne pouvait, en cette circonstance, compter sur l'appui de Van Heemskerk dont on n'avait aucune nouvelle depuis plusieurs mois, ni sur les quelques vaisseaux de la deuxième flotte de Van Neck

NAVIRES	NATURE	TONNAGE	CAPITAINES
		tonneaux	
Guèdre.	Vaisseau.	520	Wolphart Harmansen, amiral.
Zélande	Id.	400	Hans Hendricks Brouwer, vice-amiral.
Utrecht	Id.	240	Id.
Le Gardien. . .	Petit vaisseau	120	Id.
?	Yacht	50	Id.

(1) De Constantin, *Voyage de Harmansen*, t. III, p. 416. Ces neuf navires s'appelaient *Amsterdam*, *Enchuize*, *Alkmaar*, *Lion Rouge*, *Lion Vert*, *Lion Blanc*, *Lion Noir*, *Pigeonneau* et un autre *yacht*.

(2) De Constantin, t. III, pp. 415-479.

(3) Il y a ici une nouvelle incertitude sur la date. De Constantin (loc. cit., note 3 et exactement, t. III, p. 444) indique le 26 décembre 1601. Veth (*Java*, I, IX, p. 332) donne au contraire la date du 24. Il est, nous semble-t-il, possible de concilier ces affirmations. En admettant le 24 pour la date de l'arrivée à l'entrée du détroit, on sait qu'un conseil important fut tenu à ce moment, et, vu le temps et la fatigue de la flotte, ce n'était pas trop de deux jours pour prendre une décision aussi grave que celle qui y fut prise et pour ravitailler et préparer les vaisseaux avant de recommencer la marche en avant vers le N. du détroit et vers Bantam.

alors occupés à plusieurs jours de mer de là aux Moluques et dans les parages de l'E. de Java. Il importait pourtant de se hâter : l'ennemi prévenu pouvait réunir ses forces et mieux valait profiter de la surprise et de l'imprévu pour frapper un coup décisif sur la flotte portugaise. Mendoza, en effet, ne savait rien, et la rigueur avec laquelle il avait dès le début fait sentir en ces pays l'autorité du roi d'Espagne n'avait fait que disposer indigènes et chinois contre lui et les tourner du côté de ses ennemis. Privé, nous le savons, de la plus grande partie de ses bâtiments légers, retenu dans la rade de Bantam avec ses lourds galions par les vents contraires, il fut surpris par la flotte d'Harmansen et dut subir le combat vent debout, c'est-à-dire dans les plus défavorables conditions pour toute flotte à voiles. La bataille fut longue : elle dura du 27 décembre au 1er janvier 1602 ; les énormes vaisseaux portugais opposèrent aux attaques des Hollandais une résistance considérable. Le 2, les escadres des deux partis étaient fatiguées et durement éprouvées. Mendoza se retira aux Moluques sans être inquiété et le lendemain, Harmansen, incapable, après une lutte aussi inégale, de poursuivre son succès et ayant besoin de ravitailler et de réparer sa flotte, jeta l'ancre devant la ville de Bantam où vinrent bientôt le rejoindre les vaisseaux de Van Heemskerk (1). Toutefois, bien que la victoire fût restée incomplète, le résultat était considérable et l'effet moral dut en être immense. Pour la première fois, aux yeux des souverains indigènes de l'Archipel, les Portugais reculaient et cédaient à la force devant une autre flotte européenne, et les Hollandais apparaissaient comme les plus redoutables ennemis et les plus puissants protecteurs : la bataille de Bantam ou de la Sonde jetait les bases de la domination néerlandaise à Java et dans tout l'Archipel. Le Conseil de la flotte crut le moment venu de consacrer par un établissement régulier et définitif les succès passés et la récente victoire, et, le 15 août 1602, il donna à la loge de Bantam sa première organisation : Nicolas Gaeff en fut nommé commis, Jean Lodwyksen sous-commis, et deux vaisseaux furent laissés dans l'Archipel (2). Les Provinces Unies venaient pour la première fois de prendre pied sur le sol de Java.

(1) De Constantin, *Voyage de Harmansen*, t. III, pp. 445-479.
(2) Id , id., t. III. p. 474.

CHAPITRE II

LA COMPAGNIE D'OCTROI HOLLANDAISE — CONQUÊTE DES COTES — ISOLEMENT DE JAVA AU BÉNÉFICE DE LA COMPAGNIE

L'audacieuse décision d'Harmansen et de son conseil et la victoire de Bantam ou de la Sonde qui avait été le résultat de ces habiles manœuvres avaient définitivement affirmé la supériorité des Hollandais et donné à leur colonisation une importante et vigoureuse impulsion. Dès lors, l'avenir paraissait certain et la délibération du 15 août 1602, avec l'organisation qui en avait résulté, montrent que telle était bien l'impression que les derniers événements avaient faite sur ceux qui en étaient les contemporains et les véritables auteurs. C'était malheureusement encore bien plutôt une promesse qu'une certitude et de nombreuses causes de faiblesse subsistaient, qui pouvaient, si elles n'étaient supprimées, entraver peut-être pour toujours l'effet de ces efforts et de ces heureux débuts. L'essai de 1601 qui avait donné de si brillants résultats n'avait pas encore supprimé la concurrence et la lutte commerciale entre les marchands hollandais et il restait encore, aux Provinces Unies, un grand nombre de sociétés de valeur et de force inégales, d'entreprises particulières, disséminées un peu partout dans les régions maritimes de la République, chacune suivant et assurant avant tout ses intérêts particuliers, sans qu'aucune unité de direction vînt régulariser ces efforts isolés et les réunir en un faisceau puissant assez riche en ressources et en moyens d'action pour pouvoir escompter à coup sûr le succès dans la lutte commerciale où chacun de ses membres apportait, mais en vain, jusque-là tant de zèle et tant de

sens profond des affaires. D'ailleurs, si l'union des efforts et l'unité de direction étaient nécessaires dans la lutte économique, elles allaient l'être infiniment plus encore pour soutenir les luttes militaires que les derniers événements rendaient inévitables. Bien qu'ébranlée, la puissance portugaise était encore redoutable : elle possédait en Extrême-Orient des postes essentiels qui faisaient d'elle encore la véritable maîtresse de l'Archipel Malais. L'inquiétude qu'avaient fait naître au sein du gouvernement de Madrid les entreprises et les succès des Hollandais subsistait toujours et les opérations militaires du détroit de la Sonde n'étaient pas faites pour les calmer. Philippe III, héritier des prétentions comme du trône de son père, ne devait pas renoncer pour autant à la lutte contre ceux qu'il appelait encore des sujets révoltés et qui menaçaient de lui ravir un des plus beaux fleurons de sa couronne hors des mers d'Europe, et il était certain que seule la guerre pouvait donner aux Provinces-Unies la liberté commerciale et à plus forte raison la souveraineté politique dans l'Archipel. Les rivalités portugaises n'étaient pas les seules d'ailleurs dont on eût à triompher. Elisabeth d'Angleterre, en haine de Philippe II et de la religion catholique romaine, avait soutenu les Gueux des Pays-Bas et contracté même avec eux une alliance formelle. Mais les succès maritimes de ses alliés l'avaient rapidement inquiétée, et le voyage de Drake, répondant en partie au colossal besoin d'expansion au dehors qui agitait alors l'Angleterre, Elisabeth avait pensé elle aussi à se rendre maîtresse des riches régions de l'Archipel Malais. Enfin, d'autres causes entravaient encore les nombreuses sociétés de commerce hollandaises. La crainte des marines étrangères n'était pas la seule qui pût les menacer et les inquiéter, et la rivalité qui les séparait, en les obligeant à se défier sans cesse l'une de l'autre, nuisait à leur commerce et leur faisait perdre à ces luttes stériles une bonne partie de leur temps, de leurs ressources et de leur activité. En vain gardait-on secrets les documents et renseignements qui pouvaient servir à la navigation, la rivalité et la concurrence étaient aussi actives et aussi ruineuses, et souvent des transactions durent intervenir qui ne pouvaient être que des palliatifs insuffisants à une situation sans remède. Il fallait aux conditions nouvelles, aux obstacles nouveaux qui s'opposaient en ces régions à l'essor de la colonisation hollan-

daise, opposer une force nouvelle ayant plus d'unité et plus de cohésion, plus capable en un mot de venir à bout des résistances et des dangers jusqu'alors presque inconnus qu'on allait dès ce moment rencontrer. L'exemple de 1601 fut suivi : avec un sens très pratique des conditions nouvelles du commerce et de l'extension coloniale dans l'Archipel, les commerçants hollandais surent faire l'abandon de leurs intérêts particuliers, et en 1602, les diverses compagnies, sur l'initiative de Van Oldenbarnevelt, se fondirent en une seule qui prit le nom de Compagnie générale d'octroi des Indes Orientales (Algemeene geoctroyerde Oost. Indische Compagnie) et reçut le 20 mars de la même année et pour 21 ans la patente des Etats-Généraux des Provinces Unies (1). Son capital était de 13.000.000 de francs (2) et elle recevait, avec le privilège du commerce dans l'Archipel, le droit exclusif d'y bâtir des forts et d'y entretenir des troupes, en un mot, la souveraineté absolue en ces terres lointaines, sauf recours au Prince et aux Etats, c'est-à-dire au pouvoir central, dont l'action restait toujours au fond de tous les actes de colonisation dans tous les pays au XVIIe siècle (3). Tel était cet acte important

(1) Gedenkstukken van Johan van Oldenbarnevelt en zijn tijd (1577-1609) S'Gravenhage, 1860-65.

(2) *Soc. Géogr. Paris, loc. cit.* Eekhout. — Le capital primitif fut fourni par les six chambres de commerce des Provinces-Unies qui donnèrent chacune un subside proportionné à son importance et à ses intérêts dans l'affaire, savoir : Amsterdam, 3.686.430 florins ; Zélande, 1.275.653 ; Delft, 466.562 ; Rotterdam, 174.562 ; Hoorne, 268.430 ; Enkhuizen, 568.563 ; en tout, 6.440.200 florins (De Constantin, Introduction, p. 20).

(3) L'octroi délivré en 1602 à la Compagnie était formel sur ce point. Ses principaux articles étaient les suivants : « Que sur la découverte que plusieurs personnes avaient faite de la navigation aux Indes-Orientales, et que plusieurs Compagnies s'étaient établies pour y trafiquer à Amsterdam, en Zélande, à la Meuse et en Nord-Hollande, depuis 1590, l'Etat donnait son octroi privatif à une Compagnie générale à l'exclusion de tous autres, tant pour l'avantage de ces Compagnies séparées que pour celui de tous les habitants de ces Païs, et même de toute la République ; et cela du consentement de ces Compagnies particulières et aux conditions suivantes :

Que les directeurs de la Chambre d'Amsterdam fourniraient au premier équipement la 1/2, ceux de Middelbourg en Zélande le 1/4, ceux de la Meuse 1/8 et ceux de la Nord-Hollande 1/8.

Que l'assemblée de cette Compagnie générale consisterait en dix-sept

qui, en unissant dans un effort commun des énergies jusque-là éparses et souvent contraires, devait multiplier singulièrement la force de l'expansion coloniale hollandaise et rendre possible le

personnes, savoir : huit d'Amsterdam, quatre de Zélande, deux de la Meuse et deux de Nord-Hollande et la dix-septième personne par tour, tantôt de Zélande, de la Meuse et de la Nord-Hollande, et que cette assemblée déciderait à la pluralité des voix de tout ce qui concernerait cette Compagnie. . . . . .

Que cette assemblée serait convoquée les six premières années à Amsterdam et les deux suivantes en Zélande et vice versâ.

. . . . . .

Que les affaires de conséquence, dont cette assemblée ne pourrait convenir, seraient renvoyées à la décision de leurs Hautes-Puissances, et que leur décision serait exécutée par toutes les chambres.

Que cette Compagnie générale serait pour vingt et un ans, à commencer en 1602.

Que chaque particulier habitant la République serait admis et invité par des billets affichés à participer pour telle somme qu'il voudrait dans cette compagnie, à condition qu'elle n'excédât pas 50.000 florins sur le nom d'une seule personne (3 paiements annuels égaux, 1603-4-5). . . .

Que les chambres se fourniraient réciproquement l'une à l'autre les épiceries et autres marchandises qu'elles auraient besoin . . . . . .

Que personne ne pourra naviguer à l'est du cap de Bonne-Espérance ou par le détroit de Magellan pendant 21 ans, à commencer à l'année 1602, à peine de confiscation des vaisseaux et de leur charge.

Que la Compagnie pourra faire des contrats dans les Indes avec les habitants naturels du Païs, au nom de leurs hautes-puissances, y bâtir des forts, y établir des gouverneurs, y entretenir des troupes et des officiers de justice, etc., pour y maintenir et y entretenir l'ordre et la justice ; mais que ces officiers prêteront serment de fidélité à L. H. P. et à la Compagnie pour ce qui regarde le négoce. . . . . .

. . . . . .

Que les prises de vaisseaux que la Compagnie pourra faire sur les ennemis de l'Etat seront partagées suivant l'usage de ce Païs.

Que les épiceries seront toutes vendues sur le poids d'Amsterdam.

. . . . . .

Au retour des flottes qui viendront des Indes, celui qui les aura commandées sera obligé d'en faire son rapport à L. H. P. et de leur délivrer ce rapport par écrit.

Que la Compagnie sera sujette au droit du poids pour les épiceries qu'elle vendra.

. . . . . .

Que les prévôts de la Compagnie pourront prendre où ils les trouveront ceux qui auront pris parti au service de la Compagnie et qui ensuite

magnifique essor et les brillants succès de la période suivante. Avis en fut immédiatement donné aux flottes et aux commerçants hollandais de l'Archipel, et l'empressement avec lequel ils acceptèrent le nouvel état de choses prouve à lui seul combien cette fusion des Compagnies répondait aux nécessités du moment et aux véritables intérêts du commerce. Une période nouvelle commençait véritablement : groupées en un seul faisceau, sous la protection et en quelque sorte sous la direction de l'Etat, toutes les forces de la République allaient d'un commun accord tendre à l'établissement sur l'Archipel Malais de la domination commerciale et politique de la nation hollandaise (1).

C'était pour le compte de l'ancienne compagnie de Zélande que Georges Spilberg était parti le 5 mai 1601 de la ville de Camp-Veer avec trois vaisseaux, et son voyage, qui ne se termina que le 22 janvier 1604 en vue de Flessingue, forme la transition naturelle entre l'ancien et le nouveau régime de la colonisation hollandaise aux Indes Orientales. A vrai dire, il est plus curieux qu'important, et s'il a l'intérêt d'avoir été le contemporain du grand acte de transformation économique de 1602, dont Spilberg n'apprit la conclusion que dans l'Archipel, ses résultats semblent avoir été assez insignifiants. Le trajet même ne semble pas s'être effectué sans de regrettables incidents, et quand l'amiral, après avoir été réduit à échapper aux Portugais devant Malacca en les abusant sur sa nationalité, revint à Achin et y reçut la nouvelle de l'acte d'union, il ne put que stipuler pour sa flotte des avantages momentanés et spéciaux qui étaient comme la conclusion de cette première période des expé-

ne seront pas venus à bord des vaisseaux, pourvu que ces prévôts en donnent connaissance au Schout et aux bourgmestres de la ville. En reconnaissance de cet octroi, la Compagnie payera à L. H. P. 25.000 florins, que l'Etat hasarde dans cette Compagnie aux conditions que les particuliers y participent (De Constantin, Introduction, pp. 11-19).

(1) De Constantin : *Voyage de Spilberg* (8 mars 1603), t. IV, pp. 135-136. — Nijhoff a donné un curieux fac-similé de la charte de 1602 et de son sceau dans le catalogue dont nous avons parlé plus haut. — *'t Historiael Journael van de voyagie naer d'Oost Indien onder Joris van Spilbergen 1601-1604*, Amsterdam, 1646.

ditions hollandaises. Les sommes d'argent et les effets de commerce furent rendus aux commis, et, le 23 mars, Spilberg vendit l'un de ses vaisseaux *le Bélier* à la nouvelle Compagnie générale. Les deux autres navires *la Brebis* et *l'Agneau* se rendirent pour la seconde fois à Bantam d'où ils repartirent pour rentrer en Hollande (1).

Les vaisseaux que Spilberg avait trouvés à Achin étaient ceux que commandait Wybrandt Van Waarwijck, et représentaient la première flotte de la Compagnie d'Octroi; cette flotte comptait 15 navires jaugeant ensemble près de 7000 tonneaux, bien armés et montés par environ 10.000 hommes (2); Waarwijck en était

(1) De Constantin : Relation du *Voyage de Georges Spilberg*, en qualité d'amiral aux Indes Orientales, fait par trois vaisseaux de Zélande, nommés le *Bélier*, la *Brebis* et l'*Agneau*, pendant les années 1601, 1602, 1603 et 1604, t. IV, pp. 1-158.

(2) De Constantin : *Voyage de Wybrandt Van Waarwijck*, t. IV, pp. 167-169. — *Composition de la flotte* :

1° Pour le compte de la chambre d'Amsterdam :

Maurice, amiral . . .	800	tonneaux.
Hollande	700	—
Nassau	680	—
Soleil.	560	—
Lune.	500	—
Etoile	360	—
Perroquet (yacht) . .	50	—

2° Pour le compte de la chambre de Delft :

Concorde	240	tonneaux.

3° Pour le compte de la chambre de Zélande :

Zélande	800	tonneaux.
Flessingue	500	—
Oie	280	—

4° Pour le compte de la chambre de Rotterdam :

Erasme	500	tonneaux.
Rotterdam	160	—

5° Pour le compte de la chambre d'Enchuize :

Jardin de Hollande . .	400	tonneaux.
Vierge d'Enchuize . .	350	—

« Le vice-amiral qui partit avec trois vaisseaux environ trois mois avant les autres était destiné pour aller à Ceilon, et ensuite à Achin dans l'île de Sumatra. Le *Maurice* et la *Lune* étaient destinés pour les îles Moluques;

l'amiral et Sebald de Weert le vice-amiral. Elle arriva le 29 avril 1603 sur la rade de Bantam. Pour la première fois, une aussi importante force navale arrivait de Hollande sous un chef unique et obéissant tout entière aux mêmes instructions. L'occasion était bonne en face du Portugal, affaibli et épuisé et incapable de soutenir longtemps une lutte sérieuse, pour fonder solidement la puissance hollandaise dans l'Archipel, et pour se créer, dans la mer des Indes, une base d'opérations assurée en vue des difficultés à venir. Waarwijck eut le sens très net de la situation et songea à en profiter pour affermir et établir définitivement la domination de la République en ces parages : tandis que le vice-amiral devait supplanter les Portugais à Ceylan, escale précieuse et alors à peu près interdite, lui-même avec le reste de la flotte resta à Bantam pour y créer un établissement permanent. L'organisation élaborée en 1601, à la suite de la victoire remportée sur la flotte de Mendoza, ne pouvait être en effet que provisoire : c'était un comptoir commercial, non la véritable amorce d'une domination politique ; la Compagnie d'Octroi, seule maîtresse désormais sans concurrence possible du commerce aux Indes orientales, résolut de faire de Bantam sa capitale en ces parages. Par sa situation presque au débouché des riches plaines alluviales de l'île, sa position à la sortie du détroit de la Sonde qui en rendait l'accès facile et sa prospérité commerciale qui en faisait le principal entrepôt des produits des Moluques et de la Chine (1), cette ville était toute désignée pour servir de centre d'opérations aux marchands et aux marins néerlandais. C'était déjà un lieu de rencontre naturel, et souvent d'importantes transactions y furent faites entre les représentants des diverses compagnies hollandaises ; la dernière opération de ce genre eut lieu le 28 août 1603 entre Spilberg et Warwijck, et les deux amiraux y conclurent avant leur séparation des arrangements commerciaux et financiers qui prouvaient à quel degré de science et de prospérité

le *Nassau* et l'*Erasme* pour la Chine ; la *Hollande*, le *Jardin de Hollande* et l'*Etoile* pour Achin ; le *Soleil*, la *Vierge d'Enchuize*, la *Concorde* et le *Rotterdam* pour Bantam dans la grande Java. »

(1) De Constantin : *Voyage de Wybrandt van Waarwijck*, t. IV, p. 267, et ibid., p. 397 du 6 janvier 1605. — *Historische Verhael van de Reyse gedaen in Oost Indien onder W. Van Waerwijck ende Sebaldt de Weert 1602*. Amsterdam, 1646.

économiques étaient déjà arrivés les commerçants des Pays-Bas. La facilité de la défense, qu'avaient éprouvée successivement Hollandais et Portugais, et la sécurité du mouillage désignaient naturellement Bantam comme centre de trafic et siège du gouvernement néerlandais aux Indes. Le malheur est que le roi de Bantam, fort instruit des avantages que présentait son pays pour le commerce, frappait les marchandises de droits de douane considérables qu'on ne pouvait éviter que par la fraude et par des transbordements pénibles et dangereux (2). Ces inconvénients n'étaient pas inconnus des marchands de la Compagnie d'Octroi, et les instructions remises aux capitaines et à l'amiral de leur première flotte leur avaient expressément recommandé de solliciter que les droits de douane et les autres frais extraordinaires fussent abolis, ou qu'au moins on en fît beaucoup de diminution (3). Au reste, Warwijck, même diminué de la division de Sebald et de Wert et des vaisseaux destinés aux Moluques, était encore assez fort pour en imposer au sultan, et arracher au besoin par les armes ce qu'on refuserait à la négociation. Aussi obtint-il sans beaucoup de peine le don d'une maison où il installa définitivement cette fois la première loge hollandaise véritable, avec le capitaine François de Wittert comme président ou directeur. L'organisation en fut minutieusement élaborée et donna lieu à une série d'actes officiels qui constituent la première charte commerciale des néerlandais dans l'Insulinde (4). Un règlement en 35 articles

(1) De Constantin, *Voyage de Spilberg*, t. IV, pp. 153-154.

(2) De Constantin, op cit., p. 153 : « Le 28 (août 1603) nous quittâmes la rade de Bantam, étant accompagnés des navires la *Concorde*, monté par le capitaine Meerman et la *Vierge d'Enchuize*, monté par le capitaine Arnout de Valée et du yacht *Rotterdam*, qui vinrent avec nous jusqu'à cinq lieues de Bantam et nous donnèrent plus de 1200 sacs de poivre. On se servit de cette voie pour éviter de payer les droits de Roby et de Byliam, c'est-à-dire de douane et d'ancrage, pour lesquels chaque vaisseau paye environ 1500 réales de huit. »

(3) De Constantin : *Voyage de Wybrandt Van Waarwijck*, t. IV, p. 322.

(4) Le règlement et les actes qui suivirent furent signés par : Wybrandt van Waarwijck, Jean Sas, Philippe de Bisschop et Pierre Claasz Rochus. De Constantin, *Voyage de Wybrandt van Waarwijck*, t. IV, p. 343.

Art. I. — De Constantin, op. cit., t. IV, pp. 329-331. Règlement que le sieur Amiral et son conseil ordonnent être suivi dans la loge de Bantam.

Art. 3 : « Quiconque prendra le nom de Dieu en vain, qui jurera, blas-

fut d'abord publié et remis à la loge pour y être juré et exécuté par tous les agents. A ce règlement était jointe une Instruction particulière, destinée à préciser certains points obscurs et à guider les chefs de la loge dans l'administration de la justice et du commerce dans leur ressort. La justice et la jurisprudence à suivre y étaient soigneusement fixées (Art. 3 et 4). Mais, là aussi, c'étaient les intérêts du commerce et de la navigation qui tenaient la principale place (1). Enfin, et là était peut-être l'innovation la plus importante, l'Instruction particulière faisait décidément de Bantam le véritable centre maritime des possessions néerlandaises de l'Archipel, en prescrivant aux chefs de la loge de prêter en tout aide et appui aux navires hollandais qui mouilleraient sur leur rade (2). Sous le nom de Notes et Mémoires, on rédigea pour le commandant de Bantam une série de renseignements sur la conduite à tenir vis-à-vis des yachts affectés à la station sur les places de commerce de Java, de l'Archipel, du Siam et de la Chine, sur les routes que suivaient d'ordinaire les vaisseaux portugais, et les meilleurs endroits et les meilleurs temps pour faire sur eux des prises avantageuses, enfin et surtout sur les mesures à prendre

phémera, calomniera ou tombera en d'autres excès semblables paiera dix sous d'amende. »

Sur tous ces documents et sur tous ceux qui concernent l'établissement et les débuts de la Compagnie d'octroi. Voir : Bouwstoffen voor de geschiedenis der nederlanders in den Maleischen Archipel, par P. A. Tiele. S'Gravenhage 1886 (t. I et II, années 1612-1639).

De Constantin, op. cit., t. IV, pp. 336-337. Règlement, art. 17 : « Chacun se gardera de s'enivrer. Quiconque sera trouvé ivre paiera chaque fois l'amende d'un mois de gages et sera encore puni selon l'exigence des lois. »

(1) Ibid., pp. 346-348. Cf. ibid., pp. 343-344, les articles 1 et 2 de la même Instruction confirmant l'établissement de François Wittert comme Président et l'investissant de tout son pouvoir.

(2) « Quand il viendra, dit l'article 12, des vaisseaux des Provinces-Unies, ils (les chefs de la loge) retireront promptement et soigneusement les lettres des sieurs directeurs et apporteront beaucoup d'attention pour bien prendre le sens et l'intention des ordres qui y seront contenus, afin de les suivre et exécuter en toutes manières, autant que le temps et l'occasion le pourront permettre, offrant leurs services aux officiers des vaisseaux, et de les assister soit pendant leur séjour ou à leur départ comme si c'étaient leurs propres vaisseaux. » De Constantin, *Voyage de Wybrandt V. Waarwijck*, t. IV, p. 349.

pour favoriser le commerce hollandais et faire abaisser, sinon abolir les droits dont le frappait alors le souverain du pays (1). On le voit, c'était une véritable constitution que recevait ainsi la loge de Bantam, et, sous l'amas confus des prescriptions et des actes de toutes sortes que renferment ces divers règlements, apparaît nettement l'idée d'un état de choses nouveau, d'une fondation permanente et définitive qui devait être l'amorce et le point d'appui des progrès intérieurs de la puissance hollandaise à Java et dans l'Archipel; Warwijck avait préparé la conquête future, et appuyés sur Bantam, dès lors terre nationale, les marins des Provinces-Unies allaient pouvoir entreprendre à coup sûr l'œuvre de colonisation néerlandaise dans les pays voisins.

(1) De Constantin, *Voyage de Wybrandt V. Waarwijck*, notes et mémoires pour le capitaine Witter par lesquels il est chargé de rechercher toutes les occasions d'obtenir diminution du droit du roi nommé Robe Robe, etc., t. IV, pp. 354-358. « Le capitaine Witter était chargé de rechercher toutes les occasions d'obtenir diminution du droit du roi nommé Robe-Robe..... Comme le droit du Sabandar n'est pas ancien, mais une usurpation nouvelle, on fera toutes sortes d'efforts pour le faire retrancher et ne le payer plus à l'avenir, p. 354. » Le 1er s'était élevé à 500 et le 2e à 250 réales de huit par vaisseau grand et petit. Le droit de Billebilan s'était élevé à 2000 réales pour 3 vaisseaux. Le poivre payait un réale de huit par sac. Le droit de l'écrivain pour le poivre qu'on charge est d'une réale de huit par chaque cent de sacs, et l'impôt pour le roi de 8 0/0 et l'on compte le tout sur le pied du moindre prix qu'on a donné, ainsi que nous avons fait, en comptant sur le pied de 4 réales et demie, quoiqu'il y en eût une partie qui nous eût coûté 4 réales et 3/4 et 5 réales » (p. 356). « Le Pangroro est aussi un ancien droit, mais de moindre conséquence, n'étant que de 12 cassies et demie par sac » (pp. 356-357). Il n'est rien dû pour le poids, il faut donc tâcher de faire augmenter l'Archien par le peseur, au besoin par des récompenses. « Je vous donne cet avis et vous recommande d'y apporter vos soins, parce que je sais avec certitude qu'on a diminué l'archien et qu'on l'a fait moindre qu'il ne doit être; car un picol, ou deux basouts ou basauts, qui sont cent catis, n'est que de 120 livres de poivre, et il devrait être de 132, le tout poids d'Amsterdam; et par conséquent une bare, qui est de 9 besauts ou de 4 picols et demi qui devrait être d'environ 600 livres, n'est à présent pas plus que de 540 livres » (pp. 357-358). « Le macis, les noix muscades, les clous de girofle, les cubèbes, le poivre long, la racine fina, et les autres semblables marchandises, payent au roi 5 par cent pour tous droits, sans payer ni robe, ni billebilan, ni pangroro, ni droits d'écrivain, ni autres droits ou frais, quoi qu'on en prétende environ 1000 cassies par chaque bare; mais nous ne les avons point payés » (p. 358).

On le vit bien quand Waarwijck, tranquille sur le sort de sa nouvelle fondation, alla jeter l'ancre devant Gressik ou Grissee, vieille station hollandaise, mais qui n'avait jamais eu le caractère ni la valeur d'un établissement durable. Le roi, informé sans doute des affaires de l'Ouest, paraissait, nous disent les auteurs du Recueil général, « de plus en plus bien intentionné pour les Hollandais » ; il leur accorda la permission de fonder un comptoir et Warwijck le constitua aussitôt ; (25 novembre-6 décembre 1603). Il y mit pour premier commis Direk Van Leeuw « parce qu'il se connaissait fort bien en diamants et qu'il s'en fait là un grand trafic; et d'ailleurs il s'accommodait aux manières du pays ». Au reste, dans la pensée de l'amiral, Gressik ne pouvait être qu'un établissement secondaire, une succursale en quelque sorte du grand comptoir de la région de la Sonde, dont le président restait toujours le véritable représentant de la Compagnie et des Etats-Généraux aux Indes Orientales (1). C'était ainsi un double coup terrible porté à la domination étrangère : Java, par le fait de ces deux établissements, devenait la terre d'élection de la puissance coloniale hollandaise. « Le Portugal et l'Espagne, disait-on lors de la fusion des compagnies, peuvent beaucoup ; mais ils ne sont pas tout-puissants (2). » Le voyage de Warwijck avait donné à cette phrase une valeur nouvelle. Son retour fut aisé : sur la côte de Bima, il captura même un vaisseau portugais monté par le gouverneur espagnol des Moluques (3), et revint en Hollande ayant, en son voyage de trois années, définitivement posé les bases de la puissance coloniale de son pays.

Une période brillante allait s'ouvrir pour la colonisation hollandaise dans l'Archipel, et la conquête définitive des côtes de Java en devait être le grandiose résultat. La Compagnie hollandaise était avant tout, nous le savons, une puissance maritime et commerciale, et ses ambitions n'allaient pas encore à prendre possession des territoires de l'intérieur : aussi cette période d'un demi-siècle va-t-elle être exclusivement occupée par les luttes maritimes contre les rivaux européens, espagnols, portugais et

(1) De Constantin, *Voyage de Wybrandt van Warwijck*, t. IV, pp. 369-371

(2) « Spanje en Portugal vermogen aldaar wel vel, maar niet alles. » De Jonge.

(3) *Conquête des Moluques*, III, XI, p. 57.

anglais, dont les efforts tendaient à écarter des ports et des places de commerce de l'archipel les marins des Provinces Unies. Les Anglais, en effet, n'avaient pas renoncé à s'établir en ces parages et l'expédition de Lancaster, quelque médiocres qu'aient été ses résultats, n'était que la première de leurs tentatives sur les riches pays de la Malaisie; deux ans après, le 20 décembre 1604, une deuxième flotte britannique arriva dans la rade de Bantam sous le commandement de sir Henry Middleton. Sa présence prolongée, ses succès auprès des princes indigènes étaient un danger et une menace pour la domination hollandaise : elle justifie, si elle ne l'occasionna pas, la fièvre d'armements qui, depuis 1605, s'empara des nouveaux maîtres de Bantam. L'activité de la Compagnie d'octroi n'avait d'ailleurs pas diminué. Le 7 juin 1602 une flotte de neuf vaisseaux d'Amsterdam et d'Enchuize étaient partis du Texel sous le commandement de Corneille de Veen et avait commercé à Bantam et sur les côtes de Chine, en combattant et en détruisant çà et là quelques carraques portugaises (1). En décembre 1603 Van der Hagen partit pour un second voyage à la tête d'une flotte de 13 navires, des chambres d'Amsterdam, de Zélande, de Hoorn et d'Enchuize, montés par 1200 hommes d'équipage et dont l'armement total avait coûté 2.290.368 livres (2). La flotte partit du Texel le 18 dé-

(1) De Constantin, *Voyage de Corneille de Veen aux Indes Orientales*, t. III, pp. 480-484.

(2) Id., 2e *voyage de Van der Hagen*, t. V, pp. 4-5. — La flotte de ce voyage comprenait les navires suivants :

I. Pour la Chambre d'Amsterdam.

	Tonneaux.	
Provinces-Unies (amiral).	700	Capitaine Hoen.
Amsterdam	700	Arent Claasz Calckhius.
Gueldres	500	Jean Jansz Mol.
Cour de Hollande . . .	340	Guillaume Corneliz Schout.
Delft.	300	Guillaume Lock.
Pigeonneau	60	Guillaume Jansz.
Gouda (Juillet 1604) . .	260	Corneille Hersz Pro...

II. Pour la Chambre de Zélande.

Dordrecht (vice-amiral) .	700	Hans Rijmelandt.
Zélande.	500	Eriin Pietersz.

cembre, rallia sur les côtes d'Angleterre les vaisseaux de Van Caerden, arriva devant Bantam le 31 décembre 1604, après avoir pris et détruit quelques vaisseaux portugais. On alla à Grisee où fut installé un commis nommé Compostel, puis aux Moluques où l'on prit deux carraques et le fort portugais de Tidore. Enfin, après avoir chargé des marchandises dans les divers ports de l'archipel, les vaisseaux reprirent la route de l'O. et arrivèrent à Java ; de son côté, le commis Paul Van Slott effectuait de Bantam aux Indes avec le vaisseau le *Delft* une longue croisière dont les résultats furent fructueux pour la Compagnie d'octroi (1). C'était donc une expédition purement commerciale, mais qui, par sa durée et l'étendue de ses moyens et de ses forces au moment de son apparition dans l'archipel, pouvait peser d'un poids considérable sur l'avenir de la domination hollandaise aux Indes Orientales. Van der Hagen avait même signé avec le Samorin de Calicut un véritable traité de commerce (2). Van Slott, dans sa croisière, avait ravitaillé le fort d'Amboine, le 15 mars 1607 (3), et signé avec le sultan de Grissee une convention destinée à porter un coup terrible au commerce portugais. Pour le reste, la situation restait encore aux Indes orientales toute pleine de dangers et de menaces pour les commerçants et les

III. Pour les Chambres de Hoorn et d'Enchuize.

	Tonneaux	
Hoorn	700	Jean Cornelisz Avenhorn.
Medenblick	250	Dierick Claasz Moylieves.
Ouëst-Frise	500	Jacques Jacobsz Clunt.
Enchuize	300	Nicolas Thiisz Oul.

De Constantin, 2e *voyage de Van der Hagen*, t. V, p. 3-4. — Beschrivinghe van de tweede Voyagie naar de Oost Indiën, onder Steven van der Hagen. Amsterdam, 1646.

(1) Id., Journal du voyage fait de Bantam à la côte de Coromandel et en d'autres endroits des Indes, les années 1605, 1606, 1607 et 1608, écrit par le commis Paul Van Slott, t. V, pp. 105-250.

(2) Id., 2e *voyage de Van der Hagen*, t. V, pp. 22-23.

(3) Id., *Voyage de van Slott*, p. 212. « Le 15 (mars 1607) on déchargea les marchandises, les munitions et vivres qui étaient destinés pour le fort, savoir : 332 planches, 497 livres de poisson sec, 1500 livres de riz, 50 côtes de lard, 8633 livres de fèves, 550 livres de beurre, 2 affûts, 2540 livres de pois verts, 78 pots d'arack, 9800 livres de pois gris. »

commis des Provinces Unies. Dans le cours de l'année 1605, deux navires anglais, commandés par Edouard Michelborn, et ayant comme pilote le capitaine David, avaient pris et pillé des navires hollandais, et leurs chefs déclaraient eux-mêmes qu'ils étaient venus « pour ruiner le commerce » (1). Les loges hollandaises étaient, dans tout l'archipel, à la même époque, aux prises avec les indigènes excités en sous-main par les intrigues et les subsides des Portugais.

C'était pourtant à un autre que devait revenir le soin et l'honneur d'abaisser la puissance portugaise, et, par un coup décisif, d'affranchir les commis hollandais de leurs craintes et de leurs périls. Corneille Matelief partit le 12 mai 1605 du Texel avec sept vaisseaux, en rallia trois autres au large des côtes de Zélande (2) et mouilla le 28 mars 1605 dans la rade située au S.-O. de l'île Nicobar. La situation, nous l'avons dit, était délicate et périlleuse. Les Portugais restaient toujours menaçants. Matelief décida d'aller frapper au cœur la puissance ennemie et se dirigea sur Malacca. Le siège de cette ville ne donna aucun résultat; le roi de Johor, indécis et craintif, ne prêtait aux Hollandais qu'un appui faible et inconstant, et le 13 août, l'annonce de l'arrivée de la flotte de Goa obligea les équipages à se rembarquer. Une première rencontre eut lieu au cap Rachado : elle dura du 17 au 24 août, coûta aux Hollandais deux vaisseaux le *Nassau* et le *Middelbourg*, et resta indécise : la flotte portugaise entra à Malacca et Matelief alla se ravitailler à Batusauwer où il signa avec le roi du pays un traité d'alliance. Une nouvelle bataille du 18 au 31 octobre, fut décisive : l'armada portugaise décidément battue dut se retirer et la fatigue des équipages, l'absence d'instructions formelles empêchèrent seules Matelief de s'emparer de Malacca. Il répartit sa flotte dans l'archipel, commerçant et guerroyant un peu partout, et quitta Bantam le 28 janvier 1608, pour rentrer en Hollande au mois de septembre de la même année (3). Cette expédition eut une

(1) De Constantin, *2e voyage de Van der Hagen*, t. V, pp. 105-106.

(2) Sur la composition de la flotte de Matelief, voir ci-dessus page 230.

(3) De Constantin, *Voyage de Corneille Matelief le Jeune aux Indes-Orientales*, en qualité d'amiral de onze vaisseaux pendant les années 1605-1606-1607 et 1608, t. V, pp. 251-437, et t. VI, pp. 1-245. — Historiche Verhael

importance sérieuse : la victoire de Matelief ramena les beaux jours qui avaient suivi la victoire de Bantam; les commis hollandais retrouvèrent la sécurité et l'autorité auprès des princes indigènes, et les Portugais, incapables de soutenir pour quelque temps du moins une lutte régulière, restèrent réduits à des intrigues et à des actes de piraterie locale peu dangereuse pour les forces de plus en plus imposantes qu'envoyait dans l'Archipel la Compagnie d'Octroi (1). Au reste Matelief, habile marin et chef d'escadre consommé, semble avoir eu, sur l'avenir et les destinées du commerce et de la colonisation de son pays dans l'Archipel, des vues remarquablement neuves et audacieuses, et le rapport qu'il adressa aux Directeurs, et dont il remit quelques parties à Van Caerden à Bantam, en janvier 1608, nous font reconnaître en lui un des fondateurs de la domination hollandaise en Extrême-Orient. Son plan est simple et la déduction en est rigoureuse. Ce qu'il veut avant tout, c'est réserver à son seul pays ce commerce des Indes dont il connaît admirablement les éléments de trafic mais qu'il sait activement convoité par d'audacieux et puissants rivaux. « Le commerce des Indes, dit-il, consiste principalement : 1° en poivre, qui se charge à Bantam, à Johor, à Patane à Queda et à Achin ; 2° en clous de girofle qui se chargent à Amboine et aux Moluques ; 3° en noix muscades et en macis, ou fleur de muscade, qui se chargent à Banda ; 4° dans le commerce de Camboie ; 5° dans le commerce de la côte de Coromandel ; 6° dans le commerce de la Chine et du Japon. Si chacun de ces commerces demeure dans une seule main soit dans celle des Portugais, soit dans les nôtres, il arrivera qu'on se détruira les uns les autres, qu'on fera hausser le prix des marchandises dans les Indes et qu'elles se donneront à bas prix en

van de Reyse gedaen naer de Oost Indien door. C. Matelief (1605-1608). Amsterdam, 1646.

(1) « Le premier commis de Bantam assura que, si les Portugais n'avaient pas été battus, presque tout le monde se serait déclaré contre notre nation. Car les insulaires de Java, ayant eu nouvelles des forces de l'armada, n'avaient fait que de très faibles démarches pour se mettre en état de défense et l'on faisait partout fort mauvais visage aux Hollandais. Le succès avait tout fait changer de face. Le crédit de ces derniers était établi pour durer autant que leur supériorité sur leurs ennemis. » De Constantin, op. cit., t. V, p. 413.

Europe. Néanmoins, à l'égard du poivre, il n'est pas possible que nous puissions en attirer le commerce à nous seuls. Car, outre les Portugais, les Anglais ont aussi entrepris la navigation de Bantam : ils y ont leurs comptoirs et des maisons ; ils y trafiquent paisiblement pendant que nous avons la guerre contre les Portugais. Nous défendons Bantam et eux ensemble pendant qu'ils y font des profits qui ne leur coûtent ni dépenses, ni sang, ni inquiétudes (1). » Ce n'est donc pas Bantam, on le voit, que Matelief voudrait voir choisir comme centre des opérations commerciales des Néerlandais dans l'Insulinde ; d'ailleurs, pour diverses raisons, cette place ne lui inspire qu'une très médiocre confiance et un faible enthousiasme. « Il n'est pas possible, déclare-t-il, d'agir auprès du roi de Bantam, qui n'est encore qu'un enfant, pour l'engager à ne trafiquer qu'avec nous : il n'est pas encore capable de prendre de fermes résolutions. Il faudrait même lui donner de trop grosses sommes d'argent qu'on serait en danger de perdre parce qu'apparemment la chose ne pourrait réussir. Car je tiens pour certain que quand ce Prince, et tous les autres Princes Indiens, auraient fait avec nous ou avec quelque Etat, Prince ou nation que ce soit, les alliances du monde les plus étroites et les plus saintement jurées, dès qu'ils se trouveront dans quelque péril, ou qu'ils verront un plus grand profit à faire que ceux qu'ils feront avec leurs alliés, ils ne manqueront pas de rompre l'alliance. D'ailleurs nous sommes en paix et en bonne intelligence avec les Anglais ; il ne serait pas honnête de chercher les voies de les exclure d'un commerce qu'ils ont déjà commencé. Ainsi il n'y faut pas penser, mais on peut bien prendre des mesures pour empêcher qu'ils n'entrent dans le commerce des autres épiceries. A l'égard du poivre, il faudrait le faire servir de l'Est, et, par ce moyen, on pourrait le donner à si bon marché que les autres nations, n'y trouvant presque plus de profit, seraient obligées de cesser d'elles-mêmes ce négoce, ne comptant de notre part que sur les profits qu'on tirerait des autres marchandises (2). » Jaccatra n'est qu'une station passagère, aux revenus notoirement insuffisants pour alimenter un grand com-

(1) De Constantin, *Rapport de Matelief*, dans la relation de son voyage, t. VI, p. 38.

(2) Id., id., pp. 39-40.

merce. D'ailleurs, pour Matelief comme pour tous ses contemporains, la possession essentielle est bien moins celle de Java que celle des Moluques, et voilà pourquoi, après avoir proposé un traité d'alliance avec le roi de Macassar, il demande, avec un rare sens politique qui dépasse peut-être ses propres prévisions, de s'emparer de Malacca, dont il pressent et indique dès ce moment tous les avantages. « Car, dit-il, si les Portugais avaient perdu Malacca, il ne leur serait pas aisé d'aller de Goa secourir les Moluques, et je crois qu'on n'aurait pas beaucoup de peine à empêcher qu'il ne passât des vivres de Manille à Ternate... Le commerce de la Chine dépend encore de Malacca. Si l'on avait chassé les Portugais de cette place, il faudrait qu'ils renonçassent à ce trafic... Le commerce des toiles de coton qu'on fait à Coromandel est de grande importance, parce que tous les peuples des Indes s'habillent de ces toiles, et qu'il leur en faut à quelque prix que ce soit... Si l'on enlevait Malacca aux Portugais, ils n'auraient plus d'occasion favorable pour le trafic des toiles, quand même ils pourraient conserver Negapatam... Il est constant que si l'on pouvait chasser les Portugais de Malacca, il faudrait qu'ils renonçassent au commerce de la côte de Coromandel, car il n'y aurait point de chemin pour eux, quand ils voudraient en emporter des toiles ; et ils n'en tireraient aucun profit, parce que les frais surpasseraient le gain. Ainsi je crois que tout leur commerce dans les Indes Orientales roule sur Malacca, et que, pour le saper, c'est par là qu'il faut s'y prendre. Après cela, il ne faut pas douter que les habitants de Bantam ne se missent à la raison, quand ils nous verraient des établissements fixes, et qu'ils comprendraient que les Anglais, n'ayant aucun autre commerce dans les Indes que celui du poivre, ne pourraient pas faire de fréquents voyages ni grosses dépenses. Le poivre de Jambéo, d'Andragyri et d'autres endroits, qu'on porte à Bantam, serait porté à Malacca, où l'on trouverait des toiles pour le retour, tout de même qu'à Bantam... Tout ce que j'ai dit fait voir de quelle importance est Malacca pour l'établissement qu'on veut faire aux Indes. C'est pourquoi l'on y doit bien faire attention. Car enfin il est temps de s'assurer un lieu fixe et une retraite ; et ce lieu, cette place qu'on choisira, coûtera des sommes prodigieuses avant qu'elle soit dans l'état où est présentement Malacca ; outre qu'il sera bien difficile de trouver une

situation aussi avantageuse (1). » Ainsi, à un siècle environ de distance, pour des raisons semblables, les mêmes faits se reproduisaient, les mêmes tendances se faisaient jour ; les Hollandais reprenaient sur Malacca les anciens projets portugais, et Matelief, précurseur de l'Hermite et de Stammfort Raffles, songeait à la possession de ce passage naturel et de ce poste avantageux entre tous, dont la conquête avait été le plus beau titre de gloire peut-être du grand Alphonse d'Albuquerque.

Le voyage qu'entreprit Van Caerden en 1606 n'eut ni l'importance ni l'ampleur du voyage précédent, et les huit navires qui composaient cette flotte n'obtinrent aucun résultat palpable, n'avancèrent en rien les affaires des Provinces Unies dans l'archipel (2). En fait, il perdit son temps à croiser et à guerroyer sans profit sur les côtes d'Afrique et dans les parages de l'Inde et de Ceylan, manqua la mousson qui aurait pu le mener à Malacca, et, parti du Texel le 20 avril 1606, n'arriva que le 6 janvier 1608 à Bantam ; son voyage aux Moluques fut sans résultat et il revint à Flessingue le 7 juillet 1609, ne rapportant en Hollande de ses trois années de navigation que des marchandises chargées dans des ports depuis longtemps ouverts au commerce hollandais (3).

(1) De Constantin, *Rapport de Matelief*, t. VI, pp. 42-47.

(2) Id., *Relation du second voyage de Paul Van Caerden aux Indes-Orientales*, en qualité d'amiral d'une flotte de huit vaisseaux, t. VI, pp. 316-434. — Sa flotte était ainsi composée (t. VI, pp. 316-317) :

	Tonneaux.		
Banda (amiral) . .	600	Paul Van Caerden	du port d'Amsterdam.
Bantam	700	—	—
Ceilon.	340	—	—
Walcheren (v.-am.)	700	—	de Zélande.
Terveer	700	—	—
Ziericzee	500	—	—
La Chine. . . .	420	—	du port de Hoorn.
Patane	340	—	du port d'Enchuize.

L'équipage total était de 1060 hommes et les frais d'armement au total de 1.825.135 livres.

(3) P. van Caerden : *Loffelijcke voyagie op Oost Indien in 1606*, Amsterdam, 1646.

L'expédition de Verhoeven est plus importante : elle fut contemporaine d'événements décisifs dans l'histoire de la colonisation hollandaise, et, par sa force même et l'habileté de ses chefs, ne contribua pas peu à amener les uns et à faire produire aux autres tout leur effet utile. A vrai dire, c'est la dernière des grandes expéditions maritimes entreprises par les Provinces Unies pour la fondation et l'établissement de leur puissance coloniale : les flottes qui suivront ne feront que ravitailler et fortifier des postes déjà créés et capables d'agir par eux-mêmes au dehors de leurs limites. La conquête des côtes de Java, et par suite la conquête des autres places de l'archipel, seront avant tout l'œuvre des chefs de ces postes, appuyés, mais non dirigés par les forces nouvelles venues de la métropole. Le centre d'action n'est plus à Amsterdam, à Flessingue ou dans une autre ville d'Europe ; il est dès lors à Java, et c'est l'année 1609 qui voit cette transformation capitale dans l'histoire de la colonisation hollandaise. La flotte (1) qui conduisait Verhoeven était l'un

(1) Journal van alle hetgene, dat ghezien ende voorghevallen is op de reyse gedaen door. P. W. J. Verhoeven naer de Oost Indiën, Philipines, enz. 1607, Amsterdam, 1646. — De Constantin : *Voyage de Verhoven*, t. VII, pp. 8-11. Composition de la flotte :

NAVIRES	tonnage	ARMEMENT		vivres pour 3 ans pour	COMMIS	MAITRES OU CAPITAINES
	tonnes	canons	pierriers	h.		
Provinces-Unies	800	26	12	160	Amiral Verhoeven Jean de Molre.	Frans Jacobz.
Hollande (amiral le 20 septembre 1608)	1000	30	10	230	Jacques de Better	Simon Jansz Hoen.
Amsterdam	600	22	8	140	Pierre Hertsingh.	Pierre Gerritsz.
Lion rouge avec les flèches	460	18	8	120	Gilles le Fieft.	Jean Wallischsz.
Paon (yacht)	22	18	6	70	Pierre Segersz.	Mens Gysbertz.
Aigle (id.)	22	18	6	70	Jean Herselsz.	Rutgert Thomasz.
Middelbourg	1000	22	?	220	Vice-amiral François Vittert. Jacques Bouvaert.	Corneille Leenertz Hackeel.
Zélande	600	20	8	140	Jean Obelaar.	Guillaume Jacobsz.
Faucon	200	25	6	96	Hans van Houten	Corneille Adriaansz.
Rotterdam	1000	22	8	210	Adam Claarz van Driel.	Jean Cornelisz de With.
Griffon	200	12	7	60	Nicolas Puyes	Corneille Cornelisz Thert.
Delft	1000	26	10	210	Jacques van Groentwegen.	Simon Martinsz.
Hoorn	700	22	5	140	Pierre Garitsz Bourgogne.	Martin Jansz Kloot.

des plus puissants armements qu'eussent faits jusque-là les Provinces Unies : elle comprenait 13 navires, dont 11 vaisseaux et 2 yachts, d'un tonnage total de 7604 tonneaux, portant près de 1900 hommes et 377 bouches à feu, et le prix de son armement s'élevait à 2.796.233 livres. Elle partit du Texel le 23 décembre 1607 et passa sans l'attaquer devant Malacca ; le 15 février 1608, elle fut à Bantam, puis partit aux Moluques où l'amiral fut massacré avec plusieurs officiers (à Néra, 8 avril); dans les premiers mois de l'année 1611, les vaisseaux de retour rentrèrent dans les ports hollandais (1).

Verhoeven avait succombé, mais son expédition n'en devait pas moins avoir un important résultat, celui de faire définitivement de Bantam une station hollandaise. Depuis plusieurs années, l'O. de Java était troublé par des rivalités et des guerres entre les princes musulmans, et les assassinats, les combats qui se multipliaient sans cesse, rendaient impossible tout trafic régulier et tout commerce dans la loge autrefois fondée par Vaarwijck. Van Caerden, à son second voyage, n'avait pas su ou pu remédier aux dangers qui résultaient pour les Hollandais de ces luttes continuelles. Verhoeven montra plus de sens politique et plus de prévoyance, et, à son passage à Bantam, il y laissa le vice-amiral avec quatre vaisseaux et nomma Jacques L'Hermite président de la loge. Ce dernier choix était des plus heureux. L'Hermite, ancien commis de van Slott dans l'expédition de Gressik, était plus apte que qui que ce fût à occuper dignement un poste aussi important. Nul ne connaissait mieux que lui l'archipel, peu l'avaient, d'autre part, parcouru plus que lui. Le voyage qu'il fit en 1607 à Gressik et à Soerabaïa l'avait persuadé que toutes les richesses des Indes pouvaient, au prix d'un assez faible effort, tomber entre les mains des Hollandais, et, dès ce moment, se précisent ses vues de monopolisation au profit de son pays du commerce de l'Archipel. Il échoua à Soerabaja dont le roi refusa de se compromettre en interdisant à ses sujets les relations avec Malacca. Son premier séjour à Bantam comme commis fut difficile, et des discussions sans fin entravèrent sans cesse son action commerciale (2). Il était à Amboine quand

(1) De Constantin : *Voyage de Verhoeven*, t. VIII, pp. 7-139.
(2) Id., *Voyage de Matelief*, t. VI, pp. 206-208.

Verhoeven le manda près de lui et lui confia la haute direction de la première loge hollandaise de l'Archipel. L'Hermite n'est donc pas un fondateur ni un conquérant : il n'a ni l'heureuse audace d'un Houtman ni le talent de la conquête d'un Warwijck ou d'un Matelief. Mais il avait, à défaut de ces dons naturels, un sens très exact des nécessités commerciales et des conditions économiques du moment, et ses lettres témoignent qu'il se rendait admirablement compte des moyens pratiques de venir à bout des rivaux et des ennemis de l'expansion hollandaise. Lui aussi voyait l'importance de Malacca et en demandait la conquête comme une condition indispensable à la prospérité du commerce des Provinces Unies (1). Une fois revenu à Bantam et président de la loge, chef véritable des établissements hollandais et représentant de la métropole dans l'Insulinde, L'Hermite se consacra à sa tâche avec une ardeur et un zèle admirables, et sa présidence, bien qu'en somme assez courte, tient une place importante dans l'histoire de la colonisation néerlandaise dans l'Archipel. D'une énergie remarquable, imposant son autorité à tous et en tout, il fut le précurseur des grands gouverneurs généraux des siècles suivants. Le premier des agents hollandais, il eut à vrai dire une politique coloniale proprement dite, et cette politique se résume en peu de mots : se servir des places occupées comme de points de départ pour les conquêtes futures et faire de Bantam, en atten-

(1) De Constantin, *Lettres de Jacques L'Hermite*, seconde lettre, t. VI, p. 312. — Au sujet de Malacca, l'Hermite ne se dissimulait pas les énormes difficultés que présenterait la conquête de cette place dont il conseillait néanmoins d'entreprendre le siège en vue des intérêts généraux hollandais. « L'affaire de Malacca n'est pas aussi d'une telle facilité qu'on l'avait cru. Cette ville est trop fortifiée et les Portugais même avaient entrepris le siège de Johor, ce qui fait connaître qu'ils ont des forces et qu'ils peuvent se défendre. Ainsi il est à craindre que l'amiral n'acquière peu de gloire en ce voyage, puisque les trois principales affaires qu'on a en vue, savoir la prise de Malacca, le commerce de Cambaie et celui de la Chine, sont exposées à des difficultés qui paraissent insurmontables. Cependant on ne juge des affaires que par le succès. Quoi qu'il en soit, il faut vivre dans l'espérance et tâcher de diriger tout pour le service de notre patrie et le bien de la Compagnie. »

De Constantin : *Copies de lettres écrites par Jacques L'Hermite le Jeune à son père*, contenant plusieurs circonstances remarquables du siège de Malacca et du combat naval; avec d'autres particularités concernant le voyage de l'amiral Matelief. *Première lettre*, t. VI, p. 256.

dant, le centre et le point de départ général de ce grand mouvement d'expansion. C'est dans ce sens qu'il signe un traité avec le roi du pays, qu'il continue à pousser à la conquête de Malacca, et qu'il jette les yeux en vue d'un établissement définitif sur Jaccatra, admirablement placée pour devenir un centre politique et commercial, et depuis longtemps visitée par les Hollandais qui y avaient établi une loge aux premiers temps de leur expansion coloniale. Ce second projet fut en partie exécuté : en 1610, le roi de Jaccatra confirma aux Hollandais la possession de leur loge. Les événements d'Europe arrêtèrent l'exécution du premier dessein.

La révolte des Pays-Bas était depuis longtemps victorieuse des troupes espagnoles : le duc d'Albe avec ses procédés de rigueur, Farnèse avec sa politique astucieuse et habile, avaient l'un et l'autre échoué contre l'irrésistible obstination des gueux, et il ne fallait pas moins que l'entêtement de Philippe III et de son conseil pour leur faire continuer une lutte dont personne en Europe ne contestait l'issue. La question coloniale compliquait encore les difficultés, et les plaintes des gouverneurs espagnols des Moluques, effrayés des progrès sans cesse croissants des flottes hollandaises, ne répondaient que trop bien aux sentiments intimes du souverain et de ses ministres. Des négociations s'ouvrirent en 1607 ; elles durèrent deux ans et la solennelle lenteur castillane, héritage du règne de Philippe II, s'y donna libre cours. Ce ne fut pourtant pas une paix définitive, mais une simple trêve de 12 ans qui sortit de ces négociations. Elle fut signée le 9 avril 1609 et conclue sur les bases des dernières propositions hollandaises : au delà du tropique, la navigation et le commerce seraient libres ; les Espagnols d'une part et la compagnie de l'autre resteraient en possession de leur puissance actuelle et les uns et les autres trafiqueraient et progresseraient en paix et en liberté (1).

Cet acte diplomatique, bien qu'ayant une valeur seulement temporaire, était néanmoins de la plus haute importance, et

(1) De Constantin : Avertissement, p. 40. — Id., *Voyage de Verhoeven*, VII, pp. 1-139. « Le 11 (février 1609) on rencontra (près de Batusauwer dépendant du roi de Johor) le yacht *Bonne-Espérance* qui annonçait la trêve de douze ans et apportait de nouvelles instructions. »

devait influer singulièrement sur l'administration et la politique coloniale des Hollandais en Asie. En droit du moins, sinon en fait, car cette convention provisoire ne supprimait aucune des causes de rivalité, la guerre devenait impossible contre les Portugais et les Espagnols: Malacca et les autres postes du Roi Catholique restaient en sa possession, sans danger possible d'une contestation réguliere. Mais, d'autre part, c'était, à défaut d'une paix complète et définitive, une garantie précieuse de sécurité pour les Provinces-Unies, et la possibilité jusque-là inconnue d'un établissement régulier et permanent aux Indes Orientales. On le vit bien quand Pieter Both parti du Texel avec 8 vaisseaux, le 30 janvier 1610, arriva, le 19 décembre de la même année, sur la rade de Bantam. Il fut reconnu comme gouverneur général de tous les postes, comptoirs et factoreries de la compagnie et installa aussitôt un conseil des Indes résidant comme lui dans la loge de Bantam (1).

Les premiers gouverneurs généraux jouissaient donc d'une situation singulièrement favorable et leur tâche, pour grande qu'elle fût, n'en était pas moins notablement plus aisée que celle des commis de la période précédente. Pieter Both, qui gouverna de 1610 à 1614, et ses premiers successeurs Gerrit Rijnst, en fonction pendant un an (1614-1615) et Laurens Real, gouverneur de 1615 à 1619 (2), pouvaient légitimement aspirer à se rendre dès lors maîtres sans beaucoup de difficulté des grandes places de commerce des côtes N. de Java. Ce fut à l'exécution de cette tâche que se consacra avant tout Pieter Both. Négligeant pour le moment les Moluques, où les flottes hispano-portugaises n'étaient plus à redouter, il fit occuper en 1611 la loge de Jaccatra où l'année suivante Hendrik Brouwer, nommé président, créa une place de commerce prospère et puissante. Bantam, en même temps, était renforcée, et le Pangeran, régent indigène du royaume, semblait tout dévoué aux intérêts hollandais. L'ouest de Java paraissait définitivement aux mains des commerçants des Provinces-Unies quand la compagnie envoya aux Indes une nouvelle flotte sous les ordres de Jean Pietersz Coen.

De graves difficultés allaient cependant s'ouvrir et entraver

(1) *Regeerings Almanak*, I, p. 560.
(2) Id., p. 560

singulièrement le magnifique essor de la colonisation hollandaise. A défaut des Portugais, d'autres nations se posaient en rivales des Provinces-Unies et devaient causer encore à maintes reprises bien des inquiétudes aux gouverneurs généraux; dès 1614, le danger était assez grand pour que le gouverneur général Réal rassemblât autour de Bantam toutes les forces navales de l'Archipel. Le conflit pourtant fut long à éclater : les positions des deux parties étaient trop inégales pour que les commerçants anglais osassent engager immédiatement la lutte (1). A Java notamment, les Hollandais possédaient depuis longtemps des postes importants : Bantam, Jaccatra, Chéribon, Djapara et Gressik remplacée récemment par Soerabaja. Soutenus dans la première de ces villes par l'alliance encore fidèle du Pangeran, ils avaient fait, à Jaccatra, des progrès notables et signé, le 11 mars 1612, un traité de commerce avec le prince du pays. La factorerie comprenait deux entrepôts dits Nassau et Maurice, avec 300 personnes et un conseil que Coen réorganisa en 1618. A ce moment, la guerre était proche; les Anglais avaient fait l'effort décisif, et, le 8 décembre de la même année, Thomas Dale et William Parker mouillèrent avec 5 vaisseaux en rade de Bantam. Le Pangeran n'en attendit pas davantage pour faire défection : travaillé depuis longtemps par les intrigues anglaises, il ne cherchait qu'un prétexte; l'arrivée de la flotte de Dale et de Parker le lui fournit, et il abandonna aussitôt le parti hollandais et envoya des secours aux Javanais qui assiégeaient alors la loge de Jaccatra (2). Coen, resté à Bantam, et obligé de se défendre contre les Anglais, avait en effet envoyé dans la loge voisine Van den Broeck, arrivé de Hollande avec une flotte dès le temps de la nomination de Rijnst et les Hollandais s'étaient trouvés ainsi au mois de novembre 1618 en présence d'une double lutte engagée d'une part à Bantam, de l'autre à Jaccatra, et des deux côtés en face des Anglais, dont les forces, unies aux forces indigènes, menaçaient ces deux postes. A Bantam, la guerre fut courte, elle

(1) « Les Anglais avaient voyagé et trafiqué aux Indes avant les habitants des Provinces-Unies; mais ils n'y avaient presque point d'établissements fixes et ils ne possédaient ni îles, ni pays comme la Compagnie hollandaise en possédait déjà. ». *Conquête des Moluques*, III, XIII, pp. 188-190.

(2) De Constantin, *Voyage de Van den Broek*, t. VII, pp. 531-532.

ne fut d'ailleurs conduite avec vigueur ni d'un côté ni de l'autre. A Jaccatra, Van den Broek au contraire, s'était retranché, et, sans espoir d'un secours possible de Coen, avait fait fortifier la loge, et, en présence des sentiments hostiles des indigènes appuyés par Dale et le Pangeran, éleva un fort auquel il donna le nom de Batavia. « Ainsi, dit la relation, dans un temps où les Hollandais ne pensaient à rien moins qu'à s'emparer d'une place dans les Indes, ni à s'en approprier par aucune autre voie, ayant assez d'affaires sur les bras, la nécessité les contraignit d'en occuper une, et d'y bâtir une forteresse qui est devenue leur boulevard. Ils doivent cet établissement à la jalousie des Anglais qui ne croyaient pas que la guerre qu'ils leur faisaient leur dût procurer cet avantage (1). »

Le choix de cette nouvelle place destinée à devenir la capitale des possessions néerlandaises dans l'Insulinde était, nous le savons, des plus heureux, et sa position, à quatorze lieues de Bantam, qu'on pouvait, par un vent favorable, gagner en une seule marée (2), avait l'énorme avantage de déplacer fort peu en distance le centre de l'action hollandaise et d'allonger à peine le voyage pour les vaisseaux venus des ports de la métropole. Des défenses importantes y furent élevées et on y appliqua avec soin et générosité tous les principes alors admis dans l'art de la fortification européenne en pays de plaine et de la défense fixe des passages des rivières (3). Ce n'en était pas moins une audacieuse entreprise que la fondation de Batavia, et Van den Broek, par cet acte, avait orienté dans un sens nouveau la colonisation hollandaise et rendu inévitable tôt ou tard la conquête des terres de l'intérieur. Coen, pour sa part, ne put se résoudre à une aussi importante mesure, et quand il vint au fort, il ne cacha pas son mécontentement de la construction des ouvrages et fit même enlever sur la porte le nom de Batavia. Mais le fait était accompli : il fallait en accepter toutes les conséquences, et le siège déjà commencé ne laissait plus de place à la délibération. Coen qui, à défaut de hautes visées politiques, avait au moins les qualités de décision et d'autorité nécessaires à l'homme

(1) De Constantin, *Voyage de Van den Broek*, t. VII, pp. 256-257.
(2) *Six voyages de Tavernier*, II, III, XXIII, pp. 257-258.
(3) De Constantin, *Voyage de Van den Broek*, t. VII, pp. 529-531.

de guerre, alla aux Moluques et rassembla toutes les forces de la Compagnie pour la défense de la nouvelle capitale. Le siège pendant ce temps avait traîné en longueur : les sorties des Hollandais contre les ouvrages ennemis, notamment celle du 23 décembre 1618, avaient été désastreuses (1), et les Javanais, soutenus par les Anglais, ne s'étaient pas départis un instant de leur bravoure et de leur obstination. La diplomatie fit ce que n'avait pu faire la force des armes et la politique hollandaise eut raison de cette coalition hybride contre laquelle les défenseurs de Batavia restaient impuissants. Au « prince de Jakatra » on accorda des garanties de sécurité qui le détachèrent aussitôt des Anglais pour lesquels il ne pouvait avoir que de faibles sympathies, et que la crainte seule lui avait fait accepter comme alliés dans la lutte contre les Hollandais. Le 18 janvier 1619 eut lieu la première négociation définitive, le lendemain fut signé le traité entre la Compagnie d'une part, le prince de Jaccatra de l'autre (2). La coalition dissoute, Hollandais et Anglais restaient seuls en présence et une transaction ne pouvait tarder à intervenir. Déjà Coen, prévoyant les résultats de la lutte, avait dit au commis Jacques le Fèvre, que si le fort devait être rendu, il aimait mieux que ce fût aux Anglais qu'aux Javanais. Le 1er février une convention militaire fut signée entre sir Thomas Dale d'une part et d'autre part, le roi de Jaccatra et les chefs du fort hollandais. Cette convention, il est vrai, était inapplicable en la circonstance; plusieurs clauses étaient irréalisables et aucun des deux vainqueurs n'était en état de la faire exécuter. Les Javanais ne pouvaient rien par eux-mêmes, et, privés à tout jamais de l'appui des Anglais qui ne pouvaient leur pardonner d'avoir signé sans eux le traité du 19 janvier, ils restaient absolument sans force et sans autorité. Quand Coen revint avec les forces des Moluques, le 30 mars, il prit sans aucune peine Jaccatra, en rasa les maisons et se retrouva le maître absolu du pays. Les Anglais, de leur côté, déjà épuisés par un an de campagne, peu nombreux en somme, et d'autre part sans base de ravitaillement, sans renforts

(1) De Constantin, *Voyage de Van den Broek*, t. VII, p. 531.

(2) Les termes du traité sont reproduits intégralement dans De Constantin, loc. cit., pp. 538-541. — Raffles (*History of Java*, II, XI, pp. 166-167) en fait une assez complète analyse.

possibles, ne pouvaient, livrés à eux-mêmes, assurer, et au besoin imposer l'exécution de la convention du 1er février, surtout quand des renforts furent arrivés deux mois après aux Hollandais. Ceux-ci avaient d'ailleurs toute raison de ne pas chercher à tirer un parti exagéré de la situation favorable où venait de les mettre l'arrivée du contingent des Moluques : eux aussi se trouvaient isolés ; les flottes de la métropole ne venaient plus dans ces parages. De plus, la trêve de 12 ans conclue avec l'Espagne allait expirer et il y avait lieu de se réserver des points d'appui et des alliés pour une lutte nouvelle que tout montrait prête à s'ouvrir. Aussi de nouvelles négociations eurent-elles lieu entre les Anglais et les Hollandais qui occupaient le fort de Jaccatra; elles aboutirent à un véritable traité de paix et d'alliance, signé en juillet 1619, entre les deux compagnies. Batavia fut rendue aux Hollandais et prit définitivement et officiellement son nom et son rang de capitale en 1521. Coen, qui avait joué en toutes ces affaires le rôle de sauveur et qui avait su mener à bonne fin toutes ces négociations, fut nommé gouverneur général et résida le premier dans cette ville de Batavia dont il avait d'abord désapprouvé la fondation, pour ensuite la sauver et en faire le centre effectif du commerce hollandais dans les îles de l'Archipel. Il resta dans ces hautes fonctions jusqu'en 1623, eut comme successeur Piéter Carpentier, et revint à ce poste en 1627, pour y rester jusqu'à sa mort survenue deux ans après (1).

La fondation de Batavia, l'établissement du gouverneur général avaient en quelque sorte couronné de succès les efforts des marins hollandais. Dès lors, ils ont, dans l'Archipel, un point d'appui sûr et définitif, où leurs vaisseaux peuvent aisément aborder et se ravitailler. Les Portugais et les Espagnols ne sont plus à craindre ; d'un bout à l'autre de l'île, l'accès de Java est ouvert aux navigateurs hollandais. Aussi voyons-nous de moins en moins ces grandes flottes des premières années, forces militaires autant que commerciales, que justifiait amplement alors la présence des Armadas encore redoutables de Goa ou de Malacca. La

(1) *Regeerings Almanak voor nederlandsch Indië. Batavia, 1902.* Eerste Gedeelte, p. 560.

flotte de Nassau, équipée en 1623 par les Etats-Généraux et le Prince Maurice de Nassau, amiral-général des Provinces-Unies, était destinée aux côtes d'Amérique et devait passer le détroit de Magellan et faire la conquête du Pérou (1). En 1628, Jacques Specx partit avec trois vaisseaux et cinq yachts, et visita Java et les Moluques : nommé gouverneur général provisoire en remplacement de Coen, il laissa pour le retour le commandement de la flotte à Hendrik Brouwer et resta à Batavia (2). Les voyages de Hagenaar, de 1631 à 1638, s'étendirent dans tout l'Extrême-Orient jusqu'en Chine et au Japon, et on s'empara sans peine des quelques navires ennemis qu'on rencontra croisant encore dans cette mer des Indes dont l'Albuquerque avait autrefois voulu faire un lac portugais (3).

Ainsi dans l'espace d'un quart de siècle, la Compagnie d'Octroi était arrivée à se fonder, et à acquérir, en profitant sans doute des circonstances favorables, mais grâce aussi au génie de ses

(1) De Constantin, *Voyage de la flotte de Nassau aux Indes-Orientales*, par le détroit de Magellan, commencé l'an 1623 sous le commandement de l'amiral Jacques L'Hermite et fini l'an 1626, t. IX, pp. 1-104. Elle comprenait 11 navires : l'*Amsterdam* et le *Delft* de 800 tonneaux, l'*Orange* de 700, la *Hollande* et la *Concorde* de 600, l'*Aigle* de 400, le *Roi David* de 360, le *Griffon* de 320, le *Maurice* et l'*Espérance* de 200 et le yacht *Levrier* de 60 tonneaux. Elle portait 1637 hommes dont 600 soldats en 5 compagnies et 294 pièces de canon de fonte et de fer ; les frais d'armement avaient été faits par divers collèges de l'Amirauté et de la Compagnie des Indes-Orientales. Ibid., pp. 3-5.

(2) De Constantin : *Voyage de Seyger van Rechteren*, consolateur des malades et depuis prévôt général d'Overissel aux Indes-Orientales, avec une relation de l'état de l'île Formose par George Candidius Pasteur, et une description de la ville de Macao ou Macau, t. IX, pp. 128-308. — Cf., id., *Voyage de Van den Broek*, t. VII, p. 579. — La flotte de Jacques Specx comprenait les vaisseaux *Hollande* (amiral), *Prince Henri* et *Der Goes* et les yachts *Wessanen, Ossane, Broecherhaven, Beets* et *Soutelande*. De Constantin : *Voyage de Rechteren*, t. IX, pp. 123-124.

(3) De Constantin : *Voyage de Henry Hagenaar aux Indes Orientales*, commencé l'an 1631, et achevé l'an 1638, pour le service de la Compagnie des Indes-Orientales des Provinces-Unies. Avec une description de l'empire du Japon et une relation de la persécution qui y a été faite, pendant certaines années, aux chrétiens romains ; avec quelques autres pièces qui concernent les affaires des Hollandais dans ce même empire, t. IX, pp. 309-486. — Composition de la flotte. 3 vaisseaux : *Leyde*, *Utrecht* et *Harlem* et 3 yachts : *Grol*, *Braque* et *Licorne*, id., pp. 310-311.

administrateurs et à l'habileté de ses commis et de ses amiraux, une situation privilégiée qui en faisait la véritable maîtresse dans les mers de l'Archipel Malais. Ses rivaux d'autrefois, qui, au début du XVIIe siècle, avaient voulu arrêter son essor et contre lesquels il avait fallu livrer de nombreux et sanglants combats, les Hispano-Portugais avaient été réduits à l'impuissance ; les batailles de Bantam, du cap Rachado et de Malacca avaient brisé dans les mers d'Extrême-Orient les forces d'un empire sur les terres duquel le soleil ne se couchait pas encore. A présent, les forces du roi Catholique se retranchaient aux Philippines, convoitant de là les Moluques, et craignant sans cesse une attaque dont les Hollandais avaient eu à plusieurs reprises l'idée (1). Quelques navires isolés, battant pavillon espagnol, erraient seuls dans l'Océan Indien, proie facile offerte à l'audace et à l'ardeur combattive des marins hollandais. Les difficultés intérieures par lesquelles commençait à passer l'Angleterre, les complications européennes auxquelles la mêlait sa diplomatie tour à tour indécise et hautaine, étaient un sûr garant que, de longtemps encore, le danger ne viendrait pas de ce côté aux commerçants des Provinces-Unies. En fait, qu'elle voulût ou non l'avouer, l'Angleterre ne pouvait jouer dans les affaires de l'Archipel qu'un rôle très secondaire.

(1) « Plusieurs braves et vaillants généraux hollandais, entre lesquels il faut compter l'amiral Matelief, avaient été d'avis qu'il fallait détruire les Espagnols aux Manilles, siège de leur empire dans ce climat reculé, pour prendre plus aisément les Moluques où ils étaient infiniment plus faibles. » — *Conquête des Moluques*, III, XII, pp. 184-185. — Cf. De Constantin : Mémoire d'Apollonius Schot de Middelbourg, touchant les îles Moluques : « C'est une chose connue qu'ils (les Espagnols) ont ici (aux Moluques) beaucoup de bons soldats et bien aguerris, parce qu'ils ont tiré et qu'ils tirent encore tout ce qu'il y a de meilleur aux Manilles, où ils ne remplacent les garnisons que de nouveaux soldats sans expérience pour garder les places avec les commis espagnols. D'ailleurs ils sont tellement prévenus de l'opinion que nous sommes rebutés d'aller aux Manilles à cause du grand échec que nous y avons reçu, qu'ils ne s'y attendent nullement. Si cette entreprise pouvait nous réussir, la meilleure partie du commerce avec les Chinois tomberait entre nos mains ; et comme le pays est extrêmement fertile, on en tirerait des vivres pour la plupart de ceux que nous possédons et des gens pour y faire des peuplades. Enfin, par cette voie, on affamerait les Espagnols aux Moluques et on les y épuiserait. »

Puissante aux Moluques, déjà connue à Sumatra, à Java du moins la Compagnie d'octroi hollandaise était maîtresse absolue et elle pouvait à volonté autoriser ou interdire l'accès de la grande île. De ses établissements sur la côte N., Gressik, l'un des plus anciens, était alors le moins important et son ancien rôle de grand marché de l'E. était, nous l'avons vu, passé à Soerabaja plus favorablement située (1). C'était, jusqu'en 1612, date du transfert opéré par Hendrick Brouwer, une place importante et d'un actif commerce (2). Soerabaja avait pris sa place, mais sans le détrôner complètement. A l'extrême E. de l'île et dans les petites îles voisines, les Hollandais possédaient depuis longtemps la supériorité commerciale (3). Djapara et Chéribon, depuis longtemps connues et surveillées par les Hollandais, leur appartenaient en fait, mais n'avaient encore aucune importance commerciale véritable. Mais les deux principaux établissements étaient Bantam et Batavia, sentinelles placées au débouché du détroit de la Sonde, d'une part et de l'autre admirablement situées pour être des escales obligées des navires arrivant par le détroit de Malacca. Bantam, détrôné par Batavia de son rang de capitale des établissements hollandais, avait été jusqu'alors le véritable centre de la domination des Provinces-Unies. Là résidaient le Président et le Directeur général des comptoirs ; de là partaient les ordres et les instructions ; là aussi étaient remis et vérifiés les livres de

(1) « On avait un comptoir à Gressick, dans l'île de Java, mais on a eu des raisons de l'abandonner. » De Constantin, *Forts de la Compagnie aux Indes-Orientales en 1616*, t. VII, p. 175.

(2) « On trouve à Gressick beaucoup de riz, de l'arack et d'autres vivres ; il y va plusieurs jonques de la Chine pour y acheter des épiceries qu'on y apporte des Moluques, si bien que ce serait un lieu propre pour y trafiquer avec les Chinois et acheter les soies qu'ils y mènent ». De Constantin : *Voyage de Verhoeven*, t. VII, pp. 97-98.

(3) « Panarucan fournit beaucoup de riz... La petite Java, nommée par les Portugais Cumbawa y Bima, produit aussi abondance de riz. La ville de Bima en cette île y est admirablement située... Le fer, le plomb, l'acier, l'étain, les porcelaines, les bracelets et autres telles marchandises y sont de requête. Les gens y sont sociables et il y a plaisir de trafiquer avec eux. Lorsqu'ils seront bien persuadés que nous sommes ennemis des Portugais, je crois qu'ils nous feront encore un meilleur accueil, car ils ont reçu beaucoup d'insultes de cette nation. » De Constantin : *Voyage de Wybrandt van Warwijck*, t. IV, pp. 361-364.

compte des autres loges ; là aussi se réunissaient, à l'occasion, les forces de la métropole et venaient les ambassadeurs des princes indigènes (1). Au point de vue commercial, bien que sensiblement atteinte par les guerres contre les Anglais et par la fondation de la ville nouvelle, Bantam était encore, tant par sa position que par les ressources du pays environnant, un centre important, et quelques années malheureuses n'avaient pas suffi à en éteindre l'activité. Mais la vraie place de commerce, le marché principal et la ville d'avenir était Batavia, et, peu à peu, elle devait absorber toute l'activité économique de l'île. Mieux placée que Bantam, plus favorisée de la nature, elle allait détrôner sans peine la cité où Houtman avait pour la première fois jeté les bases de la domination néerlandaise ; les fortifications dont elle avait été entourée, perfectionnées en 1619, et que devaient à peine entamer dix ans plus tard les assauts de la coalition des princes indigènes, en faisaient un lieu de refuge précieux et assuré, en un mot une véritable capitale. Ainsi appuyée sur ces comptoirs, dont l'un au moins était une place forte redoutable pour l'époque et pour le pays, la Compagnie était vraiment la maîtresse de la côte de Java et restait libre de poursuivre au delà ses succès vers les terres voisines de ces établissements (2).

Depuis 1603 d'ailleurs, époque de sa véritable fondation, l'organisation de la Compagnie d'Octroi s'était perfectionnée ; ses rouages avaient été complétés, et, en 1629, elle était définitivement en possession de tous les moyens d'action dont elle devait, jusqu'à sa fin, faire, sauf quelques modifications de détail, un si remarquable emploi. Les affaires n'avaient pas cessé d'être prospères et les bénéfices des actionnaires de 1605 à 1613 en sont une preuve palpable ; de 17 0/0 en juin 1605, ils montent à 75 0/0 en mars 1606, puis passent à 40 0/0 en juillet 1607, à 20 0/0 en avril 1608, à 25 0/0 en juin 1609, à 50 0/0

(1) De Constantin : *Voyage de Matelief*, t. V, pp. 406-410 ; t. VI, p. 196-197, 223 ; autre relation, t. VI, p. 4. — Id., *Forts de la Compagnie aux Indes Orientales en 1616*, t. VII, pp. 276-277.

(2) De Constantin : *Voyage de Rechteren*, t. IX, pp. 140-141. — Voir à ce propos le plan de Batavia en 1629 inséré dans : De Constantin : *Voyage de Van den Broek*, t. VII, p. 578 (hors texte). On voit aussi une autre représentation du fort de 1629 avec ses quatre bastions primitifs dans l'extrait du plan de Java ajouté à la fin du *Premier voyage de Stavorinus*.

en août 1610, et à 37 0/0 en mai 1613 (1). Son privilège, expiré en 1622, avait été renouvelé par acte des Etats-Généraux des 1er janvier et 13 mars 1623 et un dividende de 25 0/0 en nature avait été distribué aux actionnaires (2). Au point de vue de la direction centrale, la compagnie était encore et devait rester jusqu'à la fin sous le régime inauguré lors de sa fondation. L'acte d'octroi de 1602 avait été, nous l'avons vu, surtout et avant tout un acte d'union, et, dans la constitution de la société nouvelle, on avait dû respecter et laisser subsister les droits des contractants primitifs, des anciennes chambres, dont les efforts isolés avaient fait les premières tentatives et que les dangers extérieurs avaient seuls pu décider à se réunir en vue d'une action commune ; aussi chacune conservait-elle sa voix et son représentant dans le conseil des Directeurs de la Compagnie, proportionnellement toutefois à son ancienneté et à l'importance de son apport en capitaux et en forces au capital commun : « C'est une chose assez connue, écrit Tavernier, que la Compagnie des Indes en Hollande est composée de six chambres, dans lesquelles ensemble il y a seize Directeurs qui font dix-sept voix parce que le Prési-

(1) De Constantin : Avertissement, pp. 42-43. — « Au retour de ces deux flottes (de 1603) il se trouva tant de profit qu'en 1605 les intéressés touchèrent 15 0/0, en 1606 75 0/0, de telle sorte qu'il ne s'en fallait que de 10 0/0 qu'ils ne fussent remboursés de tout leur fonds... Il se trouve qu'au mois de mai 1613, chacun avait été remboursé de son principal et avait, outre cela, 160 de profit ; c'est-à-dire, par exemple, que celui qui avait mis en 1602 4000 livres dans le fond de la Compagnie, avait reçu, en 1613, 104.000 livres du profit et ne laissait pas d'avoir encore sa part toute entière au fonds de la Compagnie. » Du Fresne de Francheville : *Histoire de la Compagnie des Indes*, p. 11.

(2) De Constantin : Avertissement, pp. 45-46. — Voir aussi sur cette question du renouvellement du privilège de la Compagnie d'octroi les ouvrages hollandais suivants :

1) *Tweede nootwendiger Discours*, ofte Vertoogh aan alle Landtlievende van de Participanten der oost Indischen Compagnie teghens Bewint hebbers. In'tjaar un en twintich der onghedane Rekeninghe 1622.

2) *Missive* daerin Kortelijck ende grondigh werdt vertoont hoeveel de Vereenigden Nederlanden gheleghen is aan de Oost ende West Indische Navigatie, Arnhem 1621.

3) *Nuyts D.* Brieven aan van Hilten betrauwing de belangen der Oost en West Indischen Compagnie 1623. Utrecht 1870.

4) *Poincten van Reglement* ende redres van de Staet van de Compagnie van Indien 1623. met Wederleggingh. Utrecht 1853.

dent en a deux, qu'Amsterdam fait seule la moitié de la Compagnie, Middelbourg un quart et Rotterdam, Zuense et Hoorn l'autre, c'est-à-dire chacune une seizième partie. » De ce conseil souverain, de ces seize directeurs ou même du Président, véritable chef de la Compagnie, il n'y avait aux Indes, depuis la nomination de Pieter Both, qu'un seul représentant, possédant toute l'autorité des Directeurs et responsable par devers eux des affaires de la colonie, disposant au reste de toutes les forces maritimes ou autres de la Compagnie dans l'Archipel et investi du droit redoutable d'en user à son gré au mieux des intérêts des Provinces-Unies. Ce représentant tout puissant, c'était le Gouverneur général, véritable souverain en ces domaines lointains et que ne pouvaient que très faiblement entraver les ordres toujours très rares venus de la métropole. Dès cette époque, son autorité est à peu près absolue et son extérieur vraiment princier (1). Ces chefs suprêmes furent d'abord des chefs d'escadre, des amiraux ou des membres délégués du conseil directeur ; quelques-uns, dès ce temps, sortaient du rang des plus infimes employés (2) et parmi eux Van Diemen qui fut plus tard gouverneur général de 1639 à 1645 (3). Quand un gouverneur

(1) « La Compagnie, pour soutenir son autorité et son commerce dans les Indes avec quelque éclat, veut bien que le général qu'elle envoie à Batavia et qui commande en chef à tous les autres lieux de l'Asie où les Hollandais trafiquent, ait un équipage de prince. Et, en effet, il ne s'en voit guère dans l'Europe dont la cavalerie soit si bien couverte et si bien montée que la sienne... Quand Monsieur le Général ou Madame la Générale sa femme viennent à sortir, c'est toujours dans un carrosse à six chevaux, avec six hallebardiers aux portières, une compagnie de cavalerie et deux d'infanterie étant leur escorte. » Tavernier : *Les Hollandais en Asie*, VI, p. 274.

(2) *Regeerings Almanak*, 1902, I, p. 560. — Voir sur le gouvernement des Indes-Orientales par la Compagnie d'octroi, le *Dagh. Register gehouden int Casteel Batavia* (1624-1672) et la *Verzammeling van instructies, ordonnanciën en reglementen voor de regeering van nederlandsch Indië* (1609), etc.

(3) « Le général Van Dyme était entré au service de la Compagnie en qualité de simple caporal. Après avoir donné quelque temps aux études en sa jeunesse, il voulut savoir ce que c'était que la marchandise, et apprit à bien tenir des livres de compte, à quoi il avait d'autant plus de facilité qu'il avait la main excellente et qu'il peignait son écriture mieux que n'a jamais fait aucun Hollandais. Pour commencer d'entrer en quelque négoce, il s'associa avec un autre jeune homme, et ils avaient un magasin ensem-

général mourait, ses funérailles étaient solennelles. « Le 20 de septembre (1629), dit la relation du voyage de Van den Broek, le général Coen, qui était malade depuis longtemps d'un flux de ventre, en mourut. Le 22, le général fut enterré avec beaucoup de cérémonies à l'Hôtel de Ville. Je portai ses éperons, et cependant on fit tirer le canon de toutes parts à son honneur (1). » Aux côtés du gouverneur général travaillait le secrétaire et, van Diemen eut quelque temps ce titre ; c'était un poste de confiance, et aussi un poste de travail, car c'était à lui que revenait le soin de recevoir la correspondance, d'expédier les ordres, de vérifier les registres des comptoirs et d'établir, à chaque départ de flotte, trois expéditions de tous les actes officiels survenus dans l'année (2). Le Conseil des Indes, institué par Pieter Both au début même de son installation, complétait l'ensemble du gouvernement central aux Indes néerlandaises : son rôle était en fait assez vague et les fonctions de ses membres souvent purement honorifiques : le gouverneur général, seul maître absolu et responsable, le consultait à son gré et tenait de ses avis le compte qui lui plaisait. Mais les conseillers étaient néanmoins de très hauts personnages et les distinctions honorifiques qui leur étaient

ble où ils vendaient du sucre en gros. Mais ayant eu plusieurs pertes en mer et souffert ensuite plusieurs banqueroutes, il fallut fermer le magasin et penser à d'autres choses. Van Dyme était homme d'esprit et de cœur... Après avoir fermé le magasin et se voyant accablé de dettes, il prit résolution d'aller servir la Compagnie, se proposant que si un jour, Dieu lui faisait la grâce de gagner quelque chose, de satisfaire à ses créanciers, ce qu'il a fait depuis fort exactement. Car dès qu'il se vit un peu de bien, il ne voulut point accepter la charge de général à Batavia qu'il ne vînt auparavant en Hollande payer ses dettes. Ayant ainsi satisfait à tous ceux à qui il pouvait devoir, il accepta la charge de général et retourna à Batavia où, après plusieurs années, il mourut dans cette qualité, la Compagnie ne lui ayant jamais voulu donner un congé, tant elle était satisfaite de ses bons services. » Tavernier, *Les Hollandais en Asie*, VIII, pp. 294-295.

(1) De Constantin, *Voyage de van den Broek*, p. 578.

(2) « Lorsque la flotte est sur son départ pour la Hollande, il faut que le secrétaire travaille jour et nuit à revisiter tous les livres de compte qui viennent de tous les comptoirs et à faire tirer copie de toutes les lettres. Car il faut qu'il soit fait trois copies de tout ce qui se passe dans les Indes, tant au fait du négoce comme en la justice, soit au civil, soit au criminel, et de ces trois copies, l'une est pour le comptoir particulier, l'autre

attribuées étaient nombreuses et considérables (1). La mort de l'un d'eux était aussi un grand événement et qui était accompagnée d'une pompe solennelle (2). A défaut d'autorité réelle et effective, les honneurs du moins ne manquaient pas aux Conseillers des Indes ni pendant leur vie ni après leur mort.

Au-dessous de ces grands dignitaires, constituant à proprement parler l'administration centrale des colonies hollandaises dans les Indes Orientales, venaient immédiatement les commis, répartis à raison d'un par comptoir dans les possessions de la Compagnie et assistés, dans les comptoirs importants, d'assistants et de sous-commis. C'était le poste le plus ancien et à dire vrai le poste essentiel. Dans son comptoir où il était seul maître, sauf peut-être à Batavia où se faisait toujours sentir l'action de l'autorité supérieure, le commis était le représentant, le fondé de pouvoir du gouverneur général et de la Compagnie ; il avait à ce titre des attributions multiples et variées ; il dirigeait le commerce, surveillait les indigènes, nouait et entretenait des relations avec les princes indigènes, et disposait à cet effet dans une large mesure des forces de terre et de mer qui se trouvaient à sa portée. En fait, surtout depuis les succès militaires de la Com-

pour le comptoir général de Batavia et la troisième pour la Compagnie. » Tavernier, *Les Hollandais en Asie*, VIII, p. 297.

(1) « Pour ce qui est des conseillers, quand ils marchent, aussi bien que dans leurs maisons, chacun a deux mousquetaires pour sa garde, et quand ils ont besoin de chevaux, il faut que l'écuyer du général leur amène ceux qu'ils demandent. Ils ont aussi leurs petites barques pour aller se promener en mer ou sur la rivière et sur les canaux où chacun a son jardin. » *Les six voyages de Tavernier*, II, III, XXI, pp. 508-509.

(2) « Le sieur Cant, un des conseillers des Indes, mourut, et il fut porté en terre avec grand honneur. Une compagnie d'infanterie marchait, et l'on portait un grand étendard où étaient les armes du défunt, bien que la première fois qu'il vint aux Indes il exerçât le plus vil office du vaisseau. Après on portait un bâton au bout duquel étaient attachés des éperons, quoique à dire la vérité, je ne crois pas qu'il ait jamais monté à cheval que pour s'aller promener hors de la ville. Un des capitaines portait son épée, un autre son casque, et son corps était porté par huit officiers de guerre. Le gendre du défunt suivait avec M. le Général, après lesquels marchaient MM. du Conseil, tant du port que de la ville, suivis de beaucoup de peuple. Les quatre coins du poêle dont la bière était couverte étaient portés par quatre capitaines. » Id., II, III, XXIV, pp. 535-536.

pagnie, le commis était avant tout un agent de commerce et sa compétence s'était à peu près limitée à cet ordre de faits. Dans les grandes villes même, particulièrement à Batavia, il s'en déchargeait sur le chef des marchands, et ne conservait pour lui-même que la surveillance et la direction de la vie économique du comptoir (1). Le major qui commandait la garnison du comptoir, l'avocat fiscal, agent du trésor public et surveillant des fonctionnaires de la Compagnie, et le chirurgien, étaient ses assesseurs naturels et exerçaient, sous ses ordres et conjointement avec lui, la surveillance des affaires de la loge (2). Le fiscal remplaçait le commis pour la visite des vaisseaux à leur arrivée à Batavia et prenait livraison des lettres destinées aux particuliers (3). Au dessous de ces hauts personnages se groupaient une foule de fonctionnaires de toute sorte, greffiers, écrivains, officiers des troupes, et tout à part, en raison de leurs fonctions

(1) « Nous fûmes encore trois jours avant que de faire voile (de Batavia). Le premier jour, le principal marchand du port qui tient registre de toutes les marchandises que l'on embarque, tant pour la Hollande que pour autres lieux, vint dans le vaisseau selon la coutume, pour faire lire le mémoire de tout ce qui avait été embarqué et le faire reconnaître tant au capitaine du vaisseau qu'aux marchands qui allaient avec lui, à qui il le fit signer. Ce mémoire fut mis dans le même coffre où l'on enferme tous les livres de compte et de tout ce qui s'est passé dans les comptoirs des Indes, tant concernant le négoce que pour ce qui regarde la justice civile et criminelle, et ensuite on scella le couvert sous lequel sont toutes les marchandises. » *Les six voyages de Tavernier*, II, III, XXVII, pp. 558-559.

(2) « Le second jour, le major, avec l'avocat fiscal et le maître-chirurgien vinrent aussi, selon la coutume, visiter tous ceux qui étaient dans le vaisseau pour s'en retourner en Hollande : le major pour voir s'il n'y avait point de soldats qui s'en allassent sans son congé, car il faut qu'ils aient chacun son passeport de lui ; l'avocat fiscal pour savoir s'il ne s'est point caché aussi quelqu'un des écrivains qui voulût se retirer avant que son temps fût fait ; le maître-chirurgien du port s'y trouve aussi pour voir si tous les malades qu'on renvoie ont un mal qui soit incurable dans le pays, parce qu'il y a des soldats qui pourraient avoir leur congé du major par le moyen de quelques amis, car le chirurgien est obligé par serment de n'en laisser aller aucun, à moins qu'il ne juge qu'il ne puisse jamais guérir qu'en repassant en Europe. Le major est tenu de donner le rôle de tous les soldats tant sains que malades à l'avocat fiscal qui les fait venir l'un après l'autre sur le vaisseau, et c'est là que les malades sont visités par le chirurgien. » *Les six voyages de Tavernier*, II, III, XXVII, pp. 558-559.

(3) De Constantin, *Voyage de Hagenaar*, t. IX, pp. 322-323.

spéciales, les pasteurs ou *dominés* chargés du service divin à bord des vaisseaux et dans les comptoirs, en même temps que de l'instruction des Hollandais et des indigènes. Sur ce point particulier, il ne paraît pas que la Compagnie ait eu la main très heureuse. Les plaintes des contemporains nous prouvent que le choix et la condition de ces fonctionnaires particuliers étaient assez négligés (1). En fait il semble bien que le souci de la religion tînt une très faible place dans l'esprit des Européens qui allaient à cette époque aux Indes orientales. « Je suis persuadé, dit de Constantin, que ce qui fait qu'il y a si peu de martyrs aux Indes, c'est qu'il y va peu de gens qui aient un grand zèle pour la religion (2). » La Compagnie sans doute faisait quelques conversions, et, en 1521, le vaisseau « Goede Vreede » amena en Zélande cinq fils de princes destinés à être instruits dans la foi chrétienne (3); mais, absorbée surtout par ses soucis de commerce, elle n'avait que peu de zèle pour l'amélio-

(1) Tavernier : *Les Hollandais en Asie*, IV, p. 260-263. Les mêmes plaintes nous reviennent bien plus tard sur le même sujet et d'Argensola s'en fait l'écho complaisant (*Conquête des Moluques*, III, XV, p. 351) : « La Compagnie se plaignait aussi en ce temps-là (outre la mauvaise récolte d'Amboine en 1663) du peu de zèle des Pasteurs et des maîtres d'école pour la conversion des idolâtres. Elle prétendait avoir fait de grosses dépenses dans cette vue, et n'avoir pas été secondée par ceux à qui elle avait commis un soin si important. Mais les zélateurs hollandais trouvaient que les dépenses que la Compagnie faisait à cet égard, quoique grandes, étaient trop petites par rapport à l'importance du sujet, tant au regard de la politique que de la bénédiction de Dieu qu'un si pieux et si nécessaire ouvrage devait attirer sur l'Etat et sur le commerce. Ils avouaient bien que ceux qui étaient envoyés dans cette moisson n'y travaillaient pas avec assez d'ardeur, mais ils croyaient que la médiocrité des gages et de la récompense était cause qu'il y en avait peu qui se présentassent pour faire de tels voyages où, bien loin d'être aussi heureux que les négociants et de pouvoir faire quelque réserve pour leurs familles, ils avaient beaucoup de peine à subsister et n'étaient pas assez soutenus du corps politique dans leurs fonctions. Ils disaient donc qu'il n'y avait presque que les ecclésiastiques qui n'étaient pas à leur aise en Hollande, et qui avaient peu de mérite, qui voulussent aller aux Indes, et que si l'on procurait quelque raisonnable avantage à ceux qu'on y voulait envoyer, il se trouverait beaucoup plus de sujets capables, qui entreprendraient ce grand ouvrage. »

(2) De Constantin : *Détail des cruautés à Formose*, t. X, pp. 381-382.

(3) De Constantin : Avertissement, p. 45.

ration morale des indigènes. Les employés avaient presque tous des esclaves et en usaient à leur discrétion (1). De l'instruction des indigènes, il était à peine question (2). Il y avait, en tous cas, dès cette époque, dans les possessions néerlandaises des Indes, un corps de fonctionnaires puissamment constitué, avançant sur place (3), et rattachés au pays lointain qu'ils allaient administrer au nom de la Compagnie par de nombreux avantages matériels : plusieurs allaient aux Indes avec leur famille comme Rechteren en 1628 (4) et Specx en 1629 (5). Enfin, leur temps de serviec accompli, ils avaient aux Indes ou en Hollande de nombreux et importants privilèges. « Ceux qui ont servi la Compagnie pendant sept ans comme les soldats et les gens de plume que l'on engage pour ce temps-là, ou qui ne l'ont servie que cinq, comme les matelots ; deux ans étant comptés tant aux uns qu'aux autres pour l'aller et le venir du voyage, mais leurs gages leur étant payés tant pour les sept ans que pour les cinq ; ceux, dis-je, qui ont achevé le temps de leur service, peuvent ou se rengager de nouveau pour le même temps, et avoir rehaussement de gages ; ou retourner en Hollande, ou demeurer à Batavia et s'y faire bourgeois ; et alors, n'étant plus tenus au service de la Compagnie, ils peuvent négocier en leur particulier. Ceux qui n'ont point d'héritage à espérer en leur pays natal, comme la plupart des soldats et des matelots, y demeurent d'ordinaire ; et pour les gens de plume qui sont pour le négoce, ils ne s'empressent pas aussi de s'en retourner, espérant de parvenir à être chefs de comptoirs, où, dans trois ou quatre ans, ils emplissent si bien leur bourse aux dépens de la Compagnie que, lorsqu'ils retournent en Hollande, ils n'ont plus faute de rien (6). »

(1) Tavernier, *Les Hollandais en Asie*, XVIII, pp. 355-356.

(2) « J'appris ce défaut de charité par plusieurs de leurs maîtres d'école et particulièrément d'un que je reconnus homme de bien et qui passa de Batavia en Hollande, l'an 1649, dans le vaisseau où j'étais. Il était fort indigné de la nonchalance des commis que la Compagnie tient aux Indes, à pourvoir aux moyens de bien instruire la jeunesse du pays, et il retournait en Hollande à dessein d'en aller faire ses plaintes aux Etats. » Id., id., IV, p. 258.

(3) De Constantin, *Voyage de Hagenaar*, t. IX, p. 419.

(4) De Constantin, *Voyage de Rechteren*, t. IX, p. 123.

(5) Id., *Voyage de van den Broek*, p. 578.

(6) Tavernier : *Les Hollandais en Asie*, XVIII, pp. 355-365.

On conçoit ce que devaient être, avec un tel corps de fonctionnaires, la politique et le gouvernement de la Compagnie d'octroi à Java et dans l'Archipel. Dureté, absolutisme et défiance excessive, ces trois mots résument toute la politique hollandaise. Sur la dureté des Hollandais, les témoignages sont unanimes. « C'est un mal, dit Tavernier, qui leur prend presque à tous, qu'aussitôt qu'ils ont passé le cap de Bonne-Espérance, et qu'ils commencent à respirer l'air de l'Asie, ils ne savent plus ce que c'est que d'être charitables (1). » Une telle dureté, passant dans les mœurs et dans les procédés de gouvernement, amenait naturellement l'absolutisme et l'arbitraire. On sait ce qu'était le gouverneur général et de quelle autorité sans limites il était revêtu : l'exercice en était livré à son bon plaisir et souvent dépassait les bornes de la justice ; tel fut l'enlèvement en bloc des habitants des îles du Prince, sous le gouverneur général Cornelis Van der Lijn qui résida à Batavia de 1645 à 1650 (2). L'absolutisme et l'arbitraire ne vont guère sans l'intrigue, et, à Batavia comme ailleurs, les femmes en étaient les principaux agents. Les premières vinrent à bord des vaisseaux de Pieter Both. « On fut surpris (à bord des « Provinces Unies », le 16 novembre 1610) de voir dans cette nouvelle flotte des femmes hollandaises, n'y en ayant point encore paru aux Indes. De trente-six qui s'étaient embarquées, il en était mort deux sur la route, et il était né aussi deux ou trois enfants (3). » Bientôt le nombre en avait augmenté, et leur crédit et leur influence s'étaient rapidement et considérablent accrus (4). Avec cela, un esprit général de défiance

(1) Tavernier, *Les Hollandais en Asie*, XX, p. 365.

(2) *Regeerings Almanak*, 1902, I, p. 560.

(3) De Constantin, *Voyage de Verhoeven*, t. VII, p. 138.

(4) Tavernier, *Les Hollandais en Asie*, VI, p. 274. « On n'amène guère à Batavia que des filles de la lie du peuple, et elles y sont bientôt mariées, ceux qui les prennent ne se souciant pas qu'elles leur apportent du bien et en ayant assez de celui qu'ils ont volé à la Compagnie. Dès qu'elles sont femmes, et surtout quand elles ont épousé un conseiller de la chambre, se voyant parées d'un collier de perles et de pendants d'oreilles en diamants (ce qui leur vient aussi bien que si on les avait attachées au col d'un cygne), et de plus étant servies par plusieurs esclaves de l'un et de l'autre sexe, elles croient être des princesses, et en deviennent si superbes et si insolentes qu'elles pensent alors que tout leur est permis et qu'elles en viennent enfin comme les hommes à la cruauté..... Elles savent, la plu-

et de minutie, caractérisant partout les gouvernements despotiques et trop peu anciens encore et trop peu solidement établis pour être assurés du lendemain. Tout navire venant aux Indes était astreint à une série de visites minutieuses. La première avait lieu aux îles du Prince : elle avait pour but de rendre plus aisée, une fois à Batavia et avant le débarquement, la répression des méfaits et des actes d'indiscipline commis pendant le voyage. Une enquête minutieuse fut faite sur les motifs d'arrivée de Tavernier à Batavia, et le gouverneur général tint à l'interroger lui-même. « Pour Monsieur le Général, il passa dans son cabinet où il me pria d'entrer avec lui. Après quelques discours de choses indifférentes, il me demanda pour quel sujet j'étais venu à Batavia. Je lui dis que j'y étais venu principalement pour voir une ville si renommée, et qu'ayant trouvé l'occasion de rendre service à la Compagnie par la prière que m'en avait faite le chef du Comptoir de Mingrela, cela m'avait fait entreprendre le voyage, comme il pouvait avoir vu par la lettre qu'il lui en avait écrite. Je lui fis récit en même temps, comme le commandeur de Mingrela m'en avait prié, de la découverte qu'avait faite une caravelle de Portugal que la tempête jeta à trente lieues du cap de Bonne-Espérance, comme j'en ai couché l'histoire au long dans la description de la ville de Goa. Le commandeur crut que le général pourrait envoyer de ce côté-là un petit vaisseau, et qu'en lui portant cette nouvelle, je rendrais service à la Compagnie, et ce fut aussi dans cette vue qu'il m'offrait passage sur le vaisseau qui était à la rade de Mingrela. Après que j'eus fait le récit de cette affaire au général, il m'en remercia assez froidement, comme d'une chose de peu d'importance, bien que j'aie su depuis qu'il a envoyé chercher cette baie, mais on ne l'a pu trouver. Après une demi-heure ou environ d'entretien, je le laissai dans son cabinet où entrèrent en même temps trois conseillers (1). » Le

part, si bien captiver la bienveillance de leurs maris que, venant ensuite à abuser de leur affection, elles les portent souvent à de grandes injustices, en appuyant de leur crédit de mauvaises causes, en accablant souvent l'innocent et pardonnant au coupable ; en un mot faisant du bien et du mal à qui il leur plaît. » « Leur autorité, dit le même auteur, en parlant du général et de sa femme, est grande, la femme gouvernant souvent le mari, et comme l'un et l'autre commandent là avec un pouvoir fort absolu, il n'est pas sûr de rien faire et de rien dire qui les puisse fâcher. »

(1) *Les six voyages de Tavernier*, II, III, XXI, pp. 507-508.

moindre déplacement, le moindre voyage d'un Européen était soumis à une surveillance rigoureuse : Tavernier n'obtint pas sans peine la permission nécessaire pour aller de Batavia à Bantam. « Il me fallut pour cela, dit-il, avoir la permission du général selon la coutume, et il me la refusa sur ce qu'il n'était pas bien avec le roi de Bantam. Mais deux heures après, le sieur Caron, qui était pour lors directeur général, m'envoya dire que je pouvais partir quand je voudrais pour mon voyage de Bantam et en toute sûreté (1). » Il en résultait que, dans cette capitale, où se rassemblaient les chefs suprêmes de l'Empire colonial hollandais aux Indes orientales, la vie était large et fastueuse, mais sans cordialité et sans expansion, sous un gouvernement qui, par nécessité politique, exerçait sur tous une surveillance active et de tous les instants. On dépensait beaucoup à Batavia sous le régime de la Compagnie d'octroi, et tous, employés comme simples marchands, recherchaient avidement toutes les occasions de fête et de débauches. Tout navire qui arrivait devait ainsi payer une sorte de bienvenue (2). Dans la ville même, le luxe et les excès dévoraient des sommes considérables : l'usage des réceptions et le prix du vin qu'on y buvait causaient des dépenses énormes (3), et les frais funéraires eux-mêmes atteignaient un

(1) *Les six voyages de Tavernier*, II, III, XXIII, p. 526.

(2) « Le matin du 1er juillet 1632, nous fûmes visités par une multitude d'officiers et de serviteurs de la Compagnie et des bourgeois de Batavia, tant que la galerie et la chambre ne les pouvaient contenir. Ils demandaient des lettres et des nouvelles du pays ; mais ils cherchaient encore plus à boire, la coutume étant qu'il fallait que la table fût couverte pendant tout le jour. Il y en avait qui buvaient avec excès, n'épargnant pas plus le vin que si c'eût été de l'eau. C'est là une très mauvaise et très dangereuse pratique qu'on a laissé s'établir. » De Constantin : *Voyage de Hagenaar*, t. IX, pp. 322-323.

(3) *Les six voyages de Tavernier*, II, III, XXI, p. 509 : « Pendant trois ou quatre jours, j'eus quantité de visites, ce qui ne me causa pas peu de dépenses, parce que la coutume veut que quand quelqu'un vous vient voir, vous lui présentiez du vin. Cent écus sortent en peu de temps de la bourse : car une pinte de vin à peu près de la mesure de Paris ne tient que quatre verres. Le vin d'Espagne, quand il est bon marché, coûte un écu à Batavia, le vin du Rhin et le vin de France en valent deux et il faut payer quarante sols pour la pinte de bière, ou d'Angleterre ou de Broncevimont. »

chiffre souvent très élevé (1). Le malheur est que cette haute société, qui, par un travers trop fréquent aujourd'hui encore dans les mondes coloniaux, gaspillait ainsi sa fortune à la poursuite de jouissances brutales et passagères, ne paraissait guère avoir grand souci du bien-être de la masse des habitants, ni même de l'agrément et de la gaieté de la ville. Tavernier nous fait une peinture lamentable de l'hôpital de Batavia, si utile cependant dans un pays où, faute de tous travaux d'assainissement, les Européens, d'ailleurs fatigués par un long voyage, subissaient cruellement les atteintes du climat tropical (2). De distractions,

(1) *Les six voyages de Tavernier*, II, III, XXVI, pp. 548-549.

(2) *Les Hollandais en Asie*, IV, pp. 263-268. « Pour ce qui est de la charité, les Hollandais des Indes n'en ont point, bien différents en cela des Hollandais de l'Europe. Néanmoins, pour faire voir qu'ils en ont, ils ont fait bâtir un hôpital, qui n'en a proprement que le nom, parce que la charité y est fort peu exercée. Aussi est-il gouverné par des gens qui ne font pas conscience de voler les pauvres, qui, pour être dans une riche maison, n'en sont pas pour cela plus soulagés. Elle a en effet de grands revenus et de plus le tiers de toutes les confiscations et la moitié de toutes les amendes. Tous les trois ans on change d'hospitalier, et celui qui a le plus d'amis a la charge... Il est du devoir de l'avocat-fiscal d'aller avec trois conseillers de la justice des bourgeois voir toutes les semaines une fois comme l'on traite les pauvres malades, et faire rendre compte à l'hospitalier. Mais ces Messieurs s'en acquittent fort légèrement... D'autre côté, la femme de l'avocat fiscal et celles des trois conseillers, avec quelques commères qu'elles amènent, vont trouver Madame l'hospitalière pour voir le linge qu'on sert aux pauvres malades, et cette visite est bientôt faite parce qu'on ne leur en donne guère..... Je reviens aux pauvres malades qui, dès le jour qu'ils sont entrés à l'hôpital, n'ont plus de gages de la Compagnie. Quand Dieu leur renvoie la santé, on leur refait leurs gages du jour qu'ils reprennent le travail. Au reste, ceux qui voient comme ils sont dans cet hôpital en ont compassion. C'est une bonne coutume entre les matelots et les soldats, qu'ils s'assistent volontiers l'un l'autre, jusque-là que celui qui est en santé, pour secourir son camarade qui est malade, demandera quelques mois de ses gages et que la Compagnie ne refuse pas... mais elle les donne en linge et vêtements qu'ils doivent revendre à perte ; quand un de ces soldats ou matelots vient à mourir, il laisse d'ordinaire son camarade héritier et il y en a quelquefois qui reviennent en Hollande avec une quantité de semblables testaments. Car la Compagnie fait compte que de cent hommes qu'elle envoie aux Indes, il n'en revient au plus que huit ou neuf ; tellement qu'il y a tel soldat ou matelot qui reçoit une bonne somme à son retour. Les étrangers qui voient cela, et qui ne savent pas comment vont les choses, imaginent que ces soldats ou matelots ont ga-

il n'y en avait point, ou peu s'en faut. « Comme je n'avais rien à faire alors, dit Tavernier, ces vingt jours me semblèrent bien longs; car à Batavia, l'on n'a guère d'autre divertissement que le jeu, et tout le gain va à boire, ce qui n'était pas mon fait. Le jour, à cause des grandes chaleurs, il ne faut pas parler d'aller à la promenade, ce ne peut être que sur le soir pour la faire à la fraîcheur; encore faut-il la faire bien courte, parce que dès que le soleil se couche, on ferme les portes, à moins que Monsieur le Général, ou Madame ou quelques conseillers des Indes ne soient hors de la ville dans leurs jardins (1). »

Du moins, au point de vue économique proprement dit, au point de vue du commerce qui était son but véritable et essentiel, la Compagnie, au temps où nous sommes arrivés, paraît florissante et puissante. Dès 1616, elle commerçait par Jaccatra avec le Roi de Mataram chez lequel elle trouvait les denrées nécessaires à l'alimentation de ses différents postes de l'Archipel (2). A Bantam, elle possédait le commerce presque entier du poivre et restait maîtresse du marché et des cours: en 1614-1615, dix sacs de 60 livres chacun se donnaient pour 15 réales et étaient vendus en Hollande 21 sous la livre ; un coup d'accaparement en 1623 fit monter le prix à 4.500.000 livres pour 19.000 balles (3). La principale difficulté résidait dans la diversité et la

gné cet argent dans leurs sept années de service ; mais ils se trompent fort ; car la plupart de ceux qui reviennent n'ont pas beaucoup de reste à prendre à leur retour, surtout ceux à qui les gages ont été confisqués pour la moindre faute. Pour ce qui est de ceux qui meurent sans tester, et sans avoir donné à personne ce qui leur est dû de leurs gages, on fait leur compte du jour qu'ils sont tombés malades, et ce compte s'envoie en Hollande au comptoir ou à la ville dont ils sont partis. Cela est écrit dans le livre des morts, et ce qui se trouve leur être dû de reste, la Compagnie le garde trois ans. Que si dans ces trois ans, il ne se présente aucun héritier pour demander cet argent, on le donne à l'hôpital de la ville, qui le garde encore trois autres années, après lesquelles, si personne ne le vient réclamer durant ce temps-là, il demeure aux pauvres. C'est une des choses les plus équitables que fasse la Compagnie, mais comme la chose est de peu d'importance, ces Messieurs se montrent gens de bien à peu de frais. »

(1) *Les six voyages de Tavernier*, II, III, XXIV, p. 535.

(2) De Constantin, *Forts de la Compagnie aux Indes Orientales en 1616*, t. VII, p. 276.

(3) Tavernier, *Les Hollandais en Asie*, XXII, pp. 349-350. — De Constantin, Avertissement, p. 47. — Id., *Voyage de van den Broek*, t. VII, p. 442.

faiblesse des monnaies d'argent altérées de 10 0/0 qui restaient des anciens princes du pays. La Compagnie, pour y remédier, fit battre aussi des monnaies d'argent à ses armes : elle n'aboutit qu'à attirer sur elle les rigueurs des Etats Généraux inquiets de cet exercice du droit de souveraineté et à se faire condamner à une forte amende (1). En pratique, tout se faisait par lettre de change, par *Rekeenning*, et, sauf pour affaire exceptionnelle intéressant l'Etat ou les affaires générales de la Compagnie, l'argent ne sortait guère de la colonie ; tout d'ailleurs entraînant des abus, les Rekeenningen elles-mêmes en vinrent à circuler, à se négocier, à se vendre à bas prix et souvent perdirent, dans toutes ces opérations, leur valeur première (2). Aux Indes Orientales du moins, la Compagnie avait fait preuve d'une initiative et d'une habileté remarquables. Bantam, le grand marché du poivre, était une sorte de port franc, et les navires des flottes de l'Archipel y pouvaient trafiquer sans payer aucun droit. « Un yacht ou des yachts qui sont pour demeurer en ce pays, ne sont pas tenus de payer en venant dans ce port ni quand ils en sortent, car on n'a rien demandé aux Anglais qui ont ici déchargé leur yacht, et qui l'ont rechargé et fait partir, et encore déchargé à son retour. Les marchandises qu'on vous apportera ici des autres endroits, et que vous ferez mettre dans vos magasins, ne doivent rien, ainsi que j'en ai été informé, soit que vous les chargiez pour la Hollande, ou pour quelque autre lieu que ce puisse être. Par cette raison, le poivre qui pourra venir sur le yacht doit être mis à part et dans un lieu séparé de celui que vous pourrez acheter, et vous en donnerez avis et connaissance à l'Ecrivain, car, comme le poivre qu'on achète ici n'est pas enregistré sur l'heure, mais seulement lorsqu'on l'embarque, on ne manquerait pas de faire aussi payer les droits de celui qui aurait été amené d'ailleurs, si vous n'usiez de cette précaution (3). » Au reste, le commerce était des plus variés : L'Hermite voulait faire installer à Johor ou à Achin des fabriques de poudre (4), et il était constant que les Hollandais vendaient des

(1) *Les six voyages de Tavernier*, II, III, XXIV, pp. 540-542.
(2) Id., id., II, III, XXVI, pp. 550-551-557.
(3) De Constantin, *Voyage de Wybrandt van Waarwijck*, t. IV, pp. 358-359.
(4) Id., Lettres de Jacques L'Hermite, *seconde lettre*, t. VI, pp. 314-315.

canons aux princes mahométans, ce dont s'indignait plus tard le bon Tavernier. « Est-il possible, s'écriait-il, que l'avarice de ces marchands les pousse à faire un négoce si détestable, que de vendre aux ennemis de la Chrétienté toutes sortes d'armes et de munitions de guerre dont ils se peuvent après servir pour la détruire ? Cela crie vengeance devant Dieu, c'est avec bonne raison que le Pape excommunie tous les ans à Rome tous les chrétiens qui, sous quelque prétexte que ce puisse être, n'auraient vendu aux infidèles qu'une livre de fer ou qu'une livre de plomb (1). » Un tel développement et une telle diversification du trafic rendaient naturelle et nécessaire l'extension des fonds de commerce, et les capitaux qui avaient pu suffire à la Compagnie au temps de ses premières expéditions devaient forcément s'accroître sous peine de ne plus représenter qu'une partie infime du stock de denrées en circulation ou sur le marché, ce qui aurait amené un avilissement des cours absolument funeste. « Il ne faut pas s'y abuser, dit de Constantin ; quand on en serait venu jusqu'au point d'exclure les Portugais, il ne serait pas possible que le fonds de la Compagnie suffît seulement pour la sixième partie de ce commerce. D'un autre côté, quand on pourrait recouvrer des fonds suffisants pour l'entreprendre, on se trouverait d'abord dans l'embarras de ne pouvoir consumer (*sic*) toutes les marchandises qu'on tirerait ni s'en défaire. Ainsi sans former de si grands projets, il vaut mieux s'en tenir où l'on en est. Nous pouvons tirer de ce pays-là, tous les ans, autant de marchandises que les fonds du comptoir le peuvent permettre, sans préjudicier aux autres affaires autant ou plus avantageuses, si pourtant il y en a qui le soient plus. Jusques à présent, nous n'avons point manqué de trouver des marchandises à vendre : nous avons plutôt manqué d'argent pour les acheter ; si bien qu'on ne saurait encore déterminer bien précisément quel fonds il faudrait avoir pour entreprendre tout ce commerce et ce qu'il y faudrait employer par an (2). »

Une ombre voile malheureusement et ternit l'éclat de ce magnifique essor économique, et si l'on doit, semble-t-il, admirer sans grande réserve l'ardeur infatigable et l'habileté commerciale

(1) Tavernier, *Les Hollandais en Asie*, VII, pp. 282-283.
(2) De Constantin, *Discussion*, t. IX, pp. 270-271.

de la Compagnie prise en bloc, il faut bien avouer qu'en particulier les commerçants et agents hollandais sont loin de mériter de pareils éloges. Leurs procédés de commerce sont flétris par Tavernier à plusieurs reprises, et son témoignage a bien quelque valeur, quoiqu'il avoue lui-même avoir contre eux la rancune de nombreuses injustices souffertes (1). Mais d'autres attestations de valeur plus considérable contribuent à nous faire voir sous un jour des moins favorables l'honnêteté et l'intégrité des fonctionnaires de la Compagnie d'octroi. Le vol et le pillage étaient communs, même entre vaisseaux hollandais (2). La fraude s'exerçait un peu partout, même au retour en Hollande, et les amiraux eux-mêmes y étaient assez portés (3). Sans doute des mesures sévères avaient été prises pour empêcher les agents de la Compagnie d'apporter des objets pour eux-mêmes sans payer les droits, et, le 31 décembre 1637, Hagenaar se vit confisquer par le fiscal de Bantam une bonne partie des marchandises qu'il se proposait d'emporter pour lui (4); mais le malheur est que du haut en bas sévissait le même mal et que plusieurs fois de forts hauts personnages, la femme du gouverneur général, le gouverneur général lui-même, prêtèrent plus ou moins les mains à de louches compromissions (5). Aussi les accusations étaient-elles fréquentes, atteignant parfois jusqu'aux plus hauts personnages qui répondaient aussitôt par une condamnation pour fait de calomnie. En réalité, la concussion était partout, dans tous les comptoirs et chez tous les agents, et la Compagnie faisait de ce fait des pertes énormes. Plus tard, un des commis directeurs de la Compagnie, J.-C. Syms, fut même condamné pour malversations et irrégularités commises par lui à son profit (6).

(1) Tavernier, *Les Hollandais en Asie*, III, V, I, pp. 241-243.

(2) De Constantin, *Voyage de Hagenaar*, t. IX, p. 321.

(3) De Constantin, *Voyage de Matelief*, t. VI, pp. 242-245.

(4) Id., *Voyage de Hagenaar*, t. IX, pp. 483-484.

(5) Episode de Can et de la femme du gouverneur général.

(6) *Verhael authenticq*, van t'gepasseerde inde O. I. C. tot Hoorn, met de bijgevoeghde examinatiën van de 17 heeren en die daer op gevolgde debatten met J.-C. Syms. Utrecht, 1671, in-4°.

Sententie... geewesen tot laste van J. Syms. Utrecht, 1673, in-4°.

Mais, sous ses différents aspects, correcte ou fautive, probe ou malhonnête, la conduite des agents de la Compagnie eut toujours le même caractère ; c'était encore à cette époque une politique de commerçants, non de conquérants ni de prosélytes, et souvent la passion du trafic étouffa chez eux toute visée d'un autre ordre. D'Argensola s'étend avec complaisance sur le préjudice causé à la Compagnie par l'amour du gain et l'oubli des conquêtes utiles. Maîtresse des côtes de Java et des îles voisines, la Compagnie n'était et ne pouvait être qu'une puissance commerciale, et ses procédés comme ses modes d'action en tiraient un caractère mercantile tout particulier. L'établissement de la nouvelle capitale, la fondation de Batavia, et la première guerre avec les princes javanais la mettaient pour la première fois en relations directes avec le monde indigène et l'obligeaient, sous peine d'une irrémédiable décadence, à la conquête des pays de l'intérieur de l'île.

CHAPITRE III

LA COMPAGNIE D'OCTROI HOLLANDAISE
CONQUÊTE DE L'INTÉRIEUR — LA MAINMISE HOLLANDAISE SUR LES SOURCES NATURELLES DE RICHESSE

Rien ne peut donner une idée plus exacte des principes et des caractères de la colonisation telle que l'entendait la Compagnie d'octroi que l'histoire de ces deux siècles qui virent à la fois son triomphe et sa chute. Pendant cette période si longue, et si remplie, la Compagnie atteint à son plus haut degré de force et de richesse ; ses succès commerciaux, les triomphes répétés de ses amiraux et de ses gouverneurs généraux lui donnent une puissance redoutable et l'indiscutable suprématie sur tout l'Archipel : partout ses agents commandent en maîtres ou négocient d'avantageux traités ; les dividendes distribués aux actionnaires augmentent en même temps que le capital et le chiffre total des affaires, et, preuve certaine de son succès, les compétitions de tout genre se produisent autour de ses domaines coloniaux. Dès 1615, des particuliers avaient songé à aller, pour leur propre compte, bénéficier à Java et dans les îles voisines des efforts faits et des résultats acquis, et, bien que leur tentative ait été infructueuse et brutalement arrêtée, elle n'en est pas moins un indice précieux du succès des premières tentatives et de la popularité qu'elles avaient donnée dans le public hollandais aux entreprises coloniales. Les Etats eux-mêmes avaient songé à supplanter la Compagnie, ou du moins à prendre leur part des bénéfices que donnait l'exploitation commerciale des pays lointains, et l'expédition de la flotte de Nassau, en 1623, n'avait été que le premier acte et la première manifestation de ce projet. Et pourtant,

malgré tout, cette puissante organisation issue de l'octroi de 1602 devait succomber, non seulement devant l'ambition des particuliers et des Etats, mais aussi devant des conditions nouvelles pour lesquelles elle n'avait pas été faite et auxquelles elle n'était que très imparfaitement préparée. Les événements de 1619 allaient rendre nécessaire une évolution, et, à cette évolution, la Compagnie n'avait pas jusqu'alors adapté ses ressources et ses moyens d'action. Sans doute ses directeurs déployèrent pendant cette longue période toutes les ressources de leur activité et de leur énergie ; sans doute ceux qu'ils envoyèrent à Java firent les plus persévérants et les plus louables efforts pour tirer de la situation tout le parti possible ; ces efforts, bien que couronnés de succès, absorbèrent et épuisèrent les forces de la Compagnie et furent mortels à sa prospérité commerciale et à son influence politique. Les dangers internationaux en Europe lui portèrent le dernier coup et achevèrent ce qu'avaient commencé les premières complications avec le sultan de Mataram.

De graves événements avaient en effet signalé, dans le monde indigène de Java, les premières années du XVIIe siècle, et les querelles intestines avaient profondément troublé les états musulmans que nous avons vus s'établir au centre des plaines de la grande île. La mort de Soeta Widjaja en avait été le signal. Le pouvoir dans l'empire de Mataram passa en 1638 aux mains du plus jeune frère du souverain défunt Raden Mas Rangsang, appelé aussi Praboe Pandita Tjakra Koesoeina et connu ensuite sous le nom de Sultan Agoeng (1). Ce fut le plus puissant souverain indigène de l'histoire de Java. Son empire disposait, en hommes et en richesses, de ressources immenses, et pouvait mettre sur pied des armées de 20.000 et même de 40.000 hommes (2). Le sultan lui-même semble avoir eu au suprême degré les qualités de l'homme d'Etat et du conquérant : la forte impulsion qu'il donna à l'empire de Mataram se continua long-

(1) Crawfurd (II, 326) n'admet pas cette substitution de pouvoir : dans son *History of Indian Archipelago,* il fait du sultan Ageng le fils aîné de Seda Krapjak et l'identifie ainsi avec le prince Martà Poera, que Raffles, de son côté, nous représente comme ayant été jugé à tous les points de vue incapable d'occuper le trône et d'assumer les soucis et les fatigues du gouvernement.

(2) De Jonge, IV (lettre de Coen).

temps et c'est vraiment à lui qu'il faut rapporter l'établissement de cette redoutable domination indigène, que les Hollandais eurent tant de peine à vaincre, et dont ils ne se débarrassèrent définitivement qu'au cours du XIXe siècle. Une puissance s'élevait ainsi avec laquelle les conquérants étrangers auraient de longues luttes à soutenir avant d'établir leur domination sur l'île, « un ennemi venait d'apparaître plus puissant que n'importe lequel de ceux qu'on avait été accoutumé à combattre, et destiné à revêtir sa postérité de tout ce qui pouvait avoir quelque semblant de souveraineté » (1).

Une telle politique ne pouvait manquer de troubler profondément l'état de choses existant et d'exciter mainte inquiétude et mainte convoitise. Les autres princes indigènes de Java, qu'elle menaçait dans leur autorité et dans leurs possessions territoriales, ne pouvaient voir qu'avec anxiété et terreur s'élever cette nouvelle domination de force irrésistible, et, en apparence du moins, de ressources inépuisables, qui ne pouvait s'établir que sur la ruine à peu près complète de leur propre autorité et de leurs propres espérances. En eux-mêmes, et eussent-ils pu par impossible faire quelque temps abstraction de leurs intérêts différents et de leurs querelles particulières, ils ne pouvaient trouver un moyen effectif de résister au danger commun. C'était en dehors qu'ils devaient chercher appui : l'incroyable destinée des peuples d'Asie, qui, à travers les siècles, s'est prolongée jusqu'à nos jours, allait appeler à la défense des princes indigènes ceux-là mêmes qui visaient à les absorber en les annihilant. L'occasion et les circonstances étaient favorables : un point d'appui naturel s'offrait aux Hollandais, seuls en état, depuis 1609, d'intervenir effectivement dans les affaires de l'Archipel. Aux Portugais affaiblis et décidément hors d'état de leur nuire, aux Espagnols confinés dans les Philippines, aux Anglais plus entravés que jamais dans les luttes intérieures de la métropole, succédait une nation jeune, audacieuse, au sol peu fortuné, rendue plus souple encore par l'absence d'antiques traditions nationales capables de contraindre son génie et de contrecarrer ses efforts, et encore

(1) « An ennemy, more powerful than any with whom he had been accustomed to contend, and destined to strip his posterity of all but the semblance of sovereignty, now appeared. » Raffles, op. cit., II, XI, p. 164.

unie sans querelles et sans divisions intestines dans la main de ses chefs, une compagnie déjà puissante et dont l'influence dominait sans conteste sur les côtes N. de l'île, à Bantam, à Jaccatra (1), à Soerabaja. Il ne fallait qu'un prétexte, une occasion, pour faire pénétrer l'action hollandaise dans l'intérieur de Java : les rivalités des souverains, leurs imprudentes demandes de secours contre le sultan de Mataram offraient un champ trop favorable à l'activité des Néerlandais pour que ceux-ci ne fussent pas aussitôt tentés d'en profiter.

Si peu d'accord entre eux, et si mal préparés à s'unir contre une invasion étrangère, les sultans javanais n'avaient pas, dans leurs propres états, la tranquillité et la sécurité nécessaires à une véritable indépendance, et les rivalités qui éclataient à tout moment entre les souverains se retrouvaient dans chaque état et se renouvelaient presque perpétuellement dans les compétitions acharnées qui s'exerçaient jusqu'au pied même du trône. La loi musulmane, qui rendait possible et admettait la polygamie, laissait en présence, à la mort du prince régnant, des compétiteurs souvent nombreux et dont les titres différaient souvent assez peu d'origine et de valeur. Le compagnonnage, en faveur chez ces adeptes de l'Islam, faisant de tout seigneur assez riche pour payer des soldats un chef puissant et redoutable, compliquait encore et envenimait les questions, et chaque changement de règne était l'occasion de querelles souvent sanglantes sous l'œil indifférent des Javanais et des Malais, trop exclusivement occupés les uns et les autres de leurs intérêts matériels pour se soucier bien fortement de ces affaires politiques, et au reste bien indifférents,

(1) Raffles, *History of Java*, II, XI, p. 164. — Il est peut-être téméraire d'affirmer, comme le fait Raffles (loc. cit.), que l'établissement des Hollandais à Jaccatra fut dû aux dissensions intestines de l'empire de Mataram (divisions and convulsions by whish the empire had been previously distracted). En fait, cette position maritime, reconnue dès 1595 par Houtman et ses compagnons, avait été, nous l'avons vu, depuis longtemps choisie comme un lieu de trafic par les marins des Pays-Bas, et le sultan du pays y avait trouvé une source trop certaine de profits pour avoir besoin d'autres mobiles et d'autres motifs. Il fallut la belle campagne de 1609 et la fondation de Batavia en 1619 pour faire des Hollandais une puissance capable de servir d'arbitre et d'auxiliaire précieux dans les luttes entre les princes indigènes.

nous le savons, à la nature de la domination à laquelle ils devaient obéir, pourvu qu'elle respectât leur liberté et qu'elle sauvegardât leur fortune. Ce fut là la porte par laquelle les gens de la Compagnie d'octroi surent pénétrer dans les affaires des princes indigènes, et, peu à peu devenir les véritables maîtres de tout l'intérieur. Avec une habileté et un sens politique que ne dépassèrent jamais ni Dupleix ni Clive, les gouverneurs généraux hollandais, dans la guerre entre les états comme dans les luttes qu'amenaient sans cesse les querelles de succession, surent apparaître et se faire passer comme les arbitres naturels, comme les auxiliaires précieux et toujours vainqueurs, dont l'appui résolvait sans discussion et toujours heureusement les questions les plus compliquées et en apparence les plus insolubles. La Compagnie, nous l'avons vu, n'était pas, du moins au moment où nous sommes arrivés, une grande puissance territoriale, et elle était par elle-même assez mal outillée pour la conquête proprement dite. Mais, telles qu'elles étaient, ses garnisons, ses postes, ses forces de terre, si réduites fussent-elles, n'en représentaient pas moins la seule puissance organisée, la seule armée régulière de l'île, et la supériorité indiscutable de l'armement hollandais assurait un triomphe certain au prince que la Compagnie soutiendrait dans ses prétentions. La politique sut admirablement tirer parti d'un aussi précieux appoint. Toujours prêts à agir, les agents de la Compagnie accordaient aussitôt leur alliance ou l'offraient à l'un des compétiteurs, mettant à son service leur flotte, leur armée, leurs immenses ressources et l'influence naturelle que la puissance déjà acquise leur donnait sur les autres princes indigènes. Dans la lutte qui s'engageait, la victoire le plus souvent appartenait à leur protégé, et, avec la victoire, le trône et la puissance; l'adversaire vaincu était dépouillé de son pouvoir et de son territoire et une concession de terres était immédiatement faite par le vainqueur à la Compagnie. Au fond, rien n'était plus naturel, rien ne fut aussi habilement exploité : les marins néerlandais profitèrent avant tous les autres d'une aussi sage politique, et la Compagnie d'Octroi sut ne pas oublier tout d'abord qu'elle était une puissance particulièrement maritime. Elle acheva, par le moyen de ces interventions la mainmise de sa domination sur les rivages de l'île, et les grands comptoirs de la côte N. devinrent des villes hollandaises et les centres de véritables états direc-

tement soumis au gouvernement des maîtres européens de Batavia. La conquête de l'intérieur de Java ne pouvait d'ailleurs être assurée qu'au prix d'une domination effective des côtes N. de l'île et d'un établissement solide et définitif dans les ports, qui, de Bantam à Soerabaja, en commandaient l'accès. Les relations souvent étroites qui unissaient de tout temps les souverains de Java à ceux des autres îles se faisaient par mer, par l'intermédiaire des Malais de la grande île : la Compagnie, en occupant les côtes, coupait ainsi les fils de la coalition possible, et, en isolant les souverains indigènes, préparait et rendait plus aisé leur asservissement dans l'avenir. Tout poussait donc, nous le voyons, les Hollandais à une action plus active et plus rapide à Java : tout les invitait à intervenir dans les affaires indigènes, et à asseoir sur de plus solides fondements leur domination déjà nettement amorcée sur l'île tout entière. Les affaires de 1618, le siège de 1619 ne furent que l'occasion de ces complications d'un nouveau genre, dont les querelles de tous les jours, l'établissement du Sultanat du Mataram et les dangers du dehors étaient les causes véritables et les perpétuels motifs.

Les affaires qui avaient occupé l'année 1619 avaient eu cette énorme importance de mettre pour la première fois en présence la Compagnie et le sultan, les forces de l'Occident et celles du plus puissant souverain indigène de Java. Quelles qu'eussent été les épreuves par lesquelles avaient passé les Hollandais, et bien qu'en apparence un acte de capitulation eût donné aux prétentions de Mataram une satisfaction nominale, en fait les commerçants des Pays-Bas restaient en possession de Batavia et y pouvaient accumuler à leur aise les fortifications et les troupes. Politiquement parlant, ce succès relatif des Hollandais devait revêtir aux yeux des indigènes une énorme importance et singulièrement accroître le respect et la crainte que leur inspirait la Compagnie. Une période d'acalmie et de paix s'ensuivit et le sultan en profita pour chercher du secours au dehors, et pour essayer d'obtenir l'appui des Portugais encore puissants dans leur antique forteresse de Malacca (1). De leur côté, les Hollandais, enhardis par les résultats acquis, avaient ravitaillé leurs

(1) Sur ces négociations et sur le soi-disant capitaine Mor qui les aurait conduites du côté portugais, voir Veth, *Java*, I, X, p. 362, et ibid., n. 2.

comptoirs de Grissee et de Soerabaja et imposé à l'Adipati de cette dernière ville, récemment soumise par les généraux de Mataram, un nouveau traité d'alliance en 1621. Aux yeux des Orientaux, l'activité et le mouvement sont un gage de force et la Compagnie devint bientôt pour les princes javanais l'alliée naturelle et obligée contre le sultan. Une première tentative fut faite en 1622, quand les gens du Tegal demandèrent contre lui l'alliance des maîtres de Batavia ; ceux-ci n'osèrent pas y répondre, la conquête ne semblait pas encore au gouverneur général et à son conseil une nécessité, ni encore moins un idéal immédiatement réalisable ; Coen se retrancha derrière le véritable intérêt de la Compagnie, qui était de laisser ses divers ennemis s'affaiblir, se déchirer et se consumer l'un l'autre, et, pour avoir l'air de faire quelque chose, il pressa la conclusion de la paix avec le sultan : les clauses convenues avec le Dr de Haan, envoyé du gouverneur général, établissaient un véritable partage d'influence : le sultan s'interdisait toute agression contre Bantam et contre Batavia et restait libre de ses mouvements dans tout l'E. de l'île.

Le malheur est que cette paix, pour avantageuse qu'elle pût être momentanément, ouvrait précisément la porte aux plus grandes difficultés et allait précipiter la lutte même qu'elle semblait devoir conjurer. En effet, l'E. de l'île, que le traité reconnaissait au sultan, ne lui était, somme toute, qu'en partie ouvert : Soerabaja, entre autres, était sous la dépendance plus ou moins étroite de la Compagnie, et les états de l'extrême E., naturellement défendus, étaient d'un accès difficile et d'une soumission des plus aléatoires. Aussi, lorsqu'en 1624, le Panembahan de Mataram voulut profiter de la liberté que lui laissait la paix conclue, se heurta-t-il aux Hollandais, et, tout d'abord, dans l'affaire de Madoera. La querelle était insolublè ; le sultan envahit les territoires de la Compagnie et devint peu à peu le maître presque unique et incontesté de Java. En 1627, Coen revint en qualité de gouverneur général, et se prépara sérieusement à la guerre.

De tous les royaumes de l'île, un seul avait encore échappé au puissant maître de Mataram, c'était Bantam, théâtre des premières tentatives coloniales des Hollandais, et, alors encore, source des plus grands profits commerciaux pour la Compagnie d'octroi. Son occupation par l'ennemi eût menacé puissamment

Batavia et toute la domination hollandaise dans l'Archipel, et déjà les troupes du sultan, dans les années 1625 et 1626, étaient arrivées jusqu'à ses frontières. De plus, les Anglais étaient redevenus les ennemis des Hollandais; le traité de juillet 1619 était lettre morte, et il y avait à craindre qu'abandonné à lui-même, le sultan de Bantam ne prêtât l'oreille à des intrigues des agents de la Compagnie britannique. Le récent traité avec Mataram avait mis Bantam dans la zone réservée à l'influence hollandaise et c'était là un allié tout indiqué sur lequel le gouverneur général pouvait s'appuyer sans paraître faire autre chose qu'exécuter fidèlement les clauses du traité. Aussi Coen, aussitôt arrivé, songea-t-il à s'unir avec le prince de Bantam et fit-il tous ses efforts pour terminer les difficultés que son prédécesseur avait eues avec ce souverain : une ambassade partit pour négocier la paix avec le Pangeran Ratoe du pays. Les négociations échouèrent; elles furent brusquement interrompues par l'invasion inopinée d'une troupe de Bantamois armés dans Batavia le 24 décembre 1627 (1), et n'eurent d'autre résultat que de réveiller les jalousies et les inquiétudes du sultan de Mataram. Coen avait à peine eu le temps de respirer et de donner à cet attentat la suite qu'il convenait, qu'il se trouva en présence de la guerre. Le sultan (2), inquiet des négociations en cours, et toujours soucieux d'établir son autorité sur les districts de l'O., avait décidé de frapper un grand coup. Le 13 avril 1628, un ambassadeur vint de sa part jeter l'ancre avec 27 prahoes dans la rade de Batavia : il demandait au gouverneur général d'envoyer une ambassade au sultan et de lui prêter secours contre Bantam. Le gouvernement hollandais ne pouvait s'engager sur ces deux points : en rupture

(1) Ce furent, on le sait, des Chinois qui mirent Coen en garde contre cette attaque. Ainsi se manifestait déjà, sous cette forme, la sourde hostilité qui devait passer plus tard à l'état aigu entre les émigrants de l'empire du milieu et les indigènes de Java. V. ci-dessus.

(2) Les historiens de Java, Veth notamment, sont assez incertains sur le nom à donner au souverain de Mataram et l'appellent souvent « de Soesoehoenan ». Bien que ce titre convienne, au fond, puisqu'il a, en javanais, le sens d'empereur, il nous semble qu'il vaut mieux en réserver l'usage pour une période ultérieure et éviter la confusion que pourrait produire son emploi. En fait le titre de Soesoehoenan n'est d'une utilisation courante qu'après la destruction de l'empire de Mataram et son partage entre les deux princes de Soerakarta et de Djokjakarta.

avec Bantam, il devait accepter aisément l'occasion de prendre ainsi une revanche éclatante et de pousser à bout l'exécution du traité avec Mataram ; mais les ambassades passées de Druyff, de Maseyk et de Vos avaient trop mal réussi pour qu'on songeât de sitôt à en renouveler l'expérience. Le 22 août de la même année l'armée de Bantam parut devant la capitale hollandaise, bloquant ainsi Batavia par terre et par mer. La ville n'avait fait que s'accroître depuis l'épreuve qui, dix ans auparavant, avait failli la ruiner à son origine (1). Le fort, avec ses quatre bastions, avait été reconstruit et encore fortifié ; il commandait l'entrée de la rivière et portait environ trente pièces de canon derrière ses remparts environnés de fossés ; une ligne de pieux, enfoncés dans la mer et dans le fleuve, en défendait les abords ; enfin un ensemble de canaux, naturels ou creusés depuis l'établissement des Hollandais, défendaient la loge elle-même et la protégeaient contre un enlèvement de vive force (2). Aussi les attaques du sultan furent-elles repoussées, et l'année 1629 commença-t-elle ainsi par un véritable triomphe pour la Compagnie. Mais là ne devait pas s'en tenir le prince indigène ; son orgueil blessé et son prestige amoindri voulaient une réparation ; ses vassaux et alliés, que l'amour du gain excitait, brûlaient de reprendre la guerre pour s'emparer des territoires et des richesses de la Compagnie. Le prince de Madoera, plus que les autres, poussait à la rupture et promettait au sultan de prendre Batavia. Aussi une coalition de presque tous les rois de Java se forma-t-elle en cette année 1629, et, au mois de septembre, une armée de 120.000 hommes commandée par le souverain de Mataram en personne vint assiéger la place (3). Le siège dura deux mois et fut, de part et d'autre,

(1) Veth, *Java*, I, X, p. 376, nous donne en ces termes la composition des forces de Mataram : « Den 22sten Augustus verschenen daar 59 goraps (nom javanais qui désigne une espèce de petits navires de guerre, ibid., note 1), bemand met 900 koppen, en geladen met 120 lasten rijst, 150 runderen en een grosten vorraad van audere levensmiddelen ten behoeve der stad. »

(2) Plan de Batavia en 1629, vignette insérée dans de Constantin : *Voyage de van den Broek*, t. VII, p. 578 (hors texte).

(3) « Le mataram ou empereur de l'île de Java, nous voyant en possession de cette place et que nous en levions les tributs, même sur les originaires du pays qui venaient pour y trafiquer avec nous, ainsi que sur toutes les autres nations, Chinois, Japonais, Siamois, insulaires de Sumatra, de

conduit avec une habileté remarquable et une indomptable énergie. Avec un art profond, les ennemis usaient surtout des attaques de nuit, dans lesquelles les Hollandais perdaient presque toute leur supériorité (1). Celle du 20 octobre fut la plus vive, elle dura jusqu'au matin du 21 ; après trois heures de lutte infructueuse, les Javanais allèrent assiéger la redoute de Maegdelin qui se trouvait à l'autre extrémité de la ville et n'avait, comme défenseurs, que 15 ou 16 hommes qui se défendirent jusqu'à l'arrivée d'un secours (2). Enfin, le soir du 1er novembre, les Javanais mirent le feu à leur camp, tuèrent 7 ou 800 hommes des leurs et se retirèrent.

Quoi qu'il faille retenir au fond des anecdotes et des historiettes nombreuses dont les historiens accompagnent le récit des événements de ce siège, un fait reste, c'est qu'une seconde épreuve, autrement redoutable que la première, venait de frapper Batavia, et que, cette fois encore, la place et avec elle la domination hollandaise en étaient heureusement sorties. Le sultan, pour sa part, sortait amoindri de cette guerre, et l'échec, bien plus éclatant que celui de 1619, qu'il venait de subir, affaiblissait puissamment son prestige aux yeux des autres princes indigènes. A son tour, il pouvait rechercher l'alliance de la Compagnie et désirer une paix qui lui permît d'asseoir définitivement sa domination dans le centre de Java. Une ambassade hollandaise vint

Succadana, etc., ce qui apportait de grands profits à la Compagnie et beaucoup de diminution aux revenus des villes voisines, avait entrepris de la ruiner. Pour cet effet, il avait sollicité tous les rois de Java, et avait formé cette nouvelle armée qui la tenait encore assiégée. » De Constantin, *Voyage de Rechteren*, t. IX, p. 135.

(1) C'est un fait assez universellement reconnu que les attaques de nuit ne laissent plus de place aux qualités plus ou moins manœuvrières des troupes en présence et rendent à peu près vaines les plus belles conceptions et les plus sages mesures devant le choc audacieux d'un ennemi résolu. Le hourrah d'Athis, en 1814, en est une preuve célèbre dans les guerres européennes.

(2) Nous ne ferons que rappeler à ce propos la curieuse anecdote dont Constantin se fait l'écho dans le récit de ce combat de la nuit du 20 au 21 octobre : les défenseurs de Maegdelin, serrés de près, auraient laissé venir les assiégeants jusqu'au pied du rempart, et leur auraient versé sur la tête toutes les ordures que le blocus avait empêché de porter hors du fort.

à lui avec de riches présents et la paix fut conclue aussitôt. Jaccatra et Bantam étaient soustraites, en droit comme en fait, à l'autorité du sultan, auquel on laissait le reste du pays, mais sans toutefois lui rendre la possession des côtes ni lui confirmer l'occupation des territoires qu'il avait envahis sur les terres de la Compagnie.

Il faut reconnaître qu'autant il avait été rude et âpre dans la guerre, autant le sultan Agoeng fut sage et fidèle dans l'observation de la paix qu'il avait signée. La fin de son règne montra sa sagesse d'administrateur, la tranquillité régna presque continuellement dans son vaste état, et le sultan mourut en paix à la fin de 1645, peu après le départ de Van Diémen et son remplacement par Cornelis van der Lijn (avril 1645) (1). « Les trente-trois années de règne du sultan Agoeng, dit Veth, sont, sans aucun doute, l'époque la plus remarquable de l'histoire moderne des Javanais, et ce que les indigènes se figurent sur l'éclat de cette époque n'a rien qui puisse surprendre, quand on se rapporte à ce qu'il a réussi à faire. La persistance de son souvenir nous fait penser à l'étonnante vénération qu'ont les Russes pour Ivan le Grand, bien qu'il semble qu'il y ait supériorité en faveur du héros slave (2). »

Cette première partie de la lutte inévitable entre la Compagnie d'octroi et les princes indigènes n'avait, somme toute, abouti à aucun résultat. Elle avait mis les adversaires en présence, les premiers coups avaient été portés, et, de part et d'autre, la rivalité avait été ardente et ardemment soutenue. En fin de compte, et si nous nous en tenons aux apparences, chacun était resté sur ses positions et à peu de chose près dans son état de puissance passée. Bantam était depuis longtemps sous l'influence et sous le protectorat de la Compagnie, et le traité de 1630, après celui de 1624, ne faisait que consacrer une situation évidente pour tous. La côte N. avait toujours été en somme sous la domination de la puissance navale capable de commander aux

(1) Sur la date de la mort du sultan Agoeng, que les auteurs placent en 1645 ou 1646, en raison du chevauchement sur ces deux années de l'armée javanaise, 1568, voir Veth, *Java*, I, X, p. 395, note I, d'après Crawfurd, Hageman, Van Goens et de Jonge, et Raffles, II, XI, p. 171.

(2) Veth, *Java*, I, X, pp. 395-396.

mers de l'Archipel, et Soerabaja était, nous le savons, un des premiers comptoirs hollandais à Java. Quant au sultan, il avait, au point de vue purement territorial, obtenu gain de cause, et, pour ainsi dire, consécration de la légitimité de ses prétentions. Il avait pu fonder sans opposition sérieuse, et, pour ainsi dire, d'accord avec la Compagnie, une puissance considérable au centre de l'île, et, des pentes du Gede au massif des monts Tengger, réunir sous son sceptre les tribus amassées dans les riches plaines des Preanger et du Kali Brantas : mieux qu'aucun autre, il peut être comparé au grand Ivan III ; il est « le grand rassembleur de terre javanaise », et son règne est, à vrai dire, le point culminant de l'histoire indigène. Mais après lui commence la décadence pour la civilisation et le gouvernement des états javanais, car, au fond, cette situation d'apparente égalité cachait un état de déséquilibre qui ne pouvait faire que s'accroître entre le sultan et la Compagnie hollandaise. Le sultan, en fait, avait dû reculer; il avait dû renoncer à son rêve de domination sur l'île entière, et son orgueilleuse réponse aux propositions de Vos avait reçu devant les murs de Batavia un éclatant démenti. Ainsi arrêté dans ses projets, il avait perdu, par cet échec même, une bonne partie de son ancien prestige, et les princes indigènes des Bovenlanden, de la côte N.-E., de l'E. et de Madoera s'étaient aussitôt tournés vers la puissance nouvelle qui venait ainsi de prouver sa force et ses énormes ressources. La Compagnie, elle, avait gagné en puissance réelle et en influence morale tout ce qu'avait perdu son rival et pouvait dès lors songer à agir directement dans l'intérieur et à entreprendre la conquête du pays. Déjà, en 1629, avant le siège, Coen avait songé à relier par une voie de communication permanente et sûre les postes et les territoires dont il avait la haute direction : une route partant de Batavia aboutissait à Tjilitjing, et rejoignait de là, sur les bords du Tji Taroem, aux environs de Krawang, celle qui, venant de Pekalongan, longeait la côte et aboutissait à Pamanoekan, au pied N. du massif du Tangkoeban Prahoe ; sans doute l'utilisation n'en était pas toujours certaine et maint accident pouvait venir l'interrompre. Mais c'était là, néanmoins, un précieux moyen d'action et un lien puissant pour l'union des territoires de la côte en un tout politique. Un événement d'une importance capitale venait d'ailleurs d'apporter à la Compagnie un précieux secours : en 1641,

les flottes néerlandaises s'étaient emparées de Malacca. Comme le dit Veth, cet événement ne fit pas moins que d'annihiler la puissance des Portugais dans l'Archipel (1); elle laissait les Hollandais maîtres de leurs mouvements, sans crainte d'une concurrence étrangère sérieuse, et libres de tourner tous leurs efforts contre les princes indigènes. Le gouverneur général Van Diemen exprimait sous son vrai jour la situation en écrivant aux directeurs : « Mataram doit maintenant devenir notre ami (2). » La paix avec le Portugal consacrait par une solution depuis longtemps inévitable la suite d'efforts et de tentatives que depuis cinquante ans les Hollandais avaient faits pour l'établissement de leur empire colonial. Quatre ans après, un autre acte diplomatique capital, en concluant la paix avec l'Espagne, donnait aux Provinces Unies entière liberté et sécurité presque complète dans leurs entreprises coloniales. A ce nouvel état de choses, la puissance hollandaise, alors dans toute sa force, gagnait un essor nouveau, et, de plus en plus, éclipsait, dans les mers d'Extrême-Orient, la domination espagnole, déjà si occupée et si ébranlée en Europe par la poursuite obstinée du rêve suranné de Philippe II. Le règne du grand sultan était donc bien la dernière phase critique par laquelle devaient passer les successeurs d'Houtman et de Matelief, et, s'il restait encore des difficultés à résoudre, des luttes à soutenir, de puissantes rivalités à abattre et des pays à conquérir, les principaux obstacles, du moins, étaient écartés et la voie était largement ouverte vers une prospérité et une puissance que la Compagnie allait réaliser par un siècle et demi d'efforts et d'habileté.

Rien ne pouvait mieux servir d'ailleurs la Compagnie d'octroi que les troubles et les difficultés de toute sorte qui s'ouvrirent en 1846 à la mort du sultan, et, au milieu des multiples conflits qu'amènent les ambitions des princes, on voit très nettement se former la polique coloniale hollandaise : des hommes d'Etat qui, depuis lors jusqu'à la fin du régime, se succédèrent au gouvernement général des Indes Orientales néerlandaises (3), aucun ne

(1) «... Waardoor, de Macht der Portugeezen in den Archipel zoo goedals vernietigd werd. » Veth, *Java*, I, X, 390.

(2) « Mataram moet een onze vriend worden » de Jonge, V, p. 247.

(3) Liste d'après le *Regeerings Almanak*, 1902, I, p. 560, des gouverneurs généraux de 1645 à 1801 :

faillit à sa tâche, aucun ne manqua de tirer parti, au mieux des intérêts nationaux, des circonstances favorables qui s'offraient à leur activité. Le sultan Agoeng avait eu pour successeur son second fils, qui prit, peu après son avènement, le titre d'Amangkoe Rat : ce prince, né d'une princesse de Chéribon, avait tous les caractères des Orientaux ; sa puissance n'était que de la cruauté, sa diplomatie n'était que de la perfidie ; « il est représenté comme le plus dur et le plus tyrannique des souverains de Java (1) ». La Compagnie ne pouvait voir d'un œil indifférent un prince aussi entreprenant et d'aussi rapides conquêtes. Mataram, allié sans doute depuis 1646, n'en était pas moins une puissance inquiétante et toujours redoutable. Sa position, au débouché de la trouée qui sépare le Merapi de l'Oengaran, en faisait une menace continuelle pour les villes de la côte N., et la route qui aboutissait à Tegal était aux mains du sultan un puissant moyen d'intervention en des pays soumis nominalement du moins jusque-là à l'autorité des maîtres de Batavia. Les villes de l'empire de Mataram, Karta, Solo, étaient riches et puissantes et les voyageurs du temps en font les plus magnifiques éloges. Du reste, les princes indigènes de Java restaient encore peu fidèles et n'avaient guère perdu l'habitude malgré tout de regarder bien plutôt vers Mataram que vers Batavia. Bantam même, bien que depuis longtemps plus ou moins entraîné de fait dans l'orbite de la Compagnie, n'était pas encore absolument sûr : après trois années de discussions, un traité nouveau intervint le 10 juil-

Cornelis van der Lijn .	1645-1650	Abraham Patras . . .	1735-1731
Carel Reiniersz . . .	1650-1653	Adriaan Walckenier .	1737-1743
Mr Joan Maetsuyker. .	1653-1678	Johannes Thedens . .	1741-1747
Rijklof van Goens . .	1678-1681	Gustaaf Willem baron van Imhoff	1743-1750
Cornelis Janszon Speelmann	1681-1684	Jacob Mossel	1750-1761
Johannes Camphuijs .	1684-1691	Petrus Albertus van der Parra	1761-1775
Willem van Outhoorn .	1691-1704	Jérémias van Riemsdijk	1775-1777
Joan van Hoorn . . .	1704-1709	Reinier de Klerk . . .	1777-1780
Abraham van Riebeeck.	1709-1713	Mr Willem Arnold Alting.	1780-1796
Christoffel van Swol .	1713-1718	Mr Pieter Gerardus van Overstraten	1796-1801
Hendrik Zwaardecroon.	1718-1725		
Mattheus de Haan . .	1725-1729		
Mr Diederik Durven . .	1729-1732		
Dirk van Cloon . . .	1732-1735		

(1) « Is represented as the most severe and tyrannical of Javan Sovereigns. » Raffles, *History of Java*, II, XI, p. 171.

let 1659 entre le sultan et la Compagnie, sur la base de concessions réciproques et de libres relations. Mais c'était mal connaître Abdul Fattâh que de croire qu'il pût jamais se résigner et réussir à observer fidèlement un tel traité. Lui aussi voulait dominer à Java, et ce que Mataram n'avait pu faire, il voulait que Bantam, puissance à la fois terrienne et maritime et de plus voisine immédiate des territoires de la Compagnie réussît à l'accomplir (1). Il se posa comme le défenseur et le champion de l'Islam, fit faire à ses fils le voyage de la Mecque et de Constantinople, et chercha de toutes parts des moyens de combattre avec succès la Compagnie d'Octroi ; il s'entoura d'agents commerciaux et politiques européens, particulièrement d'Anglais et de Français, fit venir des produits des fabriques d'Angleterre et des Pays-Bas, introduisit à sa cour et y fit suivre l'étiquette européenne et prit même des Hollandais à son service. Il fit tant que bientôt les difficultés commencèrent à devenir redoutables. Des querelles de palais, suscitées par les mécontents et les grands inquiets (2), nécessitèrent à plusieurs reprises (1678 et 1680) l'intervention et la médiation de la compagnie. Le traité signé le 25 novembre 1680 rétablit le statu quo et rendit à l'état de Bantam la rivière de Tangerang comme frontière orientale. Quinze mois plus tard, la bonne entente était de nouveau rompue ; cette fois Speelmann résolut d'en finir. Le 6 mars 1682, De Saint-Martin avec deux vaisseaux et des troupes arriva à Bantam ; le sultan fut battu et dut se soumettre. Le 22 août 1682, il rendit un édit par lequel il donnait à la Compagnie liberté absolue de commercer dans ses états et signait un traité d'alliance avec elle. Il mourut au mois de décembre de la même année. Les 17 et 28 avril 1684, cette longue période de querelles et de luttes prit fin et un traité définitif fut conclu. Il renouvelait les actes précédents en y ajoutant une indemnité de 600.000 rixdales à payer à la Compagnie, et stipulait, entre autres choses, que le contrat du 10 juillet 1659 devait être confirmé. Trois autres actes des 15 février

(1) Il avait pris le nom de Sultan Agoeng Tirtajasa sous lequel il est habituellement connu (Veth, *Java*, II, I, p. 11).

(2) Ces innovations et cet appel aux Européens pour la défense même de l'Islam ne pouvaient manquer d'indisposer les princes : l'héritier du trône, qui avait pris à son retour de la Mecque le nom de sultan Hadji, était naturellement à la tête des mécontents.

1686, 4 décembre 1687 et 3 mars 1691, complétèrent en le renouvelant et en l'expliquant l'instrument diplomatique qui fut, jusqu'à la fin du régime de la Compagnie, la charte coloniale du royaume de Bantam.

Ce n'était pourtant pas Amang Koe Rat, quelles que fussent son ambition et son habileté diplomatique, qui devait commencer véritablement contre la Compagnie ces guerres d'où allaient dépendre la puissance et l'existence même de l'empire de Mataram ; il fut assassiné en 1659 et eut pour successeur son favori Troena Djaja : c'est ce prince qui, le premier, entra en conflit direct avec la puissance néerlandaise. Il faut dire que la situation était pour lui des plus difficiles. Roi indigène, Troena Djaja, comme son prédécesseur, ne pouvait éprouver qu'une aversion mal dissimulée pour les Européens, et, d'autre part, son intérêt, dans les conjonctures présentes, lui commandait de ménager la Compagnie et à l'occasion de s'allier avec elle. Aussi, dès 1677, deux actes importants établirent entre les Hollandais et le roi indigène un état d'alliance tout en faveur des premiers. Par un contrat, en date du 28 février, le Soesoehoenan et les Hollandais devaient s'assister l'un l'autre contre les ennemis communs, à condition que les dépenses de la guerre seraient remboursées par la partie assistée. La juridiction hollandaise s'étendrait jusqu'à la rivière de Krawang, et les Javanais vivant à l'O. de la ligne tracée de cette rivière au rivage méridional seraient considérés comme étant en territoire hollandais. Les Hollandais auraient le droit d'exporter et d'importer toutes espèces de produits et de marchandises sans payer de droit et d'établir une factorerie à tout endroit qui leur paraîtrait convenable. Les Makasars, Malais et autres, qui n'avaient pas d'autorisation des Hollandais, ne pourraient commercer ou s'établir dans les états du Soesoehoenan. Dans un autre acte, d'octobre de la même année, le Soesoehoenan rappelait que son prédécesseur avait exprimé de vive voix l'intention de remettre aux Hollandais ses droits sur le royaume de Jaccatra, ou pays situé entre la rivière d'Oetoeng Java, celle de Krawang et les côtes N. et S., et confirmait cette décision. Enfin, le 15 janvier 1678, une charte définitive fut conclue entre les Hollandais et le Soesoehoenan. Ainsi pour la première fois d'une façon officielle depuis leur arrivée aux Indes Orientales, les Hollandais étaient reconnus comme une puissance territoriale à Java

et possédaient en droit une partie importante de l'île. En fait, les traités leur donnaient en pleine propriété toute la région O. de l'île jusqu'aux confins de l'empire de Mataram et les principaux ports de la côte septentrionale, Bantam et Batavia d'abord, puis Chéribon, Samarang, Djapara, Soerabaja. La conquête de l'intérieur était ainsi commencée et la Compagnie allait représenter une puissance considérable toute désignée aux princes indigènes pour soutenir et faire triompher leurs prétentions au trône. C'est bien là, comme dit Veth, le grand moment dans l'histoire de Java, et dans ces luttes, la puissance hollandaise avait pour elle cet immense avantage de n'être pas liée de façon absolue aux qualités et à l'énergie d'un homme, de se développer et de continuer son évolution de façon toujours normale, quels que fussent les personnages appelés à occuper la haute charge du gouverneur général. En présence des états javanais, ennemis les uns des autres et toujours incertains du lendemain, une telle supériorité était un gage assuré de victoire.

L'occasion ne devait pas se faire bien longtemps attendre pour les Hollandais de mettre à profit leurs forces et l'habileté diplomatique de leurs chefs. A peine la paix était-elle signée avec les souverains indigènes que de tous côtés surgissaient de nouvelles causes de conflit. Ni Mataram ni les autres n'avaient sincèrement renoncé à leurs anciens projets, et les questions toujours brûlantes en pays musulman de succession au trône allaient encore fournir à la Compagnie de nombreux et légitimes motifs d'intervention. Enfin, l'état de Soerapati, au S.-E. de l'île, commençait à devenir inquiétant et pouvait d'un jour à l'autre bouleverser une paix si péniblement acquise. Du moins, au N., la tranquillité était-elle à peu près parfaite, et, jusqu'aux montagnes de l'arête centrale, la Compagnie restait maîtresse assurée sans conteste. A Chéribon, sa domination était établie depuis longtemps. Par un contrat du 7 septembre 1680, elle avait mis la paix entre les membres de la famille royale et acquis un véritable droit d'intervention permanente. Un traité ou arrangement du 6 janvier 1681 confirmait, en les complétant, ces stipulations. En même temps, une foule d'autres princes secondaires acceptaient la suzeraineté de la Compagnie, et, après avoir été établis par elle, en recevaient des ordres et des instructions. C'était un faisceau de forces puissamment organisé et contre lequel devaient nécessaire-

ment échouer les tentatives et les attaques des souverains indigènes. Toutefois la simple ambition politique du souverain de Mataram ne suffit pas à troubler la paix, et, pendant près de vingt ans, les conventions antérieures paraissent avoir été exactement observées. Une série d'expéditions entreprises de 1691 à 1697 pour défendre le sultanat de Balambangan contre les attaques de l'état de Soerapati furent les seules opérations de cette période de l'histoire coloniale de Java. Un premier symptôme de rupture fut la question de la dette prévue aux traités de 1677 et 1678. Le Soesoehoenan ne se pressait pas de payer les sommes convenues, et, malgré tous ses efforts, la Compagnie n'en avait encore rien obtenu. Enfin, en 1697, le gouverneur général Van Oethoorn consentit à réduire la dette à 3000 kojans de riz, 1.200.000 rixdales pour l'entretien jusqu'en 1686 de la garnison de Kartasoera, et un reliquat de 165071 rixdales en paiement des frais des guerres. La première somme fut seule payée, et des négociations allaient être reprises pour l'acquittement du reste de la dette, quand s'ouvrit en 1703, à la mort du roi de Mataram, la première des grandes guerres de succession de Java et l'une des plus graves et des plus critiques péripéties de l'histoire de l'île.

Cette guerre la Compagnie la conduisit avec vigueur. Le 7 octobre 1702, un arrêt du conseil de Batavia désigna Michiel Ram comme gouverneur et commissaire de la côte E. de Java; en même temps, le conseil des Indes envoya de Batavia Herman de Wilde, avec 4 vaisseaux, 1833 Européens, 2016 hommes de troupes indigènes régulières et l'artillerie nécessaire. La campagne fut courte, et, le 11 septembre 1705, De Wilde entra sans combat à Karta Soera et intronisa le protégé de la Compagnie. Le nouveau souverain paya immédiatement le service rendu, et, le 5 octobre 1705, un traité fut signé qui confirmait les conventions précédentes et y ajoutait de nombreux et importants avantages pour les Hollandais (1). Cet acte diplomatique fut complété par deux autres arrangements : un accord en date du 11 octobre 1705 fut contracté par sa Hautesse avec Herman de Wilde : le souverain de Mataram promettait de payer la dépense d'équipement d'un détachement de 200 hommes de troupes hollandaises à

(1) Ce traité est reproduit intégralement dans De Jonge, VIII, p. 261.

Karta Soera « pour la protection et la sécurité de sa Hautesse, » dépense montant à 1300 dollars espagnols par mois; enfin, le 12 juillet 1706, un traité fut conclu pour déterminer les limites entre les territoires du Soesoehoenan et ceux des Hollandais.

Cette série de traités commençait, à dire vrai, la décadence de l'empire de Mataram, et, en fait plus encore qu'en droit, le sultan n'était plus qu'un vassal des Hollandais, qui pourraient à leur gré se servir de lui, ou, renouvelant l'heureuse expérience de 1705, intervenir dans les affaires intérieures de son état sans que les autres puissances européennes, écartées par l'article 13 du traité du 5 octobre, pussent légitimement intervenir. En attendant, ce fut une nouvelle guerre qui sortit de ces négociations. Le 4 août 1707, le sultan de Madoera, qui avait profité des troubles des années précédentes pour abandonner la cause hollandaise, mourut, et de Wilde profita de la circonstance pour régler d'une nouvelle façon les affaires de l'île : les Etats de l'O. furent divisés entre le fils et les deux petits-fils du prince défunt, le régent Madoerais de Pati fut chassé et tous les Madoerais furent contraints de sortir de Java avec défense d'y revenir jamais. Enfin la Compagnie signa en 1708 avec les princes indigènes une série de traités qui confirmèrent les succès passés (1), et, au commencement de 1709, une conférence de tous les princes et régents de Java et de Madoera, tenue à Karta Soera sous la présidence du commandeur Knol, montra la Compagnie d'Octroi comme la véritable maîtresse de l'île, présidente effective et réelle de la grande confédération dont se composait dès lors Java.

En fait, à l'époque où nous sommes arrivés, l'œuvre de la conquête était à peu près accomplie pour la Compagnie hollandaise. Elle possédait en toute propriété, par la force des armes et par les traités, toute la côte N. de l'île, de la rivière de Tangerang aux contreforts de l'Idjen, et, dans l'intérieur, le pays en arrière de Batavia, les Preanger et le grand pays de Soerapati. Bantam lui était ouvert sans conteste et reconnaissait en quelque sorte un protectorat; Madoera, divisée à dessein entre deux princes ennemis et surveillés de près par Soerabaja, était une proie toute désignée, et la mer, sillonnée en tous sens par les croisières hollandaises, était fermée depuis longtemps aux rivaux

(1) Voir les textes de ces traités (février-avril 1708), dans de Jonge, VIII.

européens. Une foule d'édits, de règlements, rendaient ces conquêtes plus solides et plus sûres, en en déterminant l'administration et l'exploitation au mieux des intérêts du commerce et de la domination politique des Hollandais. Pour que cette œuvre fût complète, un seul territoire manquait encore à la colonie et de tous les princes indigènes de Java, le sultan de Mataram restait seul indépendant et pouvait seul mettre une entrave à l'expansion européenne. Qu'il le voulût ou non personnellement, son passé, ses traditions, sa position même au centre de Java, au croisement des grandes routes qui, du N. au S. et d'O. en E., traversaient l'île, en faisaient un ennemi naturel pour la Compagnie, le principal et dernier obstacle à la réalisation du rêve colonial ébauché dès 1595. Il n'en fallait pas plus pour rendre la lutte inévitable et il apparaissait clairement que cette lutte ne prendrait fin que par la chute et la ruine de l'un des deux adversaires.

Au reste, si le gouverneur général et son conseil avaient pu garder quelques illusions, la politique du souverain de Mataram aurait assurément suffi à les dissiper. A peine installé sur le trône, Pakoe Boevana, au lendemain des conférences où s'étaient affirmées de façon aussi éclatante son alliance avec la Compagnie et sa dépendance envers elle, avait recommencé à intriguer, et, sans se déclarer ouvertement, favorisé et secrètement encouragé les résistances nées dans les territoires de l'Est récemment annexés. La Compagnie dut se contenter de faire des remontrances, de négocier, d'envoyer des ambassades comme celle de 1716, et courir au plus pressé, c'est-à-dire aux révoltes locales. Une série d'expéditions furent faites dans l'E., et Soerabaja révoltée fut soumise et son sultan déposé et remplacé, le 22 février 1719. Mais ce n'était là qu'un préambule, une sorte d'avant coureur de la guerre décisive, et l'empire de Mataram ainsi arrêté et isolé allait à son tour éprouver la puissance des armes hollandaises. Des querelles de succession rendirent de nouveau nécessaire l'intervention européenne et les Hollandais eurent à deux reprises à pénétrer dans Karta Soera. Un traité, conclu le 8 novembre 1733, fut la récompense des premiers efforts (1), et, comme précédemment, les autres princes indigènes allèrent aux

(1) De Jonge (IX, pp. 182-241) donne le texte complet de ce traité.

vainqueurs et signèrent avec la Compagnie de nouveaux traités d'alliance et de vassalité : Bantam en 1731 et 1738, Chéribon en 1733, conclurent des conventions de ce genre, et, vers 1740, une nouvelle période de paix sembla s'ouvrir encore une fois.

Ce ne devait pas être pour bien longtemps, et la lutte finale et décisive était imminente : trop de causes de discorde et de dissentiments la rendaient inévitable. La question chinoise, dès lors brûlante, et les massacres qui s'ensuivirent, ne firent que la précipiter, et en 1741, on dut se convaincre que la paix avec Mataram allait bientôt être rompue. En vertu de l'accord conclu le 11 octobre 1705, la Compagnie entretenait à Karta Soera une garnison de 200 hommes pour la protection du sultan, en réalité pour surveiller ce prince et l'attacher étroitement à la politique hollandaise. Ce fut cette garnison qui éprouva les premiers effets des intrigues du palais. Le 20 juillet une révolte éclata dans la ville et le commandant Van Velsen, enfermé dans le Kraton, dut capituler. La Compagnie était cette fois encore menacée dans sa domination et dans son existence ; le gouverneur général et le Conseil se préparèrent aussitôt à la guerre. Mataram fut envahi, les révoltés furent battus, et, le 20 décembre, les troupes de Steinmetz entraient à Karta Soera et remettaient sur son trône le sultan chassé par ses sujets. Le 11 novembre 1743, le gouverneur général van Imhoff signait un traité qui, en renouvelant les conventions précédentes, désignait le Tji Losari comme frontière entre Mataram et les états de la Compagnie, et fixait à 13.200 rixdalles la somme due par le sultan au gouvernement de Batavia. En même temps, les forces hollandaises annexaient les territoires boisés de Lasem et effectuaient définitivement la conquête de Madoera. Les agitateurs indigènes furent exilés, et, pour la première fois, le gouverneur général van Imhoff put accomplir, en 1744 et 1746, deux véritables voyages d'inspection à travers toute l'île. En vain, la révolte de Mas Saïd essaya-t-elle d'entraver ce mouvement d'expansion et d'organisation : elle n'aboutit qu'à prolonger quelques années encore le désordre et à amener la décadence irrémédiable du dernier état indigène de Java. Soerabaja et Bantam durent se soumettre de nouveau, et le Soesoehoenan, bien qu'il eût, aux premiers revers, abandonné la cause du Mas Saïd qu'il avait embrassée, dut signer le désastreux traité du 13 février 1755, le plus important peut-être de l'his-

toire de Java. Il abandonnait par là toute la moitié O. de son empire, prenait comme capitale la ville de Soerakarta et gardait le titre de Soesoehoenan. Mang Koe Boemi devenait sultan et résidait à Djocjakarta. Mas Saïd, battu et pourchassé, dut se soumettre ; il reçut le rang et le titre de Pangéran Adipati Mangkoe Nagara, avec une concession de terre de 4000 chachas d'étendue dans les districts de Kadwang Malesa et les montagnes du Sud. Ce traité achevait à vrai dire la conquête de l'île, et, en divisant ainsi entre deux souverains élevés et par conséquent rivaux et ennemis les riches plaines du centre, source de force et aussi de troubles dans Java, la diplomatie hollandaise, digne émule des combattants et des commerçants, rendait à l'avenir impossibles ces grandes révoltes et ces coalitions qui, inspirées et conduites de Karta Soera, avaient à plusieurs reprises mis la Compagnie d'octroi à deux doigts de sa perte. « Les meilleures provinces de l'île, écrit Raffles, avaient été dévastées..... et l'indépendance de l'empire finalement détruite. Les dépenses supportées par les Hollandais, du fait de la guerre, depuis l'année 1746 jusqu'à la paix, montaient à 4.286.006 fl. 12, 8, mais, comme résultat, ils avaient acquis et fait reconnaître leur souveraineté sur toute l'île et obtenu un contrôle effectif sur son administration future (1). » Pour reprendre l'idée de Veth, c'était l'application de la maxime politique « divide ut imperes (2) ». La puissante organisation de la Compagnie devait assurer le triomphe final, et l'histoire de ses transformations au cours des XVIIe et XVIIIe siècles explique ses étonnants succès, en même temps que sa disparition d'un pays qu'elle avait amené à la vie nationale hollandaise.

(1) Raffles, II, XI, p. 252.
(2) Veth, *Java*, II, IV, p. 193.

CHAPITRE IV

LA COMPAGNIE D'OCTROI HOLLANDAISE AUX XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES FIN DU RÉGIME DE LA COMPAGNIE

Quelles que fussent les causes qui devaient logiquement amener tôt ou tard la disparition de la Compagnie, au XVIIe et au XVIIIe siècle du moins, cette transformation essentielle ne s'était pas encore produite, et, l'exploitation commerciale restant le but poursuivi, la Compagnie d'Octroi répondait parfaitement aux besoins et aux nécessités de l'œuvre coloniale du moment (1). Un mot résume sa politique : c'est le régime du monopole, dans son sens le plus étroit et le plus rigoureux, tel qu'on l'entendait en fait partout à cette époque, chez les divers peuples d'Europe, ni plus ni moins que ne le pratiquaient les Anglais et les Français dans leurs colonies. A Java, la Compagnie hollandaise se considéra toujours comme l'unique commerçant, le seul acheteur des denrées du pays, le seul trafiquant autorisé de ces diverses denrées. Là était le mobile principal de sa conduite, l'objet constant de ses soucis et de ses efforts. Toutes les conventions, tous les traités et contrats conclus avec les souverains indigènes, témoignent de cette préoccupation et mettent au premier rang des conditions stipulées l'engagement formel de réserver à la Compagnie le droit exclusif au commerce et aux

(1) La bibliographie de cette question est des plus riches. Parmi les ouvrages généraux, les plus importants sont, avec le recueil de *Hogendorp, Huet* : Mémoire sur le commerce des Hollandais dans tous les états et empires du monde : *Lynden* : De commercio societatis Indiae orientalis ; auxquels il faut ajouter un certain nombre d'autres documents qu'on trouvera cités au cours de cette étude.

transactions de toute sorte (1). Les Hollandais, ou plus exactement les agents de la Compagnie d'Octroi, avaient la liberté de commerce absolue dans les états indigènes, et devaient en recevoir les produits au tarif ordinaire, en usage dans les bazars du pays, sauf quelques droits très faibles perçus en faveur des princes (2). Les étrangers étaient exclus de ce commerce, ou du moins astreints à l'observance de prescriptions rigoureuses, et, le plus souvent, au moins au paiement d'un impôt spécial exceptionnellement élevé. Leurs vaisseaux, la plupart du temps, devaient aller à Batavia chercher les denrées coloniales, ou du moins passer par ce port pour y subir l'inspection des fonctionnaires de la Compagnie et y obtenir le permis de trafic permettant d'échapper aux croisières hollandaises dont les captures étaient réputées de bonne prise par le texte des traités. En tout cas les vaisseaux étrangers qui touchaient un port ennemi ou appartenaient aux puissances alors en guerre avec la Hollande ou avec les princes contractants étaient considérés comme ennemis et devaient être capturés et détruits. Il va sans dire que de telles maximes, une application aussi rigoureuse des principes économiques de cette époque, devaient nécessairement entraîner après elles une série de mesures consécutives destinées à en faciliter et à en rendre possible l'application complète. Vivant à peu près exclusivement sur les revenus que lui procurait la vente en Europe des produits des régions tropicales, la Compagnie d'Octroi devait naturellement favoriser et pousser par tous les moyens la production de ces denrées, et le privilège commercial, acquis avec tant de peines et d'efforts, n'eût guère été qu'un vain mot si l'on avait pu craindre à bref délai la disparition ou tout au moins une diminution trop sensible de ces revenus naturels,

(1) « On rapporte à Batavia la récolte entière des épiceries et l'on charge chaque année sur les vaisseaux ce qui est nécessaire pour la consommation de l'Europe, *et l'on brûle le reste*. C'est ce commerce seul qui assure la richesse et même l'existence de la Compagnie des Indes hollandaises. Il la met en état de supporter les frais immenses auxquels elle est obligée et les déprédations de ses employés aussi fortes que ses dépenses mêmes. » *Voyage de Thunberg*, I, VIII, VII, p. 459, note du traducteur.

(2) Traité du 6 janvier 1681 avec les princes de Chéribon. — Contrat du 17 avril 1684 avec le sultan de Bantam. — Traité du 5 octobre 1705 avec Mataram (art. 6 et 8). — Traité de 1734 avec Mataram. — Voir De Jonge, VIII et IX.

que, sur la foi des conventions passées avec les princes, les vaisseaux de la Compagnie pouvaient se croire assurés de trouver aux ports de la grande île. De là une série de mesures, les unes d'ordre purement local et administratif, les autres plus particulièrement politiques et touchant aux plus graves questions du droit international, qu'on voit les Directeurs prendre pour assurer à leurs navires un fret suffisant, pour tirer un parti réel des avantages acquis, et éluder par avance les subtilités d'interprétation par lesquelles les souverains indigènes pourraient être tentés de tourner les stipulations des traités. Aux indemnités pécuniaires, généralement perçues en paiement de dépenses faites par la Compagnie pour soutenir les prétentions au trône du prince régnant ou pour réprimer des révoltes contre le pouvoir une fois établi, s'ajoute presque toujours comme complément la fourniture de denrées du pays, notamment de riz, la grande production des riches plaines centrales de l'île (1), et certains traités stipulent même que cette subvention en nature ne pourra être convertie en argent qu'en cas d'insuffisance notoire et dûment constatée des ressources de la culture (2). Ces denrées devaient d'ailleurs être livrées à Batavia, franches de tous frais de transport, à la charge du souverain indigène, sans qu'aucun tiers pût ainsi en jouir hors de la surveillance des autorités hollandaises (3). A cet ordre d'idées se rattachent aussi les conventions et les prescriptions qui réglaient la proportion et la nature des cultures, organisant les unes ici, interdisant là les autres, et créant ainsi, sous la haute direction et la surveillance des princes, des centres de production des diverses denrées. La Compagnie, à dire vrai, ne pouvait que trouver son avantage à un tel ordre de choses et à une semblable réglementation : mieux renseignée en fait que les souverains locaux sur la nature réelle et la valeur véritable des diverses régions de l'île, elle pouvait, en absolue connaissance de cause, fixer à chaque sol sa production, limiter les diverses parties de l'île aux cultures spéciales qui pouvaient leur convenir, et réagir ainsi efficacement contre les tentatives imprudentes d'agriculteurs mal renseignés et appelés

(1) Traités de 1705 et de 1734.
(2) Traités avec Chéribon et Bantam.
(3) Traités avec Mataram et Bantam.

par là même à un échec certain. Politiquement même, et au point de vue des intérêts de sa domination, inséparables alors de ses intérêts purement commerciaux, la Compagnie profitait éminemment de ces mesures en apparence quelque peu excessives, et son exemple, suivi avec quelques modifications de détail au cours du XIXe siècle, prouve bien que de telles mesures, hautement repoussées de nos jours par des économistes désintéressés sans doute, mais surtout purement théoriques, répondaient à un besoin réel, aux conditions mêmes de la colonisation hollandaise à Java. En limitant ainsi les diverses régions de l'île à certaines formes de cultures, en astreignant l'une à la production intense d'une denrée, en lui interdisant celle d'une autre, la Compagnie ne faisait pas que de créer des centres naturels de richesses et de s'assurer un trafic certain : elle complétait encore l'œuvre de sa politique ; elle tirait le meilleur parti non seulement de ses triomphes passés mais aussi de la configuration même de l'île, assemblage bizarre de régions différentes de sol et de climat, où l'union des hommes sous un même sceptre avait toujours été aussi impossible que l'identification géographique entre l'Ouest et l'Est, entre les régions côtières et les pays du centre, entre la montagne et la plaine. Elle isolait les souverains, leur rendait l'existence matérielle impossible, en particularisant à l'excès les sources de leurs revenus, et les obligeait à aller chercher au dehors les denrées nécessaires qui manquaient à leurs pays ; mettant d'autre part une irrésistible opposition à toute espèce d'alliance entre princes indigènes, ramenant et drainant pour ainsi dire à Batavia tous les produits de l'île, elle se trouvait ainsi l'intermédiaire naturelle entre les pays de nature et de productions différentes, la véritable maîtresse de la vie matérielle, la « grande vivrière » de l'île, appuyant ainsi son pouvoir politique sur une situation économique éminente et privilégiée. De là les prescriptions rigoureuses, que nous trouvons çà et là dans les différents traités conclus au cours des XVIIe et XVIIIe siècles. Obligés presque toujours à fournir d'énormes quantités d'une denrée fixée, les souverains étaient, par là même, contraints d'encourager une culture à l'exclusion des autres. Quand leur intérêt semblait le demander, les Hollandais intervenaient plus directement, et, soit par encouragement, soit de force, contraignaient les souverains à régler leur production au mieux des besoins de leurs transactions

commerciales. Ils promirent, en 1734, d'encourager la culture du poivre dans les états de Mataram par une importante subvention (cinq rixdales par picul), mais le prince dut en revanche s'engager à faire détruire, dans un délai de six mois, tous les plants de caféier de son empire, à l'exception de ceux que posséderaient les régents pour leur plaisir personnel, mais sans qu'en aucun cas cette culture pût fournir matière à trafic ou à un commerce d'aucune sorte (1). Et ce fait n'est pas isolé: au plus beau temps de la Compagnie on le voit fréquemment se reproduire, et maintes fois les Hollandais transformèrent aussi radicalement la production d'une région, soit à Java, soit dans les îles voisines. On ne pouvait agir de façon plus brutale et plus absolue sur les ressources naturelles d'un pays, et l'intérêt de la Compagnie avant l'intérêt public autorisait des actes du plus criant arbitraire.

On est beaucoup plus à l'aise pour examiner l'un au moins des résultats de ces mesures rigoureuses, et les améliorations apportées au port de Batavia, par où devait se faire la presque totalité des transactions commerciales, reste du moins comme des marques indiscutables de l'heureuse influence exercée sur Java par le régime de la Compagnie d'Octroi. Nous avons déjà eu l'occasion de signaler les éloges faits par des navigateurs de ce lieu de relâche. Au XVIIIe siècle, les appréciations sont aussi flatteuses (2). « La rade de Batavia, dit Thunberg, est spacieuse et avec fond vaseux ; elle n'est pas très profonde, et elle se comble chaque jour, ainsi que les rivages de la mer. Les bâtiments ne mouillent pas loin de la ville et y pénètrent même à pleines voiles en remontant la rivière (3). » « C'est avec raison, dit Stavorinus, que la rade de Batavia est regardée comme une des meilleures rades du monde connu, tant à cause de son excellent ancrage sur un fond d'argile molle, qu'à cause de la quantité de vaisseaux qui peuvent y mouiller en sûreté. Quoique cette rade soit exposée aux vents du N.-O., E.-N.-E. et E., on y est cependant aussi sûr et aussi tranquille que dans une baie fermée, à cause du grand nombre d'îles qui mettent de ce côté-là les vaisseaux à l'abri en rompant l'effort des vagues ; aussi n'a-t-on pas besoin d'y affour-

(1) Traité de 1734, dans Raffles : *History of Java*, II, XI, pp. 226-228.
(2) *1er voyage de Cook*, IV, XI, 1770. Cook.
(3) *Voyage de Thunberg*, I, VIII, I, p. 384.

cher. Il y a, d'ailleurs, peu de courant, lequel cependant est plus fort en dehors des îles (1). » Ces îles étaient en partie utilisées et mises à profit par la Compagnie pour la surveillance de la rade et l'installation des services accessoires : Onrust, la mieux aménagée, comprenait des chantiers et des magasins et présentait des jetées et des fortifications, Kuyper était également occupée par des chantiers dont les ouvriers rentraient chaque soir à Onrust ; Purmerend enfin, la plus grande des trois, était presque entièrement couverte de bois au milieu desquels s'élevait un hôpital de lépreux (2). Le port proprement dit, déjà bien aménagé et prospère en 1629, s'était amélioré et la Compagnie n'avait épargné ni la peine ni l'argent pour le rendre digne des hautes destinées auxquelles on le jugeait appelé (3). Aussi ce port était-il, dès le XVIIIe siècle, un point de relâche important pour tous les navires qui trafiquaient dans les mers d'Extrême-Orient. Batavia était également, dès ce temps, une ville de commerce intérieur considérable ; deux marchés s'y tenaient chaque semaine au dire de Cook, l'un le lundi (Passar Sineen), l'autre le samedi (Passar Tanabank), et les Chinois de Passar Pissang tenaient constamment étal ouvert de fruits et de comestibles (4). Le prix de la vie y était d'ailleurs, semble-t-il, assez élevé et des taxes nombreuses et importantes, affectées à l'entretien des canaux et des monuments, y étaient perçues (5). Ainsi s'était peu à peu développée, à l'abri d'une politique commerciale à la fois active et systématique, cette ville dont les origines avaient été si humbles, et qui, de plus en plus, semblait destinée à devenir l'une des principales places de commerce de l'Extrême-Orient.

On conçoit qu'un tel système d'exploitation, qu'une telle politique coloniale devait être avant tout empreinte du plus absolu et

(1) *1er voyage de Stavorinus*. Observations sur l'île de Java, I, pp. 169-170

(2) Id., id., VI, pp. 268-271.

(3) Id., id., III, pp. 199-200.

(4) *1er voyage de Cook*, IV, XI, 1770. Cook.

(5) « La taxe sur les maisons est d'un demi-mois de loyer par an. Cette taxe est employée au nettoiement des canaux, à l'entretien de la maison de ville et des autres édifices publics. On ne prend point les maisons à l'année, mais au mois. Une bonne maison, bien située, est louée vingt à vingt-cinq rixdalers par mois. Les églises sont entretenues du produit d'une taxe sur les enterrements. » *1er voyage de Stavorinus*. Observations sur l'île de Java, III, pp. 207-208.

du plus complet exclusivisme. Le monopole, chez tous ceux qui prétendent l'ériger en système, a comme conséquence logique et nécessaire l'exclusion des étrangers et ne saurait s'accommoder d'un libre échange aussi atténué qu'on peut se l'imaginer. En fait, la Compagnie d'octroi, qui faisait promettre aux princes indigènes de ne vendre qu'à elle seule les produits de leurs terres, comme nous le montrent surabondamment les traités conclus, ne pouvait guère compter sur ces alliés fortuits et récents pour assurer de façon inviolable l'exécution des conventions et le respect des contrats. D'autres puissances maritimes étaient assez fortes et leurs navigateurs assez audacieux pour entrer à leur tour en relations avec ces princes, et, par de nouvelles conventions, détruire d'un seul coup tout l'effet des luttes et des traités passés. La Compagnie, du moins, jouissait en cette occurrence d'une situation privilégiée : elle seule avait, surtout depuis la prise de Malacca, des lieux de relâche et des places de commerce. L'essentiel était d'en interdire ou du moins d'en restreindre l'accès aux marins étrangers, d'entraver leur route, de les surveiller, de leur rendre en un mot le séjour aussi pénible que possible, et, par là, d'empêcher ou du moins de retarder leur intervention menaçante dans les affaires économiques de l'île. Avec les souverains indigènes, la tâche était assez simple, mais en même temps aussi le résultat assez aléatoire : il était aisé de deviner que les stipulations des traités n'avaient qu'une valeur toute relative, et que la Compagnie, pour être assurée du complet exercice de son monopole, ne devait guère compter que sur elle-même. De là les mesures vraiment draconiennes, les rigueurs et les moyens arbitraires mis en œuvre pour interdire autant que possible aux étrangers l'accès des mers de l'Archipel. Bougainville nous apprend que les capitaines ou agents de la Compagnie ne devaient montrer à aucun navigateur ou commerçant d'une autre nation les cartes ou documents, journaux de marche ou autres dont ils étaient détenteurs, et cela sous peine du fouet. De plus, les directeurs et leurs représentants aux Indes faisaient tout leur possible pour dissuader les étrangers de voyager dans ces mers, et exagéraient même à dessein les risques et les périls de la navigation en ces parages (1). En fait, les cartes alors con-

(1) *2e voyage de Stavorinus*, I, VI, pp. 119-120, note.

nues (1) étaient mauvaises, et, eussent-elles été soigneusement corrigées par les marins hollandais, les étrangers, nous l'avons dit, ne pouvaient que très difficilement profiter de ces améliorations et de ces rectifications. Aussi la navigation était-elle, pour eux surtout, dangereuse dans une mer aussi encombrée d'îles et de récifs, et où les courants ne laissaient pas que d'être parfois redoutables. Bougainville et Stavorinus s'accordent à reconnaître que, dans tout l'Archipel, surtout au N. de Java en allant aux Moluques, la route était difficile et que, somme toute, la Compagnie ne faisait, dans ses relations, que grossir pour les besoins de sa cause les périls très réels de la navigation. Mais, bien plus encore peut-être que les dangers de mer, les vexations et les tracasseries dont la Compagnie poursuivait tous ceux qui n'étaient pas des siens, contribuaient à lui réserver l'usage exclusif des richesses de Java. Le détroit de la Sonde était de sa part l'objet d'une surveillance rigoureuse, et, si elle n'en interdisait pas l'accès, du moins exigeait-elle que sa suprématie fût reconnue, au moins dans la forme, sur cette porte naturelle de ses possessions tropicales (2). Les véritables difficultés, pour les marins étrangers à la Compagnie, commençaient à leur arrivée dans les ports de Java, à Batavia, notamment, le plus recherché comme aussi le plus surveillé (3). Une surveillance rigoureuse était exercée sur les vaisseaux étrangers, et leur accès comme leur séjour était soumis aux plus nombreuses et aux plus strictes formalités. Carteret, arrivé à Batavia avec son vaisseau le « Shallow », assez sérieusement avarié, ne put obtenir du gouverneur général Van der Parra l'autorisation de le faire radouber; il fallut que le Conseil des Indes consulté se prononçât favorablement pour le diriger sur le chantier d'Onrust (4). Cook subit une surveillance encore plus rigoureuse. « Le contrôleur, dit-il, enregistra le nom du vaisseau et du commandant afin d'en envoyer la note au gouverneur et au Conseil des Indes. Nous remarquâmes que plusieurs bâtiments et en particulier des Portugais y avaient inséré les mêmes détails qu'on nous demandait. M. Hicks pourtant,

(1) Voir appendice.
(2) *1er voyage de Stavorinus.* Observations sur l'île de Java, I, pp. 167-168.
(3) Id., id., I, pp. 169-170.
(4) *1er voyage de Cook*, I, XI, 1768. Carteret.

après avoir écrit le nom du vaisseau, se contenta d'ajouter « d'Europe ». Le Hollandais s'en aperçut, mais il dit qu'il était satisfait de ce que nous voudrions lui communiquer, *puisqu'il ne nous interrogeait que pour donner de nos nouvelles à quelques navigateurs qui pourraient s'en informer dans la suite par intérêt.* » Quelques jours après, le contrôleur revint à la charge et présenta un questionnaire en trois langues (anglais, hollandais et français), portant sur les neuf points suivants : 1° nation et nom du vaisseau ; 2° origine ; 3° dernière escale ; 4° destination ; 5° vaisseaux hollandais trouvés dans le dernier port ; 6° ont-ils en tout ou en partie accompagné ? 7° particularités du voyage ; 8° vaisseaux rencontrés en mer ou dans le détroit de la Sonde ; 9° incidents de navigation dignes d'être remarqués, avec, comme suscription : au château de Batavia, par ordre du gouverneur général et des conseillers de l'Inde, J. Brander Bugl, secrétaire. Cook, il est vrai, ne répondit qu'à la première et à la quatrième question ; suffisamment renseigné, et satisfait de cette soumission même partielle à la surveillance de la Compagnie, l'officier hollandais déclara le reste sans conséquence (1).

C'était donc l'exercice le plus absolu et le plus exclusif du monopole commercial, et des règlements sévères en punissaient rigoureusement la moindre violation. « La Compagnie hollandaise des Indes, dit Thunberg, s'est emparée du commerce extérieur de l'île de Java, et elle y exerce à peu près le même monopole qu'à Ceylan, particulièrement sur les épices ; en effet, cet article seul lui produit des revenus incalculables et son industrieuse activité sait en tirer tout le parti possible. Qui que ce soit, officiers des vaisseaux ou employés de la Compagnie, personne n'a la per-

(1) *1er voyage de Cook*, IV, X, 1770. Cook. — L'usage de ce questionnaire, selon Cook, était alors récent. En tout cas, la surveillance, et, pour tout dire en un mot, la défiance à l'égard des étrangers était générale dans les possessions hollandaises ; Bougainville en fit lui-même l'expérience aux Moluques Des soldats hollandais lui rappelèrent que l'entrée n'en était permise qu'aux seuls vaisseaux de la Compagnie hollandaise. Bougainville ayant déclaré que le besoin seul l'amenait dans ces eaux, le résident de Boeroe lui communiqua un ordre signé du gouverneur d'Amboine dont il dépendait directement, par lequel il lui était expressément défendu de recevoir dans son port aucun vaisseau étranger. Il exigea une déclaration écrite de nécessité avant de l'admettre et de lui procurer des secours (Bougainville, *Voyage autour du monde*).

mission de faire ce commerce. Il n'y a point de grâce pour les contrebandiers pris avec des épices; leur arrêt de mort est tout prononcé (1). » Presque à la même époque, une ordonnance de commerce, rendue en 1767, déterminait et précisait les règles de ce monopole.

Il était inévitable toutefois qu'une aussi rigoureuse réglementation subît quelques échecs dans la pratique, et la sévérité des sanctions indiquerait peut-être suffisamment à elle seule à quelles redoutables difficultés se heurtait son application. En fait, sauf peut-être dans les premiers temps de sa domination et à l'époque de ses grands triomphes militaires, la Compagnie d'octroi ne réussit jamais à fermer complètement aux étrangers l'entrée des ports de Java, ni l'accès des richesses de l'île. Cook, lors de son séjour à Batavia, en 1770, vit sur rade deux vaisseaux anglais, le « Comte d'Elgin » et le « Phoenix », et Tunberg y trouva, le 11 juillet 1777, le « Stockholm Sloot » de la Compagnie des Indes suédoises qui, allant en Chine, avait relâché là pour y faire de l'eau (2). La rivalité commerciale des états d'Europe pesait de tout son poids sur un tel monopole, et les grandes puissances maritimes, la Grande-Bretagne notamment, arrivaient assez aisément à en transgresser les rigoureuses prescriptions, en dépit des mesures passagères que pouvait prendre la Compagnie hollandaise (3). Là était précisément le problème difficile et à vrai dire insoluble : un aussi entier exclusivisme, s'il pouvait quelque temps se maintenir en apparence, à coup d'ordonnances et de décisions, était en fait en contradiction avec la nature intime et l'origine même de la Société, et devait tôt ou tard succomber. Issue dès ses débuts de la coopération des énergies individuelles, qu'elle avait groupées en un faisceau compact et dirigées toutes vers l'unique but de l'exploitation commerciale des pays lointains, la Compagnie, même investie par l'octroi de 1602 d'une sorte de caractère d'institution d'Etat, n'en était pas moins restée avant tout et presque uniquement une association de commerce,

(1) *Voyage de Thunberg*, I, VIII, VII, pp. 459-460

(2) *1er voyage de Cook*, IV, X, 1770. Cook. — *Voyage de Thunberg*, II, X, II, p. 388.

(3) *1er voyage de Stavorinus*, Observations sur l'île de Java, VI, pp. 260-261.

n'existant et n'ayant une personnalité que grâce à une multitude d'efforts isolés, de contributions individuelles, dont rien ne pouvait, en droit comme en fait, limiter le nombre ou restreindre l'activité. Son succès même avait éveillé les convoitises et excité en Hollande et au dehors un prodigieux désir de prendre sa part des revenus que donnait à la Compagnie l'exploitation de Java. L'initiative personnelle secondait de plus en plus les efforts des directeurs et apportait un appoint de forces et de ressources qu'une société commerciale ne pouvait refuser. Ce furent de riches armateurs qui aidèrent Thunberg à partir pour Java et le Japon, comme chirurgien surnuméraire des vaisseaux destinés au Cap, et, le 1er juin 1777, le même voyageur retrouvait à Batavia un autre Suédois, M. Wimmererants, au service de la Compagnie hollandaise comme capitaine ingénieur (1). Un autre danger menaçait l'existence du monopole, et ce n'avait été qu'au prix de sacrifices importants qu'on avait pu momentanément le conjurer. Quelque grave de conséquences que pût être en effet pour l'avenir l'intrusion dans les affaires et dans la marche de la Compagnie de particuliers hollandais ou étrangers, c'était là un fait qui, pour le moment du moins, ne pouvait avoir que d'heureuses conséquences, tous ces gens étant plus ou moins à son service et préludant, en faisant ses affaires, à leurs futures opérations commerciales. Mais, depuis bien longtemps, nous le savons, les marins eux-mêmes et les capitaines avaient pris l'habitude de se livrer pour leur propre compte au commerce et de se servir pour cela des vaisseaux de la Compagnie. Cette contrebande déguisée avait été d'abord vigoureusement combattue, mais sans grand succès, et, moitié par résignation, moitié sans doute aussi pour s'attacher leurs agents, les directeurs avaient fini par en prendre leur parti et par permettre aux capitaines et aux officiers le transport sur les vaisseaux de la Compagnie de marchandises pour leur compte particulier : cette pratique était en pleine faveur encore à la fin du XVIIIe siècle. Mais, là comme partout, les abus avaient vite suivi la tolérance, et, le 20 septembre 1779, le « Mars » surchargé manqua de naufrager dans les parages de Ceylan (2). D'ailleurs, ce nouveau danger avait vite

(1) *Voyage de Thunberg*, I, I, VI, pp. 54-55; id., II, X, I, pp. 378-379.
(2) Id., II, X, II, p. 389. — A ce régime, sans même tenir compte des

frappé les directeurs, et, depuis 1742, les officiers étaient dédommagés par des *primes de retour*, calculées au prorata de leurs grades, du trafic qu'ils renonçaient à faire. C'était une lourde charge que cette transaction avec une ancienne coutume qu'on ne put même pas déraciner complètement à ce prix (1). Ce n'était

exactions toujours possibles, les officiers s'enrichissaient vite et laissaient souvent un héritage important, témoin J. Meulmann, capitaine de vaisseau de la Compagnie, dont nous connaissons la succession, assez embrouillée d'ailleurs, par le Minute advertissement, de procur. gen. ov. Holl. en West Friesland tegen Bewindhebbern van de O. I. Comp. ms. de 1740. 44 pp. in-f.

(1) *1er voyage de Stavorinus.* Observations sur l'île de Java, VI, pp. 261-262. — « Ces primes étaient ainsi réglées :

		florins
1 capitaine		2.000
1 premier pilote		500
1 second pilote		400
1 premier chirurgien		400
2 quartiers-maîtres, chacun à 300 fl.		600
1 garde-malade		300
20 officiers du quart, l'un portant l'autre à 200 fl.		4.000
24 timoniers, chacun à 150 fl.		3.600
66 matelots au-dessous de 10 fl. par mois y compris les mousses, chacun à 100 fl.		6.600
3 morts qui ne comptent point		»
120 hommes.	Total.	18.000

Par conséquent chaque vaisseau reçoit pour primes 18.400 florins, mais pour prendre le minimum et ne porter ici qu'une somme ronde je pose seulement :

	florins
	18.000
Si l'on compte maintenant que, depuis 1742, la Compagnie a reçu, une année portant l'autre, vingt-cinq vaisseaux, ci	25
Il en résulte par chaque année en primes	450.000
Depuis que ces primes ont été établies, c'est-à-dire depuis 1742 jusqu'en 1771, il s'est passé vingt-neuf ans, ci	29
Il a donc été donné depuis cette époque jusqu'à ce jour en primes	13.050.000
L'intérêt de ce capital pendant vingt-sept ans à 3 0/0, lequel augmente naturellement de 13.500 florins, forme la somme de	5.113.000
Par conséquent la Compagnie a sacrifié gratuitement un capital de	18.153.000

Ne devrait-on pas non plus attribuer en partie à cette cause le dépérissement de Batavia qui doit exister principalement du commerce particulier? Il est certain du moins que des personnes dignes de foi, qui avaient demeuré plus de quarante ans à Batavia, m'ont assuré que la situation

malheureusement pas la seule imperfection du régime de la Compagnie, et les vols, les exactions, les irrégularités de toute sorte s'y continuaient, aussi bien en Hollande qu'à Java, aussi bien dans les affaires particulières que dans les transactions commerciales négociées par les agents et administrateurs de Batavia et des autres ports (1).

Avec tout cela, et malgré les imperfections du système qu'elle avait adopté, la Compagnie avait obtenu de magnifiques résultats, et, dès la seconde moitié du XVIIe siècle, Java, sous sa direction, était, on le sait, assez prospère pour paraître aux Hollandais capable de représenter pour eux une nouvelle patrie. La Compagnie avait passé l'ère des découvertes et des explorations, par là aussi l'ère des armements fréquents et irréguliers, issus d'efforts considérables, mais isolés et sans méthode. Son action s'était transformée, et, sans diminuer d'intensité, avait gagné en règle et en mesure. Elle faisait alors trois grands armements par an pour les Indes Orientales : la flotte la plus importante partait au mois de septembre et se nommait « flotte de Kermès », une autre moins importante dite « flotte de Noël » et une troisième appelée « flotte de Pâques » partaient à peu près à ces deux dates (2). Ces armements étaient souvent considérables, et, avec les vaisseaux de retour des Indes, donnaient aux ports de Hollande une animation extrême (3). Les vaisseaux étaient, nous le savons, assez grands, et montés par un nombreux équipage : le « Brochet », vaisseau de Stavorinus, portait cent quarante-sept marins, soixante-dix-sept militaires et un ouvrier et avait des vivres pour neuf mois (4). Les ports, de mieux en mieux outillés, permettaient l'équipement rapide de nombreux navires : Amsterdam, le

actuelle de cette ville différait infiniment de celle où elle se trouvait avant l'année 1742. » *1er voyage de Stavorinus*, VI, pp. 263-265.

(1) *Voyage de Thunberg*, I, I, VI, pp. 60-61. — Trois mois de séjour dans cette île m'avaient suffi pour me convaincre que l'austère probité est ici un fardeau importun dont il faut se débarrasser pour voler rapidement à la fortune. » Id., I, IX, I, p. 490.

(2) Id., I, I, VI, pp. 54-55.

(3) Id., I, I, I, p. 6.

(4) *1er voyage de Stavorinus*, I, pp. 1-2.

Texel, les ports du Zuiderzee pouvaient faire de ces grands armements (1). A bord des vaisseaux, la vie était la même que dans les premiers temps, et, si les officiers vivaient sur un assez bon pied, les matelots et les soldats souffraient assez vivement durant la traversée : le vol et la fraude restant habituels sur les navires de la Compagnie (2). Aussi les morts et les malades étaient-ils nombreux dans ces flottes, avant même le départ des ports de Hollande (3), et les pertes ne pouvaient qu'augmenter, on le comprend, avec la navigation. « Nous avions, dit Thunberg, perdu cent quinze hommes, dont dix étaient morts à la rade du Texel et deux noyés par accident. Les autres vaisseaux qui nous accompagnaient avaient encore été plus malheureux : le « Hohenkoop » comprenait en tout cent cinquante-huit morts, dont cent trente-six devant le Texel et vingt-deux pendant la traversée ; le « Guillaume V » deux cent trente et le « Jonge Samuel » de Zélande cent trois (4) ». Parfois cependant des soins hygiéniques étaient pris à bord des vaisseaux, et peut-être est-ce à ces précautions que le navire de Thunberg dut sa perte relativement faible (5). Mais la principale raison des pertes en hommes que subissaient les vaisssaux de la Compagnie était, Thunberg l'a bien montré, dans le mode de recrutement des équipages et dans la faiblesse des recrues que fournissaient en grande quantité les marchands d'hommes. Une fois rassemblés et soldés en *transports* ou *billets d'avance* payables seulement après service fait et par conséquent très difficilement négociables (6), ces hommes partaient pour leurs dures expéditions, sans ressources malheu-

(1) *Voyage de Thunberg*, I, I, I, p. 7. — Id., I, I, II, p. 8.
(2) Id., I, XIII, I, p. 381.
(3) Id., I, I, VI, pp. 72-73.
(4) Id., I, I, VI, pp. 74-75.
(5) Id., I, I, VI, p. 71.
(6) On nomme *transports* ou *billets d'avance*, les bons que la Compagnie des Indes Orientales donne pour une certaine somme à quiconque s'engage à son service, pour pouvoir s'équiper ; mais la Compagnie ne paie aucune somme qui n'ait été préalablement bien gagnée. Ainsi quand le porteur d'un pareil billet meurt avant d'en avoir gagné le montant, il n'y en a qu'une partie de payée, le reste est perdu. C'est pourquoi on ne les négocie qu'avec un désavantage proportionné à la mauvaise santé du propriétaire. Il faut ordinairement sacrifier la moitié de la somme. » Id., I, I, VI, p. 59.

reusement, à peine en mesure de posséder et de transporter les objets et les effets indispensables, et par suite trop portés par là même à la fraude et au larcin pour qu'on pût raisonnablement espérer les voir s'en abstenir.

Java était au reste assez riche en productions de tout genre pour que la Compagnie, malgré ses imperfections de détail, retirât de son exploitation le plus fructueux profit, et nous savons que de ces richesses naturelles, elle avait pris pour elle l'absolu monopole et pouvait garantir à ses vaisseaux un fret assuré pour leur retour dans la métropole (1). Bien que sensiblement éprouvée par les guerres qui, pendant deux siècles, avaient désolé l'île, l'agriculture, malgré les procédés primitifs des habitants (2), devait encore à l'étonnante fertilité du sol une remarquable prospérité. Dans toute l'île, les commerçants hollandais pouvaient trouver le riz, la production principale, et dont, en 1767, Java fournit à l'exportation 700 lasts ou 21.000.000 de livres (3). Le café, importé à Java sous le gouverneur Zwaardekroon, était cultivé en grande quantité dans les territoires de Chéribon et de Java ; un traité obligeait les princes indigènes à cultiver un aussi grand nombre de caféiers que l'exigeraient les Hollandais et à leur livrer la totalité de la récolte (4). En 1753, Chéribon seul récolta 1.200.000 livres de café à 2 112/1000 sous la livre et on en tira autant de Jaccatra et des terres du Preanger à 2 5/16 sous la livre. Du registre du Conseil des Indes, en date du 30 décembre 1768, il résulte que, cette année-là, Jaccatra et le Preanger fournirent à eux seuls à la Compagnie 4.465.500 livres de café au prix de huit florins huit sous le picul de 125 livres ; le producteur d'ailleurs devait donner 160 livres pour un picul, le surplus de poids étant le bénéfice du commissaire des naturels du pays et des administrateurs de la Compagnie (5). Le sucre

(1) Eisch van retouren (voor de O. I. Comp.), 1781. — Liste des marchandises que les vaisseaux de la Compagnie devaient rapporter des Indes.

(2) *2e voyage de Stavorinus*, II, XVII, pp. 238-239.

(3) *1er voyage de Stavorinus*. Observations sur l'île de Java, II, p. 186.

(4) Money : *Java or how to manage a colony*, pp. 37-38.

(5) *1er voyage de Stavorinus*. Observations sur l'île de Java, II, p. 187. —

abondait aussi à Java : le royaume de Jaccatra seul en fournit, en 1768, 13.000.000 de livres, mais l'absence d'encouragements nuisit à cette culture qui pourtant donnait d'importants bénéfices. Le poivre venait surtout de Bantam et de Lampong situé en face sur la côte de Sumatra ; Batavia et Onrust en reçurent, en 1676-1677, 3.714.000 livres de poivre noir et 15.000 livres de poivre blanc, tandis qu'elles ne recevaient pendant la même saison de Jaccatra que 1900 livres de poivre noir (1). Le sel était acheté à Rembang, où la Compagnie le payait 6 rixdalers les 5000 livres ; elle le faisait ensuite passer sur la côte O. de Sumatra où il valait assez couramment 30 à 35 rixdalers les 3000 livres. L'indigo était cultivé un peu partout et pris par la Compagnie : en 1768, le royaume de Jaccatra en fournit 2.875 livres. Les fils de coton de Chéribon, qu'on introduisait même en fraude à Bantam, étaient payés suivant les qualités 45, 35 et 25 rixdalers le picul de 125 livres : Jaccatra et les Preanger en fournirent 25.000 livres en 1753, et, par suite de sécheresses, 16.225 livres en 1768, soit 1.875 livres de moins qu'on ne devait en fournir. Enfin, les forêts de la côte N.-E. et N. appartenaient en majeure partie à la Compagnie et étaient exploitées en corvées par les indigènes (2). L'opium venait du dehors, surtout du Bengale, et était l'objet d'un fructueux monopole (3). Il est certain d'ailleurs que le béné-

2e voyage, II, XVIII, pp. 247-248. — « Cependant, ajoute Stavorinus, la plus grande quantité du café que fournit Jaccatra provient de la récolte de Chéribon dont les terres sont limitrophes de celles de Jaccatra, ce qui l'oblige à prendre cette route pour faire passer ses denrées à Batavia, afin d'augmenter par là les bénéfices du commissaire de ce canton, et cela sous le prétexte d'en faciliter l'exportation aux gens du pays : c'est au gouverneur général Van der Parra qu'on doit l'invention de cette voie oblique et dispendieuse de tirer le café du royaume de Chéribon. » (Ibid.)

(1) *1er voyage de Stavorinus*, II, XVIII, p. 241.

(2) Id., Observations sur l'île de Java, II, pp. 187-188 ; *2e voy.*, II, XVIII, pp. 248-251.

(3) Raffles, *History of Java*, I, II, p. 113. — « La majeure partie de cette denrée vient du Bengale et forme une riche branche de commerce, que la Compagnie s'est réservée exclusivement ; elle a décerné les peines les plus sévères contre quiconque en passerait en contrebande. Quelques gros capitalistes qui occupent ici les premières places et que l'on nomme fermiers généraux ont affermé à un très haut prix le privilège de vendre de l'opium ; ils le louent ensuite à des marchands en détail, ou bien ils leur vendent

fice, même sous un pareil régime plus semblable à un ensemble de réquisitions qu'à un système ordinaire d'exploitation telle que nous l'entendons aujourd'hui, devait singulièrement varier avec les prix que commandait toujours plus ou moins l'état du marché à Batavia. Une disette, par exemple, diminuait les rendements en augmentant les prix d'achat ; en 1773, un accident arrivé au magasin de grains priva absolument Batavia de riz : on dut charger les résidents d'en acheter aux indigènes, et le coyang de 3.400 livres, vendu ordinairement 10 rixdalers, monta jusqu'à 50 (1). L'arrivée des vaisseaux faisait baisser ou monter le prix des denrées et naturellement agissait inversement pour un même moment sur l'importation et l'exportation (2). Enfin, la Compagnie, dans son propre intérêt, laissait une certaine incertitude

très cher des parties d'opium : ceux-là les revendent en détail aux Indiens. » *Voy. de Thunberg*, I, VIII, VIII, pp. 466-467.

« Du temps du gouverneur général Imhoff, on établit à Batavia une société pour le commerce de l'opium, laquelle subsiste encore ; son fonds est divisé en actions de deux mille rixdalers, dont on n'a fourni jusqu'à présent que la moitié; mais l'autre moitié peut être exigée quand on voudra.

« La répartition des dividendes est inégale, quoique, en général, fort avantageuse. On en vend les actions avec grand bénéfice ; elles se trouvent presque toutes entre les mains des conseillers des Indes.

« Chaque caisse d'opium coûte à la Compagnie deux cent cinquante à trois cents rixdalers, et elle en perçoit de la société cinq cents rixdalers et quelquefois davantage. La Compagnie s'est engagée, de son côté, à ne vendre l'opium qu'à cette société, pour qui ce commerce est fort lucratif, puisqu'elle reçoit pour chaque caisse de cette drogue neuf cents rixdalers. Ce bénéfice serait beaucoup plus considérable, si, malgré la peine de mort portée contre le commerce particulier de l'opium, on n'en faisait passer furtivement d'immenses quantités chez l'étranger. Les Anglais portent aussi un grand préjudice à la société, par le commerce interlope qu'ils font de l'opium aux îles de l'est et par Malacca. » *1er voy. de Stavorinus*, Obs. sur l'île de Java, IV, pp. 223-224.

(1) *Voy. de Thunberg*, I, VIII, VII, pp. 460-461 — *2e voy. de Stavorinus*, I, V, p. 96.

(2) *1er voyage de Stavorinus*. Observations sur l'île de Java, VI, pp. 234-235. — Il en était vraisemblablement de même pour les autres denrées. « Le Cap, dit Thunberg, fournit ici peu d'articles de commerce, il tire, au contraire, beaucoup de raisins secs et d'amandes pour son hôpital sur lesquels les habitants de Batavia font un gros gain. » *Voy. de Thunberg*, I, VIII, VII, p. 461.

aux poids dont elle se servait, et les relevait ou les abaissait volontiers suivant les besoins de son gain.

Ce subterfuge, cette irrégularité ne peut faire oublier à quel degré de prospérité atteignit Java sous le régime de monopole de la Compagnie d'Octroi. Au reste, il semble qu'un souci assez vif du bien-être et de la richesse générale des habitants ait animé les Directeurs, et que leur esprit ait été porté d'une façon sensible à faire profiter dans la mesure du possible Java des richesses et des ressources des autres pays. De douane proprement dite, il n'y en avait pas, et les petites caisses entraient sans contrôle effectif dans l'intérieur de l'île (1). Les marchandises plus considérables étaient frappées d'une taxe à la descente du vaisseau, et, quelle que fût cette taxe, elle devait porter sur un chiffre notable d'importations, puisqu'elle représentait la majeure partie des revenus d'impôts, évalués par an à 921.600 florins (2). Les monnaies, à vrai dire, étaient nombreuses et variées, et d'usage peu commode en raison de leur diversité de forme et de valeur (3). Mais deux d'entre elles, la roupie ou derham de Java avec ses subdivisions, et le ducaton de Hollande, avaient cours dans tous les pays soumis à l'autorité de la Compagnie (4). La banque de Batavia, à la fois maison de commerce et mont de piété, augmen-

(1) *Voy. de Thunberg*, I, VIII, VII, p. 462.

(2) *1er voyage de Stavorinus*. Observations sur l'île de Java, VI, p. 268.

(3) Monnaies ayant cours à Batavia :

	Valeur à Batavia.
Ducat cordonné de Hollande	6 fl. 12 sols.
Coupang d'or du Japon, ancien	24 fl.
— nouveau	14 fl. 8 sols.
Piastre d'Espagne, valeur moyenne	63 à 66 sols.
Roupie cordonnée	1 fl. 3 sols 3 22/27 deniers.
Escaliirs anciens (de Hollande)	6 sols.
— nouveaux (E. au vaisseau : Scheipyes-schellingen	7 1/2 sols.
Pièces de deux sols (anciennes frustes)	2 sols.
— (neuves)	2 1/2 sols.
Dutes, marquées au poinçon de la Cie	1 liard.
Rixdaler, monnaie de compte et monnaie réelle	48 sols.

1er voyage de Stavorinus. Observations sur l'île de Java, IV, pp. 232-234.

(4) Id., id., IV, pp. 232-233.

tait encore, par la circulation fiduciaire, le chiffre de la somme disponible (1), et les procédés de commerce subsistant de l'époque précédente, tels que l'emprunt par bodmeri ou prêt à la grosse aventure, facilitaient singulièrement les transactions (2). La richesse naturelle de Java payait d'ailleurs largement la monnaie en cours, et l'importation des métaux précieux au cours du XVIIIe siècle est une preuve indiscutable de la prospérité matérielle du pays et de l'intensité de ses opérations commerciales (3).

Il y avait donc réel succès et la Compagnie pouvait être fière de l'œuvre entreprise et des résultats obtenus. Aussi les dividendes étaient-ils considérables (4), et les actionnaires de plus en plus riches. Mais cette prospérité même était un danger pour la Compagnie, et ses succès qui inquiétaient à la fois les nations voisines et les particuliers créaient pour elle une insurmontable rivalité. Déjà, au milieu du XVIIe siècle, Colbert avait appelé l'attention des agents du Roi à l'étranger sur la puissance commerciale des Hollandais et sur les dangers que cette puissance faisait courir aux autres nations d'Europe (5). Aux VIIIe siècle, Charles VI fonda la Compagnie d'Ostende et opposa ainsi à la Compagnie d'Octroi une redoutable rivale (6). Mais, plus encore que les efforts des

(1) « Il y a quelques années qu'on a formé à Batavia une banque de commerce, laquelle est unie au mont-de-piété. Cette banque est conduite par un directeur, qui est ordinairement un conseiller des Indes, deux commissaires, un caissier et un teneur de livres. Le capital de cette banque est estimé entre les deux et trois millions de rixdalers. On donne cinq rixdalers pour y être admis et l'on reçoit des billets de banque timbrés pour récépissés de la somme qu'on y dépose. » Id , III, p. 208.

(2) *Voy. de Thunberg*, I, VIII, VI, p. 456.

(3) Raffles (*History of Java*, I, V, p. 244) donne les chiffres de l'importation des métaux précieux à Java de 1770 à 1810 : elle monte pour ces 40 années à 118 607.472 roupies à Java.

(4) De Constantin, introduction. — Afgiftens aan de gemeene Participanten der Geoctroyerde nederlandsch. Oost Indische Compagnie (1610-1780), ms. 1780, in-f°.

(5) Correspondance administrative de Louis XIV, t. III.Colbert à Saint-Romain (16 mars 1669), 27 octobre 1669; Colbert à de Pomponne, 4 juillet 1670, 25 juillet 1670, 26 décembre 1670. Voir appendice.

(6) C'est le chevalier Ker van Kersland qui, étant à la cour de Vienne, proposa à l'empereur d'établir à Ostende une compagnie pour la navigation et le commerce dans les Indes. Ses *mémoires* parus à Rotterdam en 1727 sont d'un grand intérêt. — J. de Barbeyrac : Défense du droit de la

princes, la curiosité et l'avidité excitées des particuliers (1), et surtout l'évolution de l'esprit public, menaçaient le privilège de la Compagnie. Le monopole, tant attaqué au XVIIIe siècle dans toutes les nations, ne trouvait guère meilleur accueil en Hollande ; les critiques se multipliaient contre les Directeurs et leurs agents, leur conduite et leurs modes de gestion (2), et Hogendorp représentait fidèlement l'opinion de son temps en demandant comme conclusion de son ouvrage la complète application de la liberté commerciale. Le siècle qui avait vu le triomphe de la Compagnie devait, commercialement du moins, voir sa décadence et sans doute aussi être témoin de sa ruine.

Ainsi entraînée par les principes de commerce qui avaient présidé à ses premiers efforts et à ses premiers succès vers une décadence et vers une ruine que jugeaient inévitable au XVIIIe siècle les meilleurs esprits, la Compagnie d'octroi trouvait, il est vrai, dans les règles et les procédés de son gouvernement, un appui suffisant pour résister au moins quelque temps aux causes de faiblesse et de ruine qui menaçaient son existence ; le gouvernement central put changer de formes et de maîtres, le régime commercial, sur lequel reposait l'institution même de la Compagnie, put évoluer jusqu'à se transformer radicalement, la Compagnie elle-même put disparaître et faire place à l'Etat ; le régime politique subsista à travers toutes ces transformations, et, de nos jours encore, il reproduit, au moins dans ses grandes lignes, la puissante organisation établie au début du XVIIe siècle par les marchands des Pays-Bas pour leurs riches colonies de l'Archipel Malais. C'est dire que les grandes lignes de cette organisation n'avaient pas changé au cours du XVIIIe siècle et que nous retrouvons encore, aux derniers temps de la Compagnie, les formes

Compagnie hollandaise des Indes Orientales contre les nouvelles prétentions des habitants des Pays-Bas autrichiens et les raisons ou objections des avocats de la Compagnie d'Ostende : La Haye, 1725.

(1) J. de Bucquoi : Aanmerkelijke ont moetingen in de zestienjaarige reize naa de Indiën (Goa, Afrik en Malab. Kusten, Batavia enz.).

(2) Wederlegginge van de argumenten, van de Bevinthebberen van de O. en W. I. Compagnie Teegens de Vryheyt van commercie van de Inwoouders der Nederlanden op ver afgelegene plaatsen S'Gravenhage 1723.

fondamentales étudiées au début même de son histoire. Le chef suprême des colonies hollandaises dans l'Archipel était encore le gouverneur général, représentant effectif des Etats-Généraux, et dont l'autorité, au cours de ce siècle, n'avait subi aucune diminution. Le gouverneur général (1) résidait à Weltevreden et y menait un train presque royal (2) ; pour tous les souverains indigènes il était la loi vivante, et il n'était pas de flatteries que ces rusés princes n'employassent en lui écrivant (3). Au reste, la place était lucrative, et plusieurs gouverneurs généraux moururent en laissant une fortune considérable (4). A ses côtés, était toujours le Conseil des Indes, ayant, sous l'autorité du gouverneur général, la haute main sur la gestion des affaires de la Compagnie : il était composé, à la fin du XVIIIe siècle, du gouverneur général, président, du directeur général, de cinq conseillers ordinaires ayant voix délibérative, de neuf conseillers extraordinaires avec voix seulement consultative et de deux secrétaires. Le gouverneur du cap de Bonne-Espérance était au nombre des conseillers ordinaires, et chacun des neuf autres était chargé de surveiller quelques comptoirs de l'Inde ou de présider un des départements de ville : au temps du voyage de Stavorinus, cinq

(1) *Voy. de Thunberg*, I, VIII, VI, pp. 454-455. — *1er voy. de Stavorinus*, Obs. sur l'île de Java, IV, pp. 217-218.

(2) *Voy. de Thunberg*, I, VIII, VI, pp. 454-455.

(3) Id., I, VIII, III. Addition du rédacteur : formule des lettres de l'empereur de Java au gouverneur de la Compagnie des Indes à Batavia : « Cette lettre part d'un cœur pur et sincère, et est écrite avec de nombreux saluts par Sousouhounang Pacoubonana Senapatty Ingalaga A'bdoul Rahhman Sadjidin Panatagama qui tient sa cour à Souracarta Hadiningrat, à son grand père le sieur Jeremias van Riemsdyk, gouverneur général, et à Messieurs les conseillers de l'Inde hollandaise, résidant à Batavia, qui possèdent l'autorité sur tous les domaines de la Compagnie, sur terre, dessus et dessous le vent, sur l'eau et sur la terre, et à qui l'on souhaite santé, longue vie et toute espèce de bonheur et de prospérité dans ce monde. »

(4) Voyage de Thunberg, II, X, I, p. 362 : « Il (van der Parra) rendit de grands services à la Compagnie hollandaise des Indes Orientales, sans négliger cependant le soin de sa fortune pendant la longue durée de son administration, car il laissa plus de quatre millions de florins à son fils unique. Van Riemsdyk lui succéda dans le gouvernement général des Indes Orientales. C'était un vieillard bien affaibli par les années et qui n'avait de talent que pour amasser de l'argent. »

étaient gouverneurs de factoreries externes, savoir de la côte N.-E. de Java, de Coromandel, d'Amboine, de Ceylan et de Macassar. Le Conseil s'assemblait ordinairement tous les mardis et les vendredis, et tout ressortait à lui, excepté les affaires de justice. Cependant, en matière civile, on pouvait en appeler à ce conseil, pour obtenir cassation des sentences prononcées par la cour de justice ; toutes les promotions et élections, sans en excepter même celle du gouverneur général, dépendaient de lui, mais il fallait néanmoins que ces nominations fussent sanctionnées ensuite par le conseil des dix-sept en Hollande (1). Au-dessous se trouvait le directeur général du commerce, vice-président du Conseil des Indes, avec ses administrateurs chargés de surveiller les entrepôts de Batavia et d'Onrust et les commis employés dans les divers bureaux du gouvernement (2). Enfin, deux conseils particuliers avaient la direction des affaires de justice : l'un, dit Conseil de justice, surveillait les employés de la Compagnie et se composait d'un président, de huit conseillers ordinaires, de deux adjoints et de deux fiscaux ; l'autre, qui portait le nom de Collège des échevins, avait la haute main sur les habitants non salariés par la Compagnie (3). Deux *sabandars*, l'un pour les chrétiens, l'autre pour les païens, étaient les intermédiaires obligés entre la Compagnie et les étrangers de quelque nation qu'ils fussent. La grosse affaire, la difficulté principale, résidait

(1) *Voy. de Thunberg*, I, VIII, VI, p. 455. — *1er voy. de Stavorinus*. Obs. sur l'île de Java, IV, pp. 216-217.

(2) *Voy. de Thunberg*, I, VIII, VI, p. 455. — *1er voy. de Stavorinus*. Obs. sur l'île de Java, V, p. 247, IV, p. 219.

(3) *1er voy. de Stavorinus*. Observations sur l'île de Java, IV, pp. 219-220. « La haute régence, le conseil de justice, le clergé, les employés de la Compagnie, les officiers de marine et enfin le militaire, telle est, dans cette ville, la gradation des états (*Voyage autour du monde*, par Bougainville, t. II, p. 352). La haute régence (hooge regeering) ou le conseil des Indes est composé d'un gouverneur général, de six conseillers ordinaires, du premier directeur général du commerce et de neuf conseillers extraordinaires. La cour de justice (raad van justice) de Batavia connaît de tous les procès criminels et civils des Hollandais dans les Indes. La régence de la ville (stadts regeering) forme une espèce de tribunal d'échevins d'où dépendent tous les autres officiers de la ville (Verhandeling van het Bataviaasch genootschap., etc. 1o deel. p. 59 et 60). » *Voy. de Thunberg*, I, VIII, VI, p. 454. Note du rédacteur ; id., I, VIII, VI, p. 455.

principalement dans le recrutement de ces agents européens auxquels la Compagnie confiait la direction et le gouvernement d'un empire. Sur ce point, comme le remarque Thunberg (1), il y avait eu progrès sérieux depuis l'établissement des Hollandais à Java, et la différence était grande entre les premiers fonctionnaires qu'avaient vu arriver les Indes orientales néerlandaises et ceux qui y étaient envoyés à la fin du XVIIIe siècle. Ce recrutement, si défectueux qu'il pût être, était un progrès sur le rassemblement de gens sans aveu et de malheureux qu'importaient à Java les premiers vaisseaux de la Compagnie. D'ailleurs l'usage s'était définitivement établi de ne recevoir les nouveaux arrivants que dans les postes inférieurs, et de pourvoir aux vacances dans les grades supérieurs au moyen du personnel déjà présent dans la colonie. Les gouverneurs généraux eux-mêmes furent bien souvent d'anciens commis, arrivés à ce haut poste par tous les échelons de la hiérarchie. On conçoit quelle force représentait pour la Compagnie un personnel ainsi hiérarchisé et ainsi recruté, tout entier dans la main d'un homme investi de la confiance de la métropole, et que son origine et son passé mettaient généralement à même de pénétrer tous les détails, en même temps que d'imprimer au gouvernement de la colonie une vive et féconde impulsion.

Une preuve indubitable de cette impulsion est l'énorme quantité d'ordonnances et de règlements élaborés, de mesures administratives de toute sorte que prirent, pendant cette période, les gouverneurs généraux : Valentijn, De Jonge et Deventer en ont établi le recueil complet, et, n'eût-on que cette preuve de l'activité de la Compagnie qu'il serait impossible d'attribuer à une négligence de sa part la chute qui devait clore sa longue et brillante carrière. Pendant un siècle environ, de la seconde moitié du XVIIe à celle du suivant, l'effort d'organisation fut constant, et les hommes qui avaient en main la direction des affaires ne négligèrent pas une occasion d'affermir, par leurs mesures administratives, l'œuvre de la conquête. La guerre presque continuelle qui, pendant ce temps, nous l'avons vu, dévasta l'île, fournissait

(1) *Voy. de Thunberg*, I, VIII, VI, pp. 457-458.

l'occasion : chaque succès militaire, chaque moment d'accalmie qui s'ensuivait, était employé à la réglementation d'une région nouvelle ou d'un sujet nouveau. La soumission de la côte N. et la prise de Djapara furent suivies du règlement, édité par Speelmann, le 18 décembre 1677 (1). Après les guerres qui avaient terminé la succession de Bantam, le gouverneur général Camphuys prit une série de mesures administratives pour répartir d'une façon plus conforme aux intérêts hollandais la population des Kampongs voisins de Batavia (2). Chéribon, qui représentait pour la Compagnie un point important d'accès aux riches régions des Preanger, fut l'objet d'une foule de règlements politiques ou commerciaux, dont les principaux se placent en 1699, 1705 et 1708 ; une décision du gouvernement général, en date de 1706, régla l'exploitation et l'administration du territoire des Preanger (3), et, l'année suivante vit paraître, le 4 août 1707, l'ordonnance déterminant l'organisation de Madoera (4). Les difficultés avec Mataram, les intrigues de la cour de Kartasoera, et les guerres qui s'ensuivirent, absorbèrent quelque temps toute l'attention de la Compagnie, et l'état d'incertitude dans lequel se trouvaient alors les affaires de l'île ne laissait pas place à un essai sérieux de réglementation. Van Imhoff, arrivé en 1743, comme gouverneur général, résolut de mettre fin à cette incertitude, et, aussitôt installé, s'apprêta à faire par lui-même une inspection générale des territoires confiés à sa garde. Son premier voyage fut consacré à la région de l'O., aux « Jaccatrasche Bovenlanden » : il alla de Batavia à Tangerang, lieu de résidence important des Chinois, aux frontières de Bantam, remonta le Tji Dani par Sempora, Koeripan et Tjampea jusqu'à Kampong Baroe, se rendit par Tji Lingsi à Krawang, visita le pays de Bandoeng, récemment arraché au souverain de Mataram, puis revint à Krawang d'où il rentra à Batavia (5). C'était surtout un voyage d'études et la région de l'O. était depuis si longtemps connue et

(1) Speelmann dans de Jonge, VIII, pp. 184-186.

(2) De Jonge, VIII. — La population d'un Kampong dut appartenir à une seule nation.

(3) De Jonge, VIII, pp. 272-281-322.

(4) Id., VIII, pp. 199-309.

(5) Bijdragen, VII, p. 229 et de Jonge, IX.

organisée qu'il n'y avait guère lieu en ce pays à une réglementation nouvelle. Van Imhoff se contenta de voir et d'examiner de près les territoires parcourus; il encouragea les régents à favoriser les cultures productives notamment celles du poivre et du café déjà abondants ; enfin il jeta les premières bases de la construction de Buitenzorg, dans le district de Kampong Baroe. Deux ans après, en 1746, le gouverneur général partit pour un second voyage. La guerre de Madoera venait de se terminer, et l'île avait été définitivement réunie aux domaines de la Compagnie ; Van Imhoff voulut visiter les territoires de l'E., encore si mal soumis à la domination hollandaise. Parti de Batavia le 24 mars, il était le 2 avril à Rembang, de là il gagna Soerabaja, puis Soemenep, en passant par Pasoeroean et Grissee. Après avoir visité Madoera, il revint à Djapara, puis à Samarang, où, le 9 mai, il reçut une ambassade du Soesoehoenan. Puis, par Chéribon et Pamanoekem, il rentra à Batavia le 10 juin (1). Ce voyage avait été plus long et plus étendu que le premier. Il fut aussi plus important et plus fructueux. Pour la première fois, des ordres formels furent donnés pour l'établissement d'une carte de Java et les recensements locaux de la population recueillis avec soin. Une série de mesures prises sur place complétèrent l'organisation politique et administrative de l'île. Grissee reçut une garnison de 150 hommes, commandés par Hartingh ; le Soesoehoenan dut consentir à une modification du traité de 1743, et vit de ce fait ses charges et ses dettes grandir envers la Compagnie ; Tegal, réuni à la puissance hollandaise, reçut une organisation définitive, et il fut entendu que tous les princes indigènes seraient, en cas de conflit, astreints à demander l'arbitrage de la Compagnie (2). Le départ de Van Imhoff, et surtout les guerres qui suivirent pour le règlement définitif de la question de Mataram, interrompirent cette série de mesures administratives. D'ailleurs, à vrai dire, l'œuvre était accomplie: La Compagnie, maîtresse indiscutée de l'île, pouvait à toute heure et sans effort faire entendre ses volontés avec la certitude de les voir exécuter:

(1) Bijdragen, I, pp. 370-3440. — Imhoff : Reis over Java in 1746. S'Gravenhage, 1853.

(2) De Jonge, X, qui reproduit en grande partie du moins le dagregister de Van Imhoff.

les instructions données en 1772 par Van der Parra au gouverneur des Vorstenlanden au sujet de successions indigènes (1) prouvaient que le temps était passé des révoltes menaçantes et des négociations laborieuses, et que l'administration hollandaise pouvait s'exercer dès lors sans conteste et sans danger.

Administrativement, Java se divisait en cinq districts comprenant respectivement le royaume de Bantam, le royaume de Jaccatra, le royaume de Chéribon, le royaume du Soesoehoenan et le royaume de Mangkoe Boemi ; la principauté de Madoera formait une sixième division. De tous ces districts, exception faite des deux états issus de la destruction de Mataram, la plus grande partie, par conquête ou par cession plus ou moins volontaire, appartenait à la Compagnie et était soumise à la gestion directe de ses agents : le reste, beaucoup moins considérable, était encore, nominalement du moins, aux mains des princes indigènes (2). Nous sommes d'ailleurs assez mal renseignés sur la force de la population de Java, et la diversité des recensements que nous possédons est, à cet égard, une cause assez sérieuse d'incertitude (3). De plus les recensements indigènes notent, non les individus, mais les tchatchars ou feux, évalués à six habitants

(1) De Jonge, XI, p. 236. — A signaler aussi vers la même époque de nombreuses ordonnances réglant des querelles de préséance qui s'étaient élevées entre des Européens ; un règlement de 1764 déterminant les cérémonies des enterrements et des lois somptuaires datant du temps du général Mossel ; ces dernières, il est vrai, étaient tombées en désuétude moins d'un quart de siècle après leur promulgation. *1er voy. de Stavorinus.* Obs. sur l'île de Java, IV, pp. 230-231.

(2) *Voy. de Thunberg*, I, VIII, V, p. 451. — *1er voy. de Stavorinus.* Obs. sur l'île de Java, I, pp. 170-177. — Van der Hagen (De Constantin, II, pp. 281-282) parle d'un gouvernement des femmes sous une princesse de sang royal qu'elles élisaient.

(3) « Les tableaux de la population de Java que je présente ici sont tirés de deux excellents mémoires en hollandais de J.-C.-M. Radermacher et W. Van Hogendorp. Le premier intitulé Korte Schets van de Bezittingen der nederlansche Oost Indische Maatschapye, inséré dans le tome I des Verhandelingen van het Bataviaasche genootschap der Kunsten en Weetenschappen, pp. 5-6-7-61. L'autre Byvoegsels tot de Beschryving der Sundasche eilanden Java, Bornéo en Sumatra, t. III du même recueil. » *Voy. de Thunberg*, I, VIII, III. Additions sur l'île de Java, p. 438, note.

chacun, et l'on voit tout ce que cette méthode peut avoir de dangereux. En 1738, l'empereur de Mataram comptait sous son sceptre à Kartasoera 94.500 tchatchars, dans la partie intérieure occidentale 86.500, dans la partie intérieure orientale 63.200, sur la côte occidentale 22.600, sur la côte orientale 33.400, dans l'île de Madoera 10.000, soit en tout 215.700 tchatchars qui donnaient approximativement 1.858.200 habitants (1). Les observations de Van Imhoff, au cours de ses deux voyages et notamment du second, ne portent que sur des évaluations locales et ne peuvent nous donner aucune idée d'ensemble. Le recensement de 1754 est le premier qui soit complet et qui porte à la fois sur les terres de la Compagnie et sur celles des princes, mais il ne concerne que la partie de l'île proprement appelée Java et laisse de côté presque toute la région de l'E. et du S.-E. On y voit attribués : à la Compagnie 46.200 tchatchars (277.200 h.), à l'empereur 25.200 (151.200 h.), au sultan 12.800 (76.800 h.) et à Madoera 10.000 (60.000 h.), en tout 94.200 tchatchars ou 565.200 habitants. En 1774, la Compagnie commandait à 69.000 tchatchars, l'empereur à 85.450, le sultan à 87.050 et le prince de Madoera à 10.000, soit au total 251.500 tchatchars ou 1.509.000 âmes. On le voit, les mouvements dans la population avaient été considérables, et, sauf à Madoera, restée plus en dehors des dissensions politiques, et dont, en raison même de son éloignement, les chiffres de recensement ne doivent être acceptés qu'avec la plus grande prudence, les désordres du XVIIIe siècle avaient produit un peu partout une sensible diminution (2). « Il paraît, dit Stavorinus, que c'est la dernière guerre avec le royaume du Soesoehoenan qui a principalement dépeuplé cette île, car on sait, par les tables de population dressées en 1738, que ce prince seul avait alors dans ses états 309.700 ménages ou 1.858.200 habitants, tandis qu'aujourd'hui (en 1777) il n'y a plus dans ces mêmes cantons, dont une partie n'est plus sous la domination de ce prince, que 118.100 ménages ou 708.600 habitants. Par conséquent, il y a une différence de plus de la moitié ou de 1.149.690 habitants (3). »

(1) *Voy. de Thunberg*, I, VIII, III. Additions sur l'île de Java, p. 441.

(2) Id., id., pp. 441-442. — *1er voy. de Stavorinus*. Obs. sur l'île de Java, pp. 265-266. — *2e voy. de Stavorinus*, II, XIX.

(3) *2e voy. de Stavorinus*, II, XIX, pp. 252-254.

Ce devait être l'œuvre d'une sage administration que de panser les plaies de ces longues guerres, et, en augmentant le bien-être général, de relever le chiffre ainsi tombé de la population. La Compagnie, il est vrai, ne pouvait se flatter de faire sentir partout son autorité également et de la même façon, et si les territoires qu'elle possédait en propre pouvaient profiter de toute son attention, les effets des sages mesures prises par les gouverneurs généraux ne devaient se ressentir que très faiblement dans les pays plus lointains où les princes indigènes possédaient encore, nominalement du moins, les restes d'une autorité autrefois absolue. Entre tous les états de possession directe, le royaume de Jaccatra était le plus favorisé; c'était aussi le plus peuplé. Le recensement fait en 1754, sur l'ordre du gouverneur Mossel, lui reconnaissait 212.902 habitants; un quart de siècle après, en 1779, il en possédait plus de 340.000 (1). Mais Jaccatra se dépeuplait de plus en plus, au profit du district de Batavia, et cette ville qui, au temps de Mossel, comptait avec sa banlieue 11.816 habitants en comptait 12.000 en 1779 et sa banlieue atteignait un chiffre de population de plus de 100.000 habitants (2). Valentijn, en 1726, lui attribuait 4.760 maisons (3), et Stavorinus, dans le récit de son second voyage, 5.770 dont 2.442 à l'intérieur des murs (4). Depuis longtemps siège du gouvernement général et lieu de transit naturel et obligatoire du commerce de Java, Batavia, au XVIIIe siècle, était, par le chiffre de sa population, une ville importante et des plus fréquentées. Stavorinus lui attribue 91.089 habitants, dont 19.089 dans la ville proprement dite et les faubourgs immédiats (5). Batavia avait une administration spéciale, et le collège des échevins, qui était un rouage important du gouvernement central, en constituait l'assemblée locale (6).

(1) Exactement 340.915. *Voy. de Thunberg*, I, VIII, III. Additions sur l'île de Java, pp. 339-340 et p. 340, note 1.

(2) Id.

(3) Valentijn, cité dans le 1er *voy. de Cook*, IV, XI, 1770. Cook.

(4) 2e *voy. de Stavorinus*, II, XXII, pp. 282-283.

(5) Id., II, XVII, pp. 283-284. — Cf. 1er *voy. de Cook*, I, I, XII, 1765 novembre. Byron.

(6) « La ville a une espèce de conseil municipal (stadts Regeering) présidé par un membre du grand conseil des Indes, et composé de bourgeois qualifiés, de conseillers (schepen), chargés de juger les procès et de

Une étiquette rigoureuse présidait à la vie de la capitale (1), et la défiance continuelle qui régnait dans le gouvernement proscrivait impitoyablement tous les lieux de réunion : Batavia, en 1775, n'avait ni cafés ni auberges et un seul hôtel était à la disposition des étrangers (2). La ville possédait des ouvrages de défense importants et une savante organisation militaire (3). Malheureusement l'insalubrité, déjà si menaçante au début de l'occupation hollandaise, n'avait pas diminué, et l'extension du commerce, l'augmentation continuelle de la population, l'arrivée dans la ville en nombre de jour en jour plus grand de vaisseaux et de commerçants venus un peu de tous les pays avaient donné un aliment nouveau aux fièvres et aux maladies de tout genre qui ravageaient la ville. Le manque de soins et de prudence des Européens, la stagnation des canaux où l'on jetait toutes sortes d'immondices, et, par-dessus tout cela, les rigueurs du climat tropical maritime sont les principales causes de cette insalubrité que les voyageurs du XVIIIe siècle s'accordent à reconnaître. En fait, en raison de cette insalubrité naturelle, par suite aussi de l'incapacité du personnel médical de la Compagnie (4), la mortalité fut toujours considérable à Batavia au cours du

prononcer même sur la vie des Indiens. Ces charges sont à la disposition du gouverneur général ; il les vend très cher à des bourgeois opulents et vains qui ne peuvent parvenir à une plus haute dignité. » *Voy. de Thunberg*, I, VIII, VI, p. 455.

(1) Id., I, VIII, II, p. 394. Cook signale aussi la séparation radicale qui existait entre Européens et indigènes.

(2) Id., I, VIII, I, p. 384. « Il paraîtra peut-être étonnant que dans une ville aussi vaste, aussi peuplée que Batavia, il n'y ait ni cafés, ni marchands de vin. Les étrangers qui arrivent sur les vaisseaux hollandais ou autres bâtiments sont obligés d'aller loger à l'auberge des *Messieurs* (Heeren-logement), grande et belle maison où l'on a, moyennant un ducaton ou une rixdalle et demie par jour, non seulement une chambre avec un lit, mais la nourriture, à l'exception du café, du vin et de la bière, qu'on paie séparément. On trouve dans cette auberge une très grande salle longue, une galerie couverte à côté de cette salle, où les hôtes peuvent se promener et causer à l'ombre, et même un billard. Les bourgeois n'ont pas la permission de loger ou d'avoir chez eux en pension des étrangers qui paient. Cependant, on ne les empêche pas de recevoir leurs amis. »

(3) Id., I, VIII, II, p. 393 ; II, X, I, p. 384. — 2e *voy. de Stavorinus*, II, XXII, pp. 288-289 ; II, XXIII, p. 292.

(4) Id., II, X, I, I, pp. 376-377.

XVIIIe siècle. Les hôpitaux, celui de la ville (binnen hospital) pour les malades, et celui de la campagne (buiten hospital) pour les convalescents, l'hôpital des Mores et celui des Chinois, tous deux dans Batavia, étaient presque toujours pleins; les deux pharmacies créées par la Compagnie avaient sans cesse à fournir des médicaments aux malades de la ville, aux vaisseaux qui partaient pour l'Europe et aux autres comptoirs des Indes (1). Un vaisseau de garde spécial, ancré en rade, recevait avant le débarquement les malades des équipages (2); sans que toutes ces précautions pussent empêcher les décès d'aller en se multipliant au cours du siècle (3). Une telle mortalité n'était pas seulement regrettable et

(1) *Voy. de Thunberg*, I, VIII. VI, pp. 458-459; II, X, I, p. 384.
(2) Id., I, VIII, II, pp. 389-390.

(3) MORTALITÉ A BATAVIA

1733-1739 : par an 2000 hommes libres ou salariés de la Cie : 1500 esclaves.
1739-1743 : en cinq ans 5562 employés de la Cie.
1743-1771 : mort dans les hôpitaux : 48.037.
1769 : *Hôpitaux ou ailleurs* :

2434 employés de la Cie;
164 citoyens libres;
681 chrétiens regnicoles;
833 mahométans;
1331 esclaves;
1003 Chinois.

Le nombre de ces derniers doit être augmenté d'un bon tiers, à cause qu'ils n'accusent jamais exactement tous leurs morts pour éviter la taxe imposée sur les enterrements.

Comm. juillet 1775 — fin juillet 1776 — hôpitaux : 2595.

« Si maintenant on fait la comparaison entre le nombre des morts et celui des employés de la Compagnie encore vivants à Batavia, avec ceux des comptoirs externes et qu'on voit que de 5490 Européens qui, à la fin de juin 1768, existaient à Batavia suivant la revue annuelle qu'on en fait (parmi lesquels 1338 malades dans les hôpitaux), il en est mort 2434; et que sur tous les comptoirs externes il s'est trouvé à la revue 14.470 Européens, dont il en est décédé en 12 mois 1637 : on trouve qu'à Batavia, le nombre des morts était à celui des vivants, comme de 12 à 27; ce qui, à peu de chose près, est la moitié; et que sur les comptoirs externes, il est comme 11 à 100, ou quelque chose de moins que la neuvième partie. Ainsi la Compagnie perd tous les ans un sixième de ses employés. Cette même perte eut lieu dans la même proportion, pendant le même espace de

effrayante ; elle présentait pour l'avenir un danger considérable. En diminuant d'une façon aussi notable le nombre des hommes valides et vivants, elle rendait de plus en plus difficile et aléatoire l'œuvre pourtant si nécessaire de l'assainissement (1), et la Com-

temps, sur 30 vaisseaux qui naviguaient dans l'intérieur de l'Inde, et sur 27 vaisseaux qui, en 1768-1769, en sont partis ; dont les équipages consistaient, suivant la revue qu'on en fit, en 5971 hommes et sur lesquels le nombre des morts alla à 195 ; ce qui faisait à peu près également un sur six. » — 2e *voy. de Stavorinus*, II, XXIII, pp. 297-299.

« On peut diviser le tableau de la mortalité en trois époques ; la première de 1714 à 1733, a été la moins funeste à l'humanité ; en 1733, on entreprit de creuser un canal pour conduire les eaux du fleuve dans l'intérieur de la ville de Batavia : cette opération coûta la vie à un grand nombre d'ouvriers, tant Javanais qu'Indiens et Européens. Depuis ce moment la mortalité a toujours été en augmentant. En 1761, on transféra dans l'autre hôpital, construit hors de la ville, plus de 200 convalescents. En 1775, on établit dans la rade un vaisseau uniquement consacré à recevoir les malades nouvellement arrivés. La mortalité a encore augmenté cette année-là et la suivante. »

EUROPÉENS MORTS A L'HOPITAL DE BATAVIA, DEPUIS 1714 JUSQU'EN 1776

ANNÉES	MORTS	ANNÉES	MORTS	ANNÉES	MORTS
1714	459	1735	1568	1756	1487
1715	469	1736	1574	1757	1441
1716	453	1737	1993	1758	1638
1717	494	1738	1776	1759	1373
1718	591	1739	998	1760	1317
1719	666	1740	1124	1761	1000
1720	750	1741	1075	1762	1390
1721	614	1742	1082	1763	1750
1722	730	1743	1283	1764	1757
1723	657	1744	1595	1765	1754
1724	769	1745	1604	1766	2039
1725	925	1746	1565	1767	2404
1726	904	1747	1881	1768	1831
1727	676	1748	1261	1769	1740
1728	656	1749	1478	1770	2706
1729	626	1750	2035	1771	2316
1730	671	1751	1969	1772	2305
1731	780	1752	1601	1773	1187
1732	781	1753	1618	1774	1757
1733	1116	1754	1517	1775	2388
1734	1375	1755	2109	1776	2877

Voy. de Thunberg, II, X, I, pp. 385-386.

(1) 2e *voy. de Stavorinus*, II, XXIII, pp. 292-293.

pagnie, par les pertes énormes qui décimaient ainsi ses équipages et ses agents, voyait fortement menacée son œuvre encore inachevée de colonisation.

Du moins, à Batavia, la Compagnie était chez elle, et son action, si elle devait parfois se restreindre dans les limites fixées par des nécessités naturelles, s'exerçait directement, sans entraves sérieuses, comme sans intermédiaires obligés. Il n'en était pas de même aussitôt qu'on sortait de la capitale, et dans le royaume de Jaccatra même, à plus forte raison dans les états éloignés que n'avait jamais bien pénétrés l'influence hollandaise, une foule d'obstacles nouveaux se présentaient qui modifiaient puissamment les conditions du gouvernement : l'administration ici devenait de la politique et de la diplomatie. Le même esprit présidait d'ailleurs à la direction commerciale et à la direction politique, et le monopole, mis là en pratique, se trouvait ici dans la mainmise de la Compagnie sur l'autorité et sur la conduite des affaires d'Etat. Dans son remarquable ouvrage sur la Colonisation des peuples modernes, M. Leroy-Beaulieu restreint trop, nous semble-t-il, l'action politique des Hollandais au XVIIIe siècle ; c'était, dit-il, une « simple exploitation » et la Compagnie n'intervenait pas dans les affaires des princes sauf, toutefois, veut-il bien ajouter, « livraison gratuite ou à prix fixé d'avance de produits coloniaux indigènes », ce qui en réalité était une excellente façon de tenir ces mêmes princes (1). En fait, la mainmise était singulièrement plus complète que ne semble le laisser entendre le savant économiste (2). Partout où la conquête l'avait rendue seule maîtresse du sol, comme dans les districts de l'E., la Compagnie, comme l'a très bien montré Raffles (3), s'était purement et simplement regardée comme l'héritière naturelle des souverains dépossédés : le gouverneur hollandais avait pris leur place et exerçait son pouvoir au moyen des mêmes intermédiaires. D'ailleurs, dans ces régions, le gouverneur seul pouvait correspondre avec Batavia, et avec les autres royaumes indigènes par l'inter-

(1) Leroy-Beaulieu : *La colonisation chez les peuples modernes.*
(2) *1er voy. de Stavorinus.* Obs. sur l'île de Java, I, pp. 176-177.
(3) Raffles. *History of Java,* Account Eastern Districts, pp. 280-281.

médiaire du gouverneur général. Dans une autre catégorie se rangeaient les états indigènes, dont les princes, à la suite ou non d'une guerre, avaient signé avec la Compagnie un traité d'alliance et l'avaient prise comme protectrice, lui laissant plus ou moins le soin de régler leurs affaires et de gouverner leurs sujets : ainsi étaient Madoera, depuis l'organisation de 1707, Joana, Samarang, Chéribon et Bantam. Ici, on le comprend, la politique devait nécessairement être toute différente. Officiellement du moins, le pays n'était pas conquis, le souverain restait présent et il ne pouvait être question d'une administration directe. Mais, en respectant l'éminente dignité du prince, la Compagnie ne lui laissait qu'une autorité précaire (1) ; le gouverneur qu'elle installait, en débarrassant le souverain du souci des affaires, prenait pour lui la réalité du pouvoir ; et les gros revenus de sa charge, la garde, si faible fût-elle qui l'entourait, en faisaient, aux yeux des indigènes, le maître véritable et le vrai potentat (2). Parfois, comme à Bantam, une forteresse armée et munie d'une solide garnison complétait l'appareil de la protection que la Compagnie accordait au prince et rendait l'alliance plus durable, les réclamations plus puissantes et plus efficaces (3). Ce que le gouverneur, les agents principaux du commerce étaient pour le roi, les agents locaux répandus dans les factoreries de l'île l'étaient pour les régents, princes, adipatis et nobles indigènes, qui, tout en conservant leur titre et leur rang, laissaient aux Hollandais la conduite des affaires et l'administration de leurs revenus. La plupart du temps toutefois, les régents javanais étaient chargés de la surveillance des cultures, mais en fait, ignorants du commerce et des besoins de la Compagnie, ayant sans cesse à s'appuyer sur elle et n'osant sans son assentiment exercer leurs fonctions, ils n'étaient que de précieux et dociles instruments entre les mains des agents hollandais : par ces agents, hiérarchisés et toujours révocables, le gouverneur général était maître de la richesse du pays et pouvait aisément faire sentir partout son influence et son autorité (4). Venaient enfin les territoires

(1) *Voy. de Thunberg*, I, VIII, III. Additions sur l'île de Java, p. 441.
(2) Id., II, X, I, p. 366. — *1er voy. de Stavorinus*, III, p. 57.
(3) *1er voy. de Stavorinus*, III, pp. 60-61.
(4) Raffles, *History of Java* : Account : Batavian or Preanger Regencies,

dont les chefs, tout en ayant été vaincus et contraints de subir en mainte occasion la loi de la Compagnie, avaient pu, grâce à leur puissance, généralement aussi grâce aux défenses naturelles de leur pays et à leur éloignement de la côte et de Batavia, conserver jusqu'au bout leur indépendance politique. C'étaient les deux états du Soesoehoenan et du Sultan, réunis jusqu'en 1758 dans le puissant et redoutable empire de Mataram. Ici, la diplomatie était seule en mesure de réussir, et, dès la fin du XVIIe siècle, la Compagnie installait à Kartasoera un représentant et une garnison. Ainsi les Hollandais pénétraient au cœur même de l'empire et pouvaient appuyer puissamment un compétiteur au trône dans une des nombreuses querelles que suscitaient toujours les questions de succession. Dès 1683, ils présentaient des objections à l'élection d'un Soesoehoenan (1), et trois ans après, prenant prétexte d'un appui prêté par le souverain indigène à un prince hostile aux Européens, la Compagnie envoyait une petite expédition renforcer la garnison sédentaire et se créait, par l'incident du 8 février 1686, un casus belli véritable envers le

pp. 271-272 ; Account : Chéribon, 274. — *Voy. de Thunberg*, I, VIII, III. Additions sur l'île de Java, pp. 438-439, note, 441 ; id., II, X, I, p. 365. — *1er voy. de Stavorinus*, III, pp. 61-62 ; id., obs. sur l'île de Java, I, pp. 170-172, 174-175. — *2e voy. de Stavorinus*, I, IV, pp. 89-90 ; id., I, VI, pp. 109-110. — Money : *Java or how to manage a colony*, pp. 37.

(1) Raffles, *History of Java*, II, XI, pp. 205-207. — Les objections étaient les suivantes :

1° C'était un grand tyran, bien connu pour avoir poussé son père à une rupture avec les Hollandais et pour avoir fait contre eux des menaces d'hostilités jusqu'à ce qu'il dût monter sur le trône.

2° L'ambassade qu'il avait envoyée ne consistait pas dans des princes de sa famille et dans le premier ministre comme c'est l'usage, mais seulement en deux simples régents.

3° La lettre par laquelle il avait fait part de la mort de son père et annoncé son avènement contenait bien une requête de protection contre ses ennemis, mais ne faisait pas appel aux Hollandais pour leur sanction ou leur confirmation. Il ne déclarait pas non plus son intention de renouveler les contrats, de reconnaître les dettes et de respecter les engagements formellement stipulés bien qu'il sût que c'était la seule base sur laquelle les Hollandais pussent reconnaître son titre de souverain de Java.

4° On avait intercepté des lettres dans lesquelles il invitait le prince de Madura à se joindre à lui contre les Hollandais qu'il appelait ses mortels ennemis et qu'il avait l'intention de chasser de l'île de Java.

souverain de Mataram (1). La division opérée au milieu du XVIIIe siècle diminua le danger sans le supprimer, et la Compagnie persista sagement dans la surveillance active qu'elle avait exercée jusque-là. En même temps, les voies de communications étaient reconnues, améliorées et jalonnées et, en cinq étapes, variant de 5 à 9 lieues, les renforts amenés par mer à Samarang arrivaient à Djocjakarta (2).

On comprend aisément tout ce qu'un régime aussi complexe, mélange d'autorité et d'habileté, de domination et de diplomatie, obligé d'évoluer et de se transformer suivant les régions, tout en courant au même but d'une suprématie politique complète en vue d'une liberté complète et exclusive d'exploitation, devait demander de finesse dans la mise en œuvre, de souplesse et de savoir faire dans l'exécution. La politique de la Compagnie fut habile, et ce fut par elle, autant que par les armes, que la domination hollandaise s'établit sur Java. « Les forces militaires, dit très justement Thunberg, sont moins utiles aux Hollandais pour se conserver dans cette île que les sages précautions dont ils s'environnent, et surtout leur adroite politique qui a mis dans leur dépendance tous les princes naturels de Java (3). » Mais, si habile que fût sa politique, si redoutable qu'elle pût paraître aux princes indigènes et aux autres nations d'Europe, la Compagnie d'octroi était destinée à disparaître devant des conditions nouvelles pour lesquelles elle n'était pas faite et auxquelles elle ne pouvait se plier sous peine de mentir à son origine et à sa raison d'être. L'esprit local qu'elle avait cru détruire, les velléités d'indépendance des souverains javanais qu'elle s'était flattée d'éteindre à tout jamais en les brisant ou en les endormant se réveillèrent :

(1) *Conquête des Moluques*, III, XV, pp. 364-388.

(2) *1er voy. de Stavorinus*. Obs. sur l'île de Java, III, p. 52. — *Voy. de Thunberg*, II, X, I, p. 379, et en note : « J'observerai que les distances, dans cette île, sont mesurées par des pieux placés à des espaces peu égaux » (rédacteur). — *2e voy. de Stavorinus*, I, IV, p. 88, note : « Les lieux de repos sur le chemin de Samarang à d'Jokje Carta sont :

De Samarang à Ouara. . . .	5 lieues.
D'Ouara à Jambon	7 —
De Jambon à Sombou	7 —
De Sombou à Surrigement . .	6 —
De Surrigement à D'Jokje-Carta .	9 —

(3) *Voy. de Thunberg*, I, VIII, VI, p. 459.

Van der Para et ses successeurs durent encore soutenir de nombreux combats ; il fallut à nouveau soumettre Soerakarta et Djocjakarta, et la Compagnie se trouva épuisée et presque sans force en 1780, devant l'attaque heureusement peu redoutable qu'elle eut à subir de la part des flottes anglaises. D'autre part, il faut bien le dire, cette société, créée pour le commerce et ne vivant que du monopole commercial et politique, était de moins en moins à sa place en un siècle où les théoriciens de l'école anglaise mettaient à la mode les dogmes absolus des droits de l'homme et de la liberté du commerce. En réalité, la Compagnie d'octroi pratiquait à Java une politique à la fois tyrannique et soupçonneuse, envers les indigènes comme envers les Européens. Elle tolérait l'esclavage dans l'Archipel et amenait tous les ans à Java plus de trois mille esclaves de ses autres possessions d'Asie (1). A l'égard des Javanais, sa politique était rigoureuse et particulièrement exclusive. Les Européens mêmes n'étaient pas sans se plaindre de l'abus d'autorité et de l'esprit soupçonneux de ce régime ; la dureté des traitements faisait murmurer les soldats, et les gens de la plus haute classe se sentaient épiés et sans cesse menacés. Le complot de Pieter Elberfeld fut l'expression brutale de ce mécontentement général : il fut réprimé cruellement, le danger immédiat d'ailleurs peu considérable disparut ; mais une pareille tentative était l'indice d'un état d'âme gros de menaces et de périls pour l'avenir (2).

La question chinoise n'avait pas été non plus sans inquiéter sensiblement les chefs de la Compagnie d'octroi et sans jeter quelque ombre sur le tableau par ailleurs brillant de leur politique à Java. Nous l'avons vu, l'afflux asiatique avait été continu, et les émigrants de l'empire du milieu n'avaient jamais cessé d'aborder aux îles de l'Archipel. Au XVIIIe siècle, ils occupaient une position privilégiée : plus de 100.000 Chinois habitaient dans Java, possédaient des terres et faisaient le commerce. Riches, et par là même puissants, ils songèrent à conquérir l'indépendance politique, et, sous le commandement de Ni-Lo-Ko, puis de son

(1) *2e voy. de Stavorinus*, II, XXII, pp. 287-288.
(2) Valentijn, IV, I, 210.

fils Ni-Hoe-Kong, organisèrent, en 1737, un vaste soulèvement (1). Ils furent soumis et durent se retirer à Tangerang en 1740. Ce fut là l'origine d'une série de troubles sanglants. Plusieurs fois massacrés par les indigènes, auxquels leur avidité les rendait odieux, les Chinois n'abandonnèrent jamais complètement leurs projets. Repoussés en 1741 dans l'audacieux coup de main qu'ils avaient tenté contre Samarang, ils allèrent intriguer à Mataram, et, politiquement soumis, continuèrent à se répandre dans l'île, souvent au service même de la Compagnie, pénétrant de tous côtés et de toute façon la société javanaise pour laquelle ils étaient un danger permanent (2).

L'heure de la décadence avait sonné pour la Compagnie d'octroi : Van Imhoff, dans ses *Considérations sur l'état des Indes*, de l'année 1742, reconnaissait que la situation était loin d'être aussi florissante qu'autrefois. Mossel faisait les mêmes réflexions dix ans plus tard, « et il faut bien peu d'attention, ajoute Stavorinus, pour être convaincu que, depuis vingt-cinq ans, cette situation est encore beaucoup empirée, et que, bientôt même, la Compagnie touchera à sa ruine totale, si l'on n'y apporte sous peu un remède prompt et efficace (3). » En 1780, le danger parut assez grand pour qu'on envoyât de Hollande une Commission d'enquête chargée d'indiquer les causes du mal et d'y chercher un remède. Son rapport est assez curieux : il donne huit causes principales à la décadence de la Compagnie : augmentation continuelle et exorbitante des dépenses, besoin incessant de numéraire, masse excessive de papier monnaie en circulation, spéculations et péculats effrénés des agents de la Compagnie, et, comme conséquence, commerce clandestin des nations étrangères; perfidie des princes indigènes et connivence des gouvernants indiens :

(1) Valentijn et Cook (1770), IV, IX.

(2) *Voy. de Thunberg*, I, VIII, II, p. 391. — De Jonge, IX. — *Ong-toe-hoe* : Chineesche anteekeningen omtrent nederlandsche Indië. S'Gravenhage 1858 : l'auteur se rendit à Java en 1783 et y séjourna pendant dix ans comme maître d'école. — Mossel : Aanmerkingen over de landen in het Koningrijk Jaccatra nevens de aangrensende en mede onder de Nederlansch Compagnie sorteerende Preanger Landen. Batavia, 1751-1754.

(3) *2e voy. de Stavorinus*, II, XXIV, p. 304 ; id., II, XXIV, pp. 305-306.

enfin, dépenses excessives du département militaire et pour la défense publique (1). Sous l'apparence d'un secours extrême apporté à la Compagnie, ce rapport, surtout en demandant par son dernier article une réforme générale dans l'administration, en était la condamnation. Les commissaires partirent en 1791 sous la direction de Nederburgh Frijkeniers, et, dès leurs premières enquêtes, la suppression du régime existant leur parut une inéluctable nécessité. Les difficultés des observations, la guerre qui, en 1795, éclata entre l'Angleterre et la nouvelle République batave, retardèrent longtemps leurs travaux, et ce ne fut qu'en 1799 que Nederburgh put revenir en Hollande. Mais, dès 1798, les conclusions les plus formelles avaient été prises et, le 1er janvier 1800, la suppression de la Compagnie d'octroi était un fait accompli (2). Le gouvernement des Provinces Unies recevait un immense empire, et, à Java notamment, héritait du bénéfice et des fruits de deux siècles d'efforts. Johannes Sieberg, qui, le premier, fut investi de la haute mission de gouverner les terres hollandaises de l'Insulinde, prenait la succession de cette lignée de grands patriotes et de grands politiques, qui, depuis 1595, travaillaient à faire de l'Archipel un prolongement lointain des Pays-Bas d'Europe. La Compagnie avait disparu devant des nécessités nouvelles qu'il n'était en son pouvoir ni d'éluder ni de retarder ; mais quelles que fussent, au moment de sa chute, ses imperfections et ses causes d'insuccès, elle disparaissait son œuvre accomplie, et Java reconnue, exploitée, livrée sans conteste à l'activité des marchands hollandais, était une succession assez belle pour contrebalancer toutes les critiques, et un éloquent témoin de la sincérité et de l'efficacité des efforts acomplis.

(1) Raffles, *History of Java*, introduction, p. XXVII.
(2) De Jonge, XIII, id. XII.

CHAPITRE V

PÉRIODE DE TRANSITION : L'OCCUPATION ANGLAISE, DAENDELS ET RAFFLES. — PREMIER ESSAI DU RÉGIME D'ÉTAT

La commission d'enquête de 1791, continuant et achevant l'œuvre de la commission de 1780, avait mis fin au régime de la Compagnie et inauguré aux Indes néerlandaises le premier essai du régime d'Etat. En réalité, la Compagnie d'Octroi n'avait jamais vécu complètement en dehors du gouvernement hollandais, et, soit comme surveillance, soit comme appui auprès des princes indigènes ou des souverains des autres nations d'Europe, elle avait toujours accepté et reconnu, souvent même réclamé l'intervention des Etats-Généraux. Dès 1601, nous voyons des commissions d'Etat données aux vaisseaux en réponse aux calomnies des Espagnols ; en 1610, un placard officiel est publié « contre l'avarice des marchands ayant causé divers désordres dans les ventes et achats qui se faisaient des actions de la Compagnie » ; puis paraissent successivement deux placards de même genre, un en 1616 « au sujet des pertes faites par la Compagnie par le moyen de certaines poudres qu'on faisait venir et que les marchands en détail mêlaient avec leurs épiceries », un autre en 1617, « contre la désertion; certains potentats qui étaient jaloux de la prospérité de la Compagnie des Indes employaient toutes sortes de moyens pour la traverser, surtout en tâchant de détourner de son service ses plus habiles et de ses plus affectionnés mariniers ». A deux reprises, en 1620 et en 1623, les Etats-Généraux promulguent un renouvellement du placard de 1610; enfin en 1623, à l'expiration de l'octroi de 1602, c'est aux Etats encore que la Compagnie en demande « le

renouvellement et l'affermissement » (1). Ces rapports ne firent que se multiplier et se préciser au cours des XVIIe et XVIIIe siècles, et la délibération de 1672, prévoyant le transfert à Batavia de la nation et de l'état hollandais, est une forme particulièrement remarquable de cette intervention. Enfin les conventions, contrats et traités conclus avec les princes indigènes étaient tous faits plus ou moins au nom de l'Etat hollandais, possesseur éminent du domaine colonial et suprême ressource en cas de péril extrême. Mais cette intervention, pour active et fréquente qu'elle fût, n'en avait pas moins été accidentelle et irrégulière et la Compagnie restait seule maîtresse des terres de l'Insulinde, comme aussi seule responsable des échecs et des pertes que pouvait subir son système colonial. Des conditions extérieures nouvelles auxquelles ne se prêtaient pas la constitution intime et les procédés coloniaux de la Compagnie avaient, nous l'avons vu, bouleversé l'état de choses existant et rendu définitive et unique l'action de l'Etat sur le magnifique empire que les marchands d'Amsterdam et de Zélande avaient créé pendant deux siècles aux Indes Orientales. La substitution du nouveau régime à l'ancien était donc logique et nécessaire; elle était la conséquence naturelle du passé et l'image fidèle des conditions présentes. Tout semblait prédire le succès. Les événements d'Europe troublèrent cette expérience et répandirent pendant seize ans le trouble et le désordre dans les nouvelles possessions de l'Etat hollandais. C'est donc bien, à proprement parler, une époque de transition, un « Overgangstijd », comme l'appelle Veth (2). Hollandais et Anglais, Daendels et Raffles, apportent chacun au régime le cachet de leur originalité et de leur nature particulière et posent les bases encore bien confuses d'un mode de gouvernement qui s'épanouira plus tard, complété et perfectionné dans la paix et la tranquillité dont les Pays-Bas allaient jouir au cours du XIXe siècle. Les idées de colonisation d'Etat se font jour alors, s'ébauchent, s'essayent : les échecs en précisent la valeur et en augmentent la netteté ; la guerre montre des dangers et des besoins jusqu'alors inconnus, et, la paix revenue, cette première ébauche se tranformera en un magnifique monument aux assises

(1) De Constantin : Avertissement, pp. 32-47.
(2) Veth, *Java*, II, VI (titre), p. 253.

solides, à la puissante charpente qu'aujourd'hui encore admirent tous ceux qui par devoir ou par goût s'adonnent à l'étude des choses coloniales.

La liquidation du passé n'avait pas laissé que d'être assez laborieuse, au lendemain du jour où l'Etat hollandais avait pris pour lui la direction et l'administration de Java et des autres îles de l'Archipel, et c'était une tâche considérable que celle qui allait incomber de ce fait aux nouveaux gouverneurs généraux (1). La Compagnie était assez prospère et les 2.000.000 de florins payés par le gouvernement des Pays-Bas pour le rachat de ses actions ne représentaient qu'une infime part de la richesse que sa disparition allait faire rentrer dans les coffres de l'Etat. L'exercice rigoureux du monopole commercial avait mis en ses mains et peu à peu drainé vers Batavia et les autres ports de la côte toutes les sources de richesses de l'île, et nous savons que, en dépit des difficultés multiples qui avaient traversé son action, en dépit des guerres nombreuses, longues et sanglantes qui avaient ravagé Java et consumé en quantité innombrable les trésors et les vies humaines, le mouvement des affaires et les dividendes avaient été sans cesse croissant. Mais la situation politique n'en était pas moins restée toujours incertaine et dangereuse, et le souci presque exclusif de l'exploitation commerciale avait eu pour résultat de reléguer toujours un peu au second plan des questions qui devaient tôt ou tard se réveiller brûlantes. Les souverains indigènes, réduits, mais non soumis, restaient, en fin de compte, d'irréconciliables ennemis de la puissance hollandaise, et il était certain qu'ils profiteraient de la première

(1) Gouverneurs généraux des Indes-Orientales néerlandaises pendant la période de transition :

Mr Pieter Gerardus van Overstraten	1796-1801
Johannes Sieberg	1801-1804
Albertus Henricus Viese	1804-1808
Mr Hermann Willem Daendels	1808-1811
Jan Willem Janssens	1811
Lord Minto	1811
Thomas Stammfort Raffles (lieutenant-gouverneur)	1811-1816
John Fendall . . . . . id.	1816

(*Regeerings Almanak*, 1902, I. Bijlagen, RR. 560.)

occasion, du premier recul de la domination européenne, pour tenter de recouvrer, par un suprême effort, leur indépendance et leur puissance perdues. Overstraten, qui le premier eut à faire fonctionner le nouveau régime, ne put pas, à vrai dire, avoir, en une année, une idée bien nette de la situation, et c'est à son successeur Johannes Sieberg que l'on doit faire véritablement commencer le premier essai du régime d'Etat. Sieberg semble avoir été du moins un politique habile et les quatre années de son gouvernement comptent parmi les plus tranquilles de Java; il n'eut d'ailleurs à soutenir aucune lutte véritable au dedans ni au dehors, et la conclusion de la paix d'Amiens en 1802, en le délivrant de la crainte toujours menaçante d'une attaque anglaise, contribua puissamment à lui faciliter l'exercice de sa haute fonction. La question chinoise seule troubla cette période de paix, et des massacres assez nombreux eurent lieu en 1802 : mais ils furent de courte durée et les Chinois purent se réfugier dans la région de Krawang. La fin de l'année fut moins tranquille : la paix européenne paraissait mal assurée et les Etats-Généraux envoyaient des renforts. La guerre reprit en 1803, mais Sieberg ne voulut pas assumer la responsabilité de sa conduite et il se retira l'année suivante, laissant le gouvernement à Wiese récemment arrivé de Hollande (1). Toute sa politique prudente et éminemment conservatrice se peint dans les conseils qu'il donnait en 1808 à Daendels (2). Wiese, qui lui succédait, n'avait

(1) De Jonge, XII, pp. 412-99 et XIII, passim.

(2) Lettre de Jaussaud au ministre, dans de Jonge, XIII, p. 514. — « Le général Sieberg convint sans difficulté avec le général Daendels qu'il y avait de grands abus à réformer dans l'ancien système d'administration de la colonie, mais qu'*avant de vouloir renverser ce système, il fallait consulter les moyens qu'on avait pour en établir un nouveau et le faire respecter.* Qu'étant dépourvu de l'argent nécessaire pour suffire aux dépenses excessives qu'occasionnent toujours des changements de cette nature, et des forces suffisantes en troupes européennes pour soutenir les guerres que ces changements pourraient peut-être engager les princes du pays à susciter pour s'affranchir de leurs anciennes obligations envers la Compagnie hollandaise, *il pensait que le parti le plus prudent et le plus sûr était de se borner à maintenir la colonie dans le même état jusqu'à ce que des circonstances plus heureuses et les secours de la métropole pussent assurer l'efficacité de ces nouvelles mesures;* mais que, dans les moments actuels, il fallait surtout éviter avec le plus grand soin de s'engager dans de nouvelles dépenses, et

qu'une commission temporaire et trouvait une situation assez difficile et assez embrouillée. C'était toutefois un homme énergique et son action se fit aussitôt sentir : il encouragea par tous les moyens la culture des produits rémunérateurs, et, en 1807, la quantité de café apportée aux magasins du gouvernement s'élevait à 104.000 pikols (1). Mais les affaires de la guerre absorbèrent bientôt toute son attention et les années pendant lesquelles il eut à présider aux destinées de Java furent remplies d'épreuves et de tourments pour la colonie. Les renforts venus de Hollande n'eurent aucun succès; la flotte anglaise, sous le commandement de Sir Edward Pelley, ravagea Onrust et la baie de Batavia en 1806, Grissee en 1807, et l'année suivante, réduisit à néant les efforts de l'amiral Hartsinck : ce dernier armement avait coûté aux Pays-Bas quatre millions de florins (2). Dans Java même, les hostilités avaient repris un peu partout : en 1806 Walbeek avait dû aller réduire les velléités de révolte du pays de Krawang, Nikolaus Engelhard soumettre Madoera et imposer au Sultan de Djocjakarta (1er juin 1806) un nouveau traité, plus avantageux sans doute pour la Hollande que les contrats précédents, mais dont l'exécution serait nécessairement subordonnée à la situation dans laquelle se trouveraient, au hasard des circonstances, les parties contractantes (3). Le gouvernement hollandais s'inquiéta à son tour : une nouvelle commission fut envoyée en 1804, et, le 27 janvier 1806, elle donna à Java un nouveau règlement (4). Un dernier événement acheva de tout bouleverser : Louis Bonaparte devint roi de Hollande et les Pays-Bas se trouvèrent plus que jamais mêlés aux rivalités et aux conflagrations de l'Europe : Dans de pareilles circonstances, il fallait à la tête des affaires de Java et de l'Archipel un homme d'une énergie et d'une valeur exceptionnelles. Le 28 janvier 1807, Daendels fut nommé « gouverneur général des possessions hollandaises à l'E. du Cap », et,

se conduire avec les princes indiens avec cette même politique qui si longtemps fit craindre et respecter la nation hollandaise. »

(1) De Jonge, XIII, p. 296. — Le pikol compté à 125 livres jusqu'en 1806 fut après cette époque généralement compté à 140. Id.

(2) De Jonge, XIII.

(3) Engelhard : Rapport dans de Jonge, XIII.

(4) De Jonge, XIII.

le 14 janvier 1808, Wiese lui remit la direction des affaires (1).

Peu d'hommes ont été aussi violemment et aussi constamment attaqués que Daendels, et, depuis Warren Hastings, on citerait difficilement un gouverneur sur lequel se soit acharnée avec autant de force et de façon aussi unanime la colère des purs théoriciens des affaires coloniales. Sa rigueur, son arbitraire, sa tyrannie en un mot, sont devenues légendaires, et les auteurs les plus autorisés semblent accomplir un acte de haute bravoure en atténuant quelque peu l'amertume des critiques et en osant lui reconnaître quelque valeur et quelque véritable science du gouvernement (2). L'opinion la plus favorable est encore celle de son rival, de son successeur, Sir Stammfort Raffles, et cette appréciation a une valeur toute particulière quand on met en parallèle les reproches souvent exagérés que l'écrivain anglais fait aux agents coloniaux de la Hollande à Java. « Le maréchal Daendels, rappelé du gouvernement de Java cinq mois environ avant la conquête britannique, fut, dit Raffles, le plus actif et le plus énergique gouverneur qu'on eût vu depuis longtemps dans la colonie. Il créa les services et les contingents forcés qui furent une grande source de profits (3). » Cette appréciation, si flatteuse soit-elle, ne saurait pourtant être définitive : elle a, avant tout, le grave défaut de restreindre à l'excès la question, et, avec ce tour d'esprit exclusif caractéristique des écrivains coloniaux anglais, de rapporter tout au commerce et aux profits réalisés. En fait, l'erreur commise si généralement sur le compte de Daendels procède, nous semble-t-il, de la même confusion, et peut-être y a-t-il là bien moins une condamnation régulière et formelle qu'une simple illusion d'optique aisée et malheureusement trop fréquente chez ceux qui s'adonnent à l'étude de questions aussi délicates et aussi complexes que le sont les questions de colonisation (4). Et d'abord, il faut faire la part de préjugés venus du

(1) De Jonge, XIII.

(2) Leroy-Beaulieu : *La colonisation chez les peuples modernes.* — Chailley-Bert, *Java et les Hollandais.*

(3) Raffles, *History of Java*, introduction, pp. XLI-XLII.

(4) Il va sans dire que nous ne discuterons pas ici la théorie si chère à certains politiques des droits imprescriptibles de l'homme et de l'assimi-

dehors, de théories toutes faites, qui, transplantées pour ainsi dire sans transition d'Angleterre sur le continent, font d'un libre échangisme absolu une loi invariable et inflexible, et condamnent sans appel quiconque ne s'incline pas devant la majesté de ce dogme : en bonne science, par cela même qu'elles sont absolues et impersonnelles, ces théories sont fausses, et jamais les Pays-Bas ni Java ne purent s'offrir le luxe d'un système commercial tout au plus abordable pour l'Angleterre du XVIIIe siècle, écrasée sous le poids d'une surproduction de jour en jour plus intense. Mais ici, comme en mainte autre matière, le passé fait tort au présent : la politique purement commerciale de la Compagnie, quelque absolu que fût le monopole exercé, n'intervenait guère, précisément parce qu'elle n'était que commerciale, dans les affaires intérieures des princes, et, sauf les travaux absolument nécessaires au maintien de son prestige, elle laissait les indigènes assez libres de leurs moyens pour les cultures qu'elle avait, de concert avec le souverain, autorisées ou prescrites dans le pays ; les succès obtenus avec un tel système condamnent une politique autoritaire, une réglementation rigoureuse et minutieuse comme celles que mit en vigueur le maréchal Daendels. Nulle part plus qu'ici ne se manifeste l'illusion dont nous parlions plus haut, et s'il est vrai qu'on ne peut juger un homme qu'en le mettant au préalable dans sa situation, nulle part cette précaution élémentaire ne semble avoir été plus oubliée.

La situation, au moment de l'arrivée du nouveau gouverneur général, était la plus périlleuse peut-être qu'eût traversée jusque-là la colonie hollandaise des Indes orientales, et, au dedans comme au dehors, de graves complications étaient imminentes. Daendels, qui avait été envoyé pour parer aux dangers pressants que nul ne contestait, et qui arrivait d'Europe où il avait été mêlé aux multiples difficultés internationales des dernières années, savait mieux que personne à quels redoutables dangers extérieurs il allait avoir à faire face, et il ne pouvait accorder qu'une

lation possible des indigènes. C'est là une théorie de cabinet ; aucune personne ayant vécu au milieu des orientaux asiatiques ne consentira à l'admettre. Sur toute cette période d'inflexible autorité on possède un ouvrage précieux (c'est l'exposé fait par Daendels lui-même de son gouvernement sous le titre suivant : Staat der Nederlansch Oost Indische bezittingen onder Daendals 1808-1811.

faible attention aux conseils de Sieberg, qui, depuis sept ans isolé dans Java, ne pouvait ressentir que les contrecoups lointains et encore peu significatifs des grandes transformations dont l'Europe était alors le théâtre. L'annexion encore dissimulée de la Hollande à la puissance napoléonienne achevait de rendre insoluble la rupture déjà consommée en fait avec la Grande-Bretagne, et les désastres de 1806 étaient un sérieux avertissement que ne pouvait négliger un politique aussi prévenu que Daendels, et l'annonce, peut-être à bref délai, d'une nouvelle attaque des flottes anglaises, auxquelles les côtes de l'Inde fournissaient une sûre et puissante base d'opération et de ravitaillement. Il fallait donc se préparer à une lutte dont l'enjeu serait, à n'en pas douter, la possession de Java tout entière, et tendre tous les ressorts du pouvoir vers ce but suprême de la défense du pays, en négligeant momentanément, s'il le fallait, les intérêts particuliers ; il fallait aussi, en présence de la flotte anglaise, maîtresse de la mer et pouvant sans cesse être renforcée, vivre chez soi des ressources du pays, et, ici encore, faire converger vers ce but toutes les forces et tous les moyens d'action que pouvait présenter Java. Des conditions aussi extraordinaires réclamaient un régime spécial, absolu et sans ménagements, et ces conditions dominent, à vrai dire, toute la politique de Daendels. A l'intérieur de l'île, la situation, à l'arrivée du nouveau gouverneur, était loin de répondre aux exigences du moment. Les cultures sans doute étaient toujours prospères, et les sages mesures d'Overstraten et de Wiese avaient eu un effet remarquable. La production, sauf pendant la période 1800-1801, avait été sans cesse en augmentant : le café avait passé de 9.705.850 livres en 1798-99 à 10.313.625 en 1801-1802 ; le poivre noir de 975.071 à 2.746.312 ; le sucre qui représentait 1.266.273 livres en 1798-99, en avait donné 5.802.090 en 1799-1800 ; 7.570.500 en 1800-1801 et 10.612.207 en 1801-1802 (1). Enfin, à la fin d'août 1802, il restait un stock disponible important de café, soit 18.850.042 livres, bien qu'il en fût sorti 88.550.415 du 1er septembre 1795

(1) Mémoire sur les produits des Indes néerlandaises de 1798 à 1802 par J.-H. Cox donné au château de Batavia le 17 septembre 1802. — De Jonge, XIII, p. 113 :

au 1er août 1802 (1). Le commerce, pendant cette même période, avait été assez prospère et les expéditions avec l'Amérique du N. avaient été importantes : le 9 janvier 1801, le capitaine du vaisseau Nord-Américain « Samuel Smith » prit à son bord 1000 piculs de sucre et autant de café ; le 5 mai suivant, un rapport du directeur général fixait ainsi les proportions des diverses denrées dans l'exportation : 4/8 de café ; 3/8 de sucre ; 1/8 de

	en 1798-9	1799-1800	1800-1	1801-2
Café	9 705 850	17 146 250	10 179 625	10 313 625
Camphre	8 535	17 125	41 275	46 450
Canelle (de Ceylan)	2 548	145	»	»
Foelie	416	120	»	»
Clous de girofle	79 350	44 112	120 600	47 750
Noix muscade	6 296	625	»	»
Sapanhout	77 500	165 000	»	36 250
Etain (de Banca)	550 145	187 875	38 875	3 500
Poivre noir (Zwaste geharpte)	975 071	2 720 795	1 551 687	2 746 312
Sucre	1 266 273	5 802 090	7 570 500	10 612 207
Indigo	4 233	5 000	5 000	4 500
Catoenen Garens	»	46 000	9 250	5 281
Curcuma de Java	»	6 400	1 250	»
Poivre (long)	»	»	»	4 687
— (noir)	»	»	»	23 750

L'augmentation des produits dans les trois dernières années de septembre à août 1799 à août 1802 est en comparaison avec la première année 1798-99 de environ 11.068 tonnes.

(1) Ibid., p. 14. Notice des cafés restant à la fin d'août 1795 et de ce qui jusqu'à la fin d'août 1802 en a été retiré, cuit et consommé.

Restait à la fin août 1795 :

Café de Java	337.237	30.105.062
— Chéribon	2.677.039	
— Jaccatra	27.090.766	

ou à peu près cuit et consommé de 1795 à 1802 :

Café de Java	2.914.241	77.295.395
— Chéribon	12.231.270	
— Jaccatra	62.169.883	
Total		107.400.457

A la fin d'août 1802 il en reste en magasin :

Café de Java	767.444	18.850.042
— Chéribon	1.296.983	
— Jaccatra	16.785.615	
Donc du 1er septembre 1795 au 1er août 1802 en sont sortis		88.550.415

poivre (1). Mais les finances étaient loin de présenter un aussi beau spectacle et le déficit existait depuis longtemps dans les caisses du gouvernement. Le 11 juin 1799, le gouverneur général avait ordonné à M. Sieberg de présenter, à la date de la fin d'août 1799, un état financier et Sieberg y ajouta un état de prévision pour la période 1er septembre 1799-3 août 1800. On y voit qu'au 31 août 1799, les dépenses atteignaient 780.000 rixdalers, tandis que les recettes ne montaient qu'à 605.507,45 soit un déficit de 174.492,55 rixdalers, et cela malgré les contributions élevées qu'en vertu d'anciens traités et en paiement de la protection et des avantages accordés par la Compagnie payaient les princes indigènes : celui de Ternate payait par an 192.643 florins, Macassar 60.525, Samarang 465.137, Bantam 189.000, Chéribon 149.850, Timor 5.050, Bandjermassin 121.500 et Palembang 16.200, en tout 480.000 rixdalers, presque la totalité des revenus perçus par le trésor public (2). Ainsi une agriculture florissante, sans doute, mais livrée à elle-même et sans élasticité ; un commerce actif, mais où les étrangers occupaient une place considérable; des finances en désarroi et qui étaient menacées d'un déficit encore plus considérable le jour où, les Anglais étant maîtres de la mer, il serait impossible de percevoir les revenus des places extérieures (Ternate, Macassar, Timor, Bandjermassin et Palembang, en tout 216.680 rixdalers, près de la moitié du revenu total), et où une guerre que tout le monde sentait inévitable augmenterait dans une proportion considérable les dépenses

(1) De Gouverneur generaal en Raden van Indië aan den Aziatischen Raad (31 janvier 1802). — De Jonge, XIII, pp. 31-39. — Consulter aussi sur toute cette question : Rapports sur le compte-rendu de Dirk van Hogendorp par : 1° le gouverneur général Sieberg (19 mars 1802) ; 2° par Wiese (17 août 1802) avec annotations de G. K. van Hogendorp ; 3° par Ijsseldjik (31 août 1802). — Rapport sur les cultures de Java en 1803 (Aantoning van den staat waarin de cultures van de woornaamste produiten op het eiland Java ich bevinden) par F. van Braan, à Batavia le 19 août 1803, 4 parties : Batavia, Chéribon, Java, Bantam. — Rapport du directeur général Sieberg sur l'état des finances, accusant, à la fin d'août 1799, un déficit total de 1.805.507, 45 rixdalers ; à Batavia le 1er octobre 1799. — Le gouverneur général et le conseil des Indes au comité des Indes Orientales, à Batavia, le 20 décembre 1799, sur le gouvernement et les relations avec les princes indigènes (De Jonge, XIII).

(2) De Jonge, XIII, pp. 1-5.

en diminuant également les recettes, telle était la situation économique de l'île au moment où arrivait Daendels. En même temps, les fonctionnaires délégués dans les diverses places de Java touchaient des traitements énormes : le préfet de la région E. (Gezaghebber in den Oost hoek) 20.000 rixdalers, celui de Samarang autant, celui de Tegal et de Djapara 15.000, de Pekalongan 1.200, de Rembang 10.000, ceux de Grissee, Soemenep et Bankalan de 1.200 à 10.000, soit en tout un chiffre moyen de 100.000 rixdalers employés au seul paiement des agents centraux du gouvernement hollandais (1). Les exactions et les abus de toute sorte empiraient encore la situation. Les Chinois, banquiers, usuriers et trafiquants sans scrupules, ruinaient à plaisir et pour leur seul profit les malheureux agriculteurs javanais, et la ferme des taxes sur les marchandises était pour eux la source de profits énormes qu'ils faisaient au détriment de l'Etat, sans que les indigènes ni les marchands en payassent moins pour cela. Dès le 12 novembre 1808, Daendels signalait au ministre Van der Heim les principaux de ces abus (2). Politiquement parlant, et dans les graves circonstances du moment, la situation n'était pas meilleure. Les princes indigènes n'avaient abdiqué aucune de leurs préventions, et les succès hollandais de 1806 ne les avaient qu'imparfaitement soumis : ils ne guettaient qu'un moment favo-

(1) De Jonge, XIII, pp. 1-5.

(2) Lettre de Daendels au ministre Van der Heim du 12 novembre 1808. De Jonge, XIII, p. 318.

1o De van jaar tot jaar toenemende lasten van dit Gouvernement.

2o De verwaarloozing van alle publicke belangen en inkonisten van den Lande.

3° De schreemvrude concussiën der pachters van s'hands Domemen.

4° De Openlijke overtreding der Werten op den handel.

5o De Verboden invoer van Amphioen.

6° Monopolie en opkoopingen van dit en andere artikelen door ven Gouverneur Zelven, of met deszelfs oogluiking een voorkennis door anderen.

7° Heerschende ontrouw in meestable administratiën van s'Lands magazijnen.

8° Wanbetaling der Producten, en ongevorloofde overwigten daarop genoten.

9° Verregaand misbruik der heeredienstenen, en het houten, van vrije Javanen als verpandehingen voor met nomenswaardige of met list vermeerderde schulden.

rable pour reprendre la lutte, et en attendant, ne manquaient pas une occasion de s'affranchir de la sujétion extérieure et de formes auxquelles les avait, du moins, astreints de tout temps le régime hollandais. Les particuliers eux-mêmes, les Chinois, oubliaient tout frein, et, chose grave aux yeux d'un peuple aussi formaliste que les gens de Java, violaient ouvertement l'étiquette et les lois somptuaires. En résumé, le désordre était partout et, faute de voies de communication suffisantes, l'action du gouverneur général se faisait à peine sentir dans l'intérieur de l'île. Menacée au dehors d'une attaque étrangère, la domination hollandaise n'était nullement assurée de pouvoir disposer de toutes les ressources de Java, et risquait au contraire d'être prise à revers par un soulèvement des princes indigènes.

Daendels était bien l'homme qu'il fallait pour dénouer une aussi dangereuse situation. D'une puissance de travail remarquable, et d'une résistance physique exceptionnelle, au reste doué d'une vive intelligence et d'une vue très nette des choses, il mettait au service de ces précieuses qualités une audace invincible, une décision sûre et rapide et une indomptable volonté. C'était un homme d'Etat dans toute l'acception du terme, et ses plus farouches détracteurs n'ont jamais tenté de nier cette énergie dont ils l'accusent seulement d'avoir fait un regrettable usage. Il commença par faire sentir durement à tous la nécessité absolue de la régularité et de l'observance de sa suprématie. Le sultan de Djocjakarta fut humilié et contraint de faire ostensiblement acte d'amitié avec le gouverneur général ; un riche banquier chinois, convaincu de malversations dans la ferme des taxes, fut arrêté et pendu à la porte de sa maison, sans autre forme de procès ; un autre qui avait oublié ou négligé les règles de l'étiquette fut rappelé en pleine rue par le gouverneur général lui-même à leur respect (1). Peu rassuré d'ailleurs sur la fidélité de ses agents et voulant imprimer partout le cachet de son autorité, Daendels, aussitôt débarqué, décida de mettre à exécution les instructions du gouvernement qui lui avait prescrit d'inspecter avec soin la côte N.-E. Il partit de Buitenzorg le 29 avril 1808 et arriva en douze jours à Samarang, après avoir visité les principaux marchés des régences de Jaccatra et des Preanger : Tjand-

(1) J. Leclerq, op. cit. — Money, op. cit. — Renseignement personnel.

joer, Bandoeng, Pakkamoentjang et Soemedang. Du rapport même qu'il fournit au gouvernement, il résulte que, selon lui, « le pays est très fertile et produit beaucoup de café, mais la faible population qui s'y trouve ne peut s'y soutenir qu'en négligeant les autres cultures. Ces productions prennent de Buitenzorg la route de Carang Sambong ou celle de Chéribon. Il faut donc augmenter les communications et rendre navigables le Tji Taroem, voie importante pour les hommes et les marchandises et le Tji Manoek, rivière de Carang Sambong. » « Mais, dit Daendels dans le même rapport, on ne peut tout entreprendre à la fois. » De Buitenzorg à Carang Sambong, il avait cependant perçu 30.000 rixdalers, mais, sur cette somme, il fallait retenir des fonds pour l'amélioration des fortifications de Batavia (1). Le malheur est que ce pays était continuellement troublé : au moment du voyage du gouverneur général, deux princes se disputaient le trône et excitaient des guerres civiles. Daendels profita de son passage pour mettre fin à cet état d'insécurité ; il divisa le royaume en deux préfectures, au S. la préfecture de Chéribon remise aux régents et à l'ancien résident Van Lawick van Pabst, au N. le pays soumis au sultan qui fut confié au colonel Von Gerlach (2). C'était là seulement la préparation et le premier acte du vaste plan qu'aussitôt arrivé à Java Daendels avait proposé au gouvernement hollandais. Sa lettre au ministre des colonies, en date du 20 mars 1808, nous renseigne clairement sur ce plan. Le nouveau gouverneur général s'y montrait partisan du maintien de toutes les concessions et permissions accordées dans l'année 1806 par le gouverneur général Engelhard, même de celles qui n'avaient pas encore eu d'effet (Convention avec le Pangeran Radja Canoman avec permission du sultan de Chéribon que Daendels déclare un fantôme). Puis, il énumère les différents points suivants de sa conduite future : 1° respect des personnes ; 2° établissement des Chinois dans les dessas pour

(1) « La majeure partie sera employée à repeupler le pays de Chéribon, à aplanir le terrain et à améliorer l'état des routes. La population des pays de Chéribon est aussi forte que celle des régences des Preanger, et la fertilité du sol est telle que dans tous mes voyages en pays indiens, je n'en ai jamais vue qui puisse lui être comparée. » Lettre de Daendels au ministre Van der Heim du 12 novembre 1808. — De Jonge, XIII, p. 317.

(2) Id., id., XIII, pp. 314-317.

constituer une réserve ; 3° permission de planter et de récolter le café à Chéribon dans les emplacements favorables ; 4° permission pour chacun de commercer à son gré avec les produits du pays pour lesquels le commerce n'aura pas été déclaré exclusif ; 5° permission à tous, grands et petits, sujets du résident, du sultan et d'autres princes, de venir à Batavia et de s'adresser au gouvernement ; 6° promesse de bons traitements pour ceux qui se conduiraient bien, mais menaces de punitions pour ceux qui ne resteraient pas tranquilles. Une proclamation en fut faite et affichée à Chéribon (1). Passant ensuite au détail, il exposait l'état de l'île au moment de son arrivée et indiquait les mesures à prendre. Au régime actuel, franchement défectueux, il proposait et fit adopter comme remède les mesures suivantes : donner aux chefs des administrations le droit de soumettre les cas aux opkoopen du château, avec permission en cas de nécessité de ne pas rendre compte aux inkoopen ; donner aux opkoopen du château, aux inkoopen qui leur étaient préposés, aux intendants du commerce du Japon, l'autorisation de faire une proposition au directeur général ; celui-ci, s'il l'approuvait, en référerait au gouverneur général qui donnerait à l'inkoopen un ordre écrit d'exécution. Par ce procédé, ajoutait Daendels, on diminuait les dépenses : 1° de 6.000 rixdalers donnés inutilement au capitaine des naturels Chinois pour entretenir une compagnie chinoise ; 2° de 45.000 rixdalers annuels (rds'sjaars) donnés aux officiers indigènes, en dehors du rendement des contrats commerciaux de toute sorte et sur lesquels le capitaine des Chinois en touchait 1200 (2). Au point de vue économique, le mémoire de Daendels visait des réformes également importantes. Il proposait notamment : 1° que le café fût payé aux communs javanais qui en auraient planté à raison de 4 rixdalers, monnaie d'argent, par picul ; ensuite que ces piculs qui, jusque-là, étaient dans une régence de 250 livres et dans une autre de 222 fussent dorénavant dans toutes les régences comptées par le régent pour 225 livres ; 2° que le café apporté aux régents qui était, jusque-là, pris par l'un en piculs de 160 livres et par un autre en piculs de

(1) De Gouverneur generaal Daendels an den Minister van kolonien van der Heim du 20 mars 1808. De Jonge, XIII, pp. 304-305.

(2) Id., id., XIII, pp. 306-307.

146 livres, comme à Buitenzorg, Tjikauw, etc., le fût dorénavant en piculs de 126 livres; 3° que, par suite, tous les chefs et préposés des administrateurs des magasins de Batavia, qui mettent le café en piculs de 160 et 146 livres pour le recevoir et en piculs de 125 livres pour le revendre, eussent dorénavant à cesser cette pratique, en dédommagement de laquelle ils recevraient un traitement annuel de 6.000 rixdalers d'argent; 4° que l'irrégularité ci-dessus interdite fût, le cas échéant, imputée aux régents indigènes comme complices ; 5° que des droits fussent levés dans les régences de Jaccatra et des Preanger, avec évaluation de tous les équivalents livrés en indigo, garance et café; 6° que, par suite, personne ne pût réclamer aucune autre prestation que de venir dans la plantation; les régents indigènes devraient y veiller ; 7° que les hommes de service fussent astreints à se consacrer à l'entreprise des charrois, du voiturage, du transport des personnes qui voudraient voyager hors de leur pays, et, en général, à toute prestation requise par les régents et la police; 8° que toute prestation et tout service autre que les susdits ne dût jamais être autre chose qu'un marché conclu d'après un tarif fixé; 9° que toute concussion ou autre acte du même genre, venant d'un indigène ou d'un Européen, fût très sévèrement puni, et, suivant la gravité du cas, pût même être puni de mort (1). Au point de vue administratif, Daendels n'apportait pas de moindres innovations. « Il faut, disait-il dans sa lettre du 12 novembre 1808, que l'inspecteur général des Houtbosschen soit en relations directes avec le gouvernement, auquel il remettra chaque année un projet général des travaux nécessaires tant pour le gouvernement lui-même que pour les places principales, Batavia, Samarang, Soerabaja, les préfectures et les comptoirs extérieurs. L'ensemble des décisions importantes devront être prises dans un collège composé des administrateurs et des directeurs, sur l'avis desquels le président enverra aux notables de chaque district la liste des travaux à effectuer sur toute la surface de l'île. Les traitements de ces notables seraient ainsi fixés : inspecteur général des Houtbosschen 15.000 rixdalers par an, président de l'administration 12.000, notable 5.000, commissaire

(1) Lettre de Daendels au ministre Van der Heim du 20 mars 1808. De Jonge, XIII, pp. 311-312.

des Houtverken 6.000, employés européens aux Houtbosschen 50 à 100 par mois (1). » C'était, on le voit, toute une révolution que prétendait réaliser Daendels : en présence de l'incertitude du gouvernement, de l'irrégularité, de l'exaction et des abus partout triomphants, le nouveau gouverneur général, peu sûr des auxiliaires et des intermédiaires de toute sorte que plaçait entre lui et les indigènes le régime précédent, voulait rapporter tout à lui, régler de son autorité propre les questions jusque-là remises à l'arbitraire des agents subalternes et facilitait par tous les moyens, nous l'avons vu, l'appel direct à son pouvoir ou à celui de ses subordonnés immédiats. C'est cette intervention personnelle passée à l'état de système qui caractérise l'œuvre de Daendels, et c'est elle que nous allons retrouver dans toutes les branches de l'administration où s'exerça sa prodigieuse activité. Au point de vue commercial, il exerça le monopole avec une rigueur particulière (2). La commission d'enquête de 1806 avait fait un rapport sur l'état des terres et les conclusions de ce rapport avaient été contrôlées et approuvées par le commissaire général Nederbugh, le gouverneur général Sieberg et le directeur général Van Ijsseldijk; nous avons vu le parti que Daendels se

(1) Lettre de Daendels au ministre van der Heim du 12 novembre 1808. De Jonge, pp. 323-324.

(2) « Tout le monde sait que le commerce des denrées coloniales à Java est concentré entre les mains du gouvernement; qu'aucun négociant particulier ne peut jamais vendre ni sucre, ni café, ni épiceries, et n'a la faculté d'acheter de ces objets que pour sa propre consommation. Par conséquent, ce n'est que du gouvernement seul que le commerce extérieur peut acheter les produits coloniaux destinés pour l'Europe. Ce monopole, que l'ancienne Compagnie exerça dans tous les temps, et que M. Daendels exerce aujourd'hui avec plus de rigueur encore, est imité par des négociants particuliers sur les marchandises que n'attaque pas le monopole du gouvernement. Ce sont sept ou huit négociants, ayant des capitaux assez forts à leur disposition pour acheter des cargaisons entières et en réaliser de suite le prix, qui s'entendent entre eux et obligent les capitaines de navire à vendre leurs cargaisons à un prix inférieur à la valeur réelle. Si ceux-ci ne veulent point vendre au prix offert, ils ne savent plus comment se défaire de leurs marchandises, parce qu'il ne règne point à Batavia comme à l'île-de-France cette concurrence si utile qui produit toujours un bon effet dans le commerce. Il est vrai qu'à Java, la consommation des denrées d'Europe est assez bornée. » Lettre de Jaussaud au ministre. De Jonge, XIII, p. 517.

proposait d'en tirer en améliorant l'état des régences et en amenant, par une réglementation rigoureuse des conditions de la livraison des produits, un relèvement du prix de la vente. « Je suis convaincu, disait-il, que cela vaut mieux pour les Asiatiques (1). » C'est là l'origine et la véritable forme de ce qu'on a appelé le *régime des cultures forcées*. « Les habitants de tout village situé dans les montagnes, et dont le sol se trouvait convenable pour la culture du café, étaient obligés de planter sur les parties incultes de leur territoire un nombre déterminé de caféiers qui s'élevait ordinairement à mille plants par famille. Au bout de cinq ans, on estimait le produit des caféiers, et les habitants du village étaient tenus de déposer gratuitement dans les magasins établis par le gouvernement sur le bord de la mer les deux cinquièmes de la récolte ; le café ainsi remis devait être soigneusement épluché, trié et de première qualité. Si ces prescriptions n'étaient pas exécutées, le village devait payer au gouvernement, en numéraire, la valeur du café, d'après le prix courant de Java. Ce prix établi et connu pour toute l'année, était ordinairement d'environ vingt-cinq florins par picul ; c'était donc cette somme que les villageois avaient à payer pour chaque picul qu'ils n'avaient pas remis avant la fin de décembre. Le surplus de la récolte, c'est-à-dire les trois derniers cinquièmes, appartenait aux villageois, et ils pouvaient en disposer comme ils l'entendaient. Toutefois, le gouvernement hollandais, pour décider les habitants à lui livrer la totalité de leur récolte de café, s'engageait à payer à ce même prix courant chaque picul de café qui lui serait remis en dehors des deux cinquièmes de la récolte auxquels il avait droit, pourvu que ce café fût déposé dans ses magasins au bord de la mer, après avoir été soigneusement épluché et trié et pourvu qu'il fût de première qualité (2). » En même temps, et en attendant l'effet utile de ces mesures, qu'il ne devait d'ailleurs pas voir, puisqu'elles réservaient un délai de cinq ans avant l'observation des résultats, Daendels, qui se sentait menacé de graves complications, voulut tirer un parti immédiat pour le trésor de la colonie des richesses naturelles de l'île, et il établit

(1) Lettre de Daendels au ministre van der Heim du 20 mars 1808. De Jonge, XIII, pp. 310-311.

(2) Money, op. cit., pp. 39-40.

à cet effet l'ingénieux système des hypothèques sur denrées, première forme du système plus tard si célèbre des bonis coloniaux. « Il obligea, dit Jaussaud, tous les dépositaires de fonds appartenant à des personnes qui n'étaient plus dans la colonie à les verser dans les coffres du gouvernement. Déjà plusieurs familles, voulant partir pour la Hollande, et ne sachant par quel moyen faire passer leur fortune, les avaient déposés de cette manière dans le trésor sur des ordonnances qu'on leur délivra pour recevoir en denrées coloniales le montant des sommes déposées. Les porteurs de ces ordonnances crurent pouvoir les placer avantageusement, soit en Amérique ou en Hollande; mais le commerce des neutres ayant été interrompu, ces titres leur sont restés dans les mains sans pouvoir en tirer le moindre parti (1). » Malgré les Anglais, malgré les graves dangers qui menaçaient la colonie, le commerce extérieur subsistait d'ailleurs. « J'ai l'honneur d'informer Votre Majesté, écrivait Daendels au roi Louis, du départ de trois bâtiments pour Bordeaux chargés de denrées coloniales; ils seront bientôt suivis par trois autres. Je réitère ma prière à Votre Majesté de vouloir bien nous envoyer par le retour de ces bâtiments les officiers, sous-officiers, soldats et matelots dont nous ne pouvons plus nous passer sans un danger imminent; *la colonie supportera tous les frais.* La croisière la plus sévère pendant toute cette année n'a pu empêcher que le gouvernement, en saisissant avec célérité les courts instants favorables, ait réussi à faire, dans la capitale, divers approvisionnements de riz, sel, etc. pour plus de douze mois, et, en nous privant de tout objet de luxe, il ne nous manque maintenant en articles de première nécessité que le vin et l'eau-de-vie (2). »

Une telle assurance semblerait indiquer un état prospère des finances de Java sous le gouvernement de Daendels. En fait, ce fut, par l'effet des circonstances autant et plus que par la faute de l'homme d'Etat appelé à y présider, le point faible dans l'administration hollandaise de cette période. Les hypothèques sur denrées devaient, nous l'avons vu, apporter au trésor des sommes importantes, mais ces sommes, en raison même des

(1) Lettre de Jaussaud au ministre. De Jonge, XIII, p. 515.
(2) Lettre de Daendels au roi Louis. De Jonge, XIII, p. 493.

probabilités de la guerre étrangère, étaient très certainement appelées à s'épuiser rapidement. Daendels voulut néanmoins profiter de cette réserve métallique pour donner un nouvel essor aux affaires et quelque confiance au commerce. Dès le mois de mars 1808, le gouvernement annonça sa volonté de donner du crédit au papier et de limiter le plus étroitement sa valeur et son taux. De l'agio de 80 à 90 0/0 où il était jusqu'alors, il passa à 40 à 45 0/0, et, grâce à cela, les jonques chinoises, si abondantes dans les ports de l'île, purent continuer leur commerce (1). Malgré toutes les difficultés et tous les obstacles, la situation économique de Java était donc satisfaisante à la veille de la grande crise qui devait y briser brutalement la domination hollandaise (2). La justice fut également réformée et adaptée aux exigences du gouvernement absolu. Jusque-là il n'y avait, dans les pays situés autour de Batavia qu'un « banc de justice » ; encore les procès étaient-ils coûteux et souvent entachés de corruption. Daendels établit trois juridictions : 1° en haut un banc de justice, Recht Bank, ayant droit d'appel et de révision ; 2° auprès des principaux chefs des pays entourant Batavia, un officier de police judiciaire jugeant en première instance sur les territoires de Batavia, avec trois endroits (un au Sud, un à l'Ouest et un à l'Est) où il tenait tribunal trois ou quatre fois par an, assisté de deux notables comme assesseurs et d'un secrétaire qui était d'habitude un personnage instruit des formes du droit ; 3° enfin dans les districts, notamment aux résidences de Landrost (tribunal du § 2), se trouvait un agent chargé de faire respecter le Landrost, et, en cas d'absence de

(1) Lettre de Daendels au ministre Van der Heim du 20 mars 1808. De Jonge, XIII, p. 307.

(2) « Malgré l'abandon criminel dans lequel le ministère de Hollande a eu la perfidie de laisser cette colonie depuis mon arrivée, elle n'en continue pas moins à être dans un état florissant ; nos magasins sont pleins, et nous sommes même obligés d'en construire de nouveaux ; malgré le défaut de tout débouché de nos denrées, nos finances nous assurent les fonds nécessaires pour le service de l'année prochaine ; enfin, en dépit des amis de l'ancien système et des circonstances, tout marche avec régularité et succès, et jamais le gouvernement de Java n'eut autant de crédit et de pouvoir qu'aujourd'hui. » De Gouverneur generaal Daendels aan Keizer Napoleon. De Jonge, XIII, p. 520.

celui-ci, de garder une bonne police et une bonne justice. Les questions qui regardaient les biens des indigènes ressortirent habituellement à la direction des cultures dans les régences de Jaccatra et des Preanger, ainsi que la police sur les terres (1). Mais c'est surtout dans le gouvernement proprement dit que Daendels exerça son activité et son influence. Partout les souverains indigènes durent se plier à sa volonté et accepter l'ingérence plus ou moins déguisée des agents hollandais. Par un traité formel, le sultan régnant du Djocjakarta dut consentir à résigner l'administration de la contrée entre les mains de son fils qui devait exercer cette autorité avec le titre de régent (2). Un système complet de routes magnifiques fut créé dans l'île et constitua une arme précieuse de gouvernement et de défense. Des corvées nombreuses y furent employées sans relâche, malgré les ravages énormes que les fièvres faisaient parmi les travailleurs, et, pour la première fois, les agents et les troupes du gouvernement eurent à leur disposition dans Java des voies de communications sûres et commodes (3). Le résultat pouvait

(1) Lettre de Daendels au ministre Van der Heim du 20 mars 1808. De Jonge, XIII, pp. 308-309.

(2) Raffles : *History of Java*, II, XI, p. 253.

(3) « Je dois encore, Sire, joindre à ce rapport celui de M. Offers, commissaire des postes et chemins, par lequel Votre Majesté verra qu'on vient de mettre la dernière main à la grande route de Java, et que la diligence à six places qui va et vient une fois par semaine de Batavia à Soerabaja franchit aujourd'hui avec facilité et sécurité les montagnes de Megamedon, montagnes qui ne peuvent être comparées qu'aux Pyrénées ; de sorte, Sire, que depuis Anjer jusque près de Banjoewangi, c'est-à-dire pendant un espace d'environ 275 lieues, on peut actuellement faire le voyage sans descendre de voiture. » Lettre de Daendels au roi Louis. De Jonge, XIII, p. 496. — « Java lui doit son admirable système de routes, qu'il fit exécuter dans l'île tout entière en deux ans, à force de corvées et en sacrifiant la vie de bien des hommes. Entre autres avantages de son système, il chercha particulièrement à mettre les routes qu'il créait en état d'être aussi facilement et aussi bien entretenues qu'elles le sont aujourd'hui. Chaque route était divisée en deux voies, l'une pour les chevaux et les voitures, l'autre pour les charrettes et le bétail. Chacune de ces voies est assez large pour laisser passer trois véhicules de front, et toutes deux s'étendent généralement l'une à côté de l'autre, séparées par un talus sur lequel s'élève quelquefois une haie d'hibiscus entretenue et coupée avec soin. La voie destinée aux chevaux et aux voitures est maintenant macadamisée et tenue en aussi bon état que n'importe quelle route carrossable

paraître justifier cette politique et c'était assez, semblait-il, pour le gouvernement, d'avoir, sous la menace continuelle d'une invasion anglaise, soutenu le commerce et les finances, réformé la justice, assuré l'ordre et la paix dans l'intérieur de l'île. « Je suis heureux, Sire, disait Daendels, d'annoncer à votre Majesté que, dans nos relations avec les princes javans, l'Empereur et le Sultan, nous sommes sur un pied que rien désormais ne saurait troubler l'harmonie qui règne entre nous. Ces deux princes se haïssent l'un l'autre, à tel point que notre intermission est souvent nécessaire pour éviter la guerre entre eux; un troisième prince, moins puissant, mais dépendant absolument de nous, fort maltraité jusqu'à mon arrivée, fait la balance entre les deux premiers... Le pays de Bantam est définitivement organisé ; nous nous sommes réservé exclusivement pour Votre Majesté les côtes du détroit de la Sonde et du Nord, et j'ai nommé, pour l'intérieur et la partie du midi, un sultan très aimé de tout le peuple du Bantam, et qui devra tout à nous, puisqu'il sort d'une famille royale depuis longtemps dans l'oppression et dans l'oubli. J'ai dernièrement fait un voyage exprès dans cette partie de l'île, pour terminer d'y rétablir l'ordre, et pour détruire sans retour les hordes de brigands cachés dans les bois et les montagnes

en Angleterre. Cette voie est constamment surveillée, et dès qu'il s'y produit quelque dépression, elle est immédiatement comblée au moyen d'un nouveau macadamisage. La plus grande partie des corvées dues par la population au gouvernement est appliquée à l'entretien de cette voie, ainsi qu'à celui de la voie destinée au bétail. Cette dernière voie n'est pas macadamisée comme l'autre : elle est solidement pavée, soit en pierre, comme les vieilles chaussées françaises, soit en briques pleines, lorsque la pierre est rare. De la sorte l'entretien de cette voie coûte moins cher que si elle était macadamisée ; et elle n'en est pas moins convenable pour le passage du bétail et des charrettes ; d'un autre côté, la voie destinée aux chevaux et dont l'entretien coûte plus cher n'est ni défoncée ni encombrée par de lourdes charrettes. Seulement, dans quelques passages difficiles, à travers les montagnes, les deux voies se réunissent en une seule ; et encore a-t-on reconnu que ce système a des inconvénients, puisqu'on fait maintenant les dépenses considérables nécessaires pour établir une double voie même dans ces passages. Aussi ce n'est pas seulement l'établissement d'excellentes routes de traverse qui parcourent toute l'île aussi bien que les routes principales, mais c'est aussi l'existence de cette double voie qui attire tous les jours des bénédictions sur le nom du maréchal Daendels. » Money, op. cit., pp. 38-39.

n'était pas soutenu en Hollande par les chefs du gouvernement : soit opposition systématique au monopole et aux mesures autoritaires, soit intérêt personnel ou faiblesse à résister aux intrigues, les ministres entravaient son action et tentaient de le desservir ; il s'en plaint amèrement dès 1810 dans une lettre au Roi Louis. « Sire, écrit-il, M. Meyer, arrivé ici depuis quelques jours, m'a apporté la lettre de Votre Majesté, du 19 juillet 1809. C'est la première fois, sire, que j'ai le bonheur, depuis mon séjour à Java, de recevoir des ordres directs de Votre Majesté. Cette nouvelle marque de sa bonté me fait éprouver une joie proportionnée au besoin d'encouragement dans la position où je me trouve, abandonné de Mgr le Ministre, dans un moment où les ennemis de Votre Majesté et les miens, vendus à l'Angleterre, emploient leurs moyens ordinaires, la calomnie et la trahison, pour perdre cette colonie..... Le plan et les intrigues de ces hommes, sire, sont d'autant plus dangereux qu'il s'en trouve parmi eux qui, par les emplois dont ils sont revêtus, ont su cacher leurs projets sous l'apparence d'un grand zèle pour les intérêts de Votre Majesté, tandis que leur but n'est que de lui déguiser la véritable situation de l'île pour mieux parvenir à leurs fins. Les preuves de ce que j'avance ici, sire, se trouvent dans la conduite de Mgr Van der Heim et dans celle de ses adhérents M. Sandol Roy et M. Van Polanèse, deux hommes qu'il est nécessaire de démasquer à Votre Majesté (1). »

Mais, si le système économique de Daendels tombait avec lui, ou du moins subissait un recul momentané, il laissait en tout cas à son successeur Janssens, avec le haut prestige qu'avait valu au gouvernement général ses trois années de domination absolue et la sévérité de ses diverses mesures, une organisation militaire puissamment agencée et qui devait être d'un précieux secours dans la lutte qu'allait certainement amener avec l'Angleterre la réunion de la Hollande à l'Empire français. Daendels ne s'était jamais fait illusion sur ce point, et, dans une lettre adressée à Napoléon en 1810, il appelait l'attention de l'Empereur sur les dangers qu'allait faire courir à Java la nouvelle modification de

(1) Lettre de Daendels au roi Louis du 28 septembre 1810. De Jonge, XIII.

l'état politique de l'Europe (1). La Compagnie avait laissé Java dans l'ensemble assez mal défendue, et n'ayant jamais, en réalité, prévu le cas d'une tentative de conquête de l'île par une puissance étrangère, elle n'avait entretenu qu'une assez faible armée, la plupart du temps d'ailleurs recrutée en grande partie au moment voulu, et dont le rôle consistait exclusivement à se porter suivant les besoins vers tel ou tel point de l'île, rappeler un souverain au respect des traités ou intervenir dans une querelle de succession. Les faibles garnisons répandues çà et là chez les princes ne constituaient que des forces peu considérables, du reste disséminées et sans direction et sans but. Batavia seule, qui renfermait les magasins de la Compagnie et qui souvent avait été l'objet des attaques de flottes ennemies, avait quelque valeur militaire. Là était la majeure partie des troupes disponibles, et la ville possédait des fortifications qui, sans cesse augmentées et améliorées, en faisaient à la fin du XVIIIe siècle une réelle place de guerre (2).

(1) Lettre de Daendels à Napoléon. De Jonge, XIII, p. 520. « Comme à la nouvelle des changements dans le gouvernement de la Hollande, il est très probable que les Anglais viendront nous attaquer, il est de la dernière importance que Votre Majesté vienne à notre secours dans le plus court délai possible ; le moindre envoi, par son ordre, en hommes et en armes, nous sera du plus grand avantage, tant par l'utilité réelle que nous pourrions en retirer que par le bon effet qu'il produirait dans l'esprit public. Le port superbe de Soerabaja peut recevoir une flotte entière, et les troupes de terre que nous recevrons seront cantonnées, non comme autrefois à Batavia et dans le Bantam, tombeau de tant de milliers d'Européens, mais bien dans les principaux ports de Java, où le climat est vraiment aussi salubre que celui d'Europe. Je dois informer Votre Majesté que je me suis rendu dans cette partie de l'île il y a quelques jours, avec une division de l'armée, pour rétablir l'ordre dans la cour du sultan de Mataram. »

(2) « Les Hollandais commencèrent leur première forteresse le 21 octobre 1618 ; elle ne consistait d'abord qu'en une redoute et deux bastions, l'un nommé Maurice et l'autre Nassau. En 1629, la citadelle était déjà fortifiée de quatre côtés ; la première porte fut faite en 1631, et la dernière en 1657. Les habitants de Batavia sont distribués en plusieurs compagnies qui ont pour colonel un membre de la haute régence (Hoog Regeering). La bourgeoisie européenne forme deux compagnies d'infanterie et un escadron de cavalerie, les naturels chrétiens ou métis cinq compagnies ; les papangeurs ou mardykers, esclaves affranchis, une compagnie ; les Mores, une. Les naturels, c'est-à-dire les Javans, forment trois compagnies ; les Balys, les Bouguinées, les Macassars, les Amboinéens, les Boutondes, les Mandariens, les Malais, les Soemboewaréens et les Chinois Parnakans,

Le réduit était à la citadelle, vaste ouvrage de défense renfermant les magasins et les bureaux du gouvernement et appuyé par le château d'eau, construit sous Van Imhoff, mais assez négligé dans les dernières années et destiné à commander l'accès des canaux et à tirer sur la rade (1). C'était là en effet un danger sérieux et une menace permanente pour la ville, et si l'attaque par mer était presque impossible, les canaux formaient une voie d'invasion naturelle et dont pouvait user un ennemi audacieux (2). Aussi avait-on pris des mesures de défense pour interdire cet accès de la capitale : « Outre la citadelle, dit Thunberg, la Compagnie a fait construire deux redoutes en pierres garnies de canons, lesquels commandent les canaux pratiqués dans les rues de Batavia. A la moindre insurrection, l'ordre est donné de traîner des canons dans les rues et de les braquer de distance en distance pour obliger les Indiens et les esclaves à rentrer dans leurs maisons (3). » « Une muraille et un rempart entouraient la ville et complétaient l'ensemble de ces ouvrages d'ailleurs assez négligés et souvent affaiblis par d'imprudentes mesures d'embellissement (4). »

chacun une compagnie. Les autres Chinois sont partagés en cinq compagnies avec capitaines et lieutenants. » *Voyage de Thunberg*, I, VIII, III. Additions sur l'île de Java, p. 444. D'après les Verhandelingen van het Bataviaasche Genootschap, t. I : Beschriving van de stad Batavia.

(1) *Voyage de Thunberg*, I, VIII, II, pp. 387-390. — 2e *voyage de Stavorinus*, observations sur l'île de Java, III, pp. 200-201. — *Voyage de Cook*, IV, XI, 1770. Cook.

(2) *Voyage de Thunberg*, I, VIII, II, p. 387. — *Voy. de Cook*, IV, XI, 1770. Cook.

(3) *Voy. de Thunberg*, I, VIII, VI, p. 459. — « L'attaque par mer, dit Cook, est impossible, car l'eau est si basse qu'une chaloupe peut à peine s'approcher à la portée du canon des remparts, excepté dans un canal étroit appelé la Rivière, défendu des deux côtés par des moles qui s'étendent à environ un demi-mille dans le hâvre. » *Voy. de Cook*, IV, XI, 1770. Cook.

(4) « La ville est enceinte d'une muraille en pierre, laquelle sert à couvrir le rempart qui s'y trouve placé derrière, mais qui, en plusieurs endroits, est fort étroit. Ce rempart est défendu par vingt-deux bastions, dont cependant la plupart ne méritent pas de porter ce nom, car ce ne sont que des espèces de saillies carrées ou semi-circulaires qui avancent en dehors des courtines, lesquelles menacent de s'écroûler à chaque moment, ainsi que la muraille qui est élevée d'aplomb ; aussi n'y place-t-on que quelques pièces de petit calibre destinées à donner le salut. Le château qui se trou-

Daendels, qui prévoyait la lutte imminente et décisive, ne pouvait rester indifférent aux imperfections d'un pareil système de défense, et, dès son arrivée, avec cette décision et cette promptitude d'esprit qui en firent toujours l'un des plus remarquables gouverneurs de colonie des temps modernes, il songea à mettre Java en état de résister à une tentative d'invasion étrangère. Ses goûts personnels d'ailleurs l'y poussaient autant que son profond sens des affaires et des besoins du moment. « Il est naturel, dit très justement Veth, qu'un homme de guerre, comme Daendels, ait tout d'abord tourné son attention vers les moyens de réparer les pertes faites par son prédécesseur (1). » « Son gouvernement, dit Raffles, était militaire et despotique à l'extrême (2). » En résumé, c'est à lui qu'on dut les ressources avec lesquelles fut soutenue la guerre de 1811. L'armée, encore peu nombreuse et mal organisée, fut augmentée et mieux répartie.

vait autrefois placé fort près de la mer en est aujourd'hui à plus de cent toises. Il est situé sur le côté oriental de la rivière qui traverse le centre de la ville. Sa circonférence est d'environ 200 toises ; il est régulièrement bâti en pierres de taille et flanqué de quatre bastions ; il pourrait même offrir une assez bonne résistance, s'il ne se trouvait pas encombré de bâtiments qui rendent sa défense impossible. Le général Imhoff l'a d'ailleurs extrêmement affaibli, en faisant détruire une courtine qui liait ensemble les deux bastions qui sont du côté de la ville, afin d'avoir une spacieuse esplanade devant le gouvernement et les autres édifices, de sorte qu'étant sans défense de ce côté-là, il ne peut manquer de tomber au pouvoir de l'ennemi, du moment que celui-ci parvient une fois à se rendre maître du côté oriental de la ville. » *2e voy. de Stavorinus*, II, XXII, pp. 281-282.

(1) Veth, *Java*, II, VI, p. 263.

(2) Raffles : *History of Java*, I, VI, p. 303, note. — Sur toutes les questions que soulève l'histoire du gouvernement de Daendels et de son successeur Janssens nous aurons à faire un usage fréquent de lettres ou mémoires officiels adressés de Java au gouvernement européen. Ils sont réunis au tome III de de Jonge et les principaux sont les suivants : Lettre de Daendels au roi Louis, Buitenzorg, 28 septembre 1810 (p. 489) ; mémoire sur le commerce de l'île de Java, présenté à son Exc. le ministre des colonies par M. J. Jaussaud, négociant de l'île de France. Paris, 28 nov. 1810 (pp. 513, 99) ; Daendels à Napoléon. Samarang le 20 décembre 1810 (p. 519) ; gouverneur général Janssens au ministre des colonies. Batavia, 16 juin 1811 (p. 539) ; id. (confidentielle pour le ministre seul), 21 juin 1811 (p. 540) ; id. de Tjikapoedong sur la route de Chéribon, 29 avril 1811 (p. 542) ; id. de Batavia (annonçant la perte de l'île et de ses dépendances), 5 octobre 1811 (p. 545).

Daendels voulait la porter à 19.000 hommes et réclamait sans cesse en Europe des cadres et des renforts ; il réussit à en réunir 8.000, à l'aide des troupes venues de Hollande et des soldats levés dans la colonie. Une troupe indigène fut formée à Djocjakarta, et des traités d'alliance offensive et défensive stipulant l'envoi de contingents furent signés avec le Soesoehoenan, le sultan et le prince de Madoera. Enfin des magasins et des arsenaux furent établis à Batavia et à Soerabaja, et, grâce au système économique en vigueur, l'approvisionnement fut assuré dans de bonnes conditions. C'était néanmoins une force assez faible à opposer aux armées que la Grande-Bretagne, appuyée sur les immenses ressources de l'Empire des Indes, pouvait, avec sa nombreuse flotte, jeter aisément sur Java, et seul un homme de guerre supérieur pouvait compenser cette infériorité numérique : encore eût-il fallu que ces troupes fussent assemblées, que les princes indigènes observassent les traités d'alliance, et que l'armée franco-hollandaise fût installée dans un point central d'où elle pût, libre de ses manœuvres et de son objectif, se porter en masse compacte contre l'adversaire épuisé par une route déjà longue. Daendels, malheureusement, n'avait pas, il faut le reconnaître, les qualités d'audace et l'indépendance d'esprit qui font véritablement le grand homme de guerre. Comme tous les gens de son temps, le passé immédiat lui en imposait, et la défense de la capitale, que les conditions géographiques de la France ont toujours liée d'une indissoluble façon à l'indépendance même du sol national, était, pour lui, comme pour toute l'école classique, un élément essentiel et indiscutable dans une guerre quelconque (1). Gêné d'autre part par les souvenirs que rappelait Batavia comme ancien siège de la Compagnie, et, aussi par les richesses qu'elle renfermait, n'ayant guère au reste comme enseignements locaux que les attaques plus commerciales que militaires faites depuis deux siècles sur les villes commerçantes de la côte, il ne sut pas s'affranchir de ces idées et de ces exemples

(1) Nous n'insisterons pas davantage sur une erreur aussi flagrante ; en France même le principe de la défense de la capitale a quelquefois été poussé à l'extrême. Voir *Histoire de la guerre franco-allemande*, par le grand état-major allemand. Il en est de même de la théorie qui attache une importance capitale à la possession des côtes. Voir Lockroy : *La défense navale*.

passés, et le plan de défense qu'il élabora et appliqua d'ailleurs avec une louable énergie n'envisagea que deux points de vue : l'attaque de Batavia et l'attaque des côtes. Cette façon de considérer l'avenir se montre clairement dès le mois de novembre 1808. Dans sa lettre à Van der Heim, Daendels demande qu'on fortifie Batavia en cas d'attaque de la colonie ; elle pourrait former d'un côté une retraite pour toute l'armée, et, d'un autre côté, permettrait de s'appuyer sur elle (1). Dans sa lettre au roi Louis, il énumère les défenses accumulées sur les côtes, et l'on sent percer sa confiance dans le résultat final de ces mesures de défense. « Le fort Louis (près de Soerabaja) est entièrement achevé, dit-il, et j'ai donné ordre que trois forts plus petits fussent construits dans le passage du Tregter, afin que, pendant que le fort principal arrêtera les vaisseaux de ligne d'un côté, ces fortifications boucheront de l'autre le passage à la plus petite corvette. Je suis enfin venu à bout, Sire, de faire faire, dans l'atelier de construction de Soerabaja, des batteries de fusil à l'instar de celles d'Europe, et, m'étant ainsi procuré au delà de cent mille pierres à fusil, il ne me reste plus aucune crainte à cet égard. A Samarang, j'ai fait augmenter la fonderie de fer et je suis parvenu à y faire fondre des bombes, des enclumes et autres articles qui nous manquaient... Les travaux dans la baie de Marak se poursuivent avec activité, mais non pas avec tout le succès désirable. Obligés d'abord par la nature du sol, d'où l'on tire des pierres pour la chaussée, de ne nous servir que de la pince, ce travail pénible nous a fait perdre quantité d'ouvriers, mais étant parvenu aujourd'hui à y faire jouer la mine, j'espère que dans quatre mois la jetée sera finie jusqu'au banc de sable, quoique nous trouvions à présent neuf brasses de profondeur, et j'espère aussi qu'à cette époque les deux ouvrages commencés sur chaque côté de la baie seront également achevés. En attendant, ce port sert de relâche et de refuge à tous les navires qui entrent ou sortent des détroits.

(1) « Dans le but d'exécuter ce plan, précise-t-il, j'ai formé pour la durée de la guerre un corps de troupes sur le territoire de Samarang ; lequel sera tenu rassemblé dans le centre de l'île et pourra ainsi, à la première apparition de l'ennemi, se porter rapidement au secours des points menacés. » Lettre de Daendels au ministre Van der Heim. Buitenzorg, 12 novembre 1808. De Jonge, XIII, p. 316.

Les Anglais sont venus tout récemment, avec un vaisseau et une frégate, dans l'intention de l'attaquer, mais ils l'ont jugé si fort et si bien défendu qu'ils n'ont pas osé s'en approcher. Tous les travaux entrepris dans les autres parties de l'île se poursuivent avec activité et succès (1). »

Telle était la situation militaire de l'île au moment où, en mai 1811, le général Janssens vint prendre possession du gouvernement général des Indes orientales néerlandaises. A ce moment déjà, les Anglais préparaient une attaque décisive de Java. Le 18 avril, la flotte quittait Madras sous les ordres du vice-amiral Stopford; dispersée d'abord par le mauvais temps, elle se réunit à Poulo Pinang le 25 et le 26 mai, fut à Malacca le 1er juin, au détroit de Singapore le 14 et le 15, sur les côtes de Bornéo le 23, et, le 20 juillet, à hauteur de Billiton, le dernier rendez-vous assigné aux navires. Elle comprenait 100 navires dont 4 vaisseaux de ligne, 14 frégates, 17 sloops, 8 croiseurs de la Compagnie des Indes, plus 57 transports et une dizaine de bateaux divers (2). L'armée embarquée, commandée par sir Samuel Auchmuty, comprenait, le 4 juin, environ 12.000 hommes, mais, sur ce nombre, 1200 furent malades à Malacca et 1500 en débarquant à Java (3). Janssens, de son côté, s'attendait à l'attaque des Anglais, mais, dépourvu de tout moyen de se renseigner, il ignorait totalement sur quel point de la côte se porterait l'effort des ennemis : sa lettre au ministre montre du moins qu'il ne croyait pas Batavia menacée (4). Ce fut donc une surprise pour lui quand il apprit

(1) Lettre de Daendels au roi Louis. De Jonge, XIII, pp. 493-495.

(2) Voir appendice; d'après Memoir of the conquest of Java, with the operations of the British forces in the oriental Archipelago, by major William Thorn late deputy quarter-master-general to the forces serving in Java. London, 1815. Voir la carte intitulée Tract of the expedition against Java, 1811.

(3) Id., II, I, pp. 17-18. L'effectif à Malacca le 4 juin 1811 se décomposait ainsi :

	Officiers	Offic. indig.	Troupe	Total
Européens . . .	200	—	5 144	5.344
Indigènes. . . .	124	123	5.530	5.777
	324	123	10.674	11.121
Pioneers, lascars, etc.				839
			Total général	11.960

(4) Janssens, Lettre au ministre dans de Jonge, XIII, p. 240. « Je me

que la flotte anglaise croisait au large de la capitale, et que déjà avait eu lieu une tentative de débarquement (1). La position était dangereuse : les forces de Janssens, inférieures en nombre (2), étaient disséminées dans toute l'étendue de l'île, et il fallait plusieurs jours pour les rassembler. Au moins devait-on, semble-t-il, chercher à en tirer tout le parti possible et les assembler au plus vite sur une position assez favorable pour rendre inutiles les efforts des ennemis. Cette position existait, et l'utilisation qu'on en fit plus tard en indique clairement la véritable valeur. Quand on examine le relief de Java, on constate que les deux plaines, du N. et du S., séparées l'une de l'autre par les montagnes des Preanger, communiquent entre elles pour la première fois en partant de l'O. par une région assez curieuse, enchevêtrement de collines et de vallons, que limitent comme de puissants môles les massifs du Merbaboe, du Merapi, du Galoengoeng et de l'Oengaran, et que borne à l'Est, entre ces deux derniers sommets, une ligne de hauteurs assez faibles, défendues par le cours du Kali Toentang et au N. par la région marécageuse qui avoisine les pentes méridionales du G. Oengaran. Le choix d'une telle position, au début de la campagne, avait sans doute un sérieux inconvénient : on abandonnait sans combat à l'ennemi toute la partie ouest de l'île avec Batavia et ses immenses richesses. Mais, outre que les magasins de cette ville pouvaient être aisément évacués et leur

tiens assuré, dit-il, que les Anglais tenteront une expédition contre cette île dès que la mousson le leur permettra, mais je doute qu'ils attaquent d'abord Batavia comme le ci-devant gouverneur en paraissait convaincu. L'île, généralement prise, n'est pas malsaine, mais la ville et les environs de Batavia le sont tellement que je ne puis croire que l'ennemi exposera son armée à périr par l'influence du climat. Il y a des points si insalubres, particulièrement la baie de Merak, que les hommes qu'on y envoie peuvent se regarder comme condamnés à une mort prochaine. »

(1) Thorn, I, p. 15. Un retard dans l'arrivée à Batavia permit à Janssens de connaître la présence de la flotte anglaise, et le colonel Mackenzie, débarqué avec quelques hommes, s'échappa à grand peine et vit ses soldats pris, mais les ennemis n'en tirèrent aucun renseignement.

(2) Dans un but d'ailleurs facile à comprendre, Thorn exagère l'importance des forces dont disposait Janssens et les porte à 20.000 hommes. Ce chiffre comprend tous les contingents des princes indigènes, mais de ces contingents, ceux des Vorstenlanden ne rejoignirent que très tard et très imparfaitement, celui de Madoera ne rejoignit pas du tout.

contenu ramené vers le centre de l'île, Batavia, répétons-le, n'avait jamais été qu'une capitale commerciale, n'était pas, ne pouvait être, par sa position même, une capitale stratégique ; il était au reste fort douteux que ses fortifications pussent, quoi qu'en eût pensé Daendels, résister à l'effort d'une armée de 12.000 hommes bien pourvue en artillerie et en moyens d'attaque et appuyée par une force navale comme celle dont pouvait disposer l'amiral Stopford. Bantam, soulevé et en armes, était de toutes façons momentanément perdu pour la domination hollandaise, et les Anglais, alliés sans doute du sultan pour la révolte, n'y eussent vraisemblablement pas trouvé un bien fidèle soutien (1). En revanche la position centrale eût présenté à tous les points de vue les plus sérieux avantages. Politiquement, elle dominait et surveillait les Vorstenlanden et la réunion en ce point d'une force armée relativement considérable n'eût pas manqué d'en imposer au Soesoehoenan et au sultan, alliés incertains et toujours prêts à la trahison, et pour lesquels la moindre défaillance dans la surveillance hollandaise était un prétexte suffisant de défection et d'hostilité. Les contingents jadis promis par Soerakarta et par Djocjakarta et ceux de Madoera auraient très probablement rejoint l'armée de Janssens, et ainsi sensiblement augmenté, numériquement du moins, la force de la résistance opposée à l'invasion étrangère. Au point de vue militaire, cette forteresse naturelle avait également de précieuses qualités. Les routes et chemins qui la pénétraient de toutes parts y rendaient la concentration aisée : en deux jours les troupes de Samarang pouvaient être à Ambarawa, à l'aile droite de la position, celles de Soerakarta et de Djocjakarta à Kedoeng Djati. Les contingents de Madoera avaient plus de chemin à faire, mais, défilant en sécurité à l'abri des défenses de Soerabaja et de Grissee, ils pouvaient, en huit jours, occuper les hauteurs de Toentang et de Iatang Ali; enfin les garnisons de Batavia, de

(1) Janssens au ministre Van der Heim, 21 juin 1811. « Le royaume de Bantam, qu'on a tant travaillé, est le repaire d'un grand nombre de pirates. Les Anglais donnent toutes sortes de secours à ces misérables. Une expédition que j'ai fait faire contre eux n'a pas réussi, nous avons eu une soixantaine de morts, et dans le nombre deux capitaines. Les brigands n'auraient pu résister, mais c'étaient les Anglais, débarqués d'un vaisseau mouillé sur ce point. J'y ai envoyé un renfort. » De Jonge, XIII, p. 541.

Buitenzorg et de Chéribon pouvaient aisément effectuer leur repliement, les unes par la route du Nord, les autres par la route du Sud par Tjandjoer, Soekaboemi, Bandoeng et Djocjakarta. En quinze jours, trois semaines au plus, le nœud montagneux de Java pouvait être occupé, et les contingents indigènes arrivés, il n'est pas téméraire d'évaluer à 20 à 25.000 hommes l'effectif de cette armée, qui, établie dans un pays riche, assurée de ses subsistances, couverte sur ses derrières par le camp retranché de Soerabaja, aurait, en s'organisant et en s'aguerrissant chaque jour, attendu l'attaque des généraux anglais. En supposant même d'ailleurs que l'on restât dans une défensive obstinée, et qu'une fois rassemblée et bien en main, l'armée de Janssens ne prît pas elle-même une vigoureuse offensive, l'attaque d'une telle position pour les Anglais était loin d'être aisée. Des trois routes qui, de Batavia, conduisaient et conduisent encore au centre de l'île, celle des montagnes était presque impraticable et se prêtait trop bien aux embuscades pour être utilisée d'une façon régulière (1) ; celle du S. était excentrique et abandonnait trop la base d'opérations de la mer de Java; celle du N. enfin était coupée d'obstacles naturels, de cours d'eau et de forêts, qui devaient sensiblement ralentir la marche et rendre fatigante et dangereuse cette manœuvre en des terrains bas et insalubres, souvent marécageux et particulièrement propices aux coups de mains et aux surprises. Enfin ces routes avaient l'immense inconvénient de former deux voies d'invasion isolées, ne permettant d'ailleurs ni l'une ni l'autre, en un point quelconque de leur trajet, un déploiement favorable pour le combat ; un adversaire habile, maître des montagnes dont il explorerait sans danger les crêtes jusqu'aux environs de Soemedang, pouvait, en manœuvrant par les lignes intérieures, tomber à son heure sur les troupes en marche et infliger un sanglant échec à

(1) Aujourd'hui encore, bien que d'importants travaux l'aient infiniment améliorée, la grande route postale qui, de Chéribon à Rantja Ekek, traverse les montagnes des Preanger ne pourrait être, sans d'immenses et nombreux dangers, suivie par une armée d'invasion, et, en mains endroits, la configuration du pays se prêterait admirablement à une guérilla fructueuse contre une troupe importante alourdie par ses convois et ses services auxiliaires et ne trouvant presque nulle part dans cette région l'espace strictement nécessaire à son déploiement (Observations personnelles des 7 et 8 juillet 1901).

l'ennemi qui eût exécuté devant lui une aussi audacieuse marche de flanc. On devine d'ailleurs ce qu'aurait pu être alors la retraite pour l'armée anglaise battue, épuisée par les fatigues et la maladie et harcelée par les indigènes toujours prêts à se retourner du côté du vainqueur. Janssens semble avoir méconnu ces précieux avantages. Ne les vit-il pas, ou voulut-il, appliquant enfin le malencontreux système de Daendels, s'attacher avant tout à la défense et à la conservation de Batavia ? Il ne paraît pas qu'il ait pris sur ce point une bien ferme décision, et, vers les premiers jours d'août, son incertitude durait encore. Il éparpilla ses troupes le long de la grande route de Samarang à Meester Cornelis où Daendels avait établi, en vue de la défense de la capitale, un petit camp fortifié. Puis, par une bizarre inconséquence, à la nouvelle de l'attaque imminente de la flotte anglaise, il fit retirer de Batavia les hommes et les denrées et ramena ses troupes à Weltevreden, à quelques kilomètres au Sud-Ouest.

Une non moins grande incertitude régnait dans l'armée anglaise, par suite de l'ignorance où l'on était des positions de l'ennemi (1). Une reconnaissance opérée avec quelques hommes par le colonel Mackenzie n'avait abouti qu'à une désastreuse embuscade, mais sans pouvoir rapporter de renseignements précis : tout ce que savait le général Auchmuty, c'est que des forces franco-hollandaises se trouvaient près de la côte N.-E., mais sans que rien lui fût connu de leur importance et de leur véritable position. De son côté, l'amiral Stopford voyait ses vaisseaux fatigués par la mousson, et pressait le commandant des troupes de débarquer au plus tôt. On se décida enfin à aborder dans la région située à l'E. de Batavia, à l'abri des canaux du Tji Dani et du Tji Anjole, et, après une croisière de sûreté faite sur la côte jusqu'au cap Krawang, la flotte vint, les 3 et 4 août, jeter l'ancre devant le petit port de pêche de Tjilitjing, assez difficile à atteindre, et, pour cette raison même, éminemment favorable à un débarquement. Dès le 4, la 1re division, sous le commandement du général Gillespie, descendit à terre sans trouver de résistance et s'avança sur la route de Meester Cornelis, en poussant le 4 et le 5 ses avant-postes et ses reconnaissances jusqu'à Smyrannah, à 6 milles de Tjilitjing : quelques escar-

(1) Thorn, Operations, II, I, p. 25.

mouches avec des patrouilles ennemies restèrent sans résultat ; d'ailleurs Sir Samuel Anchmuty avait empêché son lieutenant de s'avancer trop loin. Il était convaincu au fond que la principale masse de l'armée franco-hollandaise était à Batavia, et le 6, ayant tout son monde en main, il ordonna aux trois divisions une marche générale sur la capitale. Gillespie rencontra quelques vedettes ennemies à Anjole et les repoussa aisément, mais cette rencontre semblait justifier les prévisions du commandant en chef et la première division fut repliée sur Tandjong Priok. Pourtant, devant l'inaction des ennemis, l'état-major anglais décida de reprendre la marche en avant, fit passer le Tji Anjole le 7, et le 8 les premières troupes, avec les aides de camp du général en chef, entrèrent dans les faubourgs de Batavia et occupèrent la ville dont les notables implorèrent la protection des envahisseurs (1). L'occasion se présenta pendant quelque temps aux forces franco-hollandaises de regagner d'un seul coup le terrain perdu : un coup de main décisif sur Tchilitjing coupait les communications des Anglais et rendait leur situation des plus périlleuses. Au lieu de cela, Janssens ne fit qu'une imprudence funeste : avec les troupes de Weltevreden, il tenta le 8 août une attaque de nuit contre Batavia; le projet, d'ailleurs éventé par les Anglais, avait peu de chances de réussir : la troupe rassemblée était beaucoup trop faible pour une opération de vive force (2) ; il n'aboutit qu'à faire savoir au général ennemi où étaient ces forces franco-hollandaises qu'il cherchait sans succès depuis près d'une semaine ; l'incendie qui ravagea Batavia le 9 prouva que les troupes de Janssens étaient proches. Le 10 août, Sir Samuel

(1) Thorn, Operations, pp. 22-29.

(2) Id., pp. 26-27. Plusieurs symptômes avaient indiqué aux Anglais l'imminence du danger : c'étaient d'abord les manières et les allures de plusieurs officiers français demeurés dans le fort de Batavia. D'autre part « le capitaine Robison, aide de camp de Lord Minto, avait été envoyé sommer le général Janssens de rendre l'île : il était revenu vers 10 heures du soir avec cette réponse du gouverneur : qu'il était général français et qu'il voulait défendre sa charge jusqu'à la dernière extrémité. Le capitaine Robison avait été conduit les yeux bandés à travers les lignes ennemies, mais il avait entendu, le long de sa route, un grand mouvement d'hommes et de chevaux ; ainsi que le bruit causé par le déplacement d'un grand nombre de voitures d'artillerie, ce qui avait contribué encore à confirmer ses soupçons. »

Auchmuty donna l'ordre au général Gillespie de pousser, avec 1000 Européens et 450 indigènes, une reconnaissance dans la direction de l'Est. Cette reconnaissance atteignit Molenvliet puis Weltevreden sans voir ennemis ni habitants et se heurta enfin, à quinze cents mètres environ au delà de ce village, à une troupe franco-hollandaise établie au sud de la route de Meester Cornelis et s'appuyant à cette route que fermait une barricade (1). Le combat engagé brusquement fut assez vif, mais, dans l'après-midi, des renforts étant arrivés à Gillespie, les Franco-Hollandais durent battre en retraite sans être inquiétés et se retirèrent à Meester Cornelis. Cette fois il n'y avait plus de doute d'un côté ni de l'autre : pour l'état-major anglais, il était certain que les troupes de Janssens étaient sur la grande route et couvraient les provinces centrales. Janssens, de son côté, ne devait plus se faire aucune illusion : le combat de Weltevreden n'était qu'une escarmouche d'avant-garde. L'absence de toute poursuite révélait assez clairement que le vainqueur n'avait fait que tâter le terrain et qu'il ne disposait pas, sur ce champ de bataille, de tous les moyens d'action nécessaires pour tirer complètement parti de son premier succès (2). Pour la troisième fois, l'occasion s'offrait

(1) Le combat eut lieu à peu près à l'endroit où se trouve maintenant la bifurcation du tramway à vapeur de Meester Cornelis. — Thorn, pp. 30-31 : Avant de partir, le commandant de l'Office quarter du général de Gillespie avait arrêté un Français, ancien domestique de Daendels, qui essayait d'empoisonner le café. Le pont sur l'Anjole une fois réparé, Gillespie partit avec l'avant-garde, comprenant environ 1000 Européens et 450 natives. Il partit à 4 heures du matin et continua à marcher sur la route de Weltevreden par Molenvliet dans un profond silence. Le long de la route les maisons étaient désertes.

(2) La conduite de Janssens dans cette journée du 10 août est assez difficile à expliquer. Il se trouvait avec 2000 hommes au moins à Meester Cornelis, éloigné tout au plus de 8 kilomètres du lieu de l'engagement, et, dès le point du jour, il avait dû entendre les premiers coups de feu échangés aux environs de Weltevreden. Il pouvait, en une heure, être suffisamment renseigné et, en formant ses troupes en colonne serrée par sections sur la large route dont il disposait, arriver en 1 h. 1/2, 2 heures au plus sur le champ de bataille, c'est-à-dire vers 8 h. 1/2 ou 9 heures, au moment où les Anglais recevaient les renforts qui allaient leur permettre une attaque décisive. Dans ces conditions, la division Gillespie subissait vraisemblablement un sérieux échec. De son côté, Auchmuty ne pouvait, en raison du manque de nombreuses voies de communication, avec ses

au commandant en chef de rompre le contact et de reporter la défense au cœur même de l'île. Janssens se borna à rassembler ce qu'il avait de troupes à Meester Cornelis, pour y attendre l'attaque décisive des Anglais. Sir Auchmuty, de son côté, avait besoin de plusieurs jours avant de songer à cette attaque : la question changeait d'aspect; il allait falloir vraisemblablement entreprendre la conquête de Java, et le général en chef voulait, avant de rien faire, avoir toutes ses forces sous la main. Le ravitaillement était déjà chose assez difficile : la flotte de Stopford, contrariée par la mousson, ne l'exécutait que difficilement et Batavia, nous l'avons vu, était à peu près totalement dénuée de ressources. De plus, obligé de diriger vers Weltevreden par une seule route les deux divisions Wetherall et Wood avec leur artillerie et leurs convois qui occupaient depuis le 8 la capitale et ses faubourgs, le général anglais avait besoin, une fois son ravitaillement achevé, de huit jours au moins avant de pouvoir faire reprendre à ses trois divisions la marche en avant contre l'armée de Janssens. En fait, ce ne fut que le 23 août que les forces anglaises se mirent en mouvement en trois colonnes, l'une au centre, sur la route, et les deux autres suivant en flanc-gardes par les rizières à droite et à gauche. La marche fut assez lente et ce ne fut que le 23 au soir que les premiers coups de feu furent échangés avec les avant-postes franco-hollandais. Janssens avait établi ses troupes autour du camp retranché de Daendels que gardait particulièrement la brigade Jumel; le général Lutzow commandait l'aile gauche et le général en chef était à l'aile droite s'appuyant au camp retranché. Une rivière couvrait le front de l'aile gauche, tandis que l'aile droite était préservée de toute surprise par les rizières qui s'étendaient en avant d'elle. Le malheur est que cette position, excellente pour résister à une attaque venant de l'E., perdait énormément de ses avantages en présence d'un ennemi qui, venu de Batavia, prenait sans peine pied sur le plateau peu élevé du camp : le bas-

troupes entassées dans Batavia, lui venir effectivement en aide avant le lendemain ou le surlendemain. C'était donc un délai de 24 à 48 heures dont disposait ainsi Janssens et dont il pouvait à son gré disposer, soit pour rompre le contact en ramenant ses troupes dans l'intérieur de l'île, soit pour se porter avec toutes ses forces sur la base d'opérations des ennemis par la route désormais libre de Meester Cornelis à Tjilitjing.

fond important qui s'étendait en arrière des positions franco-hollandaises en affaiblissait considérablement la valeur et les séparait des hauteurs plus élevées de Kampong Malayo, à 400 ou 500 mètres environ du camp retranché (1). Toutefois la première journée fut assez malheureuse pour les Anglais : leur colonne centrale, la première arrivée, fut repoussée devant le centre franco-hollandais, mais Jumel, au lieu de profiter de cet événement qu'il eût pu rendre désastreux pour des troupes encore en colonne de marche, se retira avant la nuit dans le camp retranché. Janssens voulut réparer cette faute de son lieutenant et ordonna, pour le lendemain 24, une triple sortie. Jumel devait reprendre et maintenir le combat au centre, Janssens à droite, Lutzow à gauche devaient attaquer les flancs de l'armée anglaise et se rabattre aussitôt sur la colonne centrale. Cette manœuvre, d'ailleurs assez habile, échoua à peu près complètement. Jumel réussit bien à attirer à lui l'effort des troupes anglaises, mais Lutzow se perdit dans son mouvement, et eut grande peine à ramener ses troupes enlisées dans les marécages de la rivière ; Janssens, après un premier succès, apprenant le sort de son aile gauche, rentra précipitamment dans ses positions. La lutte menaçait donc de se prolonger sans grand succès pour l'un et l'autre parti. Sir Samuel Auchmuty décida de frapper un coup décisif. Pendant la journée du 25, il ramena sur le centre son aile gauche, d'ailleurs mal à l'aise pour manœuvrer, et ordonna à son aile droite renforcée un vaste mouvement tournant sur Kampong Malayo, prenant ainsi à revers les défenseurs de Meester Cornelis. Le lendemain 26, le succès de cette manœuvre fut complet et le soir, l'armée franco-hollandaise, battue et brisée, s'enfuyait en trois colonnes vers le centre de l'île (2). Jumel, le plus incapable des lieutenants de Janssens, prit la grande route du Nord, mais indécis, sans renseignements comme

(1) Le plateau de Meester Cornelis se prête admirablement à la défense de Batavia contre une attaque venue de l'E. Il est de ce côté en pente raide et se relie au contraire à Batavia par une pente très faible, facilitant l'arrivée des secours de la capitale et permettant de battre en retraite dans des conditions tactiques relativement favorables. Les mêmes raisons rendaient cette position dangereuse pour l'armée de Janssens.

(2) Sur cette première partie de la lutte comme sur ses effets immédiats, voir Janssens : 1re lettre au ministre, dans de Jonge, XIII, pp. 542-549.

sans volonté, il marcha avec une désespérante lenteur et réussit à se faire cerner et prendre par les Anglais, le 8 septembre, dans la plaine de Chéribon avec une bonne partie de sa brigade, dont le reste alla rejoindre Janssens déjà arrivé à Samarang. Lutzow, au contraire, se retira en bon ordre vers le sud, et occupa les hauteurs de Buitenzorg : puis, n'étant pas rejoint, instruit que les Anglais s'avançaient vers l'est, il se mit en marche à son tour, traversa, sans être inquiété, les Preanger et les Vorstenlanden, et arriva dans les premiers jours de septembre dans la région de Salatiga. Janssens était déjà à Samarang et songeait, bien qu'un peu tard, à concentrer ses troupes sur les hauteurs du Kali Toentang pour la défense suprême. Mais les circonstances étaient loin d'être aussi favorables qu'elles eussent pu l'être au début de la guerre, après la perte de Batavia, après même l'insignifiant engagement de Weltevreden. « Dès notre arrivée à Samarang, écrit Janssens au ministre, on avait choisi une position dans les montagnes, à Iatang Ali, sur la route de Solo. On y avait fait transporter les pièces qu'on avait pu réunir encore. Les troupes y furent rassemblées. Elles consistaient dans le corps du prince Prang Wedono, de 1.400 hommes de toutes armes : ce corps avait la réputation d'être le moins mauvais ; dans les troupes du Soesoehoenan et du sultan, au nombre de 5.500 hommes à peu près, dont une petite partie portaient des armes de toutes espèces et d'autres des piques ; les hommes à pied et à cheval étaient pêle-mêle ; et enfin dans la légion de Samarang, dont j'avais ordonné la formation deux mois plus tôt, et qui n'avait ni fusils, ni piques, ni sabres. Le total des hommes réunis était d'un peu plus de 8.000 hommes. Les canonniers consistaient en quelques-uns de Prang Wedono, une compagnie de Samarang et des marins pris des petits bâtiments armés. Dès le lendemain une grande partie en déserta, désertion qui s'étendit même jusqu'aux officiers, et qui continua au point que, le 16 septembre, à l'exception des canonniers de Prang Wedono, il n'en restait pas deux par pièce (1). » Encore faut-il compter, dans ce nombre de 8.000 hommes, le bataillon de recrues presque sans armes du fort Louis (2). En résumé, même avec les restes

(1) Janssens au ministre. De Jonge, XIII, pp. 546-547.
(2) Ibid.

de la brigade Lutzow et les troupes qui avaient trouvé un refuge à Samarang, les 5 à 6.000 hommes dont disposait Janssens étaient une armée déjà battue, sans grand pouvoir et surtout sans prestige : la nouvelle des premières défaites avait déjà pénétré dans les cours indigènes, et le Soesoehoenan comme le sultan et les autres princes voisins n'attendaient qu'une occasion pour abandonner la cause des Hollandais. Aussi la défection et l'hostilité furent-elles générales. Les contingents des Vorstenlanden vinrent en petit nombre et désertèrent après la bataille ; celui du prince de Madoera ne parut jamais, celui de Soemenep vint trop tard et fut pris avant d'arriver ; enfin, le 9 septembre, les Anglais s'emparèrent de Samarang. Telles sont les conditions dans lesquelles s'engagea, le 16 septembre, la bataille finale entre l'armée anglaise arrivant par la route du Nord et l'armée franco-hollandaise établie sur les hauteurs de Toentang à Iatang Ali. A l'aile gauche, Lutzow contint les ennemis et leur infligea des pertes sanglantes au pont de Toentang ; il allait prendre une offensive vraisemblablement victorieuse quand Janssens le rappela à Iatang Ali pour soutenir sa droite menacée et déjà tournée par les troupes venues de Samarang. Sur ce point encore, l'ennemi fut repoussé ; mais, pendant ce temps, les Anglais avaient défilé sans crainte devant Toentang pour se rabattre sur le centre ennemi, et, le soir, toute l'armée franco-hollandaise, refoulée et tournée, s'entassait autour de la batterie élevée les jours précédents à Iatang Ali. C'était une victoire complète pour l'armée anglaise et une défaite sans retour pour le gouverneur général et les siens. Toute retraite était impossible et les gens des districts montagneux de l'E., soulevés en armes, interceptaient la route qui eût ouvert l'abri quasi inviolable et les immenses ressources de Soerabaja. Un seul moyen de salut pouvait rester, c'était de se rabattre par la route encore libre de Salatiga à Soerakarta sur les terres des Vorstenlanden, et, mettant à profit l'épuisement des Anglais, incapables d'opérer une poursuite sérieuse, de forcer les deux souverains à lever leurs hommes contre l'envahisseur (1).

(1) Cette opération, si audacieuse qu'elle puisse paraître au premier abord, n'était pas impossible. Jusqu'au 18 septembre du moins, l'aile gauche de l'armée de Janssens gardait sa liberté de manœuvres, et les Anglais, repoussés par Lutzow le 16, n'avaient fait sur la position de Toentang que

Ce plan, Daendels, avec son énergie, son prestige et la crainte qu'il inspirait eût pu peut-être le réaliser : Janssens ne crut pas, avec raison, croyons-nous, pouvoir l'exécuter, et, le 18 septembre, il signa avec le général Auchmuty une capitulation par laquelle il remettait Java et ses dépendances aux mains des Anglais. Les fautes du passé et aussi les erreurs et l'inhabileté du dernier gouvernement avaient donc suffi à faire tomber l'édifice si lentement et si péniblement élevé, et pour la première fois depuis plus de deux siècles, la grande île passait aux mains d'autres maîtres européens.

Les cinq années pendant lesquelles, de 1811 à 1816, va s'exercer sur Java la domination anglaise, justifiée et consacrée par le triomphe des armes britanniques, ne constituent à vrai dire qu'une courte interruption dans l'histoire de la colonisation néerlandaise aux Indes, et l'on peut fort justement y voir une transition entre les premiers essais du régime d'Etat tenté par Daendels et l'application plus sage et plus raisonnée de ce système tel que nous le verrons fonctionner au cours du XIXe siècle. En fait, quand, au lendemain des victoires d'Auchmuty, Lord Minto prenait, en vertu de la convention d'Iatang Ali, possession de l'île entière et y plaçait Sir Stammfort Raffles comme lieutenant gouverneur, il y introduisait, en même temps que la domination britannique, un système nouveau et des idées politiques que seule pouvait justifier la situation des nouveaux maîtres du pays, et qui ne devaient que bien plus tard, par le progrès des idées et l'extension des relations internationales, trouver dans la gestion des affaires javanaises une constante et régulière application. Java, sous la domination anglaise, n'était et ne pouvait être qu'une annexe de l'Empire des Indes, et la proximité relative de l'immense péninsule, où depuis longtemps déjà se continuait

de faibles démonstrations. La route de Toentang à Kedoeng Djati et de là aux capitales de Vorstenlanden restait ouverte et les princes, semble-t-il, ne s'étaient pas encore déclarés. L'effet moral fut, ici encore, plus puissant que l'effet militaire proprement dit. — Voir sur les conditions de la lutte finale la lettre de Janssens au ministre, dans de Jonge, XIII, pp. 548-549.

sur une bien plus grande échelle l'œuvre de la colonisation, rendait singulièrement plus aisée, plus considérable et aussi plus persistante l'autorité de la métropole. Le gouverneur général des Indes, Lord Minto, profita habilement de ces conditions favorables (1), et avant même la fin de la conquête, il publiait, à Molenvliet, une proclamation destinée à être la charte officielle du nouveau régime. Le préambule affirmait la volonté du gouvernement britannique de traiter avec toute la douceur possible ses nouveaux sujets et de rechercher leur dévouement filial et leur affection (2). Les gens de Java, disait en substance la proclamation, seront traités comme les indigènes de l'Inde ; ils auront la liberté du commerce avec les pays situés à l'Est du Cap de Bonne-Espérance. Les Hollandais sont admissibles à toutes les charges. Le « vexation system of monopoly » est supprimé et sera, après examen, remplacé par un régime conforme aux mœurs du peuple. La torture et la mutilation étaient supprimées. Les Anglais étaient jugés suivant la loi anglaise. Toute peine devait être soumise, avant exécution, au jugement du lieutenant gouverneur qui avait droit de grâce. Les règlements seraient faits par le lieutenant gouverneur et soumis à la haute approbation du gouverneur général en conseil au Bengale (3). Ainsi une liberté relative, quelques concessions faites au progrès des idées en Europe au XVIIIe et au XIXe siècle, et surtout l'affirmation éclatante de l'autorité des délégués du gouvernement britannique et le rattachement en fin de compte au gouverneur général des Indes, tels étaient les points principaux de la proclamation de Lord Minto. Raffles, nommé lieutenant gouverneur de Java, s'attacha à développer et à préciser les principes posés par le gouverneur général. Le 15 octobre 1813, il publia une proclamation « declaring the principles of the intended change of system ». Cette proclamation avait été rédigée en deux ans par un comité nommé par le lieutenant gouverneur et présidé par le lieutenant colonel Colin Mackenzie. Le programme à réaliser était : 1° d'améliorer la condition des habitants : 2° de protéger

(1) Pour toute la période 1811-1814 voir : Memoir of the life and public services of. Sir T. St. Raffles. London, 1830.

(2) Raffles, Appendice D. Préambule.

(3) Raffles, Appendice D.

l'industrie individuelle : 3° d'assurer à chaque classe de la société la jouissance équitable et assurée des fruits de son travail. Quelque temps après, le 11 février 1814, le lieutenant gouverneur en conseil promulguait un règlement fixant les formes et les principes à observer dans l'administration de la justice dans les cours provinciales de Java. En même temps des Revenue Instructions (du 11 février 1814) et un Memorandum sur les poids et mesures donnaient à la gestion financière et économique de l'île plus de stabilité et plus de régularité. Ainsi l'action du gouvernement se faisait sentir d'une manière effective dans toutes les branches de la vie javanaise, et partout sous la haute surveillance du gouverneur général des Indes, représentant, à l'Est du Cap de Bonne-Espérance, du roi d'Angleterre. Gouvernement et administration, justice dans l'intérieur même de l'île, finances et, par conséquent, commerce et industrie, toutes les formes de la vie indigène étaient pénétrées et régularisées. Jamais, au temps de la plus grande puissance de la Compagnie d'Octroi, au temps des premiers gouverneurs généraux pour le compte de l'Etat hollandais, une pareille réglementation aussi absolue, aussi exacte, aussi minutieuse, n'avait été appliquée à Java. Le régime d'Etat, vainement tenté par Daendels, pour ainsi dire en présence de l'ennemi, était pour la première fois réalisé dans la tranquillité d'une paix conquise et fortement sauvegardée, et soutenu par l'empire des Indes dont la puissance et les immenses ressources appuyaient éloquemment et de bien près les mesures prises par l'éminent homme d'Etat préposé au gouvernement de la grande île.

L'administration, le gouvernement proprement dit, eut la première place dans les soucis d'un régime absolu et aussi naturellement porté à la réglementation que celui inauguré par Sir Stammfort Raffles. La difficulté ne laissait pas que d'être considérable et les formes et usages locaux, auxquels les Hollandais n'avaient jamais beaucoup touché, opposaient une sérieuse résistance à toute tentative d'uniformisation. Java était encore, d'après Hogendorp, soumise au régime féodal des premiers temps de l'immigration javanaise. La seule loi écrite étant le Coran, c'était de la puissance religieuse qu'émanaient tout pouvoir et toute

autorité, et, du haut en bas de l'échelle, du souverain au moindre de ses officiers, il y avait une confusion complète et regrettable du pouvoir exécutif et du pouvoir judiciaire. En certains pays même, l'exercice du gouvernement par les agents hollandais avait paru une profanation et amené de sérieuses révoltes comme celle qui éclata à Bantam. Enfin des bandes de brigands nombreuses et hardies infestaient l'île, notamment dans les provinces de Bantam et de Chéribon, et augmentaient encore les difficultés du gouvernement. La proclamation du 15 octobre 1813 remit aux mains du gouverneur anglais l'administration du pays et fit un premier règlement du rôle des princes indigènes. La *Regulation* du mois de février suivant précisait encore ces mesures générales : les Bopatis ou chefs de district étaient astreints (art. 59 et 60) à des rapports détaillés et périodiques aux résidents sur les affaires en cours dans leurs circonscriptions ; tous les fonctionnaires européens ou indigènes devaient prêter un serment, variable suivant la situation du personnage (art. 86, 87, 88), mais spécifiant toujours, avec l'intégrité dans les fonctions, la soumission et l'obéissance aux ordres du lieutenant gouverneur de Java et du gouverneur général des Indes (1). Enfin, plus encore que l'ancienne Compagnie hollandaise, le nouveau régime inauguré par les Anglais se gardait avec soin de l'influence étrangère : Européens, Chinois ou autres venus du dehors étaient astreints, pour pouvoir séjourner dans l'île, à demander et à obtenir des permis spéciaux du résident local, sauf pour les environs immédiats de Batavia, Samarang et Soerabaja, sous de sérieuses pénalites (art. 144), et une active surveillance s'exerçait à leur égard (art. 149, 15) (2). Bien entendu, une telle exactitude et un tel soin apporté aux affaires du gouvernement entraînaient une réforme à peu près complète de la justice et de la police intérieure. La justice indigène à Java était administrée à deux degrés. La haute justice ressortissait à la cour de Panghoeloe et suivait la loi mahométame ; cette cour connaissait des causes capitales, des divorces, contrats et héritages et recevait l'appel des décisions de la Jaksa ; elle comprenait cinq juges ; le Panghoeloe, prêtre officiant de la mosquée et

(1) Raffles, Regulation, 1814. Art. 59, 60, 86, 87, 88.
(2) Id., *H. of J.* Regulation, 1814.

quatre assesseurs d'ordre religieux appelés Pateh Nagari, littéralement piliers ou supports de la contrée. La cour de Jaksa, qui jugeait suivant les coutumes et usages du pays, connaissait des cas inférieurs, et ses officiers étaient employés à recueillir les dépositions, examiner les preuves, inspecter la police générale de la contrée: elle était composée du Jaksa chef et de ses Jaksas auxiliaires (1). Raffles bouleversa quelque peu cette antique ordonnance. Il investit les Bopatis du droit de juger et leur donna comme auxiliaires les officiers de police des subdivisions du district (Reg. art. 77, 51, 28, 32, 37) (2). Au-dessus prit place la cour du résident (Landrost s'Court), organisée par l'article VI de la proclamation du gouvernement du 21 janvier 1812 (Reg. art. 89, 103 et 104); toutes les sentences, quelles qu'elles fussent, pouvaient être déférées au gouverneur général des Indes et au gouvernement anglais (Reg. art. 107). Mais la principale modification fut dans une série de mesures inspirées par les coutumes anglaises et destinées à sauvegarder les droits de la liberté individuelle. Le droit d'arrestation fut réglementé et soigneusement limité en durée (Reg. art. 20 et 39); enfin, par une conception généreuse sans doute, mais singulièrement hasardée dans une société orientale, Raffles établit le jury et en réglementa le recrutement et le fonctionnement auprès des diverses juridictions. (Reg. art. 158-162). Notons encore une série de mesures qui, dans l'esprit du lieutenant gouverneur, avaient pour objet d'imposer l'ordre et la régularité à une société jusque-là essentiellement désordonnée et irrégulière. Dans chaque division de district on mit un poste de police (Reg. art. 6); les chefs de villages furent déclarés responsables de la propriété, de la sécurité des voyageurs de nuit et de la tranquillité générale (Reg. art. 12, 17, 23 et 24); les réquisitions de travailleurs et leur paiement furent réglementés (Reg. art. 44), et on prescrivit aux autorités la déclaration de tous les décès (Reg. art. 150) (3).

Mais tous ces efforts eussent été vains, toutes ces mesures et ces réglementations inutiles et stériles, si l'on n'eût surveillé en même temps l'administration financière, source, suivant le cas,

(1) Raffles, *H. of J.*, I, VI, pp. 309-312.
(2) Id., *History of Java*. Regulation, 1814.
(3) Id. Regulation, 1814.

de la richesse publique ou d'un mortel dénûment. Or, en matière de finances comme dans les affaires de justice, le régime féodal avait laissé à Java des traces persistantes, dont résultaient assez normalement le désordre et l'exaction. Par dessus tout cela, des taxes régulières et annuelles assez importantes étaient perçues dans les diverses régions de l'île. On en distinguait huit à Soerabaja : 1° le grabag ou petek ou chacha, taxe de capitation, fixée généralement à 4 roupies par an et par chacha (ou tchatchar). 2° La contribution du riz, de 15 à 19 piculs par jung, suivant la situation et la fertilité. 3° Le pari panajung, consistant généralement en trois amats de pari, équivalant à huit ou neuf katis de riz, par chaque jung, et destiné aux mantris et chefs que leurs champs de riz ne nourrissaient pas suffisamment. 4° Le pari pagondikan, destiné aux dépenses extraordinaires des districts, à la marche du gouvernement, aux prisonniers, aux ambassadeurs indigènes de la côte opposée. 5° Le pari pakasak, également en argent, pour ceux qui sont préposés à la direction des cours d'eau. 6° le pari zakat pour le culte. 7° Le pitrah, pour les prêtres. 8° le malaman, impôt sur le commerce et l'industrie payé aux régents ou chefs des districts (1). Dans la province de Chéribon, on percevait : 1° le gantang ou contingent, fixé ordinairement à 15 0/0 de la récolte de riz, mais en somme assez arbitraire. 2° Une taxe des familles ; 3° des droits de marché ou douanes ; 4° une taxe sur les buffles ; 5° les prestations en travail, transports, cultures ; 6° le zakat ou impôt religieux, non fixé et payé en nature sur la récolte du riz (2). Les Anglais conservèrent tous ces impôts, y compris l'impôt foncier, mais en en régularisant l'assiette et la perception. Les Revenue Instructions, données par Raffles le 11 février 1814, contiennent tout l'ensemble de ces réformes financières (3). Elles ordonnaient notamment l'établissement d'un cadastre. « Le service général des recettes devra dresser une carte à l'échelle uniforme d'un pouce par mille anglais : on devra y déterminer avec soin les limites de chaque village et de chaque division et tracer exactement la direction et la situation des forêts, rivières, routes, montagnes, etc. (art. 34). Sur ce plan général, le collecteur connaîtra

(1) Raffles, *History of Java*, I, VI, pp. 335-336.
(2) Id., id. Account Cheribon, pp. 276-277.
(3) Id., id.

exactement la quantité de terrain appartenant à chaque village et les sommes exigibles (art. 35) (1). » Comme conséquence, elles fixaient une échelle des droits à percevoir sur les terres suivant leur nature et leur valeur (2). Enfin, caractère général et invariable de l'administration britannique, le lieutenant gouverneur, et, au-dessous de lui, les résidents étaient juges en matière de conflits et de contentieux (art. 25 et 26) (3), sauf bien entendu recours à Calcutta et à Londres, en cela comme en toute autre matière.

Une telle série d'efforts continus, faits à l'abri des dangers d'une attaque étrangère qu'aucune nation n'était alors en état d'entreprendre contre la grande île, devait nécessairement produire d'heureux résultats. Si l'on négligea quelque peu les plantations de café créées dans les Preanger par Daendels, la production du riz continua à être considérable et les agriculteurs formèrent toujours la très grande majorité de la population. Au moment où Raffles faisait ses observations, ils étaient 209.125 sur 243.268 habitants dans les Preanger, 32.618 sur 33.252 dans la régence de Soerabaja. 58.206 sur 79.610 dans celle de Samarang et 103.230 sur 158.530 dans celle de Rembang (4). Les bêtes de somme, les buffles notamment, indispensables à la culture dans ces régions, étaient nombreux, surtout dans les districts montagneux de l'Est (5). Le commerce suivait une marche sans cesse ascendante et les Anglais, qu'aucun rival sérieux ne pouvait alors contrarier, avaient donné aux affaires une vive impulsion en ouvrant les ports de l'île au commerce de toutes les nations.

(1) Raffles, Revenue Instructions.

(2) « Ce qui suit doit être considéré comme l'échelle à suivre pour fixer la part du gouvernement sur chaque catégorie de terre, et comme la règle à laquelle il faut se rapporter d'une façon générale autant que possible. Terres de Sawa : 1e sorte 1/2 du produit estimé, 2e sorte 2/5, 3e sorte 1/3. Terres de Tegal : 1e sorte 2/5, 2e sorte 1/3, 3e sorte 1/4 » (art. 83). Raffles, Revenue Instructions.

(3) Ibid. Il faut aussi noter le Memorandum sur les poids et mesures édité par Raffles.

(4) Raffles, *History of Java*, I, III, p. 118.

(5) Id., I, III, p. 122. « Le prix ordinaire d'un buffle dans les districts de l'Ouest est environ de 24 roupies pour un noir et de 20 roupies pour un blanc. Dans les districts de l'Est, le prix varie de 12 à 16 roupies. »

De 1812 à 1814, le mouvement maritime avait passé à Batavia de 694 navires de toute sorte, représentant 55.762 tonnes, à 72.718 tonnes, rien que pour 331 vaisseaux de haut bord; à Anjer de 73 vaisseaux jaugeant 29.450 tonnes à 125 vaisseaux et 56.942 tonnes; à Rembang de 862 vaisseaux et 8.058 tonnes à 1.455 vaisseaux et 12.935 tonnes; à Soemenep enfin de 3.765 prahoes et vaisseaux et 15.230 tonnes en 1812, à 4.752 et 33.769 tonnes en 1813 (1). Le mouvement annuel du port de Soerabaja, pendant ces trois années (1812, 1813, 1814), monta à environ 30.000 tonnes et le tonnage indigène du commerce au port voisin de Gressik était estimé supérieur à ce chiffre (2). Le mouvement des affaires du port de Samarang, de 1812 à 1814 passait de 555.044 roupies à 686.330 roupies aux importations et de 167.101 à 549.038 aux exportations (3). A Soemenep, en 1812, les importations étaient de 625.628 roupies et les exportations de 396.820 ; l'année suivante, elles étaient respectivement de 740.080 et de 492.020 (4). Enfin, d'un rapport fait en mars 1816, il résulte que la quantité totale du tonnage des vaisseaux passés en transit par le détroit de la Sonde et ayant abordé se montait en 1812 à 45.000 tonnes, en 1813 à 56.000, en 1814 à 64.000, en 1815 à 130.000 ; en y ajoutant le tonnage des vaisseaux passés sans aborder, on atteint le chiffre total de 390.000 tonnes, la quantité passée dans la quatrième de ces années étant environ le triple de celle de la première (5). Le commerce côtier, fait toujours par les Chinois, les Arabes, les Bugis et les prahoes malaises, était toujours prospère : par lui les produits des districts maritimes et de ceux de l'intérieur étaient conduits à Batavia, Samarang et Soerabaja, les principaux ports de consommation et d'exportation, et, en retour, les autres districts recevaient le fer et d'autres articles manufacturés (6).

(1) Raffles, *History of Java*, I, V, pp. 215-217. — Id., IV, p. 218. « A Java, comme sur la côte est de Sumatra et la côte ouest de Bornéo, on trouve de grandes barres. Des jetées ont, en plusieurs endroits, remédié à cet inconvénient. »

(2) Id., I, V, p. 216.

(3) Id., id.

(4) Id., I, V, p. 216.

(5) Id., I, V, p. 217.

(6) Id., I, V, p. 226. — Id., I, IV, p. 199. — « Dans plusieurs places,

Dans de telles conditions, la population ne pouvait manquer de présenter toujours une forte densité : en 1815, Batavia comptait avec ses faubourgs 47.000 habitants et avec ses environs immédiats 60.000; Samarang en avait 20.000; Soerabaja 25.000, et Soerakarta, la principale capitale indigène environ 105.000. Le royaume de Bantam, avec les districts du S., avait une population totale de 231.604 habitants (1). Au reste, d'assez importantes fluctuations s'étaient produites dans le peuplement de l'île, et l'attraction exercée par les districts de l'O., où se trouvaient le gouvernement européen et les grands états indigènes, avait peu à peu dépeuplé les régions montagneuses du Tengger : la population de Banjoewangi qui, en 1750, avait plus de 80.000 feux, était réduite en 1811 à n'en avoir plus que 8000 (2).

En résumé, sur 4 millions et demi d'habitants sédentaires que comprenaient Java et Madoera réunies, on en trouvait 3 millions dans les provinces placées sous l'autorité immédiate des Européens et 1 million et demi dans les provinces des princes indigènes (3). D'après une évaluation officielle de 1813, le montant de la propriété immobilière (maisons et terres) appartenant à des particuliers dans la ville de Batavia et dans ses environs, y compris les biens privés aux environs de Buitenzorg, dépassait 11.000.000 de rixdalers d'argent, et les taxes étaient levées d'après cette estimation. Comme mesure de police, et pour la facilité du gouvernement, une portion de territoire comprise théoriquement dans les Ommelanden fut annexée à la régence de Buitenzorg et forma depuis une administration séparée (4). Le malheur est que, malgré tout, l'insalubrité de Java était aussi grande ; les troupes anglaises subirent des pertes considérables, même après la campagne, du fait des fièvres, dysenteries ou autres maladies :

comme à Salatiga et Oengarang où le sel était transporté, le prix en atteignait 120 à 140 dollars d'Espagne par koyan, alors que sur la côte, comme à Chéribon et Soerabaja, il tombait à 30 et à Gressik à 25. »

(1) Raffles, *History of Java*. Account Batavia, p. 270. — Account Bantam, pp. 268-269. — Id., I, II, p. 70. Table exhibiting the population of Java and Madura according to a census taken by the british Government in the year 1815.

(2) Id., I, II, p. 71.

(3) Id., I, II, pp. 70 et 73.

(4) Id., Account. Environs of Batavia, p. 171.

la proportion des morts à l'effectif total fut par an de 1 sur 14, 8 de 1813 à 1814, et de 1 sur 30 de 1814 à 1815 (1).

Et pourtant, malgré ses heureux effets, l'administration anglaise, par ses origines mêmes et son principe, était artificielle et n'avait pas, dans le pays même, des racines bien profondes. Maintes réformes, maintes mesures n'étaient au fond que des importations artificielles de formes politiques ou sociales résultant en Angleterre de longs siècles de lutte et de progrès. Peut-être une aussi généreuse politique eût-elle, dans cette société d'Extrême-Orient, reçu avec le temps un cruel démenti. Les affaires d'Europe coupèrent court à ces tentatives, et, en 1814, Java fut restituée avec ses dépendances à l'Etat hollandais. Raffles, après avoir organisé la victoire, dut donc couvrir la retraite, et, quand il partit, en 1816, il ne laissa à son successeur temporaire John Fendall que le soin de remettre à la Hollande l'un des plus beaux fleurons de la couronne britannique.

(1) Raffles, id., II, pp. 36-37. « Du commencement de novembre 1814 au même mois de 1815, sur des troupes stationnées dans les différentes parties de l'île, en corps et en détachements au nombre de 7487, on a constaté 252 morts dont 63 par la fièvre, 123 par la dysenterie et 65 pour d'autres causes. » Id., p. 37 : Le 78e régiment de Sa Majesté avait été dans l'Inde et à Java et était resté dans l'île depuis la conquête ; voici d'après ses registres les pertes qu'il avait subies :

Déc. 1800 à déc.	1801	1 à 20 1/2	Déc. 1807 à déc.	1808	1 à 24 1/2
1801	1802	1 à 12	1809	1810	1 à 23
1803	1804	1 à 5 1/4	1811	1812	1 à 3 3/4
1804	1805	1 à 8 1/2	1813	1814	1 à 6
1805		1 à 20	1814	1815	1 à 29
1806	1807	1 à 28			

CHAPITRE VI

JAVA SOUS LE RÉGIME D'ÉTAT HOLLANDAIS VAN DER CAPELLEN ET VAN DEN BOSCH

Les violentes convulsions qui avaient agité l'Europe de 1812 à 1814 devaient avoir leur effet sur le gouvernement de Java. L'Angleterre ne pouvait agir à l'égard du nouveau royaume des Pays-Bas comme elle avait agi avec la Hollande napoléonienne, et, après avoir poussé, dans un intérêt européen, à la formation de cet état maritime, lui retenir toutes ses colonies, qui seules pouvaient lui donner quelque prospérité commerciale. Aussi le traité de Londres, du 13 août 1814, restitua-t-il aux Hollandais leurs possessions aux Indes orientales. Java revenait donc à ses anciens maîtres et revenait sous le régime d'Etat, aux mains de gouverneurs généraux nommés par le roi et représentants et détenteurs de l'autorité royale (1). Il n'y avait pas de compagnie

(1) Gouverneurs généraux des Indes Orientales néerlandaises de 1816 à nos jours :

G. A. Ph. baron van der Capellen.	1819 1826	A. J. D. van Twist . . .	1851-1855
H. M. de Kock	1826-1830	C. F. Pahud	1856-1861
J. Graaf van den Bosch. .	1830-1833	Arij Prins (waarnemend) .	1861
Jean Chrétien Baud. . .	1833-1836	L. A. J. W. baron Sloet van de Becle	1861-1866
D. J. de Eerens	1836-1840	Arij Prins (waarnemend).	1866
C. S. W. Graaf van Hogendorp	1840-1841	Pieter Mijer	1866
Pieter Merkus (waarnemend)	1841-1843	J. Loudon.	1872-1875
Id.	1843-1844	J. W. van Lansberge . .	1875-1881
Jhr. J. C. Reijnst (waarnemend)	1844-1845	F. s'Jacob.	1881-1884
J. J. Rochussen	1845-1851	O van Rees	1884-1888
G. I. Bruce mort avant d'arriver.		C. P. Hordijk.	1888-1893
		Jhr. C. H. A. van der Wyck	1893-1899
		W. Rooseboom	1899

(*Regeerings Almanak*, 1902, I, Bijlage, R. R. pp. 560-561).

d'octroi pour recevoir le pays restitué, et l'instrument diplomatique qui en opérait la rétrocession visait le royaume même, non une société de commerce quelconque plus ou moins privilégiée. Mais la signature du traité n'entraîna pas immédiatement pour l'île le changement de maîtres, et ce ne fut qu'en 1816, c'est-à-dire au bout de deux ans, que les Hollandais rentrèrent définitivement et effectivement en possession de leur domaine colonial dans l'archipel malais. Des difficultés nombreuses avaient en effet retardé la mise à exécution de la convention de Londres. Le retour de Napoléon, en rallumant la guerre en Europe et remettant en quelque sorte sur le tapis les questions déjà résolues au congrès de Vienne, avait pour ainsi dire rendu caduques et frappé de nullité toutes les décisions prises lors de la première abdication. Le gouvernement anglais, on le conçoit, ne devait être que médiocrement pressé d'exécuter les clauses d'un traité que la fortune des armes pouvait, d'un jour à l'autre, faire tourner à son détriment, et de favoriser un état qui pouvait le lendemain redevenir partie intégrante de l'empire de son redoutable ennemi. Une première commission, instituée au lendemain même de la conclusion du traité, ne fut jamais réunie, ou du moins, ne laissa aucune trace de son existence. Après Waterloo et le second traité de Paris, une nouvelle commission se mit à l'œuvre, et, le 1er août 1816, les Anglais reçurent l'ordre d'évacuer Java. Cette restauration de l'autorité hollandaise, sa substitution au gouvernement britannique présentait toutefois d'assez sérieuses complications, et de notables difficultés dues les unes à l'état actuel de l'île, les autres à la convention même qui en opérait le retour au Pays-Bas, allaient en entraver la réalisation. Tout d'abord il ne faut pas oublier que la domination britannique avait dû, si courte qu'eût été sa carrière et si artificielle que fût au fond son organisation, laisser dans la société javanaise une vigoureuse empreinte et de profondes racines. C'était au fond le gouvernement anglais et personnellement Raffles qui avaient, pour la première fois, véritablement organisé le régime d'Etat, et les institutions nées de cet effort centralisateur étaient un cadre puissant que, sauf les modifications de forme amenées par le changement de maîtres, les Hollandais devaient respecter, sous peine de retomber dans l'indécision et le désordre des premières années du régime d'Etat ; or, qu'on le voulût ou non, chez des

peuples aussi lents que les Orientaux à modifier le cours et le sens de leurs pensées, l'influence anglaise devait longtemps persister, du moins à l'état latent, avec les institutions auxquelles le passé l'avait indissolublement liée. Money va plus loin et veut que les grands réformateurs hollandais, Van den Bosch notamment, n'aient fait que reprendre, en quelque sorte, au cours du XIXe siècle, le régime colonial anglais, pour s'en approprier et en appliquer, d'une façon détaillée, les principes et la méthode que Raffles et ses successeurs n'avaient fait qu'élaborer et pour ainsi dire ébaucher (1). Nous verrons plus loin ce qu'il faut penser d'une telle prétention, si flatteuse pour l'amour-propre et l'orgueil britanniques ; mais on ne peut nier que l'influence du mode de gouvernement inauguré par les Anglais ne fût une force puissante avec laquelle allaient avoir sérieusement à compter les hommes d'Etat hollandais. Du reste, ce n'était pas sans raison que le système britannique persistait ainsi, sinon dans les formes, au moins dans le fond, et continuait à être, aux yeux des indigènes, l'expression véritable, et, en d'autres termes, l'incarnation du régime d'Etat : il laissait après lui un ensemble de progrès et de résultats positifs, et l'ordre rétabli, la paix restaurée et consolidée, la suppression d'une foule d'abus et d'exactions princières que coupaient souvent à leur racine les minutieuses mesures administratives prises par Raffles, la prospérité économique, agricole et commerciale ramenée dans l'île, étaient d'assez éloquents arguments en faveur du régime que faisait disparaître brusquement, en droit du moins, une convention inspirée par des intérêts d'ordre purement européen. Enfin la domination anglaise, quelque hautaine et quelque strictement administrative qu'elle pût être, n'en avait pas moins profondément pénétré la société indigène : les princes, peu à peu, soit par intrigue, soit pour gagner à ce contact un supplément de richesses et d'autorité, s'étaient rapprochés des nouveaux maîtres européens et avaient même laissé arriver jusqu'à leur famille les mœurs et l'enseignement anglais. On conçoit combien il devait être difficile aux Hollandais d'effacer et d'extirper les vestiges de la domination étrangère, et les Anglais eux-mêmes eussent-ils sincèrement voulu renoncer à leurs avantages passés, qu'une transformation

(1) Money, op. cit., p. 2.

aussi radicale eût été matériellement à peu près impossible. Mais le gouvernement anglais n'avait nullement entendu faire table rase, et, profitant de l'avantage que lui assurait l'énorme supériorité de la marine marchande britannique, il avait réservé l'avenir dans l'acte de restitution. Le traité de Londres, en rendant aux Hollandais leurs possessions des Indes Orientales, stipulait qu'à Java, les droits de douanes perçus sur les marchandises apportées par navires étrangers ne dépasseraient pas le double des droits établis sur les marchandises apportées par navires hollandais. Le gouvernement des Pays-Bas ne pouvait faire autrement que de s'alarmer d'une telle prétention, et, peu après sa restauration aux Indes Orientales, il établit pour les vaisseaux étrangers le droit différentiel le plus élevé qui pût rentrer dans les limites fixées par les clauses douanières du traité (1). Mais la puissance britannique, une fois établie dans les mers de Chine n'en devait plus sortir, et, aux droits établis par les Hollandais, le cabinet de Saint-James répondit en faisant occuper l'archipel de Singapore, depuis longtemps reconnu par les navigateurs et recommandé par Sir Stammfort Raffles ; un port franc y fut établi et attira ainsi à lui une bonne partie du commerce autrefois presque exclusivement réservé à Batavia. Ce fut le coup le plus rude et le plus sensible porté au commerce néerlandais ; l'établissement en 1848 d'un port franc à Macassar ne fut guère avantageux que pour les navires hollandais qui passaient par le détroit de la Sonde, et Singapore, infiniment mieux placé, sur la route la plus directe de la Chine et du Japon, devint la grande escale et le grand entrepôt de l'Extrême-Orient (2).

Telle était, dans son ensemble, la situation, lorsque arrivèrent à Java les deux commissaires généraux envoyés pour prendre possession de l'île, Cornélis Théodorus Elout et Godert Alexandre Gérard, baron van der Capellen (3). La première chose à faire était de faire une sorte de recensement de la situation de Java, d'en reconnaître attentivement les avantages et les inconvé-

(1) Money, op. cit., p. 3.
(2) Money, op. cit., pp. 3 et 4. — Raffles, Memoir of the Life...
(3) *Regeerings Almanak*, 1902, I. Bijlagen, p. 561.

nients. En juillet 1817, les commissaires entreprirent un grand voyage d'inspection et parcoururent l'île entière de l'O. à l'E. de Batavia à Besoeki. La domination anglaise, si bien inspirée qu'elle fût, si grandes et si nombreuses qu'eussent pu être ses qualités, laissait, après une expérience que cinq années ne pouvaient suffire à rendre complète, Java dans un état à maints égards assez voisin du désordre. A vrai dire, toutes ces modifications apportées aux circonscriptions territoriales, cette immixtion continuelle dans les affaires indigènes et cette administration méticuleuse et facilement tracassière, avaient introduit dans l'île un trouble et une confusion de caractère assurément passager, mais qui n'avaient pas encore disparu au moment du retour des agents du gouvernement hollandais. La suppression ou tout au moins la diminution des revenus personnels des princes et des régents, et leur remplacement par un traitement fixe issu plus ou moins du trésor public, avaient, momentanément du moins, apporté, dans la gestion financière une perturbation que pouvait seule faire disparaître une longue série d'exercices. Le déficit de 1815 à 1817 n'était pas moindre de deux millions de rixdalers (1), et c'était là une situation défavorable pour le rétablissement et le fonctionnement du nouveau régime. Une ordonnance en date du 9 mars 1818 essaya, suivant l'expression de Veth, « de mettre un peu d'ordre dans ce chaos » (2). On revint, en partie du moins, au système des contributions par dessas ou villages, c'est-à-dire, en somme, au système indigène qui ne prendra fin qu'avec les grandes réformes de Van den Bosch, et une enquête minutieuse fut faite sur les cultures, notamment sur le café dont la production fut distinguée en quatre catégories suivant la nature du sol dans les pays de Batavia, des Preanger, de Banjoewangi, et des autres résidences. Enfin les commissaires eurent à faire face encore à des difficultés d'ordre purement politique et réprimer des troubles qui éclatèrent en 1816 et en 1818 dans les régions de Bantam et de Krawang. C'était donc une situation relativement éclaircie, quoiqu'en somme encore assez difficile, que les commissaires laissèrent à l'un d'eux, Van der Capellen, investi le 16 janvier 1619 de la charge de gouver-

(1) Deventer XCIV, V et CL, V.
(2) Veth, *Java*, II, VII, p. 339.

neur général des Indes Orientales néerlandaises pour le compte du roi des Pays-Bas (1).

Il est arrivé à Van der Capellen ce qui est arrivé à maint autre homme d'Etat au cours de l'histoire : ses prédécesseurs et ses successeurs lui ont nui auprès de la postérité. De Daendels, le farouche guerrier, qui inaugura le régime d'Etat et l'imposa d'une main de fer, à Van den Bosch l'habile et obstiné homme d'Etat qui organisa sur des bases solides et fécondes le gouvernement hollandais à Java, l'histoire courante ne connaît guère que Raffles en qui se personnifie la domination anglaise et laisse quelque peu dans l'ombre la figure du sage administrateur à qui incomba la tâche pourtant méritoire de restaurer à Java la puissance hollandaise. Money, qui a donné tant de soins à l'étude du système Van den Bosch, n'accorde à Van der Capellen qu'un très bref éloge. « Il avait montré, dit-il, dans sa mission d'administrateur, une activité et des projets susceptibles d'améliorer le sort de la colonie (2). » Veth, en recueillant les renseignements officiels, est plus complet et plus explicite, mais ce chapitre très concis est aussi un des plus confus de son remarquable ouvrage, et l'œuvre de Van der Capellen disparaît au milieu des interversions de tout genre qui en coupent à tout moment l'exposition (3). Il serait pourtant, nous semble-t-il, souverainement injuste de méconnaître l'œuvre accomplie pendant la période qui s'étend de 1819 à 1826, et ce que nous savons de l'état de l'île pendant ces sept années nous prouve assez qu'elles furent remplies d'efforts à la fois louables et féconds. « De 7 millions et demi de florins en 1814-1815, chiffre qui n'embrassait pas encore, il est vrai, toutes les dépendances restituées aux Hollandais, les recettes, dit Money, s'élevèrent soudain à plus de 18 millions en 1817, les dépenses s'élevèrent de 9 millions de florins environ en 1814-1815, à plus de 17 millions en 1817. Les revenus publics poursuivirent leur marche ascendante et atteignirent 29 millions de florins en 1824, mais, à la

(1) *Regeerings Almanak.*

(2) Money, p. 14.

(3) Veth, *Java*, II, VII. Sur le gouvernement de Van der Capellen les renseignements les plus curieux sont fournis par Kemp (P. H. Van der Brieven van en aan Mr H. J. van der Graaf 1816-1826 ; bijdrage tot de Kennis der Oost Indische bestuur toestanden onder de regeering van G. A. G. P. baron van der Capellen. Batavia, 1901.

veille de 1826, la commotion causée par la guerre entre le gouvernement de Java et les états indigènes réduisit les recettes à 20 millions de florins. Elles se relevèrent péniblement ensuite à 30 millions en 1833. En résumé les revenus annuels des Indes Orientales, de 1817 à 1830, donnent un chiffre moyen de 24 millions de florins par an, chiffre produit par M. Hogendorp, et qui, suivant Sir Sammfort Raffles, avait été regardé comme fort au-dessus des forces productives de l'île (1). » La population présentait un progrès analogue : le recensement anglais de 1815 donnait, pour Java et Madoera, une population de 4.615.270 âmes ; le recensement hollandais de 1826 en donnait une de 5.403.786, ce qui représente une augmentation de 16 pour 100 environ (2). A dire vrai d'ailleurs, la commission de 1816 n'avait encore apporté qu'un palliatif passager aux maux dont souffrait l'île. Aussi, au moment où allait de nouveau s'exercer l'action régulière hollandaise, le nouveau gouverneur général crut-il nécessaire de procéder à une enquête personnelle sur les ressources et les besoins de la colonie : suivant l'exemple donné dès 1744 par Van Imhoff, il partit de Batavia le 6 juillet 1819 pour faire, à travers Java, un voyage d'observation (3). Plusieurs objets sollicitaient son attention et motivaient de sa part cette intervention personnelle, mais trois surtout furent examinés par lui au cours de cette tournée d'inspection : 1° La situation des Européens dans l'île : 2° La prospérité et l'écoulement des cultures, notamment du café : 3° L'état du commerce local et la situation des petits commerçants indigènes. Van der Capellen ne pouvait songer à résoudre d'un seul coup toutes les difficultés, et, en la circonstance du moins, il fut, comme le dit Veth, le représentant d'une politique conservatrice, « een voorstander der conservatiere politick » ; par un règlement du 19 mai 1820, il se contenta de déterminer et de régler les titres, les rangs et les attributions des régents, limitant ainsi, d'un côté du moins, les causes occasionnelles de conflits (4). L'état des cultures n'était pas moins digne d'intérêt : sous l'action des multiples mesures

(1) Money, op. cit , p. 12.
(2) Id., pp. 12-13.
(3) Veth, *Java*, II, VII, p. 342.
(4) Id., II, VII, pp. 342-345.

dont il avait été l'objet, le trafic du café ne donnait plus que d'insuffisants bénéfices, bien qu'il demeurât encore à un prix élevé: un ordre du 6 juin 1820 en supprima le monopole. Le 9 janvier 1821, un règlement général coordonna dans un seul texte toutes les mesures prises à la suite de la grande tournée du gouverneur (1). Il était malheureusement infiniment plus difficile de porter aide et secours au petit commerce indigène, depuis bien longtemps monopolisé par les Chinois; l'un d'eux, établi à Buitenzorg, étendait par ses agents javanais son commerce sur tout le pays du district de Batavia et de la région des Preanger (2). Van der Capellen dut donc, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, se contenter d'exercer une attentive surveillance. D'autres dangers d'ailleurs attiraient son attention et les princes indigènes du centre de l'île menaçaient de nouveau la domination hollandaise d'une redoutable crise. En juillet 1821, il fit une nouvelle inspection des territoires directement soumis à la couronne et renouvela les contrats précédemment passés pour la fourniture des denrées tropicales (3). L'ordre semblait rétabli partout, et un règlement de la couronne, en date du 20 mai 1823, parut résoudre à jamais les plus graves difficultés en déterminant nettement la condition personnelle et le droit de propriété des Européens à Java (4). Deux ans après, une nouvelle guerre remettait en question les résultats acquis et sollicitait toute l'attention et toutes les ressources du gouvernement général.

Cette longue série de luttes et de négociations à laquelle on donne, fort improprement d'ailleurs, le nom de guerre de Mataram puisque, depuis 1758, l'Etat de Mataram n'était plus qu'un souvenir, dura environ quatre ans, de la fin de 1825 aux derniers mois de l'année 1829, et acheva de mettre Java aux mains du gouvernement hollandais. Mais ses causes sont plus lointaines; et, sans vouloir essayer de pénétrer dans le détail des événements qui amenèrent la rupture ouverte, on peut affirmer que la véritable

(1) Veth, *Java*, II, VII, pp. 346-348, d'après le Staatsblad.
(2) Du Bus, p. 84.
(3) Hogendorp, *Coup d'œil...*, p. 237.
(4) Staatsblad, 1823.

origine de cette guerre doit être cherchée dans la succession de troubles de toute sorte qui avaient bouleversé Java au cours des vingt premières années du XIXe siècle. En 1824, en exécution d'un ordre du 3 février, une commission composée de Van Sevenhoven, Smissaert et Mac Gillavry fut envoyée à Soerakarta pour faire une enquête sur la culture et la production du café et signer des traités nouveaux. Un agitateur, Dipa Negara en profita pour pousser le Soesoehoenan à la guerre, et toute la fin de l'année 1824, ainsi que les premiers mois de 1825, furent remplis de ses négociations, qu'accompagnaient de violents factums et dont résultait une agitation assez grave pour inquiéter profondément le gouverneur général (1).

Van der Capellen était d'ailleurs assez mal renseigné sur la gravité de la situation, quand, le 24 juillet 1825, arriva à Batavia la nouvelle positive de la révolte ouverte excitée par Dipa Negara. Ce ne fut qu'au bout de deux mois que le Général de Kock put prendre l'offensive : le 25 septembre, l'armée hollandaise entra à Djocjakarta et entreprit la soumission méthodique des états du Sultan. Devenu gouverneur général l'année suivante, de Kock acheva de pacifier les pays aussi rapidement soumis. La convention de Salatiga, conclue le 17 août 1826, confirma la suprématie du gouvernement hollandais et l'abaissement définitif des princes. Des colonnes mobiles achevèrent de soumettre les pays de la région N. qui avaient suivi la fortune de Dipa Negara. Ainsi se termina, en 1829, la dernière des grandes guerres soutenues à Java par les princes indigènes : elle avait mis sur pied du côté hollandais 8000 Européens et 7000 indigènes, et coûté au trésor européen 20 millions de florins, mais elle divisait à jamais l'antique empire de Mataram et rendait infiniment plus facile l'accomplissement de la tâche du relèvement économiqne qu'allait entreprendre le nouveau gouverneur général Van den Bosch.

La situation économique de l'île n'était pas de tous points

(1) Mijer in Tijdschrift voor nederlandsch Indië, I, III, 2, pp. 6, 10 et 99. — Leuw. Java oorlog, 1825-1830.
Van der Kemp : De economische orzaken van den Java Oorlog.
De Stuers : Mémoire sur la guerre de Java de 1825 à 1830.
Gerlach : Fastes militaires des Indes Orientales néerlandaises, 1859.

brillante, au moment où de Kock remit aux mains de son successeur le gouvernement des Indes Orientales néerlandaises, et, à maintes reprises, le gouvernement hollandais s'était inquiété de l'accroissement continuel des dépenses. La période de guerre qui se termina par l'entrée à Djocjakarta avait encore considérablement augmenté le passif de la colonie, et la nécessité apparut aux moins clairvoyants d'augmenter, sous peine de courir au déficit, l'écart sans cesse diminuant entre les recettes et les dépenses. Au commencement de 1826, Van der Capellen fut rappelé pour exposer dans ses détails la situation financière de l'île, et l'on envoya le vicomte du Bus de Gisignies, avec mission de réduire les dépenses. C'était prendre la question par son plus mauvais côté et s'exposer à échouer devant les nécessités inéluctables du gouvernement; l'échec du réformateur fut complet et ne servit qu'à rejeter dans une autre direction l'activité des hommes d'Etat suivants (1).

L'expérience était concluante; l'échec complet subi par la méthode de Gisignies en indiquait assez le défaut fondamental, fréquent d'ailleurs dans les projets des réformateurs de tous les temps. Les dépenses avaient augmenté normalement, à mesure que l'administration était devenue plus complexe, que le gouvernement avait pénétré plus profondément la société indigène. Les réductions de ce chef ne pouvaient donner un revenu bien considérable, et, sous peine de toucher aux sources mêmes du gouvernement hollandais, on ne pouvait les pousser au delà de certaines limites assez restreintes. C'était ailleurs qu'il fallait chercher le remède et l'augmentation de l'écart désirée; puisqu'on ne pouvait l'obtenir par une diminution des dépenses, il fallait la demander à un accroissement des recettes. C'est ce que sut comprendre Van den Bosch nommé gouverneur général en 1830. On ne peut douter de ses sentiments généreux, et ses efforts pour l'amélioration de la richesse publique aux Indes Orientales, et les résultats obtenus témoignent suffisamment de sa sincère philanthropie; mais c'était, somme toute, un philanthrope d'Etat : il voulait le bonheur du peuple, mais il le voulait par et pour l'Etat, et comme résultat d'une active et constante intervention dans les affaires privées de l'autorité gouvernementale. C'est en somme

(1) Money, op. cit, p. 14.

un second Daendels, mais un Daendels de temps de paix, un Daendels sur lequel ne pèse pas, comme une perpétuelle menace, le danger d'une guerre imminente, et auquel les conditions extérieures permettent l'emploi de procédés réguliers et de mesures administratives là où son prédécesseur avait dû employer l'autorité et la force. Comparer Van den Bosch à Daendels et conclure en faveur de celui-là, ce n'est donc pas, en fait, comparer deux hommes, dont les caractères au fond différaient assez peu ; c'est mettre en parallèle deux époques et deux situations, l'une tranquille et sûre, venant après les triomphes décisifs de la guerre des Vorstenlanden et ignorant les dangers de la guerre extérieure, l'autre troublée et incertaine, sans garantie dans l'avenir devant les compétitions étrangères ; c'est déclarer, à grand renfort d'arguments que, pour la vie régulière et normale d'un peuple, la paix vaut mieux que la guerre, ou, ce qui est pis encore, que l'attente de la guerre, vérité que son évidence indiscutable pourrait, nous semble-t-il, aisément dispenser de toute démonstration.

La nomination de Van den Bosch avait été une véritable mesure de salut public : les efforts consciencieux, mais timides de Van der Capellen pour maintenir la régularité et l'ordre dans le gouvernement, les mesures hâtives et imprudentes du commissaire général du Bus de Gisignies, n'avaient fait que prolonger l'état de malaise dans lequel se débattait l'île et reculer l'heure de la solution définitive. En fait, l'imperfection du régime tenait surtout à une excessive retenue dans l'œuvre de réforme et à un retour intempestif à des usages anciens qui, pour vénérables qu'ils fussent, n'en étaient pas moins en opposition formelle avec les conditions présentes et avec la forme nouvelle du gouvernement de l'île. Les Hollandais, tout en multipliant les règlements et les ordonnances de détail, avaient jugé suffisant, pour la question économique de Java, de revenir purement et simplement à l'ancien régime indigène, tel qu'il existait avant leur départ du pays. Ils substituèrent à l'arrangement individuel un arrangement fait avec le village entier, et revinrent au partage annuel des terres, reste de la forme de la propriété indigène dans les communautés de de race javanaise ; ils supprimèrent même, de 1818 à 1830, cette forme modifiée du Ryottwaree et retournèrent à leur ancien

système : *prélever une moindre portion des produits du sol, mais réclamer une certaine prestation de travail au lieu de s'approprier une plus forte portion de produits sans exiger le travail forcé* (1). On devine qu'avec l'ancien système étaient revenus les anciens abus et les anciens inconvénients. L'impôt en nature frappait le cultivateur, auquel il demandait un jour par semaine de travail au profit du prince, et les Hollandais, vainqueurs du souverain, non du peuple avaient pris pour eux l'usage de ce droit régalien (2).

Sous un tel régime, la propriété, tant des maîtres européens que des paysans indigènes, était grevée de lourdes et nombreuses charges. La condition des propriétés des maîtres variait suivant la condition et le régime même du pays. Dans les *provinces acquises par traités* (Préanger, Soerakarta et Djocjakarta), l'impôt sur le produit de la terre et la prestation de travail étaient acquittés non pas au gouvernement hollandais, mais aux princes indigènes. Dans les *provinces acquises par conquête*, le cinquième des produits et le septième du travail appartenaient au gouvernement, excepté

(1) Money, op. cit., pp. 4-5. « Ils justifiaient ainsi ce changement :

1° L'ancienne rente foncière servait au culte musulman et à l'entretien des chefs indigènes.

2° L'impôt foncier de Sir Stammford Raffles allait tout entier au gouvernement.

3° Les regents et les chefs dont Raffles avait fait de simples pensionnaires du gouvernement étaient aussi directeurs spirituels de la population et les habitants leur donnaient pour cela une partie des produits des terres. Cela dura même quand les Hollandais eurent rendu aux régents leur pouvoir et leur eurent alloué un traitement. »

(2) Money, pp. 5-6, id., pp. 7-8. — « Chaque paysan, fermier du gouvernement ou d'un particulier, doit un jour de travail sur sept au seigneur de la terre conformément au règlement que garde le chef électif du village. Chaque famille ne devant que le septième du travail d'un homme, le chef de famille seul est inscrit au rôle du village, mais peut se faire remplacer. A la répartition annuelle des terres, une nombreuse famille reçoit plus qu'une petite, mais ne doit jamais que le septième du travail d'un homme. En fait, dans la plupart des villages, les chefs de famille emploient quelques journaliers qui, moyennant une rétribution quotidienne, accomplissent le travail dû par tout le village. Ces ouvriers travaillant constamment aux routes du gouvernement, aux chaussées d'irrigation ou sur les propriétés privées, acquièrent une certaine habileté ; les villageois se débarrassent de leur prestation de travail moyennant une modique rétribution, et tout le monde se trouve satisfait de ce système. »

sur certains domaines particuliers où le gouvernement avait renoncé à ses droits de propriété, moyennant une redevance de tant pour cent; là le paysan payait l'impôt en produits et en travail au propriétaire européen ou chinois, et celui-ci, à son tour, payait au gouvernement chaque année 0,75 pour 100 de la valeur totale du domaine, c'est-à-dire tout au plus un cinquième du revenu net (1). Les terres des paysans indigènes se divisaient en trois catégories : 1° celles qui appartenaient au village, et qui chaque année étaient l'objet d'un partage nouveau ; 2° celles défrichées par le paysan et devenues sa propriété exclusive, exempte de tout impôt pendant cinq ans ; 3° les terres de cette deuxième catégorie transmises par l'agriculteur primitif ; elles étaient soumises à la redevance habituelle, et, en cas de déshérence, revenaient à la commune (2). Du propriétaire au paysan, les rapports n'étaient pas moins complexes, et les redevances qui pouvaient exister, soit en nature, soit en argent, étaient la plupart du temps l'occasion d'interminables querelles (3). Il en résulte qu'une division radicale existait de ce fait entre Européens et indigènes : les locations intermédiaires étaient inconnues (4) ; les Hollandais, avides d'augmenter leurs gains, firent d'autre part tous leurs efforts pour faire disparaître la propriété indigène, et si les concessions faites par les Anglais sur les terres de la couronne furent maintenues, aucune portion de ces terres ne fut dans la suite donnée autrement qu'à bail (5). Les propriétés privées, sur lesquelles les maîtres hollandais s'efforçaient d'attirer les paysans et que se disputaient des colons européens de plus en plus nombreux, subirent une hausse de prix tellement considérable que l'intérêt de la terre atteignit à peine 4 0/0 dans la plupart des régions de l'île (6). Du fait d'un pareil état de choses, les affaires commerciales, entravées d'autre part par les clauses douanières du traité de Londres et la concurrence de plus en plus redoutable faite aux ports de Java par la station nouvelle

(1) Money, op. cit., p. 6.
(2) Id., pp. 6-7.
(3) Id., pp. 8-9.
(4) Id., p. 11.
(5) Id., p. 9.
(6) Id., pp. 10-11.

de Singapore, périclitaient d'une façon dangereuse. A l'exemple de l'ancien système, une Compagnie de commerce fut établie en 1824 à Amsterdam, au capital de 37 millions de florins, ramené trois ans après à 24 millions. La première charte était donnée pour une période de vingt-cinq ans, et le roi Guillaume I garantissait un intérêt de 4 1/2 0/0, et était lui-même un des principaux actionnaires. Mais la Compagnie fit de mauvaises affaires : en 1827 une partie, et en 1830, la totalité de l'intérêt garanti durent être payées par le roi (1). Malgré les quelques années de prospérité financière constatées sous Van der Capellen, le déficit, surtout depuis 1825, avait sans cesse été croissant (2). Ajoutons que la gestion financière était des plus imparfaites ; les comptes, ne présentant pas de chapitres séparés pour les dépenses locales et les dépenses faites en Hollande, formaient un chaos confus dans lequel il était presque impossible de pénétrer.

A un état de choses aussi critique Van den Bosch comprit qu'il fallait des remèdes radicaux, à l'exclusion absolue de tous les palliatifs de détail qui ne pouvaient faire que reculer sans l'éviter la ruine à laquelle courait la colonie. Aux diminutions de dépenses qui ne pouvaient, nous l'avons vu, se prolonger au delà de certaines limites, il substitua une augmentation des recettes et la demanda à une exploitation plus active et plus méthodique du sol, sous l'impulsion et avec les encouragements éclairés du gouvernement (3). « La base de ce système consistait en avances

(1) Money, op. cit., p. 87.

(2) Id., p. 13.

(3) La bibliographie du système des cultures est extrêmement riche : très nombreux sont les ouvrages de toute taille et aussi de toute valeur qui ont été publiés sur cette question. Les principaux sont : Van den Bosch : *De grondslagen en eerste uitkomsten van het kultuurstelsel in Indie*. Amsterdam, 1864. — P. et F. van den Broek : *Réflexions sur les changements apportés depuis 1844 au système de cultures à Java*. Paris, 1856. Van Deventer : *Bijdragen tot de kennis van het landelijk stelsel op Java*, 1865. — D. W. Schiff : *Vrije kultur en vrije arbeid op Java*. S'Gravenhage, 1860. — Veth a consacré la majeure partie d'un chapitre du tome II de son ouvrage sur Java à l'œuvre de Van den Bosch et a résumé et condensé les renseignements des nombreuses études de détail suscitées par cette question. Money, dans un but tout particulier, a analysé avec le plus grand soin le

de fonds consenties par le gouvernement métropolitain, sans intérêts, à des entrepreneurs chargés de la mise en valeur des terres, et en un partage des produits entre l'Etat, l'entrepreneur et les cultivateurs dans une proportion indiquée. Cette proportion laissait la plus large part au cultivateur et à l'entrepreneur; celle de l'Etat était encore fort belle, indépendamment de tous les avantages qu'il retirerait de la prospérité de l'île. Le système de M. van den Bosch peut se résumer ainsi : 1° profit pour le paysan, destiné à lui faire accepter avec empressement l'innovation ; 2° profit pour l'entrepreneur, destiné à provoquer le concours de l'industrie privée ; 3° prélèvement en faveur des employés du gouvernement, destiné à stimuler leur zèle et leur activité ; 4° accroissement des ressources des contribuables, destiné à augmenter le montant de l'impôt et à en faciliter le paiement. Le bien-être de la population devant être la conséquence de cette nouvelle application, toutes les communes rurales étaient intéressées à surveiller et à garantir le soin de la bonne culture (1). » C'était en somme, sous une forme perfectionnée, une intervention de l'autorité européenne, et cela de façon plus ou moins directe suivant la nature des cultures. Par un habile artifice de procédure politique, se considérant comme substitué aux chefs indigènes, et percevant en leur lieu et place, en vertu de la coutume ou « adat », 1/5 des produits du sol, Van den Bosch déclara qu'il pouvait user à son gré du 1/5 du labeur des paysans et le diriger vers le but qui lui plaisait; par suite, on décida que 1/5 des terres serait cultivé pour la production exclusive de certains produits appréciés sur le marché européen, comme le café, le sucre, le tabac, l'indigo, le thé, le poivre et la canelle ; le travail des indigènes devait être, par conséquent, surveillé par le gouvernement, et ces cultures, véritables champs d'expérience, devaient, dans l'esprit de Van den Bosch, pousser à la production étendue sur toute l'île des denrées susceptibles de donner de riches bénéfices. Dans un mémoire du 8 mars 1831, il signalait

système des cultures ; son petit ouvrage peut être sur ce point un guide précieux et suffisant, pourvu qu'on se mette en garde contre l'esprit dogmatique et la partialité relative malheureusement trop fréquents chez les écrivains anglais et chez leurs disciples du continent.

(1) Money, op cit., p. 15.

l'abus où étaient tombés les princes en frappant de contributions souvent hors de mesure les agriculteurs de leur territoire (1). La lettre missive du 9 février 1832 fut, comme la charte du système nouveau (2), inaugurée en juillet et août 1830. La production du café fut encouragée et chaque famille, dans les régions propices, dut entretenir 600 caféiers. Toute la récolte dut être livrée au gouvernement qui paierait 12 florins par picul; comme il fallait 200 arbres pour produire un picul de café, chaque famille recevait ainsi 36 florins. Mais il fallait déduire la taxe sur le riz, de 1000 florins par an et par 100 bows (2/3 d'hectare), étendue moyenne d'un village habité par 100 familles. C'était donc environ 2.000 à 2.500 florins par an dont bénéficiaient en définitive 100 familles d'agriculteurs javanais du fait du gouvernement, impôt déduit; la rémunération moyenne de chaque famille était ainsi de 25 florins, et elle avait, en outre, la pleine et entière disposition des terrains qu'elle cultivait pour son propre usage (3). Comme conséquence de ces mesures, et pour en assurer l'exécution, Van den Bosch prit une série de résolutions destinées à éviter à son système les causes d'échec qui avaient rendu stériles les efforts de Daendels. Ce n'était pas tout que d'assurer aux villageois, dans toute l'île, non plus un profit misérable, mais un bénéfice important par suite de la culture du café; il fallait encore rendre possible l'application du système en empêchant les spéculations passées et en assurant l'écoulement en Europe des produits de la culture. Van den Bosch résolut ainsi ces difficultés : 1° en profitant des routes déjà construites avant l'occupation anglaise et des chemins qu'il fit établir à travers les districts montagneux pour dispenser les cultivateurs des frais de transport, et, en faisant ainsi les achats sur place, pour les mettre tous sur un pied d'égalité; 2° en réunissant entre les mains du gouvernement la totalité de la récolte du café cultivé sur les terres de la Couronne, de manière à ce qu'on pût préparer convenablement ce café, en faire un produit de première qualité, et lui donner, par suite, une meilleure réputation sur le marché européen (4). Du reste, l'établissement des caféeries et des pépi-

(1) Van Deventer (continuateur de de Jonge), II, p. 257.
(2) Id., op. cit., II, p. 157 sqq.
(3) A. L. H. Obreen, dans l'*Economiste français* des 16 et 23 juillet 1881.
(4) Money, op. cit., p. 42.

nières, ainsi que les soins qui devaient être ultérieurement donnés aux caféiers, étaient placés sous la surveillance d'un contrôleur européen, qui faisait des tournées mensuelles ; ce fonctionnaire surveillait également l'emmagasinement général de la récolte, laissant aux villageois le soin de faire sécher le café, de l'éplucher, de le trier et de le déposer dans les magasins du gouvernement situés dans le voisinage selon leurs convenances (1). Les résultats de ce système furent aussi brillants qu'on pouvait l'espérer. A l'arrivée de Van den Bosch, le Preanger donnait environ 30.000 piculs de café par an et le reste de l'île environ 220.000 piculs. Les deux cinquièmes de ce dernier chiffre, soit 88.000 piculs, représentant à peu près la portion de la récolte que le gouvernement se faisait livrer d'une manière ou d'une autre, étaient de bonne qualité ; il en était de même de la totalité de la récolte du Preanger s'élevant à 30.000 piculs. C'étaient donc, au total, 118.000 piculs de café de bonne qualité, valant 25 florins par picul, soit en tout près de 3.000.000 de florins Les trois autres cinquièmes de la récolte de 220.000 piculs, soit 132.000 piculs, se composant de café mal nettoyé et mal trié, ne valaient qu'environ 20 florins par picul, ou en tout un peu plus de 2 millions et demi de florins. La totalité du café produit dans l'île, avant l'introduction du système des cultures, pouvait donc être évaluée en chiffres ronds à 5 millions et demi de florins (en 1854). Le café produit sur ces domaines (privés) suffit à la consommation de l'île, et il en resta encore 150.000 piculs pour être exportés par le commerce. Pour toutes ces récoltes, café et sucre notamment, des commissions importantes étaient concédées aux fonctionnaires européens et indigènes sur les quantités de denrées qu'ils livraient au gouvernement. L'indigo fut au début traité comme les autres cultures ; mais le gouvernement reconnut inutile l'entrepreneur pour avoir le bon marché, la quantité et la qualité ; il refusa donc de renouveler ses contrats et l'indigo resta compris dans la branche du système des cultures qui fonctionne sans l'intervention des entrepreneurs européens (2). Partout, du moins, où ces entrepreneurs existaient ils furent l'objet de la plus active et de la plus constante protection du gouverneur

(1) Money, op. cit., pp. 42-43.
(2) Id., pp. 34, 45-46.

général : il leur assura, par un prix assez bas des impôts en nature, le moyen de faire de belles et rapides fortunes ; il leur consentit, ainsi qu'aux paysans, de sérieuses avances pour les dégrever des frais d'exploitation et de livraison (3 fl. 50 par picul sur ce dernier chapitre) (1) ; enfin, pour éviter des conflits nuisibles à la prospérité de l'île, il réglementa avec soin les relations entre l'entrepreneur européen et le cultivateur indigène. La situation de l'entrepreneur européen en restait en somme florissante : Money établit que, tous frais payés, toutes redevances acquittées, l'entrepreneur qui prévoyait 12.000 piculs de sucre de récolte pouvait compter sur un bénéfice de 1.600 piculs, soit un peu plus de 13 0/0, somme considérable eu égard à la permanence du fonds et à la très faible variabilité du rendement (2).

(1) Money, op. cit., pp. 33-34. — Id., pp. 31-32 : « Les entrepreneurs sont tenus aujourd'hui de livrer au gouvernement un peu moins des deux tiers de leur sucre à raison de 7 florins 1/2 par picul, représentant 8 florins de cuivre 75 doits, au lieu du prix de 10 florins de cuivre adopté dans l'origine. En ajoutant à ce prix les frais d'emballage et de transport et la commission attribuée aux employés et agents du gouvernement, tous frais supportés par l'administration, on reconnaît que le prix du sucre rendu dans les magasins du gouvernement et prêt à être exporté, s'élève à environ 10 florins d'argent par picul. Le prix moyen, en 1854, était de 9 florins 106 doits ; en 1857 il atteignit exactement 10 florins par picul.

« Si la remise de ces produits ne suffit pas pour rembourser la totalité des avances du gouvernement, l'entrepreneur en paie le surplus en argent, sur le prix du dernier tiers de son sucre, qu'il vend à son profit. Grâce au progrès de la culture et surtout aux perfectionnements de la fabrication, on peut produire aujourd'hui le sucre à assez bas prix pour en tirer un bénéfice considérable, aux conditions que nous venons d'indiquer. On peut se faire une idée des progrès introduits dans l'organisation des usines à sucre, depuis l'introduction du système de culture, d'après la valeur généralement attribuée à ces usines. L'établissement des usines primitives, en y comprenant l'achat des machines et la prise d'eau, ne coûtait pas plus de deux lacs de florin de cuivre, soit 13.888 livres sterling. Aujourd'hui, la valeur des usines est ordinairement estimée à 5 lacs ou 34.722 livres. Les perfectionnements dont nous parlons ont été réalisés, pour la plupart, au moyen d'avances nouvelles faites par le gouvernement et remboursées par annuités, de la même manière que les avances primitives. Les usines appartiennent en toute propriété aux entrepreneurs, ce qui lie étroitement leurs intérêts à ceux du système de culture. »

(2) Money, op. cit., p. 31 : Comptes d'entrepreneur (système Van den Bosch) : prévision sur 400 bahus à 30 piculs de sucre par bahu de cannes :

Ces succès et ces rapides fortunes donnèrent et au delà ce qu'avait prévu Van den Bosch, et, dès le temps du réformateur, surtout dans les dix années qui suivirent, on vit se multiplier les planteurs indépendants, avides de prendre part pour leur propre compte aux bénéfices que la couronne tirait de Java ; bien qu'encouragés par le gouvernement, ces planteurs, pour de multiples raisons, n'obtinrent pas les résultats des entrepreneurs. « Les premiers baux accordés par le gouvernement à des planteurs indépendants étaient relatifs à la culture du sucre. Ces baux ne portaient pas sur une portion des terres de villages, mais seulement sur les terres de la Couronne situées dans le voisinage et encore incultes, mais où les paysans avaient souvent l'habitude d'aller chercher du bois ou d'autres objets qui leur étaient nécessaires. Sur ces terres il était facile d'obtenir un bail de vingt ans, portant sur une étendue de 300 ou 400 bahus (un bahu ou bouw = 2/3 d'hectare, étendue moyenne d'un village habité par 100 familles). Pendant les premiers temps, le planteur était tenu de remettre au gouvernement, à titre de rente, un picul de sucre par bahu mis en culture. Plus tard cette rente fut changée en une annuité payable en numéraire et fixée à 6 florins d'argent par bahu. Dans ce cas, le planteur était obligé de se procurer lui-même les capitaux et le matériel nécessaire. Il lui fallait planter la canne, la cultiver, la couper, la transformer en sucre à l'aide de travailleurs choisis et payés par lui-même, sans l'intervention ou le contrôle des employés du gouvernement, excepté en ce qui concernait la police et la justice. Les premiers baux de ce genre furent accordés en 1839 et 1840; ils reposaient sur les principes qui avaient prévalu à Java jusqu'en 1830..... Les résultats de

	Fl. de cuivre	Pic. de sucre
400 bahus à 30 piculs de sucre par bahu.		12.000
Avance annuelle pour le prix des cannes à raison de 3 fl. 50 doits par picul	42.000	
Avance annuelle pour le prix de la récolte et de la main-d'œuvre à raison de 3 fl. 50 doits par picul .	42.000	
Un dixième de l'avance primitive pour frais de premier établissement	20.000	
(total dû).	104.000	
L'entrepreneur peut payer cette somme en remettant au gouvernement, à raison de 10 florins de cuivre par picul		10.400
Reste pour le bénéfice de l'entrepreneur		1.600

l'expérience n'ont pas été favorables au système des planteurs indépendants. Il s'en faut de beaucoup qu'ils aient réalisé les mêmes profits que les entrepreneurs du gouvernement, bien que les conditions de leurs baux fussent relativement plus favorables. Cela vient en grande partie de ce que le concours des employés du gouvernement leur fait défaut auprès de la population indigène qui a besoin pour s'appliquer au travail, même dans son propre intérêt, de recevoir constamment des conseils persuasifs et donnés avec autorité. D'autre part, le taux élevé des emprunts que la plupart des planteurs indépendants avaient été obligés de contracter pour établir leur exploitation ne leur laissait qu'un bien faible bénéfice..... La redevance de six florins par bahu, payable par ceux qui prennent ainsi à bail des terres incultes appartenant à la couronne, ne commence pas à courir dès les premières années, et on ne l'étend que graduellement à la totalité des terres affermées. La durée des baux varie de vingt à quarante ans, selon le temps plus ou moins long qui est nécessaire pour que la nouvelle culture qu'on se propose d'établir donne des résultats..... Aucun planteur indépendant ne peut s'établir sur les terres du gouvernement, dans les districts où fonctionne le système de culture au moyen d'entrepreneurs, à moins de rétribuer les paysans au même taux que ces derniers, de les traiter de la même manière et d'accepter comme eux la surveillance et l'appui du gouvernement, dont l'utilité est si bien reconnue en ce qui concerne les entrepreneurs (1). »

Ainsi, à l'égard des entreprises particulières, comme de celles qui plus ou moins étaient des entreprises d'Etat, le système Van den Bosch admettait la surveillance continuelle et constante du gouvernement, l'action universelle du gouverneur général, au risque de ruiner par moments, du fait de cette intrusion continuelle des affaires politiques dans le domaine des questions économiques, l'initiative individuelle plus rebelle que toute autre à une telle direction. C'est ainsi et de la même façon que nous le voyons intervenir dans les questions commerciales et financières, pour relever les relations extérieures de Java, en même temps

(1) Money, op. cit., pp. 34-37.

qu'il prétendait lui donner, par le système des cultures, la richesse et la prospérité intérieure. La Compagnie de commerce, dont les affaires périclitaient, dut accepter la protection du gouverneur général et collaborer à son œuvre en lui faisant des avances qui portaient un intérêt de 4 1/2 0/0 garanti par l'Etat. En retour de ces avances, elle fut nommée le seul agent du gouvernement pour acheter et importer dans Java tous les articles d'approvisionnement du gouvernement et pour exporter de Java et vendre en Hollande les produits qu'il retirait du sol ; ces avances de la Compagnie étaient en compte courant, remboursables sur les revenus du système des cultures, et furent conséquemment acquittées avec intérêt en quelques années (1). Mais c'est surtout en matière financière que l'action personnelle de Van den Bosch se fit utilement sentir, et il eut ce grand mérite de savoir faire à temps les sacrifices nécessaires au succès de son œuvre et d'engager sagement l'avenir avec une audace que le résultat devait plus tard largement justifier. Le système des avances fut la première de ces mesures de haute prévoyance financière. Chaque entrepreneur, coopérateur né du système des cultures, fut crédité, sur les livres d'une branche de l'administration créée à cet effet, d'une somme représentant les avances nécessaires pour ses frais de premier établissement. Cette somme avait été fixée à 200.000 florins de cuivre, sur lesquels l'entrepreneur était autorisé à prélever la quantité nécessaire à l'entretien de sa famille jusqu'à concurrence de 1500 florins de cuivre par mois. Cette somme lui était avancée pour douze années, sans intérêt, et était remboursable par dixième à partir de la troisième année. Elle devait être consacrée par l'entrepreneur, sous la surveillance du gouvernement, à construire son usine, à y conduire l'eau destinée à servir de force motrice et à faire venir d'Europe les machines qui lui seraient nécessaires. Pendant les deux premières années, l'entrepreneur avait à sa disposition une certaine somme de travail gratuit qui devait lui être fournie par les paysans de la Couronne établis dans le voisinage. Il pouvait prendre sur les terres du gouvernement la quantité de bois et de matériaux qu'il désirait. Ses machines étaient exemptes de droits à l'importation. La surveillance qu'il exerçait sur son exploitation

(1) Money, op. cit., p. 87.

lui était facilitée par l'usage gratuit des chevaux de poste du gouvernement. La branche de l'administration spécialement chargée de tout ce qui concernait la culture prêtait son concours aux entrepreneurs pour les aider à se procurer des machines, leur donnait des avis et leur communiquait des renseignements, leur faisait connaître les meilleurs ouvrages relatifs à leurs travaux, et faisait un emploi libéral et intelligent des fonds destinés aux frais de premier établissement, en se conformant à cet égard aux vœux exprimés par chaque entrepreneur et par l'employé chargé de le surveiller (1). Pour faciliter les affaires et le commerce local, auquel l'étalon d'argent n'offrait qu'un débouché insuffisant, Van den Bosch créa une monnaie de compte plus maniable et plus réduite et introduisit à Java le florin de cuivre qui servit presque uniquement aux transactions issues du régime des cultures. Mais la principale innovation du système fut dans la création de comptes courants entre la Hollande et Java, mesure qui, en annihilant l'effet des moins values constatées dans le budget de la colonie, mettait la métropole en état de profiter des bénéfices réalisés par ses possessions d'Extrême-Orient. « Le gouvernement de Java met en réserve dans l'île tout le revenu local et reçoit chaque année de la Hollande les fonds nécessaires pour l'excédent prévu des dépenses locales sur

(1) Money, op. cit., pp. 15-16 ; id., pp. 16-18. « On estimait que 400 bahus, ou environ 600 acres, donneraient une récolte suffisante pour les besoins d'une usine. Le gouvernement consentit à avancer chaque année à l'entrepreneur la somme nécessaire pour acheter une récolte de cette importance. Les avances du gouvernement devaient lui être remboursées sur les produits de l'usine... Le prix qui devait être payé par l'entrepreneur, pour l'achat des matières premières qui lui étaient nécessaires, était calculé de manière à en rendre la culture plus avantageuse que celle du riz. Les dépenses relatives à son usine étaient évaluées à une somme égale à celle qu'il payait au cultivateur, et enfin il devait livrer ses produits au gouvernement à un prix dépassant d'un tiers le total de ces deux sommes. Or ces deux sommes représentaient les avances faites par le gouvernement pour l'établissement de l'usine et l'achat des matières premières ; de telle sorte que, si les calculs de Van den Bosch étaient justes, les deux tiers des produits livrés au gouvernement devaient le rembourser annuellement de ses avances, tandis que le dernier tiers constituerait le bénéfice de l'entrepreneur. Or, comme les avances du gouvernement étaient faites sans intérêts, le bénéfice de l'entrepreneur ne lui coûtait que du temps et du travail. »

le revenu local. Un « capital administratif », comme l'appellent les Hollandais, au chiffre de 12.500.000 florins, est mis annuellement à la disposition de Java. Lorsque la dépense locale dépasse les recettes locales de plus que cette somme, la différence est tirée par Java sur la Hollande, ou remise en numéraire à Java par la Hollande. Si l'excédent de la dépense locale est inférieur au montant du crédit annuel, la différence doit, de la même manière, être remise à la Hollande, ou bien elle est retenue comme partie du capital administratif de l'année suivante (1). »

Un tel système, conçu sur des bases aussi larges, inspiré par d'aussi généreux motifs, et qui eut, pendant trois années, l'exceptionnelle fortune d'être appliqué par l'homme de génie qui en avait été sinon absolument le créateur du moins le véritable organisateur, ne pouvait faire autrement que d'avoir d'heureux effets sur la vie économique et financière de la colonie à laquelle il avait été destiné. Ceux mêmes qui, par principe, ou en se plaçant à un point de vue essentiellement différent, condamnent de prime abord toute tentative de colonisation d'Etat et toute forme de monopole, reconnaissent la valeur du puissant système gouvernemental inauguré par le général van den Bosch. L'éminent économiste qu'est M. Leroy-Beaulieu aboutit en fin de compte à cette même conclusion, et s'il nous indique que le système des cultures, fondé en 1830, ne commença à être sérieusement attaqué qu'en 1850, et que la production et le commerce du café et du sucre, les deux richesses principales de l'île, restent encore soumis au régime passé, c'est assurément, eu égard au profond changement qui se produisit au XIXe siècle dans les affaires et dans les idées, pour en faire l'éloge le plus magnifique et le plus absolu. Ce système fécond a donc eu jusqu'à nos jours ses résultats et ses conséquences, et, aujourd'hui encore, les traces en persistent dans l'état économique de Java. Du moins peut-on faire une division dans l'étude de ces résultats d'une des plus remarquables impulsions coloniales du XIXe siècle : les uns sont immédiats, ils se rattachent pour ainsi dire sans interruption au grand homme qui entreprit, en 1830, d'enrichir à la fois son pays et Java, ils sont en quelque sorte

(1) Money, op. cit., p. 82.

partie intégrante du système des cultures et doivent être étudiés avec lui ; c'est encore *l'état passé*, puisque le système n'existe plus dans son intégrité. Les autres sont plus tardifs ; il sont une conséquence bien plus qu'une suite directe des mesures de Van den Bosch ; ils reproduisent et marquent l'impulsion donnée par le grand homme, mais transformée par les évènements extérieurs, obscurcie par l'esprit nouveau de la colonisation, ayant en somme évolué avec le temps, le monde et les hommes, pour s'adapter à nos croyances et à nos besoins présents ; ils constituent en somme l'*état actuel* de Java, celui dans lequel vit maintenant l'île et dont l'étude doit être la dernière partie et la véritable conclusion de ce travail.

Les résultats immédiats avaient du moins de quoi satisfaire les plus difficiles et témoignaient hautement de l'éminente valeur du système des cultures. En 1856, l'effet s'en faisait sentir encore dans le district des Preanger rendu pourtant depuis quelques années à l'exploitation libre : la production du café s'y était élevée de 30.000 piculs à 243.554 piculs. Dans le reste de l'île, les terres de la Couronne donnaient au gouvernement 840.310 piculs de café. Cette récolte totale de 1.083.864 piculs de café d'une qualité supérieure se vendait en Hollande au prix brut de 34 florins 76 cents par picul, ce qui, déduction faite du fret et des frais de vente, laissait au gouvernement 27 florins 45 cents par picul. Dans ces conditions, la valeur brute du café produit par Java en 1854 dépassait 37 millions de florins et sa valeur nette dépassait 30 millions de florins (1). Les paysans y trouvaient un important bénéfice et pouvaient aisément subvenir au paiement de la taxe foncière : au prix établi de 12 florins, chaque famille touchait par an de 36 à 40 florins, soit l'équivalent de six mois de salaire au taux ordinaire de la main-d'œuvre à Java, et payait une taxe qui souvent n'atteignait pas la moitié du maximum indiqué de 10 florins ; d'ailleurs la culture du café et le traitement des grains pouvaient occuper aussi bien les femmes et les enfants que les hommes, et l'on estimait que chaque famille pouvait aisément récolter le produit de 600 caféiers sans faire tort à ses occupations ordinaires (2). La culture du sucre n'était pas moins rémunératrice ;

(1) Money. op. cit., pp. 44-45.
(2) Id., pp. 43-44.

elle donnait au paysan chaque année environ 105 florins par bahu (2), et, somme toute, sauf au moment de la récolte, ne distrayait guère le cultivateur de ses autres occupations. Les tableaux dressés par Money, d'après le recensement effectué par Van den Bosch et le recensement de 1857, sont à cet égard des plus instructifs. En 1830, avant l'introduction du système, les 100 bahus d'un village produisaient ensemble 2050 piculs valant 4950 florins de cuivre; la rente foncière du cinquième (pour 400 piculs : 990 florins) une fois perçue, il restait au village, pour la consommation et pour la vente, 1950 piculs, soit 3960 florins de cuivre. Sous le régime de l'exploitation telle que l'avait organisée Van den Bosch, de meilleurs procédés portèrent à 40 piculs le produit des cannes de chaque bahu, et l'entrepreneur eut en fin de compte, tous frais payés, après acquittement du dixième de l'avance primitive, un bénéfice net de 3600 piculs de sucre, qui, suivant le soin qu'on apportait à leur traitement, valaient de 12 à 15 florins le picul, et représentaient ainsi une somme variant entre 45.200 et 51.000 florins. En 1857, le compte était plus complexe, l'abandon du système strict ayant laissé au paysan plus de liberté dans ses cultures; mais les bénéfices restaient encore importants. Sur les 100 bahus d'un village, 20 plantés en cannes donnaient 2.250 florins, 10 en riz à 30 piculs par bahu, 20 en riz à 28 piculs, 50 en riz à 15 piculs, respectivement à 3 florins, 2 florins 60 et 1 florin 80 le picul, et 60 bahus de la même terre donnant une seconde récolte de tabac estimée 1800 florins, donnaient ensemble 4950 florins, soit un total général de 7200 florins. Déduction faite de la taxe foncière de 990 florins, il restait au village 6210 florins, dont 4950 en denrées marchandes et 1260 en numéraire provenant des cannes à sucre (2). C'était donc le bien-être assuré pour tous, l'aisance et le bonheur pour bon nombre de villages, et les taxes qui frappaient la terre n'étaient pas assez fortes pour contrarier ce mouvement de prospérité. « Depuis le retour des Hollandais jusqu'à l'introduction du système de culture, dit Money, le revenu de la terre s'était élevé d'environ 4 millions de florins à 8 millions. Cela a varié entre le tiers et le quart de tout le revenu. Sur la population en 1831, le revenu de

(1) Money, op. cit., p. 20.
(2) Id., pp. 25-26, 32.

la terre était de 1 schelling 11 deniers par tête. Depuis l'introduction du système de culture jusqu'à 1845, le revenu de la terre s'est élevé à environ 12 millions de florins. Par suite de l'accroissement encore plus considérable dans le revenu de la culture et dans les taxes indirectes, le revenu de la terre était tombé au-dessous d'un quart du revenu local et d'un septième de tout le revenu de 1845. Relativement à la population de 1845 le revenu de la terre était 2 schellings 2 deniers 1/4 par tête. En 1846 le revenu de la terre fut taxé plus légèrement, et, depuis ce moment jusqu'à ce jour, on n'y a fait aucun changement, malgré l'accroissement considérable de la terre cultivée et du prix des produits (1). »
Le sel, vendu jusqu'en 1832 dans les magasins de la côte à 8 florins le picul, et transporté à grands frais dans l'intérieur où les paysans l'achetaient ou l'échangeaient sur le pied de 25 à 40 florins, fut dès lors rassemblé dans des magasins établis à l'intérieur qui le livraient directement aux indigènes à 7 ou 8 florins suivant les années, rendant ainsi impossible la spéculation dont ce produit était auparavant l'objet et l'instrument (2).

Un tel succès agricole ne pouvait qu'avoir un heureux effet sur le peuplement et l'état économiqne général du pays. La population de Java et Madoera qui était, au recensement de 1826, de 10.916.158 âmes, montait, en 1857, en 11.594.158, soit une augmentation de plus de 6 0/0 en moins de trente années (3). La réduction des taxes locales, rendue possible par une énorme augmentation du revenu total, avait sans doute puissamment favorisé cet accroissement de population, et, si les individus pris séparément payaient moins, l'augmentation du nombre des habitants et les énormes revenus du système des cultures compensaient largement et au delà cette diminution. En fait, avant l'introduction du système, le revenu brut était de 24.000.000 de florins ; il passa à 102.000.000 en 1856, à 115.000.000 l'année suivante ; bien que les dépenses eussent progressé et passé de

(1) Money, op. cit., pp. 79-80.
(2) Id., pp. 69-70.
(3) Id., pp. 73-74. — « Le dernier recensement, de 1865, donne une population de 14.168.416 ; Java avec Madoera ayant une superficie de 38.500 Mg^2, la densité de la population est de 368 personnes par Mg^2, juste le double de celle observée dans la présidence du Bengale par Thorntons : *Gazetteer of India.* » Wallace : *Malay Archipelago*, VII, p. 75.

26.500.000 florins pendant la période 1825-1833 à 50 et même 70.000.000 de florins depuis 1839, l'excédent disponible fut, en 1856 de 38, en 1857 de 45 millions de florins (1). Le revenu provenant de la culture par la vente des produits en Hollande s'éleva à un chiffre presque égal à la dépense locale des Indes néerlandaises. Les revenus résultant de la vente des produits de Hollande en 1857 égalèrent presque le montant de toutes les dépenses des Indes néerlandaises, locales et métropolitaines. Mais, outre les résultats des ventes en Hollande, la quatrième division du revenu local, *Commerce avec le Japon*, *Vente de produits*, etc., comptait moitié de revenus de culture et moitié de monopole du sel. En ajoutant ces produits de vente locale, nous trouvons que le revenu provenant de la culture réelle, en 1857, dépasse la totalité des recettes à Java et en Hollande. « Quant au revenu pour 1858, le ministre hollandais des colonies a récemment déclaré aux Etats-Généraux que l'excédent net pour cette année, après avoir payé le déficit de Java et l'intérêt sur la dette des Indes orientales, ne serait pas au-dessous de 40 mil-

(1) Money, op. cit., pp. 74-76. — Id., p. 76 : Augmentation des revenus résultant du système de culture.

Revenu par vente en Hollande . . .	1829 : 34.504 fl. 1857 : 66.000.000 fl.
Dépenses du gouvernement pour l'achat de ces produits	2.000.000 £ environ.
Revenu local et revenu de Hollande combinés	1833 : 30.000.000 fl. 1840 : 90.000.000 fl. environ.
Revenu brut	1840 : plus de 93,000.000 fl. 1841 : id.
Revenu dû à la culture.	1842-1857 : augmente. 1856 : plus de 60.000.000 fl. 1857 : id.

Id., p. 80 : Augmentation des dépenses locales de l'Inde néerlandaise de 1832 à 1843 : elles se sont élevées d'environ 30.000.000 de florins à plus de 59.000.000. Depuis 1843 jusqu'à ce jour elles ont flotté entre 50 et 60.000.000 de florins. On peut les diviser en : I Dépenses improductives : administration, armée, justice, police. II Dépenses productives : travaux publics, développement de la culture, etc. Les dépenses militaires s'appliquent plutôt aux dépendances qu'à Java ; mais celles qui concernent l'administration, la justice et la police, sont en proportion de la population, ou deux fois aussi fortes pour Java que pour les dépendances. Les dépenses productives sont presque entièrement effectuées à Java et à Madoera, et le chiffre par tête en est important.

lions de florins, auquel cas les revenus résultant de la vente des produits dans la Hollande seule, doivent être supérieurs à la totalité des dépenses (1). »

Ainsi, pour la première fois, Java connaissait la tranquillité et la prospérité sous une administration stable et régulière. Ce que n'avaient pu faire les anciens gouverneurs généraux, sans cesse aux prises avec les difficultés politiques intérieures, et incertains du lendemain, avec une autorité que tant de princes et de grands n'acceptaient qu'avec peine, en attendant avec impatience le moment favorable pour en secouer le joug détesté, ni Daendels ni Raffles n'avaient été en état de le réaliser. Le premier avait vu le danger et deviné dans une mainmise complète sur les ressources du pays le véritable remède à apporter à ces maux : il serait profondément injuste de lui dénier le rang et le mérite de grand initiateur. Mais, sans cesse occupé du péril imminent de l'attaque anglaise, en grande partie absorbé par les préparatifs de la défense, aux prises avec les puissances indigènes qui voyaient dans les événements prévus une occasion unique de reprendre leur prestige et leur pouvoir passés, Daendels n'avait pu que briser les principaux obstacles et imposer par la force une série de mesures que pouvaient seules rendre réalisables et fécondes la paix au dehors et la tranquillité au dedans; son rappel et les désastres de 1811 réduisirent à néant et malheureusement aussi firent tomber quelque peu dans l'oubli les patriotiques efforts de ce grand homme. Raffles, amené à Java par les troupes anglaises victorieuses, avait pour lui le prestige du succès aux yeux des souverains indigènes, et surtout la sécurité extérieure que son prédécesseur n'avait jamais connue; mais il apportait avec lui un système tout fait, mélange d'une expérience acquise au maniement des affaires de l'Inde et d'un ensemble de théories absolues et généreuses nées dans la Grande Bretagne des révolutions du XVIIe et du XVIIIe siècle, mais qui étaient en opposition aussi complète que possible avec la mentalité et le genre de vie publique et privée des indigènes de Java : l'expérience d'ailleurs fut trop courte pour être véritablement concluante, et, Raffles

(1) Money, op. cit., pp. 85-86.

parti, il ne resta rien de lui qu'une impulsion donnéee au relèvement économique de l'île. Van den Bosch eut l'heureuse fortune de prendre le gouvernement d'un pays pacifié, à l'abri de toute attaque du dehors, et dans lequel, depuis la dernière guerre, aucune autorité, aucune puissance n'était en mesure de présenter un obstacle sérieux à l'autorité et à la puissance des Hollandais. Il sut aussi deviner de quel côté était le salut et comprendre qu'à l'exclusion de moyens incomplets et nécessairement voués à un échec certain, c'était non dans une diminution des dépenses mais dans l'augmentation des recettes qu'il fallait chercher la solution du problème, et que cette augmentation devait être demandée à l'agriculture améliorée et réorganisée. Le succès fut tel qu'il pouvait l'espérer, et Java, pour la première fois riche et florissante, en possession de finances prospères et sagement administrées (1), put regarder l'avenir avec confiance et songer à évoluer sans inquiétude vers une assimilation plus complète à la métropole.

(1) Money, op. cit., p. 83 : Excédents de recettes depuis 1834 :

	Florins.
Revenu de l'Inde orientale, près de. . .	13.000.000
Excédent pour la Hollande, plus de . .	9.000.000
Total, avec l'excédent local, plus de . .	11.000.000
En 1835 : surplus pour la Hollande. . .	12.000.000
— 1836 — . . .	21.000.000
— 1837 — . . .	24.000.000
— 1838 — . . .	29.000.000
— 1839 — . . .	34.000.000
— 1840 — . . .	41.000.000
— 1841 — . . .	43.000.000
Années suivantes — . . .	25 à 30.000.000
Actuellement — . . .	env. 60.000.000

QUATRIÈME PARTIE

JAVA COLONIE HOLLANDAISE, CARACTÈRES DISTINCTIFS DU RÉGIME ACTUEL

CHAPITRE I

ETAT POLITIQUE

Les hommes d'audace et d'initiative qui dès 1595 avaient dirigé sur Java les efforts de leurs compatriotes, les marins qui, depuis, au hasard des courants et des vents et malgré les épouvantables dangers d'une telle traversée, étaient venus aborder en ces terres lointaines, les premiers commerçants qui avaient exploité l'île, les premiers gouverneurs généraux qui avaient assumé la lourde tâche de favoriser et de diriger ce commerce, tous ces précurseurs n'avaient eu en somme qu'un but : l'exploitation méthodique et approfondie de l'archipel et avaient laissé, nous l'avons vu, assez volontiers, le pouvoir politique aux princes indigènes, en échange et nous pourrions presque dire en rançon de la disposition complète et absolue des richesses naturelles dont ils s'étaient réservé l'absolu monopole. Les peuples comme les individus restent toujours plus ou moins sous l'influence de leurs formes originelles d'existence, de leur éducation première, et cette conception coloniale, élaborée dès le XVIe et le XVIIe siècle par Both et Coen, imprime encore aujourd'hui la marque de son influence sur la politique suivie par les Hollandais dans l'Archipel malais, justifiant en partie le rigoureux jugement du comte de Beauvoir. Les guerres sont survenues

avec les princes indigènes, contraignant la compagnie, sous peine d'une destruction et d'une disparition totales, à devenir puissance militaire, à avoir des troupes nombreuses et à s'installer par la force, là où précédemment elle n'usait que des moyens d'action du négoce ; le grand empire javanais, attaquant à son tour, et aussitôt attaqué, a disparu ; l'état hollandais, prenant ce lourd héritage, a eu, comme début et comme consécration, l'épreuve douloureuse d'une guerre étrangère dont la politique était le seul mobile, et, aussitôt restauré, il a assuré l'œuvre de domination en jetant bas les derniers restes subsistant dans l'île de l'autorité princière et en prenant de plus en plus pour lui les formes et la réalité du pouvoir. Tout cela n'a pu modifier profondément ni changer dans son essence le mode de gouvernement issu des conceptions essentiellement commerciales des premiers maîtres hollandais du pays, et aujourd'hui encore Java, depuis plus de trois siècles aux mains des princes de la famille de Nassau, conserve, dans maintes formes de son existence politique, les marques de l'idée maîtresse de ses premiers colonisateurs. Le voyageur qui visite Java de nos jours, et qui, soit par sa situation, soit par goût personnel, est en relation avec les diverses autorités du pays ou porte particulièrement son attention sur elles, est frappé à tout instant des nombreux restes qui demeurent et paraissent à ses yeux d'une époque antérieure et d'un régime ancien. Partout apparaît l'autorité indigène encore respectée et en partie puissante, intervenant dans les affaires locales, et dominant effectivement les gens du pays ; le régent reste honoré et craint, le wedono et ses mantries sont partout, et partout en imposent aux paysans javanais et malais qu'ils surveillent de près, mais auxquels ils ne se mêlent pas ; n'étaient les formes extérieures de la civilisation européenne introduites à Java, et les fonctionnaires européens qu'on rencontre çà et là, le voyageur se croirait aisément transporté à trois siècles en arrière, au temps de la domination du sultan de Mataram ou du souverain de Soerapati.

C'est en effet aujourd'hui encore le trait distinctif du gouvernement hollandais à Java que cette persistance reconnue et régularisée des cadres indigènes. Tandis que les Espagnols, les Français et

les Russes ont, autrefois du moins, nettement, brutalement même, chassé l'ancien maître du sol et pris sa place ; que les Anglais aux Indes n'ont laissé des chefs indigènes qu'en se posant à leurs côtés comme protecteurs, et aussi en pratique comme surveillants ; les Hollandais ont su imaginer et faire fonctionner jusqu'à présent un système nouveau, celui de la superposition opposée à la supposition latino-slave et à l'apposition britannique. Les princes et grands indigènes ont subsisté presque sans modification essentielle depuis le temps de la féodalité javanaise, mais par dessus cette antique organisation est venue s'appliquer toute une autre administration construite de toutes pièces, pénétrant l'ancienne par le haut, sans en atteindre les couches inférieures, et en assurant le fonctionnement en même temps qu'elle est en mesure de lui imprimer au besoin une sage et utile direction. Les chefs locaux gardent leur autorité et leur action sur la masse du peuple, les princes ont conservé, nominalement du moins, leur autorité et leur prestige, et d'autant plus, les uns et les autres qu'ils s'appuient en fin de compte sur la puissance hollandaise ; mais les ordres, les avis, les conseils, les instructions et les directions de toute sorte viennent des fonctionnaires européens des divers degrés groupés et hiérarchisés sous la main du représentant du pouvoir royal qui peut ainsi exercer son action jusqu'aux dernières couches de l'édifice social.

Cette action, au reste, est loin d'être uniforme, et peu de peuples ont au même degré su diversifier leurs tendances et leurs procédés politiques. « Les Hollandais, dit M. Chailley Bert, n'ont pas eu un système uniforme d'administration pour tout leur empire colonial ; ils emploient un mode distinct pour telle ou telle de leurs colonies, si la nature du pays et le caractère des habitants le réclament (1). » Dans une même colonie le système pourrait varier suivant la population et les formes politiques, et Java, où de multiples traités avaient assuré la domination néerlandaise, présente un bon nombre de ces modes distincts. Au premier rang sont les Vorstenlanden, territoire des princes nominalement indépendants de Soerakarta et de Djocjakarta issus sous leur forme actuelle des stipulations des traités de 1758 et de 1830. « Les

(1) Comptes-rendus de la Société de Géographie de Paris, 4 février 1898 : Chailley-Bert, *Mission à Java*, p. 58.

terres princières, dit le comte de Beauvoir, sont comme des flots indépendants qui s'élèvent au-dessus d'une mer soumise à la Hollande. Dans ces flots d'un million d'hommes chacun, terre volcanique où grondent à la fois les feux souterrains de la nature et les feux que souffle l'esprit de conquête, oasis dernières où s'est réfugiée l'antique race des dominateurs de la Malaisie, que de secrets, que de haines étouffées, que d'ambitions éteintes d'une part, que de stratagèmes victorieux et de conquêtes tacites de l'autre ! Sous des dehors pompeux de magnificence barbaresque et de déférence artificielle, quelle mascarade honorifique au sein des parfums enivrants du sérail comme dans les cartons administratifs d'une diplomatie autoritaire ! Ne semblerait-il pas au premier abord que ces deux radeaux surnageant au naufrage général des sultans javanais dussent être peu à peu submergés par la marée montante qui a couvert le reste de Java et Timor et Bali et Macassar et Bornéo ? Non, ce sont, au contraire, pour mes faibles yeux du moins, les otages élevés par les conquérants sur un piédestal d'autant plus haut qu'ils sont plus impuissants, afin de dorer le pacte immense qui lie, à la fois par la force et par l'amour, la race soumise à ses dominateurs européens. L'habile tactique de feinte modération et de respect volontaire vis-à-vis de la dernière ombre d'une noblesse détrônée, qu'il suffirait d'un coup de canon pour anéantir, me paraît la clef des rapports entre le gouvernement colonial et les sultans soi-disant indépendants. Ainsi, des ménagements gratuits pour deux princes assurent la reconnaissance et la servilité de vingt millions d'indigènes (1). » Sous une forme recherchée et quelque peu emphatique, on ne saurait dire mieux, et l'habileté avec laquelle le gouvernement hollandais a su résoudre la grosse question des Vorstenlanden fait l'admiration de tous les voyageurs. Le Soesoehoenan à Soerakarta, le sultan à Djocjakarta peuvent se croire encore les maîtres véritables du pays ; et, à côté de ce souverain nominal, un autre prince indigène a toutes les faveurs du gouvernement hollandais, entretient un petit corps de troupes et surveille le potentat, tandis qu'à côté et au-dessus d'eux, le représentant du souverain des Pays-Bas tient dans sa main toutes les ressources vives du pays et, nous le verrons,

(1) De Beauvoir, *Java, Siam et Canton*, V, pp. 136-137.

est, en fin de compte, le véritable maître du territoire (1). C'est le même régime qui est appliqué aux autres autorités indigènes : régents, adipatis bopatis de toutes sortes, wedonos et mantries, restent subsistant d'une époque passée et conservés comme organes et soutiens du régime présent. « J'admire, dit Breitenstein, l'habileté et la persévérance du gouvernement hollandais qui parvient à introduire dans son programme deux principes de gouvernement diamétralement opposés et à poursuivre ce dessein avec succès ; ces principes sont : établir comme fonctionnaires au sommet de l'administration les princes indigènes des races soumises pour ménager les sentiments dynastiques de la grande masse du peuple et d'autre part protéger les petits des convoitises despotiques de ces fonctionnaires (2). »

Le régent, ancien représentant du roi indigène empêché ou suspect, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, est aujourd'hui un très grand personnage, le premier, sauf dans les Vorstenlanden, de la hiérarchie indigène, et reçoit, à ce titre, un traitement considérable. « Le régent tient une sorte de cour au milieu des indigènes ; aucun indigène d'un rang inférieur au sien, fût-ce un membre de sa propre famille, ne peut approcher de lui autrement qu'en rampant sur les genoux ; il a une suite considérable, par l'intermédiaire de laquelle il fait parvenir ses ordres aux diverses parties de la régence ; il conserve la pompe et l'appareil d'un prince indigène ; il a pleinement le droit de contrôle sur tous les chefs indigènes et sur tous les paysans de la régence ; en un mot, il paraît à tous égards le seigneur et le maître du pays (3). » Il est le grand prêtre de la

(1) Cotteau, IV, p. 95. — J. Leclercq, XII, pp. 120, 121, 128, 130, 131 ; XIV, p. 171.

(2) Breitenstein, 21 Jahre in Indien, VII, p. 178.

(3) Money, op. cit., pp. 56-57. Les principes et les diverses formes du gouvernement hollandais à Java se trouvent exposés dans un certain nombre d'ouvrages et de recueils dont les principaux, indépendamment des études générales dont nous avons eu déjà à faire usage, sont les suivants : Handelingen der Regeering en der Staten Generaal betraving het Reglement op het beleid der Regeering van Nederlandsch Indië. Utrecht, 1857. — Regeerings-reglementen van Nederlandsch-Indië. Leiden, 1892. — Bijblad op het Staatsblad van Nederlandsch-Indië. Batavia, 1863-1892. — De Louter : Handleiding tot de Kennis van het staats-en administratief recht van Nederlandsch Indië. S'Gravenhage, 1895. — De Koning : De burger-

régence, membre du landsraad et président de la cour de la régence. « Outre ses appointements considérables et la commission qui lui est attribuée sur les cultures, chaque régent jouit d'une propriété foncière attachée à sa charge. Le régent de Brèbes et l'ancien régent de Japara ont en outre des propriétés privées qui ont été données à leurs ancêtres par le gouvernement anglais (1). » C'est toujours un membre et souvent le chef de la principale famille de la région, de celle qui, avant la conquête hollandaise, gouvernait ce district sous la suprématie du souverain indigène, et on a maintenu autant que possible les anciennes divisions, de manière à ce que chaque régent conserve sur le pays et sur la population la même autorité dont jouissaient ses ancêtres (2). Sous le gouvernement de Daendels, les régents ne furent que des fonctionnaires comblés d'honneurs (Ordonnance du 1er septembre 1808 — article 7) et appelés à donner leur avis sur les affaires générales (Conférence du 29 juillet au 20 août 1808) mais transformés en agents plus ou moins directs du gouvernement hollandais (3). Raffles, soucieux avant tout de tout remettre aux mains du gouvernement anglais, enleva aux régents tout pouvoir effectif. « Les régents, dit-il formellement, devront être dépouillés de toute influence indue, politique ou autre. Comme la tranquillité du pays est un objet essentiel et nécessaire pour le nouvel ordre de choses, il est à présumer qu'on pourra les employer très avantageusement dans le département de la police, sans que toutefois le résident oublie de surveiller avec vigilance leur conduite dans l'accomplissement de ce devoir (4). » Aujourd'hui, le régent n'est, somme toute, qu'un fonctionnaire salarié et révocable, et la révocation lui fait perdre toute la pompe et tous les honneurs qu'il tenait de ses fonctions (5). Les circulaires qui le désignent comme « frère cadet » du résident montrent assez, pour qui connaît les idées religieuses de l'Extrême-Orient, sa dépendance

lijke gouvernementsbetrekkingen in Nederlandsch Oost Indië. Leiden, 1892.

(1) Money, op cit., p. 57.

(2) Id.

(3) Chailley-Bert, *Java et les Hollandais*, IV, p. 233.

(4) Id., p. 234.

(5) Money, op. cit., p. 57.

à l'égard du gouvernement hollandais (1). Le prestige et la distinction honorifique lui sont même assez souvent refusés. « Quant au régent que sa naissance met très haut, dit fort justement M. Chailley-Bert, et que la loi a placé tout de suite au-dessous du résident et certainement au-dessus de l'assistant résident, on affecte avec lui des airs de supériorité. Non seulement on ne lui rend pas tous les honneurs, on ne lui témoigne pas toute la déférence que la loi entendait lui assurer, mais, de parti pris, on néglige de l'associer à la besogne. Si c'est un brave homme, on le traite en ganache ; si c'est un homme ferme, on le traite en gêneur. En aucun cas on ne lui apprend le métier d'administrateur et de gouvernant. On semble même redouter qu'il ne l'apprenne. A-t-il étudié? On ne lui en témoigne aucun gré ; veut-il s'instruire? On l'en dissuade (2). » Dans l'exercice des rares fonctions que lui ont laissées les Hollandais, le régent est assisté par le *pattih* qui est toujours un indigène expérimenté appartenant à une grande famille du pays. En cas d'absence ou de maladie temporaire du régent, le pattih le remplace aussi bien dans le landsraad que dans le gouvernement de la régence. Le régent a un conseil indigène composé de son *Wuzeer*, de son *Jacksa* et des autres officiers chargés de diriger sa maison ainsi que les divers départements de la police, de la justice et de la religion. Il a aussi un secrétaire et des commis pour expédier les affaires indigènes de la régence, selon les ordres donnés par lui et par ses officiers sous la surveillance et la direction du résident ou du résident-adjoint. Il exerce en outre une surveillance et une direction générale sur les différents wedonos ou chefs des districts de sa régence, auxquels tous les ordres sont donnés par lui ou en son nom (3). En fait, il reste surtout aux princes indigènes des honneurs et des dotations ; encore les uns et les autres ne sont-ils au fond que les chaînes dorées d'un assujettissement plus complet. « Les princes indépendants, dit Breitenstein, sont officiers à la suite de l'armée des Indes. Le prince Mangku Négara Sohir de Solo est colonel et touchait auparavant un traitement de 3.720 florins par an et 53.000 de subvention pour l'entretien de

(1) Money, op. cit., p. 57.
(2) Chailley-Bert, op. cit., IV, pp. 240-241.
(3) Money, op. cit., pp. 58 et 59.

ses troupes, tandis que le prince Paku Alam de Djocja ne touchait comme lieutenant-colonel que 51.000 florins en tout. Les gardes du corps des deux empereurs sont sous les ordres d'un officier européen, et font également partie de l'armée des Indes. Le Soesoehoenan de Solo a comme compensation de l'abandon du droit de souveraineté et des revenus de l'Etat un apanage de 805.318 florins, et le sultan de Djocja 471.600 florins (1). »

Au-dessous du régent et restant, nominalement du moins, comme par le passé, ses auxiliaires dans l'administration des affaires indigènes sont les *wedonos* et leurs subordonnés les *mantries*. Comme le régent les wedonos sont ou du moins furent pendant longtemps uniquement des membres des grandes familles du pays, élus par la population indigène sauf approbation du résident : aujourd'hui la fonction s'est démocratisée, pour ainsi dire, et s'est ouverte à des jeunes gens plus distingués par leurs connaissances et leur valeur personnelle, que par l'éclat de leur origine, mais au fond elle est restée la même. Une régence se divise en cinq ou six districts dont chacun est dirigé par un wedono. Le wedono est le chef de la cour du district qui juge les procès civils entre les indigènes et les causes de police ; il jouit toujours d'une grande considération, et les renseignements qu'il donne sur l'état de la population de son district ont une autorité toute particulière ; il est tenu d'accompagner le contrôleur dans sa tournée mensuelle ; il reçoit ses conseils et les indications de changements ou de perfectionnements jugés utiles et les fait exécuter à l'aide des mantries. Il doit, à l'appel du contrôleur, se rendre à la résidence de ce magistrat pour le tenir au courant des affaires de sa circonscription ; enfin, il est et paraît toujours en tout et partout le surveillant naturel des indigènes du district (2). Les mantries qui l'assistent sont loin d'avoir son importance et

(1) Breitenstein, op. cit., VIII, p. 245.

(2) Money, op. cit., p. 59. — Le wedono est souvent en tournée et est toujours l'objet du respect et de la vénération des indigènes qu'il surveille de près sans toutefois se mêler absolument à eux ; en tout cas il affecte toujours, quand la nécessité l'oblige, en chemin de fer par exemple, à se trouver au milieu des paysans javanais, de s'isoler et de se séparer d'eux, et, le cas échéant, de se rapprocher de l'Européen dont la fréquentation le relève à ses propres yeux et aux yeux de ses administrés. Nous avons eu souvent l'occasion de le constater personnellement.

son crédit personnel. Les uns, moyennant un salaire fixé, administrent les diverses subdivisions du district, les autres, jouissant d'une situation plus honorifique que réelle, sont de simples intermédiaires entre le wedono et les magistrats hollandais supérieurs d'une part, et de l'autre les différents chefs de villages. Tous les jeunes indigènes de bonne famille, y compris le successeur éventuel du régent, sont élevés, comme de plein droit, à la dignité de mantrie. Ils ont une faible part de bénéfices dans les produits de la culture. C'est le seul chemin qui conduise les indigènes aux emplois du gouvernement que les nobles considèrent comme le plus beau privilège de leur naissance. Qu'on ait un message à envoyer, une enquête à faire, un travail à surveiller, ces diverses tâches sont confiées au jeune mantrie bien né et influent (1). Ici d'ailleurs, comme pour les wedonos, le mode de recrutement s'est quelque peu transformé, et, à côté de jeunes nobles, dont commence ainsi le *cursus honorum*, on voit souvent des mantries âgés, arrivés à ce poste par leurs mérites personnels et à peu près immobilisés dans cette situation inférieure (2). Au-dessous des mantries, au dernier rang de la hiérarchie des dignitaires indigènes, se trouvent les chefs de village : c'est le plus ancien magistrat du monde javanais et malais, le seul que connût l'époque primitive avant l'établissement des empires et des grandes dominations, et celui qui a seul ou à peu près surnagé de l'antique état féodal de l'île (3). Elu de la dessa, réunie sous la présidence du contrôleur hollandais, le chef de village est la première autorité et la seule véritablement effective sur les indigènes de

(1) Money, op. cit., pp. 59 et 60.

(2) Observation personnelle, 6 juillet 1900.

(3) Sur les origines et l'élection du chef de village, voir ci-dessus IIe partie, ch. I. — Money, op. cit., p. 60 : Le chef du village est confirmé par le résident après une élection librement faite par les habitants : « Il doit habiter son village et cultiver sa part des terres par ses propres mains ou par celles de sa famille. Il reçoit 8 0/0 sur la taxe foncière et une commission sur le produit des cultures. Il est responsable de tout ce qui se passe dans le village et chargé spécialement de la police locale. Il a sous sa direction les postes de surveillance disposés dans toute l'île. Chaque habitant de village fait la garde à son tour, et le temps qu'il y passe compte dans le travail gratuit qu'il est obligé de fournir au gouvernement. Le chef du village est également responsable du paiement intégral de la taxe foncière. »

Java. Le voyageur européen qui parcourt l'île n'en soupçonne pas tout d'abord l'existence et ne la découvre qu'en la cherchant, mais son importance est considérable. C'est le chef de village qui reçoit et exécute les ordres transmis par les mantries du gouvernement hollandais, lui qui assure la police locale, perçoit les taxes et surveille les cultures, lui qui administre en un mot la communauté dont les suffrages l'ont ainsi porté au premier rang. Entre le régent ou le prince indépendant et lui s'échelonne tout le système de la hiérarchie et de l'administration indigènes dont l'existence a ses sources dans l'origine même de la société javanaise et qu'a respectées comme une base solide et inébranlable de gouvernement la politique coloniale hollandaise.

Ce n'était assurément pas une petite tâche que de superposer à cet édifice indigène tous les rouages complexes et variés de l'administration européenne, et tous les efforts des hommes d'Etat des XVIIe et XVIIIe siècles et du commencement du XIXe, en établissant à Java l'ordre et la paix, n'avaient fait faire en réalité aucun pas sérieux à l'œuvre infiniment plus importante de l'union et de la cohésion en un seul faisceau des forces vives du pays. Junghuhn, signalant la déférence et la crainte qu'avait manifestées à son égard un wedono javanais, disait : « Il me paraît qu'une telle attention ou une telle crainte des princes javanais envers leurs supérieurs européens est toujours un bon signe et prouve que le pays est bien gouverné (1). » Les Anglais au cours de leur occupation avaient tenté de réagir contre cette doctrine qui avait été jusqu'alors celle des gouverneurs néerlandais, mais, de l'aveu même de Money, la tentative avait été sans succès. « Le paysan, dit-il, n'a jamais compris ni apprécié les efforts des Anglais pour lui donner une propriété privée ; l'abolition de l'ancienne rente du travail lui a été agréable, mais elle était contraire à ses idées, en opposition avec l'ancienne coutume du pays et beaucoup plus que contrebalancée par la taxe territoriale dont la création et le montant exorbitant se rattachent à la mémoire du gouvernement anglais (2). » En fait, le point essentiel, dont l'omission, parfois

(1) Junghuhn, *Java*, II, II, VIII, p. 522.
(2) Money, op. cit., p. 174.

forcée il est vrai, avait causé tous les échecs, était de s'associer les indigènes dans l'œuvre de la colonisation, et ce but les Hollandais ont su de nos jours l'atteindre en favorisant à la fois l'amour inouï des Orientaux pour les fonctions publiques, et pour les distinctions sociales et les privilèges honorifiques qui en découlent. « En premier lieu, dit Money, chaque naturel de condition est un fonctionnaire qui est en rapport continuel avec les fonctionnaires hollandais, et qui a droit, selon son rang ou ses relations avec les autres naturels de distinction, à des politesses strictement définies et à des marques de respect. En second lieu aucun régent ou autre chef naturel de distinction, ou aucun membre de leurs familles respectives, ne peut être poursuivi en justice, civilement ou criminellement, excepté quand la sanction préalable a été obtenue du gouverneur général, par une requête ou une accusation en forme. L'article IV des décisions générales sur l'organisation judiciaire est formel à cet égard. Enfin tous les naturels de grande famille désignés ci-dessus ont, même en justice, des privilèges plus étendus que les Européens. Comme eux, ces grands du pays ne relèvent point, soit civilement, soit criminellement, des cours provinciales indigènes, mais seulement des cours hollandaises siégeant dans les capitales. Toute action civile ou poursuite criminelle autorisée par le gouverneur général pour être portée contre un grand du pays, doit se faire à huis-clos, et le jugement n'est prononcé par des juges hollandais que lorsque les prêtres du pays et les deux chefs indigènes qui sont expressément convoqués par le gouverneur général pour chaque affaire séparée à assister au procès ont été entendus... Les indigènes de distinction ne peuvent être cités comme témoins à Java, à moins que leur déposition ne soit absolument nécessaire, et on ne peut les appeler pour des témoignages d'un degré ordinaire. Si la déposition d'un indigène *gentilhomme* est indispensable, une demande doit d'abord être adressée au gouverneur général pour obtenir sa sanction ; elle est ensuite transmise au noble indigène par lettre particulière avec une demande courtoise de vouloir bien assister au procès dans cette circonstance. Pendant le temps qu'il est devant la cour, il est traité avec respect, a sa place assignée près du jury et fait sa déposition à part (1). »

(1) Money, op. cit., pp. 100-101.

Tous ces égards et tous ces honneurs n'empêchent pas que l'influence hollandaise ne conserve toujours la première place dans l'administration de l'île, et qu'une hiérarchie de fonctionnaires européens ne surveille et ne contrôle l'action de la hiérarchie séculaire des agents indigènes. Du résident au commis, tous ont pour tâche fondamentale de rendre plus régulière et plus fructueuse l'exploitation du pays et de diriger au profit de la métropole l'activité et les efforts du peuple javanais. A vrai dire ce n'est pas là un mode de gouvernement direct proprement dit; bien au contraire, l'action intermédiaire des autorités indigènes est admise et constitue même un élément essentiel et nécessaire du système colonial hollandais à Java (1). Dans un ouvrage récent et documenté sur place, M. Chailley-Bert a analysé avec un soin tout particulier le fonctionnement du gouvernement métropolitain dans la grande île, et, s'il nous est impossible d'aboutir d'une façon absolue aux mêmes conclusions finales que lui, nous ne pouvons faire mieux que d'accepter l'interprétation qu'il donne des formes et des détails de ce gouvernement. C'est par l'influence morale, par la disposition constante de forces et de ressources supérieures, par plus de science et plus de richesse, que le fonctionnaire européen s'impose en fait aux dignitaires indigènes qui ont conservé l'aspect extérieur du pouvoir, mais qui ne sauraient faire un règlement, donner des ordres, régler l'impôt, faire exécuter les travaux publics sans l'aide et la collaboration des agents du gouvernement hollandais plus instruits et préparés à dessein à la rude tâche du gouvernement des hommes (2). Or, à tous les degrés élevés de la hiérarchie javanaise, le noble indigène trouve à côté de lui un de ces fonctionnaires du gouvernement hollandais. Le résident assiste le régent ou le prince indépendant et le vice-résident remplit le même rôle auprès de

(1) Money, op. cit., pp. 54-55. — Les fonctionnaires européens se bornent à examiner l'état des choses, à donner des conseils, à faire des rapports; mais ils n'ont aucun pouvoir de donner des ordres ou de les faire exécuter. Des règles rigoureuses leur interdisent de s'arroger l'un ou l'autre de ces deux pouvoirs. Le profond respect dont ils sont l'objet, et la déférence que les fonctionnaires indigènes montrent généralement à l'égard de leurs conseils, les préserve habituellement de la tentation de violer ces règles.

(2) Chailley-Bert, op. cit.

princes moins importants, mais ayant conservé quelque apparence de souveraineté et trop éloignés du résident pour pouvoir subir de sa part quelque influence effective. Dans les villes de l'intérieur les contrôleurs *aident* les chefs de villages à remplir leur office et ont mission de s'assurer de la sincérité et de l'efficacité des mesures prises en vue d'augmenter la prospérité matérielle de l'île. Enfin, une foule de commis et d'agents divers travaillent, sous l'autorité des contrôleurs et des résidents à faire pénétrer l'influence hollandaise jusque dans les dernières couches de la population de Java.

Le résident est un fort haut personnage, pourvu au siège de son pouvoir d'une demeure somptueuse et généralement aussi d'une maison de campagne dans les hautes régions montagneuses (1). Sa compétence, réglée par un ordre du gouvernement général en date du 5 décembre 1859 confirmé par l'ordonnance du 30 août 1867, touche à peu près à tous les ordres d'idées. « Seul un préfet de France avec ses attributions multiples, dit M. Chailley-Bert, peut comprendre l'infinie variété des fonctions d'un résident de Java, chargé, dans sa province, de l'administration intérieure, de la justice, de toute une catégorie de travaux publics, de l'éducation, des finances, etc. (2). » Encore la comparaison n'est-elle pas absolument exacte : le résident est plus qu'un administrateur et qu'un grand justicier. Sa situation même, aux côtés du régent, lui donne un rôle politique et diplomatique inconnu à nos préfets français : le résident de Soerakarta et celui de Djocjakarta sont de véritables négociateurs permanents auprès des princes des worstenlanden, et, avec les régents eux-mêmes, le système colonial hollandais les astreint à un effort et à une attention de chaque jour. « Le résident, dit Money, a le droit, dont il use en cas de nécessité, de prescrire au régent de donner tels ou tels ordres aux employés indigènes, placés sous ses ordres, mais, excepté dans des circonstances exceptionnelles et urgentes, aucun changement n'est effectué sans une sorte de conseil tenu entre le résident, le régent et les autres membres du landsraad. On de-

(1) Junghuhn, op. cit , II, II, XIX, p. 770. – Observations personnelles, 13 juin, 20 juillet 1900.

(2) Chailley-Bert, op. cit , IV, pp. 178-179. — V. *Regeerings Almanak*, 1902, I, pp. 83-84.

mande aussi l'avis du djaksa, du prêtre et des employés indigènes supérieurs qui semblent les plus compétents pour juger de la mesure proposée..... Il résulte de là que les ordres et les instructions qui viennent ostensiblement du régent sont attribués à lui-même et à son conseil beaucoup plus qu'au gouvernement hollandais (1). » Actuellement, dans les diverses circonscriptions que comprennent Java et Madoera (2), le résident apparaît comme le « frère aîné » du régent, son tuteur naturel, son conseiller d'autant plus écouté que les conseils sont bons et sages et accompagnés des ressources nécessaires à leur exécution, son chef de famille aussi et un supérieur toujours à même, en raison des croyances religieuses de l'Extrême-Orient, de faire succéder les ordres aux conseils, la contrainte à la persuasion. L'*assistant résident* est peut-être de création plus récente (3); encore ne se rencontre-t-il pas partout; il est essentiellement un lieutenant, un suppléant installé dans les petites îles secondaires comme Billiton ou dans les villes assez importantes et en même temps assez éloignées de la capitale pour avoir une administration spéciale; mais son rôle est le même, et, sous l'autorité supérieure du résident dont il dépend, il est comme lui le chef et le guide moral de toute une région à laquelle il est préposé.

Le collaborateur véritable du résident, c'est le *contrôleur* établi dans les villes de l'intérieur, et ayant dans sa circonscrip-

(1) Money, op. cit., pp. 55-56.

(2) Les Petermanns Mitteilungen (VIII, 1891, p. 101) en donnent 23 réduites à 22 par l'union de Banjoewangi avec Bésoeki (extrémité E. de Java). Elles contiennent également à cette date les modifications cartographiques suivantes: 1° *O. et S.-O. de Batavia*, limite reportée vers l'O.; — 2° Régences des Preanger séparées de Batavia; le district de Gandasoli, au S.-E. de Poerwo-Karta a fait retour des Padanger à la résidence de Krawang; — 3° Tjéribon a gagné un petit territoire de 0.3 M² sur la rive du bas Losari, sur la résidence de Tégal; — 4° De Madioen ont été distraits au S.-E, les districts de Ngrajoen et Panggoel rattachés à Kédiri; — 5° Territoires intermédiaires soumis à de nombreuses transformations territoriales. — Le *Regeerings Almanak*, 1902, I, pp. 99 sqq., en donne 17. — Cf. id. Bijlage, X, pp. 214 sqq : Staat aantoonende de administratieve indeeling verschillende résidentiën op Java en Madoera met uitzondering van de Vorstenlanden.

(3) Staatsblaad, 1899, n° 26. — Cf. Gouv. besluit, 5 déc. 1859; ordonnance du 30 août 1867.

tion plusieurs districts administrés chacun par un wedono. Il reçoit les ordres du résident et de l'assistant résident, et les fait exécuter; mais son rôle, en raison même de sa situation toute spéciale, est singulièrement plus simple, et en quelque sorte plus terre à terre que celui de ses supérieurs : il n'est pas aux côtés d'un régent, grand seigneur et dépositaire, sinon héritier de la puissance royale, et n'a pas à faire preuve d'habileté gouvernementale et diplomatique. Il vit pour ainsi dire au milieu des indigènes, surveille et *contrôle* leurs actes et leurs travaux et prend ou fait prendre toutes les mesures nécessaires pour maintenir ou augmenter la prospérité matérielle du pays (1). Les contrôleurs, dit Money, occupent le dernier rang des fonctionnaires européens, mais ils ont une grande importance au point de vue agricole; leurs fonctions principales consistent à inspecter l'état des cultures et à assurer par leur surveillance le bien-être de la population. En fait, le contrôleur dirige les cultures par l'autorité qu'il a sur l'esprit des paysans et par les conseils qu'il donne aux chefs indigènes; il contrôle et encourage les bons procédés. Il préside le comité de taxation chargé d'estimer la récolte de riz ou de canne à sucre sur pied, pour fixer le montant de la taxe foncière ainsi que le prix qui doit être remis aux paysans en échange de leurs produits. Il est généralement chargé de recevoir toutes les plaintes des villageois; il doit les écouter, et, s'il est possible, les arranger à l'amiable. Lorsqu'il ne réussit pas à apaiser un différend, il doit renvoyer les parties devant un jury de village ou punchayet; c'est à lui qu'il appartient d'enregistrer les décisions du punchayet et de prendre les mesures nécessaires pour les faire exécuter, s'il y a lieu. Il rend compte de sa tournée mensuelle à son supérieur immédiat, le résident ou le résident-adjoint, et par là ses avis sont bien suivis par les fonctionnaires indigènes, à moins qu'ils ne considèrent ses avis comme peu judicieux; dans ce cas, ils les font connaître au régent et lui exposent en même temps leurs objections. La question est débattue à la première réunion du Landsraad, et des ordres sont ensuite transmis aux fonctionnaires locaux, d'après la décision

(1) Staatsblaad, 1880, n° 164; — Id., 1897, n° 18 et 1891, n° 91. — Gouv. besluit du 20 août 1885 et autres (voir *Regeerings Almanak*, 1902, I, pp. 86-87).

prise dans cette assemblée (1); ces fonctions spéciales, et pour ainsi dire inhérentes à l'état intime du pays, expliquent que toute modification essentielle apportée à l'exploitation de Java ait eu un contre-coup puissant et une influence capitale sur le développement de l'institution des contrôleurs et en général du monde des fonctionnaires. « Au début, dans les premiers jours de ce siècle, dit M. Chailley-Bert, l'administration était simple; à dire vrai, on n'administrait guère; un personnel peu nombreux et bien payé assistait, si l'on peut ainsi parler, à la vie politique et économique des indigènes. En 1808 survient Daendels, cet homme discuté, dont les uns font une brute, et les autres un génie et qui, à tout le moins, aura été un homme d'action, et voici que s'ouvre le régime des cultures forcées. Dès lors le fonctionnaire hollandais est transformé; celui qui regardait vivre les autres entre lui-même dans la vie; il travaille et fait travailler. Après Daendels, précurseur qui a imaginé le système, viendra, vingt ans plus tard, celui qui lui donnera toute son intensité et toute sa signification : Van den Bosch. Sous lui, le fonctionnaire se transforme en un entrepreneur de qui l'on attend le zèle et la vigilance d'un particulier pour ses affaires propres..... Et comme l'entreprise est fructueuse, on rêve de la développer : les cadres s'étendent et s'emplissent et la troupe des fonctionnaires devient une armée (2). » En même temps un esprit nouveau, issu des idées philanthropiques, que le XVIIIe siècle avait léguées au siècle suivant, en compliquant la tâche des fonctionnaires, rendit nécessaire une augmentation d'effectif surtout de ceux qui, par leur nature même, approchaient de plus près ces indigènes, objets de l'affection des gouvernants européens. L'auteur que nous citions plus haut a pittoresquement et fort justement exposé en ces termes cette transformation : « Une fois organisé, l'atelier, comme on dit en industrie, qu'importe, dit-il, qu'il se compose de dix ou de vingt ouvriers? Un même surveillant suffit à le diriger. Mais d'entrer dans la vie des hommes, de s'enquérir de leurs besoins et de leurs désirs, de surveiller leurs intérêts et de faire respecter leurs droits, la difficulté grandit avec le nombre. Or, précisément, la population javanaise s'accrut par millions. Il

(1) Money, op. cit., pp. 52-54.
(2) Chailley-Bert, op. cit., IV, p. 205.

en résulta avec le temps une besogne décourageante pour les tièdes et pour les zélés écrasante. On s'en tira d'abord comme on put et l'on espéra un temps d'y suffire. Mais les Hollandais commirent une faute ; ils pénétrèrent de plus en plus dans le détail et ne surent pas se faire aider. Ils voulurent tout voir, tout savoir et tout faire. Ils se substituèrent au chef indigène comme suspect et à l'indigène lui-même comme incapable, et ils assumèrent tout le fardeau : affaires publiques et même affaires privées. Cette tâche immense exigea de nouveaux agents, gonfla les services, imposa des dépenses, obéra le budget (1). »

Il ne saurait rentrer dans le cadre forcément restreint de ce travail de faire une étude approfondie et détaillée des agents de tous les degrés qui complètent à Java l'ensemble merveilleusement agencé et coordonné de l'administration hollandaise ; aspirants-contrôleurs, secrétaires et commis qui contribuent chacun pour leur part à faire pénétrer dans les couches les plus profondes de la société javanaise l'influence et l'autorité des maîtres européens (2). Il nous suffit de constater, comme conclusion d'une longue période de luttes et d'efforts, combien le régime hollandais, autrefois isolé et en quelque sorte superficiel, vivant côte à côte avec le régime indigène mais le dominant sans l'atteindre et restant en somme séparé de lui, a su habilement s'y adapter, l'enserrer, le pénétrer et peu à peu vivre de sa vie ou le faire vivre de la sienne, impuissant à absorber une telle masse ethnique et contraint de se borner à s'emparer des rouages de ce mécanisme complexe sans vouloir prétendre à en captiver la force qu'il se contentait de régulariser et d'accroître par tous les moyens. « Le législateur hollandais, dit fort judicieusement Money, a pris soin d'organiser tous les services en vue de la répartition rapide du pouvoir, de la surveillance des travaux, de la ponctuelle exécution des contrats, de la protection de tous les intérêts en vue surtout d'attirer la confiance des cultivateurs, et d'encourager une population restée jusqu'alors trop étrangère au partage des bénéfices du sol. Aussi les fonctionnaires, avec leur autorité

(1) Chailley-Bert, op. cit., IV, pp. 210-212.
(2) *Regeerings Almanak*, passim.

étendue, comprennent-ils que leur première mission est celle d'un arbitre conciliateur. La connaissance exacte qu'ils possèdent de la population indigène n'est pas due à un système d'espionnage, mais bien plutôt aux relations fréquentes et aux communications amicales du résident et de ses subordonnés avec les chefs indigènes et les paysans. Ce contact de chaque jour permet aux employés européens de connaître les habitudes, les désirs et les idées des indigènes. C'est là, selon les Hollandais eux-mêmes, l'un des meilleurs moyens de succès de leur administration coloniale. Tout germe de dissentiment dans la population est-il révélé, on en recherche aussitôt la cause et on y applique immédiatement le remède, dans un esprit libéral, soit qu'il s'agisse d'un intérêt général, soit qu'il s'agisse d'un intérêt particulier (1). » A cette tâche ardue à la fois grande et minutieuse, les fonctionnaires hollandais se sont adonnés avec un merveilleux dévouement, tous les voyageurs s'accordent pour en faire un unanime éloge. « Je ne sais pas au monde, dit Chailley-Bert, d'administration mieux instruite et plus pénétrée de son devoir. Je les ai vus à l'œuvre sur le terrain. Leur science administrative défie la critique, leur conscience professionnelle dépasse l'éloge. Il y a en eux de l'apôtre. Nos fonctionnaires des contributions directes seraient peut-être à même d'apprécier ce qu'ont dû coûter de recherches et d'essais la règle et la justice introduites dans les corvées et l'équité dans la rente foncière, et par exemple ce qu'on appelle les « coupes épreuves » dans les rizières, lesquelles visent à déterminer un étalon pour évaluer le rendement moyen d'une étendue donnée : c'est le zèle et l'ingéniosité portée au maximum (2). » Soigneusement préparés en Hollande à Delft et à Haarlem, ils arrivent aux colonies déjà instruits des besoins, des mœurs, de la langue des indigènes, et les fonctions dans lesquelles ils débutent à leur arrivée dans l'île les rendent admirablement aptes à diriger plus tard comme contrôleurs les diverses branches de la vie javanaise. Ils sont la base et la charpente essentielle du système politique colonial des Hollandais à Java.

(1) Money, op. cit., pp. 51-52.
(2) Chailley-Bert, op. cit., IV, p. 179.

Plus brillant sans doute et plus en vue est l'ensemble des autorités supérieures auxquelles aboutissent toutes les affaires pendantes à Java et dans les autres terres voisines de l'Archipel malais, mais, nous ne saurions trop le répéter, là ne sont pas les éléments essentiels et caractéristiques de la colonisation hollandaise, ceux qui peuvent nous servir à comprendre et à saisir sur le vif ce système colonial. Nous avons d'ailleurs une preuve sensible de l'exactitude de notre appréciation dans ce fait facile à constater que, malgré les changements considérables survenus dans le gouvernement métropolitain et dans les conditions de la colonisation, malgré les transformations importantes et, il faut bien le dire aussi, les progrès incontestables réalisés dans l'ordre économique surtout par Java, sous la domination hollandaise, le haut gouvernement, malgré tous les décrets, toutes les circulaires et toutes les ordonnances, rendus au cours du XIXe siècle (1), est en somme resté le même qu'au temps des premiers gouverneurs généraux d'Etat et de la compagnie elle-même et que nous n'aurions, somme toute, qu'à nous répéter encore une fois si nous voulions en entreprendre et en exposer une étude détaillée. La raison de cette immutabilité des rouages supérieurs du gouvernement colonial hollandais est qu'en fin de compte, rien ou presque rien de cet ensemble de hautes fonctions et de hautes dignités ne touche aux forces vives et aux sources de richesse proprement dites des Indes Orientales néerlandaises. La savante construction européenne qui a été posée sur les antiques fondations javanaises se termine bien au-dessus du faîte vermoulu de l'édifice indigène par un couronnement d'aspect ordinaire et quelque peu banal, reproduction du gouvernement européen dans ses plus grandes lignes et dans ses formes les plus simples, mais sans qu'une liaison naturelle et nécessaire l'unisse aux couches inférieures de l'édifice en question. En d'autres termes, le gouvernement général, la haute administration ne pénètrent pas la société javanaise, ne vivent pas de sa vie propre, ne peuvent, par suite, subir le contre-coup des transformations souvent importantes qu'a connues et que connaît encore le monde javanais. Les relations sont lointaines, toujours indirectes, et le gouverneur général, quels que soient les intermédiaires par lesquels il exerce son pouvoir,

(1) *Regeerings Almanak*, passim.

reste toujours maître absolu parce qu'il est toujours le représentant du gouvernement hollandais et le dépositaire sans contrôle possible de toute l'autorité métropolitaine (1). A ses côtés, le Conseil des Indes, dont il présente lui-même les membres à la nomination royale et où le plus souvent les résidents trouvent une récompense de fin de carrière, est, comme par le passé, une assemblée consultative écoutée sans doute, mais dont les avis ne sauraient lier le représentant du pouvoir royal seul responsable et seul maître (2). « Le conseil des Indes, dans la vie de tous les jours, n'est pas un facteur très important. Dans les textes il est, et il a pu être, dans l'histoire quelque chose de formidable... Pour imaginer ce qu'a été son rôle, ajoute M. Chailley-Bert avec plus d'imagination que d'exactitude historique, et ce qu'il pourrait être encore à l'occasion, il faut songer à ce qu'il y a eu de soupçonneux dans le « républicanisme » des Hollandais. Derrière les hommes de gouvernement étaient les amis inquiets de la liberté. En conséquence, le conseil des Indes fut, à l'origine, une barrière aux empiètements et aux ambitions du gouverneur général ; aujourd'hui il ne pourrait plus l'être qu'à sa folie. D'après les règlements, le gouverneur général est, dans un grand nombre de cas, tenu de prendre l'avis du Conseil, et dans un certain nombre, tenu de les suivre, sauf à passer outre, sous sa responsabilité et moyennant approbation de la reine. En fait, et dans la pratique, le Conseil est un corps consultatif, organe de discussion courtoise, et, à l'ordinaire, instrument d'enregistrement. Ce qu'il garde d'indépendance lui vient de ce qu'assez souvent il discute hors de la présence du gouverneur général (3). » Le secrétaire général est, sous les ordres du gouverneur général, le véritable chef de l'administration, et, avec le nombreux personnel de commis dont il dispose, centralise et réunit les différents services (4). De lui relèvent les cours suprêmes de justice, les affaires de l'armée et de la marine, formant, sous sa haute surveillance, des départements séparés. Cinq directeurs, véritables ministres aux Indes néerlandaises, dirigent respectivement les servicesdes

(1) *Regeerings Almanak*, passim.
(2) Id.
(3) Chailley-Bert, op. cit., IV, pp. 197-198.
(4) *Regeerings Almanak*, passim.

finances, des revenus et domaines, des produits et magasins du gouvernement, des cultures et des travaux publics ; un autre a la direction des mines avec un nombreux personnel d'ingénieurs, un autre enfin celle des télégraphes (1). Une chambre générale des comptes assume le contrôle des affaires financières et son attention porte particulièrement sur deux points : 1° liquidation de tous les comptes du gouvernement; tous les fonctionnaires sont responsables devant elle des deniers qui leur ont été confiés; 2° surveillance des institutions relatives aux orphelins, etc. (2). C'est donc là un système complet d'administration, et nous verrons quels effets ces institutions ont eu sur l'état économique et social du pays. Mais déjà certains excès se glissent dans cettre introduction, pour reprendre l'idée de Money, d'un gouvernement du XIXe siècle dans une société restée aux formes d'existence et de vie sociale du XVe et du XVIe siècle. Les méthodes administratives de l'Europe gagnent ce pays lointain et y introduisent, du fait d'une centralisation de plus en plus étroite, des lenteurs souvent éminemment préjudiciables à la prospérité de l'île et à la bonne marche des affaires. On pourrait en donner maint exemple, celui que cite M. Chailley-Bert est particulièrement curieux : « Soerabaja, première ville commerciale de l'île, dit-il, plus riche et aussi peuplée que Batavia, est arrosée par une rivière dans laquelle un spécialiste, le Dr Groneman, a découvert le bacille du choléra ; Soerabaja demande à se procurer de l'eau pure ; il y a des années qu'elle en attend l'autorisation ; elle risque de l'attendre des années encore (3). »

En résumé, de cette courte esquisse de l'état politique actuel de Java sous la domination hollandaise, il ressort qu'en apparence rien n'est changé dans la vie indigène dont les maîtres actuels du pays ont, dans leur intérêt sans doute, mais aussi avec un rare sens des besoins et des nécessités de leur situation coloniale, conservé fidèlement les formes séculaires. En fait

(1) *Regeerings Almanak*, passim.

(2) Id.

(3) Chailley-Bert, op. cit., IV, p. 214. — Le même fait est signalé par le Dr Breitenstein, 21 Jahre in Indien.

même, maint trait essentiel subsiste des époques passées de la vie javanaise et malaise : le chef de village dirige toujours la communauté locale ; ce sont des indigènes qui président dès l'abord aux mesures et aux transactions commerciales. Le régent reste encore comme représentant de la puissance des anciens souverains de l'île et le Soesoehoenan, le Sultan, règnent encore, au moins de nom dans les Kratons de Soerakarta et de Djocjakarta. Mais avec tout cela la puissance hollandaise est partout ou presque partout présente ; elle s'exerce ici directement par les fonctionnaires européens qu'elle entretient dans l'île, là indirectement par les chefs indigènes qu'elle soutient et qu'elle a acquis le droit d'investir : wedonos, mantries, chefs de villages ne sont et ne peuvent être que par elle et pour elle et le régent lui-même, et les princes indépendants doivent sans cesse recourir au gouvernement hollandais. L'établissement du régime d'Etat avait créé, politiquement du moins, un difficile problème : le gouvernement hollandais l'a résolu à son avantage, et, sans supprimer les dangers et les causes de faiblesse, en a du moins autant que possible reculé l'échéance et diminué l'intensité. « Les Hollandais, dit très justement Chailley-Bert, ont à Java une situation unique au monde : ils sont cinquante mille contre vingt-cinq millions d'Asiatiques ; la Hollande est à quatre mille lieues, ses ressources sont limitées ; son bien est convoité par plusieurs nations qui épient ses fautes. A tous les vainqueurs, l'entente avec le vaincu est utile ; aux Hollandais, si excellentes que soient leurs troupes coloniales, elle est indispensable. Il ne peut plus être question de dominer par la terreur ou de régner par la division. Les Chinois massacrés à Batavia, les épices détruites aux Moluques, la population de Bantam décimée, les gouverneurs généraux satrapes quand ils ne sont pas tyrans, les princes indigènes tournés l'un contre l'autre et s'affaiblissant à l'envi, tout cela est chose du passé. On trouve, en face de soi, et, malgré les chefs indigènes interposés, tout contre soi, la masse presque homogène d'une population paisible sans doute, mais qui commence à prendre conscience d'elle-même et qui, une fois exaspérée par la maladresse ou l'injustice, serait difficile à apaiser ou à réduire. Et cette population, on prétend s'assurer sa collaboration pour les œuvres de la paix. L'Européen n'est plus campé sur le rivage pour échanger, il est installé au cœur du pays pour produire ;

il apporte ses capitaux et ses talents, il attend de l'indigène qu'il apporte son travail. Cette association est un paradoxe, qui implique entre ennemis de jadis union d'efforts, alliance d'intérêts, équité dans le partage. Ce paradoxe, les Français auraient pu le concevoir à force de générosité ; les Hollandais ont su le réaliser à force de prudence (1). »

(1) Chailley-Bert, op. cit., IV, pp. 145-146.

CHAPITRE II

ETAT ÉCONOMIQUE

Politiquement parlant, Java n'est, en fin de compte, en y adjoignant même toutes les autres îles qui dépendent d'elle dans l'Archipel malais, qu'un gouvernement quelconque, plus habilement constitué et plus sagement agencé que beaucoup d'autres, mais en fait œuvre passagère, modifiable et transformable à volonté et soumise à toutes les fluctuations de l'opinion et à toutes les influences que peuvent exercer sur elles les actions extérieures. Bien autrement important et bien autrement stable est l'état économique de Java : il repose sur un fond solide et permanent, il résume en lui les forces vives véritables de l'île ; mieux qu'aucun autre il est la représentation exacte de la situation présente, de ses forces et de ses faiblesses. Aussi voyons-nous, au cours de l'histoire de ce pays éminemment fait par ses richesses naturelles pour jouer dans la vie du monde un rôle considérable, l'état économique se transformer avec l'île elle-même et rester toujours au premier rang des préoccupations des hommes d'état hollandais appelés à présider aux destinées des Indes Orientales. Ce fut là, dès le début de la colonisation néerlandaise, le principal souci des agents préposés au gouvernement de Java et des îles voisines et la Compagnie d'octroi, peu soucieuse d'autre part de gouverner, eut sans cesse en vue la direction et l'accroissement des richesses naturelles dont vivait son commerce et dont s'alimentait sa marine. Cette prospérité économique fut en notre siècle le principal objet de l'attention de Siberg, de Daendels et de Stammfort Raffles. Plus tard, dans la tranquillité qu'amenait une paix issue de raisons

politiques supérieures, Van der Capellen passa une bonne partie des sept années de son gouvernement à cette œuvre toujours utile et toujours pressante du relèvement économique de Java : il s'efforça, nous l'avons vu, de ramener dans l'île l'ordre intérieur compromis par les troubles passés, il régla de sa propre autorité la situation des Européens, favorisa par tous les moyens la culture du café et donna à la prospérité matérielle de l'île une vigoureuse impulsion en abattant la dernière puissance indigène dont l'autorité, jusque-là redoutable, pouvait entraver et arrêter l'action de l'influence hollandaise. Mais ce n'avaient été là, somme toute, que des mesures passagères et d'effet momentané, des palliatifs, à vrai dire, plus propres à arrêter sur la pente une décadence menaçante qu'à donner aux affaires une bien vive impulsion vers une amélioration positive et sensible. C'est Van den Bosch qui, le premier, ayant un système et résolu à l'appliquer, fit autre chose que de parer aux dangers imminents, et par des réformes positives assura la prospérité dans l'île et donna à Java les ressources et les moyens d'action nécessaires à un grand essor économique. Il était malheureusement trop évident que Java, même protégée et défendue contre les dangers du dehors, ne pouvait se développer et s'enrichir elle-même. Chez les peuples d'Extrême-Orient, surtout divisés comme l'étaient les habitants de la grande île, l'éminente direction d'un chef, « l'homme providentiel » si nié et de fait si niable en Europe, est une frappante et vivante réalité et l'indigène par lui-même ne produit rien librement. « Je voudrais bien savoir, dit Junghuhn, combien de baies de café espèrent récolter ceux qui, partisans de ce qu'on appelle la libre culture à Java, veulent laisser aux indigènes, contre bon prix, le soin de planter plus ou moins, suivant qu'il leur plairait, et de leur libre volonté. Pour ma part, je suis convaincu que le Javanais, de sa propre volonté, ne plantera pas plus qu'il ne lui en faut pour lui-même et que dès que le travail sera abandonné à sa bonne volonté, il n'apportera pas par an une douzaine de baies de café pour lès Européens sur le marché. Si l'on veut qu'il plante volontairement et qu'il apporte beaucoup de produits contre un bon prix, il faut d'abord l'habituer à de nombreux besoins et notamment lui faire faire connaissance avec les produits et les articles de luxe de l'Europe. Au contraire, le Javanais peut à présent satisfaire tous ses besoins dans son propre pays, et, pour ce faire il n'a pas

besoin de s'éloigner de trois paals de son village (1). » Si Java était naturellement riche et pouvait fournir matière à une fructueuse exploitation et à un abondant commerce, c'était seulement au prix de la perte de son indépendance politique et économique, et il fallait qu'une direction sage et prudente démêlât ses besoins, analysât ses forces et ses ressources, et dirigeât vers un but d'avance connu et déterminé cette puissance latente qui s'ignorait encore elle-même. Ce fut la suprême habileté du gouvernement hollandais avec et depuis Van den Bosch de savoir comprendre qu'avec la richesse de son sol, ses immenses plaines d'alluvions à l'humus débordant de force et de fertilité, son climat agencé pour donner à la végétation une intensité partout ailleurs inconnue, cette île était faite pour trouver dans la culture sa richesse et son avenir, quelles que fussent d'ailleurs les autres sources de revenus qu'elle recélât dans son sein ; et, partant de là, de mettre au premier rang des soins qui incombaient ainsi aux maîtres européens du pays des encouragements à l'exploitation agricole sous toutes ses formes. Aujourd'hui encore cette politique est suivie à Java avec un plein succès et à l'exclusion de toute autre. Toutes les mesures d'Etat financières, administratives et législatives, ont été prises en faveur des intérêts agricoles et le paysan agriculteur javanais reste le principal acteur de cette entreprise coloniale qui, tous les ans, rapporte aux Pays-Bas un supplément notable de puissance et de richesse. L'industrie est presque uniquement agricole et paye avec les produits du sol traités et convertis ce que d'autres pays lui envoient de matières premières ou d'objets fabriqués. Le commerce lui-même est tout entier alimenté par l'agriculture et donne, lui aussi, par l'actif mouvement d'échanges qu'il comporte, un victorieux démenti à de récentes théories trop manifestement inspirées par des considérations étrangères à l'économie politique proprement dite et au reste trop absolues pour être absolument exactes. Le travail forcé, quel que soit l'homme auquel on veuille en faire l'hommage ou le reproche, a donc eu, en fin de compte, d'assez beaux résultats. Il a fait connaître aux Javanais, trop portés par leur insouciance naturelle à l'oublier, leur vraie force et leur vrai but, et les a, malgré eux sans doute au début, dirigés vers l'exploitation de leur véritable

(1) Junghuhn, *Java*, II, II, XVI, p. 725.

source de richesse et de prospérité. Si le régime inauguré par Daendels et régularisé par Van den Bosch s'est aujourd'hui notablement relâché de sa rigueur première et a fait place à des théories plus libérales et à un « laisser faire » plus complet, ce changement, cette évolution n'est pas, quoi qu'en puissent dire des libres échangistes à outrance, la condamnation du système passé ; c'est simplement la preuve de la remarquable souplesse apportée par les hommes d'Etat hollandais à la gestion de leurs affaires coloniales. Instruit par eux, et par eux formé de force à une vie conséquente à ses besoins et aux conditions naturelles du pays qu'il habitait, le paysan javanais en est arrivé à se tourner naturellement vers ces sources de richesse autrefois ignorées et abordées tout d'abord uniquement par contrainte : il est devenu agriculteur et a tourné vers la culture tout ce qu'il pouvait avoir d'énergie et de persévérance. Le but poursuivi était atteint : la période d'éducation était terminée et le régime dont elle avait été la fin logique tombait avec elle naturellement et sans secousse d'aucune sorte, pour faire place à un système où la surveillance et la direction ne restaient plus que comme les marques de l'éminente souveraineté de la métropole européenne (1).

L'état actuel des productions agricoles de Java suffit amplement à justifier les mesures passées, et toutes les critiques de théorie qu'on émet journellement à l'adresse du système des cultures semblent faibles quand on voit de près les richesses que donne annuellement à ses habitants et à la métropole le sol de la grande île. En fait, d'un bout à l'autre de Java, de la baie d'Anjer et des rives orientales du détroit de la Sonde aux parages de Bali et aux terres fertiles de Madoera, de la mer de Java à l'océan Indien, bien rares sont les étendues stériles ou que recouvre seule l'herbe sauvage de l'Alang. Partout ou presque partout, la culture occupe le fond des vallées, couronne les mamelons et les collines, gravit jusqu'à une hauteur considérable le flanc des montagnes et ne s'arrête que devant les forêts encore intactes ou devant les roches infertiles des sommets. Sur cette immense

(1) E. de Waal : Aanteckeningen over koloniale onderwerpen. S'Gravenhage, 1864-1868.

étendue de terrains cultivés, la spéculation et l'esprit d'initiative et d'entreprise des Européens se sont donné libre carrière et on rencontre à chaque pas de ces grandes exploitations appartenant à des particuliers, parfois aussi à des Compagnies qui ont su profiter des mesures gouvernementales de la première moitié du XIXe siècle pour grouper autour d'eux les indigènes des pays voisins en vue de l'exploitation rationnelle et intensive du pays. Ce sont en partie les héritiers de ces *entrepreneurs* du système Van den Bosch, et le succès ayant couronné les efforts des premiers, le nombre en est devenu si grand qu'il serait difficile et pour le moins fastidieux d'en dresser aujourd'hui le catalogue complet. Si l'on ajoute qu'à la suite des mesures législatives affranchissant la culture de toutes les entraves précédentes, de nombreuses concessions nouvelles ont été faites surtout au cours des vingt-cinq dernières années, on comprend quelle énorme quantité de grandes propriétés renferme le territoire cultivable de Java (1). Mais là ne se borne pas en réalité l'exploitation de l'île, et pour être la plupart entrés au service des entrepreneurs européens, les habiles agriculteurs javanais n'ont pas perdu cet amour inné de la petite propriété qui dès l'origine les avait distingués entre tous les peuples de l'Extrême-Orient. A côté des grandes exploitations, domaines immenses groupant en vue d'un but commun toute une population indigène et qui pourraient à la rigueur suffire à une statistique d'ordre purement commercial, le géographe colonial doit signaler l'existence de petites étendues cultivées avoisinant les kampongs et les dessas, propriété souvent commune et indivise de tous les habitants du village, reste aujourd'hui submergé d'un état primitif autrefois dominant, qui explique et justifie l'antique organisation de la société indigène ; ce sont donc à la fois les moins connues et les plus anciennes des exploitations agricoles de Java. Au reste, il est impossible d'établir entre les premières et les secondes d'autre différence. Tout au plus pourrait-on remarquer que certaines cultures ne sont guère pratiquées qu'en grandes surfaces tandis que d'autres au contraire se divisent en champs minuscules. La canne à sucre, par exemple, en raison même des frais considérables qu'elle exige, ne se rencontre guère que sur de grandes étendues, vastes

(1) *Regeerings Almanak*, passim.

exploitations dépendant d'une puissante société ou appartenant à un riche propriétaire ; le riz, au contraire, à la culture infiniment plus simple et moins coûteuse, se trouve aisément et fréquemment réparti en petits champs autour des villages, modestes propriétés souvent de pauvres indigènes. Encore cette différence même n'est-elle pas absolue, et le climat, l'altitude, viennent-ils parfois troubler et bouleverser cette classification : les terres humides de la côte n'ont que des rizières et les villages retirés dans l'arrière-pays sont entourés à cette altitude supérieure de champs de cannes à sucre. De même le cocotier et le bananier, les deux arbres fruitiers par excellence de l'île, se rencontrent indifféremment sous l'un et sous l'autre aspect : tantôt en grandes quantités formant d'importantes exploitations, tantôt et le plus souvent, il est vrai, isolés et en petits groupes, ombrageant les baraques ou contribuant à achever l'enceinte d'un kampong. A vrai dire, partout et sous toutes les formes la culture abonde et domine à Java et apparaît comme la véritable, la seule richesse réelle de l'île.

En fait, des cultures qui actuellement recouvrent presque toute l'étendue de Java, trois surtout représentent l'élément fondamental de la richesse naturelle : ce sont celles du riz, de la canne à sucre et du café. Les autres ne font qu'apporter un appoint important sans doute, mais forcément secondaire à l'ensemble des revenus du pays. D'ailleurs des rivalités économiques puissantes s'exercent aujourd'hui sur elle : le thé lutte péniblement contre les produits similaires de la Chine, de l'Inde et de Ceylan et souvent ne réussit à se faire accepter en Europe que sous le nom et l'étiquette de ses rivaux. Le bétel sert en majeure partie aux indigènes du pays et trouve également une concurrence désastreuse dans les plantes de même espèce de l'Inde et de l'Indo-Chine. Le chinchina, le caoutchouc, l'arbre à gutta-percha, le poivre, ne sont cultivés que par endroits et ni plus ni moins que dans les autres pays de climat tropical maritime (1).

(1) On s'étonnera peut-être de ne trouver dans une étude consacrée à Java aucune mention des cultures qui, jusqu'au XVIIIe siècle, furent considérées comme la principale source de revenus pour les artisans de la

Le riz au contraire est la culture par excellence des plaines javanaises comme de toutes les plaines des pays de même climat. La chaleur du soleil des tropiques et une irrigation abondante suffisent à sa végétation, et donnent assez communément deux et même trois récoltes annuelles. De là l'importance d'une inondation fréquente et tous les travaux exécutés par les cultivateurs pour l'obtenir au besoin d'une façon artificielle, là où les conditions naturelles ne permettent pas, ce qui est, à vrai dire, le cas le plus fréquent, d'y compter à coup sûr et régulièrement. « Le riz, dit Junghuhn, peut être cultivé dans des régions montagneuses où l'on ne peut amener aucune eau, soit dans des champs secs soit dans des terres travaillées, soit sur l'emplacement d'anciennes forêts. Le plus souvent, c'est dans des champs artificiellement inondés, dits « sawahs », qui occupent la plus grande partie des plaines alluviales du nord, autant que les plaines centrales de l'île et s'élèvent çà et là sur les chaînes de montagnes jusqu'à deux mille et même trois mille pieds de haut. Le sol est alors réparti en terrasses qui s'élèvent les unes au-dessus des autres comme les bancs d'un amphithéâtre et sont entourés d'un rebord élevé. L'eau tombe de ces champs par une interruption pratiquée dans le rebord en formant de petites cascades qui se précipitent d'un seuil sur l'autre d'une hauteur de deux, trois et même cinq pieds (1). » C'est ce système aussi ancien que les Javanais eux-mêmes que nous voyons pratiqué sur toute la surface de l'île et qui, dans les cuvettes lacustres aujourd'hui converties en terrains fertiles, notamment dans les plaines de Bandoeng et

colonisation hollandaise : c'est-à-dire des épices de toute sorte, poivre, cannelle, clous de girofle, noix muscade, qu'exportaient jadis en grande quantité les navires européens. Mais, en premier lieu, les épices ne sont pas un produit essentiel et dominant à Java : on peut même dire qu'en l'état actuel mainte autre région tropicale, et pour ne parler que de l'Archipel malais, les diverses îles des Moluques sont des producteurs d'épices autrement importants que Java. D'autre part nous nous sommes proposé d'étudier non pas l'ensemble complet et détaillé des productions de Java, mais celles-là seules qui ont pu influer d'une façon sensible ou notable sur le peuplement, celles en un mot, qui ont contribué à rendre possible et plus aisée cette double adaptation de l'homme à la terre et de la terre à l'homme que nous avons indiquée comme la base fondamentale de la colonisation.

(1) Junghuhn, *Java*, I, I, II, A. p. 167.

de Malang, fait monter la culture du riz jusqu'au sommet des petites collines limitrophes (1), en même temps qu'il assure partout la possibilité d'une exploitation régulière et intensive. « Pour les rizières irriguées le rendement moyen de paddy (riz en paille) pour la période de douze ans, 1885-1896 a été de vingt-neuf piculs et demi par bouw (71 ares), soit de 2560 kilos à l'hectare, le maximum ayant été de 32 piculs 3 et le minimum de 28 piculs 7, ce qui ne représente qu'un faible écart. Le rendement moyen des rizières qui ne peuvent compter pour leur irrigation que sur les eaux de pluie, tombe immédiatement, pour la même période, à 19 piculs par bouw, soit 1652 kilos à l'hectare. Enfin pour les rizières situées en terrains marécageux ou inondés, le rendement se rapproche sensiblement de celui des rizières artificiellement irriguées, soit 27 piculs 3 par bouw ou 2374 kilos de paddy par hectare, avec un écart de 20 piculs 7 par bouw comme minimum, soit d'environ 33 0/0 d'une année à l'autre, les 2 années se suivant précisément, et l'année n'ayant rapporté que 27 piculs 3 au bouw, étant à son tour suivi d'une année pour laquelle ce rapport a été de 30 piculs au bouw. Deux années seulement sur 12 n'ont rapporté que 22 piculs ou moins. D'une série d'expériences méthodiques prolongées (plus de cinq ans) entreprises dans la région de Demak au nord de Samarang, il faudrait, pour obtenir de bons résultats dans la culture du riz, un mètre cube d'eau par mètre carré de terrain, soit 10.000 mètres cubes d'eau par hectare (2). » La seule difficulté réside dans le traitement des terres ainsi inondées et dans les obstacles de toute sorte qu'apporte à ce travail de plus en plus intense la configuration et l'insalubrité du sol des rizières (3). Mais les indigènes se sont depuis longtemps accoutumés à ces peines et à ces dangers : le carbo

(1) J. Leclercq, op. cit., III, p. 42, et V, p. 63. — Observations personnelles, 13 juin, 20 juillet 1900.

(2) *Revue des cultures coloniales*, année 1901, n° 70, pp. 88-89. — Junghuhn, *Java*, II, I, pp. 142, 266-267.

(3) Sagot et Raoul : *Manuel des cultures tropicales*. — Les principaux obstacles sont les suivants : 1° santé plus faible et force moindre du bétail de travail ; 2° Insalubrité des miasmes qui s'exhalent d'un sol fouillé et retourné ; 3° Prompt épuisement des terres dans les contrées très pluvieuses, épuisement qui diminue beaucoup le profit à retirer d'un défrichement laborieux, indispensable pour arriver au labour ; 4° Grande extension des cultures arbustives ou arborescentes.

ou buffle est apte au labourage dans les mares que forment alors les rizières (1) et le Javanais comme l'Hindou affronte assez aisément les fatigues et les périls de cette culture que n'aborderait pas impunément l'Européen dans les régions tropicales (2). Mais en somme, si le riz a toujours été et est encore la culture essentielle et dominante de Java, il est aussi à tous les points de vue la plus simple, celle aussi dont les indigènes pouvaient le plus aisément s'acquitter par leurs propres moyens. Quoi qu'en aient pu dire certains écrivains et quoi qu'en disent aujourd'hui les Hollandais intéressés à rapporter à eux-mêmes les sources de la prospérité de Java, il semble bien qu'à tout prendre ce ne soit pas dans la culture du riz que l'action des Européens se soit particulièrement exercée. Si les ingénieurs du Waterstaat ont de nos jours multiplié les irrigations, il ne les ont à coup sûr pas inventées et n'ont fait que reprendre et développer un usage séculaire répondant aux conditions naturelles du pays et par suite déjà très familier aux anciens agriculteurs javanais. Aujourd'hui encore, quand on parcourt l'île à travers les champs de riz des vallées, cette constatation s'impose aux yeux de l'observateur le moins attentif : rien ne paraît d'importation étrangère dans ces terrasses que le relief même commande et les rebords de terre aux formes parfois grossières qui les entourent n'ont rien qui puisse les signaler comme tellement au-dessus des facultés inventives et de l'industrie des gens du pays (3).

Bien autrement difficile et délicate est la culture de la canne à sucre. Comme le riz, c'est une plante naturelle à Java et dans les divers pays du climat tropical, mais elle demande infiniment plus de soin et exige, pour un rendement moyen, des frais singulièrement plus considérables. Elle ne s'accommode pas des régions basses et des terres humides si propices aux rizières, et, bien que Junghuhn la classe avec le riz parmi les plantes des régions basses qu'il considère comme telles jusqu'à une altitude de 2.000 et même 3.000 pieds, c'est en fait dans une zone déjà supérieure au-dessus des plaines productives de riz, que pousse

(1) *Premier voyage de Stavorinus*, obs. sur l'île de Java, II, p. 197. — J. Leclercq, op. cit., IV, p. 55.

(2) Observations personnelles, 1900-1901.

(3) Observations personnelles, 13 juin, 20 juillet 1900.

et que prospère la canne à sucre (1). La plante elle-même est sujette à plusieurs accidents qui peuvent compromettre ou même annihiler totalement la production : faute de soins les tiges se flétrissent, s'étiolent et noircissent, les racines pourrissent ; une maladie redoutable, le Dong Kéllan, a fait l'objet des études les plus minutieuses à l'assemblée des producteurs de sucre tenue à Samarang en 1901 (2). Aussi a-t-on cherché tous les moyens de parer à ces redoutables dangers : dans ces dernières années, la solution paraît avoir été trouvée dans la prise sur des individus forts et sains de graine vivace et apte à fournir une belle plantation. « Le succès de la propagation des espèces de cannes par semence a été très grand à Java et une propriété (la propriété Kremboeng près Sidoeardjo) doit être entièrement plantée de cannes de grains. Il faut dire, cependant, que les cannes de cet établissement ne sont pas semées exactement comme on sèmerait du blé car elles sont plantées de tête comme à l'ordinaire avec cette seule différence que les parents ou les ancêtres proviennent de semences. Ce ne serait pas chose faisable que de planter toute une propriété directement de semence parce que cela coûterait trop de peines et de temps, et que, de plus, vu la grande variabilité dans les rendements de ces semences, il faudrait s'attendre plutôt à une mauvaise coupe qu'à une bonne (3). » On a égale-

(1) Jughuhn, *Java*, I, I, II, pp. 152-153. — Cet étagement des cultures est sensible partout, mais nulle part nous ne l'avons vu aussi net et aussi frappant que dans la partie O. de Madoera, entre Kamal et Bang-Kalan d'une part et d'autre part entre cette dernière ville et le port de Koewanjar : la simplicité du relief y rend la constatation facile, et, de la côte au sommet du dos d'âne qui forme l'arête centrale de l'île, on passe successivement par les trois étages du riz, de la canne à sucre et du café (observ. pers. des 25 et 26 juin 1900). H. P. J. Van den Berg : Brieven aan een suikerfabrikant over de muntkwestie in verband tot de landbouw nijverheid. Batavia, 1888.

(2) *Revue des cultures coloniales*. Année 1901, n° 75.

(3) *Revue des cultures coloniales*. Année 1901, n° 75. — Id , 1897, n° 5, 5 octobre, p. 168 : De Vilmorin : *Les semis de cannes à sucre*. — Id., 1897, n° 7, 5 déc., p. 234. : H. Jacob de Cordemoy : *La sélection de la canne à sucre* (d'après le rapport fait au congrès de Malang par M. Harrison, chimiste de la station de Demerara, 1897). Les comptes-rendus des congrès de Malang et de Samarang sont des plus curieux et des plus utiles à consulter pour la connaissance de l'état de la culture de la canne à sucre à Java.

ment essayé des croisements, mais tandis que ceux opérés avec des espèces déjà mères ont donné les meilleurs résultats, l'introduction de cannes étrangères faite en vue d'éviter la maladie dite du Séreh semble n'avoir guère présenté que des inconvénients. « On a d'abord eu beaucoup de peine à obtenir quelques spécimens de cannes de pays éloignés et ensuite même des variétés très choisies ont été reconnues être entièrement dénuées de valeur à Java. Plusieurs fois, la canne Lahaina qui passe pour rendre huit tonnes à l'arpent sur les meilleures terres de Hawaï a été introduite à Java ; mais chaque fois elle s'est trouvée une canne très inférieure dans les conditions nouvelles dont elle avait à s'accommoder, restant courte et pauvre en teneur saccharine. Et enfin l'importation de cannes étrangères peut amener l'introduction de nouvelles maladies ou de nouvelles pestes encore inconnues ici. Comme les maladies nouvelles ou les parasites nouveaux atteignent leur maximum d'intensité nocive dans les premiers temps de leur apparition, tant que leurs ennemis naturels, qui les tenaient en échec dans leur pays natal, sont encore absents, il est à craindre qu'une importation imprudente de ces nouvelles variétés, d'une valeur tout au moins douteuse, ne soit nuisible à notre industrie (1). »

Plus haut encore dans la série des étages altitudinaux de Java le café occupe, selon les observations minutieuses de Junghuhn, la zone qui va de 4.500 à 5.000 pieds (2) ; c'est ainsi qu'on le trouve sur les pentes du Tangkoeban Prahoe, sur les hauteurs qui tout autour de Garoet forment les contreforts de la base du Pépandajan, et au pied du Keloet, à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer dans la belle plantation du domaine de Kalassan ; enfin la région de Malang (450 mètres d'altitude) doit à la culture du café une remarquable prospérité qui a fait passer le chiffre de sa population de 30.000 habitants à 500.000 environ aujourd'hui. « Lors de la cueillette, de mai à juillet, observe fort justement M. J. Leclercq, 100.000 Javanais viennent de toute l'île pour gagner un salaire de deux florins et demi par jour (3). » Le café, bien

(1) *Revue des cultures coloniales*. Année 1901, n° 75.

(2) Junghuhn, *Java*, I, I, II, pp. 152-153.

(3) J. Leclercq, op. cit., XX, p. 223. — Id., VI, pp. 72-73 ; VII, pp. 86-87 ; XVII, p. 192.

qu'il ne présente pas la même simplicité et la même facilité de culture que le riz, est, en effet, éminemment approprié aux besoins et aux moyens d'action d'une population abondante et sédentaire et nous avons déjà eu l'occasion de montrer comment la famille javanaise tout entière prenait part à cette exploitation, fait essentiel, nous semble-t-il, et qui explique, indépendamment d'autres considérations, l'importance que les grands gouverneurs généraux de l'île attachèrent à la culture de cette plante. Aujourd'hui cependant, il semble qu'il soit temps d'apporter de plus en plus d'attention aux plantations de café de Java. Bien que relativement récente dans l'île, puisque son introduction n'y date que du premier quart du XVIIIe siècle, le caféier y est déjà sujet à de redoutables mécomptes. Dans une étude des plus documentées le docteur Delacroix ne distingue pas, sans compter l'Hemileia vastatrix depuis longtemps connue et étudiée, moins de trois maladies dévastatrices du café Libéria le plus abondant et le plus productif de Java : le Céphalerus Coffeœ signalé à Tégal par le docteur Went, le Loranthus analogue au gui des régions tempérées et le Koleroga ou Black-Rot (1). Le malheur est que, dans le développement des divers parasites, la culture elle-même joue un rôle capital. « Chez les plantes, dit à ce propos le docteur Delacroix, les conditions normales de répartition et de densité des espèces vivant à l'état sauvage sont le plus souvent très différentes de celles que l'homme établit artificiellement et qu'il réalise par la culture. Elles résultent, pour l'état naturel de la plante, d'une sélection déjà lointaine à laquelle plusieurs facteurs ont coopéré, dont le résultat final est l'adaptation de la plante au milieu où nous la rencontrons. En rompant cet équilibre, en augmentant souvent dans de grandes proportions la densité des agglomérations, l'homme favorise le développement et l'exten-

(1) *Revue des cultures coloniales*. Année 1899, n° 21 (20 janvier) et n° 35 (20 août) : Dr G. Delacroix : Les maladies du caféier. Cf. 1° sur le Cephaleras Coffeoe : Cephaleros Coffeoe eine neue parasitische Chroolepidee (par le Dr F. A. F. C. Went) in Centralblatt für Bacteriologie und Parasitenkunde IIe Abteilung : Bactériologie und Pflanzenpathologie, 1895, p. 681. — 2° Sur l'Hemilia vastatrix : a. Dr Talmy : Notes sur les maladies qui attaquent les caféiers en divers pays. Paris, 1878. — b. W. Burck : over de Koffiebladzieckte on haar te bestrijden. Amsterdam, 1889. — c. Raedt van Oldenbarnevelt : de Koffiecultur op Java. S'Gravenhagen, 1898.

sion des parasites, car le nouvel état de choses apporte à ceux-ci un aliment et souvent de qualité meilleure (1). » Il semble que, jusqu'à présent du moins, les efforts des savants aient été à peu près vains contre toutes ces maladies. Certains planteurs, ceux de Kalassan entre autres, ont purement et simplement remplacé le Libéria par l'Arabica (2) ; mais, c'est là supprimer la difficulté, ce n'est pas la résoudre, et d'ailleurs l'espèce Arabica ne s'accommode pas de toutes les natures de terrains. Le docteur Kramers de Buitenzorg a essayé d'accroître par la fumure la vigueur du caféier, tandis que le docteur Van Romburgh faisait une expérience analogue sur le théier, mais ces deux tentatives datant l'une et l'autre de 1900 sont encore trop récentes pour pouvoir être appréciées (3). On a essayé le greffage d'hybrides de Libéria résistant à l'Hemileia vastatrix sur des plants de Libéria purs, mais si la plante ainsi obtenue est vigoureuse et triomphe de la maladie, elle est peu remarquable comme produits et donne trop de cerises stériles sans valeur marchande (4). On doit se borner jusqu'à présent à de simples mesures prophylactiques, à l'amélioration notamment du système des *arbres d'abri* destinés à mettre la jeune plante à couvert des intempéries et des accidents naturels. « L'ombrage d'une caféerie par des arbres perdant leurs feuilles en saison sèche (novembre à avril pour Java et l'Indo-Chine) me semble d'une utilité peu démontrée, dit à ce propos M. Pierre, si l'on considère que c'est en cette saison que se font sentir les effets de la réverbération. Dans certaines régions, celle de Java par exemple, il n'est pas possible d'établir une règle générale pour la protection des caféiers. En effet, dans les pays de plaine, de faible élévation, on comprend la nécessité d'abriter quelque peu les caféiers contre la réverbération solaire..... Mais

(1) *Revue des cultures coloniales*. Année 1898, n° 13 (5 juin) : Dr Delacroix : Les maladies du caféier, p. 169.

(2) J. Leclercq, op. cit., XVII, p. 193.

(3) *Revue des cultures coloniales*. Année 1900 n° 44 (5 janvier). Nouvelles et correspondances, p. 29.

(4) *Revue des cultures coloniales*. Année 1899, n° 40 (5 novembre) : Variétés : fécondation des fleurs artificielles pour obtenir des hybrides (art. paru dans le *Planting opinion* du 18 mars 1899 et publié par la *Revue agricole de la Réunion*). — Id., année 1900, n° 44 (5 janvier) : La stérilité de certains hybrides des caféiers.

dans l'intérieur de l'île, les conditions ne sont plus les mêmes. Les effets de la réverbération solaire ne sont plus à redouter. Dans les montagnes du Salak, dans celles du Preanger, à Tangkoeban Prahoe par exemple, la culture des caféiers se fait sans abris, sans arbres de protection, au milieu des plantations (1). » C'est, on le voit, une culture importante et elle joue dans la vie économique de Java un rôle capital. En 1844, la régence de Linbangan contenait dix millions d'arbres donnant ensemble 20.000 piculs de café, Bandoeng plus de trente millions de plants produisant près de 150.000 piculs de grains; les régions du Kali Solo et du G. Willis n'étaient pas moins riches en cultures de cette sorte (2). Aujourd'hui la région de Soerabaja est un grand centre d'exploitations de cannes et de caféeries. « A Modjokerto, dit Breitenstein, est le siège de la Société des Vereins Surabayischen Zuckerfabrikanden. On y trouve les ruines de l'ancienne et autrefois si puissante ville de Modjopahit dont les restes ont servi à bâtir de nombreuses fabriques des environs. Sept plantations de cannes à sucre avec contrat du gouvernement se trouvent dans ce district, deux dans le district de Djombang, onze dans le district de Sidoardjo ; sept terres à bail emphytéotique se trouvent dans le district de Modjokerto et produisent du café (1/10 de café de Chine et 9/10 de café de Libéria) ; à côté il y a de nombreuses plantations que travaillent les indigènes en vertu d'un contrat volontaire. Il y en a dans le district de Modjokerto cinq dont l'une, dans Ngembeh, n'est plantée que de tabac. Dans le district de Djombang il y a huit et dans le district de Sidoardjo quatre plantations. Cette province a encore aussi trente-deux propriétés privées qui produisent du riz, du sucre, de l'indigo, du café et du tabac (3). » Dans l'année 1893, d'après le même auteur, 320.539 familles dans 3.944 dessas étaient occupées à la culture du café dans les plantations du gouvernement (4). »

(1) *Revue des cultures coloniales.* Année 1900, n° 44 (5 janvier). L. Pierre : Les arbres d'abri pour les plantations de caféier.

(2) Junghuhn, *Java*, II, I, pp. 333-368. II, II, p. 412, note du traducteur.

(3) Breitenstein, 21 Jahre in Indien.

(4) Breitenstein, op. cit., p. 267, note. Le tableau suivant est dressé par l'auteur :

On comprend aisément qu'une telle activité dans les cultures ait amené de tous temps et amène encore un énorme rendement et fournisse matière à des ventes considérables. Le riz à vrai dire est largement au dernier rang dans l'échelle des produits capables d'influer d'une façon notable sur les revenus de Java. C'est, nous l'avons vu, une culture pour ainsi dire naturelle dans l'île, répondant à des conditions de terrain et de climat, qu'aucune mesure législative ou autre ne pouvait modifier, et son rendement comme son prix n'ont que très faiblement été influencés, même au plus beau temps du régime des cultures, par l'action du gouvernement. D'un rendement moyen de dix-neuf piculs environ par bouw en 1854 il passait à dix-sept piculs approximativement en 1857 et le prix moyen pendant la même période restait très voisin de deux florins par picul (1). L'accroissement de la population agricole, consécutive, selon toute vraisemblance, à un accroissement général du bien-être, a poussé cette production en 1885 à 4.370.000 tonnes, mais, sur cette quantité relativement énorme, 71.252 tonnes seulement, c'est-à-dire le soixantième environ ont été exportées (2). C'est là un phénomène digne d'observation mais qui ne saurait en aucune façon surprendre quiconque a tant soit peu fréquenté les sociétés indigènes ou européennes de l'Extrême-Orient. Le riz, en effet, dans tous ces pays, n'est pas seulement en quelque sorte la culture nationale : c'est aussi la culture vivrière par excellence, la grande ressource des indigènes, l'aliment le plus commun de la population. En d'autres terres, notamment sur la côte de Coromandel où il est en quantité limitée, c'est pour les gens du pays une nourriture de choix et pour ainsi dire de luxe : à Java il est plus abondant, mais la population nombreuse de l'île en fait une énorme consommation. En réalité il est la base de l'alimentation et le rystafel grossier ou soigné, simple ou compliqué des raffinements de la cuisine d'Occident est le mets prin-

Provinces	Dessas	Familles	Provinces	Dessas	Familles
Bantam . . .	216	12.262	Samarang . . .	460	35.628
Krawang . .	18	4.446	Soerabaja . . .	98	3.566
Preanger . .	618	71.621	Kédoe	297	13.136
Chéribon . .	147	14.826	Banjoemas . .	264	16.400
Tégal . . .	154	17.793	Bagelen . . .	85	6.021

(1) Money, op. cit., p. 23.
(2) Reclus, t. XIV.

cipal et parfois unique des Javanais et des Européens. Les mêmes raisons qui ont amené et perfectionné la culture du riz lui interdisent, dans tous les pays d'Extrême-Orient, de représenter jamais un bien grand article d'exportation. La culture de la canne à sucre, surtout depuis les mesures législatives que nous étudierons plus loin, n'a cessé de donner des rendements considérables. La récolte moyenne du sucre fut, de 1857 à 1862, de 103.700 tonnes, en 1875 de 199.000 et passa en 1887 à 418.000 (1). Le rapport colonial (Kolonial Verslag) de 1883 cité par M. Leroy Beaulieu montre de façon très nette le progrès de cette culture que les indigènes ont de plus en plus appris à aimer et à pratiquer d'eux-mêmes sans intervention du gouvernement. Les champs de cannes soumis au régime de la corvée ont passé de 38.668 bouws en 1878 à 29.840 en 1882, tandis que ceux exploités par le travail libre passaient dans la même période de 3.948 bouws à 13.239 ; les terrains cultivés indépendamment de l'Etat couvraient 7.393 bouws en 1880 et 16.167 en 1882. « Comme les contrats de louage de ce genre entre les indigènes et les industriels, ajoute l'éminent économiste, doivent être enregistrés, sous peine de nullité, on pourrait penser, au premier abord, que ces chiffres rendent d'une manière exacte la situation actuelle ; il n'en est rien, beaucoup d'industriels ayant pleine confiance en l'honnêteté des indigènes et négligeant la formalité de l'enregistrement. Or la plus grande partie de ces champs, à savoir 68 0/0, 60 0/0 et 76 0/0 respectivement pour chacune de ces trois années est cultivée en cannes à sucre (2). » Le rendement proportionnel s'est également amélioré sous l'influence de meilleurs procédés. D'une étude de M. Dickhoff, il ressort que la moyenne de 1898 a été de 10.087 kilogs de sucre à l'hectare, le chiffre le plus élevé qui ait jamais été constaté à Java. La sucrerie la plus favorisée a été celle de Tjomal où l'on a relevé un rendement de 14.021 kilogrammes de sucre à l'hectare (3). Malheureusement la canne à sucre de Java a à faire face sur le marché européen à des difficultés qui rendent son écoulement de plus en plus incertain. D'autres pays,

(1) Reclus, t. XIV.

(2) Leroy-Beaulieu, op. cit.

(3) *Indische Mercuur*, 1899, n° 28. — Dans *Revue des cultures coloniales*, Année 1899, n° 36 (5 septembre) : Nouvelles et correspondances, p. 156.

Maurice, Bourbon, Havaï, fournissent des cannes plus riches en sucre que les cannes de Java (1). La surproduction du monde, accrue encore par l'apparition de la betterave et les maladies de toutes sortes qui assaillent la canne à sucre, ont amené tout naturellement une crise qui devint aiguë vers 1886. D'une enquête faite alors par les soins du gouvernement sortit un rapport sur les remèdes à apporter au mal On proposa notamment : 1° l'abolition de tout droit à la sortie des ports de Java ; 2° l'abaissement des tarifs des chemins de fer dans l'île ; 3° l'abolition de l'impôt sur les cultures particulières ; 4° la révision de l'impôt de consommation (2). Mais ce ne sont là en fait que des palliatifs et la situation reste toujours aussi grave et aussi menaçante. « Dans les régions tropicales, dit Maxime Cornu, la culture industrielle par excellence, celle qui donnait les grands rendements, les gros bénéfices, est sérieusement compromise ; la canne à sucre, base des richesses coloniales, naguère si prospère, voit ses succès décliner. Elle est atteinte de tous les côtés à la fois et succombe presque. La concurrence de la betterave, les maladies diverses qui l'assaillent

(1) *Revue des cultures coloniales.* Année 1897, n° 5 (5 octobre). Variétés : H. Lecomte, A propos de la canne à sucre, p. 179. Richesse de la canne à sucre dans les différents pays, d'après M. Pellet, dans les *Annales de la Science agronomique.*

			Sucre pour 100 gr. de canne.
Ile Maurice	Usine Alma	1887-88	12,62
		1888-89	12,25
		1889-90	12,60
		1890-91	12,58
	Autre partie de l'île plus chaude	1889-90	14,90
		1890-91	14,27
Java	1		14,80
	2		13,31
Espagne			11,5 à 13
République Argentine (une usine) 1896			12,5 à 13,3
Egypte			11 à 13
Bourbon (une usine)			15,50
Réunion			13 à 15
Guadeloupe			13 à 15
Hawaï	1893-94		12,5 à 15
	1894-95		15,10
	1896		15,52
Cuba			13 à 15
Louisiane			11,5 à 13

(2) Voir l'analyse de ce rapport dans la *Revue coloniale internationale*, 1886, I : La crise agricole aux Indes Orientales néerlandaises.

dans les différentes régions, ont diminué de plus en plus les bénéfices ; les immenses étendues qu'elle occupait se réduisent d'année en année : c'est la ruine qui vient. Dans les colonies où la canne absorbait tout, elle va, de guerre lasse, être abandonnée ; il faut trouver une autre culture, sinon pour la remplacer, du moins pour l'aider à attendre des jours meilleurs (1). » Le café, cette autre production essentielle de Java, est également en progrès et a marché, en apparence du moins, à pas de géant depuis le modeste envoi de 400 kilogrammes qui en fut fait en 1711 (2). Les plantations du gouvernement donnaient 3.000 tonnes en 1816, 60.000 en 1850, et 79.400 en 1879 (3). En 1893, suivant Breitenstein, le gouvernement exportait 13.444.827 kilogrammes de café d'une valeur de 12.772.586 florins, pendant que l'exportation totale, c'est-à-dire en y comprenant les entreprises particulières, montait à 25.361.000 kilogrammes, d'une valeur de 24.855.930 fl. ; dans la période quinquennale 1889-1893 on avait exporté successivement des Indes néerlandaises en café 41.822.000, 25.169.000, 38.758.000, 41.058.000, et 25.361.000 kilogrammes (4). Pour le rendement proportionnel il varie suivant l'espèce et ne peut par conséquent être fixé d'une façon générale et absolue. « Le revenu d'une plantation de café Libéria, disent même MM. Van Romburgh et H. J. Wigmann du jardin botanique de Buitenzorg, est difficile à établir, car la plupart des entreprises de cette nature remontent à des époques différentes et l'on n'a pas le chiffre exact des récoltes. Voici cependant les résultats obtenus dans les plantations bien entretenues de l'ouest de Java : après trois ans la plantation donne environ un picul par bouw, après quatre ans trois, après cinq ans quatre et demi, après six ans six et demi, après dix à douze ans la récolte peut s'élever à dix et onze piculs. Certains planteurs se vantent même d'avoir récolté jusqu'à seize piculs provenant d'un seul plant. Ce sont jusqu'ici encore des résultats tout à fait exceptionnels. Le grand avantage de la culture du café Libéria sur celle du café Arabica, c'est la stabilité du revenu, à

(1) Maxime Cornu : *Cultures tropicales.*

(2) Van den Berg : *Historical Statistical Notes on the production and consumption of Coffes.*

(3) Huyser : *Indische Gids*, 1888. — Van Vliet : *Koloniale studien*, Rotterdam, 1867-1868 (Io Rks : I Gouvernements Koffijcultuur).

(4) Breitenstein, op. cit., VIII, p. 267, note.

condition que la plantation soit bien soignée et toutes circonstances égales (1). » Le café a malheureusement souffert, comme denrée commerciale, des conséquences de la surproduction des divers pays tropicaux, et cela dans les trente dernières années. D'un tableau dressé pour la période 1875-1882 par M. Leroy-Beaulieu d'après les travaux de M. Obreen jusqu'en 1879 et, après cette date, de M. Van der Lith, il résulte que, si le nombre de piculs de café livrés au gouvernement est passé de 493.420 à 1.025.216, le prix du picul de café à Java est descendu de 17 florins 25 à 16 florins 66, et le produit net par picul de café en Hollande de 62 florins 98 à 31 florins 22 ; au reste, depuis 1862, une partie du café qui appartient au gouvernement n'est pas transportée en Hollande ; elle se vend sur place (2). La Chambre de commerce de Samarang, dans son rapport de 1898, arrive aux mêmes conclusions. « Pour le centre de Java, y lisons-nous, la culture du Libéria est devenue l'affaire principale ; il y a bien encore des terres, surtout aux grandes altitudes, où le Java continue à prédominer, mais là même c'est au Libéria qu'est l'avenir. Le pays ressent d'autant plus douloureusement la baisse des prix, la concurrence du Santos atteint le Libéria comme qualité voisine, bien plus qu'elle n'atteint le Java ordinaire et le Java à la mode des Indes occidentales. Les planteurs de Java-centre qui vendaient leur Libéria il y a trois ans 55 à 60 florins le picul n'en obtiennent plus que 20 florins ; la plupart ne peuvent réaliser que des pertes à des prix pareils (3). » La consommation dans le monde du café Libéria ne s'est maintenue qu'en conséquence d'un abaisse-

(1) Der Tropenpflanzer, cité dans la *Revue des cultures coloniales*. Année 1898, n° 14 (5 juillet). Variété : Le café de Libéria, pp. 25-26.

(2) Leroy-Beaulieu, op. cit.

(3) *De Indische Mercuur*, 26 août 1899. — *Revue des cultures coloniales*. Année 1899, n° 42 (5 décembre). Variétés : la préparation du café Libéria II. Des résultats d'une habile préparation, pp. 347-348. « Un autre passage, par des chiffres complémentaires, permet d'encadrer et d'apprécier dans tout ce qu'ils ont de tragique ceux donnés tout à l'heure ; il nous semble, cependant, indiquer en même temps, une fois de plus, que les efforts réunis des planteurs de Java pour relever la qualité du café Libéria sont loin de demeurer sans effet, et que certaines provenances arrivent à se hausser bien au-dessus de la triste moyenne : aux enchères du 10 mai, de la « Nederlandsche Handel M^U », lisons-nous en effet, *le prix maximum réalisé par un café Libéria fut de 40 3/4 cents le demi-kilog* ; le prix minimum

ment des prix qui va au demi-kilog. pour la qualité supérieure de 26 et 30 cents à 23 et 26, et, pour la qualité ordinaire, de 23 et 24 à 18 et 20 (1). En réalité les producteurs ont abusé de la situation en envoyant sur le marché d'un seul coup trop de marchandises. Mais cependant la qualité du Libéria de nombre de plantations continue à s'améliorer, surtout au point de vue du goût; de sorte que le moment n'est peut-être plus très éloigné de la réhabilitation définitive de la variété Libéria (2). C'est pour aider à ce relèvement qu'un projet a été élaboré en vue de créer des entrepôts de vente. La Société d'Agriculture de Batavia a chargé un de ses membres, M. Geisberger, d'engager des pourparlers avec des maisons de commerce, à l'effet d'arriver à la création à Batavia, dont le climat s'y prête particulièrement, de magasins généraux destinés à la garde du café Libéria; car il devient de plus en plus évident que cette espèce gagne très considérablement quand on la laisse « vieillir » sur place et que c'est le moyen le plus sûr d'amener le marché européen à payer de bons prix pour le Libéria. Un lot de 107 piculs de « Libéria » vieux de Balang a été vendu 33 cents hollandais le demi-kilog., tandis que les prix courants de bons « Libérias » de Java frais se meuvent entre 20 et 26 cents le demi-kilog. (3).

18 cents; pour l'Arabica le maximum (Padang) 72 cents, le minimum 11 1/4. Ces prix correspondent à peu près à florins 40, 50; 14.50; 78.50; 7 le picol prix net à Java. Ainsi un Libéria est tout de même arrivé à obtenir 40 3/4 cents hollandais pour le demi-kilog, tandis que les prix les meilleurs que l'on voit notés généralement dans la chronique commerciale du « De Indische Mercuur » se meuvent autour de 28 cents. Il a été dit plus haut, d'après la chambre de commerce, que la moyenne des prix au centre de Java était de 20 florins le picol; or voilà un prix qui répond à net 40 fl. 50 le picol, payés à Java, juste le double. On voit ce que peuvent des soins intelligents. Nous aurions aimé savoir de quelle exploitation provenait ce Libéria payé 40 3/4 cents le demi-kilog. »

(1) *De Indische Mercuur*, 1899, n° 30 : Rapport annuel de la chambre de commerce et de l'industrie de Rotterdam.— Id., 1900, n° 41 : Lettre de la maison Mirandolle Voute et Cie, d'Amsterdam, à la Société d'agriculture de Kédiri.

(2) *Revue coloniale internationale*. Année 1899, n° 27 (20 avril). Nouvelles et correspondances : appréciation du dernier bulletin mensuel de Léonard Jacobson et fils, à Rotterdam, sur les efforts faits à Java en faveur du café Libéria.

(3) *Revue des cultures coloniales*. Année 1899, n° 25 (20 mars). Nouvelles et correspondances, p. 188.

Il faut dire à l'éloge du gouvernement hollandais qu'il s'est toujours rendu un compte exact de l'importance quasi exclusive que possédait dans la vie économique de Java la prospérité agricole, et qu'il a su tourner vers cette prospérité les diverses ressources de son énergie et de sa puissance : mesures financières, travaux publics, législation, tout a été élaboré en vue de favoriser l'agriculture, et par suite de répondre aux véritables besoins et à la véritable destinée du pays. Par suite le mouvement d'impulsion ainsi donné et réglé par l'autorité européenne s'est propagé et fait ressentir dans les différentes branches de la vie économique : l'industrie encouragée a pris un caractère essentiellement agricole, le commerce s'est alimenté des produits de la terre accrus et améliorés grâce aux sages mesures gouvernementales et, fait à peu près unique dans l'histoire, une colonie a valu par sa culture et ce qui est plus remarquable encore, un peuple colonisateur a su le comprendre en plein XIXe siècle (1).

Aussi voyons-nous les questions ouvrières et agricoles être indissolublement unies dans la vie économique de Java et réagir réciproquement en tout temps l'une sur l'autre. La crise récente est une preuve sensible du fait que nous avançons. Voici ce qu'on lit dans une note remise par le Ministre des Colonies aux Etats-Généraux le 22 septembre 1885. « Outre la baisse de prix il faut remarquer que l'industrie se servait des capitaux que lui fournissaient des institutions financières, et ces institutions se les procuraient en émettant des lettres de change dont on abusa, cause de cette crise dangereuse non seulement pour les industriels et les institutions financières, mais aussi pour la population indi-

(1) Il va sans dire que nous ne nous proposons pas ici de faire une étude détaillée et complète des finances, de l'industrie et du commerce actuels de Java : un ouvrage comme le nôtre n'y suffirait pas. On trouvera tous les renseignements utiles sur ces questions dans le tome I du *Regeerings Almanak*, 1902. Nous voulons seulement montrer une fois de plus le caractère particulier de la colonisation hollandaise dans l'île qui nous occupe. Java est une colonie agricole : l'agriculture chez elle est à la base de tout. Revenus, puissance, ordre intérieur et action en dehors, tout trouve une explication suffisante, sinon nécessaire, dans l'exploitation des richesses du sol. Là est l'idée générale de cette partie de notre travail et nous croirons avoir assez fait si nous parvenons à en effectuer la démonstration.

gène qui tirait une grande ressource de la culture du sucre (1). » Les premiers gouverneurs généraux du XIXe siècle, Daendels entre autres, avaient, nous le savons, fort bien vu et compris cette importance capitale de l'agriculture dans la vie javanaise, et Van den Bosch avait le premier précisé et appliqué le principe par l'institution véritablement géniale des *comptes coloniaux*. Les résultats en furent d'abord superbes, et des sommes importantes furent versées à titre de bonis par Java au trésor hollandais : l'apogée du système fut en 1863, où le boni colonial atteignit la somme de 40.449.000 florins ; mais la somme diminua progressivement jusqu'à atteindre en 1876, 2.700.000, en 1877, 2.300.000 fl. seulement ; en 1878 le boni fut nul. Les dépenses, en effet, avaient augmenté d'une façon considérable par suite de circonstances en partie indépendantes de la volonté des maîtres européens. Le budget des dépenses, qui était en 1867 de 84.347.000 fl., s'est élevé en 1879 à 153.373.000 ; des réductions opérées ont ramené pour 1882 ce chiffre à 148.500.000 florins, mais avec seulement 133.913.000 florins comme contre-partie en recettes. Le déficit est donc absolu et considérable : il atteignait en 1882 près de 15.000.000 de florins et n'a cessé depuis de croître jusqu'à atteindre souvent le chiffre énorme de 20.000.000. La cause en est dans l'accroissement des dépenses de tout genre qu'amena de nos jours le perfectionnement du système colonial d'État. Le malheur est d'autre part qu'il est bien difficile pour ne pas dire impossible d'arrêter cet accroissement continu et encore plus de songer à quelque sérieuse réduction. Money, écrivant au milieu du XIXe siècle, signalait déjà la part considérable qu'il fallait faire à Java aux dépenses du gouvernement, à ce qu'il appelle les dépenses improductives, et, près d'un demi-siècle après, M. Chailley-Bert exprimait ses regrets de voir croître sans cesse en quantité, si remarquable que fût leur qualité, les fonctionnaires hollandais (2). Mais en fait, comme l'a fort juste-

(1) *Revue coloniale internationale*, I, 1886. Notices : commerce et agriculture : la crise agricole dans les Indes néerlandaises, pp. 72-75.

(2) Leroy-Beaulieu, op. cit. — « Les dépenses improductives, dit Money, occupent les 3/5 du total des dépenses de l'Inde néerlandaise, elles s'élevèrent avec l'augmentation considérable du corps des fonctionnaires. Les dépenses locales improductives furent jusqu'en 1854 de 28.000.000 de florins en moyenne, en 1857 de près de 34.000.000 de florins. Ce dernier

ment remarqué ce dernier, l'application même du régime d'État et l'extension des cultures sous le système Van den Bosch amenaient nécessairement une augmentation continuelle des agents chargés de le mettre à exécution. La guerre soutenue dans Sumatra contre l'état indépendant d'Atjeh a contribué et contribue encore à rendre inévitable et à augmenter sans cesse ce déficit permanent, et aujourd'hui les budgets des Indes néerlandaises ne s'équilibrent que grâce à une subvention importante du gouvernement métropolitain. Mais si l'on examine les ressources financières dont dispose actuellement le gouvernement néerlandais à Java, un fait frappe tout d'abord, c'est que toutes ou presque toutes sont gagées sur les ressources agricoles de l'île, sur l'élément permanent et depuis longtemps essentiel de la richesse de Java. La première en date est la rente foncière : les dernières mesures législatives, en créant un peu partout la propriété individuelle, l'ont notablement diminuée mais elle n'en reste pas moins l'ancêtre des taxes en vigueur aujourd'hui à Java. Issue en droite ligne du système financier de la féodalité javanaise, la rente foncière parut toute prête pour servir aux maîtres européens et le système Van den Bosch se borna à la régulariser et à en tirer le plus possible, tout en la conciliant, nous l'avons vu, avec les intérêts des agriculteurs (1). « Elle varie très peu

chiffre, bien qu'inférieur au tiers du revenu brut en 1857, suppose le taux 4 sh 10 d. 1/4 par tête de la population de Java et à Madura, et de 3 sh 3 d 1/3 par tête, si nous ajoutons les 5 millions et demi de la population des dépendances. » Money, op. cit., pp. 80-81. — Id., p. 84.

(1) Money, op. cit., p. 66. « Dans l'article du chapitre III intitulé : *Terres cultivées et incultes, jardins*, se trouve comprise la taxe foncière établie sur les paysans de la Couronne, *la rente foncière*. Le montant, en 1854, a été de 8.617.972 florins, et le surplus des 9.200.802 florins qui répondent à cet article dans les tableaux des recettes pour l'année 1854, provient de la rente payée par les planteurs indépendants pour les terres de la Couronne qu'ils ont prises à bail, ou de quelques autres recettes du même genre. A Java, la rente foncière sur les paysans de la couronne, aussi bien que les exigences du propriétaire particulier à l'égard de ses paysans, sont limitées au 1/5 du produit de la terre ; là le cultivateur se voit enlever beaucoup moins que la rente qui lui appartient naturellement. Le surplus, c'est-à-dire les 4/5 du produit, suffit amplement pour faire vivre le cultivateur, et il lui reste encore au moins 1/5 du produit pour amortir son capital et pour faire des économies. »

et, chaque année, dit Money, elle est établie annuellement d'après le produit des terres du village évalué par le comité de taxation au mois de mars, au moment où la principale récolte de riz est mûre et sur le point d'être coupée. Ce comité de taxation se compose du contrôleur européen, du chef indigène du district, du chef du village et d'un certain nombre de chefs inférieurs. Ces personnages examinent la récolte sur pied en présence des habitants du village et calculent combien elle peut donner de piculs de padi ou de pari par bahu et si le riz sera de première, de seconde ou de troisième qualité... Ce padi est estimé par le comité d'après le prix courant à l'époque de la moisson, prix qui, dans l'intérieur des terres, est ordinairement de 2 à 3 florins par picul pour le padi de première qualité, mais qui, dans le voisinage des villes, peut s'élever jusqu'à 4 et même 5 florins par picul (1). » De là l'énorme importance qu'attachèrent toujours les maîtres hollandais de l'Insulinde à tout ce qui pouvait de près ou de loin modifier l'état ou le régime de la propriété à Java, c'est-à-dire la base même des revenus les plus naturels, les plus réguliers, et aussi, en fin de compte, les plus considérables : contrats, testaments, successions directes ou collatérales étaient, dès le milieu du XIXe siècle, l'objet d'une réglementation minutieuse de la part du gouvernement hollandais. Le cadastre, préparé par Daendels et prescrit par Raffles, était devenu une réalité. Les questions de limites, au temps où écrit Money, n'étaient déjà plus sujettes à procès ; elles dépendaient du plan cadastral, étaient résolues par les visites mensuelles du con-

Base de la rente foncière pour un village possédant 100 bahus de terre.

	Péc. pad.
30 bahus (dont 10 plantés de riz et 20 de cannes à sucre) à raison de 30 piculs de padi par bahu	900
20 bahus, à raison de 20 piculs de padi par bahu . . .	400
50 bahus à raison de 15 piculs de padi par bahu . . .	750
Produit total des 100 bahus. . . .	2.050

	Fl. cuivre.
Valeur de 900 piculs de padi à 3 fl. par picul.	2.700
Valeur de 400 piculs de padi à 2 fl. 60 doits par picul . .	1.000
Valeur de 750 piculs de padi à 1 fl. 80 doits par picul . .	1 250
Valeur totale. . . .	4.950

La rente foncière étant le 1/5 de cette somme s'élève à 990 fl. cuivre.

(1) Money, op. cit., pp. 22-23.

trôleur et terminées en fait par l'établissement de ces levées de terre surmontées de haies d'hibiscus que l'on dressait en frontière des propriétés. Les questions de transmission des terrains n'étaient pas non plus sujettes à procès, nul transfert ou hypothèque de quelque droit territorial soit de propriété, soit de possession, n'étant valide que lorsqu'il serait fait ouvertement par devant le résident et le secrétaire et sous des formes déterminées. Toutes les questions d'intérêts territoriaux soit de propriété, soit de possession, dépendaient aussi exclusivement du service de l'enregistrement (1). Aujourd'hui le système est plus complexe, mais il a le même caractère, il s'inspire des mêmes besoins, il tend au même but. Les règlements de 1853-1875-1881 et ceux des années 1881, 86, 90, 96, 99 et 1901 en ont fixé l'économie et la marche générale. Des taxes actuellement perçues sur Java et sur Madoera, les unes sont affermées, les autres en régie; toutes sont établies sur les revenus propres et directs du pays. Comme revenus affermés (Erfpacht) nous trouvons un impôt sur l'opium, le droit perçu sur les nids comestibles, le droit sur les maisons de jeu tenues par les Chinois et si fréquentées par les Javanais, l'impôt sur les douze îles de Batavia et celui perçu à l'entrée de la rivière de Samarang (2). Les droits perçus en régie sont plus importants : on y voit un autre impôt de l'opium, les droits d'entrée et de sortie, les droits d'accise sur les distillateurs indigènes, le droit sur le tabac frappant d'un impôt quadruple les produits étrangers en vue de la protection de la récolte locale, le droit sur le pétrole taxé à 2 florins 1/2 l'hectolitre, le droit sur le gaz beaucoup moins élevé puisqu'il n'atteint que 0 florin 70 cents par 5 dm^3, les droits de ports et d'ancrage, et une foule de licences frappant tant les indigènes que les étrangers, enfin une taxe personnelle frappant les Européens et les étrangers orientaux et qui fut créée en 1878 pour parer aux dangers d'accaparement des richesses de l'île par les commerçants des autres nations (3). On voit là clairement l'influence dominante du premier système colonial

(1) Money, op. cit., pp. 133-134; 65, 135, 137 ; 162-163.

(2) *Regeerings Almanak*, 1902.

(3) *Regeerings Almanak*, 1902. — E. de Vaal : *Onze Indische Financien*. S'Gravenhage, 1876-1884.

appliqué à Java et qui subsiste encore dans ses grandes lignes parce qu'il répond aux conditions essentielles de la vie indigène. Tel qu'il est, l'impôt hollandais frappe très sagement aux sources réelles de la richesse, et, sans en tarir la fécondité, perçoit le plus possible indirectement sur les revenus ce que les agriculteurs javanais eussent considéré en tant que taxation directe comme une attaque à ce droit de propriété dont ils sont si jaloux. « Les Hollandais, dit très justement Money, admettent que, d'après les autorités les plus récentes sur la science des finances, les taxes directes sont considérées comme préférables aux taxes indirectes, comme étant moins coûteuses à la communauté en proportion des sommes que reçoit l'Etat. Cependant, ayant égard aux sentiments des naturels de Java, les Hollandais ont maintenu l'ancien usage en faveur des impôts indirects. Les taxes sur des articles de consommation volontaire, disent-ils, froissent moins, et, par suite, conviennent mieux dans les contrées orientales que la perception du revenu que le receveur des impôts vient demander régulièrement et d'une manière sommaire. Quoiqu'ils admettent les raisons de la science en faveur des taxes directes sur les taxes indirectes, ils soutiennent que la grande science en finance est de ne pas rendre les taxes vexatoires. De cette façon ils ménagent les idées de l'indigène ignorant, ainsi que celles de l'Européen éclairé ; ils préfèrent des taxes indirectes, même entraînant des embarras et des frais, taxes que l'indigène ne sent pas ou qu'il s'imagine payer volontairement aux demandes directes et plus économiques, que l'ignorance de l'indigène regarde comme des actes d'extorsion (1). » Ces principes dominent encore tout le système financier des Hollandais à Java.

Au reste une surveillance constante s'exerce sur la culture de la grande île, et le soin avec lequel colons et agents officiels gardent les champs fertiles de Java prouve que les uns et les autres savent où est la véritable richesse du pays, où en sont aussi les véritables sources. Les fonctionnaires locaux eux-mêmes y sont intéressés par une commission proportionnelle, assez faible sans doute pour ne pas opprimer la population, mais

(1) Money, op. cit., p. 77.

qui devient considérable par les énormes quantités sur lesquelles elle porte. « Dans certains districts, disait déjà Money, la commission attribuée au résident, à raison de 10 doits par picul, ne lui donne pas moins de 1200 à 1500 fl. par mois, soit 1200 à 1500 livres sterling par an, en dehors de ses appointements fixes. Une autre commission, également de 10 doits par picul, donne naturellement une somme égale à partager entre les fonctionnaires dont les circonscriptions réunies égalent en étendue celle du résident. Par exemple, si la résidence est divisée en quatre régences comptant chacune un même nombre d'entrepreneurs, chaque régent touche une commission de 300 à 400 livres sterling par an. Qu'il s'agisse d'un employé européen ou indigène, la commission est toujours en dehors du traitement officiel et ne donne lieu à aucune déduction au détriment de celui qui la reçoit. Le résident prélève pour lui-même et pour les autres employés une somme totale de 50 doits par picul sur tous les produits de la résidence; il met cette commission à la charge du gouvernement pour chaque picul livré par l'entrepreneur à l'autorité; il la met au compte de l'entrepreneur pour chaque picul gardé par celui-ci (1). » Des agents spéciaux établis en qualité d'inspecteurs des cultures ont mission de veiller au bon entretien des champs et à la régulière exploitation de cette source permanente et fondamentale de richesse. Junghuhn qui eut à se plaindre, le 19 octobre 1843, d'un de ces fonctionnaires, nous en a laissé un portrait pittoresque et quelque peu outré par la colère où l'avait mis le peu de complaisance de cet agent officiel. « C'était, dit-il, un inspecteur de la culture du poivre. Il était né d'une créole de Ceylan à demi britannique et du contrôleur de Sitoe Bondo. Son service est le suivant : se promener à Pradjakan dans un petit jardin où sont plantés un demi-mille de poivriers; après cette demi-heure de travail, se mettre à table pendant deux heures; là-dessus dormir trois heures, puis revenir à la maison; vingt hommes d'escorte à cheval l'accompagnent (2). »

C'est au même esprit de surveillance et d'ingérence du gouvernement dans les affaires indigènes en faveur de l'agriculture considérée comme la source véritable de la richesse de la colonie

(1) Money, op. cit., pp. 28-29.
(2) Junghuhn, II, II, pp. 722-723. — Obs. pers., 13 juin-20 juillet 1900.

qu'il faut rattacher une foule de mesures législatives prises en vue d'améliorer et d'assurer la condition des travailleurs javanais. De toutes ces lois et décisions diverses votées par les Etats-Généraux, la plus importante est celle qui accomplit en 1870, au moment même du retentissant échec du système des comptes courants et des bonis coloniaux, une véritable révolution dans l'état économique du pays. Engageant audacieusement l'avenir, la loi décida que, à partir de 1879, les champs cédés par les indigènes et placés sous le régime de la corvée diminueraient chaque année d'un dixième ; en 1890 les indigènes seraient libres de disposer de leurs terres. C'était là, on le voit, une transformation complète des conditions des contrats et de l'exploitation et dès le début, comme le remarque si bien M. Leroy-Beaulieu, les fabricants allaient être forcés, de toute nécessité, pour maintenir la régularité de leurs approvisionnements, de louer des terres qui seraient cultivées sous le régime du travail libre (1) ; mais l'effet complet en commence à peine ; depuis dix ans environ, les Javanais sont propriétaires et l'avenir seul dira, en dépit des prévisions optimistes ou pessimistes, si cette transformation a eu pour Java d'heureux ou de malheureux résultats.

Ainsi tout ou presque tout dans la vie de Java se rattache par un lien étroit à la prospérité agricole et tout tend à accentuer et à augmenter cette prospérité. Ici, comme partout du reste, les conditions naturelles ont imposé la voie à suivre et imprimé aux affaires un caractère particulier. La richesse du sol, la disposition favorable du relief et par-dessus tout les merveilleuses ressources du climat tropical maritime destinaient par avance Java à être un des grands centres de production agricole du monde : cette disposition a dominé et domine encore toutes les autres formes de richesse. L'industrie qu'on oppose si volontiers en Europe à l'agriculture n'en est à Java qu'un aspect particulier, un degré supé-

(1) Leroy-Beaulieu, op. cit. La même loi (du 21 juillet 1870) stipulait que, à partir de 1880, toute intervention du gouvernement pour la culture de la canne à sucre devrait cesser et que les fabricants n'auraient qu'à louer eux-mêmes des terrains et à pourvoir à la culture par des fermiers ou des ouvriers (Id.).

rieur, l'appropriation pure et simple des produits du sol à leur expansion sur les divers marchés du monde. En fait, si l'on considère à ce point de vue l'île que nous étudions, une double constatation saute aux yeux qui semble résumer toute la question. Java a son industrie propre et cette industrie est agricole tant et tellement qu'aucune autre forme n'y a pu trouver place; bien que non dépourvue en réalité des ressources nécessaires à une activité industrielle d'un autre genre, l'île a toujours été et reste encore aujourd'hui tributaire des pays voisins et de l'Europe surtout, pour la plupart des objets manufacturés, et c'est au commerce qu'elle demande toutes ces choses qu'elle paie avec les produits naturels ou transformés de son sol. Ainsi pensèrent toujours les hommes qui, soit en Hollande, soit à Java, présidèrent à la colonisation des Indes néerlandaises, et ainsi se réalisa pour le plus grand profit commun, ce système idéal qui, sans chercher à créer au dehors des forces et des ressources que la nature elle-même avait refusées, donnait à chaque pays sa part d'effort dans la collaboration à la puissance nationale et sa part de bénéfices dans le résultat obtenu.

Les effets d'une aussi sage politique se manifestent clairement. L'industrie sucrière, qui répond aux besoins et aux ressources naturelles du pays, acquiert dans les Indes néerlandaises de jour en jour plus d'importance. La production du sucre en 1899-1900 s'est élevée à 700.000 tonnes. Sans doute les instruments employés pour la récolte et la préparation sont encore très primitifs, très imparfaits, mais déjà l'outillage se transforme et on peut considérer Java comme un assez bon marché pour les machines: la France par exemple en introduisait en 1895 pour 25 florins; elle y vend à la date de 1899 pour 4210 florins de machines; l'importation de machines allemandes est passée de 0 en 1895 à 2610 florins en 1899; mais les grands pourvoyeurs du mécanisme des sucreries sont l'Angleterre et la Hollande (1). En même temps et pendant la même période qui va de 1895 à 1900 les sucreries se multipliaient; elles s'élevaient en nombre de plus en plus grand dans les diverses régions de l'île : à Salatiga notamment, au cœur de l'île et à proximité des grandes plantations de cannes, des coteaux, des montagnes du centre de Java, et aussi dans la

(1) *Revue des cultures coloniales*. Année 1901, n° 71, p. 126.

région mamelonnée qui s'étend au pied S. du G. Djapara, de Samarang à Joana (1). L'E. de l'île renferme aussi d'assez grandes usines de sucre, notamment dans les circonscriptions de Soerabaja et de Malang. L'Etat hollandais a d'ailleurs toujours apporté à l'industrie sucrière une grande attention. Sous le régime absolu des cultures les industriels devaient céder au gouvernement en moyenne les deux tiers du sucre qu'ils avaient produit et n'en recevaient que des prix assez minimes. Le sucre était transporté aux Pays-Bas pour le compte de l'Etat. Aujourd'hui les fabricants doivent payer à l'État une redevance fixe, mais ils ont la libre disposition de tout le sucre qu'ils fabriquent. Mais en même temps la loi de 1870, cette charte économique de Java, veillait non seulement à la prospérité de l'industrie sucrière mais aussi à un équilibre aussi parfait que possible entre les diverses sources de production et de richesse : par des prohibitions sagement calculées elle essayait de faire en sorte que les fabriques de sucre mues par la force hydraulique ne nuisissent pas, comme c'était trop fréquemment le cas, à la culture du riz, qui est pour la population de Java la culture vivrière et nationale par excellence (2).

Ce n'est pas que l'île soit absolument dépourvue, au sens strict du mot, des ressources nécessaires pour fournir matière à une industrie d'un autre genre. Elle possède des mines assez importantes de métaux, et en 1887 des quantités importantes de cuivre et de zinc furent découvertes dans la région de Soekaboemi (3). Le charbon, cet aliment de l'industrie moderne, ne manque pas

(1) Lors de notre passage dans cette région, le 4 juillet 1900, une usine de ce genre était en construction à Koekoes ; l'aménagement que l'on pouvait ainsi voir en détail était des plus complets et la nouvelle sucrerie est pourvue du plus complet outillage. Au moment de la coupe, des voies ferrées du système Decauville servent au transport des cannes et s'étendent jusque dans la plantation elle-même. Des entrepôts sont établis dans les différentes villes situées le long des voies ferrées. La gare du tramway à vapeur à Samarang est entourée de ces magasins provisoires (Obs. pers., I, 6 juillet 1900).

(2) Leroy-Beaulieu, op. cit.

(3) Société de Géographie de Paris, 1er trimestre 1893. Eekhout.

et même est assez abondant. « Les couches de charbon fossile, dit Junghuhn, y paraissent isolées dans les couches de pierre et aussi dans celles qui contiennent des coquilles marines fossiles et des coraux. Ce sont des fragments de pierre et de troncs d'arbres dicotylédones, longs de un à trois pieds et aplatis qui sont transformés tantôt en un charbon sans éclat et mat, souvent aussi en un charbon profondément noir et brillant. Ils sont donc vraisemblablement formés de bois que les cours d'eau ont entraînés au loin. Le fait qu'au moment de la transformation de ce bois en charbon, par l'effet d'une puissante influence marine, de l'acide sulfurique s'y trouvait mélangé, est prouvé par les cristaux de sulfate de fer qu'on trouve isolés ou en groupes de diverses natures sur ces arbres. On trouve aussi des arbres et des troncs isolés dans des couches de diverses espèces (1). » « On peut penser avec quelque raison, dit le même voyageur, que, dans beaucoup de régions de l'île de Java où le massif stratifié est horizontal ou n'est redressé que sous un angle faible, mais où l'on a trouvé des pierres semblables à celles des bords du Tji Siki et du Tji Madur, couches de grès quarzeux sans restes fossiles d'animaux à écailles marines, là même aussi des mines de charbon, peut-être même très importantes, sont dans le fond et qui doivent rester cachées aussi longtemps que leur existence ne sera pas révélée par des fossiles (2). » Des industries secondaires prospèrent aussi sur toute la surface de l'île, notamment dans la partie orientale et sur les rives du cours inférieur du Kali Brantas : « La côte de la province de Soerabaja, écrit Breitenstein, est marécageuse et sablonneuse dans sa partie E., tandis que de Grissee vers le N.-O. de la côte, le sol est sec et sablonneux. A cette côte se termine un pays de collines calcaires et un massif étendu et fertile. Des sources d'iode, une guva upas, c'est-à-dire une roche renfermant une grotte (sur le Dersono), deux collines marécageuses desquelles s'élèvent des gaz sans odeur, des collines de grès qui sont devenues d'excellents appareils de filtrage vers Grissee, des dépôts de salpêtre, des grottes avec des nids d'oiseaux comestibles et du pétrole (depuis 1863

(1) Junghuhn, *Java*, III. I, II. p. 16. — Id., III, I, VIII, pp. 186-187.

(2) Junghuhn, op. cit., III, I, VIII, p. 746. — Id., III, I, VIII, pp. 160-179. Id., III, I, VIII, pp. 180-183.

il se trouve cinq petites entreprises de pétrole dans cette province) sont les quelques produits dont on peut attendre quelque chose dans ces montagnes. Depuis 1899, un esprit libéral pénètre dans la législation de l'exploitation des montagnes des Indes. L'étroite mainmise du droit exclusif de l'Etat sur tout ce qui se trouvait sous la surface du sol était assurément un obstacle au développement et à la prospérité de l'industrie minière. La nouvelle loi (du 23 mai 1899 — Staats blaat, n° 124) affranchit l'esprit d'entreprise de ces chaînes, même pour enlever dans les Indes les trésors du sol qui, vraisemblablement, se trouvent dans toutes les îles de l'Archipel indien tout entier et qu'avait retenus étroitement jusqu'à présent la rigueur du fisc avide et zélé (1). » Mais toutes ces richesses naturelles, toutes ces mines, tous ces trésors souterrains n'empêchent pas, qu'en fin de compte, Java ne soit, pour la plupart des produits de l'industrie, tributaire des nations d'Europe. L'Angleterre fournit ses tissus, ses draps, ses toiles, sa coutellerie et ses machines; l'Allemagne, admirablement servie par l'esprit d'entreprise et d'initiative de ses agents de commerce, répand abondamment dans toute l'île ses fers, ses eaux-de-vie, son papier et ses objets de détail. La France importe des vins, des machines et quelques objets artistiques ou de luxe. A vrai dire, ce sont les étrangers qui approvisionnent Java de tout ce que réclame aujourd'hui le raffinement de plus en plus grand de la vie sociale, et, dans l'ensemble des données que nous transmettent aujourd'hui les statistiques des économistes, les unes se rapportent à Java, les autres sont tout simplement des renseignements commerciaux que l'on devra inscrire avec beaucoup plus de raison au compte des divers pays d'Europe, dont la production intense alimente et entretient la vie des colons des Indes néerlandaises.

En fait, le commerce de Java, si nous entendons par ce mot ce qu'on entend d'ordinaire, c'est-à-dire le grand mouvement extérieur de transfert et d'échanges, est, pour le moment, du moins, en majeure partie aux mains des étrangers. Les travaux exécutés dans les ports, l'aménagement de Tandjong Priok, le balisage des rades de Samarang et de Soerabaja ont, par une suite naturelle des conditions actuelles des relations commerciales, profité

(1) Breitenstein : *21 Jahre in Indien*, III, pp. 55-56.

avant tout aux nations qui, pourvues d'une forte marine de commerce, avaient en outre en Extrême-Orient des intérêts et des centres d'action suffisants : les Anglais, les Allemands, les Français font ainsi plus ou moins concurrence aux Hollandais dans leur propre colonie. Le malheur est que Java, par sa position même et en raison de la pénurie de charbon de Batavia et des autres ports, est économiquement dans une dépendance étroite de Singapore et des intermédiaires anglais ; en abandonnant l'île elle-même, la Grande-Bretagne en a conservé pour longtemps la possession économique, et l'idée de génie de Sir Stammfort Raffles, reprenant pour son pays l'idée si brillamment conçue par d'Albuquerque et Matelief, a fait plus en ces pays pour la grandeur du commerce britannique, que tous les efforts guerriers d'Auchmuty et de Stopford (1). Aussi voyons-nous le commerce extérieur et maritime péricliter aujourd'hui entre les mains des Hollandais. Des mesures imprudentes semblent avoir d'ailleurs encore accéléré cette décadence. En 1819, sans doute, presque au lendemain de la restitution, le commerce avec l'Europe était naturellement tout entier ou peu s'en faut aux mains des Anglais ; mais, en 1857, la Hollande avait déjà repris son rang, et, grâce au système des cultures, le tonnage de ses navires, sans compter les caboteurs, atteignait environ 120.000 tonnes contre un chiffre un peu inférieur afférant aux vaisseaux étrangers ; la même année un traité de navigation mettait sur le même pied les vaisseaux des deux nations dans leurs colonies respectives (2), convention léonine et profitable surtout à l'Angleterre jouissant sur mer d'une supériorité écrasante et toute prête à user à son avantage de la liberté que lui laissait ainsi le libre échangisme trop absolu et purement théorique des hommes d'Etat hollandais (3). Aujourd'hui la faute

(1) *Mémoire of the life of Sir Stammfort Raffles*, p. 30.

(2) Money, op. cit., p. 93.

(3) On sait ce que valent généralement ces traités équitables en apparence, en réalité tout à l'avantage du plus puissant des deux contractants. Les économistes modernes font grand cas de ces contrats, mais les résultats ne semblent guère leur donner raison. Des chiffres mêmes que cite M. Leroy-Beaulieu il nous semble uniquement ressortir : 1° qu'à la disparition des droits différentiels (analysés par Money, p. 64) le trafic augmenta avec la Grande-Bretagne, mais diminua d'une façon générale avec le gouvernement hollandais ; 2° Que dans les exportations faites par Java plus de la moitié (55.000.000 de florins sur 82, chiffre de 1881) allait à

commise est presque irréparable et, plus que jamais, la Grande-Bretagne est en mesure de profiter d'une liberté aussi généralement concédée. A la vérité, les compagnies de navigation hollandaises essayent de réagir; elles évitent Singapore et Colombo et vont par le détroit de la Sonde et sans relâche de Batavia à l'entrée méridionale de la mer Rouge; elles ne font vraisemblablement que diminuer leur fret, diminuer aussi leurs chances d'amortissement des frais d'armement et se mettre ainsi en plus fâcheuse posture vis-à-vis des compagnies étrangères rivales.

Mais si le commerce extérieur, par cela même qu'il est en majeure partie aux mains des étrangers, reste quelque peu en dehors de notre étude, le commerce intérieur au contraire mérite de retenir quelque temps l'attention de quiconque étudie la situation actuelle de Java.

De tout temps les relations furent fréquentes et étroites entre les diverses parties de l'île : elles répondaient à des besoins permanents et à des nécessités naturelles. Le gouvernement hollandais, il faut le reconnaître, n'y mit jamais d'obstacle et favorisa au contraire de tout son pouvoir ces échanges mutuels qu'il surveillait attentivement et par lesquels il prenait en main en quelque sorte toute la vie matérielle du pays. « Le commerce particulier à Java est libre de restrictions, dit Money. A l'exception de l'opium et du sel, qui sont des monopoles du gouvernement, tous les articles sont libres, quel que soit le lieu de provenance et de manufacture. A l'exception de l'opium, du sel, des armes à feu et des munitions de guerre, tout le monde peut les importer en payant les droits de douane. Même faculté pour les armes à feu et la poudre destinées à la chasse, pourvu qu'on donne certaines garanties relativement à leur emploi. Mais l'importation des autres armes à feu et de la poudre est rigoureusement défendue. Toutefois ces articles, ainsi que l'opium, peuvent être mis en entrepôt pour être expédiés

l'étranger sans que nous puissions avoir les mêmes données pour les importations; 3° Enfin que les particuliers, infiniment plus libres sur ce point que le gouvernement, vendaient aux Pays-Bas deux fois plus de café et trois fois plus d'étain qu'ils n'en vendaient à l'étranger. Ces chiffres, nous semble-t-il, se passent de commentaires et tous les tableaux de statistique mathématique n'y changeront rien. Voir sur ce sujet : *Statistick van den handel, de scheepvaart en de in-en uitvoerrgten in nederlandsch Indie 1874-1880*. Batavia, 1877-1884.

ailleurs. L'achat de tous les articles dans l'île et leur exportation à quelque pays que ce soit sont également libres, en payant les droits de sortie (1). » En somme toute l'intervention du gouvernement hollandais a consisté à rendre plus facile et plus sûr ce commerce local et à lui fournir des moyens de relation et de transit plus complets et plus perfectionnés, à réaliser en un mot l'œuvre de haute protection et d'éducation qu'il avait assumée.

Un premier point était d'assurer aux relations commerciales une stabilité suffisante pour rendre possibles les prévisions et les négociations à long terme, seul procédé permettant un mouvement d'affaires de quelque importance et de tout repos. Pour cela un étalon monétaire était indispensable et sa fixité répondrait précisément de la tenue régulière du marché. Or cet étalon monétaire, Java ne l'avait jamais connu, et les divers états asiatiques, pour maintes raisons souvent peu avouables de leurs maîtres européens, l'ignorent encore. Les monnaies javanaises des orencaies restaient la base des échanges, mais ces monnaies étaient d'argent et l'on sait quelle énorme dépréciation a subi ce métal au cours du XIXe siècle et à quelles fluctuations de valeur il peut être sujet en Extrême-Orient. La loi du 28 mars 1877 para dans la mesure du possible à cet inconvénient : elle établit un système monétaire uniforme dont la base était le florin de Hollande avec ses multiples et ses sous-multiples et l'étalon une pièce d'or de dix florins ayant une valeur stable et immuable ; système nuisible peut-être aux grands producteurs privés des gros bénéfices à réaliser sur le change de l'argent, mais qui rendait au commerce intérieur la régularité et la sincérité dont il était depuis si longtemps privé (2). L'œuvre d'unification fut étendue à la monnaie de cuivre autrefois introduite par Van den Bosch pour faciliter les relations entre les paysans, et aujourd'hui Java est en possession d'une monnaie unique ayant cours partout, possédant, sauf le change inévitable de l'argent, une valeur réelle correspondant à peu près en droit du moins à sa valeur nominale, et capable d'être l'intermédiaire des plus grandes

(1) Money, op. cit., pp. 87-88.

(2) *Revue coloniale internationale*, I, 1886 : notices : Commerce et agriculture. Le système monétaire des Indes néerlandaises et la crise agricole. — M. N. P. Van den Berg, président de la banque de Java, a publié au mois de décembre 1885 des considérations très intéressantes sur cette question dans le *Bataviaasche Nieuwsblad*.

comme des plus infimes opérations commerciales (1). Ainsi se créait normalement dans Java même un mouvement d'affaires important qui donnait naissance de lui-même à des opérations de change et de crédit de jour en jour plus considérables. De la stabilité et de la sécurité résulta le crédit et du crédit sortirent naturellement les banques. Le XVIIIe siècle, à Java du moins, n'avait connu que très vaguement ce genre d'opérations, et la banque de Batavia n'était guère qu'un établissement de dépôt. Encore les Rekenningen étaient-ils peu sûrs, nous le savons, et ne pouvaient-ils par là même être pour le commerce que d'une très faible utilité. Aujourd'hui le mouvement d'expansion du crédit a fait naître partout des banques importantes : Batavia en a plusieurs, Soerabaya aussi avec des succursales ou des correspondants dans les villes de l'île, et les billets émis par ces banques, ceux surtout garantis par le gouvernement, sont reçus partout à Java, et, en augmentant notablement par cette circulation fiduciaire le numéraire disponible, donnent une vive impulsion aux affaires commerciales intérieures et accroissent d'autant la richesse de la colonie (2).

Bien plus importants encore ont été pour la prospérité économique de l'île les travaux publics de tout genre exécutés sous l'impulsion et la haute direction du gouvernement hollandais. Il ne nous semble pas toutefois qu'il faille, comme on paraît assez souvent disposé à le faire, donner, dans cette étude, une place prédominante aux travaux hydrauliques d'irrigation ou autres, non certes que ces travaux soient sans valeur et sans influence sur la richesse du pays, mais ils ne sont pas, nous l'avons vu, d'origine hollandaise ; ils répondent à des besoins naturels et séculaires de l'île, et quels que soient les perfectionnements qu'on leur ait apportés, ils ne représentent pas dans l'état actuel le résultat des efforts des colonisateurs européens à Java. C'est dans les travaux d'aménagement et d'assainissement des villes et surtout dans l'établissement d'un vaste réseau de voies de com-

(1) Money, op. cit., p. 30. Voir appendice : Monnaies.

(2) *Bulletin de la Société géographique Madrid*, XXII, 1887. N. P. Van den Berg : *Debet of credit*, Batavia, 1885. — P. H. Van der Kemp : *de Administratie der geld middelen van nederlandsch Indie*, Amsterdam, 1881-1883.

munication que s'est plus particulièrement exercée l'activité européenne, donnant ainsi à l'exploitation des richesses naturelles du sol une impulsion nouvelle et imprimant à la vie économique de l'île la marque de son influence et de son action particulière, distincte et indépendante des efforts peut-être louables, mais à coup sûr incomplets des régimes passés (1).

Les princes indigènes avaient laissé au gouvernement hollandais, lors de leur dépossession de fait de l'autorité suprême, un ensemble de voies de communication des plus défectueux : pas de routes, des chemins difficiles et le plus souvent impraticables au moment des pluies et des inondations si fréquentes de certains cours d'eau, tel était à ce point de vue l'état de l'île à la fin du XVIIIe siècle. Daendels, préoccupé des besoins urgents de la défense de l'île, avait, dans ce but, amélioré et transformé le réseau des routes javanaises, mais quelque remarquables et quelque imposants que fussent les travaux exécutés sur l'ordre ce grand homme, leur caractère presque exclusivement stratégique en faisait des œuvres nécessairement passagères et sans influence sérieuse et durable sur l'avenir de l'île. Van den Bosch, le premier, sut et put mettre d'accord l'outillage économique et le but poursuivi : avec lui, pour la première fois, les routes et les chemins furent ce qu'ils devaient être, des voies sûres et commodes d'exploitation commerciale, pénétrant dans l'intérieur du pays, gravissant les pentes des montagnes, allant atteindre, jusqu'aux régions les plus reculées, les centres importants de culture. Par là comme par le merveilleux système auquel il a donné son nom, Van den Bosch est véritablement le précurseur et le fondateur du régime actuel. Aujourd'hui le système des routes est à peu près achevé et dessert, au mieux des intérêts coloniaux, les points principaux de Java. On peut distinguer quatre réseaux, représentés chacun par une ou plusieurs routes dont partent dans toutes les directions les chemins destinés spécialement à l'exploitation des cultures ; le réseau de l'O. part de Batavia et par une grande route stratégique construite au temps de Daendels atteint Tangerang, Bantam et Anjer ; le réseau des Préanger comprend les deux routes qui par Buiten-

(1) *Verslag over burgerlijke openbare werken in nederlandsch Indie over 1885-1900.* Batavia, 1886-1901.

zorg ou Tandjoer atteignent Bandoeng et la relient aux deux capitales des Vorstenlanden, la route de Bandoeng à Rantja Ekek, Soemedang et Chéribon, enfin la route de Batavia à Krawang et à Chéribon. Le réseau central comprend sept grandes routes qui rejoignent respectivement Samarang à Chéribon, à Joana et Rembang, à Blora et Soerabaja et à Soerakarta d'où une route va à Djocjakarta et une autre à Kertosono et Soerabaja avec un embranchement sur le port de Tjilatjap. Enfin le réseau de l'E. réunit Soerabaja à Malang d'une part et de l'autre à Sitoe Bondo et Banjoewangi. Madoera forme un réseau spécial assez simple du reste puisqu'il ne comprend qu'une seule grande route, celle qui va de Kamal à Bangkalan et de là à Soemenep et Pamakoesan. Ces routes sont généralement des plus praticables et les voitures de poste les parcourent sans peine ; des relais nombreux assurent le voyageur de la présence de chevaux frais et aussi, notamment dans les montagnes des Préanger, de carbos dont, moyennant une faible rétribution, on utilise l'aide pour gravir les trop fortes pentes. Les hôtels et les pasangrahan sont sagement installés aux points naturellement indiqués pour un arrêt important et permettent un repos salutaire et nécessaire sous un tel climat. Au reste les travaux d'établissement ont été considérables. Les pentes sont souvent raides et les cols élevés, et les cours d'eau torrentueux des montagnes ont encore augmenté d'une façon notable les difficultés et les dépenses. L'accroissement continu du transit a même fait renoncer de toute nécessité aux anciens moyens indigènes : le bois et surtout le fer ont remplacé l'antique construction de bambou, et sauf au plus profond des montagnes et pour des ravins très étroits, on ne trouve plus de ces ponts de lianes si pittoresques, sans doute, mais si incommodes et dont Junghuhn nous fait à chaque instant la minutieuse description (1).

Les routes aujourd'hui ne sont plus à Java l'unique voie de

(1) Junghuhn, *Java*, II, II, pp. 381, 437, 452, 460; II, II, IX, pp. 528 et 553 : II, II, X, p. 556 : II, II, XII, p. 649 ; II, II, XIV, pp. 678 et 681, et ibid., note du traducteur ; II, II, XVI, p. 722 ; II, II, XIX, p. 774. — Money, op. cit., pp. 81-82. — De Beauvoir, op. cit., V, p. 145. — J. Leclercq, op. cit., VI, p. 71, et XXIV, pp. 253 et 254. — Breitenstein, op. cit., p. 59. — Obs. pers., notamment des 7 et 8 juillet 1900.

communication. Le XIXe siècle en vit s'établir dans l'île d'autrement sûres et surtout d'autrement rapides, et, quelque opposition qu'ait excitée au début leur établissement (1), les chemins de fer s'étendent actuellement sur toute l'île et leur réseau, si important soit-il, est encore l'objet de nombreux projets d'achèvement. Reclus évaluait à 1.300 km. l'étendue générale des tramways à vapeur et des chemins de fer de l'île et portait en 1885, pour les 932 km. en exploitation, à 127.994.800 florins les dépenses d'établissement (2). Ces chiffres sont aujourd'hui singulièrement dépassés, et, quand on regarde une carte de Java, on est frappé de l'énorme effort accompli : ce sentiment ne fait que se confirmer quand on parcourt les grandes voies ferrées de l'île, et quelles que soient les critiques qu'on puisse adresser au matériel (3), quelque imparfaite du reste que puisse être l'exploitation avec des auxiliaires aussi insouciants que les Javanais, la continuité et l'importance du travail, l'audace souvent extraordinaire de la construction et les résultats visibles obtenus plaident suffisamment en faveur de cette partie de l'œuvre coloniale hollandaise pour réduire à néant les critiques de détail (4).

Mais, sans s'arrêter à des énumérations ou à des études techniques qui sont du domaine de la statistique ou de l'art d'ingénieur, le géographe, laissant de côté ces considérations doit, nous

(1) Compte-rendu du Ve Congrès géographique de Berne. — *Verslag over de aanlegen de exploitatie van de Staatsporwegen in nederlandsch Indië over 1885-1900.* Batavia, 1886-1901.

(2) Reclus, op. cit., XIV.

(3) J. Leclercq, op. cit., passim. — Breitenstein. 21 Jahre in Indien, VIII, p. 250. « Les wagons ne répondent en aucune façon aux exigences du climat des tropiques. Bien plus, on soutient parfois qu'ils se composent de wagons de Hollande rejetés et inutilisables. La seconde classe a des bancs de bois avec des sièges de canne. Ils devraient avoir des fauteuils, parce qu'on fatigue encore plus facilement dans l'Inde qu'en Europe dans un voyage de plusieurs heures. Pour la ventilation on n'a presque pas pris de soin, et encore moins pour la circulation latérale. » Nos quelques observations personnelles ne nous permettent pas d'admettre entièrement ces critiques pour un pays comme Java où l'on ne voyage pas la nuit et où le plus long trajet qu'on puisse exécuter d'une seule traite est d'environ douze heures (Batavia à Maos 13 h., Maos à Soerabaja 12 h., Soerabaja à Sitoe Bondo 11 h., Sitoe Bondo à Malang 11 h., Samarang à Chéribon 12 h. *Officieele Reisgids*, 1900). Obs. pers., 13 juin-20 juillet 1900.

(4) J. Leclercq, op. cit.

semble-t-il, faire trois remarques, dont l'importance est capitale pour l'étude et la connaissance de la colonisation hollandaise aux Indes orientales. Et d'abord un fait frappe au premier abord, c'est que les lignes ferrées suivent ou peu s'en faut les grandes routes, phénomène explicable sans doute en ce sens que le relief commande d'une façon absolue la répartition des voies de communication de tout genre, mais qui laisse incertain sur le rôle et l'utilité des deux modes de transit ainsi accolés et vivant côte à côte. Mais à Java, comme au reste en maint autre pays, la voie ferrée suit la route ; elle ne fait jamais double emploi avec elle : chacune garde son rôle et son but et concourt à la prospérité commune. La route, parcourue par les divers charrois que rend possible la richesse de Java en buffles et en chevaux (1), draine et rassemble les produits des campagnes qu'amènent de toutes parts les chemins de culture et les apporte aux gares où le train les recueille à destination des grands ports ou des centres importants d'industrie et de commerce (2). D'autre part, la route, à vrai dire, ne crée rien ; elle favorise et facilite une exploitation établie ; elle ne peut contribuer elle-même d'une façon bien puissante à son établissement. La voie ferrée au contraire est un puissant agent de changement et de création, elle amène rapidement jusqu'au pied des montagnes, jusqu'à Dampit à l'E., jusqu'à Toentang au centre, des quantités considérables de colons et de machines, et, par les relations étroites et sûres qu'elle crée, elle atténue l'inconvénient écrasant des distances, ramenant ainsi et aussitôt dans la sphère d'action d'un centre définitivement constitué des pays qui jusqu'alors lui étaient à peu près étrangers ou n'avaient avec lui que des rapports faibles et irréguliers (3). Enfin, pour Java du moins, les chemins de fer ne sont pas simplement une entreprise quelconque. C'est le gouvernement hollandais qui les a créés, comme il a installé le télégraphe et le téléphone (4) ; c'est le gouvernement qui s'est chargé de mettre aux mains des indigènes des moyens d'action perfectionnés et

(1) Voir Couperus (*Revue coloniale internationale*, 1886, II, pp. 24-38 : Les races chevalines aux îles de la Sonde.

(2) Obs. pers. (16 juin-8 juillet 1900).

(3) Obs. pers. (16 juin-8 juillet 1900).

(4) *Regeerings Almanak*, 1902, I, passim.

jusqu'alors inconnus dans l'île, d'amener les Javanais à l'usage des formes extérieures de la vie occidentale et par là de les mettre en mesure de tirer tout le parti possible des ressources merveilleuses du sol de leur pays. Ainsi les Hollandais restaient fidèles au principe directeur de leur colonisation en demandant à une exploitation agricole, sans cesse perfectionnée et mieux outillée, la récompense de leurs luttes et de leurs efforts. Et, par une conséquence naturelle de la liaison intime qui existe entre les divers aspects de la vie d'un peuple, leurs innovations faisaient plus que d'augmenter et de mélanger les produits : elles mélangeaient, déplaçaient les hommes, elles bouleversaient l'ordre social de l'île et donnaient naissance à un grand mouvement de confusion et d'effervescence qui, en activant la vie économique et sociale, la transformait de jour en jour, au fur et à mesure que l'action bienveillante des maîtres européens s'exerçait davantage à accroître et à améliorer les facultés productrices de Java.

CHAPITRE III

ÉTAT SOCIAL

Complexité et confusion : ces deux mots résument l'état social de Java et peuvent servir à en définir le véritable caractère. La confusion sans doute a un peu disparu devant les louables efforts du gouvernement hollandais, et nous sommes aujourd'hui aussi bien renseignés que possible sur la nature et l'importance des différents groupes, des différentes agglomérations de la population actuelle de Java. Mais la complexité n'en a pas diminué, et les derniers évènements du XIXe siècle, en amenant encore dans ce chaos de peuples une cause nouvelle de trouble et de désordre, n'ont fait que la rendre plus grande encore et plus curieuse aussi. C'est ce qui frappe tout d'abord le voyageur européen et le nombre des races, la diversité des types donne aussitôt l'impression d'un immense carrefour ethnique où se sont croisés et souvent réciproquement arrêtés dans un fantastique chaos les principaux et les plus actifs courants de population du monde. Les données officielles confirment cette impression. En fait, au 31 décembre 1900, Java et Madoera réunies possédaient, sur une surface totale de 23.884 milles carrés, une population de 28.745.698 habitants soit une densité d'un peu plus de 12.000 habitants par mille carré. Sur ce chiffre on compte 62.477 Européens, 277.325 Chinois, 18.051 Arabes, 3.114 étrangers orientaux d'autres nations, et 28.384.731 indigènes. Encore ces chiffres généraux ne nous donnent-ils qu'une idée assez imparfaite de l'état de la question. La répartition, en effet, est loin d'être uniforme entre les dix-sept résidences : pour des raisons anciennes ou des raisons nouvelles, par suite de la situation à divers points de vue plus ou moins favorables d'une place ou d'une région, ou à la suite d'événements

récents modifiant les conditions passées, la population s'est portée vers un point eu se détournant d'un autre et chaque groupe suivant ses besoins s'est dirigé là où semblaient l'appeler de préférence ses intérêts. Les Européens, qui sont au nombre de 13.353 dans la résidence de Batavia, sont 993 dans celle de Banjoemas, 956 dans celle de Rembang, 747 à Madoera, 427 seulement dans le pays de Bantam. La résidence de Batavia renferme 89.124 Chinois, celle de Besoeki 3.507, celle de Bantam seulement 2.422. Les Arabes sont 3.063 dans le pays dépendant de Batavia, 19 dans celui de Soerakarta et 18 dans celui de Banjoemas. Quant aux immigrants orientaux, si à cette date la résidence de Samarang en comptait 1.316, les Préanger n'en avaient que 30 et la résidence de Kediri que 3 (1). Encore cette complexité si considérable pourrait-elle être en somme atténuée et réduite à quelques termes simples, si les indigènes qui forment la très grande majorité de la population constituaient un groupe ethnique compacte apte à figurer réellement sous une seule rubrique. Il n'en est pas ainsi malheureusement, nous le savons ; les statistiques hollandaises officielles ou autres qui rangent en un seul groupe, sous le nom générique et commun d'*Inlanders* tous les habitants dont la race est, de la plus haute antiquité, celle des occupants naturels de l'île, seraient, si on les prenait au mot, causes de graves erreurs et de regrettables confusions. En fait, nous l'avons vu, les indigènes de Java sont loin de présenter entre eux des ressemblances suffisantes pour qu'on puisse conclure à une uniformité de race et d'origine, et tout ce que nous en savons nous permet au contraire de voir en eux les représentants de courants ethniques différents et dont les caractères distinctifs se sont, au moins dans leurs grandes lignes, conservés jusqu'à ce jour (2).

Nous croyons pouvoir affirmer qu'il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de traverser Java de l'O. à l'E., sans être frappé des différences considérables et irréductibles qui séparent aujourd'hui encore les diverses races indigènes de l'île. Du Javanais au Malais, la différence est réelle : elle résulte d'une origine différente et d'un long atavisme de tendances diverses et de modes d'existence opposés. Le Javanais a toujours été et est encore

(1) *Regeerings Almanak*, 1902, I, pp. 4 et 5 (tableau).
(2) Voir ci-dessus, 2e partie, ch. I, *Javanais et Malais*.

essentiellement un agriculteur : il en a conservé l'aspect, les mœurs, le caractère et les modes d'existence. Sa maison reste encore la cabane des premiers temps de leur arrivée dans l'île : « A l'exception des maisons où demeurent les chefs, dit Junghuhn, et dont les parties principales sont en bois, la maison javanaise de rang inférieur est faite tout entière en bambou, partie en bois de bambou, partie en branches de bambou placées l'une à côté de l'autre ou l'une sur l'autre. Elle est couverte tantôt d'atap, c'est-à-dire de feuilles de palmier ou plus souvent de kiraï (se rapprochant du palmier cocotier); ou de feuilles d'herbe d'alang séchées ; tantôt de sirap, c'est-à-dire de petites plaques détachées du bambou ; tantôt de talapap, c'est-à-dire de branches de bambou coupées en deux morceaux (1). » Comme autrefois, le Javanais porte cette tenue sombre, ce sarong bleu foncé si propre à se prêter aux conditions des travaux des champs (2) ; comme autrefois il porte un ou deux kriss, dernier vestige d'une époque ancienne d'insécurité et qui reste comme une marque distinctive et à peu près exclusive aujourd'hui des cultivateurs des Preanger et surtout des Vorstenlanden (3). Le Malais diffèrent déjà du Javanais par le type ethnique, la taille, la physionomie, l'angle facial, a aussi gardé des mœurs spéciales, des habitudes et des goûts spéciaux. Marin à l'origine et cultivateur par force, il tient de sa vie primitive quantité de traits particuliers. Il est plus coquet, porte un sarong de couleurs plus voyantes, reste d'une époque de splendeur passée où, seul maître du commerce, il portait un peu partout ses marchandises et sa langue (4), et ne revenait à terre que pour jouir dans le luxe et les fêtes des

(1) Junghuhn, *Java*, I, I, II, p. 179. — Observations personnelles, 13 juin-20 juillet 1900.

(2) J. Leclercq, op. cit. — Obs. pers., juin 1900.

(3) *Voyage de Thunberg*, I, VIII, IV, p. 446. — Observations personnelles : nous n'avons vu de kriss porté par les indigènes que dans le centre de l'île et dans une zone qui s'étendrait en longitude au maximum de celle de Buitenzorg à celle de Kertosono. Le kriss se retrouve parfois dans le pays de Tengger, il est très rare dans la région de Soerabaja ; il est presque inconnu dans l'O. de Java.

(4) *Les six voyages de Tavernier*, II, III, XXIII, p. 525. « Depuis qu'on a passé les terres de l'obéissance du Grand Mogol, la langue que l'on appelle *malaye* est, parmi les Orientaux, ce que la langue latine est dans notre Europe. »

bénéfices réalisés (1). Sa maison n'est plus une baraque ; c'est un magasin, un entrepôt commercial. « Dès que la vie sociale se complique un peu, dit M. Deniker, on voit apparaître à côté de l'habitation proprement dite, d'autres constructions, greniers et magasins ordinairement édifiés sur des piliers chez les Malais et les Aïnos (2).» S'il respecte encore quelque peu le Javanais, le terrien héritier des antiques propriétaires fonciers du pays, ce respect ne va jamais sans un vague sentiment d'intime fierté et ne produit pas entre les deux races une irréductible scission. Le Soendanais au contraire, l'homme du pays de Bantam, est resté toujours un sauvage impénétrable : jusqu'à ces derniers temps, il a résisté en fait victorieusement aux efforts tentés par les colonisateurs européens et a toujours opposé une invincible résistance aux excès du pouvoir comme aux tentatives faites en vue de l'englober dans une vaste communauté malaise sous la suprématie du gouvernement hollandais. A l'autre extrémité de l'île le Madoerais a la réputation d'un type redoutable et méchant. « Pour le Javanais, le kris n'est plus qu'un ornement qui complète le costume, pour le Madoerais, c'est une arme qui appuie son dire et sert ses passions (3). » En réalité, le Madoerais est un impressionnable et un triste, mais ni plus ni moins violent, ni plus ni moins méchant que les autres indigènes de l'Extrême-Orient : il ne porte plus le kriss, du moins dans la partie occidentale de l'île, et entre assez aisément en relation avec l'Européen dont il sait apprécier à l'occasion, aussi bien que n'importe qui, les bons sentiments et la générosité (4). Les Tenggris, enfin revenus à la

(1) J. Leclercq, op. cit. Obs. pers. — Il en est de même chez maint navigateur. Le luxe des costumes bretons a peut-être la même raison d'être quand on songe à la vie que menaient et que mènent encore en très grande majorité les populations de l'Armorique.

(2) Deniker, op. cit., V, pp. 197-198.

(3) Chailley-Bert, *Java*, I, p. 4.

(4) Obs. pers. (25-26 juin 1900). Nous ne nous rappelons pas pour notre part avoir vu les Madoerais porter un kriss. Quant à leur caractère, il est peut-être plus sombre, mais ni plus mauvais ni plus dangereux que celui des habitants de Java. Les boys ou spadas madoerais, notamment celui que nous vîmes pendant deux jours à l'hôtel Bellevue à Bangkalan, peuvent sans peine soutenir la comparaison avec les domestiques que l'on trouve dans les autres pays de l'Extrême-Orient. Peut-être y a-t-il tout simplement dans les jugements qu'on porte sur les Madoerais un souvenir

paix et heureux de trouver sous la domination hollandaise la sécurité et la prospérité, ne sont plus les redoutables ennemis de 1811, et ils sont redevenus paisibles agriculteurs des vallées et des plateaux de leur pays : c'est au reste une forte race, de grande taille relative et de puissante constitution, dont l'intelligence et la vivacité d'esprit paraissent assez faibles, peuple de travailleurs élevés à la dure sur un sol qui ne fournit qu'au prix d'un labeur acharné les moyens d'existence, et sur qui la théorie et la spéculation ne peuvent avoir aucune prise. A ces groupes indigènes se sont ajoutés, en les pénétrant, les immigrants de toute race qu'a jetés sur Java le continent asiatique, Hindous, Arabes, races depuis longtemps répandues sur les terres malaises et dont l'infiltration se continue de nos jours, compliquant et entravant encore l'action déjà si difficile des Européens à Java.

La population européenne, il est vrai, n'est ni plus simple ni plus uniforme dans sa composition, et l'arrivée des émigrants, colons ou commerçants des divers pays d'Occident, a eu là comme résultat une véritable mosaïque qu'égale seule en diversité celle que composent les diverses et multiples races de la population indigène. Des Portugais, à vrai dire, il reste fort peu de chose : les nécessités de leur politique les portaient peu à pénétrer la société indigène et à créer des établissements au cœur même du pays. Quelques représentants isolés, héritiers du grand effort du XVIe siècle, quelques métis issus de relations intimes avec les femmes du pays, quelques noms surtout d'hommes et de lieux sont tout ce qui reste en ces régions des prouesses d'Albuquerque et de ses successeurs pour donner à leur pays un empire asiatique. Les Anglais, à maintes reprises, ont abordé à Java : ils ont même au début du siècle possédé l'île pendant cinq ans ; aujourd'hui maîtres du point de relâche merveilleux qu'est Singapore, possédant la plus magnifique flotte commerciale du monde, les Anglais jouent naturellement dans l'Archipel un rôle important, et, grâce aux stipulations imprudentes des traités que nous avons signalés plus haut, ils ont peu à peu gagné au moins un des premiers rangs dans le commerce extérieur de Java. A

trop persistant d'une époque déjà ancienne dont les récits sont aujourd'hui en grande faveur à Batavia même et dans la société purement européenne de Java.

Java même leur rôle est assez effacé, leurs représentants rares, leurs produits peu recherchés, leur langue très peu connue. Les Allemands sont pour tous les étrangers en ces parages de redoutables rivaux; la similitude relative de leur langue avec celles des maîtres du pays, l'habileté de leurs agents commerciaux si justement et si pittoresquement mise en lumière de nos jours par MM. Chailley-Bert et Blondel (1) leur ont créé une place à part dans la vie économique de Java : aussi trouve-t-on les Allemands dans toutes les grandes villes de commerce, exerçant les métiers les plus divers, le plus souvent commerçants, parfois simples colons ou même investis de fonctions rétribuées par le gouvernement hollandais (2). Mais si le commerce et la fortune appartiennent aux Allemands, c'est aux Français que va la faveur de la population, la préférence des hautes classes, le prestige si puissant en Extrême-Orient de la mode et du goût. La France a en fait, directement ou indirectement, possédé Java pendant trois ans, mais elle y a laissé de bien autres traces que l'Angleterre; le français est compris et parlé presque partout : les agents principaux du gouvernement, les hôteliers des principales villes et plusieurs habitants, négociants ou autres, Européens ou Orientaux, en usent sinon toujours correctement, du moins assez aisément pour donner en cette langue les renseignements courants nécessaires au voyageur et au commerçant. Dans les villes mêmes, à Batavia notamment, le commerce de luxe est aux mains des Français et leurs maisons sont renommées auprès de la haute société de Veltevreden. Il est admis et de bon ton de se fournir chez le tailleur français, chez le coiffeur français, chez le confiseur français. Un hôtel français se trouve à Noordwijck, au centre même de la ville nouvelle, et un autre se trouve à Buitenzorg, cette seconde et en quelque sorte la véritable capitale des Indes néerlandaises. A l'intérieur même, les Français occupent par endroits une place importante, et à Tangerang l'initiative de nos compatriotes a élevé une manufacture de chapeaux qui a été

(1) Chailley-Bert, *Java*. — Blondel : *Essor commercial du peuple allemand*.

(2) A Soerakarta, par exemple, le principal photographe est allemand, il en est de même à Samarang. Plusieurs chefs de gares sont originaires d'Allemagne ou des pays scandinaves et dans les deux cas parlent couramment l'allemand.

récompensée à la dernière exposition universelle (1). Mais au-dessus de tout cela la domination hollandaise s'est élevée indiscutée, absorbante, et, à Batavia comme dans l'intérieur, le Hollandais a pris et occupe encore la première place. Sous cette action exclusive et triomphante la société s'est pour ainsi dire galvanisée : il n'est plus resté, en fait, de l'état social complexe que nous avons esquissé que deux divisions, deux camps pour ainsi dire, d'une part les maîtres et vainqueurs, les *Hollandais*, groupant autour d'eux et sous leur suprématie tous les Européens auxquels ils font une part de leur prestige et de leur supériorité, tout en leur imposant la reconnaissance et le respect de leur domination ; d'autre part les sujets, vaincus et soumis, les *Indigènes* à quelque race qu'ils appartiennent, dont on paye les droits politiques et l'indépendance confisqués par le respect des personnes et une plus grande sécurité des biens ; ces deux groupes, artificiels sans doute, mais nés en fait de la suite de l'histoire et des conditions mêmes de la colonisation, représentent aujourd'hui tout l'état social de Java et c'est leur étude qui nous fera pénétrer la vie intime et réelle de cette île.

Un fait reste patent et s'impose à notre observation : le régime d'État, si autoritaire fût-il, n'a pas, ici du moins, comme on l'en accuse sans cesse, tari les sources de toute énergie personnelle, annihilé les individus, tout séché et tout stérilisé en voulant ramener tout à soi (2). Bien au contraire ce régime, même au temps de sa plus grande puissance, même au temps de Van den Bosch, même au temps de Daendels, donna les plus grands encouragements à l'initiative privée et considéra l'action individuelle comme le principal ressort de sa politique coloniale. En

(1) Obs. pers. (13 juin-20 juillet 1900).

(2) C'est en effet un lieu commun assez en faveur aujourd'hui, surtout chez les économistes imbus des principes de l'école anglaise du XVIIIe siècle et pénétrés des doctrines d'Adam Smith et de ses disciples, que de considérer l'action de l'État comme tout particulièrement funeste pour le succès des entreprises coloniales. C'est là un dogme et nous avons eu l'occasion de dire que la véritable géographie coloniale répudie tout dogmatisme. Nous nous contenterons donc de signaler l'erreur sans y insister davantage.

pouvait-il d'ailleurs être autrement? Sous le régime d'Etat ni plus ni moins que sous le régime de la Compagnie, les Pays-Bas ne pouvaient attendre le succès que d'une collaboration générale et continue des citoyens à l'œuvre coloniale. Ils n'avaient pas, comme l'Angleterre, une force militaire suffisante pour opérer de force et au nom de l'Etat les transformations de la vie indigène nécessaires à leur politique et à leurs intérêts. Ils n'avaient pas, ils n'eurent jamais jusqu'au XIXe siècle, comme la France et l'Espagne, un pouvoir central assez fortement constitué pour opérer par lui-même cette transformation. Aujourd'hui comme autrefois le colon hollandais est donc quelque peu abandonné à lui-même; l'Etat le protège, le défend, lui assure la jouissance de ses biens et de ses revenus, mais en somme ne se substitue pas à lui dans l'œuvre d'exploitation et de colonisation du pays. Les mesures rigoureuses de Daendels, celles plus méthodiques mais non moins absolues de Van den Bosch ne furent que des encouragements donnés sous forme de prescriptions administratives à l'initiative privée, et aujourd'hui encore tout l'attirail du gouvernement européen, appliqué quelque peu artificiellement sur l'antique édifice indigène, n'a pas d'autre but ni d'autre raison d'être. Les encouragements à la culture, l'action continuelle du contrôleur sur les terres soumises à sa surveillance, celle des wedonos et mantries sur les travailleurs indigènes, celle du résident sur les princes, la haute direction du gouverneur général, ne tendent qu'à donner une impulsion nouvelle et de plus en plus forte aux entreprises coloniales des particuliers, à les soutenir dans leurs efforts et leurs luttes, à leur indiquer la meilleure voie, à leur aplanir les obstacles et à leur fournir les plus sûrs moyens de succès. Il faut dire à leur éloge que les colons hollandais étaient dignes d'un pareil régime et que leur esprit d'initiative ne se démentit jamais au cours d'une œuvre séculaire. La vie de la métropole, il serait injuste de l'oublier, eut dans leurs dispositions une part essentielle, et la lutte continuelle avec les éléments qu'ils soutenaient aux Pays-Bas avait trempé leur énergie et façonné en ce sens leur esprit national. Il est fréquent d'entendre aujourd'hui, alors que la véritable lutte est finie et que l'énergie des premiers colons et de leurs successeurs a réussi à établir la paix et la sécurité dans l'île, critiquer, même à Java, l'esprit et les allures des Hollandais établis dans la colonie. On

leur reproche leur morgue, leur dureté, leurs façons brusques et cassantes, qu'on oppose aux mœurs paisibles et bienveillantes des Hollandais de la métropole. N'attachons pas trop d'importance à ces critiques qui, justes peut-être dans le fond, n'ont que peu de valeur au point de vue qui nous occupe. La vie coloniale est funeste à la mansuétude et à la courtoisie des hommes, et si le Hollandais de Batavia ou de Samarang ne ressemble guère au promeneur d'Amsterdam ou de la Haye, l'Anglais de Calcutta ou de Rangoon n'est assurément pas l'Anglais de Londres, et le Français de Pondichéry et de Saïgon après trois mois de séjour ne ressemble guère au Français de Paris. En fait, le colon hollandais a su se créer à Java une existence souvent brillante et toujours acceptable : il a franchi, autant, qu'il le pouvait, les bornes qui le séparaient de la société indigène, il a pris en main la direction de la culture et, peu à peu, a attiré à lui, soit comme propriétaire, soit comme entrepreneur, toute la richesse véritable du pays. D'autres peuples européens ont exploité des colonies tropicales : aucun, à notre sens, n'en a aussi sagement su s'assurer les véritables ressources. Les Anglais, si souvent cités comme modèles en ce genre d'entreprises, ont admirablement réduit l'Inde et la Birmanie à leur obéissance ; ils les ont soumises, ils les exploitent avec une merveilleuse habileté, ils les ont munies à grands frais de tout ce qui pouvait accroître leurs ressources ou multiplier leurs richesses, mais sans en pénétrer véritablement la société indigène, sans vivre de sa vie, sans contribuer par eux-mêmes à la mise en œuvre des merveilleuses ressources de ces régions fortunées. Le Hollandais à Java s'est fait colon au contraire dans toute la force du terme : il a pris pour lui, autant que possible, l'exploitation du sol et s'est répandu dans le pays, vivant au milieu des indigènes dans les fermes qu'il a bâties et sur les terres qu'il fait exploiter. De là ce caractère très particulier de la société hollandaise à Java : le colon, le propriétaire, l'industriel et le commerçant y occupent sans conteste le premier rang. « Les fonctionnaires et les officiers, dit Breitenstein, ne jouent pas là (Djockjakarta) un rôle dominant ; ils sont même soumis à de fréquents changements (1). Ceux qui donnent le ton sont à Djocja les propriétaires (Landherren), parce que, même

(1) Breitenstein, *21 Jahre in Indien*, VIII, pp. 246-247.

s'ils n'ont pas dans la ville même leurs fabriques et leurs demeures, ils passent leur temps libre au club ou chez des amis en ville. Alors même que les années grasses sont passées, dans lesquelles le sucre se vendait seize florins le picol et qu'ils doivent se contenter d'en tirer huit florins, le jeu à haut prix est au Club à l'ordre du jour ; un picol de café pour « capital » à l'hombre était même pendant longtemps un prix habituel. » Ces quelques mots d'un auteur bien placé pour voir et pour comprendre résume toute la question sous ses divers aspects. Aux champs le Hollandais est un parfait cultivateur ; il mène la vie campagnarde, sait s'y plier, et les exploitations agricoles à Java peuvent sans désavantage être comparées aux plus belles et aux mieux soignées de nos pays d'Occident ; la demeure du maître y est construite avec goût, agrémentée de tout ce qui peut l'embellir et l'égayer, et l'hospitalité qu'on y reçoit est à juste titre proverbiale (1). En ville, le Hollandais vit plus somptueusement, il est commerçant, industriel ou simple propriétaire, mais sa conduite n'en est ni moins habile ni moins profitable aux intérêts de la colonie. S'il s'adonne parfois au jeu avec une ardeur regrettable et s'il montre parfois un amour exagéré du luxe et des dépenses dans les constructions et dans l'économie de la vie courante, il s'est emparé du mouvement d'affaires et a fondé de puissants établissements de commerce. Sous l'action des Hollandais, admirablement soutenus par la sage politique du gouvernement et par la prospérité économique de l'île, le pays s'est notablement transformé ; les grandes villes se sont étendues et embellies et ont été pourvues de tous les rouages de la vie urbaine moderne. Batavia, l'ancienne capitale, mal bâtie et insalubre, a été assainie et a projeté dans l'intérieur des terres la ville nouvelle de Weltevreden plus vaste, plus aérée avec ses deux places Royale (Koningsplein) et de Waterloo (Waterlooplein), ses grandes avenues et ses quais plantés d'arbres et entourés de palais magnifiques et de hautes maisons ; elle est éclairée et sillonnée de lignes de tramways à vapeur et possède aujourd'hui quatre gares de chemin de fer (2). Bandoeng est également en progrès et Breitenstein, à son point de vue particulier, ne tarit pas d'éloges sur Djocjakarta. « C'est,

(1) Voir J. Leclercq et Breitenstein, passim.
(2) Obs. pers. (13 juin-20 juillet 1900).

dit-il, pour tous les médecins militaires, un véritable Eldorado. Un climat magnifique, l'occasion d'une pratique privée de huit cents à mille florins par mois, un service facile et agréable, des relations intéressantes avec les princes de la province et avec les propriétaires, la situation favorable sur une voie ferrée sont des avantages qui ne se trouvent que rarement réunis dans une seule ville aux Indes (1). » Samarang a également été l'objet de grands travaux et les environs de la place principale sont dignes, ainsi que la grande avenue qui va de là à la résidence, des plus belles villes des colonies tropicales. Soerabaja est encore comme autrefois le centre principal du commerce. « C'est, dit fort justement M. Leclercq, la plus grande et la plus riche ville de l'Insulinde. Tandis qu'à Batavia fonctionnent les divers rouages du gouvernement de la colonie, à Soerabaja fonctionne l'outillage matériel : arsenaux, fonderies de canons, docks et chantiers de construction navale. L'atelier, dit « Artillerie Constructie Winkel », occupe des centaines d'ouvriers javanais sous la surveillance des Européens. La rade est plus animée que celle de Batavia. Entre les nombreux navires à voile et à vapeur circulent quantité de prahoes, pirogues de toutes formes d'où partent des cris de toutes les langues d'Europe et d'Asie. Ici la foule est bruyante (2). » Le Pont-Rouge qui réunit l'ancienne ville européenne à la ville indigène et les rues qui l'avoisinent présentent un mouvement intense. Malheureusement Soerabaja est malsaine (3), chaude et mal pourvue en eau potable (4). Les travaux d'élargissement et d'aération qu'on y a fait, les grandes rues que parcourent aujourd'hui des tramways, n'y ont que faiblement remédié au mal, et, comme à Batavia, une ville nouvelle, vaste, aérée, ombragée et verdoyante s'est élevée en arrière de la vieille cité et est devenue le centre de la vie européenne (5). Il n'est pas jusqu'aux petites villes de l'intérieur, jusqu'au moindre bourg pénétré par l'action européenne, qui n'ait été aéré, assaini, embelli et rendu parfois même élégant et gracieux (6). Rien ne montre mieux

(1) Breitenstein, op. cit., VIII, p. 254.
(2) J. Leclercq, op. cit., XXI, pp. 233-235.
(3) Id., XXI, pp. 231-232.
(4) Voir ci-dessus.
(5) Obs. pers. (23-28 juin 1900).
(6) Id. (juin-juillet 1900).

l'intensité de l'influence sociale exercée par les Hollandais dans leurs colonies des Indes néerlandaises.

A Java ils sont, parmi les Occidentaux, la très grande majorité. « Les Européens, dit M. Chailley-Bert, sont presque tous des Hollandais. Retranchez (y compris les soldats), un millier d'Allemands, deux ou trois centaines d'Anglais, autant de Français, de Suisses et de Belges, tout le reste est citoyen des Pays-Bas (1). » Cette prédominance numérique d'un peuple par lui-même relativement assez peu nombreux, est assurément tout à l'éloge des Hollandais; elle prouve surabondamment leur énergie nationale, leur ardeur colonisatrice, leur sincère et véritable patriotisme; elle explique aussi, en la justifiant, leur conduite à l'égard des étrangers des autres nations civilisées et des pays avec lesquels Java se trouve en relations régulières, commerciales et diplomatiques. Assurément les Hollandais sont les maîtres incontestés de Java et leur nombre considérable dans l'île rend peu probable une réaction victorieuse de quelques étrangers d'autres nations européennes qui y vivent à côté d'eux. Mais les événements du début du XIXe siècle leur ont appris quelle énorme importance a, en matière coloniale, la puissance de la métropole, et ils ont lieu de craindre qu'à défaut d'une invasion brutale une infiltration lente et pacifique de peuples plus nombreux n'arrive aussi sûrement à les supplanter. De là toutes les précautions qu'a toujours prises le gouvernement des Indes orientales néerlandaises à l'égard des étrangers arrivant à Java. « Un principe pratiquement reconnu, disait Money, c'est que le Hollandais a seul droit à tous les bénéfices que peut accorder le gouvernement, tandis que l'étranger n'est admis que *ex abundanti gratia*..... Après six années de résidence continue à Java, l'étranger peut se faire naturaliser comme bourgeois de Java. Pour cela, il doit s'adresser au roi de Hollande qui accorde des lettres patentes d'après un acte des Etats Généraux.... Jusqu'à ce que ce soit fait, l'étranger est frappé d'incapacité..... c'est-à-dire qu'il ne peut posséder ni navires, ni biens fonds en dehors des trois capitales (2). » Par suite d'un affermissement plus grand de leur autorité et aussi des relations de plus en plus fréquentes et de plus en plus étroites qui se sont

(1) Chailley-Bert, op. cit., II, p. 45.
(2) Money, op. cit., p. 161.

établies entre les nations européennes, les Hollandais se sont notablement relâchés de leur sévérité et de leur exclusivisme : nombreux sont aujourd'hui les étrangers qui, dans l'une ou l'autre partie de Java, possèdent, trafiquent, font du commerce ou de l'industrie. Un corps diplomatique au complet est accrédité auprès du gouverneur général et représente dans les principales villes de Java les diverses nations du monde en relations courantes d'affaires avec les colonies néerlandaises : les Etats-Unis de l'Amérique du Nord, la Belgique, la Grande-Bretagne, le Danemark, l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Autriche-Hongrie, le Portugal, la Russie, l'Espagne, la Turquie, le royaume de Suède, la Suisse y entretiennent des consuls ou des agents consulaires (1). Mais l'étranger n'en reste pas moins à Java soumis à une surveillance qui, pour être assez large, n'en reste pas moins attentive et constante. On ne demande plus sans doute à tous les étrangers ces garants dont parle Money, mais les divers permis jadis exigibles le sont encore, sauf toutefois le permis de départ aujourd'hui inconnu. On peut sans doute trouver quelque peu excessive cette précaution, mais nous savons qu'elle répond à un souci pressant et à un besoin de défense et de nomination. Money se plaçant, nous voulons le croire, à un point de vue absolument désintéressé, désapprouve hautement ces pratiques. « Les règlements concernant les passes et les cautions, dit-il, sont inutiles et injustifiables..... c'est montrer un reste de cette étroitesse d'esprit que les Hollandais éclairés ne devraient pas tolérer plus longtemps. La sagesse que l'on remarque en général dans leur politique ne se reflète pas dans des mesures qui sont une offense pour les étrangers, et dans le maintien d'obligations ennuyeuses pour la communauté européenne de la colonie, et cela pour des objets aussi peu importants pour l'Etat (2). » Aujourd'hui la surveillance est plus discrète mais non moins attentive. Les étrangers peuvent aborder à Java, mais dans les trois jours ils doivent demander un permis de séjour qui, sauf pour des raisons graves, ne se refuse jamais, mais qui est frappé d'un droit de un florin et demi : chaque jour de retard entraîne une amende de cinq florins sans que toutefois la pénalité puisse en aucun cas dépasser 100. Veut-

(1) *Regeerings Almanak* 1902. Tweede Gedeelte. Kalender en Personalia.
(2) Money, op. cit., p. 159; id., pp. 156-159.

il voyager dans l'intérieur ? L'étranger doit obtenir un nouveau permis taxé d'un droit égal et qui serait indispensable en cas de contestation ou de difficulté quelconque à l'intérieur de l'île (1). Ce permis se demande au gouverneur général ou plutôt au secrétaire général résidant à Buitenzorg, tandis que le précédent est accordé par le résident du lieu où l'étranger a abordé. Mieux que toutes ces mesures législatives et en fin de compte toujours quelque peu vexatoires, la situation qu'ils ont acquise dans l'Insulinde, leur nombre même, défendent toutefois les Hollandais d'une prédominance aisée de l'influence étrangère. Peu à peu les étrangers européens sont absorbés par le milieu ethnique où ils vivent et seuls ceux-là résistent et gardent leur personnalité et leur individualité nationale qui ne font que passer dans la colonie : c'est contre eux que sont établis les permis et les passes, mais ce sont en fait les moins dangereux pour la domination néerlandaise, et les mesures dont ils sont l'objet ne sont et ne seront jamais autre chose que de simples mesures d'ordre et de police utiles sans doute et même indispensables mais qui ne touchent pas aux rouages essentiels de la colonisation.

En face du monde européen, des Hollandais maîtres et souverains du pays et des autres étrangers d'Occident, se présente le monde indigène, amalgame éminemment complexe de nations aussi diverses d'origine que de caractère, mais qui conservent toujours en face de leurs maîtres d'Europe au moins l'unité de la condition d'infériorité et de soumission commune à elles toutes. En réalité la vie de ces peuples est depuis des siècles tranquille et invariable. Les uns, originairement adonnés à la vie agricole, ont continué la même existence et, sous la direction des gens d'Europe, notamment des Hollandais, les derniers venus mais les plus diligents, ont été les principaux artisans de l'exceptionnelle production agricole qui a mis Java au premier rang des pays fournisseurs des grands marchés du monde. Les autres, anciens marins, négociants et pirates, ont vu leur domaine se restreindre de plus en plus à l'apparition dans leurs mers de

(1) J. Leclercq, op. cit., II, p. 29. — Obs. pers. (juin-juillet 1900). Voir appendice.

puissantes flottes contre lesquelles ils n'étaient ni aptes ni préparés à lutter : parmi eux, les uns sont restés marins et ont fait le long des côtes avec leurs prahoes le petit cabotage, les autres, à contre-cœur sans doute, ont dû devenir terriens et porter à l'exploitation du sol toute l'énergie qu'ils portaient autrefois aux croisières audacieuses et aux grandes expéditions commerciales. Mais, sauf ces changements de forme, les indigènes de Java restent au fond tels que nous les avons signalés lors de leur première apparition dans l'île et gardent tous les traits, tous les caractères des races orientales.

Il est malheureusement d'usage aujourd'hui de mettre assez bas dans l'échelle des peuples toutes ces nations de l'Extrême-Orient. Gardons-nous toutefois à cet égard de toute exagération et de tout parti pris : ce qu'on appelle vulgairement la *perfidie orientale* n'est peut-être en fait que le résultat d'un vaste malentendu entre l'esprit européen toujours en éveil, avide de profiter du moindre moment pour l'accomplissement de ses desseins et, prompt à la décision et à l'assimilation du fait accompli, impatient au reste d'en tirer aussitôt les conséquences logiques ; et d'autre part, l'esprit asiatique, formé depuis des siècles par la facilité de la vie à une parfaite insouciance de l'avenir, et lent à s'assimiler les choses parce que le temps pour lui ne compte pas. « Un espace de 100 ans, pour le Javanais qui ne connaît jamais son âge, dit Junghuhn, est une éternité. On trouvera ce fait en partie croyable quand je raconterai que je trouvai une fois un Javanais, d'ailleurs assez instruit, qui croyait, le plus sérieusement du monde, être âgé d'au moins 200 ans, et un autre qui tomba dans la plus grande stupéfaction sur son grand âge, quand je l'assurai qu'à en juger par son aspect extérieur il devait avoir au moins quarante ans (1). » Le fond du caractère, à Java comme dans tout l'Orient asiatique, est l'indolence, l'insouciance absolue de l'avenir, et il est certain que le climat a dans cette disposition d'esprit une part importante (2), sans compter que la facilité de la vie d'une part, la soumission continuelle à des maîtres absolus et tyranniques poussent au mensonge et à la dissimulation. Voici ce qu'en disait dès 1656 un voyageur hollandais : « Pour

(1) Junghuhn, *Java*, II, II, XII, p. 655 note (A d V).
(2) *Voyage de Thunberg*, I, VIII, IV, p. 448.

exposer brièvement la nature des Javanais, on peut se borner à dire qu'autant les défauts et les vices sont au complet chez eux, autant, en revanche, on peut y trouver peu de vertus. Ils sont extraordinairement aptes à couvrir leurs défauts de l'apparence du bien, très changeants et inconstants dans leurs entreprises, très fiers, vaniteux et ambitieux. Quand deux individus se rencontrent dans la rue, ils détourneront certainement leur visage l'un de l'autre, chacun se regardant comme le plus grand... Leur ambition les rend très désireux de meurtre et leur enlève toute fidélité : l'un désire la mort de l'autre, le père tue volontiers son fils, le frère son frère et le fils son père, s'il y a possibilité de s'attirer ainsi seulement la faveur du roi. L'un tuant l'autre, ils sont très tristes et attendent la mort avec tranquillité. Chez le mourant même on ne voit aucune altération du visage. On n'entend aucun cri ; on voit couler quelques larmes, mais rares, des femmes et des enfants qui sont autour. A la guerre, ils sont braves, ce qui vient de ce qu'ils sont en extase ou qu'ils ne croient pas aller au-devant de la mort... On ne connaît chez eux aucune injure grossière ni petite ni grande ; tout ce que j'ai entendu c'est que les enfants disaient entre eux : O doubila, c'est-à-dire : malheureux ! Quand ils causent entre eux d'affaires sérieuses ils montrent un grand sérieux et pour cela ne disent que peu de mots. Ils sont portés à la joie ; celui qui peut le plus faire rire est chez eux le plus prisé. Ils aiment extraordinairement les chevaux et préfèrent souffrir eux-mêmes que d'enlever à leurs chevaux le nécessaire... Ils aiment leur roi avec une ardeur si extraordinaire qu'ils le vénèrent comme un dieu, ils tiennent si fortement à leur culte mahométan qu'ils croient leur religion infaillible, qu'ils méprisent tous les autres hommes et les regardent comme sans religion (1). » Le portrait est chargé sans doute, et, par plusieurs points inexact : on sent qu'il a été fait de premier jet, en quelque sorte sur des observations hâtives et imparfaites, mais, tel quel, il a le singulier mérite de mettre en vue

(1) Javaense reyse, Gedaen van Batavia over Samarangh na de koninck-lijke Hoofdplaats Mataram, door den Heere NN in de Jare 1656. Waar in ne den wegh seyt Samarangh na Mataram, uitsgaders de Zeden, Gevoonten en Regeringe van den Sousouhounan, grootmachtighste Koninck van't Eyland Java, nauwkeurigh worden beschreven. Tot Dordrecht 1666 (cité dans Junghuhn : *Java*, II, II, p. 725, note).

les principaux travers et en même temps aussi les principales qualités des gens de Java. Ils sont insouciants, menteurs, voleurs même, tous les voyageurs l'ont observé et en donnent des exemples curieux et particulièrement significatifs (1), mais ils ne le sont ni plus ni moins que les autres indigènes d'Asie, Hindous, Birmans et Indo-Chinois ; les mendiants y sont nombreux (et nous parlons seulement ici des mendiants indigènes), mais c'est un des fléaux de tous les pays d'Extrême-Orient.

A côté de ces défauts assurément réels et regrettables, l'indigène de Java a aussi de sérieuses qualités. De son ancienne existence et peut-être aussi de son antique éducation hindoue il a gardé une soumission remarquable à ses chefs quels qu'ils soient (2) ; il est même parfois complaisant et souvent obligeant (3) ; il est curieux au fond et s'intéresse rapidement et aisément à tout ce qui frappe d'abord ses yeux (4). Physiquement parlant, il est endurant, patient, et son insouciance même lui procure un fond de résignation précieux. Le cultivateur javanais souffre sans murmurer des fatigues inconnues aux paysans de nos campagnes d'Europe et jamais ne manifeste la moindre impatience, la moindre inquiétude, là où nous serions agités et nerveux (5). C'est un précieux outil de colonisation et dont on peut tirer un merveilleux parti pour l'exploitation du pays. Malheureusement des vices de race entachent cette population et annihilent en grande partie ses précieuses qualités ; naturellement insouciants et par suite portés à la dépense inconsidérée et au jeu, le Malais et le Javanais sont ainsi livrés à tous ceux qui veulent exploiter ces défauts. De plus, l'indigène est profondément adonné à l'alcoolisme et à l'abus des excitants de toute sorte : il boit le vin du jus de sagoutier très en faveur chez tous les peuples du pourtour de l'Océan Indien (Dravidiens, Indonésiens, Malais).

(1) Chailley-Bert, *Java*, passim.

(2) Compte rendu du Ve congrès de Berne. — Fritz du Bois : *Aperçu sur le peuple javanais*, pp. 425-426.

(3) *Tour du monde 1880*, I, Charnay. — Obs. pers. (juin-juillet 1900).

(4) Obs. pers. (juin-juillet 1900).

(5) Cette tranquillité, cette absence de toute inquiétude, là où nos gens d'Europe seraient dévorés d'impatience, est un trait commun à tous les indigènes des pays de l'Asie tropicale ; nous avons eu souvent à en faire l'observation à Java, en Birmanie et dans l'Inde anglaise.

Certains poisons, comme le fistularia serrata de Java sont employés par lui en guise d'aphrodisiaques. Il est possible que la mastication du bétel ou siri, c'est-à-dire des noix d'aréquier mélangées avec de la chaux et enveloppées dans une feuille de bétel (Chavica betle) produise le même effet, mais cette habitude paraît être surtout motivée par l'hygiène de la bouche ; quoi qu'il en soit, la mastication du bétel, inséparable de la civilisation malaise, contribue toujours à noircir les dents des peuples qui s'y adonnent ; la cigarette même paraît être d'origine malaise (1). Enfin, l'opium est là en grande faveur comme en Indo-Chine et les importants bénéfices que sa ferme rapporte au trésor sont cause que, malgré ses effets funestes, le gouvernement hollandais ne songe pas à le proscrire. De là ces folies furieuses, résultat d'excès de toute sorte, qui saisissent parfois les indigènes des diverses îles de l'Archipel et qu'on désigne par l'expression anglaise *to run amok*. Contre cette redoutable folie des mesures rigoureuses ont dû être prises : aujourd'hui encore des fourches et des piques sont déposées dans les postes de garde (2) et le meurtre de ces hommes est permis et recommandé à n'importe quel habitant. « Dès qu'un Malais commence à courir ainsi, dit Money, les surveillants qui ont un poste fixe dans chaque quartier et dans chaque marché, font entendre un signal bien connu ; alors les portes se ferment et chaque personne qui se trouve dans la rue s'arme du premier instrument venu. Il y a une récompense pour l'homme qui, le premier, abat un Malais pris de furie. Dès qu'il est par terre, la foule qui l'entoure lui brise le crâne. On ne fait aucune enquête, et personne ne peut être puni pour avoir tué ou aidé à tuer un homme en pareille circonstance (3). » Le plus grave est que ces peuples sont peu sains et sujets naturellement à une foule de maladies qui, nécessairement, doivent à la longue avoir déprimé leur énergie et miné la vigueur naturelle de leur race. « Les médecins qui ont eu occasion de voir les Chinois et les Malais côte à côte dans le même milieu, disent que

(1) Deniker, op. cit., V, pp. 188-190. — *Intern. Arch. für Ethnographie*, t. IX, Leide, fasc. III. — *1er voyage de Cook*, IV, XI, année 1770. Cook.

(2) Obs. pers. (juin-juillet 1900)

(3) Money, op. cit., p. 148. — *1er voyage de Stavorinus* : observations sur l'île de Java, IV, pp. 222-223. — De Beauvoir, op. cit., I, p. 11.

le Malais est plus facilement malade que le Chinois et qu'il meurt plus vite. Le docteur Armand cite cependant de nombreux cas de longévité chez les Malais de Sumatra (1). » Avant toute autre maladie, la lèpre est dominante à Java comme dans tout l'Extrême-Orient et inquiète tout particulièrement les médecins hollandais, ainsi qu'une foule d'autres maladies de la peau et que l'éléphantiasis, ce terrible fléau des pays riverains de l'Océan Indien (2). Mais les maladies internes sont aussi nombreuses que variées : la scrofule, la phtisie, les diverses fièvres assez universellement d'origine paludéenne et de nature intermittente ou continue, sont les principales (3) : la syphilis sous ses diverses formes (pian, frambæsia, bouton d'Amboine) exerce chez ces peuples d'épouvantables ravages et le choléra y est comme sur toute la partie méridionale du continent asiatique à l'état à peu près permanent avec une notable augmentation d'intensité toutefois au moment de la saison fraîche, plus favorable que les chaleurs estivales à la vie et à la reproduction du microbe. Quoi qu'en dise Semmelinck, dont les arguments semblent au reste n'avoir au point de vue médical qu'une très minime valeur, le choléra semble être très vraisemblablement aussi naturel à Java que dans le reste de l'Extrême-Orient (4). La première épidémie dont on ait conservé des souvenirs précis est celle qui, pendant trois ans, de 1817 à 1820, ravagea l'Archipel. « Déjà dans le siècle

(1) Breitenstein, op. cit.

(2) Breitenstein, op. cit., VIII, pp. 157 et 159. — Id., VII, p. 158. « Les exposés statistiques de l'armée présentent très peu de cas de lèpre. En 1847 pas un seul cas n'est donné. De 1893 à 1897 on trouve successivement 2, 2, 5, 2 et 2 soldats atteints de lèpre. D'après le Dr Van den Burg, il y eut, de 1882 à 1885, 12 soldats européens et 8 indigènes reçus dans les hôpitaux militaires pour lèpre. Le Dr Broes Van Dort de Rotterdam a, avec le secours des documents officiels, pour la conférence de la lèpre en 1897, écrit un joli travail sur l'extension de la lèpre dans les îles de l'Archipel indien. D'après ce travail, l'O. de Java n'a, en 1896, que 42 cas de lèpre, le centre de Java très peu, si nous détournons les yeux du sanatorium de Pelantungan où se trouvent habituellement 30 à 32 lépreux. On y parle cependant pour l'E. de Java de 1817 lépreux et pour l'île de Madura de 886. » — Cf. Bordier : *Géographie médicale*, II, II, III.

(3) Bordier : *Géographie médicale*, II, II, III.

(4) *Revue coloniale internationale*, 1886, I. Semmelinck : Le choléra aux Indes Orientales avant 1817. — Breitenstein, op. cit., VII, p. 187-188.

précédent, écrivait en 1847 le Dr W. Bosch, chef du service de santé, le choléra apparut à l'état tantôt sporadique, tantôt épidémique, mais il disparaissait bientôt sans faire beaucoup de victimes, mais en 1817 il vint comme une violente épidémie dans l'Hindoustan et causa des centaines de milliers de morts. De là, l'épidémie se porta en Chine et sévit dans les capitales de Péking et de Canton... Plus tard, elle visita le golfe Persique, la Cochinchine, Manille, Poeloe Pinang, Singapore, Malacca, et, en 1820, Malacca et le golfe de Siam (1). » Le gouvernement hollandais prit toutes les précautions possibles et « bien que le gouvernement de Poeloe Pinang eût nié la contagion, on crut devoir, dit le Dr W. Bosch, considérer ce fait comme douteux. Il fut ordonné que, des navires qui venaient des pays contaminés, personne ne pourrait aller à terre avant qu'une commission médicale eût examiné s'il ne se trouvait pas à bord des malades suspects ou des convalescents. Les résidents étaient aussi chargés, d'accord avec les médecins, d'appliquer ces règles que devaient exiger les administrations locales. En même temps le rapport du gouverneur de Malacca fut publié dans les journaux de Batavia. Par une lettre du 19 janvier 1820, le résident de Batavia fit savoir au gouvernement que, le brick Fanny arrivé de Maurice, avait apporté la nouvelle que le choléra avait éclaté là et enlevé en trois semaines 3000 personnes, et que ce navire devait observer la quarantaine, mesure qui fut approuvée aussi bien que l'isolement des vaisseaux qui franchissaient le détroit de la Sonde. Il parut bientôt que toutes les mesures préventives avaient été prises en vain. Dans la nuit du 22 au 23 avril 1820, le choléra éclata dans le centre de Java et notamment à Samarang, sans qu'une rigoureuse enquête pût constater d'où il était venu, et quelle cause lui avait donné naissance. Il y eut aussi quelques cas de choléra à Demak, à l'E. de Samarang (2). » Les ravages furent considérables mais nous n'en avons pas de données bien précises. L'armée en fut sérieusement éprouvée et resta toujours en proie aux attaques de cette terrible maladie. De 1821 à 1832 on n'y compta pas moins de 8.487 malades (sur 15.000

(1) Breitenstein, op. cit., VII, p. 189 (Militär Krankenrapport über Java und Madura, 1847).

(2) Breitenstein, op. cit., VII, pp. 189-190.

hommes présents) sur lesquels on compta 2.638 morts (1). Dans la période plus récente l'épidémie continua à sévir, notamment pendant les années 1881, 1882, 1883 et 1891, mais d'après les renseignements officiels recueillis et rapportés par Breitenstein ce sont, semble-t-il, les Européens qui succombèrent en plus grand nombre (2). La dysenterie de son côté fit des ravages énormes. De 1819 à 1831, on compte en tout 95.120 soldats, européens ou indigènes, atteints de cette maladie, et pendant la même période sur 27.890 décès, 11.479 sont attribuables à la dysenterie (3). Elle semble d'ailleurs diminuer considérablement d'intensité et d'effet. « En 1895, écrit Breitenstein, il y eut dans l'armée des Indes 8 morts de dysenterie tropicale et 41 de dysenterie catharrale sur 750 morts en tout, c'est-à-dire que 6 1/2 0/0 des morts étaient victimes de la dysenterie, tandis qu'il y a 70 ans 41 0/0 mouraient de cette maladie (4). » Là ne se borne pas au reste la série des infortunes morbides des Malais : ils sont peu sujets aux affections des voies respiratoires : en cinq ans la statistique dressée par le Dr Van Leent à Sumatra n'a donné que 12.661 pleurésies et 2 pneumonies ; les anomalies de vision, les maladies oculaires sont très rares chez eux (5), mais ils sont en proie à de nombreuses infirmités du système vaso-moteur : le tétanos y est fréquent ainsi que l'ataxie locomotrice, et l'arthritis,

(1) Breitenstein, op. cit., p. 191.

(2) Id., VII, p. 195. « J'ai les rapports de 1878 à 1885 et de 1891 à 1895. Les cas épidémiques et sporadiques sont en faveur des indigènes :

	Européens	Indigènes
1878 . . .	38	19
1879 . . .	5	4
1880 . . .	7	2
1881 . . .	410	150
1882 . . .	262	72
1883 . . .	326	128
1884 . . .	80	15
1885 . . .	69	35
1891 . . .	190	89
1892 . . .	91	34
1893 . . .	40	23
1894 . . .		2
1895 . . .		1

(3) Id., X, pp. 342-343.

(4) Id., X, p. 343.

(5) Bordier, *Géographie médicale*, II, II, III, 2.

le rhumatisme articulaire aigu est des plus communs (1). Il faut surtout citer le beri-beri, maladie à peu près caractéristique de la race malaise et dont les ravages sont considérables. « C'est, dit le Dr Bordier, une maladie essentiellement malaise, troublant les organes vaso-moteurs et découverte par les Hollandais dans leurs possessions des Indes Orientales (2). » D'Argensola en signalait déjà l'existence : « Cette maladie, écrivait-il, fait enfler tout le corps, affaiblissant tous les membres et les rendant presque inutiles. Les naturels du pays ont trouvé un remède pour s'en garantir ou pour s'en guérir, se servant du vin des Philippines qu'ils prennent avec du clou de girofle ou du gingembre ; ou d'une certaine herbe qui leur est connue. Les Hollandais se servent même de suc de limons qui est un remède que la crainte et l'expérience leur a fait trouver. » « Du beri-beri, dit Breitenstein, je n'avais en Europe pas une seule fois entendu le nom, donc pas connu l'aspect total de la maladie, son cours et sa cause. Parmi mes vingt cas de cette maladie (à l'hôpital de Soerabaja), se trouvaient toutes les formes et étapes de l'affection..... Ici se trouvait un homme en proie aux plus violents symptômes de l'hydropisie du péricarde, et là il y en avait un autre chez lequel, en dehors d'un pouls de 100 pulsations à la minute, on ne trouvait aucun autre symptôme ; l'un avait les pieds enflés et un teint pâle et maladif, et l'autre était amaigri jusqu'à n'être plus qu'un squelette ; chez un troisième, le Docteur avait noté que son pouls battait 120 fois en repos et après quelque mouvement 200 fois par minute, et chez un quatrième il avait été constaté qu'il avait été rendu anesthésique jusqu'au milieu du haut de la cuisse..... Sur le beri-beri je devais me faire instruire par mes collègues plus anciens, malheureusement leurs informations n'étaient satisfaisantes que jusqu'à un certain point ; hydropisie unie à une faible paralysie des jambes et travail exagéré du cœur constituent le diagnostic de la forme la plus fréquente du beri-beri ; une faible paralysie et une maigreur fortement accentuée des extrémités donnent le diagnostic du beri-beri sec (3). » En fait, de 1893 à 1897, les soldats atteints de cette maladie ont représenté une

(1) Bordier, *Géographie médicale*.
(2) Ibid.
(3) *Conquête des Moluques*, I, I, p. 18. — Breitenstein, op. cit., III, p. 49-50.

proportion de 13 à 18 0/0 (sauf en 1897 où elle n'est que de 5 0/0)(1), et il y a là un danger général auquel le gouvernement hollandais se doit à lui-même de parer. Malheureusement, ici comme en tout, l'influence des médecins européens est encore assez faible, et les procédés des charlatans indigènes ou Chinois restent encore malgré leur imperfection en possession de toute la faveur des gens de Java, éloignés d'ailleurs par leurs croyances musulmanes de toute espèce de pratique chirurgicale. « La thérapeutique des médecins européens a peu pénétré jusqu'à présent, dit Breitenstein, dans les couches profondes des indigènes de l'Inde, mais au contraire le traitement de beaucoup de maladies, tel qu'il est pratiqué par les Malais, est admiré par les Européens et même par les médecins européens..... Le public a une grande confiance dans le traitement de la diphtérie suivant le procédé chinois qui a mainte fois donné de bons résultats. Les médecins chinois suivent aussi le principe de tous les charlatans : répandre urbi et orbi au son de toutes les cloches les bons résultats et pour les autres se taire. Les bons résultats des Chinois ont d'ailleurs deux points de départ : 1° faux diagnostics, 2° nombreux cas même épidémiques de cette maladie qui sont caractérisés par leur bénignité, c'est-à-dire qui avec n'importe quelle thérapeutique présentent souvent à peine 20 0/0 de cas mortels (2). »

Une telle situation est sans doute inquiétante et dangereuse et la population indigène en est, en tout cas, singulièrement éprouvée et sensiblement affaiblie. Les Européens eux-mêmes se trouvent en danger continuel, soit de contagion, soit plus généralement d'anémie et d'épuisement consécutifs à des rigueurs climatériques nuisibles à la santé des colons venus de nos pays tempérés d'Occident. Le gouvernement hollandais a su parer à

(1) Breitenstein, op. cit., III, p. 50.

Années	Effectif de l'armée	Malades de béri-béri	
1893. . .	34.186	6170	18 0/0
1894. . .	37.532	4908	13 0/0
1895. . .	38.568	5652	14 0/0
1896. . .	42.782	5780	13 0/0
1897. . .	42.080	2211	5 0/0

(2) Breitenstein, *21 Jahre in Indien*. Conclusion, p. 364.

un tel danger et de nombreuses institutions, aujourd'hui en pleine vigueur, ont pour but d'améliorer la santé publique, menacée par les vices de race d'une part, et de l'autre par les rigueurs du climat. Les agents du gouvernement sont avantagés d'un retour en Europe au bout d'une période d'ailleurs assez longue. « Après un temps de service ininterrompu de 10 ans, l'officier ou le fonctionnaire a droit, dit Breitenstein, à un congé de un an pour l'Europe. Il a passage gratuit jusqu'en Hollande pour lui et toute sa famille, et une solde de congé qui varie d'après le rang de l'officier entre 1.350 et 8.000 florins par an (1). » A Java même, fonctionnaires et colons ont su tirer un admirable parti de la disposition du relief de l'île, et mainte bourgade, maint site autrefois inconnu, ayant une altitude plus considérable, par suite un air plus vif, et une température plus basse, surtout quand s'y trouvait une de ces sources minérales et chaudes que recèle en si grande quantité la nature volcanique de Java, est devenu un sanatorium précieux et fréquenté. La voie avait été ouverte au temps même de la compagnie, et le gouverneur général Van Imhoff avait déjà jeté les yeux sur Buitenzorg devenu aujourd'hui, à vrai dire, le siège du gouvernement des Indes Orientales néerlandaises. Aujourd'hui Sindanglaja est le vrai sanatorium de toute la région de Batavia : il est à 1.070 mètres au-dessus du niveau de la mer et au débouché de la région des Preanger particulièrement riche en sources minérales ; la température y est le matin de + 10° C. et l'humidité souvent de 900/1000. Aujourd'hui en partie abandonné, le sanatorium de Sindanglaja, comme celui plus à l'E. de Soekaboemi, est assez important et renferme de grandes constructions (2). Les sources chaudes du G. Diëng si riches en iode, ont fait établir à Plantungan un hôpital sanatorium situé à 1.690 pieds au-dessus du niveau de la mer (3). Mais c'est à Garoet qu'est la principale de ces installations sanitaires. « Garoet, dit M. Leclercq, est un nid de volcans comme je n'en ai vu nulle part, même en Islande. Ces volcans qui s'élèvent à des altitudes variant de 2.000 à 2.800 mètres, sont comme

(1) Breitenstein, op. cit. — Cf. Chailley-Bert, op. cit.

(2) Breitenstein, op. cit., VI, p. 128. Id., VI, pp. 111-112. — J. Leclercq, op. cit., XII, p. 239.

(3) Junghuhn, *Java*. II, I, p. 183.

autant de déserts autour d'une des plaines les plus riches de Java (1). » Aujourd'hui Garoet, dominé par le Pepandajan aux salses de cratères renommés, avec son lac blanc (Telaga Bodas) et ses eaux chaudes (Tjipanas), est une véritable petite ville aux nombreuses et coquettes villas, aux rues rectilignes larges et ombragées et que son altitude (700 mètres au-dessus du niveau de la mer) garantit des excès de température si redoutables pendant la saison sèche ; aussi est-ce un lieu de villégiature préféré des Européens de Java et où aboutit une voie ferrée amorcée à Tjibatoe sur la ligne centrale de Bandoeng à Djocjakarta (2). La province de Madioen présente des endroits aussi favorables ; des sources alcalines acides existent à 715 mètres de haut, non loin du lac de montagne Nebel; de l'acide carbonique sort aux environs du G. Willis et derrière Ngawi même Breitenstein trouva la source chaude de Sendang (près du village de Gangoengan) qui autrefois était utilisée pour les bains et est encore aujourd'hui entourée d'un mur de pierres haut d'environ trois mètres (3). Enfin Tosari au flanc N. du G. Bromo est un sanatorium renommé avec sa température matinale de + 11° C. « Tosari jouit en effet d'un climat alpestre tout à fait idéal ; dans la saison des pluies, les blancs, minés par les fièvres, viennent s'y retremper dans un air pur et vivifiant. Ils affluent surtout de Soerabaja quand la recrudescence du choléra fait émigrer vers les montagnes une grande partie de la population européenne de cette grande ville..... Ce n'est que le matin que l'œil peut errer librement sur ces vastes horizons : pendant la mousson N.-E., vers midi régulièrement, une brume épaisse monte de la plaine vers les hauteurs et ne se dissipe plus de toute la journée (4). »

A côté de ces sanatoria, véritables établissements de luxe, fréquentés seulement par les Européens de condition supérieure et faits, à vrai dire, presque exclusivement pour eux, les hôpitaux et hospices, établis dans les principales villes au titre militaire, reçoivent en fait les soldats, les indigènes et souvent les Hollan-

(1) J. Leclercq, op. cit., VII, pp. 83-84 ; VII, p. 89 ; VIII, p. 98, et IX, p. 100.

(2) Obs. pers., 17 juin 1900.

(3) Breitenstein, op. cit., VII, p. 148.

(4) J. Leclercq, op. cit., XVIII, p. 203.

dais pauvres ou hors d'état, quoique riches, de soigner leur maladie chez eux. Breitenstein, qui résida vingt et un ans aux Indes néerlandaises comme médecin militaire, et qui fut tout ce temps investi à ce titre dans ses différents postes d'un service civil (1), est en cette matière un guide précieux. L'armée des Indes a en réalité deux sortes d'hôpitaux ; ceux qui ont une administration autonome et qui s'appellent *hôpitaux* et les *marodenzimmer* ou *ziekenzaal* qui sont administrés par le commandant de place. Les hôpitaux sont partagés en six classes et les marodenzimmer en quatre classes d'après la condition des malades (2). Voici, par exemple, un hôpital de première établi récemment à Magelang, au cœur même de l'île. « Le nouvel hôpital a une étendue inouïe, parce que le système des pavillons a été étendu d'une manière exagérée. La longueur du N. au S. atteint 450 mètres, et la largeur, de l'E. à l'O., 200 mètres. Quand le docteur de jour fait réglementairement deux fois sa ronde dans la nuit, c'est-à-dire qu'il va dans toutes les salles de malades et le long de tous les lits, il lui faut chaque fois 3/4 d'heure pour cela, et en fait l'aller et le retour font trois kilomètres (3). » A Soekaboemi

(1) Breitenstein, op. cit., VII, p. 149. « Chaque médecin militaire touche selon son rang, pour service civil, un supplément mensuel de 50 à 100 fl. Pour cela il doit gratuitement faire le service aux pauvres (y compris aussi les fonctionnaires européens qui gagnent moins de 150 fl. par mois), vérifier les cas judiciaires, traiter les prisonniers, visiter les prostituées, etc., bref, faire le service d'un médecin de police, des pauvres et de district, quand bien entendu il n'y a pas là de médecin civil ou affecté pour quelque cause à ce service. Par l'accomplissement de ce service, le médecin militaire est en relation de service avec le résident aussi, sans cependant être plus importuné dans la règle qu'il n'est nécessaire pour le service. J'avais souvent à Ngawi, très souvent même à faire, pour ce supplément de 50 fl. par mois, des travaux qui n'étaient certes pas en proportion avec ce traitement (dans d'autres endroits, comme par exemple à Batavia ou à Samarang, on touche ce supplément sans avoir rien à faire pour cela), et l'assistant résident a, comme lieutenant du résident, une intelligence très correcte des rapports du médecin militaire avec ce dernier. »

(2) Breitenstein, op. cit., VII, p. 179, note 2.

« L'hôpital de 1re classe peut contenir 650 malades divisés en 4 classes.
— 2e — 500 — 4 —
— 3e — 350 — 4 —
— 4e — 200 — 4 —
— 5e — 100 — 4 —
— 6e — 50 — 4 —

(3) Breitenstein, op. cit., IX, p. 306.

existe un hôpital de soldats convalescents. « Il se trouve à 602 mètres de haut, il a un climat doux, faiblement chaud et est particulièrement bon pour les convalescents de maladies des poumons et de toutes les maladies qui sont accompagnées de diarrhée. A côté se trouvaient deux pavillons pour malades de première classe dans lesquels les bourgeois étaient naturellement reçus (1). » Enfin, Ngawi possède dans le fort un hôpital de sixième rang (2). Le malheur est que tous les employés de ces établissements ne montrent pas, tant s'en faut, un zèle idéal (3) : imperfection inévitable sans doute, mais qui ne peut faire oublier ni diminuer le mérite de l'œuvre entreprise par les Hollandais pour le relèvement matériel ou tout au moins la conservation au point de vue sanitaire de la population de Java.

Mais si abrégée et par suite forcément incomplète que soit une

(1) Breitenstein, op. cit., VI, pp. 112.

(2) Id., VII, pp. 179-180. « A gauche de l'entrée N. du fort se trouvait la construction à un étage qui contenait au rez-de-chaussée le bureau de l'officier d'administration, la pharmacie avec le cabinet (sprechzimmer) du Eerst-anwezend officier Van Gezondheit et au premier étage les salles pour les malades ; celles-ci étaient réunies par un pont avec un deuxième bâtiment. Le toit de l'hôpital était plat et pouvait éventuellement servir à la promenade des convalescents. L'entrée dans l'hôpital même était un escalier avec une porte en fer qui conduisait à un corridor. Les salles qui étaient affectées aux prisonniers avaient des portes spéciales garnies de lourdes barres de fer et les fenêtres qui regardaient sur la cour étaient des grilles de fer. Les salles pour les soldats du détachement de garde avaient des portes et des fenêtres sans grilles. L'ameublement de l'hôpital consistait en lits de fer avec des paillasses pour les patients de 3e et de 4e classe et des matelas pleins de kapok (pulpe de l'arbre à coton : Eriodendron anfractuosum Dec.) pour les sous-officiers et officiers et pour les malades de 3e et 4e classe pour lesquels une couche dure pouvait devenir dangereuse, comme par exemple pour les affections de la moelle épinière, pour le typhus, etc., dans lesquelles la pression peut aisément produire une inflammation. La condition des gardes-malades correspondait à la 6e classe : un sergent (ziekenvader), deux caporaux (bediende), quatre gardes européens (oppassers), quatre soldats indigènes (handlanger), un bourgeois (bürger) et dix prisonniers. De ces gardes-malades il fallait en affecter un à la pharmacie, un comme cuisinier et désigner un handlanger comme cocher pour les chars funèbres. A côté de cela il y avait un prisonnier attribué à la pharmacie et quatre à la cuisine. »

(3) Breitenstein, op. cit., IV, pp 76-77.

étude du moderne état social de Java, on ne saurait, aujourd'hui comme au XVIIIe siècle, passer sous silence cet élément chinois irréductible et inassimilable, mais qui, malgré cette opposition invincible, peut-être même en raison de cette opposition, contre toutes les réactions gouvernementales, contre toutes les mesures de rigueur et contre tous les massacres, s'est multiplié au point d'être aujourd'hui une des grandes causes d'embarras du gouvernement hollandais. L'éternelle question chinoise reparaît sans cesse et sans cesse plus menaçante en présence du nombre de plus en plus grand de ces immigrants. « Il n'est peut-être point de contrée, en dehors de la Chine, où les Chinois soient plus nombreux que dans l'île de Java, et il n'est point de ville, en dehors du Céleste Empire, où ils soient plus nombreux qu'à Batavia. Dans la seule résidence de Batavia on en compte, suivant Veth, 70.000 dont 34.000 femmes. Beaucoup habitent, dans la vieille ville, des maisons qui servaient autrefois de demeures aux Européens ; mais le plus grand nombre vivent dans le Kampong Tjina, où ils ont leurs maisons chinoises, leurs temples et même leurs marchés (1). » Au dernier recensement que nous possédions, du 31 décembre 1900, les Chinois étaient dans Java et Madoera au nombre de 277.325 ainsi répartis entre les résidences : Bantam 2.422, Batavia 89.124, Preanger 6.936, Chéribon 22.705, Pekalongan 15.256, Samarang 32.701, Rembang 17171, Soerabaja 24.433, Pasoeroean 10.507, Besoeki 3.507, Banjoemas 5.986, Kedoe 11.972, Djocjakarta 4,974, Soerakarta 9.265, Madioen 4.293, Kediri 11.692, Madoera 4.381 (2). Ce nombre qui ne fait qu'augmenter mais qui dès la première moitié du XIXe siècle était déjà assez considérable pour être inquiétant, explique en la justifiant presque la réponse typique que fit, d'après M. de Beauvoir, le gouverneur général au commandant d'une frégate française présentant et s'efforçant d'excuser un aspirant qui dans une rixe avait tué un de ces étrangers. « Eh ! mon Dieu ! mon cher commandant ! remettez-vous : un Chinois de plus ou de moins ! que voulez-vous que cela me fasse? Le Céleste Empire en a 400.000.000 pour le remplacer (3). » Cette boutade était en réalité profonde

(1) J. Leclercq, op. cit., II, p. 37.
(2) *Regeerings Almanak*, 1902, I, pp. 6 et 7.
(3) De Beauvoir, op. cit., VII, pp. 206-207.

et quelque peu prophétique : le Céleste Empire a eu de quoi remplacer les absents et de quoi les remplacer avec avantage, puisque en fait leur nombre en a sans cesse augmenté.

Le plus grave est que les Chinois, dans cette invasion toute pacifique, plus lente mais plus heureuse que l'invasion militaire brutale dont l'histoire conserve le souvenir, ont su peu à peu et progressivement prendre une position exceptionnelle dont il devient de jour en jour plus difficile de les déposséder. « C'est le Juif de l'Extrême-Orient, dit M. Charnay (1). » « Leur état social, dit Breitenstein, est étendu ; si l'on ne trouve presque jamais de serviteurs chinois dans un hôtel ou dans une maison particulière parce qu'ils demandent des gages beaucoup plus élevés que les indigènes, on les trouve dans toutes les branches de l'industrie ou du commerce. Ils sont colporteurs, tailleurs, cordonniers ; ils font des voitures et des meubles ; ils sont coolies et imprimeurs ; dans les premières banques on ne voit que des caissiers chinois ; ils sont fermiers de plantations et entrepreneurs de constructions et, certainement, les 3/4 du commerce de détail sont dans leurs mains. Chacun d'eux est, dans une plus ou moins grande mesure, propriétaire d'une maison de prêt et usurier. A peine l'émigrant chinois a-t-il mis le pied sur le sol de Java, il fait le service de coolie ou il reçoit d'un compatriote une petite provision de fil, de boutons, de rubans et d'aiguilles, et il va colporter tout cela dans l'intérieur du pays. A peine a-t-il mis de côté cinq florins qu'il fait déjà l'usurier avec l'insouciant indigène. Le résultat est toujours le même ; le Javanais s'appauvrit et le Chinois s'enrichit... Individuellement le Chinois à Java est, si nous le considérons au point de vue moral, apte à se plier à toutes les exigences de la situation : il est actif, économe et sobre ; il est pourtant ami du faste et de la dépense quand il en a le moyen. Quand il gagne comme coolie 1/4 de florin par jour, il met certainement cinq cents de côté, et quand il gagne 5 florins par jour, il ne dépense jamais tout le produit de son travail. Si toutefois il est riche il ne lésinera certainement jamais ; au contraire. Il aime le faste et dépensera 1000 florins au mariage de sa fille rien que pour le feu d'artifice. On soutient souvent que les Chinois ne se font pas enterrer

(1) *Tour du Monde*, 1880, I. Désiré Charnay : *Six semaines à Java.*

à l'étranger. C'est vraisemblablement exact pour les Chinois purs, mais le Chinois de Java se fait aussi enterrer à Java (1). » C'est résumer en quelques mots d'une façon aussi complète que possible toute la vie de ces émigrants asiatiques dans les îles de l'Archipel malais. A Java, le Chinois, énergique, sobre, dur à la peine et âpre au gain, a pris immédiatement dans la vie matérielle et économique du pays la place que lui laissait libre l'insouciant javanais. Il court les villes avec sa pacotille, sollicitant l'acheteur, toujours complaisant, aimable et obséquieux, habile plus que tout autre à majorer ses prix pour se donner, en cédant sa marchandise au prix raisonnable et normal, l'apparence de la générosité, apte au reste à tout vendre et ne craignant pas sa peine pour le plus maigre salaire. A un degré plus élevé dans son échelle sociale particulière, il est possesseur d'un magasin, sait présenter et vendre les produits qui conviennent aux Européens et flatter les goûts et les préférences des maîtres du pays : le principal fleuriste de Weltevreden, le photographe de Djocjakarta sont des Chinois et leur complaisance, leur générosité au moins apparente ne le cèdent en rien à celles de n'importe quel commerçant européen. Plus haut encore il a une usine avec des troupes d'ouvriers, ou il afferme un service quelconque, une branche de l'impôt public, ou il vit, tranquille possesseur de la fortune acquise, dans des demeures parfois somptueuses, protecteur né et modèle vivant de tous ses compatriotes plus nouveaux dans l'île ou jusqu'alors moins heureux. Au reste il demeure toujours, quelle que soit sa situation, fidèle à ses premiers principes et à son premier genre de vie ; il emploie presque uniquement des Chinois, mais toujours des apprentis qu'il paye peu ou pas du tout, et si, avec de tels moyens, il fabrique moins bon, du moins il fabrique moins cher et se crée ainsi sur le marché indigène une situation privilégiée. Au reste, dans son for intérieur, le Chinois se considère toujours comme étranger dans l'île et se tient à l'écart de la société indigène, recherchant de préférence la société européenne où son rêve est d'être quelque jour admis. Il garde toujours sa queue, rouge, noire, blanche ou bleue, suivant le cas, mais dès qu'il le peut abandonne le reste du costume oriental pour s'habiller d'étoffes le plus sou-

(1) Breitenstein, op. cit., IX, p. 305.

vent anglaises à la mode des Européens : en chemin de fer il monte autant que possible au moins en seconde classe et évite de fréquenter les indigènes qui sont tous un peu pour lui des « orang ketjil », du petit monde (1). S'il prend une femme javanaise, ce n'est que faute d'autres, et M. Chailley-Bert, qui semble soutenir la théorie de l'assimilation possible et progressive du Chinois à la société indigène, fait lui-même cette constatation : « Il prend parfois une concubine, plus souvent une femme légitime, une Javanaise ordinairement, *à moins que, déjà riche, il ne fasse venir une femme de Chine* (2). » Du moins les Chinoises ne s'allient-elles guère aux Javanais : tout au plus les voit-on, comme concubines, s'unir aux Européens. « Un mariage entre un Chinois et une dame européenne n'est, à ma connaissance, pas encore arrivé, dit Breitenstein. Au contraire beaucoup d'hommes de race européenne ont souvent pris des ménagères chinoises et fréquemment ainsi épousé la mère de leurs enfants ; que le gouvernement, par exemple, permette jamais à un officier d'épouser une Chinoise, voilà qui est très douteux (3). »

En fait, le Chinois est et reste volontairement en dehors moralement de la société indigène, à fortiori, vu la différence de race, de la société européenne ; il pénètre l'une et l'autre, il les exploite, s'enrichit de leurs dépouilles, mais demeure étranger à elles, formant un élément à part et ayant ses chefs propres qui ne relèvent que de la haute autorité du gouverneur général et de ses subordonnés immédiats (4). C'est une tache de plus en plus étendue qui recouvre de jour en jour le monde javanais sans qu'aucun espoir semble rester de pouvoir tôt ou tard en réaliser l'absorption. La *question chinoise* est donc de jour en jour plus pressante, et à dire vrai, depuis qu'elle apparut pour la première

(1) Obs. pers. (13 juin-20 juillet 1900).

(2) *Revue des sciences*, 30 novembre 1898. Chailley-Bert, *La question chinoise à Java*, § IV.

(3) Breitenstein, op. cit., IX, p. 303.

(4) Sur le capitaine des Chinois de Batavia : « Nommé par le gouvernement hollandais, reconnu par tous les Chinois de l'île, il est à la fois ministre plénipotentiaire, préfet de police, juge et avocat pour toutes les affaires qui concernent ses compatriotes ; et comme ceux-ci forment un élément financier et social d'une grande importance dans la colonie, ce n'est pas une sinécure. » De Beauvoir, op. cit., II, p. 27.

fois au début même de la colonisation hollandaise, il ne semble pas que les mesures prises pour la résoudre aient été très heureuses. « En 1617, remarque M. Chailley-Bert, on proposait des mesures qui devaient avoir pour effet d'attirer les bons Chinois et de repousser les mauvais. A la suite de ces propositions, les Chinois de toute espèce et de toute qualité se firent plus nombreux qu'auparavant. En 1740, toujours d'après la même distinction, on songea à les déporter à Ceylan. Mais les agents de la Compagnie eurent la main lourde : ils frappèrent indistinctement les bons et les mauvais. Beaucoup s'enfuirent à l'intérieur et trouvèrent asile chez les princes indigènes indépendants, ce qui leur permit plus tard d'essaimer plus facilement par toute l'île; beaucoup aussi résistèrent ouvertement et, à cause de cela, 10.000 furent massacrés. Cruauté inutile, conséquence d'un plan mal conçu (1). » Rigueurs et massacres n'eurent qu'un seul résultat, celui d'amener une réaction qui était toute puissante au début du XIXe siècle. Daendels, par ses mesures les plus sévères, ne fit que réprimer les excès les plus graves et les abus les plus criants : il ne supprima pas la difficulté et ni Raffles ni même Van den Bosch ne firent beaucoup avancer la question. Le problème est des plus complexes, surtout si l'on veut remarquer dans quelles conditions ces émigrants se trouvent en face des Européens et des indigènes. Dans le commerce, l'industrie et l'agriculture, ils sont 67.500 contre 13.600 Européens ; ils occupent bon nombre de ces *domaines particuliers* aliénés des terres de la couronne par le gouvernement hollandais au cours du XVIIIe siècle, ils ont accepté les fermes des impôts difficiles à faire rentrer, et, n'ayant ni répugnance, ni scrupule, ni pitié, se tirent à leur avantage des situations les plus délicates. « L'Européen, si le hasard de l'adjudication l'a rendu fermier, n'a d'autre ressource que de rétrocéder son contrat à un Chinois, faute de quoi il perd de l'argent là où le Chinois en gagnerait (2). » S'ils sont utiles et parfois même indispensables aux Européens, ils représentent pour les indigènes un douloureux fardeau, ils exploitent leur insouciance et leur ignorance de l'ordre et de l'économie (3).

(1) *Revue des sciences*, 30 novembre 1898. Chailley-Bert, op. cit., § IV.

(2) Id., § II.

(3) Junghuhn, *Java*, II, II, p. 442. « Der Javan ist zu gutmüthig und gleichgultig, er lasst sich uberall bethören, besonders von Chinesen. »

En fait, par le prêt à usure qu'ils pratiquent sur une très grande échelle, ils concourent à opprimer et à ruiner le paysan, sans que celui-ci songe à s'en plaindre, résigné qu'il est aux inconvénients du crédit si précieux que nul autre que le Chinois n'aurait consenti à lui faire (1). On conçoit que la position du gouvernement hollandais soit des plus difficiles et on s'explique que les diverses enquêtes menées sur ce sujet n'aient donné que de très faibles résultats. A dire vrai, la suppression immédiate et radicale de l'élément chinois, en supposant même qu'elle fût possible, porterait un rude coup à la prospérité du pays. « Dans le commerce, observe fort justement M. Chailley-Bert, il y a 55.000 Chinois contre 6.800 Européens, et dans les métiers 9.500 Chinois et pas un seul Européen. Qui remplacera les 55.000 porte-balles et boutiquiers et les 9.500 artisans chinois ? Les Européens ? En arrivât-il 10.000 de plus (et il faudrait pour cela presque doubler leurs effectifs), ils ne combleraient pas le vide : ce sont des « messieurs » qui ne voudraient pas de cette besogne, et d'ailleurs la feraient mal. Les indigènes ? Ils sont trop ignorants, trop indolents et trop naïfs. A quoi sont-ils bons ? A fournir de la main-d'œuvre, rien de plus. Que savent-ils en effet ? Quelles preuves de capacité ont-ils données ? En agriculture ils en sont aux méthodes les plus rudimentaires et ne connaissent même pas l'usage de l'engrais ! Dans le commerce ils n'occupent que les situations les plus infimes : sur 25.000.000 d'indigènes, nous n'en compterions pas seulement 1000 qui paient 50 florins de patente. Dans le Preanger, où la concurrence chinoise existe à peine puisqu'il n'y a que 4.000 Chinois, qu'ont su faire les 2.000.000 d'indigènes ? Peut-on, par tout Java, citer une seule société de commerce javanaise ? Un seul armateur javanais ? Dans l'aristocratie,

(1) *Revue des sciences*, 30 novembre 1898. Chailley-Bert, op. cit., § III. « Turgot raconte dans son *Mémoire sur le prêt à intérêt*, qu'ayant à connaître, comme maître des requêtes, d'une affaire d'usure, il fut étonné de voir solliciter en faveur de l'accusé, précisément ceux qu'on l'accusait d'avoir exploités : c'est que l'usurier leur avait offert un crédit que tout le monde leur refusait et que dès lors le prix dont il avait fallu le payer n'était plus qu'un élément secondaire. Il en va de même pour les Javanais. Le Chinois leur a prêté alors qu'ils ne trouvaient à emprunter nulle part. Il leur a prêté, non pas même à la petite semaine, à la petite journée : un demi-florin, moyennant qu'on lui rendra le soir le demi-florin plus 30 cents. »

sur 80 régents, qu'on en nomme 5, qu'on en nomme 2, qui se soient, par un seul côté, montrés remarquables. Le Javanais est un être bon, doux et incapable. Il ne sait ni concevoir ni exécuter; il n'a ni capitaux ni idées (1). » Aussi a-t-on de préférence cherché, tout en tolérant en droit les Chinois, à amener une transformation telle de l'état des choses qu'ils deviennent, sinon impossibles, du moins parfaitement inutiles. C'est là que s'est exercée toute l'ingéniosité des grands théoriciens en matière de politique coloniale : là aussi se sont manifestés les principales tendances et les principes sur lesquels s'appuient les grandes écoles présentes. Les économistes voient le salut dans une augmentation de revenus qui affranchisse les Javanais de l'aide aujourd'hui nécessaire des Chinois, et, par une sorte d'empiètement sur des procédés pourtant si souvent condamnés par eux, ils admettent une sorte de contrainte exercée sur ces étrangers, leur cantonnement forcé dans certaines régions de l'île, laissant ainsi les Javanais privés du secours de leurs auxiliaires habituels et obligés par suite de se tirer d'affaire par eux-mêmes (2). Mais il y a là un phénomène de perfectionnement de la race que l'éducation seule peut réaliser : le départ des Chinois devant un monde désormais fermé à leur activité est ainsi lié, qu'on le veuille ou non, à l'amélioration de l'état intellectuel des Javanais : nous verrons plus loin ce que l'on doit attendre de cette amélioration. Reste l'action gouvernementale : celle-ci s'exerce sans bruit, sans système et sans doctrine, et il nous semble bien qu'elle seule peut amener une solution du problème. Depuis plus d'un siècle, le gouvernement hollandais travaille patiemment et méthodiquement malgré les difficultés de tout genre qu'il rencontre (3), à mettre dans ses mains tous les rouages de la vie de Java. Dans l'œuvre de centralisation ainsi entreprise, la place des Chinois

(1) *Revue des sciences*, 30 novembre 1898. Chailley-Bert, op. cit., § IV. — Id., § III.

(2) *Revue des sciences*, 30 novembre 1898. Chailley-Bert, op. cit., § IV.

(3) On sait que la conquête de Formose par les Japonais au traité de Simonosaki a été la cause de nouvelles difficultés : la Hollande a, en effet, avec le Japon des traités de commerce anciens et souvent renouvelés, et c'est sous le nom de Japonais qu'une foule de Chinois viennent aujourd'hui en passant par Formose dans les Indes Orientales néerlandaises.

devient de moins en moins grande, elle sera vraisemblablement nulle dans l'œuvre accomplie.

Une telle confusion de peuples différents d'origine et de mœurs, un tel enchevêtrement de races ayant chacune son caractère particulier et inassimilables les unes aux autres et toutes ensemble aux façons de vivre et de penser du monde européen, n'était pas assurément, de nos jours comme aux temps passés, le moindre souci des gouvernants hollandais. Si l'on ne pouvait espérer atteindre une assimilation impossible et peut-être médiocrement favorable aux deux parties, le droit du peuple colonisateur son devoir même en vue d'une exploitation régulière et facile du pays était tout au moins d'établir et de maintenir l'ordre et la paix parmi tant d'éléments disparates et d'organiser sur des bases solides et rationnelles la police et la justice, gardiennes de cet ordre et garants de cette collaboration à l'œuvre de l'exploitation pacifique. A la vérité, ce souci ne date pas à Java de l'arrivée des Européens, encore moins des réformes opérées à l'époque actuelle. Les princes indigènes, soucieux, tant que leur autorité restait réelle et inattaquable, de tout ce qui pouvait en faciliter l'exercice, avaient, dans leurs états, organisé contre les perturbateurs de villages une justice et une police attentives et généralement assez rigoureuses. Le prince était la source de tout pouvoir et le grand justicier, exerçant directement ou par ses représentants le droit de vie et de mort sur tous ses sujets ; le chef de village assurait, dans son kampong ou sa dessa, l'ordre et la perception des impôts et jouissait à cet égard de droits de répression et de châtiment dont le degré variait en fait d'après des règles générales et uniformément établies (1). La Compagnie d'octroi, qui redoutait le désordre funeste à la bonne marche et

(1) Sur le droit musulman qui fut, jusqu'à l'époque de la domination effective de la Compagnie d'Octroi, la seule règle juridique et qui reste, encore aujourd'hui, la principale loi indigène, on peut consulter particulièrement :

Het Regt in Nederlandsch Indië. Batavia, 1849-1901.

Abou Chodja : *Précis de jurisprudence musulmane selon le rite Chafeite*. Leiden, 1859.

Snouck Hurgronje : *Mekka*. S'Gravenhage, 1882.

aux succès de ses opérations commerciales, avait par tous les moyens tenté, nous l'avons vu, d'introduire dans la justice et dans la police un peu d'ordre et de régularité, dans ses états propres en organisant tout un système hiérarchisé de juridictions sous la haute autorité du gouverneur général, ailleurs en agissant moralement sur les princes pour modifier sous son influence leurs procédés judiciaires et en facilitant par tous les moyens l'évocation des causes indigènes aux cours hollandaises instituées par elle. L'Etat, héritier des domaines coloniaux de la Compagnie, impatient de ramener à une uniformité complète les modes d'action jusque-là disparates de la justice à Java, et maître incontesté, surtout depuis 1811, de presque tout le pays, reprit sous Raffles l'œuvre interrompue, et, pour la première fois, organisa réellement l'administration judiciaire à Java. Ce système, continué au retour des Hollandais, était des plus complets et en fait aussi des plus remarquables. Il constituait une juridiction spéciale pour les indigènes, administrée par les cours de district, par les assises tenues à époques fixes sous le nom de cours de circuit par des juges désignés dans chacune des cinq divisions que comportaient Java et Madoera réunies, et, au-dessus, par le lands'raad tenu sous la présidence du résident au siège de la régence. Les Européens étaient soumis à des tribunaux spéciaux et notamment à la Cour de résidence. Deux caractères distinguent ce régime : 1° un respect sincère des sentiments et des usages des indigènes, mais, d'autre part, 2° le soin constant d'affermir et de maintenir même en matière judiciaire la suprématie des Européens et du gouvernement anglais ou hollandais. Les questions religieuses les plus délicates et qui touchaient du plus près à la vie intime des Javanais étaient réservées à des tribunaux spéciaux composés uniquement des prêtres et des chefs indigènes, le lands'raad lui-même n'intervenant que pour assurer l'exécution de leurs arrêts. Devant les tribunaux chargés de juger les indigènes, la loi invoquée était la coutume, ensemble de vieux usages javanais ou soendanais, modifiés et complétés par la loi musulmane du Coran. « Les Hollandais, dit Money, nient en fait que donner à un peuple non civilisé un code de civilisation avancée soit un mode de le civiliser. Ils disent que les lois tirées d'un tel code ne peuvent que rester méconnues, incomprises, inappliquées et haïes d'un peuple qui se trouve à un degré de civilisa-

tion tout différent... Les Hollandais allèguent que la coutume, avec ses facultés extensives et indéfinies, est comprise et aimée des indigènes, qu'elle résulte de leur état social et qu'elle est mieux appropriée à leur degré de civilisation que ne le serait le meilleur code qui ait jamais été écrit et qui n'aurait pas le même avantage de s'adapter à leurs idées. » Mais, d'un autre côté, nous le savons, les Européens étaient jugés à part devant des tribunaux spéciaux ; bien plus, les nobles indigènes eux-mêmes, dont l'influence pouvait être utile, jouissaient d'un privilège analogue et n'étaient justiciables que de la cour de résidence ; par l'exercice d'une sorte de droit de *committimus* ouvert à tous, chacun pouvait même soustraire sa cause à l'appréciation de ses juges naturels et la porter devant la juridiction hollandaise ; appel pouvait toujours être fait de tous les jugements devant la cour suprême des Indes siégeant à Batavia. Enfin le gouverneur général représentant légal du roi aux Indes Orientales néerlandaises avait, au point de vue judiciaire, toutes les prérogatives du souverain. En fait comme en droit, il avait le droit de grâce ; lui seul pouvait délivrer le « fiat executio » nécessaire à la mise en acte des condamnations principales ; et comme lui seul donnait des ordres aux divers agents de la force publique, nul arrêt, quel qu'il fût, ne pouvait avoir de suite sans son assentiment. Il avait aussi, et lui seul, le droit de prononcer la déportation, et grâce à cette arme redoutable mise entre ses mains par la législation, restait maître de supprimer ou du moins d'écarter, en cas de danger pressant, quiconque était en état, personnellement ou par ses relations, de nuire à la marche régulière et avantageuse des affaires. Le cas était prévu du reste et l'état de guerre, déjà dans la législation de 1850, suspendait au bénéfice des autorités militaires hollandaises tout privilège et toute garantie. « En paix, dit Money, l'autorité civile est absolue dans le district, et les commandements militaires et maritimes sont non seulement subordonnés mais dépendants du pouvoir civil. En cas de guerre ou si quelque commotion intérieure devient assez grave pour intervertir la marche des choses, les autorités civiles sont abolies simultanément par la publication de la loi martiale. Les affaires civiles sont suspendues, aucune action nouvelle ne peut être intentée, et la décision de toutes les questions en matière criminelle ou correctionnelle appartient exclusivement aux tribunaux

militaires. Les officiers civils, tant européens qu'indigènes, sont rattachés aux forces militaires et navales pour qu'ils puissent fournir des renseignements et faire emploi de leurs connaissances locales, mais non pour y exercer une autorité quelconque. Dès que l'ennemi est dispersé et que les tribunaux militaires et maritimes ont prononcé sur le sort des chefs révoltés, on abolit la loi martiale par une proclamation, l'autorité civile reprend sa suprématie et les événements suivent de nouveau leur cours ordinaire à l'abri des mesures de précaution et de sauvegarde que dicte la loi (1). »

Le régime actuel est le résultat et en quelque sorte l'amalgame logique et raisonné des systèmes précédents, dont il a su prendre l'essence, les formes principales, tout ce qui pouvait en un mot aider et contribuer à l'établissement et au fonctionnement du mode actuel de colonisation. Quelques rouages de moins peut-être dans l'enchevêtrement jadis en somme assez confus des juridictions indigènes, une action plus intense et plus permanente de l'autorité européenne dans les affaires mêmes jusque-là soumises à l'unique esprit d'initiative des magistrats javanais, quelques rouages de plus dans le fonctionnement de la justice européenne, et partout plus d'équité, plus de mesure, plus d'ordre dans les règles comme dans leur application, telle est en résumé l'œuvre accomplie en ces dernières années par le gouvernement hollandais dans l'administration de la justice et de la police à Java. La police, au fond, est restée à peu près la même qu'au milieu du XIXe siècle. Comme au temps de Money, elle est le rôle principal des fonctionnaires européens et indigènes et chaque habitant doit y contribuer : mais le corps de police local est aujourd'hui organisé, son recrutement est régulier et il fait partie des forces dont dispose à l'occasion le gouvernement contre les dangers venus du dedans ou du dehors. Peu à peu l'autorité hollandaise s'est emparée un peu partout de la police, même dans les Vorstenlanden où elle était jusque-là aux mains des princes et de leurs officiers. Aujourd'hui comme autrefois, la police, en dehors des grandes villes et dans les villes elles-mêmes, s'exerce surtout par les postes de garde, les « gardos »,

(1) Money, op. cit., pp. 60, 61, 101, 104 ; 104-115, 120-131, 131-160, Wetboeken : Drie Javaansche (sur les tribunaux indigènes à Soerakarta en 1838).

véritables sentinelles avancées de la colonisation hollandaise dans le monde javanais, à la fois investis du contrôle des voyageurs et aussi de la sauvegarde de l'ordre public. Leurs signaux encore aujourd'hui sont réglementés et attentivement observés. « Si un incendie se déclare, dit à ce propos Money, si un vol, un meurtre se commet, si un Malais est pris de furie ou si tout autre événement du même genre arrive, le fait est annoncé aux alentours aussitôt qu'il est constaté. Chacun de ces événements est transmis par un signal spécial bien connu de toute la communauté. Les différents signaux consistent en coups de maillet donnés sur une poutre creuse en nombre variable dans la rapidité de la répétition ; les séries de semblables signaux bien connus sont considérables. Le signal est de suite répété par tous les autres corps de garde qui sont à portée de l'entendre et, par la rapidité du signal, chaque garde indique la direction dans laquelle se trouve le danger, et tout le pays circonvoisin est prêt à se protéger ou à aider à s'assurer du coupable (1). » C'est en résumé un reste du système inauguré par Raffles, un mélange des traditions indigènes avec les mesures de prudence reconnues aptes à assurer le triomphe du régime d'Etat.

La justice proprement dite a été, dans le dernier quart du XIXe siècle, l'objet d'un assez grand nombre de mesures législatives : les principales sont les décrets royaux du 30 janvier 1870 (Art. I), du 3 mai 1874 et en dernier lieu du 9 novembre 1893, ce dernier portant tout particulièrement règlement sur le commerce et l'industrie des Indes néerlandaises. Au sommet de l'édifice se trouve le Conseil des Indes, mais c'est, nous le savons, un organe au moins autant politique que judiciaire. La haute-cour de Batavia est le grand tribunal des Indes : elle juge en première instance, en appel et en cassation. Les cours de Batavia, Samarang et Soerabaja complètent l'appareil de la juridiction supérieure : elles jugent en première instance les grandes causes intéressant les Européens et reçoivent les appels formés contre les cours indigènes. Au-dessous s'échelonnent les juridictions secondaires, cours de résidences, cours de landsraad, cours de régences, tribunaux religieux, et

(1) Money, op. cit., p. 117. — Id., pp. 116, 117, 118, 153, 154. — Junghuhn, *Java*, II, II, pp. 452, 453 et note. — Breitenstein, op. cit., pp. 139-140 (Poste de police et établissement pour soldats incorrigibles de Ngawi).

tribunaux indigènes (Soerakarta, Djocjakarta, Etat de Mangkoe Negoro), ensemble auquel le gouvernement hollandais n'a apporté aucune modification essentielle, content de pouvoir maintenir en le respectant un organisme qui, à défaut de la perfection, avait au moins l'épreuve du temps et la garantie des services rendus pendant plus d'un demi-siècle à l'œuvre de la colonisation européenne (1). Tout un monde d'hommes de loi, avocats, notaires, avoués, s'agitent autour de ces divers tribunaux et vivent en fin de compte des crises économiques et sociales plus ou moins intenses du pays. Leur nombre peut paraître excessif, leur action dans certains cas peut heurter les préjugés ou froisser quelques sentiments (2). Ils sont, et avec eux tous les gens de justice de l'île, les indices d'un mode nouveau d'existence, d'un esprit nouveau assurément bien inconnu aux premiers agriculteurs javanais. Le gouvernement hollandais a peu à peu pris et réuni dans ses mains tous les fils de la vie javanaise. Il en a pris la haute direction politique, il en a accaparé les sources de production et les éléments de richesse. A présent il maintient en les autorisant et en les régularisant les formes juridiques, et, en leur donnant comme guide et comme contrôle les cours supérieures d'origine hollandaise, il pénètre par ses juges, par ses hommes de loi dans l'existence intime des indigènes, dans leur vie morale : tentative plus

(1) *Regeerings Almanak*, 1902, I, pp. 27-72. — Cf. Aberdanon : *Nederlansch Indische Rechtspraak 1849-1897*. Batavia, 1881-1898. — W. de Gelder : *Het Strafrecht in Nederlandsch Indië*. Batavia, 1897. — Immink : *De rechserlijke organisatie van Nederlandsch Indië*. S'Gravenhage, 1882. — Winckel : *Essai sur les principes régissant l'administration de la justice aux Indes Orientales*. Batavia, 1881.

(2) Ibid. — Obs. pers. (juin-juillet 1900). Un fait assez curieux et médiocrement en rapport avec nos mœurs occidentales nous fut rapporté à Weltevreden qui explique et justifie en partie les mauvaises dispositions des indigènes et des Européens eux-mêmes à l'égard des hommes de loi. Un jeune Hollandais qui avait quelques dettes se maria avant d'avoir désintéressé ses créanciers : le jour même du mariage un notaire (faisant à Java fonctions d'huissier) se présenta devant les nouveaux époux à leur sortie de la cérémonie religieuse, et opéra, séance tenante, la saisie en gage des bijoux que portait la mariée. Au reste, nombre de commerçants se plaignent des procédés parfois excessifs du personnel auxiliaire de la justice, notamment dans les questions de protêt et de liquidation judiciaire.

dangereuse que toutes les expéditions, que toutes les entreprises militaires et politiques. En pénétrant ainsi l'âme et l'esprit javanais, les Hollandais se créaient à eux-mêmes un devoir nouveau : ils avaient transformé l'état politique ; ils avaient modifié et sensiblement amélioré l'état économique ; ils bouleversaient en le perfectionnant, sans doute, l'état social ; tout cela leur faisait une obligation de porter désormais toute leur attention et tous leurs efforts sur l'état intellectuel et moral des races dont ils avaient pris le contrôle et la direction.

CHAPITRE IV

ETAT INTELLECTUEL ET MORAL

Gouverner un pays, l'enrichir lui-même et ramener l'ordre et la paix dans le chaos souvent inextricable des races qui l'habitent, tout cela réuni ne représente pas encore dans son intégrité l'œuvre de la colonisation. Le phénomène en est encore singulièrement plus complexe, il comporte, ne l'oublions pas, une union plus ou moins parfaite, une sorte d'assimilation, tout au moins un fait de groupement de races diverses autour d'une race plus avancée en vue d'une œuvre nationale commune, fait grave entre tous et intéressant par là même qu'il exige, en ce sens, la mise en œuvre de toutes les forces vives de l'humanité. C'est là une nécessité absolue en cet ordre de choses, pourtant tout entier fait de relatif et de contingent, et l'absence d'un quelconque des éléments rend vain et supprime toute tentative de colonisation. Quels que soient d'une part la nation qui colonise, de l'autre le pays et le peuple colonisés, rien n'est fait tant que l'activité humaine en est restée, pour ainsi dire, aux œuvres superficielles et n'a pas au moins tenté de pénétrer et de transformer les sources vitales de l'énergie humaine : avec les Orientaux eux-mêmes, si différents des gens d'Europe, et si insaisissables au fond à nos idées et à nos méthodes, un résultat définitif est toujours à ce prix. L'esprit et le cœur d'un peuple sont les deux bases sur lesquelles s'édifie l'œuvre de la colonisation. Les Hollandais l'ont compris et quels que soient les reproches de détail qu'on puisse adresser à leur œuvre, ils l'ont, il faut le reconnaître, entrepris avec courage et poursuivi avec une persévérance souvent digne d'un meilleur sort. Ils n'ont pas cru faire assez de transformer le régime politique, d'améliorer les conditions économiques et de grouper autour

d'eux sous l'égide protectrice et régulatrice d'une sorte de *paix romaine* tant de nations diverses d'origine et de tendances : ils ont voulu transformer à leur gré l'état intellectuel des indigènes, en pénétrer l'état moral et tendre ainsi, de ce qui n'était qu'une juxtaposition des puissances à une communauté de vie et à une sorte d'assimilation morale.

Dans son intéressant ouvrage sur Java, M. Chailley-Bert pose admirablement la question qu'il ne résoud d'ailleurs pas. « Il faut, dit-il, que l'Européen renonce à être tout et que l'indigène cesse de n'être rien ; et pour cela, il faut que l'Européen veuille et que l'indigène puisse. L'Européen va-t-il vouloir ? L'indigène va-t-il pouvoir ?... L'intérêt de la Hollande, ajoute-t-il, est de ne pas confiner cette noblesse (de Java) dans l'humiliation et la bouderie, mais de se la concilier et d'en faire, au lieu de fantoches à montrer au peuple, des hommes à utiliser, des instruments de règne. Faute de quoi ils s'aigriront et se lèveront au premier signal qui viendra, non plus du dedans, mais du dehors. Le Javanais est un sujet loyal. Qu'il n'ait pas à se plaindre de ses maîtres, il ne cherchera pas à s'en débarrasser. Il n'a pas le patriotisme aigu et intransigeant. Il a dit adieu à l'indépendance de son pays et ne souhaite plus que de conserver les coutumes de son peuple. Du reste, respectueux de l'autorité établie, profondément hollandais de cœur, il dit : « Notre reine », « Notre armée », « Notre gouvernement ». Accueillons-le, faisons-lui une place parmi nous, non pas seulement au salon ou dans la salle à manger, mais dans la chambre du conseil : son loyalisme en sera réconforté, et sa fidélité soutenue. Qu'étions-nous, nous, Européens et en particulier nous, Hollandais, il y a quelques siècles ? Des barbares. La civilisation a monté de la Méditerranée jusqu'à nous, et des barbares de jadis, a fait les meilleurs politiques et les plus habiles gouvernants de nos jours (1). » Un tel exposé, en termes aussi enthousiastes pour l'œuvre de l'assimilation intellectuelle des Javanais, semblerait promettre comme conclusion la constatation d'un complet succès. Telle n'est pas, tant s'en faut, l'impression finale : bien au contraire, la sensation qui ressort de la lecture de l'ouvrage de l'éminent écrivain est celle d'un

(1) Chailley-Bert, *Java*, IV, p. 218 ; V, pp. 294-296.

échec à peu près total et l'on chercherait en vain, nous semble-t-il, dans les remarquables pages consacrées à cette œuvre de l'instruction des indigènes de Java, une idée générale favorable à l'œuvre entreprise et aux résultats obtenus. C'est qu'ici, comme en mainte autre matière, il est peut-être dangereux, quand il s'agit d'une aussi grave et aussi délicate affaire que celle de manier l'intelligence des hommes, de se laisser aller à des généralisations hâtives et de voir les choses d'ensemble et de trop haut au risque de n'en pouvoir pénétrer les détails. La question est précisément ici toute de tact et de distinction et exige toute l'attention des hommes d'Etat qui ont entrepris de la résoudre. Instruire les indigènes est bien, mais mesurer cette instruction aux besoins réciproques des races en présence nous semble encore mieux. M. Chailley-Bert qui, dans son œuvre de véritable apostolat colonial, ne sait guère s'arrêter en chemin, néglige à notre sens un peu trop cette mesure, entraîné qu'il est par l'idée si chère à nombre de savants modernes de l'assimilation des indigènes. « Cette éducation, selon nous, dit-il, doit être moins littéraire ou scientifique que technique ou professionnelle. Elle doit former des spécialistes qui, sans doute, sauront lire, écrire et compter (rien de plus), mais surtout qui auront au moins un métier : menuisier, charron, carrossier, ébéniste, etc... Tous ces métiers doivent, dans un avenir prochain, être réservés aux seuls indigènes et il dépend, à n'en pas douter, du gouvernement, qu'ils le soient. *Plus tard on fera davantage avec le concours des particuliers*. Des métiers, on s'élèvera alors aux professions : les commis de banque, les employés de commerce, les caissiers seront, si on le veut, non plus des Chinois mais des Javanais. Question d'éducation, de temps et de volonté. *Dans un demi-siècle*, les Javanais peuvent se trouver à la hauteur de ces situations (1). » On ne peut mieux résumer le point de vue véritable de la question et aussi l'illusion généreuse et imprudente : prétendre arriver à donner aux Javanais l'exactitude dans le jugement et dans l'effort, la conscience, l'esprit d'ordre, de prévoyance et de mesure indispensables aux professions délicates, alors qu'on en est encore à chercher les moyens de faire naître en eux les qualités d'énergie et de persévérance nécessaires aux métiers, et cela dans un espace

(1) *Revue des sciences*, 30 novembre 1898. Chailley-Bert, op. cit., § IV.

d'un demi-siècle en Extrême-Orient où le temps ne compte pas. L'enseignement élémentaire et purement professionnel pouvait réussir, l'enseignement supérieur, aussitôt qu'il sortait de ces limites pratiques, devait fatalement échouer. M. Chailley-Bert présente la question sous son véritable jour en ramenant aux trois points suivants les sujets sur lesquels se porta l'attention des organisateurs de l'enseignement à Java. « 1° Qui devra prendre en main l'éducation des indigènes ? Le gouvernement lui-même ou des personnes qualifiées qui en assumeront les charges et recueilleront le bénéfice d'autorité morale que confie le rôle d'éducateur ? — 2° A quels élèves ouvrira-t-on les écoles ? A toute la population ou seulement à une élite ? Aux enfants du peuple ou seulement aux fils des chefs, ou, comme nous dirions maintenant, des classes dirigeantes ? — 3° Enfin, qu'enseignera-t-on dans les écoles ? Se contentera-t-on d'une instruction rudimentaire ? ou, au contraire, va-t-on gonfler le programme de l'école indigène à l'instar de l'école européenne (1) ? » Les deux systèmes ont été appliqués et, il faut le reconnaître, avec des sorts et des succès bien différents. L'enseignement primaire borné aux connaissances usuelles et nécessaires à tous a donné et donne encore d'excellents résultats. « Pour le gros des indigènes, dit Breitenstein, il se trouve de nombreuses écoles dans lesquelles on apprend le calcul, la lecture et l'écriture, un peu de sciences naturelles, la géographie et l'histoire de l'Inde orientale, le dessin et le chant. Moi-même j'ai eu, à plusieurs reprises, des serviteurs qui savaient lire et écrire (2). » Ici, l'œuvre répondait à un besoin véritable et, en mettant les indigènes en état de mieux subvenir aux nécessités de leur existence, rentrait bien véritablement dans le domaine propre de la colonisation. Le décret royal de 1848 donna la première impulsion en autorisant le gouverneur général à disposer de 25.000 florins pour l'instruction des indigènes ; cette mesure fut complétée et régularisée par une série d'autres actes officiels émanant de l'autorité métropolitaine (3). Sous l'action de cette initiative généreuse et méritoire,

(1) Chailley-Bert, *Java*, V, p. 247.

(2) Breitenstein, op. cit., X, p. 339.

(3) Leroy-Beaulieu, Chailley-Bert. *Regeerings Almanak*, 1902, I, p. 217 et suiv. — Sur la répartition administrative des écoles des Indes Orientales

les écoles primaires proprement dites (officiellement les écoles de la seconde classe) se sont rapidement multipliées : elles étaient, en 1887, au nombre de 201 fréquentées par 39.707 élèves (1), et leur nombre comme leur clientèle n'ont fait qu'augmenter. Les particuliers ont contribué eux aussi à ce grand mouvement d'expansion intellectuelle et presque toutes les villes de quelque importance ont aujourd'hui leurs écoles, bâties à peu de chose près sur le modèle des établissements du même genre des autres colonies européennes d'Asie, largement éclairées et aérées, et soumises, au reste, tant pour leur construction que pour leur ouverture, à la direction et à la surveillance étroites de l'état hollandais (2). M. Leclercq qui a pu visiter ces écoles au moment de leur activité décrit ainsi le spectacle qu'il eut à celle de Garoet. « Quelques enfants occupaient leurs bancs, assis devant un petit pupitre en bois de tek et un professeur indigène leur expliquait sur une carte la géographie de l'archipel de la Sonde... Sur un tableau noir était dessinée la démonstration du carré de l'hypoténuse (3). » Ainsi, même à l'école primaire, l'ardeur des colonisateurs dépassait la mesure, et, à côté des choses pratiques et utiles, faisait place aux démonstrations théoriques d'une utilité singulièrement moins immédiate et moins évidente. Au reste, l'instruction du peuple javanais ne fut pendant longtemps qu'un souci secondaire pour les maîtres hollandais et aujourd'hui encore il semble bien qu'elle n'occupe pas dans leur esprit une place absolument prépondérante. Les généreuses idées de 1848 inspirèrent le décret royal du 30 septembre; M. Chailley-Bert nous en résume très exactement les motifs. « L'aristocratie, dit-il, pour indigne qu'elle fût, avait gardé la sympathie et le respect des populations; la dépouiller de ses honneurs et de ses privilèges eût pu amener de graves difficultés. Le gouvernement le savait et prenait soin, toutes les fois que cela était possible, de sanctionner par son investiture l'ordre de succession admis par la coutume. Malheureusement il advenait quelquefois, souvent

néerlandaises, voir ibid., pp. 235-236, le détail des cinq inspections : 1° Bandoeng (inspecteur-adjoint à Batavia) ; 2° Djocjakarta (inspecteur-adjoint à Samarang) ; 3° Probolingo ; 4° fort de Kock ; 5° Amboine.

(1) Reclus, *Géographie universelle*, t. XIV.

(2) *Regeerings Almanak*, 1902, I, pp. 217 et suiv.

(3) J. Leclercq, op. cit., VII, p. 83.

même que, par suite d'une incapacité *native* à laquelle l'éducation n'avait pas remédié, l'héritier présomptif s'annonçait comme hors d'état d'occuper la place où sa naissance l'appelait, et que le gouvernement se voyait contraint de nommer un étranger et de troubler l'ordre fondamental. Il s'en inquiétait. Les nobles Javanais s'en inquiétaient comme lui. Ils redoutaient la déchéance éventuelle qui menaçait leur famille; les plus avisés d'entre eux *pressaient le gouvernement de les aider à la conjurer*. Et, avec le gouvernement, ils ne voyaient de remède que dans un enseignement qui mît leurs enfants à la hauteur de leur fortune probable (1). Le projet Groenenveldt élaboré en 1887 et sanctionné par décret du 28 septembre 1892, avait précisément pour but de répondre à ces prétentions en apparence légitimes de la noblesse javanaise : il prévoyait deux degrés d'instruction : 1° un enseignement sommaire pour le gros de la population ; 2° un enseignement plus étendu pour les hautes classes et qui, tout à la fois, soulagerait les finances de l'Etat et donnerait satisfaction aux sentiments aristocratiques du pays (2). Ce programme a été de nos jours réalisé, et, à côté des écoles ouvertes au commun peuple, d'autres reçoivent uniquement les fils des chefs et les préparent à exercer dignement plus tard les fonctions naturellement et légitimement départies à leur naissance. Des écoles et des cours spéciaux d'industrie, de commerce et d'agriculture ont même été fondés pour diriger vers l'exploitation des richesses naturelles de l'île l'activité inoccupée des nobles Javanais. Cette généreuse tentative a totalement échoué devant les conditions d'existence et les lois sociales qu'elle méconnaissait. D'un côté, comme tout le monde l'a reconnu, en offrant aux nobles une carrière lucrative sans doute, mais sans grade, elle méconnaissait l'élément dominant

(1) Chailley-Bert, *Java*, V, pp. 266-267.

(2) Money écrivait de même au temps de la plus grande ferveur des Anglais pour l'instruction des indigènes : « Les établissements d'éducation du gouvernement à Java sont nombreux et excellents, mais n'existent que dans les capitales. On dit que ces institutions et les efforts des missionnaires n'avaient qu'un cercle d'action restreint dont étaient exclus les indigènes purs de l'intérieur et particulièrement tous les indigènes de haut rang. L'aristocratie du pays est ainsi pratiquement condamnée à ignorer tous les éléments de l'éducation européenne, de même que toutes les langues européennes. » Money, op. cit., p. 172.

de la mentalité des peuples d'Extrême-Orient, cet amour incroyable des fonctions administratives et politiques qu'on retrouve presque au même degré en Indo-Chine et chez tous les peuples riverains de la mer des Indes (1). Mais à un point de vue plus général et prise en elle-même, abstraction faite des sujets sur lesquels elle portait, cette tentative était toute artificielle et par suite dangereuse. Breitenstein reconnaît lui-même qu'on a, en mainte circonstance, trop bien fait les choses : à Magelang, l'école possède un professeur d'économie politique ; sous ce titre pompeux, il est vrai, le professeur en question étudie tout simplement l'organisation politique et administrative actuelle de l'Insulinde (2). En principe, croyons-nous, toute tentative d'introduire ainsi chez les peuples orientaux un enseignement tant soit peu supérieur est vouée par elle-même à un échec inévitable et complet, heureux quand elle n'est qu'infructueuse et inutile et n'est pas dangereuse et nuisible à la bonne marche des affaires et au succès de l'œuvre coloniale. On oublie trop qu'il existe naturellement une différence fondamentale entre notre mentalité, notre indice céphalique pour parler le pur langage scientifique, et ceux de ces peuples auxquels nous prétendons transmettre et pour ainsi dire faire absorber de force tout l'attirail de nos connaissances. De ces sciences nouvelles pour lui, de cet ensemble de conceptions que nous lui apportons, l'oriental ne saisit et ne s'assimile que l'expression, la forme, l'apparence extérieure ; le fond, l'idée même, la pensée maîtresse lui échappe parce que cette idée, parce que cette pensée répond à une mentalité différente, à des conditions naturelles d'existence dans lesquelles il n'est pas au pouvoir de l'indigène de se trouver. Introduire ainsi l'instruction supérieure hollandaise à Java, c'est dorer extérieurement l'édifice sans en modifier la disposition intérieure, c'est obtenir comme suprême résultat, non des Hollandais mais des Javanais parlant hollandais, ce qui est bien différent n'en déplaise aux partisans de l'expansion nationale par la langue ; l'expérience a été tentée sur une bien plus grande échelle, encore par l'Angleterre et par la France : pour quiconque en a vu de près les résultats, cette expérience est concluante et les indigènes de l'Inde n'en sont pas

(1) Chailley-Bert, *Java*, I, pp. 13-17.
(2) Breitenstein, op. cit., X, p. 339.

devenus Anglais ou Français parce qu'ils expriment aujourd'hui en langue anglaise ou en langue française des idées et des sentiments restés purement hindous (1). Là ne se borne même pas la plupart du temps l'insuccès d'aussi généreuses mais d'aussi aveugles tentatives. Amoureux des fonctions et des titres que donne l'investiture gouvernementale, l'indigène est nécessairement candidat à ces emplois aussitôt qu'il se croit assez riche en connaissances quelque peu supérieures, et aussitôt se produit cette pléthore de postulants dont on accuse volontiers les colonies françaises, mais dont ne sont pas plus exemptes les possessions étrangères, l'Inde britannique entre autres. Mais le plus grave est que, par une conséquence bizarre, l'effort accompli tourne contre ceux qui, dans un but assurément des plus louables, en ont été les auteurs. Avide de distinctions et toujours plus ou moins nourri au régime des castes, l'oriental voit, avant tout, dans l'instruction supérieure qu'on lui offre, un moyen de se séparer effectivement des indigènes du commun et de participer aux avantages et, partant, à la puissance de la race dominante. Dans cette marche au pouvoir, un obstacle l'arrête : ce sont les Européens, résolus à conserver dans leurs mains le gouvernement et fort peu décidés, malgré toutes les protestations d'égalitarisme qu'ils expriment, à admettre l'indigène même instruit, même cultivé, dans leurs rangs. Et ainsi, au-dessus et en dehors du paysan malais, javanais, annamite ou hindou, résigné à la servitude et peu soucieux par suite de la nationalité de ses maîtres, la lutte s'engage entre les deux éléments actifs et ambitieux, et la société européenne n'a pas ainsi de pire ennemi que l'indigène qu'elle a instruit, élevé presque jusqu'à elle, sans vouloir toutefois lui ouvrir ses rangs. Dans l'Inde anglaise et dans l'Inde française surtout, le fait s'est produit dans toute sa force, et aujourd'hui les maîtres européens du pays ont infiniment à craindre des indigènes cultivés et, par le langage du moins, assimilés aux formes de la civilisation occidentale (2). A Java le phénomène a été moins intense parce que l'expérience a été moins considérable, a été moins longue et a porté sur un moins grand nombre de sujets. Java ne possède que trois écoles de fils de chefs, à Bandoeng,

(1) Obs. pers. (Pondichéry, 1900-1901).
(2) Id.

Magelang et Probolinggo, décidées en 1878 et ouvertes en 1879 et 1880 (1). Elles sont, depuis, l'objet de l'attention continuelle du gouvernement hollandais : le décret royal du 19 août 1900 en a fait définitivement des écoles préparatoires aux fonctions d'agents indigènes du gouvernement (2). Mais, somme toute, ce n'est là qu'un mince résultat. L'œuvre coloniale hollandaise est ailleurs : nous en avons vu plus haut les principaux éléments : nulle part, à vrai dire, la théorie ne s'y est donné aussi libre cours qu'en matière d'instruction et d'éducation et la réaction qui se manifeste, déjà sensible, contre les enthousiasmes du premier jour, en est la meilleure et la plus complète critique (3).

Quant à la société européenne que les progrès de la colonisation hollandaise ont amenée et installée à Java, elle a su peu à peu se créer à elle-même une vie intellectuelle suffisante pour ses besoins et ses aspirations. Les Européens ont leurs écoles dont l'enseignement, équivalent à celui donné en Hollande, n'a de particulier que la tendance utilitaire des études offertes à des gens sans cesse aux prises avec de redoutables nécessités contingentes. *Le Gymnasium Willem III* à Batavia, ouvert en 1860 et réorganisé en 1879, est le principal de ces établissements : son cycle d'études renferme toutes les connaissances théoriques et pratiques, nécessaires ou utiles au colon hollandais à Java. Les grandes villes comme Samarang, Soerabaja, ont leurs écoles bourgeoises établies sur le modèle du grand collège de la capitale ; Batavia possède l'*école de la reine Wilhelmine* et une école bourgeoise de filles ; deux écoles normales desservent l'île, l'une à Batavia, l'autre à Soerabaja ; enfin, sur l'ensemble du territoire, mainte école primaire est ouverte aux enfants des colons (4). Mais, pour louable et vraiment belle qu'elle pût être, cette œuvre

(1) *Regeerings Almanak*, 1902, I, pp. 240-241.

(2) Ibid.

(3) Au sujet des écoles musulmanes et de leur véritable importance au milieu d'une population naturellement mal portée à la soumission, on consultera avec profit le livre de M. Verkerk Pistorius : *De Inlandsche huishouding in de Padangsche Bovenlanden.*

(4) *Regeerings Almanak*, 1902, I. pp. 217, 234.

de dispersion des écoles devait trouver dans les colons eux-mêmes sa suite logique et nécessaire. La vie coloniale au milieu des indigènes efface bien vite les traces laissées par l'éducation européenne, émousse l'esprit, durcit le cœur, aigrit le caractère, si des occupations intelligentes n'entretiennent pas sans cesse la culture donnée par les maîtres passés. Les Hollandais de Java ont su, en partie du moins, échapper à ce danger. Une presse abondante et active existe dans l'île et se répand jusque dans les villes secondaires de l'intérieur. « Comme lecture journalière, il y avait (à Magelang), dit Breitenstein, la *Locomotief*, qui paraissait à Samarang et le *Java Bode* qui paraît chaque jour à Batavia. L'abonnement annuel était de 40 florins pour le premier et de 20 florins pour le journal de Batavia. Il paraît naturellement encore d'autres journaux à Java, les uns paraissent par exemple à Soerabaja, un en langue malaise est imprimé à Djocja : tous examinent et contrôlent les actes du gouvernement (1). » La liste est considérable des journaux, revues et publications de toute sorte qui paraissent à Java. On compte ainsi seize publications annuelles, almanachs, comptes-rendus ou statistiques, onze revues mensuelles, six bimensuelles, neuf hebdomadaires, treize paraissant à différents intervalles, et, parmi les journaux proprement dits, neuf bi ou tri-hebdomadaires et douze quotidiens ; ces derniers représentent la véritable presse européenne et reproduisent chaque jour toutes les nouvelles relatives au gouvernement, au commerce, et surtout aux cultures. L'œuvre d'émancipation intellectuelle opérée par les Hollandais sur les Javanais a même été cause de la naissance d'une presse indigène : dix-huit journaux, dont six quotidiens, paraissent aujourd'hui en langue malaise et sont lus par les habitants du pays, surtout par les classes supérieures auxquelles ils donnent un moyen de communication et d'union dangereux peut-être pour la domination hollandaise (2). Les Européens d'ailleurs sont loin de négliger pour leur compte ce genre d'union intellectuelle : les principales villes possèdent d'importantes librairies, éditant elles-mêmes ou recevant d'Europe les principaux ouvrages de science ou de littérature. Des sociétés de lecture disséminées

(1) Breitenstein, op. cit., IX, pp. 322-323.
(2) *Regeerings Almanak*, 1902, I. — Bijlage, IV, pp. 206-213.

un peu partout répandent dans l'île le goût et la connaissance des choses de l'esprit. « Là même où il n'y a que dix Européens, dit Breitenstein, on établit une société de lecture qui a un directeur. Par une cotisation mensuelle de quatre à cinq florins, des dix à quinze participants, on rassemble une somme suffisante pour s'abonner aux écrits hebdomadaires européens les plus importants et les plus connus en langue hollandaise, allemande, française et anglaise. On trouvera, dans cette société de lecture, aussi bien les « Fliegende Blætter » allemandes, que « l'Illustration » française et le « Punch » anglais (1). C'est dans le même but de perfection intellectuelle et d'union de tous dans le culte du beau, qu'ils ont fondé les diverses sociétés artistiques qu'on retrouve dans toutes les grandes villes de Java, à la fois cercle, lieu de rencontre, centre de lecture et d'étude, et, chaque fois qu'il est possible, local tout désigné pour des auditions musicales, des conférences, des réunions de tout genre en vue d'un plaisir commun : la société de l'Harmonie à Batavia est la principale de ces fondations et compte au nombre de ses membres les principaux représentants de la société hollandaise et des colonies étrangères. Un théâtre, construit tout récemment dans la capitale, reçoit chaque année plusieurs troupes françaises, italiennes, etc..., et crée ainsi un lien nouveau entre les Européens de l'Insulinde et leurs diverses métropoles. Au reste, la vie mondaine est assez active à Java : visites, lunchs, dîners, matinées et soirées sont fréquents et les relations sont nombreuses et étroites entre gens d'Europe dans les grandes villes de l'île. De là, la cherté relative de la vie, surtout à Batavia, à Soerabaja et dans les cités importantes de l'intérieur : là même où le contrôleur a fixé lui-même les prix, la journée d'hôtel ne descend guère au-dessous de 5 florins (2). C'est là, évidemment, à un certain

(1) Breitenstein, op. cit., VIII, pp. 207-208.

(2) Prix du *logie* (logement et nourriture d'une journée) dans quelques hôtels de Java, d'après le tarif visé et approuvé dans chaque région par le contrôleur :

Weltevreden (hôtel Leroux)	4 ou 5	florins.
Bandoeng (hôtel Homan)	5	—
Djocjakarta (hôtel Toegoe)	5	—
Soerakarta (hôtel Slier)	8	—
Sitoe Bondo (hôtel)	4	—
Soerabaja (hôtel des Indes)	5	—

point de vue, un indice de richesse générale, c'est aussi, si l'on regarde au fond des choses et si l'on compare ces prix assez élevés avec la modicité des sommes remises aux indigènes pour leurs divers travaux, la preuve de l'existence au-dessus et en dehors du monde javanais d'une société toute artificielle vivant seule et à part, s'isolant des conditions générales du monde environnant, se créant ses besoins et les satisfaisant à son gré, au reste, ne négligeant rien de ce qui peut faciliter sa vie et augmenter ses moyens intellectuels.

C'est ainsi que nous ne saurions terminer cette rapide esquisse de l'état intellectuel de Java sous la domination hollandaise sans faire au moins mention des établissements savants, bibliothèques, musées, muséums (1), élevés par les maîtres européens de l'île, et, avant tout autre, du fameux jardin botanique de Buitenzorg, le plus remarquable, au dire des voyageurs, de tous les établissements similaires du monde. Contemporain de l'établissement définitif des gouverneurs généraux en cette région, le jardin botanique est aujourd'hui un vaste champ d'expériences organisé récemment par une série de décrets (2) et dont les résultats, consignés aux *Médeelingen*, au *Bulletin* et aux *Annales* que publient régulièrement les savants préposés à sa direction, font autorité dans le monde et guident tous ceux qui, en notre siècle, s'attachent à la grave et importante question des cultures coloniales. Les onze sections dont il se compose étudient dans l'immense champ d'expériences de Buitenzorg et dans le champ annexe créé dans les montagnes de Preanger à peu près toutes les questions importantes de la flore et de la faune des pays

Bankalan (hôtel Bellevue)	5 florins.
Samarang (hôtel du Pavillon	6 —
Cheribon (hôtel)	6 —
Soemedang (hôtel)	6 —
Garoet (hôtel Van Horck)	5 —

(Obs. pers., juin-juillet 1900).

(1) *Regeerings Almanak*, 1902, I, pp. 252-253.

(2) Id., pp. 262-263. Décrets du gouverneur général en date des 3 juillet et 12 octobre 1894, 12 et 29 juillet 1896, 10 janvier 1898, 1er septembre 1899, 7 mars, 27 et 30 avril 1900, 12 et 24 septembre 1901.

tropicaux. Souvent décrit, plus souvent encore visité par les innombrables voyageurs étrangers qui ont visité Java, le Jardin Botanique de Buitenzorg est une œuvre remarquable, l'une de celles qui font le plus d'honneur aux colonisateurs actuels de Java, celle aussi qui représente le mieux peut-être l'esprit national hollandais, mélange d'aspirations généreuses d'une part, de vues précises et de sens pratique de l'autre, que nous avons vu se développer au cours des siècles dans l'accomplissement de la grande œuvre entreprise par eux dans l'Archipel Malais.

Les visées généreuses et élevées, mais toujours quelque peu théoriques et, par là, forcément, dans l'application, voisines de l'utopie, ont, nous l'avons vu, bien souvent dominé dans les mesures prises en vue de relever, ou tout au moins de maintenir l'état intellectuel des Javanais. Quand il s'est agi au contraire de l'état moral, l'esprit pratique l'a toujours emporté, et en matière de religion, une neutralité scrupuleuse a été et est encore aujourd'hui observée. « Avançant chaque jour davantage, détournant par pitié ses regards d'un peuple quasi esclave, et savourant avidement les délices, les spectacles plus purs de cette idylle dans un Eden embaumé, le voyageur, dit le comte de Beauvoir, sent vaguement qu'il lui manque quelque chose : ce besoin se précise, il cherche des yeux, en dehors de ces Boro-Boudour abandonnés et en ruines, un clocher, un dôme, une coupole enfin, qui, sous une forme quelconque, atteste qu'on pense à Dieu dans le pays le plus comblé de ses dons. Mais cette douce satisfaction lui est refusée. Très rares dans les grandes villes, les édifices destinés au culte manquent totalement dans l'intérieur... Oui ! Il (l'Etat hollandais) ne devrait envahir ce pays que pour y répandre les bienfaits du christianisme (1). »

Ce sont là des vœux louables, mais plus inspirés par une aveugle ardeur de prosélytisme que par une connaissance précise et complète des hommes et des choses de ces régions : vœux d'apôtre, non de politique. En fait, seuls ou à peu près seuls, des peuples européens qui établirent des Colonies en Extrême-Orient, les Hollandais ont négligé l'action de la propagande religieuse

(1) De Beauvoir, op. cit., VI, pp. 192-197.

alors qu'en d'autres pays relativement voisins, cette propagande avait été le préambule et en quelque sorte le premier acte de la colonisation. Déjà la Compagnie d'Octroi, nous l'avons vu, n'apportait pas un grand soin au choix de ses chapelains, et ne faisait pas de grands sacrifices d'argent pour assurer dans de bonnes conditions le recrutement des ministres de la religion. De Constantin, Tavernier, Thunberg, Stavorinus, pour ne citer que ceux-là, le constatent tous, mais aucun ne l'explique. Il saute aux yeux pourtant, qu'après toutes les invasions dont elle avait été le but et le théâtre, Javanais, Malais, Hindous, Arabes, Chinois, tous mélangés et enchevêtrés en un inextricable faisceau, Java était loin de présenter à des missions religieuses quelconques un champ d'action aussi uniforme et partant, aussi favorable, que l'Indo-Chine par exemple, soumise sans doute au cours de l'histoire à de nombreuses invasions, mais dont les envahisseurs étaient approximativement de même race et de même croyance. A Java, au contraire régnait une véritable mosaïque de croyances et de cultes différents les uns des autres, de fond et de forme et avec chacun desquels une conduite particulière et distincte était de mise. L'islamisme, par droit de conquête et surtout par l'effet d'une perfection plus grande, était la religion dominante, bien que, remarque Thunberg, les prêtres n'en eussent pas tous fait le pèlerinage de La Mecque (1). Mais à côté de la religion de Mahomet, celle de Confucius, celle de Bouddha, les cultes de Brama, de Siwa et de Wichnou possédaient de fort nombreux adeptes. L'antique adoration des forces de la nature n'avait pas absolument disparu chez les paysans javanais et Malais, et Stavorinus signale l'existence dans l'intérieur des terres, au delà des montagnes, de quelques idolâtres (2). Ils subsistent encore, bien que considérablement moins nombreux. « Java, dit Breitenstein, ne possède que très peu de païens. Dans l'Est de Java, les habitants du Massif de Tengger, 4.000 environ, et, dans l'O. 2.000 indigènes environ sur le mont Kentjan, sont restés fidèles à la croyance des Hindous. Dans l'armée, leur nombre est actuellement très petit, parce que les compagnies africaines ont été supprimées, et que les nègres qui n'avaient aucun désir d'être renvoyés dans leur patrie, s'éta-

(1) *Voyage de Thunberg*, I, VIII, V, p. 453.
(2) *1er voyage de Stavorinus*. Obs. sur l'île de Java, II, pp. 196-197.

comme telle elle a été l'objet de plusieurs décrets royaux ou arrêtés émanant du gouverneur général (1) ; des facilités spéciales sont données aux pasteurs pour l'exercice de leur ministère (2). Mais là s'arrête, en cet ordre d'idées, l'action de l'Etat. Ce sont les grandes associations évangéliques ou autres qui pourvoient au culte de leur secte et sans autre entrave que de respecter les bornes de police et de haute administration imposées par l'Etat. Les particuliers eux-mêmes peuvent prendre et prennent souvent en fait l'initiative de cette propagande religieuse, comme cette dame, femme d'un capitaine de l'intendance, dont Breitenstein nous signale la généreuse tentative philanthropique au camp de Magelang. « Elle était secondée dans son œuvre humanitaire par un missionnaire des Sabbatistes qui était venu dans l'Inde peu de temps auparavant, richement subventionné par quelques dames hollandaises pour porter le moral des soldats européens à un niveau plus élevé qu'il ne l'était jusqu'alors. La base de son action était de combattre l'influence de l'alcool et des femmes indigènes. Dans ce but, il éleva à l'extrémité N. de la ville un club pour les soldats, dans lequel ils pouvaient lire de nombreux journaux illustrés et se procurer du café, du thé, du chocolat, de la limonade, etc... Cette concurrence à la cantine militaire eut du succès (3). »

Ainsi, dit M. Chailley Bert, les Hollandais « ont fait, ont pu faire ce qu'ils ont voulu, quand ils n'ont pas fait, c'est qu'ils n'ont pas voulu faire. Leur domination à Java date de trois cents ans, à peine interrompue durant quelques années au début du siècle ; leurs finances, longtemps prospères, sont encore satisfaisantes ; l'Etat, chez eux, est indépendant des églises ; la population indigène, musulmane de religion, ne se défie pas trop de

(1) *Regeerings Almanak*, 1902, I, pp. 243-252.

(2) Dans les pays où il n'existe pas une communauté protestante assez considérable pour avoir un pasteur particulier, c'est le pasteur d'une ville voisine qui vient prêcher et il est indemnisé de tous frais de route pendant sa tournée (obs. pers., renseignement reçu le 25 juin 1900 à Bangkalan de M. Breyer, pasteur protestant venu de Soerabaja). — Coolsma : *De Zendingseeuw voor nederlandsch Oost Indië*. Utrecht, 1901.

(3) Breitenstein, op. cit., X, p. 332. — *Regeerings Almanak*, 1902, I, pp. 248-251.

la science ; la seule classe dont l'éducation ait été sérieusement en question, la classe des chefs, n'y a jamais été résolument hostile et y devient même favorable (1). »

(1) Chailley-Bert, *Java*, V, p. 246.

CHAPITRE V

DANGERS ACTUELS. — CONCLUSION

Si belle que soit l'œuvre hollandaise à Java, elle n'en demeure pas moins imparfaite : des dangers multiples et divers d'origine et de caractère la menacent ; au dehors comme au dedans des causes de ruine apparaissent qui sont dirigées contre l'édifice et, en en minant les assises peuvent, si l'on n'y prend garde, en amener quelque jour l'écroulement. Par un perpétuel renouveau, l'histoire fait, autour de l'état de chose actuel, revivre et s'agiter les convoitises d'antan, et Java, terre hollandaise, est aujourd'hui l'objet des mêmes ambitions, le sujet possible des mêmes luttes qui se déroulèrent jadis autour des richesses et des territoires des sultans indigènes. Le drame reste au fond le même ; les acteurs seuls ont changé et, avouons-le, ce changement n'a pas été en faveur des maîtres actuels de Java. Ce n'est plus en effet à un Portugal, de faible population et enflammé d'une ardeur coloniale remarquable sans doute, mais quelque peu artificielle qu'on a affaire ; ce n'est plus à une Espagne, glorieuse sans doute mais appauvrie et sans cesse entravée par ses rêves et ses tentatives de domination universelle ; ce n'est plus même à une Angleterre encore incomplète, mal assurée chez elle et sans influence au dehors. Les événements du XIXe siècle, l'évolution profonde accomplie dans la vie économique et politique du monde, ont fait apparaître dans l'Extrême-Orient des compétitions autrement redoutables et dont les moyens d'action sont autrement puissants et autrement à craindre, surtout pour la Hollande tombée aujourd'hui, par le fait même de ces transformations économiques, au rang d'une puissance de

second ordre et peu assurée, en Europe même, de la pérennité de son indépendance nationale. C'est l'Angleterre, maîtresse des Indes, de Ceylan, de Poelo Pinang, de Singapore, de Hong-Kong, disposant de la plus nombreuse flotte de guerre et de la plus formidable marine de commerce du monde et enserrant de ses établissements de commerce et de ses entrepôts de charbon l'Océan Indien tout entier ; c'est l'Allemagne, voisine intéressée en Europe, rivale redoutable en Asie, à l'industrie de plus en plus florissante, au commerce de plus en plus entreprenant et avide, possédant la seule flotte commerciale capable de contrebalancer celle de la Grande Bretagne ; c'est la France établie en Indo-Chine, et, par Saïgon, occupant une place importante dans l'Extrême-Orient, c'est la grande République des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, que le traité de Paris a rendue maîtresse des Philippines et que ses ambitions coloniales actuelles rendent dangereuse pour les puissances voisines ; c'est enfin le Japon, regardé encore il y a à peine trente ans comme insignifiant, aujourd'hui redoutable même aux plus puissantes nations d'Europe. Ces puissances entretiennent dans les mers d'Extrême-Orient des escadres importantes capables de soutenir leurs ambitions (1) ; elles ont aussi des missions commerciales et, à notre siècle, où les guerres économiques tendent à devenir de plus en plus la forme ordinaire des conflits, c'est là un danger permanent bien fait pour tenir en éveil l'attention des hommes d'Etat. L'Allemagne notamment pousse, nous l'avons vu, ses voyageurs et ses commerçants jusqu'au fond même de Java, et, peu à peu, attire à elle la majeure partie du commerce de l'île : assimilation économique qui pourrait bien n'être que le prélude inavoué d'une assimilation politique possible le jour où, par le fait même de transactions commerciales régulières, tout lien réel serait définitivement rompu entre l'île et la mère patrie. Le loyalisme hollandais est heureusement un obstacle encore sérieux à la réalisation d'un projet aussi ambitieux. M. Chailley Bert reproche assez aigrement aux fonctionnaires des Pays-Bas à Java de conserver toujours un souvenir attendri de leur pays natal, de ne pas se considérer comme citoyens définitifs de l'archipel malais et d'évoquer

(1) Sur la répartition des forces navales en Extrême-Orient on consultera avec fruit le numéro d'octobre 1902 de la *Revue de la Géographie*. Voici,

sans cesse à la vue des rizières des Preanger le spectacle des polders de Hollande. C'est là, croyons-nous, une erreur absolue : louons-les, au contraire de cette fidélité à leur sol national ; c'est le seul moyen de maintenir sans cesse envers et contre tous l'union de Java à la mère patrie. Si les Espagnols de Cuba avaient toujours songé au plateau de Castille, l'île ne serait pas aujourd'hui politiquement américaine, et pour citer un peuple couramment offert de nos jours comme modèle aux colonisateurs modernes, ne peut-on pas croire qu'ils oubliaient un peu trop la patrie anglaise ceux qui, il y a plus de dix ans, jetèrent aux Conventions de Melbourne et de Sidney les premières bases de la confédération des Etats-Unis d'Australasie?

A notre sens et d'après le peu qu'il a pu nous être donné d'en voir, ce loyalisme est d'autant plus précieux qu'à Java même l'œuvre coloniale, quels que soient les magnifiques résultats déjà acquis, est loin encore d'être achevée, et que des dangers intérieurs moins frappants sans doute et moins visibles que ceux du dehors, mais en fait non moins réels, y menacent l'autorité hollandaise ; sans doute, les princes javanais sont soumis, mais cette soumission est encore incomplète : ils ont perdu la réalité du pouvoir et le payong (parasol) est porté par le fonctionnaire hollandais aussi bien que par le chef indigène ; mais du pouvoir perdu, ils ont conservé l'autorité nominale et le décorum si im-

d'après l'*Aide-Mémoire de l'officier de marine* de 1902, par Valentino (Paris, Lavauzelle), la composition actuelle des escadres dans ces parages :

	ALLEMAGNE	ANGLETERRE	ÉTATS-UNIS	FRANCE	JAPON	TOTAL
Navires cuirassés. .	2	9	7	5	12	35
Non cuirassés . . .	15	37	26	27	28	133
Torpilleurs. . . .	»	»	»	»	59	59
Total. . . .	17	46	33	32	99	227

Sur ces nombres sont comptées des canonnières du service local : Angleterre 19, Etats-Unis 11 (pour le service des Philippines), France 8. Le Japon a jusqu'à présent toutes ses forces maritimes en Extrême-Orient.

portants en Orient, par suite un prestige que ne font qu'accroître encore les marques de déférence assurément sans portée voulue des fonctionnaires hollandais. La fête que nous vîmes à Soerakarta, le 22 juin 1900, à l'occasion de la circoncision du fils du Soesoehoenan, ne fut toute la journée qu'un long défilé de wedonos, de mantries, de princes indigènes allant en grand apparat présenter leurs hommages au souverain, et quand le soir, officiers et fonctionnaires hollandais se rendirent à la fête donnée au Kraton, ils avaient assurément aux yeux des Javanais bien plutôt l'air de sujets allant saluer leur maître, que de protecteurs venant au nom de leur gouvernement prendre leur part des réjouissances d'un prince protégé (1). Le plus grave est qu'il nous semble que ce prestige assurément tout nominal n'est pas considéré comme sans valeur et que les princes, peut-être ceux de leurs familiers qui restent du parti irréductible, l'exploitent habilement. Des légendes courent dans l'île, entretenant les espérances des indigènes, et l'une d'elles affirme que lorsque les trois canons de Djocjakarta, de Soerakarta et de Soerabaja se réuniront, les Européens seront chassés de Java : espérance chimérique peut-être, et irréalisable, mais qui, en maintenant dans le peuple l'idée de révolte contre les maîtres actuels de l'île, n'en constitue pas moins un véritable danger, d'autant plus grave qu'il reste latent et ne se manifeste actuellement par aucun acte extérieur. L'indigène lui-même, le peuple proprement dit, est-il d'ailleurs si bien soumis, qu'on puisse faire un fonds bien assuré sur son respect et sa fidélité : il n'y a pas très longtemps encore que les Hollandais s'en défiaient et profitaient de tous les moyens possibles pour entretenir et au besoin augmenter l'antagonisme naturel entre gens de couleur et Européens. « Ils flattent le noir, disait Money, en lui offrant le pouvoir et la fortune et en le tenant à l'écart de tout contact et de toute concurrence des Européens ; ils adoucissent le dégoût du blanc en lui conservant les signes extérieurs de la supériorité par des tribunaux spéciaux et des privilèges qui, d'ailleurs, sont l'apanage de sa position naturelle dans le pays ; par la protection donnée à ses intérêts contre les fraudes et les mensonges des indigènes ; enfin par les marques obligées de respect que le peuple lui-même consi-

(1) Obs. pers., 22 juin 1900.

dère comme dues à tous ses supérieurs, indigènes ou Européens (1). » De louables et sérieux efforts étaient faits pour conserver aux Européens leur prestige : un régent était révoqué pour avoir demandé la permission d'épouser une jeune fille hollandaise qui était pourtant très pauvre ; on interdisait aux Européens d'entrer au service d'un indigène ; enfin c'était un cas d'arrestation et de mauvaise note pour un soldat européen, que de s'afficher en état d'ivresse (2). Assurément, la plupart de ces prescriptions sont encore en vigueur ; le gouvernement voit d'un mauvais œil un mariage entre européen et indigène et ne le permet pas à ses officiers en activité de service (3) ; toute femme à laquelle il reste, après trois ou quatre générations, quelque peu de sang indigène, reste au nombre des nonnas, le nom de *créole* étant exclusivement réservé aux Européens nés dans l'Inde de parents européens (4). Mais les théories philanthropiques contemporaines ont fait leur chemin et ont eu comme résultat un amour tout nouveau et extraordinaire des Hollandais pour le peuple indigène. M. Chailley Bert l'expose avec complaisance et y donne toute son approbation. « Comme s'ils voulaient expier le passé et laver leur conscience, dit-il, ces niveleurs des classes princières se sont pris pour le peuple de pitié, et, mieux que cela, de sympathie. « De Kleine Man », le petit homme, le petit Javanais, l'humble agriculteur, celui qui ne possède qu'une paillotte et ne cultive qu'un arpent, le coolie qui loue ses bras, le vieillard qui porte la balle, l'administration les prend en quelque sorte par la main, les accompagne et les protège ;... tout l'appareil administratif est mis en œuvre pour la défense et pour le bien du « petit homme ». Il y a là plus qu'une politique, il y a un mouvement du cœur. L'intérêt semble tenu en échec par la bonté. Et l'intérêt toutefois y trouve son compte (5). » Le résultat est que les indigènes sans cesse ainsi préservés, défendus, respectés par le gouvernement hollandais, s'accoutument peu à peu à vivre avec leurs maîtres européens dans un état de quasi égalité, disons le

(1) Money, op. cit., pp. 154-155.
(2) Id., pp. 170-172.
(3) Breitenstein, op. cit., VI, p. 133.
(4) Breitenstein, op. cit., VI, p. 129.
(5) Chailley-Bert, *Java*, IV, pp. 150-151.

mot, presque de camaraderie, qui, en Extrême-Orient, et personne ayant vécu dans ces pays ne nous démentira, est cause toujours d'insubordination et bien souvent de révolte. Sans doute ils gardent quelque reste de leur subordination ancienne, et tremblent encore de respect et de crainte au souvenir du terrible « maréchal » qui leur fit connaître si énergiquement la force de la puissance hollandaise : mais le résultat le plus clair du système nouveau a été un relâchement sensible de la soumission à l'égard des Européens, ce qui dans ces pays équivaut à une notable diminution de l'autorité des blancs. Il faut se garder de prendre à la lettre et au sens absolu les affirmations des voyageurs sur la prétendue humilité des Javanais. « A peine un blanc est-il en vue, dit M. de Beauvoir, vite tous les indigènes s'accroupissent sur leurs talons en signe de respect et de vénération. Sur cette route poudreuse que nous avons suivie à toute vitesse, pas un n'est resté debout ! Ils semblaient s'abattre également de droite et de gauche, à mesure que nos chevaux de volée soulevaient la poussière, comme s'ils étaient des capucins de carte fauchés sur notre passage (1). » L'auteur de ce passage est quelque peu ancien et antérieur aux dernières réformes ; voyons ce que dit sur le même sujet un voyageur tout contemporain. « Il n'est *pas un indigène*, dit M. Leclercq, qui resterait la tête couverte au passage d'un Européen : il en est beaucoup même qui descendent dans la rigole et déposent leur fardeau en signe de respect (2). » Quelques jours passés dans l'intérieur de Java réduisent presque à néant ces belles affirmations que refusent d'admettre tous les Européens établis depuis longtemps dans l'île. L'erreur au fond est toute relative et s'explique aisément. Le Javanais reste encore soumis et humble envers ses chefs et s'accroupit devant tous ceux, indigènes ou Européens, qui détiennent à ses yeux une part de la souveraineté : voilà pourquoi il se montrera bas et empressé devant le voyageur qui parcourt l'île en voiture de poste, partout où, comme dans les monts des Preanger, le paysan en est encore plus ou moins demeuré au temps où la poste était l'apanage à peu près exclusif des maîtres politiques du pays. Voilà pourquoi surtout il salue les Européens qui,

(1) De Beauvoir, op. cit., II, pp. 32-33.
(2) J. Leclercq, op. cit., VII, p. 86.

comme les voyageurs que nous avons cités, sont bien souvent, sinon toujours, en compagnie de contrôleurs, voire même de résidents ou tout au moins de wedonos et de mantries, tous agents du pouvoir et détenant une part de la puissance politique. Mais, en temps ordinaire, il faut en rabattre de ces peintures enthousiastes et touchantes d'une soumission et d'une humilité parfaites. Pas plus à Batavia que dans les autres villes, que dans les villages ou en pleine campagne, l'Européen, à moins qu'il n'ait l'air d'avoir de près ou de loin des rapports de service ou simplement personnels avec les représentants de l'autorité, n'est l'objet de la part de l'indigène de ces marques de respect si communément et si complaisamment énoncées ; l'usage de parler à genoux aux maîtres est aujourd'hui à peu près inconnu, sauf avec les très hauts personnages du gouvernement, mais, ici comme toujours, c'est au pouvoir, à la dignité du chef quel qu'il soit, que l'hommage s'adresse et non à l'individu en tant que blanc et qu'Européen. Au reste, cette soumission extérieure elle-même diminue même envers les agents du pouvoir : l'indigène se plie, par seule contrainte, aux marques habituelles de respect, et s'en dispense volontiers quand il croit le pouvoir faire sans danger. Progrès des mœurs et de la civilisation, diront peut-être quelques théoriciens. Il nous semble qu'il y a là un relâchement de l'autorité, un isolement de plus en plus grand de l'élément hollandais, et qu'à laisser ainsi aux indigènes de plus en plus de liberté et d'indépendance dans la vie, les maîtres européens de Java facilitent une révolte contre leur autorité et s'enlèvent par avance à eux-mêmes presque tout moyen de la prévoir et de couper ainsi à leur origine les fils de la sédition.

Pour faire face à tous les dangers qui, du dehors comme du dedans, minent sa puissance et menacent jusqu'à un certain point son existence, le gouvernement colonial hollandais dispose d'une armée et d'une marine assez importantes, sinon pour repousser des attaques sérieuses d'une puissance européenne tout au moins pour réprimer rapidement et énergiquement toute espèce de révole ou de sédition : les désordres survenus en 1888 dans la province de Bantam et promptement réduits sont la preuve de la justesse des mesures prises à ce point de vue par

les représentants des Pays-Bas dans l'archipel malais. Mettons à part tout de suite la Schutterij, milice dont doit faire partie tout Européen, Hollandais ou autre, de 18 à 45 ans, ainsi que les Malais, Mores, Bengalis, Buginèses, etc..., de 16 à 40 ans ; en fait, on peut se racheter de ce service moyennant une somme fixe et fort peu d'Européens tant soit peu aisés prennent aujourd'hui effectivement place dans les rangs de la Schutterij (1). La légion de Mangkoe Negoro, reste d'un ancien état de choses maintenu par le gouvernement, est établie à Soerakarta et se compose d'un état-major, d'un bataillon d'infanterie et d'un demi-escadron de cavalerie : elle a été réorganisée par un arrêté du gouverneur général en date du 6 août 1898 (2). L'armée proprement dite est commandée, sous les ordres du gouverneur général, par un lieutenant-général : elle comprend des états-majors, de l'infanterie, de la cavalerie, du génie, de l'artillerie, des services accessoires et une prévôté. L'infanterie compte vingt bataillons de marche, dont quinze à Java (3), comprenant chacun quatre compagnies européennes ou indigènes en proportion variable (4), quatre bataillons du dépôt (comprenant ensemble quinze compagnies), neuf bataillons et cinq compagnies de garnison avec des cadres et des détachements complémentaires, les uns et les autres d'ailleurs répartis entre les diverses possessions hollandaises de l'archipel (5). La cavalerie forme un régiment

(1) *Regeerings Almanak*, 1902, I, pp. 138-142.

(2) Id., p. 142.

(3) La guerre d'Atjeh a quelque peu bouleversé toutes ces répartitions en attirant à l'extrémité N. de Sumatra une bonne partie des troupes normalement stationnées à Java ; mais ce bouleversement n'est que partiel et nous avons cru devoir nous en tenir à la disposition normale et régulière des forces militaires.

(4) Money, op. cit., pp. 140-141, « L'infanterie qui est le corps le plus important dans l'armée de l'Inde néerlandaise, se divise en bataillons de guerre et en bataillons de dépôt ; on y trouve généralement parmi les soldats, un tiers d'Européens et deux tiers d'indigènes ; chaque compagnie est composée soit d'Européens seulement, soit d'indigènes ; mais le bataillon comprend des compagnies d'Européens et des compagnies d'indigènes dans la proportion d'une contre deux... Les divisions d'infanterie se composent de bataillons au lieu de régiments. Chaque bataillon comporte six compagnies ; les compagnies d'élite sont formées de soldats européens ; les compagnies du centre sont formées d'indigènes. »

(5) *Regeerings Almanak*, 1902, I, pp. 448-452. — Money, op. cit., pp. 141-

ayant trois escadrons à Java, un à Atjeh, un escadron de dépôt à Salatiga et un détachement à Makassar (1). L'artillerie comprend à Java quatre batteries de campagne (Batavia, Weltevreden, Willem I, Banjoebiroe), quatre batteries de montagne (Banjoebiroe, Salatiga, Soerabaja, Magelang, aujourd'hui à Atjeh), et sept compagnies à pied (une à Samarang, Soerakarta, Djokjakarta, trois à Batavia, une à Willem I, une à Soerabaja, une à Salatiga) (2). Le génie comprend aujourd'hui trois compagnies résidant à Magelang et des détachements d'ouvriers dans les principales villes de l'île (3). Tout, au reste, est prévu pour assurer, dans de bonnes conditions, le recrutement, le bien-être et l'instruction militaire de cette armée. Les soldats européens jouissent d'une considération et d'un traitement spécial (4). Les indigènes qui rengagent en foule trouvent, dans la vie militaire, une situation infiniment préférable à celle des habitants ordinaires du pays. S'ils sont activement surveillés ils ont à leur disposition de sérieux avantages; des cantines leur sont ouvertes un peu partout, ils ont leur maison et leur jardin et vivent avec leur famille; l'école de bataillon reçoit leurs enfants et, en cas de

142 : on avait enrôlé des soldats noirs achetés à la côte d'Afrique et on en fut très satisfait, mais on dut y renoncer, l'Angleterre ayant fait remarquer que cela encourageait le commerce des esclaves.

(1) *Regeerings Almanak*, 1902, I, pp. 452. — Money, p. 140 : « Il n'y a qu'un régiment de cavalerie dont les soldats sont des Européens mêlés avec des Bouguinais. Ces derniers doivent être peu à peu remplacés par des Européens. »

(2) *Regeerings Almanak*, 1902, I, pp. 452-454.

(3) Id., p 454. En 1887, d'après E. Reclus (t. XIV), l'armée de l'Insulinde comptait 14.230 Européens, 2182 Amboinais et 16.132 autres indigènes, soit ensemble 32.544 soldats.

(4) Money, op. cit., pp. 149-150. « Le caractère des soldats européens à Java a plus de rapport avec celui des spahis français en Algérie, qu'avec le caractère des troupes ordinaires de l'Europe. La plupart sortent de classes instruites, et ont été amenés dans les rangs par un accès de folie ou par des revers de fortune ; on n'y trouve que très peu de paysans provenant des pays d'Europe. Les compagnies européennes offrent des hommes de presque tous les pays d'Europe... et des rebuts de presque toutes les classes de la société européenne. On parle dans les rangs toutes les langues du monde civilisé... Mais l'axiome de savoir diviser pour régner n'est pas inconnue aux officiers hollandais qui l'appliquent constamment pour maintenir la paix et prévenir toute conspiration. »

guerre, femmes et enfants sont gardés au camp, nourris, protégés jusqu'au retour de l'expédition. Quant à l'instruction militaire, elle est aussi soignée que possible et des camps, dont le principal est celui de Batoe Djadjar, reçoivent tous les ans les diverses troupes de l'île en vue du perfectionnement des soldats et des officiers (1).

Malheureusement, si achevée que puisse être l'organisation de l'armée aux Indes néerlandaises et notamment à Java, si apte que soit cette armée à réprimer rapidement toute tentative de révolte locale, le danger extérieur n'en demeure pas moins entier, et la position insulaire du pays l'expose aux attaques d'ennemis dont nous avons énuméré plus haut les forces redoutables. A ces puissantes escadres, la colonie hollandaise des Indes orientales ne pourrait opposer sur mer qu'une médiocre résistance. Une faible division composée de deux cuirassés, de deux croiseurs, trois torpilleurs de première classe et vingt canonnières du service de l'Inde, voilà tout ce que la Hollande possède pour défendre non l'empire, mais la liberté de la mer dans ces parages où s'exercent les compétitions de tant de dangereux rivaux (2).

(1) F. J. Timmermans, *Mémoire de service* (1806-1843). — Money, op. cit., pp. 144-148. — Breitenstein, op. cit., VI, pp. 114-126; X, pp. 331-332. — Money, op. cit., pp. 150-152.

Les officiers européens sont recrutés de trois manières en deux parts :

I. 1° Jeunes gens envoyés du collège de Breda;

2° Venus de l'armée de Hollande après examen.

II. 3° Sortis des rangs de l'armée de l'Inde néerlandaise ; après trois années de bons services dont une comme sous-officier, tout soldat qui peut passer l'examen du nouveau collège militaire situé près de Batavia devient officier.

Soldes faibles ;

Congé d'Europe de deux ans tous les quinze ans et en cas de maladie ;

Pension de retraite après vingt ans suivant le grade et limite d'âge ;

Avancement à l'ancienneté et au choix.

(2) Encore cette division ne présente-t-elle pas au plus haut degré l'homogénéité qu'on réclame de nos jours des forces navales (Amiral Fournier : *La flotte nécessaire*). En voici, pour les quatre navires de haute mer, la composition, d'après l'*Aide-Mémoire de l'officier de marine pour 1902* (Paris, Lavauzelle) :

D'ailleurs il semble qu'un plan assez net a été arrêté pour la défense de Java contre un ennemi venu du dehors. Devant l'une quelconque des redoutables flottes que les autres puissances peuvent mettre en ligne, la division hollandaise pèserait fort peu et l'ennemi arriverait assez aisément devant les côtes de Java. Ici se pose le problème essentiel : pourrait-on empêcher l'ennemi de débarquer et une fois l'invasion commencée pourrait-on rejeter l'envahisseur à la mer ? Batavia n'est pas fortifiée non plus que Soerabaja, et à vrai dire avec raison, car la prise d'une capitale de ce genre n'aurait pas plus d'importance aujourd'hui qu'en 1811 (1) et il ne faut pas se dissimuler qu'avec l'armement actuel la défensive a matériellement le beau rôle : un débarquement opéré dans les conditions de celui ordonné par Auchmuty sur

NOMS ET ESPECES des NAVIRES	Lancement	Construction	Longueur	Largeur	Tirant d'eau AR.	Déplacement	Force Chevaux	Vitesse	Hélices	Charbon	Ceinture	Réduit	Tourelles	Cloisons	Pont	Tubes lance torp.	Equipage
			m	m	m	t.	Ch.ind.	Noeuds	n.	tes.	mm	mm	mm	mm	mm		
1 Cuirassé																	
Koningin Wilhelmina der Nederlanden (1) .	1892		100	15	6.00	4720	5900	16.0	2	450	»	»	280	»	75	3	274
1 Garde-côtes																	
Piet Hein (2)...	1894	A	86	14	5.10	3610	4800	16.1	2	330	152	»	240	150	50	3	269
2 croiseurs																	
Holland (3).....	1896	A	93	15	5.40	4000	10541	19.6	2	970	»	»	»	»	60	4	309
Sumatra (4)....	1890	A	70	13	4.25	1785	2350	15.6	2	170	»	»	150	»	38	2	177
Sont en projet 4 béliers cuirassés ayant comme caractéristiques																	
4 N. (5).....	pr.	A	86	14	5.10	3400	»	16.0	»	»	150	»	240	»	60	»	»

(1) Artillerie : 21 canons, 2 mitrailleuses.
(2) Artillerie : 19 canons.
(3) Artillerie : 24 canons, 4 mitrailleuses.
(4) Artillerie : 11 canons.
(5) Artillerie : 15 canons.

(1) La prise de Batavia par l'ennemi (sans parler de Soerabaja, trop excentrique pour être bien sérieusement menacée), n'aurait même pas, au point de vue commercial, une importance capitale : les chemins de fer sont assez nombreux dans l'île pour reporter en quelques jours sur un autre port au moins la majeure partie du trafic et pour annuler d'un seul coup toute la valeur de la ville perdue.

une plage basse où l'escadre, vu le tirant d'eau actuel des grands navires de guerre, devrait rester à une assez grande distance au large serait des plus périlleux. Cette opération achevée, à quoi mènerait-elle l'ennemi vainqueur? Le climat serait un premier obstacle important sans doute, mais non insurmontable. Toutes les puissances qui peuvent menacer Java ont, sauf peut-être l'Allemagne, un domaine colonial où elles recruteraient aisément des troupes aussi habituées que les Javanais eux-mêmes aux rigueurs du climat tropical, et l'on peut dire dans ce sens avec Breitenstein que « les pertes d'une force ennemie ne seraient pas beaucoup plus grandes que celles de l'armée des Indes (1). » Resterait donc à combattre sur le sol même de l'île : il semble que l'état-major hollandais s'y soit sérieusement préparé et que les leçons du passé aient été mises à profit. Le choix du bataillon comme unité tactique a, comme le remarque fort justement Money, donné à l'armée de Java une extraordinaire mobilité (2), et les voies ferrées qui sillonnent l'île permettent de porter rapidement au point choisi pour la résistance finale une quantité considérable de troupes. En fait, c'est dans la région centrale de l'île, qu'a été fixé le réduit final de la défense future, dans ce nœud de montagnes autrefois méconnu par Daendels et Janssens et où se livra, glorieuse encore pour l'honneur des armes franco-hollandaises, la suprême bataille de 1811. On a conservé et amélioré le fort Willem I établi en 1833 par Van den Bosch et son voisin le fort de Banjoe Biroe qui, s'ils n'ont comme forteresses, qu'une valeur médiocre, peuvent néanmoins servir de dépôts de matériel de guerre et sont, aujourd'hui, la station principale de toute l'artillerie de campagne et de montagne de l'île (3). Une voie ferrée réunit aujourd'hui Djocjakarta à Magelang et doit être prolongée jusqu'à la rencontre de la ligne partant de Samarang (4). « La défense de Java contre un ennemi européen, dit Breitenstein, est, depuis dix ans, le souci constant du gouvernement ; les commandants successifs de l'armée ont aussi apporté des vues nouvelles. Le résultat final en a été à peu près nul. L'établissement de centres puissants de résistance

(1) Breitenstein, op. cit., VIII, p. 216.
(2) Money, op. cit., p. 143.
(3) Breitenstein, op. cit., VIII, pp. 214 et 216.
(4) Obs. pers., 20 juin 1900.

dans les trois divisions militaires de Java, au cœur même du pays, d'où les troupes puissent, en cas de besoin d'ailleurs prévu, être portées dans toutes les directions de la rose des vents, voilà tout ce qui a été fait jusqu'à présent (1). » C'est assez, nous semble-t-il, pour qu'il soit permis d'affirmer que l'œuvre de la défense n'a pas été négligée et que toutes les mesures ont été prises dans les limites du possible et des ressources disponibles, pour assurer contre les dangers du dedans et du dehors la grande œuvre coloniale entreprise et les magnifiques résultats acquis par les Hollandais à Java.

Si maintenant, jetant un coup d'œil en arrière, nous essayons de voir dans leur ensemble les efforts tentés et les résultats acquis, nous sera-t-il permis de conclure d'une œuvre évidemment inachevée et, arrêtant pour ainsi dire, à notre heure, l'évolution coloniale de Java, de faire en quelque sorte le bilan de la grande opération entreprise il y a plus de trois siècles, de dresser la balance des pertes et des gains et de donner comme fin à cette étude l'exposé final du résultat acquis et des bénéfices réalisés? Assurément l'expérience dure encore et est loin d'être finie; l'œuvre colonisatrice se continue et les efforts qui en ont marqué les laborieuses étapes n'ont pas encore supprimé tout obstacle, effacé toute imperfection de l'édifice primitif; maint vice tache encore le tableau des succès hollandais aux Indes orientales, maint obstacle en arrête encore l'essor et le développement à venir; maint danger en menace encore l'éclatante splendeur. Autant et plus peut-être que dans les siècles passés, devant les compétitions ardentes et plus puissantes des nations rivales, devant les indigènes soumis peut-être mais non assimilés, l'énergie hollandaise a devant elle un vaste champ où se développer. Bien loin d'être achevée, son œuvre se transforme et se développe, et par un certain point ne fait que commencer : la Hollande qui a su conquérir Java, qui a su l'administrer, l'exploiter, l'attirer à elle et en faire en quelque sorte partie intégrante du domaine national, n'a accompli à vrai dire que la première partie de sa tâche, la plus brillante sans doute, nous n'oserions dire la plus délicate ni la plus difficile. Il lui faut à présent, chose non moins grave, justifier en quelque sorte aux yeux des puissances anxieuses et

(1) Breitenstein, op. cit., VIII, p. 214.

avides le fait accompli et la domination acquise; il lui faut, si périlleuse que soit cette image, rendre ses comptes de tutelle devant les autres nations trop volontiers portées à se constituer en conseil de famille des peuples indigènes qui ne semblent pas encore arrivés à leur majorité, et, se couvrant du bon droit de ses intentions et de ses actes, pouvoir garder comme dernier argument dans cette discussion l' « ultima ratio » de la force qui reste, quoi qu'on dise, à notre siècle comme aux époques passées, la meilleure preuve et la meilleure garantie de raison et de sécurité. La domination néerlandaise en est à présent à ce moment critique; elle y est depuis qu'un grand homme revenant à de saines traditions passées a su retrouver les sources véritables de la richesse de Java, et, puisant à ces sources, assurer définitivement à son pays la possession véritable et assurée de cette merveilleuse contrée. C'est donc depuis 70 ans un ensemble de conditions nouvelles qui s'ouvrent; nous sommes à un *tournant, au wandpunkt* de la colonisation hollandaise à Java et nous pouvons légitimement, croyons-nous, essayer de déterminer l'œuvre accomplie, les résultats obtenus, l'état présent, base et condition des progrès ou tout au moins des transformations à venir.

Ce n'était pas assurément une médiocre tâche pour une nation européenne, sans point d'appui au dehors, que d'entreprendre à plusieurs milliers de lieues de distance la colonisation de Java; les conditions naturelles y étaient aussi différentes que possible de celles que l'on pouvait rencontrer en Europe. L'intensité des phénomènes souterrains pouvait effrayer à bon droit les plus hardis explorateurs; le climat y présentait une exagération de phénomènes à laquelle l'habitant de nos régions tempérées semble à peu près hors d'état de s'accoutumer; la flore, la faune révélaient des conditions d'existence jusqu'alors inconnues. Le pays était riche toutefois et la population qui l'habitait, s'y trouvant au large et y vivant à l'aise, n'était guère portée à opposer une résistance obstinée aux étrangers européens qui viendraient après tant d'autres étrangers, prendre leur part des richesses d'une île aussi féconde. Malgré ces richesses mêmes, les autres peuples d'Occident qui avaient abordé aux terres de l'archipel indo-asiatique avaient abouti à un échec à peu près complet. Les Portugais, les Espagnols n'avaient rien pu fonder en ces parages, et leur politique, absolue et tracassière, heurtant de front les croyan-

ces et prétendant transformer à leur gré l'état social des peuples de Java, sans leur apporter en revanche aucun avantage appréciable, n'avait abouti qu'à tourner contre eux les indigènes de tous les pays, et à les faire chasser de tous les lieux où ils avaient abordé.

Les Hollandais, habiles navigateurs et commerçants avisés, sans fanatisme religieux et sans prétention à une unification politique qu'ils ne réalisaient pas eux-mêmes dans leur propre pays, devaient au contraire obtenir pleine faveur auprès de peuples d'accès assez facile, de revenus surabondants et ne craignant guère que les attaques réelles ou imaginaires qu'ils voyaient ou qu'ils supposaient faites contre leur état social, et surtout contre leur propriété : en fait ils réussirent complètement là où les Portugais et les Espagnols avaient misérablement échoué. Leur succès avait pourtant ses défauts et portait en lui-même les causes intimes qui devaient amener la ruine du premier système colonial. Les Compagnies, seuls agents de l'action commerciale et politique des Provinces-Unies, tournaient trop exclusivement au commerce l'autorité dont elles étaient investies, et les moyens d'action dont elles disposaient ; l'exploitation était trop absolue et trop exclusive ; on revoyait un peu trop à Java et dans les îles voisines ces « rouliers des mers » qui, en Europe même, exploitaient et inquiétaient les nations voisines. Du pays dont on tirait ainsi les richesses, du peuple dont on mettait en œuvre le travail et à profit les produits de son énergie et que l'on rencontrait parfois dans une rivalité plus ou moins sincère et désintéressée, on ne savait, dans le personnel des Compagnies, que fort peu de chose de précis. On n'avait pénétré ni ses instincts, ni ses désirs, ni ses aspirations. On était maître d'un pays et d'un peuple qu'on exploitait, mais qu'on n'étudiait pas. Les actionnaires, plus avides des bénéfices présents que curieux des résultats futurs, demandaient uniquement des dividendes et se souciaient fort peu de dépenses qui ne produisissent pas des revenus immédiats sur la place d'Amsterdam. Riche et bien exploitée, bien administrée, mais au reste mal connue, peu étudiée et à peine défendue, telle était Java quand elle vint aux mains de l'Etat hollandais, et la terrible commotion qui faillit l'enlever pour jamais aux Provinces-Unies ne fut que le résultat logique et la sanction naturelle des imperfections notoires du système précédent.

Le nouveau régime n'échappa pas plus que l'ancien, d'ailleurs,

aux tâtonnements et aux erreurs des débuts. La toute puissance est funeste à la rectitude d'esprit et à la justesse d'interprétation des gouvernements comme à celle des particuliers : elle fait croire tout possible et pousse aux théories hasardées et aux expériences dangereuses ; du moins ici, d'autres eurent, par la force des choses, le loisir et le soin de faire au bénéfice des Hollandais ces expériences coûteuses. Raffles, élevé par la victoire des Anglais à la toute puissance à Java, crut tout possible, voulut tout tenter et prétendit introduire de force et de plano dans l'île, tous les perfectionnements politiques et sociaux acquis en Europe au prix de plusieurs siècles ininterrompus d'efforts : l'installation du jury sur le modèle du jury anglais dans ce pays d'Extrême-Orient est la marque la plus sensible dans ce premier essai du régime d'état du triomphe de la pure théorie : les résultats en furent nets et probants et les échecs de toute sorte qui suivirent cette expérience ne montrèrent que trop clairement à quelle imprudence et à quelle ignorance des conditions réelles avait correspondu cette première tentative. Le malheur instruit et corrige et sages sont les gouvernements comme les hommes qui savent profiter des expériences et du malheur d'autrui. Les Hollandais, revenus à Java, n'avaient guère à évoquer comme souvenir que leur récente défaite, et, plus anciennement, l'exploitation avide et assurément peu sympathique de leur Compagnie. Leurs échecs passés, ceux de leurs rivaux furent par eux mis à profit : les théoriciens et les esprits aventureux et curieux firent place dès lors aux hommes de gouvernement et d'affaires ; on étudia Java avant d'en entreprendre l'exploitation, on étudia et on pénétra le peuple javanais avant d'en installer le gouvernement ; les œuvres utiles succédèrent aux œuvres brillantes, l'exploitation raisonnée et logique remplaça l'expérience théorique et idéale ; le souci des véritables besoins de l'île et des véritables intérêts de la métropole dirigea la politique coloniale hollandaise jusqu'alors bornée aux opérations du trafic le plus avide, au laisser aller de la plus ignorante insouciance. Et, cette fois, la véritable voie trouvée et suivie, les succès furent nombreux et complets : sous l'habile et énergique action des Van der Capellen et des Van den Bosch, les souverainetés locales tombèrent et disparurent, les revenus grossirent, et l'île, enrichie elle-même, put remplir en même temps les coffres de la Hollande ; l'outillage commercial se perfectionna et prit un essor jusqu'alors inconnu ; la défense

de l'île contre les attaques extérieures que seuls les pays pauvres n'ont pas à redouter, fut sérieusement envisagée et, sinon achevée, du moins poussée assez loin pour assurer la domination hollandaise à l'intérieur et rendre des plus pénibles et des plus dangereuses la conquête de l'île par une autre nation européenne. Pour la première fois, la Hollande possédait véritablement Java, en occupait en quelque sorte les avenues économiques et en assurait la sécurité : pour la première fois, elle avait en Extrême-Orient une base solide pour aller de là le cas échéant à de nouvelles conquêtes et jouer à côté des autres nations européennes son rôle éventuel dans les mers de Chine.

Ainsi se termine de nos jours, sur un résultat réel et sensible, l'une des plus remarquables expériences coloniales des temps modernes, admirable tant par les difficultés vaincues que par l'intensité et la continuité des efforts. L'œuvre est-elle parfaite et ne doit-elle plus solliciter l'énergie des citoyens des Provinces-Unies ? Nous ne le pensons pas, et si nous avons eu au cours de cette étude à rendre le plus souvent un hommage mérité à l'esprit d'initiative et aux patriotiques entreprises des colonisateurs des Pays-Bas, nous avons eu mainte fois à signaler les erreurs, les faiblesses, les imperfections qui, dans les premières années comme à l'époque actuelle, entachent l'œuvre coloniale hollandaise. C'est là, à notre sens, le point le plus délicat en pareille matière, et, trop souvent, croyons-nous, peut-être sous l'empire d'arrière-pensées étrangères à l'étude scientifique de l'œuvre coloniale, les savants se sont laissés aller à des éloges dont l'exagération dessert plus qu'elle ne la flatte la colonisation hollandaise. Pour reprendre un mot célèbre, Java est assez belle pour n'avoir rien à craindre d'ennemis systématiques ; elle n'a qu'à souhaiter d'être débarrassée d'amis souvent imprudents. En fait, si tout ne fut pas parfait, un résultat indéniable est patent : Java est aujourd'hui devenue puissance colonisatrice à son tour et peut servir de base et de point de départ aux opérations à tenter dans l'Archipel Malais et dans tout l'Extrême-Orient. Et, si la colonisation est essentiellement assimilation et progrès, n'est-ce pas là le plus bel éloge que l'on puisse faire de l'œuvre dont Cornelis Houtman posait les premières bases à Bantam dans l'automne de l'année 1595 ?

APPENDICE

I

Les forêts de Djali aux îles de la Sonde

F. W. H. Cordes : De Djati-Bosschen in Nederlandsch Indië (Tjidschr. van het aardrijgsk Genootsch te Amsterdam, 1875, I, p. 269).

« Les forêts de *Djati* sont très importantes pour les colonies néerlandaises. *Djati* est le nom que, dans les îles de la Sonde, porte l'arbre de *Tek* (*Tectonia grandis*), pour la construction des navires. Le tek ou djati fournit de solides cuirasses.

(*Année géogr.*, 1876, p. 502.)

Les forêts de Teck à Java.

Selon M. Ed. Prillieux (*Bull. Soc. d'acclimat.*, 8e série, ann. 1874, t. I, p. 360) les forêts de Teck couvrent à Java une surface de 6000 km². D'ailleurs, tant dans cette île que dans les autres possessions hollandaises des Indes orientales, la richesse est tellement grande en magnifiques essences forestières que, lors de l'Exposition universelle de Paris en 1867, les colonies hollandaises ont pu présenter des échantillons de bois de 245 espèces appartenant à 58 familles dont les *Myrtacées* avec 24 espèces, les *Papilionacées* avec 18 et les *Rubiacées* avec 14. Parmi cette énorme quantité d'essences, toutes plus ou moins remarquables par leur valeur pratique et la plupart de dimensions considérables, le Teck (Tectonia grandis) joue un rôle saillant.

GRISEBACH.

Bois de Teck.

Quantité fort diminuée par la consommation. N'aime ni les précipitations persistantes des régions équatoriales, ni les régions arides : on

ne les trouve point sous l'équateur, non plus qu'à Bornéo et à Sumatra. Les forêts de teck sont dans l'E. de Java, ainsi que dans quelques-unes des petites îles de la Sonde, où les précipitations diminuent ou bien se trouvent absorbées par le sol arenacé. Ainsi on rapporte, relativement à Sumbawa, que plus la saison non pluvieuse s'y développe franchement, plus, à cette époque, la chute du feuillage devient générale dans les forêts.

GRISEBACH.

Forêts de Djati au N. et au N.-E. du G. Willis.

A l'E. de la 2e station de poste de Tjaruban, environ 12 pfähle à l'E. de Madiuw, apparaissent les forêts de Djati, dans lesquelles, excepté les acacias, on ne trouve que quelques autres arbres isolés. De même pour la 3e et la 4e. Le sol auparavant accidenté devient plat et fertile vers la station de poste de Pagor. La couleur claire, rouge-brun des forêts de Djati qui recouvrent en grande étendue ces districts pierreux jusqu'à la pente inférieure du G. Wilis, pendant que les pentes supérieures de la montagne, sur le côté N.-E., ne sont couvertes que de quelques petits morceaux de forêts isolés et disséminés et sont d'ailleurs nues, plutôt grises jaunes que vertes, fait maintenant place aux vertes Sawah's qui revêtent les plaines de Pagor et plus tard de Ngandjok sur le côté N., N.-E. du G. Wilis.

Junghuhn, vol. II, I, 377.

Bois de construction aux îles de la Sonde.

DEUX DICTEROCARPÉES

1° *Shorea* (*Shorea robusta*) estimé comme bois de construction qui, le long du Teraï, au pied de l'Himalaya, constitue une ceinture forestière s'étendant depuis l'endroit où le Gange se fraye un passage jusqu'au Brahmapoutra dans le Bootan ;

2° *Arbre à camphre de Bornéo* (*Dryobalanops-camphora*) dont le produit s'accorde complètement avec le camphre fourni par une Laurinée chinoise (*Cinnamomum camphora*), quelque peu d'affinité qu'il y ait systématiquement entre ces deux végétaux.

GRISEBACH.

II

D'Ablancourt et Pierre Mortier.

« Frémont d'Ablancourt avait recueilli la plupart des matériaux de l'important ouvrage de Mortier pendant son ambassade en Portugal. A sa mort, survenue en 1693, à la Haye où la révocation de l'Edit de Nantes l'avait contraint à se réfugier, il avait légué ses documents à M. d'Hallewyn qui les avait confiés à Pierre Mortier pour les donner au public. L'éditeur en fit la base d'un second volume de son recueil aujourd'hui devenu très rare, en les fondant parfois sans beaucoup de critique avec d'autres documents qu'il possédait déjà. »

(Hamy, *Soc. géog.*, nov. 1877).

Première carte de Java.

Elle fut copiée par toutes les autres ensuite et fut publiée par Valentyn :

Beschryving van Groot Djawa of le Java Major door F. Valentin, Amsterdam, 1726.

« On connaissait alors de l'île la plus grande partie de la côte, la contrée dans le voisinage immédiat de la capitale avec la province de Bantam. » L'auteur n'a donc pas les matériaux nécessaires pour établir la carte de toute l'île dont il prétend pourtant avoir la connaissance exacte.

(Raffles, op. cit., II, p. 6).

Cartes hollandaises au XVIIIe siècle.

On en donnait des copies à chaque capitaine de vaisseau, avec injonction de les remettre au retour dans les archives de l'amirauté ; et la peine du fouet, la marque, le bannissement étaient réservés aux traîtres qui les montraient à des étrangers.

(Bern. de St-P., *Voy. à l'île de France*; — Reclus, t. XIV).

Imperfections de la carte française de M. d'Après de Mannevillette, 1745.

Mentionne à l'E.-N. de Bornéo deux petites îles sur un banc appelé *Harigs*, plus un banc appelé *Vanloorif*. Le tout n'existe pas. Carteret ne les a pas vus, non plus que les sept petites îles mentionnées sur la même carte. Il y a néanmoins de petites îles près de Bornéo.

(*1er voy. de Cook*, I, IX, 1767 ; — Carteret).

Carte de Danville (1752).

« Elle est très bonne depuis Céram jusqu'aux îles Alambaï. Dans toute cette route j'ai vérifié, par mes observations, l'exactitude de ses positions et des gisements qu'il donne aux parties intéressantes de cette navigation difficile. J'ajouterai que la Nouvelle-Guinée et les îles des Papous approchent plus de la vraisemblance sur sa carte que sur aucune autre que j'eusse entre les mains. »

(Bougainville : *Voy. aut. du M.*, VII).

Critiques de la carte à grand point de M. d'Après.

1° *Côte de Java* placée de neuf à douze minutes plus haut qu'elle ne l'est effectivement.

2° *Pointe d'Alang* mal placée ; il la fait courir sur le O.-S.-O. et S.-O. 1/4 O. tandis que dans la vérité elle court depuis l'île Mandali sur le O. 1/4 S.-O. environ quinze milles ; après quoi, elle reprend du S. et forme un grand golfe.

3° Il donne trop peu d'étendue à cette partie de la côte, et, qu'à suivre le relèvement sur sa carte, nous eussions d'un midi à l'autre fait treize milles de moins à O., soit que la côte ait cette quantité de plus en étendue, soit que le courant nous eût entraînés dans l'E.

(Bougainville : *Voy. aut. du M.*, VII).

Défectuosité des cartes hollandaises.

« Le 9 octobre (1774), nous nous trouvâmes au point du jour sous une île fort boisée ; ce qui nous prouva que le gisement des terres de la côte méridionale de l'île de Java, loin d'être marqué exactement sur les cartes de la Compagnie, y est fort mal indiqué ; car, d'après la route que nous avions faite pendant la nuit, nous ne devions point, suivant la carte, nous approcher de cette île, mais au contraire nous en alarguer de plus en plus. Je ne suis pas le seul qui ait été induit en erreur par là ; car j'ai trouvé le même accident indiqué au même endroit dans le journal du vaisseau de la Compagnie le « Zuidbeveland », commandé en 1772 par le capitaine Halfmann, que j'avais par hasard à mon bord.

Il est véritablement étonnant que la Compagnie des Indes orientales s'occupe si peu à faire rectifier ses cartes marines, dont dépend néanmoins en grande partie la conservation de ses vaisseaux, ainsi que je pourrais en citer plusieurs exemples, tant dans la mer des Indes que sur la côte d'Afrique. En cela nous devons reconnaître la supériorité

des autres nations, particulièrement des Anglais, dont les cartes nautiques sont infiniment plus exactes que les nôtres. »

(*2e voy. de Stavorinus*, vol. I, ch. III, p. 76).

Le maréchal Daendels et la carte de Java.

En 1818 il arrive dans l'île. Il fournit une statistique exacte et des informations topographiques sur plusieurs districts importants de l'île autres que ceux étudiés par Valentym. M. Engelhard, gouverneur de la côte N.-E. sous le gouvernement du maréchal, poursuivit aussi cet objet avec beaucoup d'énergie et de succès.

(Raffles, op. cit., I, I, 6).

Importance d'une carte pour le service du cadastre anglais.

Comme on était déterminé à introduire un système d'organisation intérieure entièrement nouveau par l'abolition du service féodal (feudal service) et l'établissement de la propriété permanente, il était nécessaire que le service fît la mesure de tous les districts successivement dans lesquels on voulait introduire le nouveau système. Dans la plupart des districts ce travail fut fait complètement et en détail, et, à l'exception des provinces restées sous la juridiction indigène et appelées Provinces Indigènes, la plus grande partie de la superficie de Java a été mesurée avec soin.

(Raffles, op. cit., I, I, p. 7).

Cartes de l'archipel malais en 1858.

En 1857, la « Komission zur verbesserung der indischen Seekarten in Bezug auf die hydrographische kenntnis von neederländisch Indien während des Jahres 1857 » subit un changement de personnel : le lieutenant de marine H. D. Slegt remplace le lieutenant P. H. Collard qui revient en Europe. La commission, en 1857, publie 41 cartes ou croquis des levés nouveaux ou perfectionnés : Principales :

1° Lieutenant S. Groll. Carte du chenal Tjilatjap.
2° — détroit de Macassar.
— des îles voisines de Padang.
— partie N. et S. de la côte O. de Sumatra.
3° Cartes générales de l'archipel indien achevées.
4° Cartes spéciales de quelques parties de la côte.
5° Cartes du dépôt des cartes de la marine.

(*Pet. Mitt.*, 1858 ; *Geog. nat.*, p. 337).

III

« Les monnaies de l'Europe et de l'Inde ont cours à Batavia ; les ducats de Hollande sont rares, mais on a en grande quantité les ducatons, les piastres, les schillings, surtout les schillings de vaisseaux et les liards frappés au nom de la Compagnie, dont les armes se trouvent sur les liards demi-liards comme sur les liards entiers. J'en ai vu, depuis, qui portaient d'un côté trois lignes d'écriture javane dans un cercle ponctué ; de l'autre une espèce de guirlande ou de couronne dans laquelle était écrit *Duyt Javas 1783*. Le gouverneur Swarder de Kron a fait battre ici une monnaie de cuivre qui a encore plus de cours à Coromandel qu'à Batavia ; elle est grande comme un sol de Suède et épaisse comme un liard ; d'un côté est représentée une épée avec le nom de la ville de Batavia et le *millésime* ; sur le revers sont les armes avec l'indication de la valeur de la pièce qui est d'un demi-sol. Ils servent surtout à acheter des fruits et des légumes, et ont cours dans toute l'île même parmi les Indiens. Les roupies et les demi-roupies d'or et d'argent, frappées de différents côtés, sont la monnaie la plus courante dans le commerce. Une roupie d'or vaut dix rixdalles, celle d'argent ordinairement une demi-rixdalle. On m'assura que les roupies et demi-roupies d'or et les roupies d'argent ont été frappées au coin du prince de Madoura par ordre de la Compagnie : elles se reconnaissent aisément par le *millésime* pour lequel on a suivi la manière de compter des chrétiens : les rixdalles d'or sont d'un jaune fort pâle à cause de l'argent qu'on y mêle. Les Indiens recherchent beaucoup les piastres d'Espagne surtout les vieilles, il y a aussi une grande quantité de piastres carrées et coupées, d'argent très fin, frappées en Amérique et apportées ici par les galions des Manilles ; on rencontre même quelquefois des dollars de l'Empire en argent ; ils sont un peu plus petits qu'une piastre. Ceux qui retournent en Europe tâchent de s'en procurer, parce que cette monnaie perd au change moins que toute autre : le ducaton, surtout, vaut ici 80 sols de Hollande. Les marchands chinois apportent de chez eux des *petjes* de laiton fondu qui ont cours même parmi les Européens ; ils sont grands et épais comme un liard et ont un trou par lequel on en enfile une certaine quantité dans un cordon. Les naturels de Java, ainsi que ceux de Bornéo et de Sumatra, ont leur monnaie particulière, ronde, en plomb, plus petite et plus mince qu'un liard ; elle porte d'un côté l'empreinte de quelques lettres, et on perce un trou dans le milieu pour y passer un cordon. Cette monnaie a peu de valeur et n'a cours que dans le pays. J'eus beaucoup de peine à acheter pour un ducaton ou pour une rixdalle et demie une pièce fort estimée parmi

les javans car ils la conservent comme une ancienne monnaie fort rare ; elle est de laiton, large à peu près comme une rixdalle de Suède et, aussi mince qu'une pièce d'or plate; dans le milieu est un trou qui sert à la passer dans un cordon ; cette monnaie se nomme *pettis kantang* et ne se trouve que dans l'extrémité orientale de l'île, comme à Souribadja, à Bandjer-Massing. Elle est coulée avec un rebord fort épais, dans lequel est renfermé un arbre qui déploie des branches touffues : de chaque côté se trouve une figure humaine extrêmement difforme et semblable à un squelette; les javans n'en font jamais de plus parfaites parce que la religion musulmane qu'ils professent défend de faire et même de conserver aucune représentation humaine.

(*Voyage de Thunberg*, I. VIII. VII, pp. 462, 464).

IV

Difficultés de la navigation dans les Moluques.

« Quoique je fusse convaincu que *les Hollandais représentent la navigation dans les Moluques comme beaucoup plus dangereuse encore qu'elle ne l'est effectivement*, je n'ignorais cependant pas qu'elle fût semée d'écueils et de difficultés. La plus grande était pour nous de n'avoir aucune carte fidèle de ces parages, les cartes françaises de cette partie de l'Inde étant plus propres à faire perdre les navires qu'à les guider. Je n'avais pu tirer des Hollandais de Boëro que des connaissances vagues et des lumières fort imparfaites. »

(Bougainville : *Voy. aut. du M.*, VII.)

Dangers de la navigation aux Moluques.

Les Hollandais déclarent le détroit de Button dangereux avant que la mousson d'O. soit bien établie : « Ce que je puis attester avec connaissance de cause, c'est que le passage du détroit est infiniment préférable à l'autre route, soit au N., soit au S. de l'écueil *Toukanbessie*, cette dernière route étant semée de dangers tant visibles que cachés, redoutables même aux pratiques. »

(Bougainville : *Voy. aut. du M.*, VII.)

Précautions des Hollandais pour éloigner les étrangers des Moluques.

Ils tiennent secrètes les cartes sur lesquelles ils naviguent dans ces parages. Ils grossissent les dangers et l'importance des écueils. La na-

vigation serait plus dangereuse dans la *direction O.-E.*, « les points d'atterrages dans l'E. n'étant pas beaux et pouvant aisément se manquer, au lieu que ceux de l'O. sont beaux et sûrs ». Toutefois, dans l'une et l'autre route, l'essentiel est d'avoir tous les jours de bonnes observations de latitude. Le défaut de ce recours pourrait jeter dans des erreurs funestes.

(Bougainville : *Voy. aut. du M.*, VII)

Dangers de la navigation de Batavia à Amboine.

« Il me paraît nécessaire de faire quelques réflexions sur la route de Batavia à Amboine, laquelle passe pour être fort dangereuse et mérite par conséquent quelques considérations. Trois circonstances qui, souvent, concourent ensemble, en sont les principales causes.

La première est le peu d'exactitude des cartes qu'on a de cette navigation quoique le gouverneur général Mossel ait dit dans un de ses mémoires que, de son temps, en 1753, ces cartes avaient été si bien redressées que depuis deux ou trois ans il n'y était resté aucun vaisseau de la Compagnie. Je ne suis pas étonné d'après cela qu'avant ce temps il y périt chaque année quelque navire, si l'on n'avait pas d'autre guide alors que ces cartes défectueuses ; et si j'en juge par celles qu'on prétend avoir été justifiées et qu'on donne aujourd'hui aux capitaines des vaisseaux, elles doivent avoir mis dans de grands embarras les pauvres marins qui, pour la première fois, fréquentaient ces eaux.

La première et principale qualité d'une carte nautique est, sans contredit, que toutes les îles et côtes y soient marquées exactement à leur véritable latitude ; et c'est par là que pèchent toutes les cartes destinées à la navigation de Java à Amboine, sur lesquelles une île est placée trop au nord et une autre trop au sud, défaut qu'il faut attribuer aux mauvaises observations qui ont servi à dresser ces cartes ; ce qui servirait d'excuse aux géographes, si les marins de ces derniers temps n'avaient pas rectifié au fur et à mesure ces erreurs dans les journaux de leurs courses dans ces parages. Trois de ces journaux, que j'avais pris avec moi en me rendant à Amboine, s'accordaient avec mes observations ; mais tout cela a été parfaitement inutile et l'on n'a redressé aucun de ces dangereux défauts.

La seconde chose requise dans une bonne carte est d'indiquer la véritable direction des côtes et le gisement exact des îles relativement aux terres voisines. On oublie également de corriger ces erreurs, quoique on ait reçu de bonnes instructions à cet égard. Il faut enfin que les distances relatives soient observées le plus scrupuleusement qu'il est possible ; mais cela est de même absolument négligé dans ces cartes. Au reste j'ai parlé de tous ces vices dans le journal de mon voyage.

Le second danger qu'on court dans ces parages vient des courants qui y tombent avec tant de rapidité entre les îles et les côtes qu'il est impossible de s'en former une véritable idée si l'on n'en a pas eu l'expérience par soi-même ; il faut ajouter encore que ces courants n'ont point de direction réglée, et qu'ils portent quelquefois contre le vent, à des temps indéterminés. Lorsque des calmes profonds viennent se joindre à ces circonstances, les vaisseaux se trouvent entraînés sur les rochers ou sur les récifs, sans que le plus habile pilote les puisse sauver. Aussi remarque-t-on, depuis plusieurs années, que la Compagnie emploie constamment les mêmes capitaines et autres officiers de marine à qui ces parages sont déjà connus ; ce qui, sans doute, est avantageux pour elle, mais fort peu satisfaisant pour ces marins à qui ces voyages ne donnent qu'un bien médiocre bénéfice.

2e *voyage de Stavorinus*, vol. I, ch. XXII, pp. 303-305.

V

Les Hollandais et les Portugais en 1669.

16 mars 1669.

Il est certain que des quatre nations considérables de l'Europe qui trafiquent à présent dans les Indes, savoir les Français, les Anglais, les Portugais et les Hollandais, les Portugais ont été fort longtemps seuls en possession de ce commerce, après avoir soumis à leur domination toutes les îles de l'Asie et établi diverses places et postes considérables sur toutes les côtes d'Afrique, de Perse, des Indes, de la Chine et du Japon, et que cette grande puissance a notablement diminué depuis que les Hollandais ont introduit leur commerce dans ces mêmes pays et qu'elle se trouve à présent réduite aux seules places de Goa, Diu et quelques autres moins considérables sur la côte de Coromandel.

Les Hollandais sont à présent maîtres de toutes les îles et même de tous les pays qui produisent les épiceries et leur application à se conserver ce commerce est telle qu'ils détruisent et dépeuplent tous les pays qui peuvent produire, soit par la difficulté de s'y rendre les maîtres absolus, soit parce qu'ils estiment que l'avantage de leur commerce ne veut pas qu'il y ait une si grande abondance. Et si leur application va jusqu'à ce point, elle passe bien au delà quand elle agit pour chasser s'ils pouvaient toutes les autres nations, et se rendre maîtres de tout ; les mauvais traitements qu'ils ont faits aux Anglais qui leur ont attiré la dernière guerre dont les dépenses et le risque ne leur sont d'aucune considération, puisqu'ils sont parvenus à les chasser de l'île de Poleron

dans laquelle ils étaient établis ; tous les moyens dont ils se sont servis pour conquérir sur les Portugais l'île de Ceylan et toutes les autres îles, même pour prendre contre la foi des traités les villes de Cochin et de Cananor, et généralement tout ce qu'ils ont fait dans ces pays depuis qu'ils y ont porté leur avarice et leur tyrannie, dont les Portugais ne sont que trop instruits, sont des preuves concluantes, qu'ils ne doivent attendre d'eux que leur entière destruction, dès lors que par la force ou par d'autres moyens encore plus dangereux, ils croiront y pouvoir parvenir ; et si l'on considère l'état auquel ils sont, et les avantages que le général et les particuliers de leur état retirent de ce commerce, ensemble l'état des Portugais, l'on jugera facilement que le temps de leur expulsion entière de tous ces pays peut être proche, s'ils n'y apportent un prompt et suffisant remède.

Il est certain que les flottes qui arrivent tous les ans en Hollande apportent des marchandises de valeur de 10 à 12 millions de livres, qu'ils distribuent ensuite dans tous les royaumes d'Europe et en tirent l'argent qui cause leur puissance ; que la compagnie qui produit cet avantage au général du pays a mis en mer, à ses propres dépens, jusques à 30 vaisseaux pendant la dernière guerre d'Angleterre ; que cette même Compagnie a plus de 150 vaisseaux dans les Indes, qu'elle a fait et soutenu la guerre contre les Portugais avec les avantages ci-dessus marqués, qu'elle l'a continuée contre divers rois du même pays, et toujours avec avantage, qu'elle mit sur pied dans les mêmes Indes des armées de terre de 10 à 12.000 hommes, et de mer de 40 à 50 vaisseaux ; qu'elle est maîtresse de toutes les îles et a seule son commerce établi dans la Chine et dans le Japon, et pour mieux dire dans toutes les Indes, vu que les marchandises qui sont apportées par les Anglais ne sont pas considérables.

Et au contraire les Portugais n'ont ni vaisseaux, ni troupe et il ne leur reste que les seules places de Goa, Diu et quelques autres de peu de considération.

(Mémoire pour Saint-Romain.)

Français au service des Hollandais.

La proposition que vous me faites de rappeler tous les Français qui sont au service de la compagnie orientale de Hollande peut être sans doute fort avantageuse à l'avancement de la nôtre, mais comme nos établissements dans les Indes sont encore tous nouveaux, et que d'ailleurs les Hollandais pourraient profiter de cette occasion pour s'opposer ouvertement à leur affermissement, il faut différer quelque temps à mettre en usage l'autorité légitime que S. M. a sur ses sujets.

(Corr. adm. 3 : Colbert à de Saint-Romain, ambassadeur à Lisbonne, 27 oct. 1669.)

Sur le commerce des Hollandais.

4 juillet 1670.

Je vous avoue que j'ai été surpris de voir la prodigieuse quantité de marchandises que la Compagnie des Indes orientales d'Hollande a fait venir cette année. Je ne fais aucun doute que ce ne soit un des premiers effets de la jalousie qu'ils ont de l'établissement de notre compagnie, voulant hasarder de donner toutes les marchandises à un très bas prix pour la ruiner. Mais, pour votre consolation, je vous puis assurer que la puissante production du roi et les grandes assistances que S. M. veut bien donner à ladite compagnie française nous met hors d'état de rien craindre, et vous verrez que, dans la suite, nous leur ferons pour le moins autant de mal qu'ils nous en pourront faire.

25 juillet 1670.

Il est certain que le retour des flottes des Indes orientales, occidentales et de Smyrne apportera une très grande augmentation au commerce d'Hollande, et encore qu'il ne diminue pas le nôtre, néanmoins comme nous n'avons pas une part aussi considérable dans tout ce commerce que ceux de cette nation, il est constant que le progrès que nous faisons en sera considérablement retardé ; mais vous savez bien qu'une matière aussi grande et aussi étendue que celle-là ne marche pas toujours d'un pas égal, et qu'il faut souffrir les diminutions et les augmentations sans se détourner du chemin que l'on s'est proposé.

(Colbert à de Pomponne, ambassadeur en Hollande.)

Précautions à prendre contre les Hollandais.

Je vous avoue qu'il y a lieu de s'étonner que la Compagnie des Indes orientales d'Hollande puisse envoyer jusqu'à 30 vaisseaux dans les Indes cette année. Cet effort extraordinaire qu'elle fait dans un temps où elle n'a pas le débit ordinaire de ses marchandises nous devrait donner quelque soupçon légitime ; mais la puissance du roi nous met hors d'état de craindre, et les forces maritimes que le roi a à présent dans les Indes et que S. M. y conservera toujours nous doivent mettre à couvert de la crainte que les Hollandais veuillent commencer un jeu duquel il serait très difficile qu'ils pussent tirer aucun avantage.

(Colbert à de Pomponne, ambassadeur en Hollande, 26 décembre 1670 ; — 15 janvier 1671 : Notification de l'arrêt pris en réponse aux menaces de Van Beuningen.

VI

Contrebande de la Cie hollandaise au Japon.

Nous ne tardâmes pas (14 août 1775) à voir partir du rivage (de Nagasaki) une barque qui venait à notre rencontre. Aussitôt le capitaine (Du « Stevenisse ») prit un habit de soie bleue, galonné en argent, très vaste et muni sur le devant d'un énorme coussin. Cet habit servait depuis longtemps à passer la contrebande, parce que le chef de la factorerie, et les capitaines de vaisseaux étaient les seuls officiers exempts de visite. Le capitaine faisait régulièrement trois voyages par jour du vaisseau à la factorerie et était quelquefois si chargé de marchandises que, descendu à terre, deux matelots le soutenaient sous les bras. Il avait aussi d'immenses culottes qui ne lui étaient pas moins utiles que son habit : ces allées et venues lui valaient plusieurs milliers de rixdalles par la contrebande qu'il passait pour son propre compte et pour celui des officiers ; mais cette fois-ci la toilette de notre capitaine fut superflue comme on va le voir par les ordres qui nous furent signifiés... Ce fut ce chef (de la factorerie venu ensuite) qui nous apprit les ordres sévères nouvellement envoyés de la Cour pour empêcher la contrebande.

1° Le capitaine et le chef devaient être visités comme toutes les autres personnes de l'équipage, ce qui ne s'était pas encore pratiqué.

2° Le capitaine devait s'habiller comme tous les autres Européens et il lui était défendu de porter cet immense habit, à la faveur duquel il passait la contrebande.

3° On lui enjoignit de rester continuellement sur son bord ; dans le cas où il voudrait venir à terre, il ne lui était permis, pendant tout le temps qu'il y resterait, que d'aller deux fois à bord pour mettre son bâtiment sur deux ancres.

Il n'obtint même cette dernière permission du gouverneur de Nagasaki qu'en employant successivement les prières et les menaces, en lui signifiant qu'il le rendait responsable, ainsi que l'Empereur de tout le dommage qui pourrait arriver au navire et dont la Compagnie ne manquerait pas de tirer raison.

Ces ordres sévères avaient été suggérés par les découvertes qu'on avait faites sur le « Burg », vaisseau hollandais abandonné en 1772 et poussé sur les côtes du Japon, comme nous l'avons déjà dit plus haut. En déchargeant ce vaisseau, on trouva une grande quantité de marchandises de contrebande qui appartenaient particulièrement au chef, au capitaine et aux principaux officiers dont les noms étaient

écrits sur les caisses. Les Japonais furent surtout très irrités de trouver un coffre appartenant au chef et rempli de *som* ou *ginseng* faux dont l'importation est rigoureusement défendue. Ce coffre fut donc brûlé avec toutes les marchandises qu'il contenait devant la porte de la mer.

Ce ne fut pas sans le plus vif regret que, conformément à ces ordres rigoureux, notre capitaine quitta son vaste habit pour en reprendre un plus dégagé et mieux fait pour sa taille : quoiqu'il fût d'une corpulence passable, la populace japonaise paraissait tout étonnée de sa tournure leste et svelte ; ils s'étaient imaginé qu'il était de l'essence des capitaines hollandais d'avoir cette vaste rotondité qu'on leur avait vue jusqu'alors.

(*Voy. de Thunberg*, II, IX, II, pp. 501-503.)

VII

TOELATINGS-KAART

(PERMIS DE SÉJOUR)

Aan Pierre Gonnaud geboren te Cluny Frankryh oud 31 jaren, van beroep professor, laatst gewoond hebbende te Pondichery en op den 13 juni 1900 aangekomen te Batavia met het schip « La Seyne » gezagvoeder de Gaffory met het doel zich in Nederlandsch-Indië te vestigen, wordt vergund op den voet der ordonnantie van 12 maart 1872 (Staatsblad n° 38) voor den tijd van zes maanden zich op te houden in de voor den algemeenen handel geopende havens, alsmede Buitenzorg en de Preanger Regentschappen.

Batavia, den 14 juni 1900.

De Assistent Resident.
Signé :

Extract uit het Register der Besluiten van den Gouverneur Generaal van Nederlandsch-Indië.

Buitenzorg, den 15den juni 1900.

N° 20.

Is goedgevonden en verstaan.

(Permis de voyage).

Aan den heer Gonnaud vóor den tyd van drie maanden vergunning te verleenen tot reizen over Java en Madoera op den voet van het Ko-

ninklyk besluit van 15 september 1871, nº 1 (Staatsblad, 1872, nº 38), zoals dat gewyzigd is by de Koninklyke besluiten van 25 Augustus 1881 en 4 Juli 1890, nº 20 en 15 (Staatsblad, nºs 226 en 186).

Extract dezes zal worden verleend aan den belanghebbende tot informatie.

Accordeert met voorz : Register ;
De Gouvernements Secretaris,
SIGNÉ :

AAN DEN HEER GONNAUD.
de Weltevreden
(Hôtel Leroux).

Buitenzorg, den 15den Juni 1900.

Nº 1528.

Bijlagen.

(Lettre de recommandation).

Namens den Gouverneur-Generaal heb ik de eer by in te leiden den Heer Gonnaud die eene studie reis over Java en Madoera wenscht te maken en U deze toonen zal, met verzoek hem de inlichtingen te willen geven welke hy voor de voortzetting van zyne reis noodig heeft, en hem desgevraagd de behulpzame hand te willen bieden, voor zoover dit met Uwe ambtelyke bevoegdheden zich overeenbrengen laat.

De Gouvernements Secretaris.
SIGNÉ :

Aan de Hoofden van Gewestelyk
en Plaatselyk Bestuur op
Java en Madoera.

VII

COMPOSITION DE LA FLOTTE DE STOPFORD (1811)

The Fleet employed in this Expedition consisted of the following ships :

LINE OF BATTLE SHIPS :

Scipion. . .	Rear Admiral Stopford, joined at Batavia.
Illustrious .	Commodore Broughton, captain Festing.
Minden. . .	Captain Hoare.
Lion. . . .	Heathcotte.

FRIGATES :

Akbar. . .	captain	Drury.	Hussar . .	captain	Crawfurd.
Doris . . .	—	Lye.	Drake. . .	—	Harris.
Nisus . . .	—	Beaver.	Phoeton . .	—	Pellew.
Président .	—	Warren.	Leda . . .	—	Sayer.
Bucephalus.	—	Pellij.	Caroline . .	—	Cole.
Phœbe . .	—	Hillyar.	Cornelia . .	—	Edgell.
Modeste . .	—	Elliot.	Psyche . .	—	Edgecumbe.

SLOOPS :

Barracouta .	captain	Owen.	Samarang .	captain	Drury.
Hesper . .	—	Reynolds.	Harpy. . .	—	Bain.
Hecate . .	—	Peachey.	Procris . .	—	Mansell.
Dasher . .	—	Kelly.			

HON. COMPANY'S CRUIZERS :

Malabar	commodore captain	Hayes. Maxfield.	Vestal. . .	captain	Hall.
Aurora . .	captain	Watkins.	Ariel . . .	—	Macdonald.
Mornington .	—	Pearce.	Thetis . .	capt.-lieut.	Philipps.
Nautilus . .	—	Walker.	Psyche . .		

(Thorn, op. cit., I, p. 16).

LISTE SOMMAIRE

DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS (1)

Périodiques

Bulletin de la Société de Géographie de Paris. 1870-1884-1893.
Bulletin de la Société de Géographie de Madrid, 1891.
Revue générale des Sciences.
Revue de géographie, 1884.
Petermanns Mitteilungen. 1858-1872-1891-1898.
Tijdschrift van het aardrikskundig Genootschap te Amsterdam, 1876.
Tijdschrift voor Nederlandsch Indië.
Deutsche geologische Gesellschaft. 1900.
Verhandelingen uitgegeeven door de Hollandsche Maatschapije der Weetenschappen te Haarlem.
Javaasche courant.
Verhandelingen van het Bataviasche Genootschap.
Regeerings Almanak.
Verhandelingen van het Koninglijke natuurkundige Vereenigen van Batavia.
Journal officiel de l'Inde française.
Meteorologische Zeitschrift, 1887.
Revue coloniale internationale, 1885-1886.
Locomotief (de Samarang).
Journal de Soerabaja.
Revue des cultures coloniales.

(1) Les ouvrages dont nous indiquons ici la liste sommaire ne sont pas rangés de façon méthodique et suivant un plan particulier quelconque. Nous les présentons simplement dans l'ordre où on les trouve mentionnés au cours de cette étude, en laissant de côté tous ceux dont l'utilisation n'a servi qu'à élucider un point particulier et par là même le plus souvent sans grande importance pour la marche générale et le développement de la thèse.

Auteurs.

Alfred Russel Wallace : The Island life.
Wallace : Distribution of animals.
Junghuhn : Java, trad. Hasskarl.
Verbeek : Le Krakatau, 2 vol.
Wallace : The malay Archipelago.
Léopold von Buch : Physikalische Beschreibung der Canarischen Inseln.
H. Berghaus : Länder und Volkerkunde.
Cotteau : En Océanie.
Leclercq : Un séjour dans l'île de Java.
Neumayr : Erdgeschichte.
Daniel : Handbuch der Geographie.
1er et 2e voyages de Stavorinus.
Ritter : Lexcion.
Raffles : History of Java, London, Macmillan.
Hann : Handbuch der Klimatologie.
Johann Müller : Lehrbuch der Physik und Meteorologie.
Voeikoff : Klimate der Erde.
Grisebach : La végétation du globe.
Sagot et Raoul : Manuel des cultures tropicales.
Voyages de Cook (collection Hakluyt).
Bougainville : Voyage autour du monde.
Voyage de Thunberg.
De Constantin : Recueil des voyages ayant servi à l'établissement de la Compagnie des Indes orientales.
Cormelin : Begin en Vorgangh der Nederlander in Oost Indie.
Breitenstein : Ein und zwanzig Jahre in Ost Indien.
Elisée Reclus : Géographie Universelle, t. XIV.
Veth : Java, 2e éd. Batavia et La Haye.
Verslag van de Commissie van Advies nopens de Werken in de Solo vallei.
Verslag der Burgerlijke Openbare Werken in Nederlansch Indié.
Tour du monde, 1880, I.
Asiatic Researches.
Journal of the Asiatic Society of Bengale.
J. Crawfurd : History of Indian Archipelago.
De Jonge : Recueil continué par Deventer.
Zollinger : Verzeichniss der im indischen archipel gesammelten Pflanzen.
F. Fokkens : Goud en zilbermijnen op Java,

P. de Neyn : Lustof der hunwelijken behels. Verscheijde ceremoniën soo in Asia, Europa, Africa als America.
Aristide Marre : Légendes javanaises.
De Quatrefages : Les races humaines.
Deniker : Races et peuples de la terre.
Dulaurier : Mémoires, lettres et rapports.
Aristide Marre : L'immigration malaise dans Madagascar a-t-elle précédé l'introduction de l'hindouisme à Java ?
Bordier : Géographie médicale.
Sedjarat malayou ou Selalat es Selatin.
Aristide Marre : Une idylle à Java.
Foë Kouë Ki, traduction de Remusat.
Aristide Marre : Malais et Chinois.
Aristide Marre : Code des successions et du mariage (en malais).
Dulaurier : Collection des principales chroniques malayes.
Kern : Invloed van de Hindoes in Java.
Maindron : L'art indien.
H. Kern : Geschiedenis van het Buddhism in Indië.
Bühler : Grunduiss der Indo-Arischen Philologie und Alterthumskunde.
Kern : Manual of Indian Buddhism.
Barth : Religions of India.
T. W. Rhys David : Buddhism.
Mrs Mary Summer : Les religieuses bouddhistes depuis Sakya Mouni jusqu'à nos jours.
Birnie : De invloed van de Hindoe beschaving met bettreking op Java.
Géographie d'Aboulfeda : Trad. Reinaud, préface par de Rémusat.
Van der Berg : Le Hadramout et les colonies arabes dans l'Archipel indien.
Hermann Martin : Der Islamische Orient : Berichte und Forschungen.
Les six vo yags de Tavernier baron d'Aubonne.
Lettres édifiantes : T. XVI, XVII, XIX, XXII.
Voyage de Thomas Jenkinson (collection Purchas).
Barros : de Asia.
D'Argensola : Histoire de la conquête des Moluques.
Roger de Beauvoir : Java, Siam et Canton.
Tavernier : Les Hollandais en Asie.
Valentijn : Ond en nieuw Oost Indien.
Diego de Coutos : Decada undecima.
Tiele : De Europeers in den Maleischen Archipel.
Dods : Over de Journalen van de eersten togt door de nederlanders naar Oost Indien.

Gedenkstukken van Johan van Oldenbarnevelt en zijn tijd (1577-1609).
't Historiael Journael van de voyagie naer d'Oost Indien Onder Joris van Spilbergen (1601-1604).
Historische Verhael van de Reyse gedaen in Oost Indien Onder W. van Waerwijck ende Sebaldt de Weert, 1602.
P. van Caerden : Loffelijcke voyagie op Oost Indien in 1606.
Journal van alle hetgene, dat ghezien inde voorghevalten is op de reyse gedaen door P. W. J. Verhoeven naer de Oost Indien, Philippines, enz.
Dagh. Register gehouden int Casteel Batavia (1624-1672).
Verzammeling van Instructies, ordonnanciën en reglementen voor de regeering van nederlandsch Indie (1609).
Huet : Mémoire sur le commerce des Hollandais dans tous les états et empires du monde.
Lynden : De commercio societatis Indiae orientalis.
Money : Java or how to manage a colony.
Thorn : Memoir of the conquest of Java.
Raffles : Memoir of the life and services.
Van den Bosch : De grondslagen en eerste uitkomsten van het kultuurstetsel in Indië.
Chailley-Bert : Java et les Hollandais.
Leroy Beaulieu : La colonisation chez les peuples modernes.

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE

Le milieu

CHAPITRE Ier. — Constitution du sol. 3
— II. — Nature et aspect du relief. 18
— III. — Climat, hydrographie, action des eaux, côtes . . 50
— IV. — Ressources végétales et animales 88

DEUXIÈME PARTIE

Antécédents de la colonisation hollandaise

CHAPITRE Ier. — L'exploitation Javanaise et Malaise 103
— II. — L'organisation politique hindoue 128
— III. — Les Arabes à Java : la conversion musulmane. . 162
— IV. — L'afflux asiatique continu : les Chinois 181
— V. — Les comptoirs portugais 194

TROISIÈME PARTIE

Evolution historique de la colonisation hollandaise

CHAPITRE Ier. — Les Hollandais jusqu'en 1602. Premiers voyages et premier contact 211
CHAPITRE II. — La Compagnie d'octroi hollandaise : conquête des côtes, isolement de Java au bénéfice de la Compagnie 258
CHAPITRE III. — La Compagnie d'octroi hollandaise : conquête de l'intérieur ; la mainmise hollandaise sur les sources naturelles de richesse. 305

CHAPITRE IV. — La Compagnie d'octroi hollandaise aux XVIIe et XVIIIe siècles : fin du régime de la Compagnie. 327
CHAPITRE V. — Période de transition : l'occupation anglaise ; Daendels et Raffles ; premier essai du régime d'Etat 355
CHAPITRE VI. — Java sous le régime d'Etat hollandais : conclusion de la troisième partie 414

QUATRIÈME PARTIE

Java colonie hollandaise, caractères distinctifs du régime actuel

CHAPITRE Ier. — Etat politique 445
— II. — Etat économique 469
— III. — Etat social 509
— IV — Etat intellectuel et moral. 550
— V. — Dangers actuels. Conclusion 568

APPENDICE. 583

DIJON. — IMPRIMERIE DARANTIERE.

~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
846